ŒUVRES POSTHUMES

du R. P. VERBEKE, S. J.

Dec. 31 -
- 1881

A l'usage exclusif des nôtres

ŒUVRES POSTHUMES

DU

R. P. CHARLES VERBEKE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TROISIÈME ÉDITION

SOIGNEUSEMENT COLLATIONNÉE

ALMA COLLEGE
060.32
LIBRARY
V582
Alma California

TOME II

INSTRUCTIONS POUR RETRAITES, ETC.

BRUGES

IMPRIMERIE HOUDMONT FRÈRES, RUE NEUVE DE GAND, 140-142.

1913

6457

I. — INSTRUCTIONS POUR RETRAITES

DE RELIGIEUX

I. — INSTRUCTIONS POUR RETRAITES DE RELIGIEUX

INTRODUCTION A LA RETRAITE.

(Livre des Exercices.)

Exorde. — *Non defrauderis a die bono, et particula boni doni non te prætereat* (Eccli. XIV, 14).

I. — Définition et but.

On fait souvent des Retraites, sans bien savoir ce que c'est. — Voyons donc ce que c'est qu'une Retraite.

Différentes illusions : « Ce sont des jours de *repos*, de *prière*, de *pénitence* »... Ce n'est rien de tout cela.

Saint Ignace, par le titre même de son livre, nous donne la définition cherchée. Ce titre est ainsi conçu : EXERCICES SPIRITUELS POUR QUE L'HOMME SE VAINQUE SOI-MÊME, ET DISPOSE SA VIE SANS SE LAISSER DÉTERMINER PAR AUCUNE AFFECTION DÉSORDONNÉE. Expliquons.

Quel est, d'après saint Ignace, le but d'une Retraite ? — C'est d'amener l'homme à disposer sa vie sans se laisser déterminer par aucune affection désordonnée. — Que d'hommes dont toute la vie est sous l'empire de ces affections : avarice, ambition, volupté, colère... ! Que de religieux même se laissent conduire par le caprice, la paresse, la sensualité, l'inconstance, les scrupules... !

a) Ce qui devrait seul nous guider, c'est la raison éclairée par la foi ; mais pour cela, il faut *se vaincre.*

b) Cette victoire, c'est l'affaire de toute la vie ; mais, pour y réussir, il faut de temps en temps *s'exercer* au travail et à la lutte.

Exercices... De même, dit saint Ignace, que se promener, marcher, courir, sont des exercices corporels, ainsi il est des « exercices spirituels. » Et on appelle de ce nom, dit-il encore, toute manière d'examiner sa conscience, de méditer, de contempler, de prier vocalement et mentalement, etc... ; tout cela réuni, constitue des exercices qui disposent l'âme

1° à écarter les affections désordonnées, puis

2° à chercher et à trouver la volonté de Dieu dans tout le règlement de notre vie, pour le salut de notre âme.

Donc, nous devons par la Retraite :

a) Acquérir une certaine pratique des armes que nous devrons continuer à manier dans la suite pour nous vaincre nous-mêmes, etc.

b) Déjà maintenant, autant qu'il est possible, commencer cette victoire, et chercher la volonté de Dieu.

II. — Dispositions.

Pour réussir dans ce travail, considérons ce qui peut nous être le plus utile. Ce sont les trois dispositions suivantes :

A. La générosité, envers notre Dieu et Seigneur, lui offrant toute notre volonté et notre liberté, afin que Dieu dispose tant de nous, que de tout ce que nous avons.

Cette première disposition en comprend deux autres :

a) Désirer d'être éclairé : *Domine, quid me vis facere ?*

b) Être prêt à faire ce que l'on comprendra être la volonté de Dieu : *Domine, doce me facere voluntatem tuam.* — Il y en a parfois qui, en entrant en Retraite, demanderaient bien à Dieu de ne pas voir clair, de peur de devoir laisser telle ou telle chose, etc...

Un moyen de faire preuve de cette générosité, c'est, quand nous nous sentons attachés à une chose, même indifférente, d'incliner notre volonté en sens tout à fait

contraire, de manière à être, autant que cela dépend de nous, plus disposés à y renoncer, à moins que la volonté de Dieu ne nous ordonne de la conserver. *(Annotation 16e.)*

Un autre moyen de faire preuve de générosité, c'est l'ouverture, la franchise envers le directeur. *(Annotation 17e).*

B. La fidélité. Dieu récompense la fidélité, et le démon met tout en œuvre pour nous empêcher d'être fidèles, pour nous faire, du moins, soustraire quelque chose à Dieu... Aussi saint Ignace recommande :

a) de remplir fidèlement tout le temps consacré à chaque exercice, et de faire plutôt plus que moins. *(Annotation 12e.)* Là même où tout se fait en commun et au signal, on peut se conformer à cette dernière prescription, en faisant du moins en ce sens des actes de volonté.

b) De prolonger, surtout dans le temps de la désolation, l'exercice qui nous coûte, afin non seulement de vaincre l'ennemi, mais de le terrasser. *(Annotation 13e.)*

C. Le recueillement. C'est quand on est recueilli, que Dieu parle à l'âme. Donc :

a) Recueillement extérieur. S'éloigner de ses amis, de sa maison, etc. — Garder le silence. (C'est d'autant plus méritoire dans les Retraites où l'on arrive de divers côtés, après avoir été longtemps sans se voir. Songer que Dieu demande cette marque de bonne volonté.) — Modestie de tout l'extérieur.

b) Recueillement intérieur. Il consiste à ne pas distraire l'âme, mais à la fixer sur l'objet qui seul doit l'occuper *hic* et *nunc*.

III. — Avantages de ce recueillement.

1° Ce recueillement, tel que le prescrit saint Ignace, est très méritoire devant Dieu, car, pour l'observer, il faut se vaincre en maintes rencontres, et cela nous coûte.

2° L'esprit n'étant pas distrait, se porte avec plus de force vers une seule chose.

3° Plus notre âme s'isole des créatures, plus facilement elle se rapproche du Créateur. *(Annotation 20e.)*

Conclusion. — Faut-il ajouter que la condition essentielle pour faire une bonne Retraite, c'est la *prière,* assaisonnée d'un peu de *mortification ?*

CONSCIENCE.

C'est la conscience qui guide l'homme. Chez le religieux surtout, il est extrêmement important que cette conscience soit bien gouvernée. Voyons ce que l'on entend par une « *bonne* conscience. »

I. — Qualités.

Une bonne conscience est :

A. Droite, c'est-à-dire qu'elle dirige l'homme droit vers sa fin. — C'est donc une conscience qui

a) Quant aux vertus, cherche directement et uniquement à plaire à Dieu, à servir Dieu. Ce n'est donc pas avoir une conscience droite que de se chercher soi-même, de pratiquer l'obéissance pour être bien avec les supérieurs, l'humilité pour être loué, la charité pour être aimé, etc...

b) Quant aux choses indifférentes, une « bonne » conscience envisage toujours leur rapport avec la raison, avec la foi, en un mot avec la fin dernière.

c) Quant aux fautes, une « bonne » conscience les apprécie toutes à leur juste valeur (péchés graves, péchés véniels, imperfections), sans rien exagérer.

Comme on peut le remarquer, la droiture dont nous parlons, réside surtout dans l'intelligence. — Par rapport à la volonté, une bonne conscience est

B. Timorée. — De ce qu'elle n'exagère pas la portée des fautes, il ne suit nullement qu'elle fasse un choix, acceptant les légères et rejetant seulement les plus graves. Non ! La conscience timorée a horreur de tout mal, parce que tout mal déplaît à Dieu. Cette horreur se manifeste

a) Avant la tentation et hors de la tentation, par une sorte de répulsion qu'on éprouve dès qu'il s'agit de l'offense de Dieu ; répulsion qu'on sent lorsqu'on entend parler de crimes commis par d'autres ; répulsion pour les lectures douteuses, pour les personnes mondaines...

b) Dans la tentation, par une lutte instantanée ou un mépris complet de la suggestion, sans que l'on s'arrête à raisonner sur le plus ou moins de gravité que peut avoir le mal dont il s'agit.

c) Après la chute, si l'on a eu le malheur de succomber (car l'homme est si faible !), par un grand désir et un soin diligent de se purifier des moindres fautes.

Mais, pour que la conscience soit parfaite, il faut qu'elle soit de plus :

C. Paisible. — On le conçoit, la paix de la conscience est opposée à l'inquiétude et au scrupule. Donc trois choses sont à éviter :

a) Les retours inquiets sur le passé. — Le passé n'est plus en notre pouvoir. Il est comme nous l'avons fait et tel qu'il est connu du bon Dieu. — Une fois que nous avons fait notre possible pour bien nous confesser, tout est dit. Il ne reste plus qu'à jeter le tout entre les bras de la miséricorde divine.

b) L'anxiété dans le présent. — Il suffit à Dieu que nous apportions un soin raisonnable à ce que l'obéissance nous prescrit, mais il demande que nous obéissions *avec joie.* Rappelons-nous bien ces paroles de l'Écriture : *Servite Domino in lætitia ; Hilarem datorem diligit Deus ; Gaudete in Domino semper...* Il y a toujours moyen d'avoir cette joie, même dans les choses désagréables.

c) La préoccupation pour l'avenir. — De quoi sert-elle ? De rien ! Qui sait combien de temps nous vivrons encore ? qui sait ce qui nous arrivera pendant tout ce temps, qu'il soit long, qu'il soit court ? Ne nous en préoccupons donc pas. Ce que nous savons certainement, c'est que Dieu disposera tout pour notre bien et le salut de notre âme, pourvu que nous répondions à ses grâces : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (Rom. VIII, 28).

II. — Conduite pratique.

Comment se former la conscience ? Avant tout, par *l'étude de la religion et de nos devoirs.* — Puis

A. Par la pureté d'intention. — Chercher en toutes choses à plaire à Dieu, renouveler souvent cette intention de lui plaire et avoir cela surtout en vue, bien plus que la crainte de l'offenser.

B. Par l'humilité et la confiance. — Réfléchir souvent à notre misère et à notre néant ; mais le faire en nous élevant ensuite vers Dieu, et en déposant en quelque sorte ce néant à ses pieds. De là naîtra : *a)* Une grande défiance de nous-mêmes, défiance qui nous empêchera de tomber dans la présomption, de nous exposer au danger, etc... *b)* mais aussi l'absence de tout découragement. Si nous tombons, nous n'en serons pas étonnés, mortifiés ; nous nous relèverons avec courage.

C. Par la franchise. — Dieu ne veut pas que nous nous dirigions nous-mêmes ; il veut que nous profitions des lumières de ceux qu'il nous a donnés pour guides. Nous devons avoir confiance en eux et, pour qu'ils puissent nous instruire, nous devons leur manifester l'état de notre âme. Si nous sommes humbles, cela nous sera bien facile. Soyons donc sincères ; c'est le meilleur moyen de déjouer les ruses du démon.

D. Par l'obéissance. — Soyons obéissants. Pas moyen d'avoir une conscience tranquille, si nous ne sommes pas obéissants. L'obéissance est le grand remède contre les scrupules.

Conclusion. — Citer saint Jean Berchmans, comme modèle parfait d'une bonne conscience.

IDÉE DE LA FERVEUR.

(Instruction ou Méditation — suivant les circonstances.)

1er Prélude. — Voir le fondateur de notre Ordre et l'entendre nous dire : *Habeo adversum te quod charitatem tuam primam reliquisti* (Apoc. II, 4).

2d Prélude. — Je demanderai la grâce de bien comprendre ce que c'est que la ferveur et quelle est la mienne.

I. — Définition de la ferveur.

A. Il y a deux définitions de la ferveur qui réunies donnent une juste idée de cette disposition si précieuse.

Fervor est æstuatio ardentis desiderii : La ferveur est le feu d'un désir ardent, dit Richard de Saint-Victor.

Fervor est obsequium ratione calens : La ferveur est une ardeur raisonnable dans l'accomplissement d'un devoir, dit saint Pierre Chrysologue.

D'où il suit que dans la ferveur il y a trois choses : *a)* un désir ardent ; *b)* un désir inspiré par la raison, dirigé par la raison ; *c)* l'accomplissement d'un devoir.

Cette définition composée nous fait parfaitement comprendre quel est le religieux vraiment fervent. C'est celui qui, dans l'accomplissement de tous ses devoirs, est animé d'un désir ardent allumé par les grands motifs que lui présentent la raison et la foi.

B. Cette définition nous montre également quel est le religieux qui n'a point de ferveur ou dont la ferveur est fausse. Ce sera 1° celui qui n'a aucune ardeur, aucun désir de perfection. Cependant ici il ne faut pas se tromper : un

désir réel peut exister sans qu'il y ait dans le cœur une commotion sensible. 2° Celui qui, tout en étant ardent ou même impétueux, n'a pas la foi et la raison pour principes et guides de son ardeur. Celui-là peut avoir un feu naturel, ce n'est pas de la ferveur véritable. 3° Celui qui paraît consumé de bons désirs, mais dont les bons désirs restent sans effet. Il se sent ému par une méditation, une lecture, une prédication, mais il reste toujours lent dans l'accomplissement de ses devoirs. C'est le cas d'appliquer la parole de l'Écriture : *Desideria occidunt pigrum ; noluerunt enim quidquam manus ejus operari. Tota die concupiscit et desiderat : qui autem justus est, tribuet, et non cessabit* (Prov. xxi, 25 et 26). C'est-à-dire, le paresseux ne fait que former des désirs, et ces désirs ne lui rapportent rien : le juste donne toujours (travaille toujours) ; il ne trouve jamais qu'il en fasse assez.

Jetons donc un coup d'œil sur notre vie en général, et voyons si nous nous reconnaissons pour fervents ou non. La suite de la méditation nous fera encore mieux connaître à nous-mêmes.

III. — Signes généraux de la ferveur.

Nous pourrions donner un grand nombre de signes de la ferveur ; mais comme nous venons de dire que l'effet principal de cette disposition doit être *l'accomplissement du devoir,* voyons d'abord comment dans cet accomplissement on verra éclater la ferveur, puis appliquons cela à l'ensemble de notre vie religieuse.

A. a) Être fervent, c'est agir *avec indifférence.* — Au premier abord cela paraît une contradiction, mais la réflexion nous montre combien cela est juste. Celui qui agit sans ferveur, se porte vivement vers ce qui lui plaît, et fuit ce qui lui déplaît. Celui qui est fervent, ne demande qu'une chose : Est-ce mon devoir ? Dès que ce devoir lui est manifesté, la chose lui plaît, parce qu'elle doit être. — On peut avoir cette indifférence quant à la personne qui

impose le devoir ; quant à la chose elle-même, agréable ou désagréable ; quant aux circonstances où elle doit être faite, circonstances de temps, de lieu, de disposition personnelle, etc.

b) Être fervent, c'est agir *avec promptitude :* — promptitude extérieure qui fait commencer la chose à l'heure voulue, sans retard ; promptitude intérieure, qui fait que la volonté embrasse immédiatement l'objet que le devoir lui propose. (Cfr. Th. à Kempis.)

c) Être fervent, c'est travailler *avec exactitude.* — C'est ici qu'on distingue souvent la vraie et la fausse ferveur. Cette dernière peut porter à faire les choses commandées, mais elle a peu de souci de les bien faire. La ferveur véritable tient autant à bien faire qu'à faire vite. Elle veut être exacte en faisant les choses dans le temps prescrit, de la manière prescrite...

d) Être fervent, c'est agir *avec fidélité.* — La fidélité est quelque chose de plus que l'exactitude : elle anime l'exactitude par un principe supérieur, qui est la conformité entière aux intentions de Dieu, le soin d'entrer dans ces intentions et d'agir pour lui, comme si nous agissions pour nous-mêmes. Dès lors peu importera si nous sommes vus ou non, si on nous loue ou non, etc.

B. Appliquant tout cela à la marche de notre vie, nous pouvons nous demander, en jetant un coup d'œil sur le passé : Où en suis-je sous le rapport de la ferveur ? — Et pour le mieux voir, j'examine :

a) Comment j'ai conservé ma ferveur. Certes, en entrant au Noviciat, en commençant ma vie religieuse, j'étais fervent. J'avais reçu bien des grâces de Dieu... j'en ai encore reçu beaucoup depuis... Les ai-je conservées ?

b) En quoi ai-je profité ? Non seulement il me fallait conserver ma ferveur, mais je devais faire de nouvelles acquisitions de vertu ; je devais gagner en esprit de prière, de soumission, de charité, de renoncement... L'ai-je fait ?

c) Comment ai-je réparé mes pertes ? La nature humaine

est toujours là ; elle nous fait commettre bien des fautes. Pour m'en convaincre j'ai la triste expérience du passé. Mais, du moins, me suis-je relevé des fautes commises ? Ne suis-je pas resté enseveli dans ma négligence, dans ma nonchalance ?... Voilà mon état bien plus clairement déterminé.

Mais, pour que la ferveur soit vraiment parfaite, il faut de plus qu'elle soit *constante,* c'est-à-dire qu'elle se maintienne au milieu des épreuves.

III. — Épreuves de la ferveur.

Ces épreuves sont :

A. Les contradictions. — Ces contradictions ne devraient jamais venir de la part de nos frères en religion. Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi... Mais lors même que les contradictions ne viennent pas de ce côté, nous sommes sûrs d'en rencontrer tôt ou tard de la part des personnes du dehors, des ennemis de la religion, etc. Quel effet ces contradictions produisent-elles sur le religieux fervent ? Elles ne font que l'exciter. Un vent violent éteint une bougie : il ne fait qu'exciter davantage un vaste incendie. Saint Augustin dit : *Cum christianus cœperit fervere bonis operibus, patitur reprehensores et contradictores frigidos christianos.* Mais s'il est exposé à les souffrir, il les souffre sans se laisser émouvoir.

B. Les afflictions — soit temporelles, soit spirituelles : la sécheresse, l'ennui, etc. C'est souvent la pierre de touche de la ferveur. *Sive periclitemur, fratres, sive quidquam patiamur, ardentiores reddamur ad virtutis studium,* dit saint Jean Chrysostome. Et il devrait en être ainsi. Mais quand la ferveur n'est pas grande, elle s'éteint par les eaux des tribulations, comme une petite flamme est éteinte par le vent qui souffle, ou par la pluie qui tombe, tandis qu'un incendie est en quelque sorte alimenté par ces mêmes causes.

C. Les tentations. — Si nous y sommes fort sensibles, si

elles nous troublent et nous inquiètent beaucoup, c'est généralement signe que la ferveur n'est pas bien grande. A plus forte raison, si pour une tentation on abandonne sa ferveur. (Cfr. Thomas à Kempis, III, 6.)

Saint Maxime de Turin dit : *Ubi cor ardet, flammam membra non sentiunt ; ubi Christi ignis operatur, diaboli necesse est vincatur incendium ; ubi Dei spiritus fervet, frigida fit flamma mortalium.*

D. Nous pouvons ajouter : *les chutes,* car nous n'en sommes pas exempts. Mais si nous avons de la ferveur, une chute ne nous refroidira pas. Nous reprendrons...

Examinons-nous donc, et si nous trouvons que nous avons avancé, rendons grâces à Dieu ; sinon, humilions-nous et proposons-nous bien de reprendre notre première ferveur.

Colloque. — Avec saint Jean Berchmans, ce modèle de parfaite ferveur.

AVANTAGES DE LA FERVEUR.

(Instruction ou Méditation — suivant les circonstances.)

1er Prélude. — Nous représenter deux religieux, l'un fervent et zélé, l'autre tiède et négligent. Nous demander auquel des deux nous voulons ressembler.

2d Prélude. — Demander à Dieu de comprendre les avantages de la ferveur et la grâce de les apprécier pratiquement.

I. — Etat de ferveur, état agréable.

En quoi consiste le grand agrément de la vie religieuse ? C'est évidemment à jouir d'une paix parfaite. C'est pour trouver cette paix que nous sommes entrés dans la vie religieuse. *Illam quam mundus dare non potest pacem.*

Or, comment pouvons-nous trouver cette paix si désirable, sinon par la ferveur, qui nous donne :

A. La paix avec *Dieu.* — Dieu nous a appelés, il nous a comblés de bienfaits, il attend de nous que nous répondions à ses faveurs. Si nous sommes fervents, nous pouvons nous dire que nous témoignons à Dieu notre reconnaissance et nous pouvons toujours considérer Dieu comme un père qui nous regarde avec complaisance. *Ecce filius meus dilectus... Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* Au contraire, le religieux qui n'est pas fervent, entend toujours Dieu lui faire des reproches.

B. La paix avec nos *supérieurs.* — Le religieux fervent est l'ami de ses supérieurs. Ils disent de lui, tout comme Dieu : *Inveni David filium Jesse, virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas* (Act. XIII, 22). Il est leur appui, leur consolation, leur espérance... Au contraire, le religieux tiède est toujours gêné avec ses supérieurs ; il craint d'être repris, d'être connu pour ce qu'il est. Il remarque tous les défauts des supérieurs, et par la même il est moins bien avec eux.

C. La paix avec nos *égaux.* — La vie religieuse doit être l'image d'une famille parfaitement unie ; or, cela ne peut avoir lieu qu'à la condition que tous les membres d'une même communauté religieuse s'aiment sincèrement entre eux, qu'ils se supportent et se soutiennent mutuellement. Encore une fois, cela suppose chez eux l'esprit de foi, d'humilité, de charité, c'est-à-dire la ferveur. Alors se vérifie cette parole du Psalmiste : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

D. La paix avec *nous-mêmes.* — Cette paix consiste dans le calme des passions, dans le repos du cœur. Or, comme le fait très bien remarquer Thomas à Kempis (I, 25) : *Religiosus fervidus omnia bene portat et capit quae illi jubentur. Religiosus negligens et tepidus habet tribulationem super tribulationem et ex omni parte patitur angustiam, quia interiore consolatione*

caret. Voyons si nous avons trouvé cette paix. Si nous ne l'avons pas trouvée, examinons en quoi notre ferveur s'est ralentie, et renouvelons notre bonne volonté.

II. — État de ferveur, état utile.

Quand nous sommes entrés en religion, nous n'avons pas eu pour but seulement de trouver la paix, le bonheur ; nous avons élevé nos regards plus haut : nous avons cherché la perfection et, avec le salut de nos âmes, celui des autres. Rappelons-nous donc quels sont les heureux effets de la ferveur tant pour nous que pour notre prochain.

A. Pour nous-mêmes. — *a)* La ferveur nous procure les lumières de Dieu. *Quanto quis crescit in spirituali fervore, tanto plus illuminatur a Spiritu* (Dionysius Carthusianus). En effet, les religieux fervents voient toutes choses sous un jour bien différent de celui des autres. Ils comprennent infiniment mieux la grandeur de Dieu, l'horreur du péché, la nécessité d'être fidèle dans les petites choses, l'importance de la mortification, etc. En un mot, ils connaissent Dieu et se connaissent eux-mêmes.

b) La ferveur nous procure la force de Dieu. Pour tirer une comparaison de nos inventions modernes, le religieux tiède est une machine dont la vapeur n'est plus que faiblement chauffée. Or, nous savons tous que plus la vapeur d'une machine est élevée de température, plus cette machine a de puissance. D'ailleurs chacune de nos actions faites avec ferveur attire un redoublement de grâces, et par là même aussi nous agissons avec plus d'énergie.

c) La ferveur est par là même aussi une source de mérites. *Quanto quis Deum plus diligit, tanto delectabilius facit opus Dei atque ferventius ; quanto autem delectabilius et ferventius operatur, tanto amplius promeretur* (Dionysius Carthusianus). Nous pouvons nous faire une idée de cette multiplication des mérites en remarquant :

1° Combien les actes de vertu sont *plus nombreux* dans l'état de ferveur. C'est qu'alors l'amour multiplie l'activité

de l'âme. Quand cet effet, qui est réservé aux âmes ferventes, cesse, on perd un temps considérable dans une paresseuse inaction.

2° Combien les actes faits alors sont *plus puissants,* à cause de la pureté d'intention, etc.

3° Combien ces actes sont *plus parfaits ;* car ils ne sont pas gâtés par le caprice, par l'inconstance, etc. Donc grande gloire dans le ciel : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor. IV, 17).

B. POUR LES AUTRES. — Quelle que soit notre position, nous ne devons pas seulement avoir en vue notre bien personnel, mais nous devons être animés de l'esprit de zèle. Or, il est bien facile de comprendre comment la ferveur est l'auxiliaire du zèle.

a) Elle nous fait exercer le zèle, même dans la communauté, par le bon exemple, la joie spirituelle, la charité que nous y faisons régner.

b) Par là même, elle contribue à conserver toute la maison et indirectement l'Ordre tout entier dans la régularité.

c) Si nous sommes appelés à exercer le saint ministère, il n'y a que l'esprit de ferveur qui puisse rendre nos travaux efficaces, dans l'enseignement, dans la prédication, etc.

d) Enfin, quand même nous n'aurions pas de rapports directs avec le prochain, la ferveur de nos actions, de nos prières, de nos désirs offerte à Dieu, sera des plus efficaces pour obtenir la conversion des pécheurs, la sanctification des âmes. Rappelons-nous les paroles de l'ange Gabriel à Daniel. *Daniel, nunc egressus sum ut docerem te et intelligeres. Ab exordio precum tuarum... veni... quia vir desideriorum es.*

Sommes-nous aussi des hommes de désirs ?

III. — État de ferveur, état nécessaire.

Mais nous pouvons aller plus loin. Par notre vocation nous sommes tirés de la foule, et ce qui, pour d'autres,

peut n'être qu'agréable ou utile, devient pour nous nécessaire.

A. Nous sommes dans un état qui requiert la tendance à la perfection. Or, comment persévérer dans cette tendance, si nous n'avons pas de ferveur ?

a) Nous devons nous séparer des affections mondaines, des vanités mondaines, etc. : tout cela est impossible sans la ferveur. *Nisi mentis intentio ferveat, unda mundi non vincitur, per quam semper anima ad ima revocatur* (S. Bonaventure). C'est comme une fontaine qui devrait traverser une couche de boue. Est-elle faible, la boue l'étouffe ; est-elle forte, elle jaillit pure et limpide à travers la couche.

b) De plus, le grand moyen d'avancer dans la perfection, est l'oraison. Mais que sera notre oraison, si nous ne sommes pas fervents ? *Nescit itinere directo ad Deum ire oratio quæ succensa non fuerit.* (Gilleb. Angl.)

Nous pourrions en dire autant de tous les grands moyens de perfection.

B. Si nous cessons de tendre à la perfection, bientôt aussi nous compromettrons même la possession de la grâce divine. Il nous suffit en effet, pour perdre cette grâce, de manquer gravement à nos vœux ; et comment ne pas y manquer gravement, lorsque notre ferveur se refroidit ? En effet, comme le dit saint Grégoire le Grand : *Qui in amore Dei cordis calorem non habet, nec etiam vitam quam diligit, tenet.* On commence par les péchés véniels, puis...

C. Par là nous comprenons combien la ferveur est nécessaire à la persévérance dans la vocation. Car si la vie religieuse cesse de nous être agréable, si de plus elle ne nous présente plus l'utilité que nous en attendions, si au contraire nous allons jusqu'à y perdre la grâce, comment y persévérerons-nous ? Saint Bernard nous trace admirablement la marche de cette décadence : *Hoc frigus si semel animam pervaserit, mox subit quidam animi rigor, et vigor lentescit. Languor fingitur virium, horror austeritatis intenditur, timor sollicitat paupertatis, contrahitur animus, sub-*

trahitur gratia, protrahitur longitudo vitæ, sopitur ratio, Spiritus exstinguitur, defervescit novitius fervor, ingravescit tepor fastidiosus, refrigescit fraterna caritas, blanditur voluptas, fallit securitas, revocat consuetudo. Quid plura ? Dissimulatur lex, abdicatur jus, fas proscribitur, derelinquitur timor Domini. Dantur postremo impudentiæ manus, præsumitur ille temerarius, ille pudendus, ille turpissimus, plenus ille ignominia et confusione saltus de excelso in abyssum, de pavimento in sterquilinium, de solio in cloacam, de cœlo in cœnum, de claustro in seculum, de paradiso in infernum.

D. Et cela nous montre assez que, indirectement du moins, notre ferveur peut être nécessaire au salut de notre âme.

AMOUR-PROPRE.

I. — En quoi il consiste.

Comme le nom lui-même l'indique, l'amour-propre est une recherche de soi-même ; mais c'est une recherche désordonnée. C'est un amour trop grand de notre propre personne, contrairement à ce que demandent de nous la loi de Dieu et notre vocation. Or, cet amour se porte surtout sur deux choses : notre réputation et l'accomplissement de nos volontés.

A. Notre réputation. — Nous souffrons d'être inconnus, oubliés ; et de plus, nous voulons qu'on nous estime, qu'on nous loue... De là

a) Recherche de soi-même : On tâche de se faire valoir, de se mettre en avant, on parle de soi, on fait tomber la conversation sur ce que l'on a dit ou fait, on exagère la part que l'on a eue dans certaines affaires, etc. De là encore

b) Dedain à l'égard des autres : On s'efforce de les faire descendre au second plan ; si quelqu'un les loue

en notre présence, on diminue ces louanges ; on regarde les autres avec une sorte de compassion hautaine, on veut qu'ils reconnaissent notre supériorité... On a

c) Horreur de tout ce qui humilie : Difficulté à se laisser reprendre, corriger... répliques, excuses aussitôt que notre réputation paraît en danger. Industries pour détourner la conversation, quand elle prend une direction qui nous serait défavorable, etc.

B. Notre volonté. — En principe, on croit toujours que ce que l'on veut soi-même est ce qu'il y a de meilleur, de plus utile, de plus opportun. Par conséquent :

a) On cherche en toute chose à accomplir sa propre volonté. On n'a pas beaucoup souci de la vertu, de la perfection. L'abnégation est une chose que l'on ne connaît point.

b) On ne se plie pas facilement à la volonté de ses égaux. Défaut de complaisance, de serviabilité, raideur. On voudrait bien que les autres s'occupassent de nous, qu'ils se montrassent pleins de prévenances ; mais nous, à notre tour, nous ne voulons rien faire pour eux...

c) On tâche d'éluder la volonté des supérieurs. Comme le dit saint Ignace de Loyola dans sa lettre sur l'obéissance, au lieu de conformer notre volonté à celle de nos supérieurs, nous cherchons à leur imposer la nôtre.

II. — Ses inconvénients.

L'amour-propre prétexte, il est vrai, notre bonheur ; mais si nous l'écoutons, que trouvons-nous ?

A. Notre malheur temporel, — car l'amour-propre gâte

a) Nos relations avec nos supérieurs... Ils n'ont pas confiance en nous, ils n'osent rien nous abandonner, car ils savent que nous faisons tout à notre guise. Nous sommes par suite exposés à leurs réprimandes, à leurs reproches ; nous sentons que nous n'avons pas de rapports faciles avec eux... De là inquiétude, mécontentement.

b) L'amour-propre gâte nos relations avec nos égaux. Ces rapports sont toujours tendus, gênés. Si nos égaux

résistent aux exigences de notre amour-propre, nous sommes froissés, nous nous renfermons dans le sentiment de notre dignité blessée. De plus, il y a des disputes, des aversions ; on m'évite et j'évite à mon tour... Si nos égaux cèdent à notre amour-propre, s'ils nous prennent en pitié et agissent en conséquence, nous n'en sommes pas plus heureux. Nous sentons que l'on a pitié de nous, et cela même blesse notre amour-propre ; nous aimerions presque mieux que l'on nous résistât...

B. Notre amour spirituel. — La raison en est que cet amour-propre

a) Empêche nos mérites. Car lorsque les choses ne nous plaisent pas, nous ne les faisons pas, ou nous les faisons mal. Et par là, nous perdons tout le mérite que nous aurions à nous surmonter. Si nous faisons les choses, parce qu'elles nous plaisent, nous n'avons pas non plus de mérites et nous entendons la voix de Dieu qui nous dit : *In die jejunii vestri invenitur voluntas vestra* (Isai. LVIII, 3). Dieu ne se contente pas de nos œuvres considérées matériellement ; il veut notre volonté.

b) L'amour-propre arrête notre progrès. Lorsqu'on a de l'amour-propre, on veut se guider soi-même, on n'a pas d'ouverture avec les supérieurs, on suit ses propres idées. Et par conséquent, on reste souvent enfoncé dans ses difficultés ou bien on fait fausse route. D'ailleurs, pour avancer, il faut la grâce de Dieu, et Dieu résiste aux superbes.

c) L'amour-propre nous prépare de grandes difficultés. Peut-être pour le moment s'agit-il de bagatelles et de choses peu importantes : mais des circonstances difficiles et délicates peuvent se présenter ; elles se présenteront, et alors malheur au religieux plein d'amour-propre, il faudra rompre ou plier. Et pliera-t-il ?

III. — Les remèdes contre l'amour-propre.

A. Les remèdes ou préservatifs contre l'amour-propre sont contenus dans cette prière de saint Augustin : *Noverim me, noverim te.*

a) Connaissons-nous nous-mêmes ! Réfléchissons souvent 1° A ce que nous avons été. Des pécheurs, des misérables; nous ne valons rien, tout nous vient de Dieu.

2° A ce que nous sommes. Quoi que nous fassions, nous devons dire : *Servi inutiles sumus.* Nous nous faisons souvent illusion sous ce rapport : nous croyons être utiles et nécessaires ; nous croyons que rien ne marchera, ne réussira, si notre volonté n'est pas exécutée. Quel aveuglement ! Où étions-nous il y a cent, deux cents ans ? — Et pourtant le monde roulait comme maintenant. Personne ne demandait où j'étais, on ne s'apercevait pas de mon absence. Et quand je serai mort, je ne dis pas de dix ans, de vingt ans, mais peut-être huit jours après mon décès, qui s'occupera de moi, qui me regrettera ? Dieu n'a donc besoin ni de ma personne, ni de mes lumières ; sa providence gouverne toutes choses, et elle peut tout compenser, tout équilibrer. Je n'ai donc nul sujet de m'enorgueillir, je puis sans crainte d'imprudence renoncer à ma volonté.

b) Connaissons Dieu. 1° Vous mettez-vous assez assidûment en présence de la sainte Trinité, de ce Dieu souverainement puissant, sage, indépendant, n'ayant nul besoin de nous, misérables créatures ? 2° Songez-vous assez à Jésus-Christ, à ce Dieu humilié par amour pour nous, fait homme, devenu faible, petit enfant dans la crèche de Bethléem ? Quelle leçon pour notre orgueil !

B. A ces considérations spéculatives, joignons des moyens pratiques. Les principaux seront :

a) L'obéissance. — Une obéissance prompte, simple, je dirai presque, enfantine. Ne raisonnons pas notre obéissance ; sacrifions-nous, et nous triompherons petit à petit de l'amour-propre.

b) Le silence. — Silence quand on nous corrige, quand on nous reprend ; silence quand nous avons envie de dire quelque chose qui soit à notre louange, quand nous pourrions rétorquer un trait malin, etc. Ce silence sera extrêmement agréable à Dieu et méritoire. Offrons ces victoires

à l'enfant Jésus couché dans la crèche de Bethléem, à Marie et à Joseph, témoins et compagnons de ses humiliations.

DISSIPATION.

I. — Qu'est-ce qu'un religieux dissipé ?

Dissiper, de *dis* et de *sipare* (jeter), signifie jeter çà et là, éparpiller. La dissipation est donc l'opposé du recueillement *(re-colligere) ;* c'est l'état d'un religieux qui s'épanche au dehors.

Il y a trois sortes de dissipation :

A. Dissipation des sens. — Il y a la dissipation des yeux, de l'ouïe, de la langue surtout ; mais aussi la dissipation du tact, de l'odorat et du goût. Toutes consistent dans la recherche des jouissances que nous procure la vie des sens. *Animus toties a nobis recedit, quoties ad appetenda terrena a nobis vagatur,* dit le Vénérable Bède. Celui qui accorde ainsi aux sens tout ce qu'ils lui demandent, ne peut pas intérieurement être maître de lui-même.

B. Dissipation de l'esprit. — Elle consiste à laisser l'imagination, la pensée se porter sur toute espèce d'objets, à permettre à la mémoire de retracer indifféremment tous les souvenirs. Cette dissipation peut exister alors même que l'on serait complètement séparé du commerce extérieur des hommes du siècle. *Magna abusio est,* dit saint Bonaventure, *habere os in choro, et cor in foro.* Saint Basile stigmatise d'un mot cette dissipation : *Peculiaris hic morbus est desidis et ignavæ animæ, vigilante corpore somnia videre.*

C. Dissipation du cœur. — C'est la pire de toutes, et elle résulte souvent des deux précédentes. Elle consiste à laisser les affections du cœur se porter indifféremment sur toute

sorte d'objets et à laisser également ces affections aller leur cours, sans surveiller leurs mouvements et réprimer leurs écarts. Saint Thomas dit de ces affections : *Quanto quis est impetuosior in interioribus affectibus, tanto difficilius refrenatur etiam in exterioribus.*

Telle est l'idée générale de la dissipatfon. — Nous pourrons encore mieux comprendre en quoi elle consiste, et voir si nous n'en sommes pas malheureusement atteints, si nous en considérons les principales manifestations. Ce sont :

a) La curiosité, qui répond surtout à la dissipation des sens : désir de tout voir, de tout entendre, de connaître les nouvelles ; inquiétude quand elles n'arrivent pas au temps accoutumé...

b) La loquacité, qui n'est autre chose que le besoin de se communiquer au dehors, de dire ce que l'on sait, de faire des remarques sur tout...

c) La rêverie, signe de la dissipation de l'esprit ; manie de se laisser aller à ses pensées...

d) La familiarité, marque de la dissipation du cœur...

C'est l'absence de retenue, de réserve dans nos relations avec le prochain. Ces signes peuvent suffire abondamment pour nous faire distinguer jusqu'à quel point nous sommes dissipés.

II. — Quel est le sort d'un religieux dissipé ?

Pour nous en faire une idée, représentons-nous un magnifique édifice, s'élevant jusqu'aux nues, mais n'ayant ni portes, ni fenêtres. Le vent, la pluie entrent de tous côtés. Quel sera le sort de cet édifice ? Combien de temps durera-t-il ?

A. D'abord le religieux dissipé n'avance pas dans la perfection. On peut dire de lui : *Effusus es sicut aqua, non cresces.* C'est l'idée de saint Grégoire le Grand : *Mens sparsa in infimis jacet, quæ collecta, si vellet, ad summa consurgeret.* Un bassin a beau être alimenté par une source abondante,

s'il y a des fissures dans la maçonnerie ; il est en effet impossible qu'un tel bassin se remplisse d'eau.

B. Non seulement le religieux dissipé n'avance pas, il ne gagne pas ; il ne peut pas même conserver ce qu'il a. S'il jette les yeux sur sa vie religieuse et qu'il se rappelle toutes les grâces qu'il a reçues, il verra que les effets en ont peu à peu disparu : *Ephraim in populis ipse commiscebatur : Ephraim factus est subcinericius panis, qui non reversatur* (Osee, VII. 8). Il est comme un pain cuit sous la cendre, qui se gâte, parce qu'on ne le retourne pas. *Comederunt alieni robur ejus et ipse nescivit : sed et cani effusi sunt in eo, et ipse ignoravit* (Osee, VII. 9). Ses cheveux sont devenus tout blancs, et il ne s'en est pas aperçu.

C. De là, à des chutes plus ou moins graves, il n'y a qu'un pas. Le démon veille, il cherche l'occasion, et quand il l'a trouvée, il ne manque pas d'en profiter. *Diabolus statim atque videt animam extra se vagantem, diligit eam et rapit et corrumpit* (Hugo card. in Gen. 19). Ce cœur mal gardé est comme la vigne dont parle l'Écriture. Et l'on pourrait demander, non à Dieu, mais au religieux : *Ut quid destruxisti maceriam ejus : et vindemiant eam omnes qui prætergrediuntur viam? Exterminavit eam aper de silva, et singularis ferus depastus est eam* (Ps. LXXIX, 13, 14).

D. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que tout ce changement s'opère presque sans que le religieux s'en aperçoive. Il ne connaît pas son état ; il est affaibli, et il se croit encore fort. Il faut un événement extraordinaire pour lui ouvrir les yeux. Et quand alors la lumière se fait, il est facilement porté au découragement, il croit tout perdu ; car il sent d'un côté la nécessité de revenir, et de l'autre il en constate l'extrême difficulté. *Nihil laboriosius,* dit Thomas à Kempis, *quam cor custodire ab evagatione et vitiosis imaginibus ex sensibilibus rebus acquisitis.* Saint Pierre Chrysologue trace un tableau énergique de l'état de ce malheureux : *Non stat in consilio, impiis cogitationibus qui vagatur ; iste modo fertur ad cœlum, modo refertur ad terras ; jactatur per maria,*

levatur fluctibus, mergitur in profundo, et sua semper mente volutatur ut ebrius.

III. — Que doit faire un religieux dissipé ?

Les moyens que nous donnerons au religieux dissipé pour l'aider à se corriger, sont en même temps ceux que tous doivent employer pour ne pas tomber dans la dissipation. Ils répondent aux divers genres de dissipation et contiennent la pratique du principe : *Contraria contrariis sanantur,* et de la règle que prescrit saint Ignace, quand il dit : *Antevertere oportet tentationes, adhibitis earum contrariis* (Summ. 14).

A. Le premier soin doit être d'enlever les occasions extérieures de dissipation. Diminuer les sorties, les visites, les conversations soit au parloir, soit dans la maison. Si on n'a pas la force de le faire soi-même, que l'on demande au supérieur de nous aider. C'est lui aussi qui doit distinguer si la dissipation provient d'un défaut de caractère *(Vide Industr. P. Claud.* c. VI), ou si elle est l'effet du dégoût des choses spirituelles. Il doit agir en conséquence.

B. Un second moyen, c'est la vigilance sur nous-mêmes en tout ce qui regarde les satisfactions des sens : *a)* Ne rien prendre hors des repas, nous mortifier à chaque réfection. *b)* La vigilance dans les relations extérieures : y éviter la familiarité, les facéties, les confidences ; et quand une affection commence à nous troubler, en faire candidement l'aveu au père spirituel. *c)* L'observation des règles du silence et de la modestie.

C. De plus, il faut prendre un soin particulier des exercices spirituels. Les faire toujours exactement, quelques distractions, quelque aridité que nous y rencontrions. Ce seront là d'abord de vraies mortifications. Et puis, dans le reste de la journée, tâcher de suppléer à la sécheresse de l'oraison par des prières jaculatoires, de courts entretiens avec Dieu... chercher là le repos, le délassement dont on peut avoir besoin.

D. Enfin, prendre petit à petit l'habitude de se demander avant les actions principales : *Quo vadis et ad quid ?* — afin de renouveler ainsi son intention et de régler l'action qu'on va faire. L'action terminée, s'examiner un petit moment sur la manière dont on l'a faite.

Retenons toujours et relisons souvent les excellents conseils que nous donne l'auteur de l'Imitation au chapitre *De amore solitudinis et silentii* (I, 20), et prenons la sainte Vierge ou quelque saint, par exemple saint Louis de Gonzague, pour modèle de recueillement.

ESPRIT MONDAIN.

I. — Comment s'insinue l'esprit du monde ?

Il y a beaucoup de religieux qui, par vocation, doivent agir avec le monde et peut-être vivre dans le monde. Mais autre chose est vivre dans le monde, autre chose en prendre l'esprit. Le danger consiste à passer insensiblement de l'esprit religieux à l'esprit mondain. Cela se fait surtout :

A. Par les *vanités* du monde, c'est-à-dire par toutes ces choses qui sont pour les mondains de grande conséquence et qui, aux yeux de la foi, ne sont que des vanités, des niaiseries. Dans le monde il y a pêle-mêle les intrigues, les projets, les nouvelles, les déceptions... Nous pouvons entendre tout cela ou d'une oreille à demi-ouverte, ou bien y attacher de l'importance, nous en préoccuper. Dans le second cas, cette curiosité, cette inquiétude sont une première invasion de l'esprit mondain en nous.

B. Par les *affections* du monde. Les affections du religieux par rapport à ses semblables, se résument en un mot : *la charité.* Il aime le prochain par amour pour Dieu ;

il a un amour universel, patient, constant... Les mondains ont une autre manière d'aimer : ils ont des affections particulières, exclusives, jalouses, inquiètes ; ils cherchent à plaire, ils veulent être préférés aux autres dans l'affection de ceux qu'ils choisissent pour amis... Le religieux peut, par le contact avec les gens du monde, se laisser entraîner au même défaut : 1° Dans ses rapports avec les gens du monde peuvent se glisser des affections conformes à celles des gens du siècle. C'est ce qu'il y a de plus dangereux. On s'attache aux personnes du monde, on fait des distinctions parmi elles ; on nourrit des affections particulières pour telle ou telle personne. 2° Le religieux peut être guidé par cet esprit au sein de la maison religieuse. On commence par avoir des préférences ou des aversions pour tel ou tel membre de la communauté... Prenons-y garde !

C. Par les *plaisirs* du monde. Dieu dans la vie religieuse nous permet quelques délassements. Mais ces délassements sont entièrement accessoires ; ils ne doivent servir qu'à entretenir nos forces, pour que nous puissions mieux remplir nos obligations essentielles. Dans le monde, la jouissance, le plaisir tient une large place, et les vrais mondains ne songent qu'à cela. Le religieux, s'il n'y prend garde, peut aussi donner trop de part au plaisir et par là même se rapprocher de l'esprit du monde... Plus il s'en rapprochera, plus il en éprouvera les funestes effets.

II. — Quels sont les effets de cet esprit ?

A. Le premier, c'est la *ruine de l'esprit intérieur,* du recueillement, et par suite la dissipation en toutes choses et surtout aux heures des exercices de piété. Quand on s'abandonne aux rapports avec les gens du monde, on a l'imagination excitée par leurs récits, leurs plaintes, etc. ; tout cela occupe l'esprit : et comme on se livre à ces pensées, il est impossible que l'on se recueille pour converser avec Dieu. On prend petit à petit une manière de vivre inconsidérée,

légère, évaporée, et surtout on éprouve de l'aversion pour les exercices spirituels, pour ce qui nous fait rentrer en nous-mêmes et nous isole des créatures...

B. Cette première suite en engendre immédiatement une autre : le *dégoût du travail et de la régularité.* Si l'on s'arrête à considérer le monde par son côté qui peut plaire, si l'on se laisse charmer par cette sorte de laisser-aller, d'entrain, de variété qu'il présente, de là viendra nécessairement que l'on trouvera la vie religieuse monotone, ennuyeuse, plate ; et une fois l'ennui entré dans l'âme, on sera nécessairement aussi dégoûté du travail, de tout ce qui impose quelque contrainte. Et comme la négligence dans le travail pourra engendrer des difficultés avec les supérieurs, ces difficultés réagiront à leur tour pour nous faire trouver la vie religieuse encore plus dure.

C. Enfin le résultat le plus funeste, c'est l'*aveuglement.* Cet aveuglement peut faire oublier deux choses :

a) La grande faveur que Dieu nous fait en nous appelant à la vie parfaite, en nous préservant du danger de nous perdre, en nous admettant à marcher à la suite de son Divin Fils, en nous promettant des récompenses si excellentes dans l'éternité. Nous oublions tout cela, pour ne voir que les petites difficultés, les rares inconvénients que présente la vie religieuse...

b) Les misères du monde. On ne voit plus le monde que par le beau côté ; on ne songe pas à ses déceptions, aux préoccupations qu'il cause, à ses ennuis, à ses misères, qui sont incroyables... On oublie même les confidences que les gens du monde nous ont faites à ce sujet, ou nous croyons que ce sont là des exceptions ! — Qui ne le voit ? ainsi la vocation commence à péricliter. Quel malheur !

III. — Comment se préserver de cet esprit ?

Plus nous le tiendrons éloigné de nous, moins nous aurons à le craindre. Or, pour le tenir éloigné, il suffit que nous réalisions le mieux possible cette maxime qui résume

notre vie religieuse : « Mourir au monde. » Mourir ! tout est contenu dans ce mot... Un mort ne se laisse pas séduire, un mort est insensible. C'est à cela que nous devons viser dans nos rapports avec le monde. Mourons donc :

A. Aux *relations* mondaines, — c'est-à-dire, n'entretenons ces relations que par nécessité et autant que les devoirs mêmes de notre vocation nous l'imposent. Ne cherchons jamais à multiplier les visites, les lettres, les entretiens... Au contraire, soyons charmés quand les circonstances nous permettent de retrancher quelque chose...

B. Aux *principes* du monde. — Le monde a surtout deux principes : *être grand* et *jouir*. Ce sont là les mobiles de tout ce qu'il entreprend, et il repousse tout ce qui met obstacle à la grandeur, à la jouissance. Pour nous, ne nous croyons pas à l'abri de l'influence de ces principes, même dans notre vie religieuse, dans notre intérieur. Soyons toujours en garde contre eux. Au lieu de chercher à nous grandir, soyons humbles, obéissants, aimons la retraite, la solitude. Au lieu de chercher à jouir, acceptons patiemment et avec joie les privations que notre vie comporte quelquefois. Faisons plus : mortifions-nous, et nous serons ainsi armés contre le monde.

C. Aux *terreurs* du monde. — La terreur que le monde inspire, c'est le *respect humain*. Regardons-le toujours, le respect humain, comme notre ennemi capital ; il se glisse partout, même dans les communautés religieuses. Eh bien, prenons la salutaire habitude de ne jamais rien faire, de ne jamais rien laisser par considération humaine. Dans nos rapports avec les gens du monde surtout, ne craignons pas de nous montrer franchement, sincèrement religieux, de laisser ce que la règle nous défend, de pratiquer ce qu'elle inspire, d'interrompre un entretien pour obéir au son de la cloche, etc... Alors nous serons loin du monde et au-dessus du monde ; son esprit ne pourra nous atteindre.

EXAMEN PARTICULIER.

I. — Définition.

Qu'est-ce que l'examen particulier ? Comme le nom lui-même l'indique, c'est un examen que nous faisons, non pas sur nos péchés en général, mais sur un point en particulier. Je dis un *point,* puisque ce peut être tout aussi bien une vertu à acquérir, une affection à régler, etc. C'est donc un travail particulier ajouté à notre travail général.

Quels sont les avantages de cet exercice ?

II. — Avantages.

A. Il rend possible ce qui serait autrement impossible. — Me corriger de tous mes défauts ! Acquérir toutes les vertus ! On s'y perd. — Histoire d'un champ à défricher : chaque jour un petit coin... faisceau de verges à rompre : impossible, il faut les diviser... câble à briser : il faut le détordre et puis rompre les filaments. Nos imperfections sont un câble qui nous attache à la terre. — L'examen particulier nous encourage, parce que nous voyons que nous faisons quelque progrès...

B. Il nous habitue à veiller sur nous-mêmes. — Dites aux domestiques d'une maison : « Vous aurez tous soin de tout, » rien ne se fera et on arrivera bien souvent à table sans rien trouver. Mais quand chacun doit soigner sa partie, alors les choses se font, car chacun veille à son affaire. Ainsi devons-nous agir dans le travail dont notre âme est l'objet.

C. Il nous rend plus facile la lutte contre le démon. — Par l'examen particulier nous attirons les efforts du tentateur sur des points d'importance secondaire, et de cette manière nous l'occupons. Et pendant qu'il cherche à nous faire

tomber dans de petites fautes, nous échappons aux grandes. C'est ainsi que des assiégés font une sortie pour détourner les forces de l'ennemi et détruire ses ouvrages.

D. Il nous fait gagner en humilité. — Car, voyant combien nous sommes faibles pour nous corriger d'un seul petit défaut, pour acquérir une seule vertu, nous avons une bien petite idée de la perfection à laquelle nous sommes parvenus !

III. — Méthode.

Je compare l'examen particulier à un négoce, à une industrie. Il y a là :

A. La spéculation ou le projet. — On prévoit ce qu'il faudra faire pour réaliser de grands profits. Ainsi dans l'examen. On doit : *a)* Déterminer le point sur lequel portera l'examen. Là dedans, conseil du confesseur, des supérieurs. *b)* Se rappeler le matin ce que l'on doit avoir en vue pendant la journée ; et comme sans Dieu nous ne pouvons réussir dans notre négoce, il faut avoir bien soin de demander son secours.

B. La vigilance. — Pendant la journée, le spéculateur va à ses affaires, mais il ne s'y abandonne pas sans vigilance ; il cherche continuellement les moyens de mettre son plan à exécution, il observe ses pertes et ses gains. — Ainsi pendant le jour je me rappellerai de temps en temps la matière de mon examen, et je porterai la main à la poitrine quand j'aurai commis quelque faute.

C. Le bilan. — C'est ce qui se fait à l'assemblée des actionnaires, l'inventaire, etc., comme on veut le nommer. Je dois compter à chaque midi, à chaque soir, combien de fois je suis tombé, et au bout de la semaine comparer les résultats des divers examens, et voir où j'en suis arrivé...

IV. — Difficultés et remèdes.

A. Première difficulté. Notre dissipation. — Nous ne faisons pas assez attention, nous arrivons au bout de la

matinée sans avoir rien fait. *Remède :* Diviser le temps et renouveler souvent son intention.

B. Deuxième difficulté. Notre négligence. — L'intention du matin une fois faite, nous ne nous occupons plus de la matière de l'examen. *Remède :* S'imposer quelque pénitence fort *sensible,* quand on a été négligent.

C. Troisième difficulté. L'ennui. — *Remède :* Varier de temps en temps sinon le fond, du moins la forme de l'examen.

D. Quatrième difficulté. L'indifférence. — Comme il ne s'agit que de petites fautes, on devient indifférent. *Remède :* Méditer quelquefois sur la tiédeur, sur le Purgatoire, sur les récompenses du Ciel.

Conclusion. — Comme dit Thomas à Kempis, si nous ne déracinions par an qu'un seul défaut, nous serions bientôt parfaits.

CONFESSION.

I. — Choses essentielles.

Il ne faut jamais oublier, lorsqu'on se confesse :

A. Que la confession est une chose tout à fait *surnaturelle,* d'un ordre supérieur, une chose qu'il ne faut ni considérer ni manier humainement.

B. Que c'est un *Sacrement,* c'est-à-dire une chose sainte, et que nous devons y apporter certaines dispositions, sans lesquelles le sacrement devient *nul* ou *sacrilège.* On peut les réduire aux trois points suivants :

a) Disposition de *regret* quant aux fautes commises ; elle est essentielle à la *contrition.*

b) Disposition d'*humilité* pour obtenir par un sincère aveu le pardon des fautes commises ; essentielle à la *confession.*

c) Disposition de *générosité* pour l'avenir ; essentielle à la *ferme résolution ou bon propos.*

II. — Choses importantes.

Qu'il est bon de se rappeler, surtout dans les Retraites :

A. Les confessions doivent avoir un *but pratique* et être dirigées dans ce but. Par exemple, corriger un défaut, bien remplir une charge, extirper une affection, etc.

B. La confession n'est qu'un *moyen ;* elle ne doit pas nous absorber tellement qu'elle semble la *fin.*

C. Le confesseur n'est que l'*instrument* de Dieu ; il ne doit pas devenir le personnage principal de la confession, soit comme objet d'antipathie, soit comme objet de sympathie. L'indifférence doit porter sur ce point : jouir de sa direction ou en être privé...

III. — Choses inutiles ou nuisibles.

Contre lesquelles il faut être en garde :

A. La *négligence* ou l'*anxiété* dans la préparation.

B. La *routine,* la *minutie* ou l'*enfantillage* dans la confession même. — Enfin

C. Le *scrupule* ou la *dissipation,* quand la confession est faite.

DISCERNEMENT DES ESPRITS.

(Livre des Exercices. — 1re Semaine.)

Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus, si ex Deo sint. (I Jo. IV, 1.)

Nous savons tous, M. F., que dans la vie spirituelle deux principes se disputent la possession de notre cœur : le bien et le mal, Dieu et le démon. Il importe donc de bien distinguer comment ces deux principes se font connaître.

Or, il est à remarquer que l'homme se laisse surtout impressionner par le plaisir et par la peine, et le démon tâche de profiter de cette disposition pour nous séduire. Il suit de là qu'il faut s'appliquer à bien comprendre ce que c'est que la *Consolation* ou le *plaisir de l'âme,* la *Désolation* ou la *tristesse de l'âme,* et comment il faut se conduire dans la tentation ou l'attaque directe du démon.

I. — Consolation.

Il y a deux consolations, la consolation *terrestre* et la consolation *spirituelle.*

A. La consolation terrestre est un certain plaisir que nous font éprouver les choses de la terre : aises et commodités de la vie, louanges, honneurs, affections tendres, etc.

Ordinairement, cette consolation ou la peinture attrayante qui s'en présente dans l'esprit, est une ruse du démon. Il se sert de cette ruse surtout : *a)* Avec les personnes qui vivent dans la tiédeur, afin de les y faire rester et de les empêcher de se relever. *b)* Il s'en sert aussi pour tenter les personnes qui commencent à se convertir, qui viennent d'entrer en religion, afin de les faire revenir aux choses terrestres, ou, tout au moins, afin de les retarder dans le chemin de la perfection. — Mais remarquons que ces attraits sont trompeurs, ces délices apparentes... Il faut donc être en garde.

B. La consolation spirituelle est toute différente. C'est un mouvement de l'âme qui commence à s'enflammer d'amour pour Notre-Seigneur, à se mettre au-dessus de toute affection créée ; qui se sent touchée des choses spirituelles ; qui sent augmenter en elle la foi, l'espérance, la charité ; qui éprouve une certaine joie, une certaine tranquillité dans le service de son Dieu.

Cette consolation, Dieu la donne de temps en temps. Il la donne surtout à ceux qui, une bonne fois, changent de vie, à ceux qui viennent d'entrer en religion, ou, s'ils sont

déjà en religion, sortent résolument de leur tiédeur. Que faut-il faire alors ? 1° S'humilier, reconnaître que cette consolation ne dépend pas de nous, que Dieu nous la donne sans que nous la méritions, et l'en remercier. 2° Bien nous persuader que cet état ne durera pas, et nous préparer à un autre état, la sécheresse et la désolation.

II. — Désolation.

La désolation est le contraire de la consolation. Dans cet état l'âme est comme dans les ténèbres ; elle est troublée, attirée vers les choses de la terre, inquiète, portée à la défiance, paresseuse, tiède, triste et comme séparée de Dieu. — Remarquons la cause de la désolation et la façon dont il faut s'y conduire.

A. La cause de la désolation spirituelle est :

a) A proprement parler le démon, qui, par le moyen de la désolation, prétend nous rendre le service de Dieu pénible, difficile ; et comme en même temps il propose d'autre part des délices apparentes, il espère ainsi nous détourner du bien. *Nemo cum tentatur dicat quoniam a Deo tentatur : Deus enim intentatur malorum est : ipse autem neminem tentat* (Jac. I, 13). — *Tentatio vos non apprehendat nisi humana : fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere* (I Cor. x, 13).

N. B. Cela suppose que nous travaillons sérieusement à servir Dieu ; car si cette tristesse, ces ténèbres nous arrivaient quand nous sommes en état de péché, ce serait là le moyen dont Dieu lui-même se servirait pour nous amener à lui, en nous montrant le malheur de notre position. — Cependant dans tous les cas

b) Dieu permet la désolation, même pour ceux qui le servent ; et il le fait : 1° pour nous punir de nos petites négligences, et surtout de notre tiédeur, si nous commencions à nous y adonner. 2° Pour nous éprouver et nous faire montrer jusqu'à quel point nous le servons par amour

pour lui, sans l'appât des consolations et des faveurs sensibles. 3° Pour nous humilier et nous empêcher de nous complaire en nous-mêmes, de nous glorifier, en pensant que la dévotion et la ferveur viennent de nous et sont le résultat de nos efforts, et non un pur don de Dieu.

B. On peut déduire de là la conduite à tenir :

a) Il faut bien se garder de diminuer alors quoi que ce soit de ses pratiques pieuses, prières, etc. ; car dans cet état, c'est le démon qui nous inspire ces changements. En effet, ce n'est pas Dieu qui a changé, mais bien nos dispositions. Ce qu'il faut donc, c'est changer ces dispositions ; et le meilleur moyen, c'est de redoubler d'exactitude dans toutes nos pratiques de piété, quelque aridité que nous y éprouvions, et même d'y ajouter quelques mortifications.

b) Il faut être fermement persuadé que, malgré ces difficultés et cet abandon apparent de Dieu, il est toujours avec nous et que nous avons les grâces suffisantes pour résister à toutes les difficultés. (Exemple : S^te^ Catherine de Sienne.)

c) Il faut avoir patience, se remettre tout entier entre les mains de la Providence, espérer que la consolation reviendra et demander à Dieu de ne pas nous laisser succomber aux suggestions de l'ennemi.

III. — Tentations.

Saint Ignace place ici quelques conseils pratiques pour les tentations. Ce n'est pas un traité complet ; mais les remarques qu'il fait sont très utiles. Il se sert de trois comparaisons pour nous exhorter : *a)* à la générosité ; *b)* à la vigilance ; *c)* à la sincérité.

A. Générosité. Saint Ignace compare le démon à une femme qui lutte contre un homme. « Si l'homme résiste, elle fuit ; s'il a peur, elle devient furieuse. Ainsi, si l'on résiste au démon en faisant le contraire de ce qu'il prétend, il perd courage ; mais si l'on commence à lui céder quelque chose et à perdre courage, il n'y a pas de bête plus furieuse sur la face de la terre. »

B. Vigilance. « Le démon est comme un général qui assiège une place et tâche de la surprendre par son côté faible. » Il faut donc fortifier ce côté.

C. Sincérité. « Le démon fait comme un séducteur qui, pour séduire une jeune personne, lui persuade de ne rien dire à ses parents des démarches qu'il fait auprès d'elle. » Ce point est capital. La confiance dans les supérieurs et dans le père spirituel est le moyen souverain et en même temps indispensable de déjouer les tentations et de savoir comment agir dans la consolation et dans la désolation.

Péroraison. — *Qui certat in agone non coronatur, nisi legitime certaverit* (II Tim. II, 5). Ne vous effrayez donc pas, mais combattez avec courage, et vous serez couronnés !

SCRUPULES.

Noli esse justus multum (Eccle. VII, 17).

Peut-on être trop juste ? Être trop juste en réalité, non ! *Vouloir* être trop juste, trop se tourmenter pour être juste, oui ! C'est l'état de scrupule.

I. — Description de cet état.

A. Définition. — « Scrupule » (petit pois, petite pierre) signifie l'inquiétude, la gêne d'une conscience qui ne sait comment juger de son état. En effet, spéculativement elle déteste le péché, elle ne veut pas le commettre, et pratiquement il lui semble toujours qu'elle est attachée au péché. De là cette inquiétude... Petite pierre dans le soulier, grain de sable dans l'œil... Le scrupule est l'inquiétude d'une âme tiraillée entre la ferme volonté de ne pas offenser Dieu et une sorte de nécessité de le faire, — ou entre un

désir ardent d'aimer Dieu et la crainte de ne point avoir cet amour.

Il y a deux genres de scrupuleux : les faux scrupuleux et les vrais.

B. Division. — a) Faux scrupuleux.

1° Ceux qui ont une conscience erronée.

2° Ceux qui sont scrupuleux sur un point (et d'ordinaire sur un point très peu important, par exemple : n'oser se rincer la bouche ou avaler sa salive avant d'aller à communion ; — ou sur une pratique purement extérieure, par exemple : dire telle prière dans telle posture, etc.) et qui sont très larges en d'autres matières, par exemple, en fait de médisance, de désobéissance, de critiques, etc. Ce sont des pharisiens ! On peut leur dire : *Hypocritæ !... Mundatis quod deforis est* (Matth. xxiii, 25)... *Non lotis autem manibus manducare, non coinquinat hominem* (Matth. xv, 20).

b) Vrais scrupuleux.

Ce sont ceux qui ont la conscience généralement étroite. Cela n'empêche point qu'il n'y ait ordinairement chez eux un point plus particulièrement étroit. Ainsi, par exemple, on distingue parmi eux les scrupuleux au regard de l'action et les scrupuleux au regard de la confession.

1. Je prends d'abord l'*action.* — Ce sont ceux qui soit avant, soit pendant, soit après leur action, croient toujours commettre des péchés... — *Quoi qu'ils fassent,* ils sont coupables. Si ce qu'ils ont fait, est évidemment quelque chose de bien, ils ont eu une mauvaise intention, c'était par vaine gloire, etc. Si ce qu'ils ont fait, est quelque chose de moins bien, ils en font un péché mortel, un scandale, etc...

Quoi qu'ils omettent, ils sont coupables : ils auraient dû empêcher ceci, avertir celui-là, prévoir telle chose ! Et les voilà qui se croient coupables de tous les péchés du monde ! Une aiguille était tombée, et ils ne l'ont pas ramassée : qui sait si elle ne sera pas entrée dans le pied de quelqu'un, etc... Cela rappelle les babouches d'Aboukarpem (babouches tombant sur une femme, babouches

l'égout de Bagdad). — Ajoutez à cela les confessions !
n a d'autres qui ne sont pas scrupuleux au regard de
mais seulement au regard de la confession.
Scrupuleux au regard de la confession.
ant. Ceux qui ne trouvent jamais à s'examiner assez,
rchent, recherchent, cherchent encore... qui croient
e rappeler les moindres circonstances de toutes leurs

ndant. Ceux qui se confessent avec des détails infinis...
tinuent à chercher ce qu'ils ont à dire... qui sont
inquiets de perdre le fil... qui n'osent pas répondre
ou « non » à leur confesseur, mais seulement « il me
! je pense, peut-être, » qui croient devoir tout mettre
fort pour être sûrs d'en dire assez, etc., etc.
près. Ceux qui croient toujours n'avoir pas eu de
on... Ceux qui croient avoir mal confessé leurs péchés,
des circonstances, etc... Ceux qui, à cause de cela,
pas aller à communion.

II. — Tactique du démon.

bservons en général que le scrupule en lui-même n'est
uvais et qu'il peut contribuer puissamment à purifier
e. Il devient mauvais par l'obstination qu'on met à le
ir, et il peut en ce cas avoir les conséquences les plus
s.
omme le monde des scrupuleux n'est pas le plus con-
le, il est bon de généraliser la tactique du démon, et
ntrer comment il s'y prend avec deux catégories
tes de personnes.
vec celles qui ont la conscience un peu large, il
e à l'élargir de plus en plus et de l'amener ainsi à un
ment complet.
ici les principaux prétextes qu'il met en avant :
la n'est pas un péché. C'est bien contre la règle, mais
n'oblige pas sous péché !

b) Ce n'est qu'un péché véniel !

c) L'arc ne peut pas être toujours tendu ; il faut bien se distraire un peu ! (Oui, selon la règle, mais non en dehors de la règle.)

d) Les autres le font bien ; les anciens le font ! *(Nolo aliquem reformare, nolo ab aliquo deformari.* S. Jean Berchmans.)

B. Avec les personnes qui ont la conscience étroite, le démon cherche à la rétrécir de plus en plus. Ainsi :

a) Il leur rend insupportables tous les moyens de salut : confession, communion, etc. Elles s'en abstiennent de *peur de faire mal.*

b) Il les tourmente dans toutes leurs actions, de manière à ce qu'elles n'osent plus rien faire... plus rien dire (rien de bien par peur de l'orgueil)... plus rien regarder... plus rien penser.

c) A quoi aboutira cette gêne, ce scrupule ? A un de ces trois résultats plus ou moins funestes : ou bien végéter dans la vie spirituelle, s'absorber dans ses scrupules et ne pas mériter pour le Ciel ; ou bien perdre la tête ; ou bien tomber dans l'excès contraire et tout abandonner, disant : Il n'y a rien à faire, je suis perdu quand même !...

III. — Remèdes contre les scrupules.

Il est évident que ces deux dernières catégories de personnes doivent être conduites différemment.

A. Celles qui ont la conscience trop large, doivent la resserrer raisonnablement... s'abstenant de certaines choses, non pas précisément par crainte de pécher, mais par générosité, amour du sacrifice, amour de Dieu.

B. Celles qui ont la conscience étroite, doivent se mettre au juste milieu, en agissant raisonnablement. Or, elles agiront raisonnablement :

a) Avant tout, si elles *obéissent* à leurs supérieurs, à leur confesseur. Cela est essentiel. Il n'y a pas de « mais » qui tienne... Et qu'elles soient persuadées qu'en obéissant elles ne pèchent pas !

b) Si elles *méprisent* les scrupules, c'est-à-dire, si elles agissent comme si elles ne les avaient pas (car le *mépris* positif est encore un danger), et ne laissent jamais une bonne œuvre par crainte de vaine gloire. Et pour cela, rien de mieux que de se demander : Que conseillerais-je à un autre qui serait sur le point de faire l'action que je vais commencer ? et puis de suivre soi-même le conseil qu'on donnerait aux autres.

c) Si elles prient, s'humilient devant Dieu, se résignent et lui disent comme saint François de Sales : Mon Dieu, si par malheur je devais ne pas vous voir dans le Ciel, je vous demande la grâce de pouvoir du moins vous aimer de toutes mes forces sur la terre !

d) Si elles se dévouent au service du prochain. Saint Vincent de Paul se trouvait à Paris avec un homme dévoré de scrupules. Dans sa charité, il s'offrit à les prendre sur lui. Dieu y consentit et pendant longtemps le saint fut terriblement tourmenté. Ne sachant plus que faire, il fit vœu de se consacrer tout entier au service du prochain. Aussitôt tous ses scrupules disparurent pour toujours.

VŒUX DE RELIGION.

(Instruction ou Méditation.)

Vota mea Domino reddam coram omni populo ejus ; pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus : Je m'acquitterai de mes vœux envers le Seigneur, devant tout son peuple. C'est une chose précieuse aux yeux du Seigneur que la mort de ses saints. (Ps. cxv, 5.)

1er **Prélude.** — S'unir à David chantant ces paroles.

2d **Prélude.** — Demandez l'intelligence pratique de ce sacrifice.

C'est à notre intention, ce me semble, que l'Esprit-Saint a réuni dans la bouche du prophète royal ces deux paroles : *Vota mea* et *Pretiosa mors*. Si dans le psaume elles n'ont rapport qu'à des bienfaits temporels, elles ont sous la loi de grâce une signification bien profonde ; car ces vœux que nous prononçons sont une *mort,* mort précieuse aux yeux de Dieu, — et en même temps aussi une *vie,* une vie nouvelle. Voilà ce que nous allons méditer (considérer) ensemble.

I. — Mort mystique du religieux.

Oui, les vœux de religion sont une mort, la mort de tout ce qui en nous est humain, mondain, imparfait. Et puisque le monde se résume, comme dit l'apôtre saint Jean, en ces trois choses : *Concupiscentia carnis, concupiscentia oculorum, superbia vitæ,* c'est-à-dire richesses, affections charnelles, volonté propre, les vœux de religion sont la mort de ce triple attachement.

La mort ! comprenons bien ce que cela veut dire.

*A. La mort, c'est l'*APPRÉCIATION *des choses à leur juste valeur.*

a) Que deviennent devant la mort les richesses, les affections mondaines et charnelles, la volonté propre ? Les richesses, comme elles disparaissent devant la mort ! Qu'emporte-t-on au delà du tombeau ? Rien... En quoi diffèrent devant la mort le riche et le pauvre ? En rien, sinon peut-être en ce que le riche est tourmenté par la pensée qu'il devra bientôt rendre compte de l'usage qu'il a fait de ses biens. Et si au moment de la mort on demandait à ce riche comment il voudrait avoir employé sa fortune, que répondrait-il ?... Ce qui a lieu à la mort pour tous, doit avoir lieu pour celui qui fait vœu de pauvreté.

b) Que deviennent à la mort les affections charnelles, et que devient la volupté ? Ah ! ce ne sont plus que des épines qui déchirent le cœur. Ces liens si tendres se bri-

sent tous à cette heure suprême, et rien ne paraît plus déplorable que le soin que l'on a pris de son corps, de ce corps qui va devenir la proie des vers, le réceptacle de la pourriture.

c) Quel prix attache-t-on encore à sa propre volonté, alors qu'on va mourir ? Oh ! combien on voudrait n'avoir jamais eu de volonté pour le mal, puisque c'est là la source de tous les malheurs ; combien on voudrait avoir toujours été uni de volonté à Dieu, puisque là est le secret de tout mérite. Les applications pratiques se présentent d'elles-mêmes... Avons-nous ainsi apprécié les choses ?

B. La mort, c'est la SÉPARATION *d'avec toutes ces choses.* — Oui, la mort est cette séparation, et une séparation complète. Séparation forcée. *Cum interierit* [*homo*], *non sumet omnia* (Ps. XLVIII). Séparation forcée des richesses, et séparation d'autant plus pénible souvent que l'on verra ces richesses tomber en des mains ou prodigues ou indignes... séparation définitive... Séparation de tout ce que nous avons aimé sur la terre, séparation pleine de soucis, d'amertume, d'inquiétudes. Séparation de ce corps que nous avons choyé, et séparation accompagnée parfois des plus cuisants remords.

Séparation de notre volonté propre ; car déjà au moment de la maladie elle est frappée d'impuissance, enchaînée, forcée de se plier aux exigences des personnes qui nous entourent. Et une fois la séparation du corps et de l'âme consommée, la volonté n'aura plus qu'à se soumettre à l'arrêt de l'immuable justice.

Combien la séparation qui se fait par les vœux est plus douce, plus consolante, plus méritoire ! Mais pour qu'elle ait ces effets, il faut qu'elle se rapproche autant que possible de cette séparation suprême qui aura lieu à la mort. Il faut que la séparation soit complète *dans la volonté ;* et que *dans l'exécution* elle aille aussi loin que le permettent les circonstances.

*C. La mort, c'est l'*INDIFFÉRENCE *à toutes ces choses.* —

On donne souvent pour modèle de cette indifférence un cadavre. Habillez-le richement ou pauvrement, cela lui est égal ; caressez-le ou souffletez-le, l'un ne fait pas plus d'effet que l'autre ; mettez-le ici ou placez-le là, il se laissera faire comme on l'entend. Il est indifférent, c'est-à-dire, il a *oublié* et il est *insensible*. Et cette insensibilité parfaite est le signe de la mort parfaite. Nous devons aussi par la mort des vœux arriver à un certain degré d'insensibilité : non point sans doute d'insensibilité complète ; car tant que nous vivrons, nous sentirons des impressions, et Dieu veut que nous en ayons, pour nous aider dans le bien, mais ces impressions doivent être tellement réglées qu'elles ne parviennent jamais à nous détourner de nos devoirs, ni à nous pousser vers quelque chose qui serait désagréable à Dieu. C'est là la mort parfaite de la partie *inférieure* de nous-mêmes, mort dont la consommation est la condition de la perfection.

C'est ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point nous avons réalisé cette mort mystique. Entrons donc dans notre conscience et voyons comment nous *apprécions* les objets de la triple concupiscence, combien nous en sommes *séparés*, combien nous y sommes *indifférents*.

II. — Vie spirituelle du religieux.

Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. (Col. III, 3.)

Si ergo mortui estis cum Christo ab elementis hujus mundi, quid adhuc tamquam viventes in mundo decernitis? (Col. II, 20.)

Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Gal. II, 20.)

Si autem mortui sumus cum Christo, credimus quia simul etiam vivemus cum Christo. (Rom. VI, 8.)

Rien de plus fréquent dans l'Écriture que cette opposition de la mort et de la vie. D'un côté on affirme la mort, de l'autre on annonce une vie nouvelle, plus parfaite que celle que l'on a perdue. — Le premier des textes apportés va nous donner une idée de cette vie toute spirituelle.

A. Mortui estis, et vita vestra abscondita est. — Mortui estis. Vous êtes morts, morts au monde et pour le monde, comme nous l'avons médité, mais en réalité vous vivez ! Seulement votre vie est *cachée.*

Que faut-il pour que notre vie mérite ce nom de « vie cachée ? »

a) Que ce soit une vie *inconnue et méprisée* des hommes. Or, c'est bien là ce qui arrive pour le religieux. Le monde ne connaît pas la vie religieuse, il la méprise. Il méprise notre manière d'agir, il n'entend rien au renoncement, à l'abnégation, il traite tout cela de folie. C'est pourtant la vie véritable !

b) Que ce soit une vie *humble.* Pour que le dessein de Dieu se réalise pleinement, il faut qu'à ce mépris extérieur, à cette obscurité qui enveloppe sa vie, le religieux ajoute lui-même l'humilité. Ah ! qu'il se tromperait si, au milieu de ses frères, dans le cercle restreint de ses amis spirituels, ou même dans le for de sa conscience, il se complaisait en lui-même, s'il s'attribuait je ne sais quelle grandeur, s'il cherchait à se faire valoir. Où serait alors sa vie cachée ?

c) Que ce soit une vie de *travail intérieur.* Si à côté de ce mépris, de cet abaissement par l'humilité, il n'y avait pas de travail, ce ne serait pas une vie, une vie véritable qui régnerait en nous. Pour qu'il y ait vie, il faut donc qu'il y ait *activité,* une activité tout intérieure, mais réelle et constante. Activité pour dompter de plus en plus les passions, dont nous conservons toujours en nous le germe vivace ; activité pour développer les vertus solides ; activité surtout pour purifier toujours davantage nos intentions, pour marcher plus constamment en la présence de Dieu ! Tout cela ne paraît point aux yeux des hommes, mais tout cela est bien réel ; c'est la vie, dans toute sa plénitude !

B. Cum Christo in Deo. Et le moyen d'avoir cette vie cachée, le moyen de la perfectionner de jour en jour davantage ? M. F., à défaut de l'Écriture sainte le sens chrétien

serait là pour nous répondre : Une telle vie ne peut exister sans Jésus-Christ ; elle doit exister par Jésus-Christ, et en Jésus-Christ : *cum Christo...* et avec Jésus-Christ en Dieu, *in Deo.* Ce doit donc être une vie d'union avec Notre Seigneur Jésus-Christ.

Et si vous cherchez en quoi consistera cette union, rappelez-vous ce que le Fils de Dieu est venu faire en ce monde : SOUFFRIR pour SAUVER les hommes et se les attacher par l'AMOUR. C'est là également notre mission et le secret de notre vie.

a) SOUFFRIR. — *Vie de souffrances en union avec Jésus-Christ.* Inutile, M. F., de vous développer quelles sont ces souffrances. Il y en a qui sont inhérentes à notre vie humaine, et nous ne les évitons pas en entrant en religion... Il y en a qui résultent de notre vie religieuse elle-même... Il y en a que nous nous imposons volontairement par esprit de mortification... Les unes comme les autres doivent être unies aux souffrances de notre Sauveur. Il faut donc souffrir comme Lui, souffrir pour Lui, en tirant parti de nos souffrances, afin d'avancer dans la vertu et la sainteté. Mais surtout il faut souffrir pour Lui, c'est-à-dire entrer dans ses vues en souffrant.

b) POUR LE SALUT DES HOMMES. — Donc, *Vie de zèle en union avec Jésus-Christ.* Ne nous contentons pas de travailler à notre propre perfection ; n'oublions jamais que nous avons encore autre chose à faire ; que notre perfection doit aboutir à la gloire de Dieu par l'édification de ceux qui nous entourent. Si nous avions cela bien devant les yeux, si nous nous disions : « Il ne me suffit pas d'être moi-même bon, pieux, je dois inspirer aux autres l'amour de la piété et de la vertu, » est-ce que nos œuvres n'auraient pas un tout autre caractère ? Or, ce caractère doit y être imprimé ; mais encore une fois en union avec Jésus-Christ. Nous devons nous faire tout à tous, parce que Notre Seigneur Jésus-Christ s'est fait tout à tous.

c) Et là nous trouvons le dernier mot de cette vie, de

cette vie de souffrance et de zèle. Être prêt à tout souffrir et à tout faire PAR AMOUR. — Donc : *Vie d'amour en union avec Jésus-Christ.* Oui, avoir Notre-Seigneur présent à l'esprit et surtout au cœur ; diriger vers Lui toutes nos intentions ; ne nous proposer d'autre but que de Lui témoigner notre amour ; ne vouloir d'autre récompense que de L'aimer davantage. Pour nourrir cette vie, cette vie d'amour, recourons au sacrement où Il repose par amour pour nous.

Colloque. — Et c'est par là que nous terminerons cette méditation : en nous anéantissant devant le sacrement d'amour. Car c'est là que nous trouvons et la *mort* et la *vie :* la mort de tout ce qui est terrestre, la vie divine dans sa plus touchante manifestation. Allons donc à l'Eucharistie, et promettons au Dieu eucharistique la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, qui nous font mourir au monde et vivre pour Dieu seul.

PAUVRETÉ RELIGIEUSE.

Saint Ignace, en parlant de la pauvreté, la nomme « le mur de la vie religieuse ; » et indiquant les sentiments qui nous doivent animer à son égard, il nous dit qu'il faut l'aimer « comme une mère. » Il importe que nous ayons de la pauvreté religieuse une idée juste et pratique.

I. — Notion de la pauvreté religieuse.

Pour bien comprendre l'obligation qui résulte du vœu de pauvreté, il faut distinguer l'essence de ce *vœu* de la *vertu* et de l'*esprit* de pauvreté.

La *pauvreté* en général est l'absence de la possession.

A. LE VŒU DE PAUVRETÉ consiste dans l'*abdication extérieure* des biens de la terre, abdication réglée par les lois générales de l'Église et par les constitutions particulières des Ordres religieux. — Les lois générales de l'Église ont

déterminé que le vœu de pauvreté, soit simple, soit solennel, empêche le religieux de disposer librement, c'est-à-dire sans permission, des biens matériels de ce monde. Il appartient à chaque fondateur d'Ordre, d'accord avec le chef de l'Église, de déterminer jusqu'à quel point cette libre disposition est défendue. Celui-là pèche donc contre le vœu de pauvreté, qui dispose de quelque chose (c'est-à-dire donne, reçoit, détruit, vend, achète, prête, emprunte) en dehors des limites tracées par la règle.

B. La vertu de pauvreté consiste dans le *détachement intérieur* des possessions terrestres, dans l'absence de toute affection désordonnée à ces biens. — Le vœu est donc le moyen, et la vertu, la fin ;... le vœu ne règle que les rapports extérieurs et les *actes* intérieurs qu'ils impliquent ; la vertu règle les *sentiments*. D'où il suit que l'on peut manquer à la vertu de pauvreté sans manquer au vœu, tandis que l'on ne saurait manquer au vœu sans violer la vertu. La vertu s'étend donc plus loin que le vœu... Et là surtout où les constitutions laissent une certaine latitude quant à la disposition de ce que l'on possède, c'est surtout la vertu qui doit régler cette disposition et empêcher qu'il ne s'y glisse un véritable esprit de propriété.

C. L'esprit de pauvreté va plus profondément et plus loin encore. Il consiste à entrer dans l'intention de l'Église, dans celle que Notre-Seigneur a eue lorsqu'il conseilla la pauvreté. Et cette intention n'est autre que l'*imitation* même de Notre-Seigneur. Dans toutes les privations que rendront nécessaires l'accomplissement du vœu ou l'exercice de la vertu de pauvreté, l'*esprit de pauvreté* fera tout supporter patiemment ; puis s'élevant à ce qu'il a de plus parfait, il fera qu'on se réjouisse de cette conformité avec Jésus-Christ pauvre et qu'on se sente d'autant plus heureux qu'on s'approche davantage du divin modèle. Celui qui possède l'*esprit de pauvreté* sera donc heureux de ressentir la pauvreté réelle ; il ira jusqu'à désirer la mendicité, le *dénûment le plus complet,* puisque c'est là, sans aucun doute, ce dont

Notre-Seigneur nous a donné l'exemple, et que c'est là aussi la pauvreté telle que les hommes la comprennent, et le véritable détachement des choses terrestres.

Quelle conclusion pratique tirer de ces notions ?

1° Tâcher d'entrer de plus en plus dans les intentions de Dieu et de l'Église, en réformant ce qui pourrait être à réformer.

2° Nous humilier devant Dieu, en voyant combien peu nous sommes avancés dans la pauvreté.

II. — Ennemis de la pauvreté religieuse.

Pour bien pratiquer la pauvreté et pour nous empêcher de manquer soit au vœu, soit à la vertu, soit à l'esprit de pauvreté, il importe de se rappeler quelles sont les affections qui sont contraires à la pauvreté religieuse, celles dont l'existence en nous doit nécessairement la compromettre.

A. La sensualité. — Le premier ennemi, le plus grossier, est la sensualité, et j'entends par là le désir désordonné de satisfaire ses sens. Parmi les sens, les uns sont plus matériels, comme le goût et l'odorat ; les autres plus relevés et en quelque sorte plus spirituels, comme la vue et l'ouïe ; enfin, il en est un qui s'identifie en quelque sorte avec nous-mêmes, avec notre santé : c'est le sens du tact, la sensibilité nerveuse. Peu importe ! si nous ne savons pas infliger à nos sens quelque privation, si nous ne savons pas les faire souffrir un peu, sans nul doute, nous manquerons sinon au vœu, du moins à la vertu de pauvreté. Nous nous attacherons à ces choses qui satisfont nos sens ; et pour nous les procurer ou du moins de peur de les perdre, nous manquerons à nos devoirs religieux.

B. L'orgueil. — Cet ennemi est plus subtil. Il semblerait au premier coup d'œil que dans une communauté où tous sont égaux, cet orgueil ne doit pas trouver moyen de s'introduire. Et pourtant cela arrive. Cet orgueil fait que l'on ne veut pas paraître moins que les autres, que l'on tient à avoir

des choses, sinon brillantes (ce serait impossible !), du moins très convenables ; que l'on aime bien dans certaines circonstances à faire preuve de libéralité, à donner quelques petits cadeaux, etc. D'abord dans les limites du vœu et de la règle, et bientôt en dehors de ces limites... Il suffit d'indiquer ce point, pour que l'on comprenne.

C. L'attachement à la famille. — Troisième ennemi, redoutable surtout dans les communautés où il n'y a pas d'abdication de biens et où, par conséquent, la famille peut encore jouer un grand rôle. Il est alors question d'établir les membres de la famille, de les doter, de les aider, de faire des legs, etc., etc. Sans doute, on ne peut rien faire de tout cela sans la permission des supérieurs, et probablement ne voudrait-on pas se soustraire à leur action ; mais on sent aussi alors qu'on est attaché à l'argent : on voudrait en avoir davantage ; on regrette de ne point pouvoir manœuvrer à sa guise... Et peut-être, tout en n'ayant plus de préoccupations personnelles, a-t-on plus que jamais des préoccupations à cause des autres. Qui ne voit le danger de tout cela pour la pauvreté ? - A ces dangers il faut opposer des préservatifs. Indiquons donc certains moyens généraux pour nourrir en nous l'*esprit* de pauvreté et assurer la pratique de la *vertu* de pauvreté.

III. — Moyens de s'exercer dans la pauvreté religieuse.

A. Le premier moyen, c'est la *méditation de nos règles* et leur application à nous-mêmes. — Mais, on le comprend, il ne s'agit pas ici d'une méditation vague, d'une application superficielle. Pour éviter cela, on peut, après avoir lu et compris la règle, se demander quel serait pour nous l'idéal d'un religieux accomplissant cette règle, ou bien ce que nous ferions, si, étant supérieurs, nous devions faire exécuter cette règle, ou bien encore (ce qui sera plus en rapport avec notre malice naturelle) comment nous jugeons les autres par rapport à l'accomplissement de cette règle. Après cela on fait un brusque retour sur soi-même et on voit où

l'on en est. — Pour que cet examen soit fructueux, il est nécessaire, dans la première partie, de s'oublier complètement soi-même.

B. Le second moyen est de *nous rappeler la position* que nous fait la pauvreté. — Cette position est celle d'une personne qui n'a rien, mais à qui l'on prête de quoi vivre. Je dis *prête*, car celui auquel on donne peut n'avoir pas de compte à rendre de l'usage du don ; celui auquel on prête est toujours sous la dépendace de son créancier. On peut donc, suivant les circonstances, se figurer ou comme un administrateur qui ne peut disposer de rien sans le consentement de son proprlétaire, ou comme un serviteur qui est nourri et habillé aux frais de son maître, mais qui doit en tout cela conserver sa position d'inférieur, ou enfin même comme un mendiant qui reçoit ce que l'on veut bien lui donner. Dès lors pas d'étonnement, si nous sommes bien traités... pas de plaintes, si...

C. Le troisième moyen, le plus parfait de tous, est de se mettre souvent devant les yeux *l'exemple de Jésus-Christ.* — Ce moyen seul, uni à l'amour de Notre-Seigneur, au désir de lui plaire, peut suffire, et il produira les plus heureux effets. Nous avons en Notre-Seigneur le modèle de la pauvreté la plus complète, du dénûment le plus absolu, depuis la crèche jusqu'au Calvaire. Méditons donc souvent ce divin modèle et tâchons de nous en rapprocher, sinon de fait, du moins par nos désirs et nos dispositions intérieures.

Péroraison. — *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum,* dit Jésus-Christ. Mais pour comprendre cette béatitude et pour la sentir, il faut pratiquer *l'esprit* de pauvreté. Alors on possédera le royaume des cieux.

CANEVAS POUR UNE INSTRUCTION

SUR LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE.

Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea (Ps. LXXXVII, 16).

La pauvreté dont il s'agit ici, n'est que le *Détachement des biens terrestres.*

I. — Pauvreté de cœur de Jésus-Christ.

A. Il vient sur la terre; il est pauvre... Naissance; enfance; adolescence.

B. Il prêche et enseigne... quoi ? le bonheur de la pauvreté... le mépris des richesses *(Væ divitibus)*... la récompense magnifique réservée à un verre d'eau que l'on donne aux pauvres en son nom.

C. Ses exemples nous montrent :

a) L'amour des pauvres : bergers, choix des apôtres.

b) La pratique de la pauvreté : dans sa vie *(vulpes foveas habent...)*, dans sa mort (il meurt nu sur une croix), dans sa sépulture...

II. — Nature du détachement, de la pauvreté, pour les religieux, imitateurs de Jésus-Christ.

A. Pauvreté de droit, telle qu'elle est réglée par le vœu et les règles de chaque Institut. Il faut l'observer sous peine de n'être plus religieux.

B. Pauvreté de fait. C'est le détachement tel que, en dehors de l'obligation du vœu, il se présente non seulement dans chaque Institut, mais dans chaque maison de l'Ordre, pour chaque individu. — Pour être un bon religieux, il faut être dans toutes ces circonstances détaché *de fait* des possessions et des commodités de la vie ; sinon...

C. Pauvreté d'esprit, de cœur. C'est l'amour de la pauvreté, la tendance vers ce qui est *plus pauvre*... et cela par affection pour Notre-Seigneur... par désir de l'imiter...

III. — Manières de considérer cette pauvreté et ce détachement.

A. Manière des gens du monde : fausse et dangereuse. Pour eux la pauvreté est un mal ; le détachement, une folie... Ou, s'ils vont jusqu'à assimiler les religieux à certains sages de l'antiquité païenne, une ridicule ostentation.

B. Manière des chrétiens ordinaires : la pauvreté est encore un malheur, un état affreux. Ils considèrent *toute* pauvreté comme une épreuve que Dieu envoie à quelques hommes pour faire comprendre à tous la vanité des biens terrestres. — Cette manière de voir est presque aussi fausse que la première.

C. Manière des religieux imparfaits. C'est un sacrifice offert à Dieu et sans cesse renouvelé, une croix que l'on porte en religion. — C'est mieux, ce n'est pas tout.

D. Manière des saints. C'est de considérer la pauvreté comme l'objet de la prédilection du Cœur de Jésus, digne par conséquent de toute estime, de toute affection, de tout désir. — C'est la seule manière qui fasse tendre à la perfection, la seule qui mette le cœur à l'aise. C'est donc là que nous devons viser, c'est là que nous devons tâcher de parvenir.

VERTU DE CHASTETÉ RELIGIEUSE.

Exorde. — *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !* O combien est belle la race chaste, quand elle est jointe avec l'éclat de la vertu (quand elle brille de l'éclat de la vertu) ! (Sap. IV, 1.)

Comparant la vie religieuse à un palais, on peut dire que la pauvreté en est le mur, et l'obéissance la clé de

voûte qui maintient tout l'édifice. La chasteté sera, si l'on veut, un jardin ou serre remplissant tout l'intérieur du palais et doublement abrité, d'abord par le mur extérieur et puis par les colonnes que soutient l'obéissance. *Bonus hortus est virginitas quæ plurimos boni ferat fructus odoris* (S. Ambr.). Ce jardin est entièrement réservé au divin époux, *hortus conclusus*. Là s'épanouissent les fleurs qui lui sont destinées, là croissent pour lui le lis et le palmier ; mais tout cela est si délicat que non seulement le pied ou la main, mais que le souffle ou la parole peuvent le faire évanouir : nous serons donc forcés en quelques sorte de nous tenir en dehors de ce jardin. Trois positions se présentent, d'où nous pouvons considérer la chasteté, c'est-à-dire on peut la considérer de trois manières.

I. — La vertu de chasteté en tant qu'elle est la matière du vœu.

Quant à ce premier point de vue, tout est bien vite dit : le vœu s'identifie avec la vertu. Tout ce qui est contre le commandement de Dieu, est contre la vertu ; tout ce qui est contre la vertu, est contre le vœu. Tout ce qui est volontaire, cela s'entend. Inutile donc d'entrer dans une discussion théologique sur cette matière ; il vaut mieux se contenter de l'expression qu'emploie saint Ignace dans sa règle : *Quæ ad votum castitatis pertinent, interpretatione non indigent, cum constet quam sit perfecte observanda, nempe enitendo angelicam puritatem imitari et corporis et mentis nostræ munditia* (1).

II. — En tant qu'elle assure l'observance du vœu.

Mais on peut prendre la chasteté d'une façon bien plus large, avec cet ensemble, ce cortège de vertus qui en sont ou les gardiennes ou les suivantes. Or, pour savoir jusqu'à

(1) *N. B.* Il y a bien quelque distinction à faire entre la vertu et le vœu de chasteté quant à la gravité des fautes, aux précautions commandées, etc., mais elles ne doivent pas être exposées dans une instruction. *(Note du Père Verbeke.)*

quel point les gardiennes de la chasteté méritent notre sollicitude, nous devons avant tout nous persuader que le trésor de la virginité peut se perdre et se perd à tout âge. Je me contenterai, comme preuve, de citer une parole de saint Jérôme : *Memento quia in medio laqueorum ambulas, et multæ veteranæ virgines castitatis indubitatæ in ipso mortis limine coronam perdidere.* Il ne faut pas exagérer la portée de cette parole, mais il est bon de se la rappeler par manière d'avertissement. — Quelles sont donc les gardiennes de la chasteté ?

A. L'humilité avant tout. La chasteté est comme le lis : si le lis s'élève trop haut, s'il domine trop les fleurs du parterre, au premier orage, le vent le saisira, et qui sait s'il ne sera point précipité dans la boue ? Dieu résiste aux superbes ; et quand on se complaît trop en soi-même, souvent on est tiré de cette vaine complaisance par quelque chute profonde et honteuse. C'est l'avertissement des SS. Pères. *Custos castitatis est virtus humilitatis* (Ven. Beda).

Cette humilité doit regarder la chasteté même, car dit saint Augustin : *Quis est hominum qui suam cogitans infirmitatem, audet viribus suis tribuere castitatem ?* — Elle doit regarder tout l'ensemble des dons que l'on possède, car l'orgueil commence la ruine de la chasteté : *Plerumque latet superbia, et castitas innotescit : atque ideo ostensa diu castitas circa finem vitæ perditur, quia cooperta superbia, usque ad finem incorrecta retinetur.*

B. La prudence. Si l'on est humble, on sera nécessairement prudent. Cette prudence concernera toutes les occasions extérieures, les lectures, les fréquentations, les témoignages d'amitié, etc. *Dominica virgo,* dit saint Augustin, *primitus publicos debet vitare conspectus et platearum frequentiam declinare, atque in domo posita lanificio insistere vel lectioni divinæ..... Dominica virgo nulli se virorum cujuslibet ætatis sine gravissimarum mulierum præsentia singulari habitaculo vel colloquio credit.*

Cette prudence a suggéré l'idée de la clôture là où la clôture est possible ; elle supplée à la clôture dans les diverses congrégations religieuses par d'autres précautions que prescrit la règle.

C. La modestie peut être considérée comme un résultat de la prudence, ou comme un ornement qui en même temps préserve la chasteté. Ce sont les feuilles qui garnissent la tige du lis et empêchent les insectes de monter jusqu'à sa fleur. La modestie est si nécessaire à la virginité, que l'une ne se comprend pour ainsi dire pas sans l'autre. *Virgo non esse tantum, sed intelligi debet et credi, ut nemo, cum virginem videt, dubitet an virgo sit* (S. Cyprianus).

Cette modestie comprend et règle tout l'extérieur, le maintien, la parole, le regard, etc. *In virginibus pudor ornat ætatem, taciturnitas commendat pudorem... Virginem prius gravitas sua nuntiet, pudore obvio, gradu sobrio, vultu modesto* (S. Ambr.).

D. La mortification. Si la modestie est comme les feuilles du lis, la mortification élève autour de lui une barrière d'épines. Et on ne saurait dire laquelle des deux est la plus nécessaire. La modestie sauvegarde contre les ennemis extérieurs, la mortification modère les passions et éteint le foyer intérieur de la concupiscence. *Castitas est sobrietatis filia,* dit saint Bonaventure. Et s'il n'y a pas de chasteté sans sobriété, on peut ajouter qu'il n'y a pas de chasteté parfaite, de chasteté assurée, sans mortification. *Periclitatur castitas in deliciis,* dit saint Bernard, et saint Augustin exige la mortification de toute vierge chrétienne : *Dominica virgo ob exstinguendas libidinis vel omnis lasciviæ flammas, jejuniis et abstinentiæ debet operam dare, orationibus diu noctuque insistere, si cupit et laqueos et insidias diaboli insidiantis evadere.*

Mais voilà en quelque sorte la partie matérielle de la chasteté. On peut la considérer encore

III. — En tant qu'elle fait de l'âme l'épouse de Jésus-Christ.

En effet, la chasteté comme la pauvreté, comme l'obéissance, n'est qu'un moyen ; le but, c'est d'unir l'âme à son divin époux, à Notre Seigneur Jésus-Christ.

Et ici, il nous faut considérer ce qui constitue la perfection de la chasteté : Détachement complet de la créature, union avec le divin objet de notre amour.

A. Détachement complet de la créature.

a) Détachement des choses matérielles, c'est-à-dire pauvreté. Et il ne faut pas s'étonner de voir figurer ici cette vertu ; les saints Pères l'exigent. Écoutez saint Athanase : *Omnis virgo continens, si curam suam collocet in mundanis, ejus rei cura illi pro marito est, sive possessiones, sive alias substantias sollicitudine sua amplectatur.*

b) A plus forte raison : *Détachement des affections sensibles*, quel qu'en soit l'objet. Et quand nous disons « détachement, » nous comprenons ce qu'il faut entendre par là, surtout lorsqu'il s'agit d'affections légitimes ou même imposées par la loi de Dieu. C'est la *modération* de ces affections, le retranchement de tout ce qu'elles peuvent avoir d'excessif, d'absorbant, de déraisonnable. Or, nous pourrons juger du caractère de nos affections dans trois circonstances :

1° Quand nous jouissons de ces affections. Si elles nous empêchent d'aller à Dieu, si elles nous préoccupent, nous distraient, nous inquiètent, si elles viennent se mettre entre Dieu et nous, c'est qu'il y a dans ces affections quelque chose de déréglé. Si, au contraire, elles nous portent vers Dieu, c'est bon signe.

2° Quand ces affections sont trahies. C'est-à-dire, quand ceux que nous aimons nous méconnaissent, quand ils nous causent des désagréments, quand ils nous paient d'ingratitude. Si alors nous sommes abattus, découragés, si nous nous plaignons de notre isolement, on peut conclure que ces affections tenaient la place de l'amour de Dieu ; si, au contraire, malgré une certaine souffrance, nous nous trouvons

calmes et si nous nous jetons dans le sein de Dieu, il est clair que nous étions maîtres de nous-mêmes.

3° Quand ces affections se brisent par la mort. Le désespoir, le murmure contre Dieu, etc., sont les signes de ce qu'il y avait d'excessif ; la soumission à la Providence, le calme, la résignation indiquent une affection dominée par l'amour divin.

B. Union avec Notre Seigneur Jésus-Christ.

Puisque l'âme ne s'est affranchie des affections tendres que pour s'unir à Notre-Seigneur, il faut que cette union se montre. Et deux choses contribuent surtout à la cimenter :

a) Le travail. Par travail nous entendons l'exercice des vertus, de celles-là surtout qui ont un rapport plus direct avec Notre-Seigneur, soit parce qu'elles nous font monter vers lui, soit parce qu'elles nous font travailler à sa gloire. Telles sont la piété, la conformité à la volonté de Dieu, le zèle, le soin de donner bon exemple à tous, en paroles et en œuvres, pour les rapprocher de Dieu. Ces vertus sont comme les parfums qui s'exhalent du lis, comme les fruits du palmier, comme la datte à la chair nourrissante, nourriture du pèlerin dans le désert...

b) La souffrance. Nous pouvons dire à Notre-Seigneur comme Séphora à Moïse : *Sponsus sanguinum tu mihi es.* Notre-Seigneur a souffert pour nous, et il veut que nous souffrions avec lui. Or, l'âme vraiment chaste, vraiment amoureuse des chaînes de Jésus, cherche surtout à lui plaire en souffrant comme lui.

Péroraison. — Si nous réalisons en nous cette chasteté, nous mériterons l'éloge que fait entendre l'Esprit-Saint, quand il dit : *O quam pulchra est casta generatio,* etc.

ENCORE SUR LA CHASTETÉ RELIGIEUSE.

Remarque préliminaire. — Quand nous parlons de la chasteté religieuse, nous présupposons toujours la chasteté chrétienne, vertu indispensable qui n'a pas besoin de commentaire, et qui est d'autant mieux conservée, qu'on a moins besoin de s'en occuper. Nous prenons la chasteté à d'autres points de vue : *a)* En tant qu'elle est l'opposé de l'état de mariage et des affections propres à cet état ; *b)* en tant qu'elle détache le cœur de toutes les créatures humaines, pour le consacrer à Dieu seul.

I. — Les leçons du Cœur de Jésus.

A. Susceptibilité du Cœur de Jésus à ce point de vue. — Notre-Seigneur a voulu souffrir toutes sortes de calomnies, il n'a point voulu être accusé ni soupçonné en cette matière... Les apôtres étaient étonnés de le voir parler à une femme...

B. Les enseignements du divin Maître. — *a)* Parlant du mariage, il en rappelle l'indissolubilité ; et comme les apôtres étonnés lui disent : *Si ita est causa hominis cum uxore, non expedit nubere,* il répond : *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est,* et aussitôt énumérant les catégories de personnes qui ne se marient point, et venant à la dernière, à la catégorie de ceux qui restent vierges pour obtenir le royaume des cieux, il ajoute : *Qui potest capere, capiat !*

b) Parlant des affections terrestres, il nous apprend à les sacrifier *toutes.* Si quelqu'un veut être mon disciple, dit-il, et s'il aime son père et son ami plus que moi, il n'est pas digne de moi. — Au jeune homme qui lui demandait le temps d'enterrer son père, il répond : « Laissez les morts enterrer leurs morts. »

C. Les exemples du divin Maître. — *a)* Sa prédilection pour

les âmes pures : Jean-Baptiste, Marie et Joseph, saint Jean l'évangeliste.

Et néanmoins : *b)* Voyez quel détachement, dans la manière dont il traite sa mère : quand, à douze ans, il reste dans le temple sans l'avertir... quand il la quitte pour commencer sa vie apostolique... aux noces de Cana... pendant sa prédication : « Qui est ma mère ? »... pendant sa passion douloureuse... après sa résurrection... Voilà le type, le modèle de nos affections !

II. — Motifs de tendre à ce détachement.

A. L'exemple du Cœur de Jésus suffirait évidemment pour nous faire apprécier et aimer ce détachement ; mais nous pouvons encore ajouter d'autres motifs pour nous stimuler davantage.

B. Ce détachement est la *condition de notre union avec Jésus.* Saint Paul le dit : « Celle qui est vierge est uniquement préoccupée de Dieu et de la manière de lui plaire ; la femme mariée est préoccupée du soin de plaire à son époux, et son cœur est partagé. » Il en est de même de toute autre affection du cœur.

C. Ce détachement est la *condition de notre liberté.* Liberté indispensable à la perfection de notre vocation. Du moment que le cœur est pris, attaché quelque part, nous ne sommes plus libres.

D. Ce détachement est la *condition de notre fécondité spirituelle.* Si nous voulons beaucoup travailler pour Dieu, gagner un grand nombre d'âmes à Dieu, nous devons avoir ce détachement. Dès que notre cœur s'attache spécialement à certaines personnes, dès qu'il est dominé par des affections particulières, nos œuvres sont plus ou moins stériles, nous perdons la confiance générale...

III. — Examen pratique touchant la chasteté religieuse.

Comme nous l'avons dit plus haut, notre examen ne doit pas porter sur la pureté proprement dite ; moins nous nous

en occuperons, mieux ce sera. Mais il est des vertus qui sont comme les gardiennes de la chasteté ; et c'est à celles-là que nous devons nous appliquer. Il y a des défauts qui, de loin ou de près, compromettent la chasteté ; c'est contre ceux-là que nous devons être en garde :

A. La *sensualité,* — opposée à la *mortification.*

B. La *curiosité* et la *dissipation,* — opposées à la modestie.

C. La trop grande *sensibilité* et la recherche des affections terrestres, — opposées au renoncement chrétien et religieux.

Nous pouvons et devons nous demander s'il n'y a rien à corriger sous ce rapport, afin que nous puissions nous conserver dans la paix et avancer avec sécurité dans le service de Dieu.

OBÉISSANCE RELIGIEUSE.

Quand il s'agit de vie religieuse, il est un sujet sur lequel il faut revenir sans cesse, un sujet que l'on ne saurait assez profondément inculquer à toutes les personnes avides de perfection, c'est l'*obéissance.* — Nulle part la fidélité n'est plus nécessaire, et nulle part aussi les efforts du démon pour entraver la vertu, ne sont plus multipliés. Sans nous arrêter à la beauté et aux avantages de cette vertu, regardons-la seulement dans ce qu'elle a de pratique pour nous : dans *sa nature,* — dans *son exercice,* — dans *sa perfection.*

I. — Nature de l'Obéissance religieuse.

A. On se fait souvent une idée fausse de la vertu d'obéissance. Voyant l'ouvrier obéir à son patron pour apprendre à exécuter un travail, le domestique à son maître pour rendre

service et mériter un salaire, le soldat à son capitaine pour assurer la victoire, on s'imagine facilement que l'obéissance religieuse consiste à faire la volonté d'un autre par mesure d'utilité, d'ordre ou de discipline. C'est là une idée tout à fait incomplète et terrestre. Définissons donc et analysons l'obéissance religieuse.

Saint Bernard définit l'obéissance : *Spontaneum et rationabile propriæ voluntatis sacrificium.* Et puisque le sacrifice ne s'offre qu'à Dieu, l'obéissance n'est que l'immolation de sa propre volonté à celle de Dieu. Voilà sa véritable nature, que l'analyse fera encore mieux ressortir.

B. Dans un sacrifice, dit saint Augustin, on considère quatre choses : celui à qui on l'offre, celui qui l'offre, ce qui est offert, ceux pour qui on l'offre. Appliquons cela à l'obéissance.

a) A qui obéit-on ? — C'est au supérieur, mais dans le supérieur on ne regarde que le représentant de Dieu. En effet, c'est à Dieu que l'on sacrifie sa volonté ; mais Dieu à son tour veut être représenté sur la terre par une autorité légitime. Cette autorité dans les Ordres religieux est celle du supérieur établi suivant les constitutions de l'Ordre, lesquelles constitutions ont été approuvées par le Souverain Pontife, vicaire de Jésus-Christ. L'autorité du supérieur ne dérive donc pas des qualités de celui-ci, de son âge, de ses vertus, mais uniquement de sa position. Il en est de même du directeur spirituel, des parents, etc. Les mauvaises qualités du supérieur servent à exercer et à faire briller la vertu de l'inférieur...

b) Qui obéit ? — L'inférieur, l'inférieur tout entier. Il fait le sacrifice de soi-même. En face de l'autorité, il ne se considère plus que comme un inférieur, et en matière d'obéissance il fait abstraction lui aussi de son âge, de son expérience, de ses dons naturels et surnaturels...

c) Que sacrifie-t-il en obéissant ? — Sa volonté. Et il la sacrifie d'après l'extension de son vœu d'obéissance et suivant son institut, en tout ce qui est renfermé dans les

limites de l'autorité du supérieur... Et quand même celui-ci excéderait ces limites, l'obéissance, *comme vertu,* peut toujours s'exercer. Il n'y a d'autres bornes pour elle que l'*évidence du péché.*

d) Pour qui sacrifie-t-on en obéissant ? — Pour Dieu ; et seulement pour Dieu. Ce n'est pas pour soi-même ni pour les hommes. Et ainsi le cercle se referme au même point d'où il est parti. On sacrifie à Dieu et on le fait pour Dieu. Telle est la théorie fondamentale de l'obéissance. Qui ne voit combien elle est féconde en applications pratiques ? Nous avons allons tâchér d'en faire ressortir quelques-unes.

II. — Pratique de l'Obéissance religieuse.

A. L'essentiel du vœu d'obéissance consiste à exécuter *matériellement* ce que le supérieur commande *en faisant appel* au vœu qui lie l'inférieur. Un manquement grave, commis dans de semblables conditions, constitue un péché mortel... Mais dans aucun Ordre religieux les constitutions ne se contentent d'une telle obéissance. Elles requièrent l'exécution de *tous les ordres* du supérieur, à moins que ces ordres ne soient manifestement contraires à la règle et à l'esprit de l'institut. Comment donc faut-il procéder, si l'on veut pratiquer l'obéissance suivant le vœu et selon la règle ?

B. 1. *Quant au supérieur,* il faut s'habituer à voir en lui le représentant de Dieu... et par conséquent, avoir pour lui et témoigner du respect, chassant comme des tentations les pensées contraires à ce respect.

2. *Quant à la chose ordonnée : a)* Se souvenir que c'est là ce que Dieu veut maintenant. Il ne s'agit pas de discuter si c'est le plus utile, le plus parfait en soi, le plus prudent : cela ne regarde pas l'inférieur ; c'est ce que Dieu veut, voilà le plus clair. *Hæc est forma electæ obedientiæ, ut in omni quod foris agitur, ad potentiam Conditoris ubique præsentem respiciatur* (S. Greg. M.). Donc :

b) Ne pas s'étonner si l'on nous commande ce qui est moins bien. *Per obedientiam nunquam fieri debet malum, etiamsi angelus vel archangelus, Cherubim vel Seraphim tibi præcipiat ; sed scire debes quia propter obedientiam aliquando debet bonum quod agimus intermitti* (S. Aug.).

c) Ne pas se roidir, quand un ordre des supérieurs touche aux choses spirituelles. *Majoris est meriti charitatis injuncta refectio jejunio propria deliberatione suscepto : qui jussus carnem reficit invitus, jejunii præmium devotione promeruit, et ampliorem mercedem obedientiæ manducando conquisivit* (S. Greg. M.).

d) Accomplir tous les ordres avec un sage discernement. *Novit verus humilis atque obediens et minima non contemnere, et maxime curare quæ maxima sunt, intimo quodam devoti ac sinceri animi sapore discernens* (S. Bern.).

3. *Quant à l'exécution : a)* Quelle soit *simple*. — Si nous voulons obéir facilement, ne nous arrêtons pas à raisonner, à chercher le pourquoi des choses. Ce raisonnement appartient au supérieur, c'est lui qui porte la responsabilité de la décision. *Incede simpliciter,* dit saint Bernard, *in mandatis obedientiæ, addens voluntati simplicitatem, intentioni illuminationem.* Et saint Bonaventure : *Nunquam de majorum sententia judicent quorum officii est obedire et implere quæ jussa sunt.* Il ne s'agit donc point de s'inquiéter, de se demander si le supérieur a bien compris notre position. Quand nous avons fait notre possible pour la lui faire comprendre, le reste ne nous concerne plus...

b) Qu'elle soit *prompte*. — Ce sera une conséquence de la simplicité, et sans la simplicité la promptitude est impossible. Mais, d'un autre côté, la promptitude aide singulièrement la perfection de l'obéissance, en ne laissant pas le temps d'examiner en tous sens le commandement. *Obedientia sine mora esse debet. Non placet Deo morosa et disceptatrix obedientia, quæ quidem cum præcipitur quærit quare, quamobrem præcipiatur* (S. Aug.).

c) Qu'elle soit *aimable.* — C'est là comme l'assaisonnement de l'obéissance. Il faut que cette amabilité paraisse dans la physionomie et dans le langage. *Serenitas in vultu, dulcedo in sermonibus multum colorant obedientiam obsequentis* (S. Bern.).

III. — Perfection de l'Obéissance.

Quant à la perfection de l'obéissance, nous ne pouvons mieux la comprendre qu'en recourant de nouveau à sa définition, et en la contemplant dans le modèle le plus parfait que nous puissions trouver.

A. C'est donc dans la notion du sacrifice que nous devons trouver la perfection de l'obéissance. Or, le sacrifice sera plus parfait à mesure que le don sera plus noble, l'immolation plus complète, le motif plus relevé.

De là les trois degrés de l'obéissance tels que les expose saint Ignace : obéissance de l'*exécution,* obéissance de la *volonté,* obéissance du *jugement* (1).

B. Nous résumons cette obéissance dans notre modèle Jésus-Christ. Elle nous est décrite dans l'épître de saint Paul aux Philippiens (II, 7) : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo. Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Qu'y a-t-il dans ce texte ? Toute une mine de réflexions.

a) Exinanivit, humiliavit. Voilà l'état du parfait obéissant : il s'abaisse, il se rapetisse, il s'anéantit... Donc, plus de prétentions, plus d'orgueil...

b) Factus obediens usque ad mortem. Tel est le terme : jusqu'à la mort, c'est-à-dire toujours, en toutes choses, jusqu'à la fin, dans tout ce qu'il y a de plus difficile... Pour être un parfait obéissant, il faut aller jusqu'à mourir complètement à soi-même : mort des affections, mort des passions, mort du jugement propre...

(1) Il n'est pas nécessaire ici d'entrer dans le détail, la Lettre sur l'obéissance devant être entre les mains de tout le monde. (*Note du Père Verbeke.*)

c) Est-ce tout ? Non ! *Mortem autem crucis.* Ce n'est pas une mort quelconque, c'est la mort de la croix... la mort avec ignominie, la mort avec la trahison des hommes, avec l'ingratitude de ceux auxquels on rend service, avec l'absence des consolations spirituelles, la mort avec l'abandon même de Dieu... La mort avec cette soif suprême qui ne reçoit que du vinaigre ! Regardez bien, c'est la perfection de l'obéissance !

Péroraison. — Mais aussi à ce prix : *Propter quod Deus exaltavit illum et donavit illi nomen...* Que la vue de cette gloire nous anime et que le nom de Jésus nous remplisse de confiance : c'est par lui que nous triompherons !

ENCORE SUR L'OBÉISSANCE RELIGIEUSE.

In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam, Deus (Ps. XXXIX, 8).

L'obéissance n'est autre chose que la soumission de notre propre volonté à la volonté divine manifestée par nos supérieurs.

Nous en avons le type dans Notre-Seigneur.

I. — Obéissance de Jésus-Christ.

A. Nous pouvons dire que son obéissance est la raison d'être de son incarnation, et par conséquent la raison d'être de son *Cœur* adorable. En effet, il s'est incarné pour réparer par son obéissance la gloire de son Père qu'avait outragé la désobéissance du premier homme. C'est le but de toute sa vie, le terme de tous les sentiments de son Cœur.

B. Toute l'enfance et l'adolescence du divin Sauveur sont un exercice continuel d'obéissance envers Marie et Joseph. Il a voulu être petit enfant comme le dernier des

petits enfants. Son adolescence s'est résumée en ces mots : *Erat subditus illis,* et si à l'âge de douze ans, il paraît se soustraire pour un temps à l'obéissance de Joseph et de Marie, c'est encore pour obéir à son Père céleste : *Nonne in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse ?*

C. La vie apostolique de Notre-Seigneur est une vie d'obéissance. Il remplit sa mission suivant les intentions de son Père. Il n'est envoyé, dit-il, qu'aux brebis de la maison d'Israël ; il enseigne ce que veut son Père, et laisse le reste à l'Esprit-Saint qui sera envoyé ; il ne commence sa passion que lorsque son heure est venue, etc...

D. Toute la passion est l'accomplissement de la volonté du Père céleste : *Ut consummarentur Scripturæ... Consummatum est.* Pour cela, il se met entre les mains des bourreaux ; il se laisse lier, flageller, couronner d'épines ; il porte sa croix, il est crucifié, il meurt.

E. Enfin, ne l'oublions pas : cette vie d'obéissance et de sujétion se continue de la façon la plus merveilleuse par l'obéissance eucharistique de notre divin Sauveur. Là il se laisse encore manier et même outrager ; il descend sur la terre à la voix du prêtre, etc., etc. Nous pouvons donc dire que Notre-Seigneur a vraiment *à cœur* l'obéissance, et que nous ne pouvons pas sans elle lui être agréable.

II. — Conditions de notre obéissance.

A. La Foi. — C'est elle qui nous montre le gouvernement de Dieu même dans l'exercice de l'autorité de nos supérieurs. C'est parce que cette donnée de foi est perdue, que la famille, la societé, etc... périclitent de plus en plus... On ne voit dans l'autorité que la prépondérance humaine de la force, de l'habileté, de l'âge, du nombre des suffrages, etc. ; et aucune de ces bases n'est solide, capable de résister aux envahissements, aux assauts de l'ambition, de l'orgueil personnel...

B. L'humilité. — Car la foi ne suffit pas. En d'autres termes, il ne suffit pas de reconnaître Dieu dans la per-

sonne du supérieur, il faut encore reconnaître sa propre bassesse, sa propre dépendance et l'obligation où l'on est de se conformer à la volonté de Dieu ; il faut qu'on se résigne à l'infériorité dans laquelle on est tenu vis-à-vis de l'autorité. Tout cela est le fait de l'humilité.

C. La confiance. — A cette humilité doit se joindre la confiance. Nous obéirons facilement, si notre abandon à la Providence nous persuade que cette Providence fait tout pour notre bien et que, malgré les apparences contraires, nous ne devons jamais être inquiets à cet égard. En effet, puisque notre obéissance entre dans les vues de la Providence de Dieu, ce Dieu, aussi bon que sage et puissant, ne peut pas permettre que l'obéissance tourne à notre détriment.

D. La mortification. — Enfin, reste la mortification. Car, malgré tous les avantages qu'ils nous apportent, les ordres des supérieurs peuvent être pénibles à la nature ; et pour les accomplir, nous avons besoin de nous vaincre et de nous surmonter. Or, sans mortification, cela est impossible.

III. — Degrés d'obéissance.

Pour finir cet exercice d'une manière toute pratique et savoir où nous en sommes, nous devons nous examiner sur notre obéissance, en parcourant les trois degrés de perfection que saint Ignace exige.

A. Obéissance de l'exécution. Elle consiste à accomplir exactement les choses qui nous sont imposées. Elle existera, si nous obéissons

a) Promptement, sans excuses, prétextes ou délais...

b) Complètement, en exécutant tout ce qui nous est commandé, agréable ou non...

c) Constamment, c'est-à-dire si cette obéissance se prolonge jusqu'à ce que la chose soit faite, quand même elle durerait longtemps, serait monotone, etc.

B. Obéissance de la volonté. Elle existera, si nous obéis-

sons, non pas contraints ou par force, mais volontiers et de tout cœur ; unissant notre volonté à celle de notre supérieur. Cela aura lieu, si nous obéissons :

a) Indifféremment à tous les supérieurs quels qu'ils soient, et en toute chose.

b) Joyeusement, en éprouvant de la satisfaction à faire ce qui est commandé...

C. Obéissance de l'intelligence. C'est la perfection du genre. Pour l'avoir, nous devons revenir aux idées de foi, étant intimement persuadés que la chose commandée par le supérieur est *la meilleure pour nous*, quelle que puisse être là-dessus notre appréciation personnelle ou le rapport de la chose commandée avec le but immédiat à atteindre... C'est aux supérieurs à considérer le but et l'à-propos des moyens ; aux inférieurs appartient de juger que tel acte est *hic* et *nunc* le plus favorable, puisque Dieu en exige l'accomplissement.

OBÉISSANCE RELIGIEUSE (3°).

1er **Prélude.** — Nous représenter saint François Xavier écrivant à saint Ignace : « Sur une seule lettre de votre Paternité (I, c'est-à-dire va), je quitte les Indes et vole à Rome. » Or, aux Indes, il convertissait cent mille idolâtres par an.

2d **Prélude.** — Demander de bien comprendre le mérite de l'obéissance, afin de ne jamais nous en laisser détourner par les artifices du démon.

Obéissance, cause de mérites :

I. — A cause des dangers dont elle préserve.

Voici les principaux dangers que l'on rencontre dans les voies de la perfection, dangers qui sont évidemment de nature à compromettre au moins le mérite de nos actions.

A. L'isolement. — *Væ soli,* dit l'Écriture, *quia, cum ceciderit, non habet sublevantem se* (Eccle. IV, 10). L'on pourrait faire précéder le texte de cette remarque : Celui qui marche seul et sans guide, est bien plus exposé que les autres *à s'égarer* et à tomber.

Saint Jean de la Croix exprime cette même idée par une comparaison différente : « Celui qui est seul, dit-il, qui veut vivre sans direction, ressemble à un arbre qui est planté seul dans un champ et qui n'appartient à personne. Tous ceux qui passent enlèvent ses fruits, avant même qu'ils soient mûrs. »

L'obéissance détruit cet isolement, elle nous donne dans le supérieur un appui, un guide et on pourrait dire « un propriétaire, » dont il est de l'intérêt de conserver nos fruits...

B. La singularité. — Elle résulte souvent de l'isolement. Voulant être à Dieu, mais n'ayant point de guide, on agit suivant son caractère ; on fait tout à sa façon, et le démon, qui tient à détruire toute bonne influence, conseille des singularités, sous prétexte de dévotion. Ces singularités sont souvent aussi nuisibles à la religion que le trop grand laisser-aller des personnes mondaines. De plus, sans l'obéissance, la ferveur rend inquiet, et l'on se donne beaucoup de peine, beaucoup de mouvement, sans aucun profit. De là un troisième danger :

C. L'accablement. — Quand on veut se conduire soi-même sans l'obéissance, on risque beaucoup de se trouver dans l'état de David, qui se sentait surchargé, mais non protégé par les armes de Saül, parce qu'elles n'étaient pas à sa taille. On embrasse beaucoup trop de pratiques, on veut faire des mortifications au-dessus de ses forces, des exercices de piété à contre-temps. On se charge, on se charge toujours ; on fait beaucoup, mais on fait mal ; et parfois on finit par se décourager et ne rien faire du tout... Avec l'obéissance, tout cela est impossible.

D. Le quatrième danger est bien plus funeste encore,

c'est *le caprice*. — Sans l'obéissance, la volonté personnelle doit nous guider, et cette volonté est précisément tout ce qu'il y a de plus capricieux. Aujourd'hui elle veut blanc, et demain noir ; aujourd'hui tel exercice de piété lui plaît, et demain elle n'en veut plus. Comment de cette manière avancer dans la perfection et croître en mérites ? Aussi, lorsque Dieu veut infliger à son peuple un blâme sévère et qu'il le menace d'un châtiment terrible : « Je vous livrerai, dit-il, aux désirs de votre cœur. »

E. Enfin, le dernier danger, le plus redoutable, c'est d'en venir à l'*entêtement*, à la *suffisance*. — A force de se conduire soi-même, on en vient à se regarder comme infaillible dans cette direction et, tout en étant peut-être inconstant, capricieux, singulier, on s'imagine se connaître et savoir seul ce qui convient à son état. Or, c'est là une disposition extrêmement dangereuse, non seulement pour la perfection et le mérite, mais pour le salut. *Cesset voluntas propria,* dit saint Bernard, *et infernus non erit. In quem enim ignis ille desœviet, nisi in propriam voluntatem ?*

On comprend donc de quel prix est l'obéissance et comment elle nous arme contre tous les assauts du démon, toujours jaloux de nos mérites. Aussi saint Grégoire dit-il : *Ceteris virtutibus dœmones impugnamus, per obedientiam vincimus.*

II. — A cause des actes qu'elle nous fait faire.

Si nous considérons la manière dont nous pouvons mériter par nos actions, nous remarquerons aisément que trois circonstances doivent nécessairement multiplier nos mérites : *l'intention* qui préside à nos actes, — leur *conformité avec la volonté de Dieu* — et leur *multiplicité*.

A. Quant à *l'intention,* souvent elle vicie nos actes, parce que nous agissons par quelque motif désordonné, p. e. par vaine gloire, par respect humain ; et même dans ce que nous faisons de mieux, nous sommes troublés par la crainte de laisser entrer un de ces motifs. — Mais quand nous agissons

par obéissance, sous la direction de l'obéissance, par là même notre intention est purifiée. Et en supposant même que des idées de vaine gloire, etc., se présentent, nous pouvons toujours, en toute vérité, répondre au tentateur avec saint Bernard : « Je n'ai point commencé pour toi, et ce n'est pas pour toi que je cesserai : *Nec propter te cœpi, nec propter te finiam.* »

B. La conformité avec la volonté divine est souvent ce qui tourmente les âmes désireuses de bien faire. Elles se demandent toujours : « Est-ce bien ce que Dieu veut ? » Or, sous la conduite de l'obéissance, ce doute disparaît. Non seulement nous savons que Dieu veut cet acte que nous allons faire, mais qu'il le préfère à tous les autres, quand même ils sembleraient en eux-mêmes infiniment plus méritoires. Les témoignages des saints et des maîtres de la vie spirituelle sont formels et unanimes sur ce point. *Acceptius Deo obsequium præstat homo mortificans suam voluntatem, quam si mortuos ad vitam revocaret... Obedientia tanta virtus est, ut vel minimum aliquod opus ex ea factum (qualecumque illud fuerit) multo melius Deoque acceptius sit quolibet alio opere, quamlibet etiam magno, quod sine obedientia peragitur* (Lud. Blosius). *Sive obediens orat, sive laborat, sive vigilat, sive dormit, sive loquitur aut tacet, sive stat aut ambulat ; sive scribit aut legit, sive intrat aut exit, sive comedit aut jejunat, omnia ex virtute obedientiæ in bonum ad meritum ipsi convertentur* (Th. a Kempis). — *Religiosus non se excuset ab adimpletione ejus quod sibi injungit superior, quasi melius aut sublimius quid acturus ; quia quidquid fecerit extra obedientiam, non placet Deo* (Dionys. Carthus.). — « Que sert de donner à Dieu une chose, quand il en demande une autre ? Examinez quelle est sa volonté, afin que vous l'accomplissiez : vous en recevrez plus de plaisir qu'en faisant ce que vous désirez ardemment. » (Saint Jean de la Croix.)

C. La multiplicité des actes méritoires ne saurait être nulle part plus grande que dans la vie d'obéissance. Car

nous venons de le voir, tous les actes qu'on y fait sont méritoires : donc, nous pouvons

a) Mériter toujours. On n'est pas toujours en état de donner aux pauvres, de jeûner, de se mortifier ; on est toujours en état d'obéir... Nous faisons même un véritable acte de mortification en nous abstenant, par obéissance, des austérités...

b) Mériter grandement, car par un seul acte d'obéissance on pratique plusieurs vertus. *Obedientia,* dit saint François d'Assise, *est fidei opus, probatio veræ spei, argumentum charitatis, mater humilitatis, genitrix pacis.*

Quels trésors de mérites on rassemble donc en obéissant ! Mais qu'on prenne garde au contraire : « Peu importe au démon, écrivait saint François de Sales, que vous déchiriez votre corps, pourvu que vous fassiez votre propre volonté ; il ne craint pas l'austérité, mais l'obéissance. Aucune austérité ne vaut le sacrifice de votre volonté toujours soumise et continuellement obéissante !... O que de jeûneurs et de jeûneuses sont perdus !... Mais d'obéissants... pas un, et pas une ! »

Ceci nous amène au troisième avantage de l'obéissance au point de vue du mérite : l'obéissance est souverainement méritoire.

III. — A cause du sacrifice qu'elle renferme.

Il est évident qu'un acte est d'autant plus méritoire que le sacrifice qu'il renferme est plus grand. Aussi saint Ignace nous rappelle le mot de saint Grégoire : *Melior est obedientia quam victimæ, quoniam per victimas aliena caro, per obedientiam vero voluntas propria mactatur.* Ce sacrifice est donc d'autant plus précieux :

A. Que c'est le sacrifice d'une chose plus précieuse, je veux dire de la volonté et de l'intelligence. — *Nullum in hac vita carius digniusque sacrificium Deo omnipotenti offerri potest quam cor humile atque obediens* (Lud. Blos.). *Ad promerenda æternæ vitæ gaudia, non requiritur qualitas*

operis, sed mortificatio propriæ et executio alienæ voluntatis (S. Greg. M.).

Donc ne l'oublions pas, plus on sent de répugnance à obéir, plus l'obéissance est méritoire. Cette répugnance que nous éprouvons quelquefois, doit par conséquent nous encourager au lieu de nous abattre.

B. Que nous faisons ce sacrifice non pas à Dieu immédiatement, mais à Dieu représenté par des personnes imparfaites, auxquelles nous pouvons être égaux ou même supérieurs par le talent, la prudence, le rang, l'âge et la vertu. — *Quanto contemptibilior præsidet, tanto magis humilitas obedientis placet* (S. Franç. d'Assise). Et remarquons-le bien : les défauts du supérieur nous deviennent avantageux ; car l'inférieur a cet avantage sur le supérieur que des commandements aigres, impérieux, imprudents rendent celui-ci coupable, mais ne peuvent nuire à celui qui obéit. Quelque imprudent que soit l'ordre, il est toujours prudent de l'exécuter. Dieu se sert quelquefois d'un supérieur méchant et passionné pour rendre un inférieur plus vertueux et plus saint.

C. Que nous faisons ce sacrifice sans en voir l'utilité. — Si nous comprenions toujours le *pourquoi* des ordres qui nous sont intimés, nous n'aurions souvent pas de peine à obéir : mais ordinairement il n'en est pas ainsi. Car Dieu nous dit d'obéir à des ordres qui nous semblent peu opportuns, précisément pour prouver que c'est à Lui qu'il faut obéir. Si nous comprenions toujours le *pourquoi*, nous n'obéirions pas tant à Dieu qu'à notre propre raison. De plus, songeons bien que si Dieu nous commandait Lui-même bien souvent nous ne comprendrions pas le *pourquoi*...

Soumettons-nous donc, et remercions Dieu de nous avoir ouvert cette source abondante de mérites.

Colloque avec saint François Xavier.

II. — INSTRUCTIONS POUR RETRAITES

DE DAMES ET DEMOISELLES

II. — INSTRUCTIONS POUR RETRAITES DE DAMES ET DEMOISELLES

SOLIDE PIÉTÉ.

Exerce teipsum ad pietatem (I Tim. IV, 7).

Que de personnes veulent être pieuses ! On en trouve toute une catégorie, opposée à celles qui prétendent être du monde. Et au milieu on en rencontre encore un grand nombre qui, tout en ne renonçant pas au monde, tiennent cependant à se donner un certain vernis de piété. D'un autre côté, ces personnes sont en butte à toutes sortes de remarques malignes, d'épigrammes. On tourne leur conduite en ridicule ! D'autres sont en guerre avec leur confesseur... Au milieu de tout cela où est donc la piété ? Tâchons de le comprendre, afin de savoir où nous en sommes et de nous régler en conséquence.

Voyons donc les caractères de la solide piété ; par là même nous connaîtrons les défauts contraires. Nous dirons ensuite comment il faut nourrir la vraie et solide piété.

I. — Ce qui distingue extérieurement la solide piété.

Et d'abord cherchons ce qui la distingue *extérieurement*. Nous trouverons déjà là l'explication de plusieurs attaques que nous avons entendu faire contre la piété.

A. Régularité sans affectation. — Pas de solide piété sans régularité. Quand on va en avant au hasard, comment la vertu pourrait-elle s'enraciner dans le cœur ? Il faut donc quelque chose de réglé dans la vie. Lever, coucher, exercices de piété, fréquentation des sacrements, bonnes œuvres,

tout cela doit avoir son temps déterminé. Quant aux autres actions, il faut un règlement assez étroit pour nous rappeler à l'ordre, assez large pour qu'il ne soit pas une contrainte continuelle. Car il faut exclure l'*affectation*. Affectation de régularité, qui fait qu'on froisse son entourage pour s'en tenir à son règlement ; affectation qui dégénère en manie. Place à l'église, heure de confession, place au banc de communion, etc., etc.

B. Réserve sans pruderie. — Il est une retenue qu'il faut savoir s'imposer, si l'on veut être vraiment pieux ; sinon la piété n'est qu'apparente et il est une foule de fautes qui se glissent dans la vie.

Il est surtout trois circonstances où la personne pieuse doit montrer cette retenue, cette réserve :

a) Quand il s'agit de Dieu. — Respect et silence à l'église, modestie dans le lieu saint... Silence improbateur, quand on attaque Dieu, la religion, etc.

b) Quand il s'agit du prochain. — Discours contre la charité, etc. Il faut savoir alors détourner une conversation, ou même imposer silence, quand on le peut sans grand inconvénient.

c) Quand il s'agit de la pudeur. — Cela va sans dire ; impossible d'allier la piété avec ce laisser-aller que l'on trouve chez les personnes mondaines.

J'ai ajouté *sans pruderie,* c'est-à-dire sans cette apparence austère qui froisse, qui blesse, irrite, qui rend la vertu maussade, désagréable... On peut être réservé, tout en étant gai, cordial dans ses rapports.

C. Ferveur sans ostentation. — La ferveur est la chaleur de la piété. C'est elle qui fait marcher dans le service de Dieu résolument, généreusement. Il est clair que cette ferveur doit plus ou moins éclater au dehors. Elle se manifeste dans les exercices de piété : fréquentation de l'église, des sacrements, etc... dans les œuvres de charité, dans l'exercice du zèle... Mais il faut éviter là dedans l'*ostentation.* Manière de prier extraordinaire, simagrées, empressement trop

grand ; il ne faut pas être comme une machine à vapeur... Le soin et l'ordre dans l'accomplissement de tous les devoirs.

II. — Ce qui la distingue intérieurement.

A l'extérieur donc, la solide piété est *régulière, réservée, fervente ;* et néanmoins elle se montre *simple, aimable* et *calme.* Mais on le conçoit aisément : cette apparence extérieure suppose des *dispositions intérieures* correspondantes. Et ces dispositions sont plus difficiles à rencontrer.

A. Le calme. — C'est tout d'abord le calme. Nous connaissons le sens de ce mot ; il veut dire absence de trouble, d'agitation, d'inquiétude. Cela regarde également le passé, le présent et l'avenir.

a) Le passé, où il peut y avoir des fautes, mêmes graves. On se demande si on en a obtenu le pardon. Il faut sous ce rapport être raisonnable. Quand on a fait ce que l'on peut et que le confesseur a dit d'être tranquille, il faut se soumettre.

b) Le présent, où il y a des luttes, des tentations, des déchirements. Là-dessus encore du calme, de la tranquillité. Être persuadé que, aussi longtemps que l'on demeure attaché à Dieu, on n'a rien à craindre. Ne pas éplucher ses tentations.

c) L'avenir, qui ne nous appartient pas encore. Il y aura dans cet avenir des luttes, des difficultés : à quoi bon nous en préoccuper ? Et surtout, à quoi sert-il de forger des hypothèses et de se demander : « Si telle chose m'arrivait, comment ferais-je ? Comment résisterais-je ? » Ces investigations sont dangereuses : car nous n'avons pas pour le moment la grâce qui nous serait nécessaire dans ces circonstances. Disons donc tout simplement : « Quoi qu'il arrive, avec la grâce de Dieu, je tâcherai de lui être fidèle ! »

B. La constance. — La vraie piété ne procède pas par bonds et par sauts, elle est toujours égale à elle-même. Ce n'est pas qu'elle n'éprouve pas de luttes, ni même qu'elle

ne succombe quelquefois... Mais ces luttes ne l'abattent pas, ces chutes ne la découragent pas... Pour que cela soit, il faut deux choses.

a) L'humilité, qui fait qu'on a de soi-même une petite idée, qu'on ne s'étonne ni de ses misères, ni de ses fautes, ni des contradictions que l'on rencontre...

b) La confiance en Dieu, qui fait que toujours, malgré tout, en tout, on compte sur Dieu. Alors, quoi qu'il arrive, on marche en avant. Si l'on est tenté, on invoque l'aide de la grâce ; si l'on est tombé, on se relève aussitôt.

C. L'abnégation. — Être pieux, non pas pour trouver sa propre satisfaction, mais uniquement pour plaire à Dieu, c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile à réaliser. Cette abnégation concerne également les consolations que l'on peut recevoir de Dieu et celles qui viennent des hommes.

a) De Dieu. Continuer de prier, de communier, de se mortifier, bien que l'on ne trouve aucun goût dans ces exercices ; tenir ferme malgré toutes les aridités, toutes les tentations : combien peu sont parvenus à se renoncer de la sorte !

b) Des hommes, et surtout du confesseur. Ne pas abandonner Dieu parce que le confesseur a été moins bon, plus pressé d'en finir... Ne pas chercher dans la confession un moyen d'être tranquille... ne pas scier le confesseur jusqu'à ce qu'il ait complètement rassuré sa pénitente. — *Abnégation* de soi-même... de son propre jugement... de sa volonté propre...

III. — Ce qui la nourrit et la perfectionne.

Mais il ne suffit pas de savoir en quoi consiste la vraie piété ; il faut aussi connaître les moyens de l'acquérir, de la conserver, de l'accroître. Nous ne ferons que les indiquer brièvement. Chacune de vous en fera l'objet de ses réflexions particulières.

A. La connaissance de la vérité. — La solide piété est fondée sur des principes. Connaître ces principes, c'est la

condition essentielle pour y parvenir. Or, cela se fait par la *méditation* et la *lecture spirituelle*. C'est là que Dieu parle à l'âme, se manifeste à elle, lui fait voir ce qu'il en attend. Mais, pour que ces résultats soient réels, il faut que l'on use de ces moyens avec persévérance et que, dans l'usage de ces moyens, on suive une direction sage ; sinon les lectures, au lieu de donner la solide piété, ne feraient souvent que nourrir l'illusion...

B. La pureté de la conscience. — Sans pureté de conscience pas de piété, cela est évident... et pour avoir une piété solide, il faut une pureté de conscience continuellement entretenue par *l'examen de conscience* et par la *confession*. Et ce que l'on doit chercher dans l'usage de ces moyens, c'est précisément cette pureté de conscience, pour être plus agréable à Dieu, et non une consolation, une satisfaction humaine.

C. L'union avec Notre-Seigneur. — Cette union, nous la trouvons dans la *sainte communion* et dans l'exercice de la *présence de Dieu*. C'est surtout ainsi qu'il nous faut soutenir notre courage contre toutes les difficultés et toutes les tentations. Cette idée que Dieu est avec nous, qu'il nous voit et s'intéresse à nous, et l'usage de la nourriture céleste qui nous est donnée dans l'Eucharistie, sont bien de nature à nous exciter à la confiance.

D. La direction de l'obéissance. — C'est la condition dernière et essentielle. Il n'y a que cette direction qui puisse donner de l'efficacité aux autres moyens.

Il est donc essentiel de se laisser conduire. Il faut avant tout faire choix d'un bon directeur ; et ce directeur trouvé, s'abandonner à sa conduite comme à celle de Dieu même.

MONDE.

Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt (I Jo. II, 15).

Nous sommes naturellement portés à chercher ce qui brille, ce qui nous flatte. Nous ne croyons pas à l'expérience des autres, quand ils nous parlent ; il nous faut notre expérience : et quand nous l'avons, il est souvent trop tard ! Méditons une bonne fois ici sur le monde, et tâchons de profiter de cette leçon.

Demandons-nous donc ce que c'est que le monde, surtout pour une femme, — et comment nous devons nous conduire à l'égard du monde.

I. — Qu'est-ce que le monde ?

A. Une déception cantinuelle. — On cherche le plaisir, la jouissance, mais on oublie : *a)* Leur brièveté... Combien de temps cela durera-t-il ?

b) Les maux dont ils sont mêlés. Qui dans le monde a un bonheur parfait ? Personne ! L'un a de la fortune, mais ses enfants font sa croix ; l'autre est riche, mais malade...

c) Les périls qui les accompagnent. Il n'est personne dans le monde qui soit sûr un instant de sa fortune, de son honneur, de sa santé, de ses enfants. Tout cela est en danger. Et comment être heureux au milieu de tous ces dangers !

B. Une tyrannie insupportable. — On croit que dans le monde il y a liberté, liberté pleine et entière, et nulle part il n'y a autant d'assujétissement. Le monde vous attire, mais aussi il vous retient... Si vous voulez lui rester fidèle, il vous accable de sa tyrannie...

a) Tyrannie des modes... habits, ameublement...

b) Tyrannie des usages... se lever tard, prendre ses repas à telle ou telle heure, fréquenter telle compagnie... Une foule

de niaiseries en fait de convenances... Si l'on y manque, on est regardé comme n'ayant pas d'éducation...

c) Tyrannie surtout des personnes mondaines : personnes hautaines, capricieuses, bizarres, et devant lesquelles il faut cependant plier... Et cela tous les jours, et cela pendant des années ! Si on vous l'imposait pour pénitence, vous vous révolteriez !

Si à un certain âge vous persistez à suivre le monde, il vous tourne en ridicule. « Pourquoi, dit-on, une telle reste-t-elle dans le monde ? Elle ferait beaucoup mieux de songer au salut de son âme. »

C. Des dangers imminents. — Remarquez-le, il s'agit de servir Dieu, c'est une nécessité ! Est-il facile de le faire au milieu des tracasseries du monde ? Je le sais bien, il y a des gens qui disent : « J'aime le monde, le plaisir, mais je réserve dans mon cœur une place pour Dieu ! » Illusion ! Dieu veut tout votre cœur ; il veut que vous n'aimiez le monde que pour lui, c'est-à-dire autant qu'il le veut. Est-ce ainsi que vous l'entendez ?

Et si vous me demandez maintenant quels sont les dangers que vous courez dans le monde, je suis forcé de vous dire que le monde est tout couvert de pièges et de filets. Résumons-les brièvement :

a) Périls pour la piété dans les occupations, les dissipations...

b) Périls pour l'innocence dans les assemblées... affections...

c) Périls pour la probité...

d) Périls pour le détachement chrétien... Que peut bien être ce détachement au milieu des plaisirs mondains ?

Faut-il donc que chacun quitte le monde ? Non, c'est impossible ; mais chacun doit faire ce qu'il peut pour ne pas être victime du monde.

II. — Comment se conduire à l'égard du monde ?

A. Il faut l'éviter, autant qu'il est possible. Je dis, autant qu'il est possible, car tous ne sont pas destinés à demeurer

dans une solitude, dans un couvent... Mais si Dieu nous fait la grâce de demeurer encore hors du monde, ne précipitons pas le moment où il nous y faudra entrer... reculons ce moment autant que possible.

B. S'en défier, si on ne peut l'éviter, c'est-à-dire ne jamais lui livrer notre cœur. Car dès le moment où nous livrerons notre cœur au monde, nous sommes perdues. Le tourbillon nous emportera ; la piété nous dégoûtera et bientôt nous perdrons ce que nous avions amassé à grands frais... cette huile précieuse de la dévotion que nous avions eu tant de peine à recueillir dans le vase de notre cœur. Puis viendront les déceptions, les découragements ; mais souvent le mal sera fait... et souvent ce sera un mal irréparable... Tâchons donc, si nous devons nous prêter au monde, de ne lui donner que ce que nous ne pouvons pas lui refuser.

C. Ne jamais se soumettre à ses caprices, car une fois que l'on commence à céder, le monde devient de plus en plus exigeant... Il faut surtout faire attention au respect humain.

a) Ne laissons jamais une de nos pratiques de piété par respect humain.

b) Ne faisons jamais pour plaire aux autres ce que notre conscience nous défend. D'ailleurs l'effet que nous obtiendrions serait tout à fait contraire : nous cherchons ainsi l'estime, et nous ne trouverions que la déconsidération.

Péroraison. — *Væ mundo a scandalis !* C'est le mot de Notre-Seigneur. N'espérons pas qu'il en sera autrement pour nous ; n'espérons pas échapper à ces scandales, si nous ne voulons pas prendre les moyens, c'est-à-dire nous soustraire au monde autant que possible.

LA FEMME MONDAINE.

Exorde. (1). — *In fronte ejus nomen scriptum : Mysterium : Babylon magna, mater fornicationum et abominationum terræ* (Apoc. xvii, 5).

Pourquoi le prophète peint-il Babylone sous la forme d'une femme ? N'est-ce pas afin de montrer les analogies qui existent entre le rôle de cette ville et celui de quelques femmes ?

Pour concevoir, mesdames, une horreur salutaire non seulement de ce rôle abominable, mais de tout ce qui s'y rapporte, étudions ensemble la femme mondaine. Nous pourrions la prendre à divers points de vue, suivant qu'elle est plus ou moins impie, perverse, etc. ; mais, pour être utile à toutes les femmes en général, je fais abstraction de cela : je considère une femme possédée de l'esprit du monde, sans déterminer si elle prétend avec cela conserver la piété. Si elle rejette la religion, cette femme est un monstre ; si elle veut concilier l'amour du monde avec certaines pratiques religieuses, elle offrira un type d'inconséquence dans toute sa conduite. Considérons :

I. — Ce qu'elle croit.

Problème difficile à résoudre ! Croit-elle à l'Évangile ? Croit-elle à l'expérience ? Croit-elle à la saine raison ?

(1) **Prélude** (si l'on veut). — Nous représenter Jézabel foulée aux pieds des chevaux... Jéhu étant à table, dit : *Ite et videte maledictam illam et sepelite eam : quia filia regis est. Cumque issent ut sepelirent eam, non invenerunt nisi calvariam et pedes et summas manus. Reversique nuntiaverunt ei. Et ait Jehu : Sermo Domini est quem locutus est per servum suum Eliam Thesbiten, dicens : In agro Jezrahel comedent canes carnes Jezabel, et erunt carnes Jezabel sicut stercus super faciem terræ in agro Jezrahel, ita ut prætereuntes dicant : Hæccine est ista Jezabel?* (IV Reg. ix, 34-37.)

Croit-elle à la nécessité de servir Dieu et de sauver son âme ? Ce serait lui faire une sanglante injure d'en douter... Et pourtant, ses actes, ses paroles, ses manières ne vous laissent aucune certitude sur la fixité de ses idées. — Essayons néanmoins de déterminer quelques points qui ressortent évidemment de l'ensemble de sa conduite.

A. Elle croit à sa beauté. — Sans cela, on ne la verrait pas si souvent devant son miroir, on ne l'entendrait pas parler avec tant de mépris de telle ou de telle... elle ne mettrait pas tant d'emphase à louer la beauté... — Mais alors pourquoi cette recherche d'ajustements ? Pourquoi ce fard ? cette poudre de riz ? ces flacons pour les cheveux ? ces cosmétiques ? Cette beauté doit être bien peu incontestable ! Pourquoi éviter de se trouver en contact avec des personnes réputées belles ? Voilà donc cette beauté ! Et que dirait-elle dans un autre pays ?

B. Elle croit à sa jeunesse. — Il le faut bien, puisqu'elle veut que tout le monde y croie..., il le faut, puisqu'elle affecte de fréquenter tous les plaisirs que le monde destine à la jeunesse ; puisqu'elle tient à être entourée de jeunes gens... Mais pourquoi ne peut-on pas lui arracher l'aveu de son âge, pourquoi ses cheveux blancs commencent-ils à paraître ? Que pense-t-elle en sentant ses jambes se raidir, quelques rides sillonner son visage, le souffle manquer à sa poitrine ?

C. Elle se croit puissante. — Sans aucun doute, elle doit par ses charmes, par son esprit, exercer autour d'elle un empire irrésistible. Voyez sa démarche, son regard, remarquez le ton de sa voix... Cependant, si elle est si puissante, pourquoi dirait-on qu'elle mendie un compliment, un sourire, une flatterie ? Pourquoi ces provocations de la coquetterie ?

D. Elle se croit aimée, entourée d'adorateurs. — Comment se fait-il donc que son âme est vide, qu'un dégoût irrésistible s'empare d'elle ? Pourquoi toutes ces défiances ? ces jalou-

sies ? ces colères ? Si elle n'est pas mariée, pourquoi ne se marie-t-elle pas ? Si elle est mariée, pourquoi cette froideur, cet éloignement avec son époux ? cette difficulté de rapports avec ses enfants ?

Que croit-elle donc, cette pauvre femme ? En réalité elle ne croit à rien ; mais elle voudrait *se croire* quelque chose : elle est sa propre idole et elle voudrait être la reine du monde... Voilà ses idées ! Opposons-y la réalité. Voyons :

II. — Ce qu'elle est.

Il est clair que pour en juger nous devons prendre les choses au point de vue de la foi et de la raison. Pour cela, voyons ce que cette femme est en réalité.

A. Pour le monde. — Tant pour le monde qu'elle cherche, où elle vit, que pour les gens de bien, cette femme est :

a) Un objet de mépris. — Au fond de l'âme personne n'a de considération pour elle. Les gens de bien n'y trouvent ni vertu, ni sagesse, ni constance, ni solidité ; les gens du monde la flattent en sa présence, mais ils la méprisent, et la meilleure preuve c'est la manière dont ils s'en éloignent aussitôt que son règne est passé.

b) Un objet de scandale. — Oh ! si j'avais ici une de ces femmes qui veulent, tout en restant chrétiennes, régner dans le monde, je lui dirais : Madame, Mademoiselle, ma sœur, pardonnez-moi la sévérité, la crudité de mon langage ! Mais savez-vous ce que vous êtes ? Une pierre de scandale ! Connaissez-vous tous les péchés dont vous avez été l'occasion et même la cause ? Et vous qui avez encore la pudeur, savez-vous de quels honteux propos vous fournissez la matière ? quelles suppositions on fait sur votre conduite ! Vous rougiriez, vous défailleriez peut-être, si on tenait devant vous les conversations auxquelles vous donnez lieu ! Et vous êtes tranquille ! Et vous vous glorifiez peut-être de vos conquêtes ! Vos conquêtes ! mais ne voyez-vous pas que vous êtes

c) Le *jouet* du monde ? — C'est le seul nom qui vous convienne ! Et qu'êtes-vous donc

B. Pour Dieu ? Un objet de douleur et de pitié. — Dieu voit toutes les grâces que vous avez reçues, tous les dons qu'il vous a faits, et tout cela est inutile !... Dieu a pitié de votre aveuglement, car vous sacrifiez l'éternité au temps, l'âme au corps, le ciel au monde ! Cela est-il raisonnable ?

Et vous le voyez, je prends les choses de la manière la plus douce ; je suppose que, pour le moment du moins, Dieu n'a pas à s'irriter contre vos crimes, que le péché mortel n'a pas fait de vous l'ennemie de Dieu ! Combien de temps cela durera-t-il ? Je l'ignore. Mais je vois déjà ce que la femme mondaine est

C. Pour le démon. Elle est pour lui une joie et une espérance. — *Une joie*, car déjà volontairement ou involontairement, elle a ravi à Dieu une grande partie de la gloire qui lui revenait... une joie, car plus que probablement elle a été cause ou du moins occasion de plusieurs péchés mortels, et qui sait ? peut-être de la perte de plusieurs âmes !

Une espérance. Car le démon compte sur elle. Il se dit en la voyant : « Voilà l'appât au moyen duquel j'en entraînerai encore dans mes filets » (c'est le hibou dont se servent les oiseleurs). Et si cette femme ne lui appartient pas encore, le démon ne désespère pas ; il se dit : « Plus tard, si elle continue, je trouverai bien le moyen de la conquérir ! » Quelle différence, mesdames, entre cette triste réalité et les illusions de la femme mondaine ? Achevons de nous éclairer en contemplant l'avenir.

III. — Que se prépare-t-elle ?

C'est une chose à laquelle cette femme ne songe pas, à laquelle elle ne veut pas songer. Nous y songerons pour elle. Elle se prépare

A. Des déceptions continuelles. — Elle ne rêve que plaisirs, affections, louanges. Elle trouvera le plus souvent ennuis, jalousies, mépris, critiques, médisances, malignité. Considérez les journées de cette femme, et voyez s'il en est une

qui ne soit un tissu de déceptions. Depuis le moment de sa toilette, où elle ne réussit qu'à grand'peine à se faire aussi belle qu'elle le voudrait, jusqu'à celui de son coucher, où elle repassera sa journée pour résumer le plus souvent ses motifs de ressentiment, ses mécomptes, etc.. qu'aurons-nous, sinon des déceptions ? (Reprendre les trois points : Déceptions dans le plaisir...)

B. Elle se prépare une vieillesse ridicule et malheureuse. — Une vieillesse, car enfin il faudra vieillir, bon gré, mal gré, et une fois vieille et décrépite, il faudra bien renoncer au brouhaha du monde ! D'abord on tiendra bon aussi longtemps que possible, on luttera contre l'irréparable outrage du temps ; on se rendra *ridicule*. Tout deviendra faux : les cheveux, les dents, le teint, jusqu'au sourire, qu'on voudra retenir et qui ne sera qu'une grimace ; et le monde se moquera de vous, il dira : « Pourquoi ne reste-t-elle pas chez elle à dire des patenôtres ? »

Vieillesse *malheureuse*. En effet, que faire ? Une lecture sérieuse dégoûte, les lectures frivoles redoublent les regrets... La prière ? on ne la connaît pas ! La famille ? on n'en a jamais resserré les liens, et ce n'est pas l'humeur maussade de la vieillesse qui contribuera à les nouer !...

C. Une mort inquiète. Enfin il faudra mourir ! — Il n'y a pas longtemps (1865) une femme du monde, âgée de 50 ans, après avoir construit un magnifique château... fut prise d'une maladie soudaine et réduite en quelques jours à une extrême maigreur. Bientôt après elle était à l'extrémité. Le confesseur fut appelé ; il la trouva baignée de larmes, étouffée de sanglots. Il commence à l'encourager. « Oh ! s'écria-t-elle, non, vous ne me consolerez pas : tout ce que j'ai cherché m'échappe et, ajouta-t-elle, en sortant ses mains décharnées de ses couvertures et les étendant devant elle, et... j'ai les mains vides, vides, vides pour l'éternité. » Ne sera-ce pas le sort de la plupart des femmes mondaines ? Et puis

D. Quelle éternité ? *Mysterium !* Tout au moins un long

et terrible purgatoire ! — Cela valait-il la peine de se rendre malheureuse pendant la vie, ridicule dans la vieillesse ? *Filii* [en général, donc aussi *filiæ*] *hominum, usquequo gravi corde ? Ut quid diligitis vanitatem et quaeritis mendacium ?*

Conclusion (ou Colloque). — Arrêtons-nous devant la croix de Jésus, condamnation suprême du monde, et là, dépouillons-nous, non seulement des ornements mondains, mais surtout des affections mondaines, pour nous unir à Jésus crucifié.

SENSIBILITÉ.

Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit (Prov. IV, 23).

Exorde. — Ce conseil du Sage, applicable à tout le monde, est d'une importance spéciale pour une femme.

Pourquoi ? Parce que la femme, plus que l'homme, est douée d'une qualité qui rend la garde du cœur nécessaire. Cette qualité est la *sensibilité*, c'est-à-dire la facilité à s'émouvoir, à ressentir les atteintes des diverses passions. C'est là une qualité précieuse, qui donne la vie à tout ; elle fait le charme des rapports des hommes entre eux. Mais s'il est une sensibilité vraie, une sensibilité bonne, il est aussi une sensibilité fausse, une sensibilité dangereuse. Il est donc important : 1° de connaître les caractères et les effets de la sensibilité ; — 2° de savoir gouverner sa sensibilité.

I. — Apprenons à connaître la sensibilité.

A. Avant tout, quelle sera la sensibilité bonne ? Quelle sera la mauvaise ?

La *bonne sensibilité* est cette qualité du cœur qui le rend accessible aux grands et beaux sentiments : pitié, générosité,

admiration, etc., et qui nous facilite ainsi l'amour et la pratique du bien. Par opposition, elle nous rend accessibles à l'horreur ; elle donne le dégoût, etc., de tout ce qui est corrompu, vicieux, et ainsi elle nous éloigne du mal.

La *mauvaise sensibilité* est celle qui nous fait négliger le bien pour éviter les impressions désagréables que nous occasionnerait la lutte contre les difficultés, etc., et qui nous rend accessibles aux séductions du mal, sensibles aux attraits du péché, nous affadit le cœur, nous enlève l'empire sur nos affections, etc.

B. Quelle est la sensibilité vraie et la sensibilité fausse ?

La sensibilité vraie est celle qui nous émeut avec raison et comme il le faut. C'est elle qui nous rend sensibles

a) A ce qui regarde Dieu. Admiration pour ses œuvres, reconnaissance pour ses bienfaits, amour de Notre-Seigneur, compassion pour ses souffrances, etc. Et à Dieu je joins tout ce qui appartient à l'ordre surnaturel : la sainte Vierge et les Saints, les intérêts de la sainte Église, la propagation de la foi, la situation du souverain pontife, etc.

b) Sensibles aux infortunes réelles du prochain, en nous inspirant en même temps le désir et le courage d'y porter remède.

c) Sensibles à nos propres intérêts de famille, soit pour travailler à conserver les biens temporels que la Providence nous a confiés et à les augmenter, soit pour en ressentir profondément les pertes. Mais cette sensibilité n'abat ni ne décourage. Et de plus elle se proportionne à l'importance réelle des intérêts. Elle s'émeut plus pour ceux de l'âme que pour ceux du corps, non quant à l'émotion extérieure, qui ne dépend pas de nous, mais quant à l'influence qu'elle exerce sur notre conduite.

Donc la sensibilité vraie est : *a) Universelle,* c'est-à-dire elle s'émeut pour toute cause qui afflige notre prochain, et pas seulement pour ce qui nous touche personnellement ou touche seulement nos amis.

b) Active. Elle porte à l'action et non à l'abattement, par opposition à la sensibilité langoureuse, mélancolique.

c) Réglée, du moins dans ses effets, gouvernée par la raison et la foi.

La sensibilité fausse est connue par là même. C'est une sensibilité égoïste, langoureuse, folle. On la nomme avec raison *sensiblerie*. Elle consiste dans l'impressionnabilité, elle travaille sur les nerfs, elle se pâme, elle pleurniche. Elle veut se rendre intéressante. Et à côté de cela, elle est impitoyable ; elle pleurera sur un chien et ira assister avec délices à une course où les hommes vont se casser le cou... Elle veut voir le dompteur N. dans la cage des lions, etc. J'oserai presque dire que c'est une plaie de notre époque.

II. — Apprenons à gouverner la sensibilité.

Pour tenir notre sensibilité dans de justes bornes, pour ne pas la fausser et l'appliquer à son véritable objet, il faut voir ce qui l'excite et la gâte, ce qui la règle et la dirige, tout en la nourrissant.

A. Qu'est-ce qui gâte et fausse la sensibilité ?

a) Les excitations des sens. — La nature physique est intimement liée à l'état de notre âme ; ce qui surexcite celle-là agit puissamment sur celle-ci. Donc tout excès de plaisir est nuisible. Mais il est surtout deux sens qui ont un rapport direct avec l'âme : la vue et l'ouïe. Ces deux sens doivent surtout être tenus dans la modération. C'est assez dire que les spectacles et la musique, la musique molle, efféminée, ont la plus funeste influence sur la sensibilité...

b) L'excitation de l'esprit et du cœur, ou plutôt de l'imagination. — Ici nous avons directement en vue la lecture des romans passionnés, pleins d'aventures extraordinaires. « Mais comment ! dira-t-on, le spectacle des malheurs de ces héros et de ces héroïnes ne perfectionne-t-il pas la sensibilité ? » Chose remarquable ! Plus on s'apitoie sur le sort de ces héros imaginaires, moins on

a de sensibilité vraie ; on peut avoir de la sensiblerie, rien de plus !

c) Le désordre de la vie. — Le changement de la nuit en jour et du jour en nuit, toute cette agitation fébrile des bals, des plaisirs bruyants, les épices, etc., tout cela dispose aux agitations nerveuses...

d) La rêverie. — Elle est souvent le résultat de tout ce qui précède, ou bien elle sert comme de réaction après ce tumulte. Mais son effet sur le cœur n'est pas moins désastreux. Elle y établit comme un certain vide et le dispose ainsi à recevoir les impressions... ou dans cette solitude même on se forge des sentiments, on les nourrit en soi et on se gâte...

Malheur à la femme gâtée de la sorte ! Si elle ne se perd pas, elle sera du moins insupportable tant aux autres qu'à elle-même.

B. Comment nourrir la vraie sensibilité, — ou plutôt, comment calmer la sensibilité fausse et nourrir la véritable ?

a) Par l'activité. — Un travail sérieux, une application soutenue aux affaires de la maison, du ménage, soit chez ses parents, soit dans la nouvelle famille qu'on a fondée. Si les mères veulent épargner à leurs filles cette fausse sensibilité, qu'elles les fassent travailler. Il ne s'agit pas ici d'une occupation futile, d'une broderie qu'on commence pour se donner un maintien... mais d'un travail sérieux... Que l'on travaille, par exemple, pour les pauvres... Ainsi on se préparera un second moyen de préservation et de sûreté :

b) Par les bonnes œuvres. — L'aumône... mais surtout les bonnes œuvres qui mettent directement en contact avec les misères humaines : la visite à domicile, l'assistance des malades, le catéchisme fait aux petits enfants. C'est là qu'on apprendra à s'émouvoir avec raison et à travailler en même temps au bien du prochain. — Puis on tâchera d'intéresser les autres aux mêmes œuvres...

c) Par la piété solide. — C'est ici surtout que la sensibilité

trouvera son aliment et sa règle tout à la fois. C'est dans la fréquentation des sacrements, dans la dévotion à l'Eucharistie, au Sacré-Cœur de Jésus, dans la lecture des livres vraiment utiles et solides que l'on puisera des émotions salutaires, profondes et vraies. — Oui, nous pouvons être sensibles, mais à la façon d'un saint François Xavier, d'une sainte Thérèse, d'un saint Augustin, d'un saint François de Sales. Nous pouvons nous enflammer de zèle, être émus de compassion, de componction, etc.

Péroraison. — La femme vraiment sensible est sur la terre une envoyée de Dieu pour le faire servir et aimer ; elle est la Providence des malheureux, et elle-même brûle comme un holocauste sur l'autel de l'amour et du sacrifice.

ORGUEIL.

Superbiam nunquam in tuo sensu aut in tuo verbo dominari permittas ; in ipsa enim initium sumpsit omnis perditio (Tob. IV, 14).

Si l'orgueil est un péché capital pour tous les hommes, je puis dire qu'il l'est pour la femme d'une façon particulière et qu'elle y est particulièrement exposée. En effet, elle est faible, et, dans sa faiblesse même, Dieu lui réserve une sorte de domination. Si elle n'y prend garde, cette domination ne sera que de l'orgueil...

Qu'est-ce que l'orgueil ? C'est l'amour déraisonnable (ou immodéré) de sa propre excellence. Voilà le vice que nous allons tâcher de caractériser, de prévenir, de guérir.

I. — Signes de l'orgueil.

Il n'est pas difficile de prendre l'orgueil sur le fait ; d'ailleurs il est si inhérent à notre nature, que nous le trou-

vons partout. Mais il ne faut pas confondre l'inclination, la tendance avec le vice : la tendance est en nous tous ; le vice se forme quand on s'abandonne à la tendance.

A. Signes intérieurs. — a) Les imaginations. C'est ce que l'on nomme les châteaux en Espagne. Comment se représente-t-on la vie, l'avenir ? Maisons, toilette, etc. — *b)* Les complaisances. Ne se prend-on pas à s'admirer soi-même, ce qu'on a dit, ce qu'on a fait ? — *c)* Les désirs. Que désire-t-on ? A quoi veut-on travailler ? — *d)* Les répugnances. Quelles sont les choses dont on s'entretient intérieurement avec dégoût, avec colère ? N'est-ce pas tout ce qui abaisse, ce qui humilie ? « Non, je ne veux pas cela... je ne souffrirai pas cela... je ne ferai pas cela ! »

B. Signes extérieurs. — a) Les paroles. 1. La vanterie, soit directe, soit indirecte. Parler de soi, de sa famille, de sa fortune, de ses succès... 2. La médisance, surtout la médisance maligne, la médisance qui cherche à abaisser les autres... 3. La critique ; car elle se réduit à ceci : « Moi, je sais mieux ce qu'il aurait fallu faire. »

b) Les actions. Il y a dans toute la façon de faire d'une orgueilleuse quelque chose qui la trahit ; mais il est bon d'entrer dans le détail. — Voici quelques traits qui nous montrent l'orgueilleuse soit seule, soit avec les autres.

a) Seule : Le regard, la toilette, la démarche, le ton...

b) Avec d'autres : 1. Elle cherche la première place, la louange ; elle veut être en évidence... 2. Elle repousse tout ce qui pourrait la diminuer, la déconsidérer... 3. De là, un caractère spécial à l'égard des supérieurs : la désobéissance. 4. Enfin un caractère à l'égard des inférieurs : le mépris pour tous ceux qui ne lui paraissent pas dignes d'elle, l'aversion pour tous ceux qui l'éclipsent...

Mais en voilà assez sur les caractères ; renversons aussitôt tout cet échafaudage, en montrant la folie de l'orgueil.

II. — Folie de l'orgueil.

A quoi se réduit tout l'orgueil ? A cette phrase : « Je suis grand, donc je suis content de moi, et je veux grandir de plus en plus aux yeux de tous. »

Première folie. Être content de soi parce qu'on est grand ! — *a)* Je demande d'abord quelle est cette grandeur dont on est si content. Est-elle réelle, est-elle stable ? Parcourons les titres de l'orgueil : *Beauté.* Comme c'est relatif ! Voyez les caprices des pays, des modes... Comme c'est passager : petite vérole, mort, corruption...

Esprit, science, idem.

Richesse, idem.

Nom, noblesse, honneurs, idem. Et c'est de cela que nous nous enorgueillissons ! Mais je suppose que tout cela soit réel :

b) De qui tenons-nous tout cela ? Est-ce de nous-mêmes ?... Pourquoi donc nous enorgueillir ? Et je suppose que je possède en ce moment le seul titre de grandeur réelle : la vertu, la sainteté ! A qui dois-je l'attribuer ? Encore une fois, est-ce à moi-même ? Et enfin,

c) Que suis-je, moi, à côté de Dieu ? Quel abîme de misères, de faiblesses ! Et je me crois grande !

Seconde folie. Vouloir grandir encore aux yeux des autres. — Et si cette grandeur est fausse, qu'est-ce que je désire, sinon paraître de plus en plus extravagante, folle ? Et puis, grandir ainsi, de quoi cela me servira-t-il, si je ne grandis pas devant Dieu ?...

Ah ! sachons donc reconnaître ce que nous sommes ; humilions-nous devant Dieu, et ne tâchons pas de grandir aux yeux des autres. D'ailleurs, des motifs impérieux exigent que nous combattions en nous la tendance à l'orgueil.

III. — Dangers de l'orgueil.

Je pourrais partager les dangers de l'orgueil en dangers temporels et en dangers spirituels ; mais je préfère fondre

ensemble ces deux points de vue et distinguer seulement les dangers que l'orgueil nous fait courir par rapport à nous-mêmes, par rapport aux autres et par rapport à Dieu.

A. Pour nous-mêmes, l'orgueil est

a) Une cause d'inquiétude. L'orgueilleux n'est jamais tranquille ; il trouve toujours qu'on ne l'estime pas assez, ou bien il craint de perdre l'estime dont il croit jouir. Il sera supplanté par un tel, etc.

b) Il est une cause de péché. Car, pour être loué, honoré, l'orgueilleux sera prêt à bien de bassesses. Chose étrange, celui qui veut voir tout céder devant lui, se résigne souvent à ramper pour obtenir quelque chose ; et surtout il sacrifie son Dieu, pour ne pas perdre quelques louanges, quelques flatteries.

B. Par rapport au prochain, l'orgueil est une cause de difficultés continuelles : *a)* Il nous oppose à nos supérieurs. *b)* Il nous rend insupportables à nos égaux. *c)* Il nous fait détester de nos inférieurs.

C. Par rapport à Dieu. Il n'y a rien qui nous l'aliène davantage... Et sans lui que pouvons-nous ?

Péroraison. — Il n'y a pas d'exemple plus frappant de la punition de l'orgueil que Jézabel, reine puissante, impie et sanguinaire, qui finit par être précipitée *toute parée* du haut de son palais, et qui est aussitôt foulée aux pieds des chevaux et dévorée par les chiens.

CAUSES DU PÉCHÉ MORTEL.

Exorde. — *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus, dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum ?* (Thren. IV, 1.)

Lorsqu'on voit dans une maison d'éducation chrétienne

un essaim de jeunes filles parées des charmes de l'innocence et que, à quelques années de là, on en rencontre quelques-unes portant sur leur front le stigmate de la honte, du cynisme, de l'indifférence religieuse, comment ne pas s'écrier avec le prophète Jérémie : *Quomodo.....!* Et s'il en est peu qui tombent aussi bas, n'est-il pas cependant déplorable que plusieurs, après avoir conservé jusqu'au sortir du pensionnat la robe de l'innocence, la perdent dans la suite et, tout en restant chrétiennes, viennent au confessionnal, non plus se purifier de ces fautes légères auxquelles la nature humaine ne saurait échapper, mais décharger leur cœur bourrelé de remords et demander à être réconciliées avec Dieu, devenu leur ennemi et leur juge irrité ? Comment cela se fait-il ? Comment le péché mortel entre-t-il dans l'âme d'une femme ?

Il est surtout, mesdames, trois portes qui lui livrent passage. Voulez-vous tenir le péché mortel hors de votre cœur ; voulez-vous, après l'avoir chassé par la pénitence, ne plus jamais l'y voir rentrer, fermez ces trois portes. — Je veux parler, comme on voit, des *causes éloignées* du péché mortel.

I. — La présomption.

Dans ce cas, le péché mortel est le *châtiment* de notre conduite.

A. Être présomptueux, c'est croire qu'on est à l'abri du péché, que l'on n'a pas à le craindre, que ce qui est dangereux pour les autres ne l'est pas pour nous... Ce sentiment est fort naturel à celles qui ont reçu une bonne éducation et en même temps sont remplies d'amour-propre. Le démon tâche de renforcer ce sentiment, de l'exciter de plus en plus, de faire en sorte qu'il se traduise dans la pratique, que l'on néglige les précautions de prudence, que l'on s'expose au danger...

B. La présomption mène au péché mortel.

a) D'abord parce qu'elle aveugle l'homme. On s'expose aux premières occasions et on ne sent rien ; on s'expose de

nouveau et à des occasions plus dangereuses : on sent, mais on ne consent pas ; on va plus loin, on pèche vénielle-ment et on dit : « Ce n'est rien ; » et à la fin on pèche mortel-lement et on s'écrie : « Il est trop tard. »

b) Ensuite parce que Dieu, irrité de l'orgueil qui se montre dans cette présomption, refuse les grâces extraordinaires dont on aurait besoin. *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* Car, ainsi que le fait remarquer Tertullien, Dieu doit refuser son secours au pécheur qui, sans motif, s'expose volontairement à la tentation. Sans cela, le secours de Dieu deviendrait le fondement et le prétexte de la témérité de l'homme. Et comme dit saint Cyprien : *Ideo nobis spiritualis fortitudo collata est, ut providos faciat, non ut præcipites tueatur.*

C. Ah, mesdames, si nous voulions appliquer ce principe en examinant la vie de quelques-unes de ces malheureuses qui sont si misérablement déchues, comme nous en verrions l'éclatante vérité ! Voyez cette jeune femme qui, accompagnée de son mari, tenant à la main un enfant de trois à quatre ans, monte dans une voiture de chemin de fer. A la vue d'un prêtre l'enfant se rejette en arrière avec effroi, le père lance un regard de mépris, la jeune femme se détourne avec affectation... Il y a quelques années pourtant elle était élève d'une maison religieuse. Mais ses parents étaient mondains, ils avaient des liaisons avec des hommes aux opinions avancées, aux sentiments indifférents, ils recevaient des journaux, des livres... La jeune fille crut pouvoir impuné-ment feuilleter ces livres, ces journaux... elle y trouva des tirades contre « l'intolérance »... Parmi les habitués de la maison, un jeune homme la remarqua, il était riche... Jusque-là elle avait conservé ses pratiques religieuses ; elle s'imagina être une chrétienne à la hauteur des idées du temps, elle se dit : « J'amènerai là mon mari »... Et le contraire est arrivé.

O présomption, voilà une de tes victimes !

Lectures, fréquentations, combien vous en avez fait de semblables !

II. — La négligence.

Une autre porte, c'est la négligence. Et alors le péché mortel est *le fruit* de notre conduite.

A. Il faut bien l'avouer, pour la jeune fille qui des murs d'un pensionnat passe dans le tourbillon du monde, surtout quand sa famille n'est pas animée d'un esprit de véritable piété, la transition est brusque et difficile. Autour d'elle tout était ferveur, régularité, elle se trouvait comme plongée dans une atmosphère de sainteté ; les exercices pieux se succédaient sans secousse et presque sans interruption, et la voilà... Comment se soutenir ? Ah ! si elle ne se fait pas dès l'abord une pratique sage et constante, je ne crains pas de l'assurer, elle sera perdue, ou tout au moins elle tombera dans de grandes fautes.

B. Voici le plus ordinairement comment la négligence la conduit au péché grave.

a) Elle s'était proposé de s'attacher à quelque bonne œuvre : congrégation, églises pauvres, miséricorde, etc. Elle ne l'a pas fait : c'était trop difficile !

b) Au pensionnat elle était habituée à de pieuses lectures, à des instructions solides ; les pieuses lectures sont abandonnées, les instructions sérieuses cèdent la place à quelques sermons d'apparat, jusqu'à ce que ces sermons eux-mêmes soient abandonnés comme trop ennuyeux...

c) La fréquentation des sacrements devient irrégulière et de plus en plus rare. C'est d'abord aux grandes fêtes, puis on en passe une, ensuite une autre... On ne tient plus à aller à communion : cela dérange, cela impose trop de contrainte ; on a peur d'aller à confesse ; il y a des choses qu'on voudrait dire et qu'on n'aime pas à dire... En même temps

d) La prière, qui était restée d'abord la grande ressource, la grande consolation, diminue peu à peu ; tout s'affaiblit, tout se disloque. Et maintenant qu'une circonstance difficile se présente, et on peut déjà prédire une défaite... le naufrage de la vertu.

C. Ce que je viens de dire suppose la négligence au sortir du pensionnat, la négligence complète arrivant par degrés successifs ; mais cette négligence peut exister à toutes les époques de la vie. Elle peut aussi ne se montrer que sur un point... Mais s'il en est parmi vous qui ont eu le malheur de s'abandonner à cette négligence, hélas, je suis sûr qu'elles ont fini par avoir quelque faute grave à se reprocher. Sachons profiter de cette triste expérience. — Cependant, pour que notre étude soit complète, considérons une troisième porte qui ouvre l'âme au péché mortel.

III. — Le respect humain.

Le péché en est la *conséquence* inévitable. Car le respect humain n'est autre chose que le désir immodérée de plaire aux hommes, la crainte immodérée de leur déplaire. Dès lors ce désir et cette crainte n'empêchent plus l'homme de déplaire à Dieu par quelque grave péché, ou du moins ils l'exposeront au danger prochain d'y tomber.

Ce respect humain est terrible, surtout pour les femmes, parce que la femme tient à être la reine de la société, à se concilier les hommages des hommes. Voyons donc les manifestations et les suites du respect humain, et montrons quelle erreur fondamentale fait toute sa force.

A. Le respect humain se manifeste dans les fréquentations, dans les plaisirs, et on y sacrifie sous prétexte de *sociabilité.* — Les autres vont au bal, au spectacle... il ne faut pas mener une vie de solitaire... il faut faire comme les autres... c'est le moyen d'être connue, c'est le moyen d'établir ses enfants... Il faut voir la société... Et sous prétexte de *sociabilité* on s'expose à des fréquentations dangereuses, on attise dans son cœur le feu des passions, si prompt à s'enflammer, on s'affadit le caractère, on devient incapable d'une occupation sérieuse, d'une piété solide... — Quelle illusion ! Ne sait-on pas qu'une femme est d'autant plus recherchée (par les gens de bien, s'entend),

qu'elle tient moins à l'être ; que le vrai moyen de placer ses enfants, c'est de ne pas les produire dans des réunions purement mondaines, que la réputation de légèreté leur enlèverait l'estime des gens de bien, et, par suite, compromettrait tout espoir d'un établissement convenable ?...

B. Respect humain dans les conversations. On le nomme alors *politesse*. — Sous ce prétexte une femme doit non seulement savoir écouter sans rougir des propos lestes, mais elle doit savoir répondre agréablement... badiner doucement... Qui ne voit où mène ce respect humain, comment il désarme la pudeur, comme il démantèle pièce par pièce cette forteresse, seul retranchement qui protège la vertu d'une femme ? Et pourquoi cette politesse ? Pour ne pas être bourrue, pour ne pas être cruelle ! — Illusion ! On est cruelle envers soi-même, et on manque totalement son but ; on se fait mépriser.

C. Respect humain dans les choses extérieures : ameublements, vêtements surtout. On le cache sous le nom de *mode*. - L'esclavage de la mode conduit-il au péché mortel ? Évidemment oui ! Sans parler des modes indécentes, combien, par amour de la mode, ont gravement manqué à leurs devoirs envers les pauvres ! Combien ont fait des injustices... Combien ont été causes des injustices commises par leurs maris pour les satisfaire, de la ruine de ces derniers !... Et on s'imagine gagner en considération parce qu'on est la reine de la mode ? Ce qu'on gagne, c'est une réputation de sottise... Il ne faut jamais être des premières à accepter une mode, ni les dernières à la quitter, voilà le milieu... De nos jours les modes se multiplient tellement qu'on peut sans honte être une année en arrière... On y gagnera en estime et surtout en vertu.

La femme qui se met au-dessus du respect humain, est, peut-on dire, sauvée.

Péroraison. - Que ces considérations servent à prémunir celles qui ont eu le bonheur de conserver leur innocence, et à les préserver de la chute. Puissent-elles

éclairer celles qui ont eu le malheur de tomber, et les préserver de la rechute. C'est plus difficile, mais c'est possible avec la grâce de Dieu.

PRÉSERVATIFS CONTRE LE PÉCHÉ MORTEL.

Quasi a facie colubri fuge peccata (Eccli. xxi, 2).

Comprenant la malice du péché, nous nous sommes dit : « Le péché mortel est si affreux que je veux l'éviter à tout prix. » Mais il ne suffit pas de le dire, il faut le faire. Et pour le faire, il faut en prendre le moyens. Ces moyens, je les réduis à trois.

I. — Éviter les petites fautes.

Il ne faut pas se faire de fausse conscience, regarder comme grave ce qui ne l'est pas ; — mais il n'en faut pas moins éviter les petites fautes.

D'abord, afin d'éviter de nous faire une fausse conscience, n'oublions jamais ce qui est requis pour qu'il y ait faute grave. Une faute grave suppose toujours : *a)* matière grave ; *b)* pleine délibération (c'est-à-dire qu'il faut savoir que c'est grave et savoir ce que l'on fait) ; *c)* plein consentement...

Mais de là ne suit pas qu'il faille mépriser les petites fautes, ne pas en tenir compte. Non ! car si on ne tient pas compte de ces petites fautes, si on ne tâche pas de les diminuer :

a) Elles conduisent à des fautes graves de même espèce : envie, vengeance..., désobéissance, insubordination..., impatience, colère...

b) Elles conduisent à des fautes graves d'une autre espèce. — L'orgueil et la vanité excessive ont besoin d'argent pour se satisfaire, de là... *Item* pour la gourmandise... *item* pour la paresse...

c) Elles affaiblissent l'âme et la rendent incapable de lutter. C'est ainsi que la dissipation peut conduire à l'impureté.

Donc : Étouffer le lionceau avant qu'il ne devienne lion... ; chasser le domestique infidèle avant qu'il n'ouvre la porte au voleur... ; arrêter l'hémorrhagie d'une petite coupure...

II. — Éviter l'occasion.

Qui aime le danger, y périra (Eccli. III, 27). Celui qui manie la poix, sera souillé par elle (Eccli. XIII, 1). — Et remarquez-le : L'homme qui a perdu son innocence aux yeux de Dieu et aux yeux du monde, peut la recouvrer par le repentir ; mais quand la femme tombe, Dieu peut pardonner et oublier, l'homme, le monde ne pardonne, n'oublie jamais. — Se jeter dans l'occasion, c'est marcher, les yeux bandés, sur le bord d'un précipice et vouloir que Dieu, ou bien conduise lui-même nos pas, ou nous entoure de gardes pour nous soutenir.

Or, quels sont les motifs qu'on peut avoir pour s'engager dans l'occasion, et auxquels il nous faut surtout prendre garde ?

A. La curiosité. — On veut voir, savoir, connaître... On a entendu parler... Mais qu'y gagnerez-vous ? Vous avez vécu si longtemps sans cela... Et puis, d'autres ont vu, connu pour vous...

« Mais je ne succomberai pas ! » Qu'en savez-vous ? Dina, fille de Jacob, veut voir par curiosité les filles du pays des Sichémites ; elle est enlevée...

B. Les plaisirs. — « On dit que c'est si amusant ! » Mais qui faut-il croire, Dieu ou les hommes ?... Si c'est si amusant, comment des personnes qui ont dans le monde tout ce qu'on peut désirer, quittent-elles ce monde ?

C. Les distractions. — « C'est toujours la même chose ! » Et quand vous vous serez damnée, quand vous serez dans les flammes de l'enfer, ne sera-ce pas, là aussi, toujours la même chose ?

Samson est une figure de la force irrésistible de l'occasion... il rompt les premières cordes comme des étoupes qui auraient passé par le feu... les secondes comme le fil dont on fait la toile... la troisième fois, on attache ses cheveux à un clou, et il doit faire un effort pour arracher le clou... la quatrième fois, on lui coupe les cheveux, et il succombe.

III. — Avoir confiance.

A. En Dieu. — Si nous ne nous exposons pas à l'occasion, Dieu nous aidera. Il a sauvé Daniel de la fosse aux lions..., les trois enfants de la fournaise...

B. En nos supérieurs... dans les personnes d'expérience. Quel intérêt ont-ils à nous tromper ? Aucun.

C. Dans notre confesseur surtout. C'est lui qu'il nous faut interroger, dont il faut suivre les conseils... Si nous ne savons pas si telle chose est un péché ou jusqu'à quel point c'est péché, ayons recours à lui. Le démon cherchera toujours à nous fermer la bouche, il faut résister. Le démon fait comme le général d'armée qui, voulant surprendre une place, fait égorger les sentinelles, de peur qu'elles ne donnent l'alarme.

ATTIÉDISSEMENT.

Usquequo claudicatis in duas partes ? Si Dominus est Deus, sequimini eum : si autem Baal, sequimini illum. (III Reg. XVIII, 21.)

Il est peu de femmes dans le monde qui n'aient reçu une éducation plus ou moins pieuse, et certes vous toutes qui m'entendez avez eu, du moins pendant un certain temps, des élans de ferveur. Élans pendant ou après votre éducation, peu importe ! Mais ces élans ont-ils duré ?

Dans quel état vous trouvez-vous maintenant ? Si vous n'avez plus cette ferveur, il s'est fait un passage, une transition de la ferveur à la tiédeur : passage qui pourrait aboutir au froid glacial du péché... Il est donc bien utile de considérer ce passage, afin de le prévenir ou d'y porter remède.

I. — En quoi consiste cette transition ?

A. Dans l'obscurcissement de la Foi. — Quand on est fervent, la foi domine ; les idées qu'elle suggère l'emportent : dans l'attiédissement, la foi diminue. On s'en aperçoit à trois choses.

a) On se soucie moins de la conservation de la foi. Jadis la foi était le grand trésor de l'âme, on n'aurait pas voulu la perdre pour rien au monde : maintenant on l'expose à tout vent de doctrine, à des lectures, des conversations, etc.

b) L'empire de la foi diminue. L'empire de la foi se montre par l'horreur du péché, par l'estime de la vertu. Horreur du péché dans les autres ou pour soi-même. Cette horreur fait place à une sorte d'indifférence. — Sans doute, il ne faut pas exagérer ce signe : *Nimis assueta vilescunt...* Il ne s'agit pas ici d'une sorte d'impression nerveuse causée par le récit ou la vue du crime ; il s'agit de la disposition de la volonté, se séparant du mal et cherchant le bien.

c) L'exercice de la foi est en souffrance. L'exercice de la foi est la piété ; ce sont les rapports avec Dieu. Encore une fois, il ne s'agit pas du plus ou moins de ferveur, de dévotion sensible que nous goûtons dans l'accomplissement de ces devoirs : il s'agit de notre exactitude, de notre fidélité à les remplir...

B. Dans la corruption de l'Espérance. — L'espérance chrétienne doit tenir le milieu entre la présomption et le découragement. Cela est, aussi longtemps qu'on reste fervent. Mais quand la ferveur s'en va, on tombe presque toujours dans l'un des deux extrêmes : ou bien on se met au large

en comptant sur la miséricorde de Dieu, et puis on va en avant sans se gêner... Ou bien on se laisse aller, sinon au désespoir, du moins au découragement ; on abandonne ses pratiques de piété, les sacrements, etc., sous le beau prétexte : « Cela ne me sert de rien !... » Ou bien encore, et ce n'est pas chose si rare, on passe d'un extrême à l'autre : de la présomption au découragement, et vice-versa...

C. Dans le refroidissement de la Charité. — *a)* L'amour de Dieu se refroidit, on ne s'intéresse plus guère à ce qui touche Dieu ; on n'a plus de zèle pour sa gloire, plus de générosité quand il s'agit de lui faire un sacrifice...

b) L'amour du prochain se refroidit... il fait place à l'égoïsme : on se recherche de plus en plus soi-même ; on ne veut rien souffrir des autres, rien faire pour les autres... On cherche de plus en plus à se mettre au-dessus d'eux, à se faire valoir, etc.

D. Dans l'engourdissement de la pudeur. — C'est là, chez la femme, encore un signe presque infaillible d'attiédissement. J'ai dit « engourdissement, » parce que la ferveur rend la femme, sous le rapport de la pudeur et de la chasteté, comme la sensitive qui se froisse et se retire au moindre contact. Un regard, un mot, un geste, la fait frémir et s'indigner. Mais quand on n'est plus fervent, on se laisse aller sous ce rapport ; on permet et on se permet davantage ; on accepte en souriant et presque avec plaisir ce qu'on eût auparavant repoussé avec indignation. La pudeur agonise.

II. — Malheur de cet état.

Comme nous le disions, l'attiédissement est une sorte de transition ; c'est un état incertain, et de là résultent ses inconvénients. C'est

A. Un état de déchirement. — Dieu et le monde se partagent le cœur attiédi. Dieu n'est pas entièrement banni de ce cœur, et dans bien des circonstances, il réclame ses droits. Quand la femme se jette dans le monde, le monde

semble lui reprocher ce qu'elle fait encore pour Dieu. D'autre part, le monde est dans son esprit et dans ses affections ; et lorsqu'elle se livre à des exercices qui ont Dieu pour objet, les idées, les désirs mondains l'obsèdent, la distraient, lui rendent la piété fade, insipide... De là un déchirement continuel, des tiraillements qui se font sentir dans la plupart de ses relations...

B. Un état de regrets et de remords. — Comme les idées de foi ne sont pas encore éteintes, elles travaillent encore sur l'âme. Bon gré mal gré, on se reporte au temps où l'on était encore fervente ; on compare le trouble, l'agitation fiévreuse où l'on vit maintenant avec le calme, la tranquillité d'autrefois, et l'on ne peut empêcher les regrets qu'excite ce souvenir... Et ces regrets deviendront bientôt des remords, quand on se dit : « C'est par ma faute que j'en suis là ? » et quand surtout on commence à devoir se reprocher des chutes plus lourdes !

C. Un état d'angoisse pour le présent. — Où en est-on ? Les dispositions sont-elles bonnes ou mauvaises ? Est-on en état de grâce ou en état de péché mortel ? On n'en sait rien. C'est à cette situation que s'applique essentiellement l'oracle de l'Écriture : *Quis scit utrum odio vel amore dignus sit ?...* Et qu'il est terrible de ne pas pouvoir, du moins avec une certitude morale, se dire, la main sur la conscience : « Je suis l'amie de Dieu. »

D. Un état d'incertitude pour l'avenir. — Où tout cela aboutira-t-il ? S'il n'y a pas encore péché grave, n'y en aura-t-il pas bientôt ? S'il y en a déjà, est-ce que ces péchés ne vont pas dégénérer en habitude ? Est-ce que nous n'allons pas tomber dans une sorte d'indifférence, d'endurcissement ? Et quelle sera notre mort ? Tout cela est également douteux. Oh, que cette incertitude est affreuse ! Et dire qu'elle a pris la place de l'espérance, d'une douce sécurité !...

III. — Causes et remèdes.

Tout le monde sent le malheur de cet état ; tout le monde désire en sortir ou s'en préserver. Pour cela, il faut en étudier les causes, et ces causes indiquent elles-mêmes les remèdes. Nous pouvons en signaler trois :

Première cause : *Céder aux circonstances, au lieu de les dominer.* — C'est le cas pour une foule de personnes engagées dans des relations mondaines, dans les affaires, etc. Elles se laissent entraîner par les circonstances. Si les circonstances les portaient à la piété, aux bonnes œuvres, etc., elles seraient bonnes, charitables ; les circonstances les jettent dans la dissipation : elles deviennent dissipées, évaporées... Fêtes, danses, etc...

Remède : *Rattraper petit à petit l'empire sur les circonstances.* Cela doit se faire lentement, avec adresse, si cet empire nous a échappé et que nous ne pouvons pas brusquer la situation. Mais si nous sommes maîtresses absolues, il est quelquefois bon de poser un acte de vigueur et de faire d'un coup la réforme complète.

Deuxième cause : *Mettre le monde au premier plan et Dieu au second.* — Pour bien des personnes, c'est ce qui arrive. Quand elles voient en présence les intérêts de Dieu et ceux du monde, les lois de Dieu et celles du monde, les exigences de Dieu et celles du monde, c'est le monde qui passe avant tout et Dieu est relégué en arrière. Et comme le monde est infiniment exigeant, que ses exigences se traduisent d'une façon sensible et visible et que celles de Dieu ne parlent qu'à la conscience, Dieu finit par s'effacer complètement devant le monde...

Remède : *Faire la part de Dieu et la lui conserver avant tout.* Ceci doit surtout avoir lieu pour les exercices de piété, pour ce qui constitue la vie réglée et vraiment chrétienne. Sans doute, il peut y avoir des cas exceptionnels, mais ils doivent être extrêmement rares. Sinon, on retombe dans la tiédeur.

Troisième cause : *Chercher partout le plaisir et éviter la gêne.* — C'est peut-être la cause la plus générale d'attiédissement. Elle ne concerne pas seulement les personnes engagées dans le monde, elle concerne les personnes pieuses, les religieux mêmes, quand on prend le mot « plaisir » dans son sens le plus large. Dès que l'on cherche ses aises et que l'on se refuse à souffrir, on doit nécessairement devenir tiède...

Remède : *Exercer dans sa position la mortification chrétienne.* Quelque dur que paraisse le mot, il doit être prononcé ; et non seulement prononcé, mais pratiquement compris... Si on le comprend ainsi, la tiédeur ne sera pas à redouter.

Péroraison. — Examinez-vous sur votre état... Si vous reconnaissez chez vous l'attiédissement, voyez-en les causes ; décidez-vous à employer les remèdes...

CONFESSION.

Non confundaris confiteri peccata tua (Eccli. iv, 31).

Cette sentence que le Sage prononce en général sur l'aveu des fautes, peut fort bien s'appliquer à la confession. Et puisque nous touchons ici une matière qui fait le sujet des attaques continuelles des impies, de leurs railleries, de leur colère, il importe de donner des idées justes et des conseils sérieux. — Le confessionnal est un des dons les plus précieux que Jésus-Christ ait faits à une femme chrétienne ; mais il ne faut pas se le dissimuler : on peut en abuser, on peut y trouver des dangers réels. Cela est insinué dans mon texte. Voyons donc comment il faut considérer la confession, et ce qu'il y faut éviter.

I. — Comment faut-il considérer la confession ?

A. Comme un *remède* aux fautes passées. — Voilà ce qu'elle est avant tout dans l'institution divine, et vous savez ce qui est requis essentiellement pour qu'elle opère cet effet. Distinction fondamentale : pour les fautes mortelles, contrition puisée dans les motifs de foi avec bon propos et confession sincère, aussi complète qu'on le peut raisonnablement. — Pour les fautes vénielles : 1° Contrition tombant au moins sur une faute légère en particulier (à moins qu'on n'accuse à nouveau une faute grave de la vie passée) ou sur le grand nombre de nos fautes. 2° Confession d'une espèce au moins de fautes légères, sans ajouter le nombre.

B. Comme une *source de consolation.* — Nos fautes mêmes ont déjà pour effet de nous désoler. Mais outre nos fautes, nous avons encore nos misères personnelles ; nous avons des chagrins, etc., qui nous font tomber dans des fautes d'impatience, de découragement, etc. La confession est destinée à nous encourager, à nous consoler... Mais remarquons-le bien : le but de la confession étant tout spirituel, tout surnaturel, nous ne devons exposer nos chagrins que pour recevoir des remèdes surnaturels, c'est-à-dire le moyen d'en tarir la source ou de les supporter patiemment et méritoirement. Ce n'est donc pas pour nous rendre intéressants, pour nous disculper, accuser les autres, etc.

C. Comme un *préservatif* contre les dangers. — Il faut supposer au préalable que le confesseur est un homme d'expérience, qu'il nous connaît. Dès lors il est plus à même que tout autre de nous signaler un danger. Mais pour cela il faut le tenir au courant de ses propensions, de ses doutes, de ses inquiétudes...

Il faut surtout prendre garde, lorsqu'une idée ou une affection commence à nous occuper, lorsque la voix de la conscience nous trouble et nous invite à consulter le confesseur. Ne vous laissez jamais prendre au piège du démon,

lorsqu'il viendra vous dire : « Si vous faites connaître votre état, votre confesseur vous ordonnera de rompre cette liaison, etc., et il n'y a pas de mal. » Ne pas commencer par faire la chose... lire le livre... et puis demander conseil, pour voir ce que le confesseur dira... « Mon Père, puis-je donner une soirée le samedi ? — Non, mon enfant. — Mais, mon Père, mes invitations sont déjà faites ! »... Quand le mal y est, il est trop tard ! Qand on est tombé dans le puits, à quoi sert de se précautionner ?

D. Comme une *lumière* dans les difficultés. — On peut généraliser davantage le point précédent. Car le confesseur est docteur, maître de la vie spirituelle ; il peut donc donner conseil dans les circonstances difficiles, afin que nous sachions comment nous y conduire sans nuire à notre SANCTIFICATION. Ici, remarquons-le encore une fois, il ne s'agit pas de choses temporelles en tant que temporelles ; il ne s'agit pas de placement de fonds, de changement de domicile, d'ameublement, etc... Si vous voulez parler de cela à votre confesseur, hors du confessionnal, soit ! Mais, sachez-le bien, il n'a pas de grâces d'état à cette fin.

E. Comme un *moyen de perfection.* — Ce moyen, nous devons l'employer surtout : *a)* Pour nous préparer à entendre la voix de Dieu dans le choix d'un état... *b)* Pour nous éclairer et demander conseil dans ce choix même... *c)* Pour croître en vertu dans l'état que nous avons embrassé. — Mais dans cette matière si délicate on doit être convaincu de l'impartialité, de la prudence du confesseur, et sentir une grande confiance pour lui. Sans cela on serait tourmenté, inquiet, dans une circonstance qui demande beaucoup de calme et toute notre générosité.

Voilà l'idéal de la confession. Qui ne voit l'utilité de confessions ainsi faites ? Mais on peut ou bien empêcher que la confession ne produise ces fruits ou même rendre la confession au moins dangereuse, sinon nuisible. C'est ce qu'il faut éviter.

II. — Que faut-il éviter en se confessant ?

A. Sous peine de rendre la confession *inutile ou moins utile,* évitez trois défauts.

a) La susceptibilité. — Vous allez à confesse pour entendre la vérité et non pour être flattées. Rappelons-nous ce que nous attendons du médecin : nous n'examinons pas combien il est poli, agréable, nous voulons qu'il nous guérisse. Nous devrions aimer que l'on nous connût comme nous sommes et qu'on osât nous le dire. Et si on nous juge un peu moins favorablement que nous n'attendions, humilions-nous et demandons-nous comment Dieu nous juge !

b) L'inconstance. — Elle est souvent le résultat du défaut précédent... D'autres fois c'est une manie : on veut papillonner. Sans doute, il faut se choisir un bon confesseur, mais pour cela il ne faut pas les essayer tous. Consultons, et quand nous avons réussi, ne veuillons pas toujours trouver mieux !

Il est cependant des circonstances où il faut changer : 1° Quand on n'a plus confiance dans le confesseur... 2° Quand il y a une chose que nous n'osons absolument pas dire. Mais alors, si la direction doit changer, il est préférable d'abandonner entièrement le premier confesseur... 3° Quand le confesseur devient dangereux (1).

Enfin, il peut être utile de changer, quand une circonstance extraordinaire se présente, quand on veut consulter sur le choix même du confesseur, etc.

c) L'enfantillage. — Ce sont ces puérilités qui gâtent les progrès dans la vertu : « Je ne saurais pas me confesser à un autre. — Je ne veux me confesser que le matin avant d'aller à la communion. — Je ne veux pas me confesser en tel endroit. » S'il n'y a pas là des raisons sérieuses, tout cela est sot, rien de plus, rien de moins.

(1) Ne pas dire cela en public, mais l'insinuer dans le point suivant. *(Note du Père Verbeke.)*

C'est d'ordinaire dans la jeunesse que ces manies se contractent.

B. Sous peine de rendre la confession *nuisible,* il faut éviter de faire de la confession

a) Une conversation. — Rien de plus déplorable que de se servir du confessionnal, soit en confession, soit hors de la confession, pour faire la causette. On vient s'accuser en confession d'avoir dit un mot à l'église, et au confessionnal même, qui est dans l'église, on entame une conversation avec son confesseur... Que dire des causeries dans la confession ? Causeries sur le mari, sur les enfants, sur les domestiques, etc... accusations contre eux... On ne vient pas à confesse pour accuser, mais pour s'accuser. Et quand cela est connu, quelle idée cela donne-t-il de la confession ? Car il y en a qui vont raconter après ce qu'on leur a dit, ou ce qu'elles ont dit en confession...

b) Une torture. — C'est l'extrême opposé. On comprend à qui ce mot s'adresse. C'est aux scrupuleuses, à celles qui trouvent un supplice dans l'examen de conscience, dans la contrition, dans la confession, dans l'accomplissement de leur pénitence, enfin dans tout ! Je n'ai à leur dire qu'un mot : Dieu veut être servi raisonnablement. Ne supposez pas qu'il exigera de vous plus que vous ne pouvez exiger *raisonnablement* de vos enfants, de vos domestiques, quand ils ont commis une faute !

c) Une académie, c'est-à-dire *une discussion.* — Le mot vous étonne ? Que fait-on dans une académie ? On y discute des opinions. Il ne faut pas faire du confessionnal une classe de théologie où vous raisonnez avec le confesseur sur la gravité de vos péchés, sur votre contrition, etc. Soumettez-vous. Vous êtes devant votre juge... Sans cela vous sortirez du confessionnal bouffie d'orgueil...

C. Sous peine de *graves dangers*, évitez l'affection sensible, (en termes plus adoucis) *la familiarité.* Il est bon, excellent de n'avoir avec son confesseur que les relations du confessionnal. Si cela ne peut être, évitons la familia-

rité, la sensibilité. N'exagérons rien, mais, soyons prudents !

Conclusion. — Bien choisir son confesseur, voir dans le confesseur l'homme de Dieu, bien se servir de la confession.

VOCATION.

Exorde. — *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos* (Joan. xv, 16).

Il n'y a rien de plus remarquable que l'exercice de la sagesse et de la bonté de Dieu dans la répartition des états de vie, que cette marche de l'univers qui atteint son but, le but de Dieu, malgré toutes les vicissitudes. Mais si l'univers atteint sa fin, il faut bien le dire, un grand nombre de personnes sont malheureuses dans cet univers, parce qu'elles n'occupent pas la place que Dieu leur a destinée. Il en serait tout autrement, si chacun occupait sa place. Donc nécessité de réfléchir à sa *vocation*, afin de la connaître et de la suivre.

I. — Idée de la Vocation.

Nous connaissons tous d'une façon générale ce que c'est que la vocation, c'est-à-dire que nous appelons ainsi la destination à tel état, de préférence à tel autre. Mais cette destination peut être illusoire ou réelle, et d'après cela il y a des vocations fausses et une vocation vraie.

A. Vocations fausses. — J'appelle vocations fausses celles qui reposent sur un fondement faux. Telles sont :

a) La vocation d'influence, qui résulte *uniquement* de l'impulsion donnée par les parents, par les amis, etc. C'est ce que j'appelle des vocations *serinées*.

b) La vocation d'impression, ou celle qui repose sur un jeu d'imagination ou une tendance de sentiment. C'est

ainsi qu'on rencontre des vocations religieuses créées par l'imagination. On se fait un idéal sublime de dévouement, de communication avec Dieu, etc. Mais on oublie les épines qui entourent ces roses. Semblablement on se croit appelé au mariage, parce qu'on a lu des romans qui invariablement montrent dans le mariage le bonheur parfait... Ou bien on se croit appelé à cet état parce que déjà le cœur est engagé. C'est la vocation de sentiment.

c) La vocation d'ambition. Elle résulte du seul désir de s'élever, de se faire une position plus considérable, de dominer, de trôner.

d) La vocation de faiblesse. C'est la plus malheureuse de toutes. Elle est le fruit de nos imprudences, de nos habitudes mondaines, peut-être même de nos chutes. Tout cela a rendu impossible notre entrée dans un état plus sublime ; il ne nous reste plus que le terre-à-terre de la vocation mondaine...

B. Vocation vraie. — La vocation vraie est :

a) Le choix raisonné d'un état. — Donc choix réfléchi, délibéré, personnel, par opposition à l'influence, à l'impression, etc.

b) Dans le but d'assurer son salut. — Tel doit être le but final, principal. Il ne s'agit pas de dire : « J'entrerai dans tel état et j'y ferai mon salut, » mais : « *Pour* faire mon salut je dois entrer dans tel état. » Sinon, on mettrait la voiture avant les chevaux...

c) Par l'accomplissement des devoirs qu'il impose. — Nous ajoutons ces paroles afin d'éviter une illusion assez fréquente : celle de considérer un état sous le rapport des avantages qu'il présente, sans tenir compte de ses obligations et par conséquent des difficultés qui y sont attachées...

d) Avec la grâce de Dieu qui nous appelle. — Voilà le fondement de la vocation. C'est sur la Providence divine qu'est basée la diversité des carrières ; c'est sur la grâce de Dieu qu'il faut s'appuyer, si l'on veut se sauver. De cette manière nous excluons la présomption.

II. — Manifestation de la Vocation.

Mais si Dieu appelle à un état, il est clair qu'il doit manifester cet appel de manière que chaque personne le puisse connaître et y répondre. Examinons donc les principaux moyens dont il se sert. Il y en a quatre, que nous plaçons dans un ordre logique d'après leur succession naturelle et leur effet plus ou moins décisif. Ce sont :

A. L'APTITUDE, — tant naturelle : talents, santé, etc., que surnaturelle : vertu, bonnes habitudes, etc. Ce moyen est avant tout une *condition* de vocation ; c'est-à-dire que si l'aptitude n'existe pas, on peut dire à coup sûr que la vocation n'y est pas non plus.

B. L'INSPIRATION INTÉRIEURE. — C'est le grand moyen providentiel, et il pourrait suffire à lui seul, si nous étions assez éclairés pour distinguer l'action de Dieu de toute autre action. Voici les formes les plus ordinaires de l'inspiration.

a) La conviction. — Cette conviction profonde, calme, inébranlable que tel est notre état. Quand cette conviction se trouve dans l'âme et qu'elle y persévère, quand elle va de pair avec une conduite régulière et pieuse : on peut en être certain, c'est la vocation.

b) L'attrait ou la répulsion, naturelle ou surnaturelle. — Rarement on trouve cette conviction inébranlable dont nous venons de parler ; plus souvent il y a attrait vers un état, répulsion pour un autre. Ces sentiments peuvent être basés sur des motifs naturels ou sur des motifs surnaturels. D'une manière comme de l'autre, mais dans le dernier cas surtout, quand ces sentiments persévèrent, qu'ils s'emparent de l'âme, sans qu'il y ait cependant désordre moral, on y trouve un signe plus ou moins certain de la volonté de Dieu.

c) La lutte — est un état plus fréquent encore, et c'est celui où l'on a besoin de plus de lumière pour reconnaître l'action divine. On peut affirmer cependant que, dans cet état, l'idée qui revient le plus souvent, le plus importuné-

ment, celle qui nous poursuit malgré nous, surtout si elle se représente ainsi lorsqu'on s'y doit attendre le moins, par exemple dans une réunion mondaine, au bal, etc., on peut affirmer, dis-je, que cette idée vient de Dieu.

C. Les conseils extérieurs. — Si nous avons blâmé les vocations serinées, cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas demander conseil en cette matière, ni même que les conseils ne puissent pas déterminer la vocation. Au contraire, les conseils doivent toujours y avoir une grande influence, et souvent ils produisent la lumière au fond de l'âme. Mais pour cela il faut que les conseils soient :

a) Éclairés, c'est-à-dire que les personnes consultées soient en état de donner conseil en cette matière, à cause de leur science, de leur prudence, de leur expérience.

b) Désintéressés, c'est-à-dire que ces personnes n'aient aucun intérêt temporel de fortune, d'affection naturelle, etc., engagé dans notre vocation, ou qu'elles sachent se mettre au-dessus de ces intérêts. Les personnes dont nous devons surtout estimer les conseils, sont : nos parents, supposé qu'ils soient impartiaux ; nos maîtresses ; avant tout, notre confesseur.

D. Les événements. — Quelquefois la décision est en quelque sorte donnée par les circonstances. Et c'est ainsi qu'il y a des vocations produites :

a) Par nécessité. — soit physique, soit morale, lorsque, par suite du concours des événements, il devient ou physiquement ou moralement nécessaire de suivre ou d'abandonner une vocation, par exemple : mort des parents, perte de fortune, maladies, dangers pour la vertu, etc.

b) Par convenance. — Sans qu'il y ait nécessité, il peut y avoir convenance. C'est ainsi que certaines personnes se marient afin de continuer la profession paternelle... Mais pour que la convenance détermine raisonnablement la vocation, il faut qu'elle ne soit pas contraire à l'inspiration intérieure.

c) Par secousse ; — quand un événement imprévu vient

tout à coup changer la direction des idées ; par exemple, la mort d'un fiancé, une déception, etc.

III. — Fidélité à la Vocation.

La fidélité à la vocation consiste dans les précautions à prendre pour la connaître et la conserver. On peut les rapporter à trois temps différents.

A. Avant la délibération. Il faut prendre garde, même dans le jeune âge, de ne pas fermer les voies au bon Dieu. Or, on peut surtout les lui fermer :

a) En dissipant ou en faussant l'intelligence par une conduite légère, inconséquente, par des lectures frivoles ou même dangereuses ; en se laissant aller aux idées, aux préjugés du monde, etc.

b) En raidissant ou dépravant la volonté, par exemple en allant en avant de parti pris, en disant d'avance : « Tel état sera le mien, et je n'en veux pas d'autre ; » ou bien : « A aucun prix je ne veux entrer dans tel état. »... « Je suis prête à faire la volonté de Dieu, mais tel sacrifice, je ne saurais m'y résoudre. »

B. Pendant la délibération, ou plutôt pendant le travail de la grâce. Il faut prendre garde :

a) De compromettre la vocation par un engagement précipité. Cela est surtout à craindre, quand il s'agit d'un établissement, d'un mariage. Ne nous décidons pas à la légère !

b) De s'exposer à perdre la vocation, en bravant les dangers, en se jetant malgré sa faiblesse, sans une nécessité suffisamment constatée, au milieu des périls et des séductions du monde. Ne cédons pas à ces sophismes qu'on pourra faire valoir auprès de nous : « Pour juger si l'on n'est pas appelé à vivre dans le monde, il faut connaître le monde, etc. »

C. Aprés la délibération, c'est-à-dire quand la vocation est déjà claire et que la décision est prise :

a) Avant d'entrer dans le détail du choix, choix de la

personne qu'on veut épouser, choix de la congrégation où l'on veut se consacrer à Dieu, il est bon de réfléchir encore, et il ne faut pas s'engager sans bien savoir ce que l'on fait.

b) D'un autre côté, il ne faut pas trop différer l'exécution de la résolution. Quand une fois elle est bien prise, allons en avant le plus tôt possible ; sinon, des obstacles peuvent surgir, notre volonté peut être ébranlée, et tout serait compromis...

D. En tout temps, il faut prier et consulter.

Conclusion. — Ces règles s'appliquent à la vocation aux trois grands états que la femme peut embrasser : le mariage, la vie religieuse, le célibat dans le monde. Mais par le célibat, nous entendons le célibat de libre choix et non le célibat forcé, la condition de vieille fille, à moins que l'absence de partis ne détermine cette vocation. Alors il reste à la sanctifier.

CHEMIN DE LA CROIX.

Exorde. — *Jesus ut sanctificaret per suum sanguinem populum, extra portam passus est. Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes* (Hebr. XIII, 12).

Un des exercices les plus utiles de la vie chrétienne est sans contredit le chemin de la Croix, non seulement à cause des nombreuses indulgences qui y sont attachées, mais parce que cet exercice nous rappelle toutes les vérités qu'il nous est utile de considérer souvent. C'est une véritable Retraite abrégée. Mais pour cela, il faut l'adapter à nous-mêmes, et c'est ce que nous allons essayer de faire en parcourant les quatorze stations.

Avant tout, il importe, quand nous commençons cet exercice, de bien nous mettre dans la réalité.

Voyons donc cette foule amassée autour du palais de Pilate, ces gardes rangés autour du tribunal... Pilate sur

son siège... au milieu Notre Seigneur Jésus-Christ... Écoutons les cris : *Non hunc, sed Barabbam !*

I. — Pilate condamne Jésus. J'écoute cette sentence de mort prononcée contre Jésus... Elle me rappelle la sentence prononcée contre Ève dans le Paradis terrestre : « Vous enfanterez dans la douleur, vous serez soumise à l'homme »... Cette sentence était méritée, cette sentence est la mienne... Comment l'ai-je portée ? Est-ce que je n'ai pas mérité encore une autre sentence ? La sentence de l'enfer ?... L'innocent Jésus s'est laissé condamner pour me soustraire à cette sentence. Comment ai-je répondu à son amour ?

II. — Aussitôt la condamnation prononcée, voilà la croix ! Regardez comme elle est lourde... Jésus étend vers elle ses bras et l'embrasse avec amour... Cette croix représente toutes les peines, toutes les difficultés que nous rencontrons dans la vie. Les croix sont la condition indispensable de notre salut. Impossible de nous soustraire aux croix. A quoi bon nous illusionner ? Il faut exercer une sainte violence contre nous-mêmes. Le comprenons-nous ? Agissons-nous en conséquence ? Demandons-en la grâce à Jésus chargé de sa croix !

III. — Le cortège funèbre se met en marche. Peuple, soldats, bourreaux, malfaiteurs, puis Jésus, chargé de sa croix... Il est si faible, si exténué ! A peine a-t-il fait quelques pas, il tombe ! Bruit, tumulte... Je vois le Sauveur couché sous la croix ; je lui demande pourquoi il est tombé. C'est pour expier mes péchés, les chutes de ma jeunesse. Ah ! mon Jésus, je me repens de ces fautes, je les ai déjà, je l'espère, bien confessées et pleurées ; mais je les détesterai, je les pleurerai toujours...

IV. — On avance... Tout à coup quel mouvement dans la foule ! Des cris : « C'est elle ! C'est la mère du Galiléen ! » En effet, voilà Marie. Elle traverse la haie de soldats, elle se précipite au-devant de Jésus, elle le voit portant sa croix. Est-ce bien lui, son enfant ? Qu'il est méconnais-

sable ! « Mon fils ! Ma mère ! » — Quelle douleur ! Quel déchirement dans ces deux cœurs ! Ah ! voilà la condamnation de mes affections terrestres, de mes liaisons coupables...

V. — Cependant les soldats ont arraché Marie des bras de son Fils et l'ont repoussée dans la foule... Jésus avance péniblement... chargé de sa lourde croix. On craint qu'il ne puisse pas parvenir au Calvaire... Que faire ?... Voilà un homme qui arrive, on le force à soulever la croix. Résistance de Simon, dégoût. Il se tient d'abord à distance derrière Jésus... Mais peu à peu la vue de cette patience le gagne ; il porte volontiers la croix ; il est touché, il est sanctifié...

Telle est l'utilité des adversités, lorsqu'on sait en profiter ! Quelle leçon pour moi !

VI. — Mais un peu plus loin un spectacle bien différent s'offre à mes égards. La porte d'une maison de grande apparence s'ouvre ; une femme d'un air noble traverse la foule, écarte les bourreaux, s'agenouille respectueusement devant le Sauveur et lui essuie la face avec un suaire. C'est Véronique ! Oh ! qu'il est consolant pour moi de penser *que celle* qui a osé si héroïquement braver le respect humain pour soulager le Sauveur souffrant, *ce fut une femme*. Que son exemple m'anime ! Oui, je veux aussi me mettre au-dessus du respect humain, soulager le Sauveur dans la personne des pauvres... dans celle du souverain pontife... dans celle des ministres des autels... dans l'Eucharistie...

VII. — Notre-Seigneur a donc eu un moment de consolation. Et comme s'il voulait nous montrer que ce n'est pas ce qu'il voulait sur ce chemin du Calvaire, un instant après il tombe de nouveau. Seconde chute, plus terrible que la première et qui provoque de nouvelles violences de la part des soldats !... Ah ! nous ne nous sommes pas contentés des chutes de notre enfance. Nous en avons ajouté d'autres. Depuis notre première communion, pen-

dant notre vie de pension jusqu'à notre entrée dans le monde, quelles sont les fautes qui ont le plus affligé le cœur de Jésus ? Demandons-lui pardon !

VIII. — Cependant, au moment de cette chute et quand le cortège continue, j'entends derrière Jésus des pleurs et des gémissements. Jésus se retourne : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Les jours viendront où l'on dira : Heureuses les stériles et celles qui n'ont pas allaité ! Car si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ? » Est-ce que ces paroles ne vous semblent pas bien dures ? N'est-ce pas là une façon singulière de répondre à la compassion de ces femmes ? Ah ! c'est que cette compassion n'était qu'une compassion stérile ! Ces femmes étaient des femmes sensibles, voilà tout ! Combien n'y en a-t-il pas de ce genre ? Elles gémissent sur les maux de l'Église, etc., mais elles ne font rien pour guérir ces maux... elles mettent leurs enfants ou les laissent mettre dans des institutions dangereuses !... Ah ! c'est pour elles que fut prononcée cette parole : « Pleurez sur vous-mêmes. » Puissé-je n'être jamais de ce nombre !

IX. — On est arrivé en vue du Calvaire. Et voilà que Jésus tombe pour la troisième fois. C'est la chute la plus lourde... Elle provoque de plus terribles colères... Jésus veut réparer les péchés commis par certaines femmes, péchés plus graves, moins excusables, péchés qui en entraînent souvent beaucoup d'autres... Quels n'ont pas été les miens ?

X. — Enfin la victime est arrivée au lieu du sacrifice. Je vois comme on arrache à mon Sauveur ses vêtements, qui s'étaient collés à ses plaies. Quelles atroces douleurs ! Il est là dans sa sanglante nudité, et on lui présente du vinaigre et du fiel... Est-ce que j'oserais bien me montrer à côté de lui dans tout l'éclat de ma toilette, peut-être bien peu modeste ? Est-ce que j'oserais étaler près de lui mes bijoux, y laisser s'exhaler l'odeur de mes parfums... m'y rassasier de friandises ?

XI. — Et maintenant on le jette sur la croix, on l'y étend avec force, on lui perce les mains et les pieds d'horribles clous ! Quelle couche !... Et moi, je suis si difficile, si délicate. Tout doit être si parfaitement approprié à mes caprices... ameublement, etc... Ah ! que me disent cette croix, ces clous, cette couronne d'épines ?

XII. — La croix se dresse, elle s'enfonce dans la terre avec un bruit sinistre. Jésus y demeure suspendu pendant trois heures ; et enfin il y meurt !... Il est mort, mort pour mes péchés !... C'est moi qui l'ai tué !... Qu'est-ce que je pense de moi-même ? Qu'est-ce que je promets à Dieu devant cette croix ?

XIII. — La passion est terminée... On descend Jésus de la croix, et on le dépose sur les genoux de sa Mère !... Où dois-je trouver la fin de mes peines, la consolation de mes douleurs ? Sur le sein de Marie, de la Reine des martyrs.

XIV. — Mais tout n'est pas fini ! On enferme mon Sauveur dans la solitude et l'oubli du tombeau. C'est là qu'il va demeurer pendant trois jours, pour ressusciter ensuite et prendre possession de sa gloire... Si je veux avoir part à cette gloire, je dois aussi me résigner à l'obscurité, à l'humiliation, à la souffrance. Y suis-je disposée ? Comment ne pas l'être, après la méditation que je viens de faire ?

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Tu, Domine, suavis et mitis, et multæ misericordiæ omnibus invocantibus te (Ps. LXXXV, 5).

Ces paroles, vraies en général, quand il s'agit de Dieu, ont un caractère plus spécial d'à-propos quand nous pensons à l'humanité sainte de Notre-Seigneur et spécialement à son adorable Cœur. Mais si le Cœur de Jésus doit

être le refuge, la consolation de tous les chrétiens, nous pouvons dire que la femme chrétienne y doit surtout recourir. — C'est ce que nous allons tâcher de faire bien comprendre, en montrant ce divin Cœur comme *consolation* et *lumière* de la femme chrétienne.

I. — Consolation : Ce cœur est un cœur souffrant.

Nous pouvons affirmer sans crainte que la vie d'une *femme vraiment chrétienne* se résume dans la *souffrance*. Cette souffrance, elle ne pourrait y échapper jusqu'à un certain point que par le désordre : ou plutôt, alors elle substituerait à la douleur une autre peine, plus cuisante et plus funeste : le remords. Il faut donc que la femme se résigne à accepter la souffrance, et, pour cela, il lui suffit de jeter un coup d'œil sur le Cœur de Jésus. La représentation même de ce Cœur la consolera.

A. Cœur surmonté de la croix. — Ce qui me frappe tout d'abord, c'est la croix qui surmonte le Cœur.

a) Le cœur de mon Sauveur est un cœur crucifié. Si ce cœur innocent, saint et pur, a été sujet à la douleur, s'il a tant souffert, dois-je, puis-je même m'étonner de rencontrer également la souffrance sur mon chemin ?

b) La croix se dresse dans le Cœur comme sur un autel, et elle se dirige vers le ciel... C'est pour nous montrer que la croix est le chemin par où notre cœur peut tendre vers Dieu... qu'elle est comme l'ancre qui doit fixer notre cœur en Dieu... qu'elle est le drapeau planté sur la citadelle de notre cœur et montrant que cette citadelle appartient à Dieu.

c) Mais cette croix est plantée *dans* le Cœur : elle est donc toute trempée du sang divin ; ce sang pénètre la croix, il est comme la sève de cet arbre de vie. Oh ! souvenons-nous toujours que nos croix sont aussi arrosées de ce sang et que ce sang, pourvu que nous voulions nous en appliquer les fruits, que ce sang nous adoucira l'amertume de la croix, en tempérera l'aspérité, en allégera le poids...

B. Cœur entouré d'épines. — Que signifient ces épines qui entourent le Cœur de Jésus ? Les épines n'ont pas la pesanteur de la croix, elles ne donnent pas la mort, elles ne constituent pas le dernier supplice ; mais elles n'en causent pas moins des douleurs cuisantes, et d'autant plus cuisantes qu'elles sont plus multipliées... Aussi le Cœur de Jésus est-il environné d'épines. — Que d'épines dans la vie d'une femme chrétienne ! Ne peut-on pas dire aussi qu'elle en est couronnée ? Les épines, ce sont les mille petits chagrins, les mille petites tracasseries qui se rencontrent continuellement : manques d'égard, mots blessants, froissements, etc. Et quand on a un cœur sensible, on souffre souvent plus de ces mille riens répétés, que d'une grande douleur passagère. Et pourtant il faut les supporter ? Que faire donc ? Se raidir ? S'aigrir ? Tout cela n'aboutirait qu'à envenimer les blessures... Non, ce qu'il faut, c'est recourir au Cœur souffrant de Jésus et, à chaque épine qui nous pique, regarder le buisson épineux dont ce divin Cœur est entouré.

C. Cœur percé d'une lance. — Non seulement la croix est plantée dans ce Cœur, non seulement les épines l'environnent ; mais une lance le transperce et en ouvre les plus profondes cavités. Dans l'ordre de la souffrance, que signifie ce coup cruel porté au cœur du Rédempteur ? Ah ! c'est bien le coup porté par l'ingratitude ? Oui, l'ingratitude perce le cœur, elle le déchire complètement. Et faut-il montrer quelles ingratitudes le Sauveur a dû souffrir ? Celle du peuple, de ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits..., l'ingratitude de ses disciples, de ses apôtres, surtout celle de Judas, celle de Pierre..., puis l'ingratitude des hommes à travers tous les âges..., l'ingratitude de ceux qui auraient reçu les bienfaits les plus insignes... Et demandons-nous bien si notre ingratitude n'est pas venue également percer le cœur de notre Maître !... Et quand nous aurons fait toutes ces réflexions, quand nous aurons vu ce cœur percé par l'ingratitude, faisons alors un retour

sur notre position... Sans doute l'ingratitude est aussi bien souvent le partage de la femme, et cette ingratitude lui est bien sensible, surtout quand elle vient de la part de ceux auxquels elle a voué le plus d'amour... Mais quand elle songera aux ingratitudes dont fut abreuvé le cœur de Jésus, et à la mesure dans laquelle elle-même a contribué à ces ingratitudes, elle n'osera plus se plaindre... elle s'efforcera seulement de se montrer désormais de plus en plus reconnaissante envers le divin Sauveur.

II. — Lumière : Ce cœur est un cœur triomphant.

Si la femme chrétienne a reçu en partage la souffrance, on peut dire néanmoins qu'elle est destinée à la *victoire*. Cette victoire, elle sent le désir de la remporter ; elle aspire à je ne sais quelle domination... Et le démon, toujours rusé et acharné à notre perte, profite de cette tendance pour exciter l'ambition de la femme, pour flatter son orgueil, et la jeter par l'espérance de la domination dans toutes les petitesses de la vanité, dans tous les égarements de la passion. Le Cœur de Jésus nous apparaît tout environné des rayons de la gloire et tout embrasé des flammes de l'amour. Pour peu que nous voulions réfléchir, il nous apprend comment nous devons triompher.

A. Le Cœur de Jésus triomphe par son union avec Dieu. — Ce qui fait au ciel la béatitude de l'humanité sainte de Notre-Seigneur, c'est son union intime avec la divinité. Son cœur est continuellement inondé d'ineffables délices ; tous les trésors de la perfection infinie s'y déversent. Sa sainte humanité n'est plus seulement, comme elle l'a toujours été, unie à la personne du Fils par l'union hypostatique ; elle est encore unie au Père et au Saint-Esprit par l'union de la gloire. — Mais comment ce cœur a-t-il mérité cette fidélité, les douceurs de ce triomphe ? C'est parce que, pendant la vie mortelle du Sauveur, il a toujours été soumis à la volonté du Père éternel, toujours docile aux inspirations de l'Esprit-Saint, qui avait en lui

fixé sa demeure. — Femmes chrétiennes, voulez-vous triompher en Dieu et, je dirai presque, triompher de Dieu ? Vous en avez là le moyen ! Vous ne triompherez pas par vos murmures, par vos révoltes contre la Providence, par vos plaintes sur la grandeur ou l'injustice de vos infortunes ; vous triompherez en vous abandonnant pleinement et entièrement aux décrets de la justice et de la sagesse de Dieu... Sans doute, dans vos peines vous pouvez dire avec le Cœur de Jésus : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » mais vous devez ajouter comme lui : « Pourtant que votre volonté se fasse, et non la mienne ! » Alors, je vous le garantis, vous triompherez, vous serez heureuses dans votre soumission à Dieu, et vous exercerez même, dès cette vie, un véritable empire sur son cœur.

B. Il triomphe en attirant a soi les cœurs des hommes. — *Ego cum exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum,* avait-il dit, et sur la croix il avait commencé à exercer ce prestige... Il le continue à travers les siècles... mais dans ces derniers temps, à cause du refroidissement de la charité, il a voulu user des ressources de son divin Cœur pour triompher de l'indifférence des hommes... Et les faits sont là pour attester combien il a réussi, et quels résultats merveilleux a obtenus la dévotion au Sacré-Cœur... Or, qu'est-ce qui nous attire si puissamment vers le Cœur de Jésus ? Ce sont les deux vertus avec lesquelles il s'est proposé à notre imitation : la *douceur* et l'*humilité*.

a) La douceur. — C'est bien là ce qui attire les cœurs à Jésus-Christ. C'est ce qui lui conciliait pendant sa vie mortelle les affections de tous ceux qui l'approchaient. Un des saints Pères rapporte que les enfants de Nazareth disaient entre eux : *Eamus ad suavitatem.* — Cette douceur consiste surtout dans l'égalité d'âme, dans la possession parfaite de soi-même, malgré les difficultés des circonstances, les différences de caractère, etc. On se sent attiré quand on peut se dire : « Je trouverai toujours la même aménité, la même commisération. » Les femmes

chrétiennes en sont-elles là ? Hélas ! pas toujours !... Qu'elles regardent donc le divin Cœur de Jésus et qu'elles tâchent de se conformer à ce divin modèle !

b) L'humilité. — Nous n'entrerons pas ici dans la théorie générale de l'humilité ; nous ne prendrons cette vertu que dans sa manifestation extérieure, manifestation qui suppose l'humilité du cœur. Cette humilité extérieure fait que l'on s'abstient de se faire valoir, de se mettre en avant pour dominer, et que l'on supporte aisément, sans irritation, les petites humiliations inséparables des relations sociales... Voulons-nous triompher des cœurs ? il faut passer par là. Si nous ne cherchons qu'à nous produire, si nous tenons aux hommages, ce sera le plus sûr moyen de ne pas réussir, même hnmainement...

c) Il triomphe en embrasant les hommes de l'amour de Dieu. — Mais ne pensons pas que cette victoire sur les cœurs des hommes doive aboutir à notre propre satisfaction... Non, il est un but beaucoup plus relevé, but qui doit être celui de toute femme chrétienne : conduire les hommes à Dieu. — Qu'elle regarde le Cœur de Jésus, elle le verra entouré de flammes et elle entendra s'échapper de la plaie du côté ces paroles : *Ignem veni mittere in terram ; et quid volo, nisi ut accendatur ?* Ce feu que Jésus est venu allumer, c'est le feu de l'amour de Dieu. Si la femme chrétienne exerce autour d'elle un certain empire, ce doit être pour enflammer les hommes de l'amour de Dieu. Mais si elle travaille à ce but, qu'elle n'oublie pas que les flammes de l'amour sont aussi les flammes de l'holocauste et qu'il faut savoir *se sacrifier*, si l'on veut triompher des hommes, les mener à Dieu et pouvoir triompher un jour avec Dieu et en Dieu.

III. — INSTRUCTIONS POUR RETRAITES

DANS LES MAISONS D'ÉDUCATION

III. — INSTRUCTIONS POUR RETRAITES DANS LES MAISONS D'ÉDUCATION

MANIÈRE DE FAIRE UNE BONNE RETRAITE.

N. B. Cette instruction suppose que l'on a fait une introduction solennelle à la Retraite, où l'on a parlé des dispositions générales (1), ou bien que l'on est déjà familiarisé avec l'auditoire.

Exorde. — Chers enfants, je suppose que vous avez tous compris l'importance de la Retraite, et que par conséquent, vous désirez en faire une bonne... Mais ce désir est un désir vague, général, qu'il faut déterminer davantage. Or, voici quelques réflexions qui peuvent vous aider spécialement dans ce dessein.

I. — Vous avez besoin de la Retraite.

Cette réflexion renferme deux idées également importantes.

A. Vous avez besoin de la Retraite. — On rencontre parfois ce préjugé : « Pourquoi la Retraite ?... Nous n'avons pas besoin de la Retraite... Nous savons d'avance ce que l'on va nous dire pendant la Retraite... » Cela prouve une chose, que vous ne savez ni ce qu'est la Retraite, ni le besoin que vous en avez ; c'est-à-dire que vous ne connaissez pas votre âme. Que chacun de vous se demande : « Est-ce que je suis un parfait chrétien, c'est-à-dire, est-ce

(1) On trouvera des *Instructions d'introduction* dans les séries subséquentes du présent volume. Voir, par exemple, celle qui a pour texte : *Ducam eam in solitudinem* (page 237), et celle dont le texte est : *Cogitavi vias meas* (page 241).

que je *connais* mes devoirs ? est-ce que je m'en *souviens ?* est-ce que je les *accomplis ?* » Si vous devez répondre négativement à quelqu'une de ces questions, vous avez grandement besoin de la Retraite...

B. POURQUOI AVEZ-VOUS BESOIN DE LA RETRAITE ? — Il y a des raisons multiples, mais qui se peuvent débrouiller en considérant vos diverses relations. Si vous êtes sincères, vous avouerez qu'il y a en vous une voix qui vous répète assez fréquemment une au moins des paroles suivantes :

a) Je ne suis pas tranquille au fond de ma conscience. J'ai un poids qui m'oppresse, je suis inquiet...

b) Mes relations avec mes égaux ne sont pas bonnes. Il y a dans mon cœur haine, envie... ou bien : En pensant aux autres je me trouble ; ils sont pour moi un sujet ou un objet de scandale...

c) Je suis gêné dans mes relations avec mes maîtres, dans ma vie d'étudiant. Le collège me pèse, j'y suis mécontent ; je ne suis pas heureux en classe, à l'étude... C'est un signe évident que vous avez besoin de la Retraite...

d) Je n'ai pas, dans mes rapports avec Dieu, le respect, la confiance, l'amour que je devrais y apporter. Je n'ai pas l'esprit de piété...

Voilà déjà bien des raisons pour lesquelles vous pouvez avoir besoin de la Retraite... Tout l'état de votre âme va se préciser encore davantage dans les considérations suivantes.

II. — Pourquoi auriez-vous peur de la Retraite ?

Cette première échappatoire : « *Je n'ai pas besoin* de la Retraite, » n'est, le plus souvent, qu'un déguisement pour cacher cette vérité que l'on n'aime pas à s'avouer : « *J'ai peur* de la Retraite. » Mais quand on dit : « J'ai peur, » il faudrait encore distinguer. Car enfin vous dites *Je*... Ce n'est pourtant pas tout l'homme qui a peur ; mais c'est la *passion*, la *nature*. Au contraire, la *foi*, la *raison* inspirent la confiance dans la Retraite, l'amour de la Retraite

Je vais analyser ce sentiment de peur. De quoi auriez-vous peur ?

a) De l'ordre de la Retraite ? — Non, car il n'est pas difficile, et les paresseux peuvent s'en réjouir... D'ailleurs, que sont trois ou quatre jours ?...

b) Du prédicateur ? — Mais vous ne le connaissez pas... il ne vous a point fait de mal... il ne peut pas vous en faire... il n'a point d'action sur vous...

c) Des vérités qu'il prêche ? — Mais ces vérités n'ont pour but que votre bonheur : votre bonheur éternel et même votre bonheur temporel... Et quant à la manière de présenter ces vérités, cette manière ne changera pas la vérité elle-même...

d) Que reste-t-il donc ? Il ne reste qu'un seul motif d'avoir peur, ce sont vos propres dispositions... Vous ne pouvez avoir peur que de vous-mêmes, d'avoir à vous vaincre. Or, c'est là précisément la condition de votre salut, de votre bonheur ! Si vous avez peur de vous-mêmes, c'est qu'il y a en vous :

Ou bien des défauts de caractère à corriger : orgueil, obstination, susceptibilité, mollesse...

Ou bien des affections désordonnées à rompre...

Ou bien de mauvaises habitudes à déraciner : paresse, insubordination, dissipation, impureté...

Ce sont là les choses principales que vous devez entreprendre pendant la Retraite, pour les continuer dans la suite. Votre nature s'insurge, le devoir et la foi commandent...

Dites donc : Afin d'entreprendre ces choses et d'être à même de les continuer, il faut que je fasse vraiment une bonne Retraite. Or :

III. — Comment ferez-vous une bonne Retraite ?

Une bonne Retraite, nous venons de le voir, est une Retraite qui non seulement puisse effacer les fautes passées, mais qui règle l'avenir, une Retraite dont les effets se pro-

longent pendant l'année. Eh bien, vous n'avez qu'à voir ce qui a manqué à vos autres Retraites, pour comprendre comment vous pourrez rendre celle-ci vraiment bonne. Ce qui aura manqué, c'est, à coup sûr,

a) Ou la bonne volonté au commencement.

b) Ou la fidélité à suivre le règlement de la Retraite.

c) Ou l'esprit de simplicité pendant la Retraite.

d) Ou la générosité à mettre la main à l'œuvre pour exécuter les bons propos de la Retraite.

Voilà donc autant de choses auxquelles il faut faire attention :

A. Bonne volonté en commençant. — Si elle n'y est pas, on paralyse l'action de la grâce... car il faut alors que le missionnaire, instrument de Dieu, brise d'abord la glace, qu'il se fasse accepter... Non ! disons dès maintenant : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus !...*

B. Fidélité au règlement. — Il y a des exercices qui demandent une attention spéciale :

a) Le lever, au premier signal, généreusement... et que la première pensée au réveil soit : la Retraite... Avec une prière dans laquelle vous demanderez à Dieu qu'elle soit bonne...

b) Les temps libres. Comment les employer ? Réflexion, prière, examen de conscience... lecture spirituelle... annotation des vérités et des propos. Ceci est éminemment utile : avoir un petit cahier sur lequel on annote les fruits de la Retraite... Ceci, c'est moi qui vous le demande au nom du bon Dieu.

c) Les exercices de piété. Qu'ils soient, pendant la Retraite, faits de tout cœur, d'une façon toute personnelle... Attention aussi aux lectures spirituelles, aux examens...

d) Les récréations. Elles peuvent être funestes à la Retraite. Le mieux, c'est d'y jouer : l'esprit et le corps ont besoin de relâche. On peut y causer de la Retraite, sans doute ; et quel meilleur sujet de conversation pourrait-on

avoir ? Mais évitons les critiques ; évitons de dire aux autres ce qui nous a déplu, ce qui nous répugne, etc... Sans cela, l'esprit de la Retraite souffrirait immédiatement.

C. L'ESPRIT DE LA RETRAITE. — Il se résume en un seul mot : Communication avec Dieu. Cela renferme la *simplicité*, la docilité, le recueillement, l'humble confiance : dispositions dans lesquelles on doit se trouver pour que la Retraite produise ses fruits...

D. GÉNÉROSITÉ pour mettre la main à l'œuvre. — Quand les conditions précédentes sont remplies, ordinairement cette générosité existe chez les individus ; mais malheureusement on s'attend quelquefois les uns les autres : le respect humain se met de la partie, et on ne fait rien... Ne tardons pas, commençons pendant la Retraite même, ne regardons pas ce que font nos voisins... *Chacun pour soi et Dieu pour tous !*

Conclusion. — Dites-vous à vous-mêmes en sortant d'ici : « Je veux faire une bonne Retraite : et non seulement je veux la faire bonne pour moi-même, mais je veux la rendre bonne pour les autres. » Si chacun agit ainsi, la Retraite sera excellente !

AMIS DE L'ENFANCE.

Amicus fidelis medicamentum vitæ et immortalitatis (Eccli. VI, 16).

Dieu est le père des enfants ; la sainte Vierge est leur mère. Je ne viens pas vous parler de vos devoirs envers Notre-Seigneur et envers la Vierge Marie ; mais je veux parler de quelques autres amis que vous avez et pour lesquels vous devez avoir des égards particuliers.

I. — Amis qui sont au ciel.

A. Les Saints. — Les grands amis que les enfants ont au ciel, ce sont les saints... Il y a d'abord nos patrons de baptême, qui doivent avoir soin de nous d'une manière spéciale... et puis aussi quelques saints en particulier... Parmi tous ces saints, il n'en est que deux que je veux nommer ici :

a) Saint Joseph. C'est le grand protecteur de l'enfance, car il a été le père nourricier de Jésus... Il a été chargé de l'enfance du Fils de Dieu, et par là même aussi il s'intéresse tout spécialement aux enfants... Saint Joseph doit être le gardien de l'innocence de l'enfant, et il faut qu'on l'invoque en toutes choses avec une entière confiance.

(Recommander ici le *Propagateur de la dévotion à saint Joseph* — la pratique des « Lettres à saint Joseph » etc.)

b) Saint Jean Berchmans. C'est un saint Belge, et il est le patron de la jeunesse, parce qu'il a si parfaitement rempli toutes les obligations que l'on a dans cet âge envers Dieu, envers ses parents, envers ses maîtres... On peut surtout recourir à lui pour obtenir la piété, la régularité, et pour vaincre les tentations contre la sainte vertu...

A. Les Anges. — Oh ! les anges sont nos grands amis... ils nous préservent d'une foule de dangers. Comment expliquer sans leur concours qu'il arrive si peu de malheurs aux petits enfants ?

Les enfants leur doivent : *Reverentiam pro præsentia, devotionem pro benevolentia, fiduciam pro custodia...* Plaise à Dieu que vous ayez toujours le respect de la présence des anges... Il y a eu de saints enfants qui, à cause du respect qu'ils avaient de cette présence, méritèrent d'en jouir sensiblement... Ayons recours à notre ange gardien, surtout pour obtenir la promptitude dans l'obéissance, la promptitude à nous lever le matin... Voilà nos principaux amis au ciel.

II. — Amis qui sont sur la terre.

Je ne parle pas ici de vos parents : ils sont plus que vos amis, ils vous sont attachés par les lois de la nature... Je parle d'autres amis envers qui vous avez des obligations particulières.

A. Votre confesseur. Si vous pouvez choisir votre confesseur, tâchez d'en avoir un bon. — « Est-ce qu'ils ne sont pas tous bons ? » — Oui, pour pardonner les péchés ; mais tâchez d'en avoir un qui ne soit pas seulement une machine à absolutions ; mais qui vous conduise, vous aide... Et quand vous en avez un semblable, recourez à lui pour connaître votre vocation...

C'est lui qui sera vraiment pour vous : *medicamentum vitæ et immortalitatis.*

B. Vos maîtres. Ce sont aussi vos amis, vos amis sincères... Seulement, comme ils ont parfois des devoirs plus pénibles à remplir envers vous : correction, etc., etc., vos relations avec eux sont alors un peu plus difficiles... vous devez cependant toujours :

a) Les respecter, soit présents, soit absents...

b) Leur obéir...

c) Être dociles à leur égard...

d) Leur témoigner de la confiance, de la reconnaissance... mais aussi ne pas être des flatteurs, ne pas tâcher de capter leurs bonnes grâces...

C. Tous vos condisciples *pieux, dociles et appliqués.* Remarquez bien que je dis *tous*, pour indiquer qu'il ne doit pas y avoir, au pensionnat, d'amitiés particulières... Je dis ensuite *pieux et dociles*, car les autres ne peuvent pas être comptés comme amis... Et si plus tard vous avez un véritable ami, ce sera probablement parmi vos anciens compagnons.

Maintenant, quant à ces compagnons, il faut :

a) Les aider quand vous pouvez... pas d'égoïsme.

b) Les supporter dans leurs défauts. Ils en ont, sans aucun doute, tout comme vous avez les vôtres...

c) Les aimer tous et vous amuser avec tous, sans distinctions, sans préférences odieuses. Alors à votre tour vous serez aidés, supportés, aimés... Il en sera de vous comme de saint Louis de Gonzague et de saint Jean Berchmans, dont chacun se croyait le meilleur ami... tant ces saints jeunes gens savaient multiplier les témoignages de leur affection.

Conclusion. — En cultivant de telles amitiés, vous êtes assurés de trouver vertu, science et bonheur !

ENNEMIS DE L'ENFANT.

Militia est vita hominis super terram (Job. VII, 1).

Vous êtes bien jeunes pour comprendre de telles paroles, cependant je vais tâcher de vous en expliquer la portée... Chers enfants, vous êtes sortis de la main de Dieu, et dans le saint baptême Dieu a imprimé en vous son image et sa ressemblance... Maintenant vous grandissez et vous allez, petit à petit, devenir des hommes. Vous devenez donc capables de comprendre ce qui est bien et ce qui est mal, et vous devez vous mettre en garde contre tout ce qui pourrait vous détourner de la vertu. C'est pourquoi je viens vous parler de quelques ennemis qui pourraient vous enlever le trésor de votre innocence et vous rendre malheureux pour jamais. Si vous êtes en garde contre ces ennemis, je vous promets que vous serez heureux ici-bas et plus tard dans l'éternité.

Je partage vos ennemis en trois classes, et ces trois classes d'ennemis, vous devez les combattre dès maintenant.

I. — Ennemis qui empêchent d'agir.

A. On peut comprendre tous ces ennemis sous un nom général : LA PARESSE. — La paresse a ordinairement deux

acolytes : la *malpropreté* et la *grossièreté*, ou bien la *négligence* et l'*impolitesse*.

Parcourons la journée de l'enfant, et voyons comment ces trois ennemis travaillent à la gâter.

a) Paresse dans le lever. — De là, malpropreté dès le matin et prière mal faite...

Paresse dans le travail manuel *(pour filles)*...

Paresse aux heures d'étude...

Paresse dans l'exactitude à faire chaque chose en son temps... Les paresseux ont toujours assez de temps...

b) La paresse a pour acolyte la *malpropreté*. — Malpropreté du corps..., des habits..., des livres, des cahiers, etc.

Malpropreté de l'ouvrage que l'on fait *(pour filles)* : ourler un mouchoir, etc.

c) La paresse a pour acolyte la *grossièreté*. — Quand on est paresseux, on ne se donne pas la peine d'observer les convenances : dans sa tenue..., dans sa manière de manger..., dans sa manière d'aborder les personnes à qui l'on doit des égards..., dans son langage...

B. L'effet principal de cet ennemi est de *dégrader l'enfant*, de lui faire perdre le sentiment de sa dignité et ainsi de le préparer aux vices les plus grossiers... Le second, c'est de l'entretenir dans l'amour de l'oisiveté, et l'oisiveté, comme le disent les saints Pères, est l'oreiller du démon. Soyons donc en garde contre cet ennemi.

(On peut raconter la parabole des Vierges folles.)

II. — Ennemis qui empêchent de bien agir.

On pourrait également les indiquer par un seul nom : LE DÉSORDRE.

A. Désordre dans les rapports avec Dieu. — Désordre dans les exercices spirituels, surtout dans la prière... Ce désordre s'appelle *distraction volontaire*. Pendant la prière on pense à toutes sortes de choses : au travail, au plaisir... Funeste habitude dont on aura tant de peine à se défaire plus tard !...

Comment faut-il faire pour lutter contre cet ennemi ? Il faut, pendant la prière, tirer parti des objets extérieurs : de notre livre de prières..., de notre crucifix..., des images que nous voyons dans l'église, etc... ; il faut prier avec une attention soutenue et nous attacher à comprendre ce que nous disons en priant...

B. Désordre dans les occupations ordinaires. — Désordre dans ce qui regarde le règlement journalier... Il y en a qui veulent toujours tout faire à un autre temps : écrire, lire, travailler *(pour filles)*... ; d'autres commencent tout à la fois et n'achèvent rien... De là *l'irrégularité* et quelquefois l'insubordination... Il faut apprendre à faire chaque chose en son temps... Sans cela, on vivra dans un désordre complet et continuel, et plus tard on manquera à une foule d'obligations, faute de les accomplir en leur temps...

C. Désordre dans les rapports avec l'autorité. — Désordre à l'égard des personnes qui nous commandent, et ce désordre, c'est la *désobéissance*. La désobéissance est un ennemi capital de l'enfant ; elle le rend entêté, elle l'habitue à vouloir se gouverner lui-même, à se croire plus d'esprit que les autres... Funeste disposition, surtout de nos jours, où l'esprit d'indépendance règne partout... Funeste disposition, car Dieu veut que les hommes obéissent, et s'ils ne veulent obéir, ils se perdront...

III. — Ennemis qui portent à mal agir.

Pour les enfants, ces ennemis sont surtout au nombre de deux.

A. Au dedans : *Leur caractère.* — L'un a un caractère violent et colère, un autre est dissipé, un troisième est vaniteux, un quatrième sensuel (gourmandise), un cinquième avare (voleur), un sixième faux (menteur), un septième envieux. Il y a le caractère difficile, le caractère maussade, le caractère inconstant, le caractère caché, le caractère faible...

Si l'on ne fait pas attention, ces défauts naturels deviendront de mauvaises habitudes, des vices, et plus tard on ne pourra presque plus se corriger.

Que faut-il faire pour échapper à ce danger ?

a) Apprendre à connaître son caractère, et pour cela recevoir avec reconnaissance les avis que les parents et les maîtres donnent sur le caractère. (*N. B.* C'est ordinairement le contraire qui arrive ; on veut avoir raison, on s'impatiente.)

b) Travailler à dompter son caractère en profitant de ces avis qui nous sont donnés... en accomplissant avec soumission les punitions que notre caractère nous attire... et en apportant de jour en jour plus de vigilance sur nous-mêmes pour nous corriger...

B. Au dehors : *Les mauvais compagnons.* — Ce sont les démons visibles du jeune âge.

Qui sont les mauvais compagnons ?

a) Ceux qui disent du mal de vos maîtres, de vos parents, etc., ou qui tâchent de vous faire mal agir à leur égard. Ceux qui veulent vous faire désobéir.

b) Ceux qui vous flattent, vous cajolent, se disent vos bons amis, vos grands amis. Vous devez surtout vous en défier, s'ils cherchent à être seuls avec vous, s'ils n'aiment pas à être vus, s'ils vous promettent de vous dire certaines choses que vous ne savez pas, en vous défendant de le dire à d'autres.

c) En général ceux qui ne sont ni pieux, ni obéissants, ni studieux...

Comment faut-il agir avec eux ?

a) Il faut les fuir...

b) Il faut vous garder de recevoir leurs confidences, et s'ils vous en font en vous défendant de le dire, c'est juste alors qu'il faut en avertir vos maîtres.

Péroraison. — Voilà, en général, comment il faut agir. Avec cela, il faut prier, se mettre tous les jours sous la protection de la sainte Vierge et bien travailler.

RÉFORME DE L'ÉTUDIANT.

Renovamini autem spiritu mentis vestræ (Ephes. IV, 23).

Exorde. — L'œuvre de la Retraite est double : c'est une œuvre de réparation pour le passé, ce doit être une œuvre de réforme pour l'avenir. Il est donc nécessaire de fixer son attention sur les points qui demandent plus particulièrement cette réforme et sur les précautions à prendre pour que la réforme soit réelle et durable...

I. — Que faut-il réformer ?

Les choses sur lesquelles doit porter la réforme, pour un étudiant surtout, sont :

A. LES IDÉES. — Je ne parle pas ici pour des enfants en bas âge : ceux-là n'ont pas d'idées, ils n'ont que des impressions ; et quand on veut les conduire, tout l'art consiste à leur donner de bonnes impressions. Mais les jeunes gens se font des idées, et ces idées exercent une influence continuelle sur leur conduite... Malheureusement ces idées sont souvent fausses, et alors il faut rectifier ces idées.

a) Des idées fausses sur l'éducation et sur les maisons d'éducation. — Pour quelques-uns, la maison d'éducation est une cage, une prison, où ils sont condamnés à passer un certain nombre d'années de leur vie. De là, aspirations continuelles vers la liberté, etc. Comment faut-il considérer l'éducation ? Comme l'école de la vie. Le collège ? Comme l'endroit où Dieu donne les moyens de s'assurer une vie utile et en même temps heureuse... Si l'on a cette idée, on ne se plaindra pas et l'on profitera de tous ces moyens...

b) Des idées fausses sur les devoirs religieux. — Les devoirs religieux sont regardés par quelques-uns comme des pratiques gênantes, qu'il faut subir comme on subit les autres exercices imposés par le règlement. De là vient que pendant les vacances, ils les négligent ou n'en gardent

pas plus que ne l'exigent les parents... Appréciation fausse ; les devoirs religieux sont les moyens d'assurer notre bonheur, notre bonheur éternel, le salut de notre âme, et même notre bonheur temporel... notre consolation au milieu des misères de la vie... C'est d'après cette idée qu'il faut les accomplir... il faut les animer du désir de se rapprocher de Dieu.

c) Des idées fausses au sujet des maîtres. — Cela rentre un peu dans ce que j'ai dit de l'éducation ; mais il y a un point de vue spécial. Dans l'éducation nous regardons les maîtres comme des censeurs, des gendarmes, des argus incommodes. C'est l'erreur générale... Mais, en particulier, nous les pesons d'après leurs qualités personnelles, et nous leur accordons plus ou moins d'obéissance d'après leur caractère et la quantité d'autorité qu'ils déploient... Or, nous devons voir en eux les représentants de Dieu, chargés par la Providence de nous aider dans l'œuvre de notre formation... Dès lors plus de distinctions déraisonnables.

d) Des idées fausses touchant les condisciples. — Que voit-on en eux trop souvent ? Des compagnons d'infortune dont il faut profiter pour rendre la vie un peu moins dure. Des uns on fait des souffre-douleur, des autres des complices, d'autres des instruments, quelquefois des victimes de la passion... Eh bien, ils ne devraient être pour nous que des frères, avec lesquels nous partagerions les travaux et les avantages de notre état, qui nous aideraient et que nous aiderions à en profiter. — Voilà pour les idées.

B. La conduite. — S'il y en a qui ont des idées fausses, il en est plus encore qui, tout en ayant des idées justes, laissent à désirer sous le rapport de la conduite. Pendant la Retraite il faut déterminer ce qu'il y a à faire. — La conduite peut-être considérée sous un triple aspect.

a) Comme conduite de chrétiens. — Que faut-il réformer ici ? Avant tout, ce qui tient au péché mortel... Ensuite ce qui porte directement et habituellement au péché véniel...

Enfin ce qui nous empêche d'être généreux à l'égard de Dieu...

b) Comme conduite de fils de famille. — Quels ne sont pas les soins, les travaux de nos parents pour nous ? Quelle n'est pas leur sollicitude à notre égard ? Et nous, comment y avons-nous répondu ? N'avons-nous pas été jusqu'ici le tourment, la croix de nos parents ? Nos parents ne redoutaient-ils pas le moment des vacances ? Et quand nous étions au collège, n'étaient-ils pas affligés par les plaintes qu'on leur faisait de nous ? S'il en a été ainsi, c'est bien là un objet de réforme et de pressante réforme. Nous devons être désormais la joie, la consolation de nos parents...

c) Comme conduite d'élèves. — Enfin nous devons nous examiner sur nos obligations d'étudiants, sur notre conduite à l'égard de nos supérieurs... conduite en classe, à l'étude... Pour savoir ce qu'il y a à réformer, nous n'avons qu'à nous rappeler les avertissements reçus si souvent, soit en public, soit en particulier, de la part de nos supérieurs et de nos maîtres...

C. LES RELATIONS. — Nous comprenons tous ce que l'on entend par relations ; ce sont les rapports avec différentes sortes de personnes. Il y a quatre espèces de relations qui réclament notre attention.

a) Les relations coupables. — Ce sont toutes celles où il y a péché, soit que nous trouvions ces relations hors de la maison où nous sommes, pendant les vacances, etc., soit qu'elles existent dans la maison même. Ces relations, il faut les rompre complètement... promptement... Nous devons les fuir comme le péché lui-même, et si nous croyons impossible de les éviter, nous devons exposer nos difficultés à notre confesseur ! Lui seul est juge de ce que nous devons faire alors...

b) Les relations dangereuses. — Ce sont les relations où il n'y a pas proprement de péché, mais qui, par la suite, pourraient conduire au péché... Ce sont les relations nuisi-

bles à notre caractère... à nos progrès dans les études, etc. Ces relations, il les faut éviter... et si elles existent, il les faut aussi briser, moins violemment peut-être que les précédentes, mais pourtant efficacement... Et dans cette matière, fions-nous à la prudence de nos supérieurs...

c) Les relations indifférentes. — Relations qui par elles-mêmes n'ont rien de mauvais, mais qui pourraient devenir, si nous n'y prenons garde, dangereuses ou même coupables... Telles sont la plupart de nos relations avec des égaux. Elles ont donc besoin *d'être réglées*, c'est-à-dire que nous devons voir si rien ne s'y glisse d'inconvenant, de dangereux... Conversations, critiques, murmures, peut-être même paroles un peu légères... Il s'agit de profiter de la Retraite pour remettre tout cela dans l'ordre.

d) Les relations bonnes. — Tout à fait bonnes... relations avec les professeurs, les supérieurs, le Père spirituel, avec tous ceux qui peuvent nous être vraiment utiles. Il s'agit d'examiner si dans ces relations règne la confiance, le respect, la cordialité que Dieu y veut voir, et dont dépend notre avancement dans la science et dans la vertu.

Telles sont les choses à examiner et sur lesquelles doit porter la réforme.

II. — Comment faut-il réformer ?

C'est-à-dire, à quoi faut-il faire attention *en commençant* la réforme, et comment faut-il la *soutenir ?*

A. POUR ENTAMER efficacement la réforme, il faut s'y mettre

a) Promptement, mais cependant avec prudence. — Il ne faut pas différer... tergiverser... reculer les choses qui nous coûtent davantage... Ce sont précisément celles-là qu'il importe d'emporter d'assaut. Pourtant, il ne faut pas vouloir tout faire à la fois. Et là encore, pour pouvoir bien distinguer ce qui demande correction immédiate de ce qui peut être différé, il est nécessaire de demander conseil.

b) Généreusement. — Dans cette œuvre, il ne faut pas se laisser aller aux impressions... Si nous le faisons, nous nous sentirons affaiblis ; toutes nos affections déréglées se réveilleront pour protester, et nous finirons par céder, pour rester où nous sommes... Prenons donc notre courage à deux mains et frappons un bon coup !

c) Constamment. — Mais en mettant la main à l'œuvre, disons-nous bien que nous ne réussirons pas tout de suite. Il faudra travailler plus ou moins longtemps... Ne vous effrayez donc pas des défaillances que vous éprouverez peut-être, même des chutes que vous pourrez faire... Il faudra lutter contre le découragement, ce grand ennemi des bonnes résolutions... Confiance donc, et persévérance malgré tout !

B. Pour soutenir la réforme, il est trois grands moyens qu'il faut sans cesse employer :

a) Les bonnes lectures. — Ce sont elles qui assureront le plus efficacement la réforme des idées... Ne pas se livrer à des futilités... encore moins à des productions dangereuses... Suivre en cette matière la direction des maîtres... celle du Père spirituel...

b) Les entretiens avec les supérieurs. — Nous en avons parlé déjà, en traitant des relations à entretenir. Oh ! qu'il serait utile à l'élève de traiter, respectueusement sans doute, mais aussi familièrement et en toute confiance, avec ceux qui sont chargés de faire son éducation. Comme il trouverait là les lumières dont il a besoin !... Au cours d'une Retraite, c'est le moment de se mettre avec les supérieurs sur ce pied de franchise et d'intimité, si ce n'est déjà fait.

c) La prière. — C'est toujours là le fond, le soutien de tout. Et sous le nom de prière nous comprenons tous les exercices spirituels : fréquentation des sacrements, dévotions particulières, etc., etc. Dans la Retraite le prédicateur revient sans cesse sur ce point ; en effet, c'est là ce qui seul peut en assurer le succès, car sans la prière pas de succès possible...

Péroraison. — S'encourager par le souvenir de ceux qui ont réussi à se corriger, malgré tous les travers de l'esprit, malgré tous les défauts du caractère et toutes les mauvaises habitudes contractées...

LE PARFAIT ÉLÈVE.

Ce n'est pas une instruction que je viens vous faire, chers éléves ; c'est un portrait que je viens mettre sous vos yeux. Si vous vous y reconnaissez plus ou moins, *proficiat !* Remerciez le bon Dieu, et tâchez d'y ressembler de plus en plus... Si vous vous en trouvez bien éloignés, c'est qu'il y a de la besogne à faire, et il faut s'y mettre avec courage !

Le portrait que je vous apporte, c'est celui du PARFAIT ÉLÈVE... — Cet élève va vous être montré dans trois positions.

I. — Devant Dieu.

Je prends ce terme général, pour indiquer qu'il s'agit ici des exercices spirituels, soit à l'église, soit en tout autre endroit. Le parfait élève a trois principes :

A. Il fait une distinction fondamentale entre ces exercices et tous les autres. — Il y est toujours grave, recueilli ; il ne se permet aucune légèreté pendant la prière, quelque part qu'elle se fasse, même au réfectoire... Il en est de même du catéchisme, comparé aux autres leçons...

B. Il satisfait à ses devoirs religieux par conviction. — Ce n'est donc pas parce que les maîtres le voient, et seulement quand les maîtres le voient... Non, il agit pour Dieu, et ne se soucie pas des hommes.

C. Il les mesure par raison et par foi. — Il observe le règlement de la maison, c'est clair ; mais il sait que le

règlement détermine un *minimum*. Ce n'est donc pas là, pour lui, une mesure, encore moins une limite ; mais il mesure ces exercices, toujours sous réserve de l'approbation des supérieurs : *a)* Sur les besoins de son âme. — [Appliquer à la prière, à la fréquentation des sacrements, etc.]

b) Sur les inspirations de la grâce. — Il ne craint pas qu'on le traite d'exagéré, de bigot, etc ; il n'a pas de respect humain.

c) Sur l'avenir qu'il prévoit. — Il tâche déjà de régler un peu ses exercices de piété de manière à pouvoir les continuer plus tard... Et, s'il prévoit qu'il devra plus tard en retrancher quelque chose, il a soin de faire maintenant ample provision de biens spirituels et de se fortifier pour l'avenir, loin de diminuer ces exercices pour ce motif pendant le temps de son éducation...

II. — Devant ses maîtres.

Encore une fois, c'est un terme général : il indique spécialement les classes et les études ; mais il faut l'appliquer à tout endroit où l'enlève est en contact avec un maître, avec un surveillant... Le parfait élève voit dans ses maîtres les représentants de Dieu, et il agit en conséquence.

A. Quant aux personnes. — Il ne fait pas de distinction entre tel de ses maîtres et un autre qui est plus sévère, moins aimable, etc. Cela ne l'empêche pas d'avoir l'obéissance plus facile avec l'un qu'avec l'autre, c'est vrai ; mais il obéit à tous, et bien !... Il respecte la personne de ses maîtres en leur absence, comme en leur présence...

B. Quand aux occupations. — Il les accepte, non pas en tant qu'elles lui plaisent, en tant qu'il est bien disposé, etc., mais en tant qu'elles lui sont commandées... Il les fait chacune au moment voulu et les cesse au signal donné... Ainsi, il ne se met pas à lire quand on est à table, à étudier quand on est en récréation, etc.

C. Quand à la manière de faire les actions commandées.

— Il les fait le mieux qu'il lui est possible... en évitant toutefois les excès. Il les fait donc

a) Sans précipitation. La plupart du temps cela gâte la besogne...

b) Sans contrainte. Il n'a pas l'air en classe d'avoir avalé du vinaigre...

c) Sans découragement. Si une chose ne réussit pas aussi bien qu'il voudrait, patience ! Ce sera mieux la fois suivante !

III. — Devant ses compagnons.

Ceci est peut-être le plus difficile, et c'est là surtout que l'on reconnaît le parfait élève. Ne croyons pas qu'il ne soit pas aimé, qu'on le regarde comme un censeur ; non, il est au contraire bien avec tout le monde... Quelles sont ses qualités ?

A. La gaîté. — Un bon élève n'est pas triste. Pourquoi le serait-il ? Il est l'ami de Dieu et des hommes.

Il n'est donc pas morose, boudeur, solitaire, inabordable, comme il n'est pas non plus écervelé, évaporé, bouffon (ce qui cache souvent l'inquiétude du cœur)... Il n'aspire pas à se faire paillasse ou jocrisse !

B. La serviabilité. — Il aime à rendre service partout où il le peut légitimement... Mais sa serviabilité n'ira jamais jusqu'à violer un point du règlement..., pas même jusqu'à passer un billet sans permission... « Je ne suis pas votre poste aux lettres, » dit-il. Sa serviabilité s'étend à tous, il ne fait pas de distinction... S'il en fait, c'est pour montrer de la préférence aux plus faibles, aux moins riches, aux moins intéressants...

C. La simplicité. — Il y va rondement, simplement, il ne fait pas de grands commentaires sur ce que l'on ordonne et sur ce que l'on défend... « Pourquoi défend-on à un tel d'aller avec un tel ? Pourquoi défend-on d'être à deux ? » etc... Il joue comme un enfant et ne croit pas qu'il soit au-dessous de sa dignité de jouer... Il n'affecte pas de se pro-

mener toujours gravement, de deviser gravement ; surtout il ne se fait pas honneur d'être plus avancé dans certaines matières que les autres, de connaître les affaires mondaines que les autres ne connaissent pas... Il n'a pas de secrets à confier...

D. La réserve. — Il ne se permet pas, ou ne se permet guère d'observations sur le compte d'autrui.

a) Sur les supérieurs, pas du tout.

b) Sur ses égaux. Il ne le fait pas en récréation... et même, il n'est pas *rapporteur* auprès des maîtres... S'il y a quelque chose de grave, il le dit pour empêcher le mal, pas autrement... En général, dans toutes les conversations scabreuses, mondaines, il a peur de faire du mal aux autres.

Conclusion. — Si nous ne sommes pas des élèves parfaits, comment le deviendrons-nous ? *a)* En le voulant. *b)* En priant, c'est-à-dire en recourant aux moyens spirituels. *c)* En nous respectant. *d)* En nous corrigeant quand nous avons fait mal.

CONDITIONS DE PERFECTION.

Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est (Matth. v, 48).

Exorde. — La perfection, voilà à quoi nous sommes tous appelés : la perfection dans le ciel, c'est le bonheur infini... la perfection sur la terre, c'est la sainteté... et l'*éducation* n'est que la *préparation à cette sainteté*. Pour devenir un *parfait chrétien*, il faut commencer par devenir un *parfait élève*. Mais comment l'être ? Pour vous le faire comprendre, je vais comparer la vie spirituelle à la vie corporelle ; et comme la vie corporelle se développe dans la famille, je vais vous montrer comment il faut développer

la vie spirituelle dans l'éducation. Pour que ce développement s'opère comme Dieu le veut, il requiert trois dispositions : *piété, — docilité, — charité.*

I. — Piété.

Pour nous faire parvenir à notre croissance complète, Dieu nous a donné une famille, des parents, des protecteurs, C'est grâce à eux que nous traversons les crises de la première enfance ; ils veillent sur nous, nous aident et nous soutiennent... De plus, nous avons à notre disposition des moyens matériels : la nourriture, le vêtement, les secours de la médecine, etc. Nous devons user de tout cela. Or, il en va de même dans l'ordre spirituel : nous avons une famille spirituelle, des moyens spirituels... il faut en user pour être un parfait élève. En cela consiste la PIÉTÉ.

A. Elle consiste donc à bien profiter de notre famille spirituelle. Cela est si vrai, que le mot piété, *pietas*, exprime également nos relations avec Dieu et nos relations avec nos parents. Retenons donc bien que Dieu est pour nous un Père : « Notre Père qui êtes aux cieux, » la sainte Vierge une mère, que les anges et les saints sont pour nous des frères, des parents. Si nous les considérons ainsi, quelle facilité, quelle intimité ne mettrons-nous pas dans nos rapports avec eux ? Eh bien, voilà la vraie piété, elle ne consiste pas dans autre chose... Tâchons de la nourrir, de l'augmenter sans cesse en nous. La manifestation de cette piété, c'est évidemment la *prière*. Faisons donc de la prière un usage continuel, facile, agréable... Si nous y recourons souvent, nous y trouverons un véritable agrément...

B. Toutefois cela ne suffit point. La prière nous mérite des grâces actuelles... mais il est des moyens qui nous procurent directement la grâce sanctifiante ou l'augmentent notablement dans nos âmes. Ce sont les sacrements : la sainte communion, qui entretient et accroît en nous la grâce ; la confession, qui la rétablit quand elle est perdue,

ou nous purifie de nos fautes vénielles. Remarquez que je mets la communion avant la confession. C'est l'ordre du catéchisme, c'est celui de la nature : la nourriture vient avant la médecine... Quand l'estomac n'est qu'un peu dérangé, sans qu'il y ait maladie proprement dite, on prendra cependant une petite médecine. Appliquons cela à notre vie spirituelle.

II. — Docilité.

Cependant Dieu, tout en nous donnant une famille spirituelle pour nous assurer l'acquisition des vertus chrétiennes, a voulu encore que notre famille terrestre nous aidât dans cette acquisition des vertus, à condition que nous missions dans nos relations avec cette famille l'exercice même des vertus. Or, dans la famille nous avons nos supérieurs, et notre vertu principale à leur égard doit être la Docilité.

A. En quoi consiste cette docilité ? Le mot latin nous l'indique. *Docilis* signifie : celui qui se laisse enseigner. La docilité consiste donc à recevoir avec souplesse, bonne volonté, obéissance, l'enseignement qu'on nous donne.

a) Cette docilité suppose le *respect,* par lequel nous honorons ceux qui nous gouvernent, non pas à cause de leurs qualités personnelles, mais parce qu'ils ont sur nous une autorité, autorité qu'ils ont reçue de Dieu... Sans respect, point de docilité possible...

b) Cette docilité se manifeste par l'*obéissance.* Obéissance prompte, simple, complète, parce que l'ordre qu'on nous donne est l'ordre de Dieu.

c) Cette docilité, pour être parfaite, suppose la *confiance ;* et, au bout d'un certain temps, elle la produit. Cette confiance fait que l'on s'épanche aisément, que non seulement on se laisse faire, mais qu'on se laisse pénétrer, qu'on est persuadé soi-même que la conduite que l'on subit doit aboutir à notre plus grand avantage...

B. Envers qui devons-nous montrer cette docilité ?

a) Avant tout envers celui qui tient pour nous dans l'ordre *spirituel* la place de Dieu : à notre *confesseur*. Pour lui respect profond, obéissance scrupuleuse, confiance complète...

b) Envers ceux qui, directement, remplacent Dieu dans l'ordre *temporel :* nos *parents*. — Aussi longtemps que nos parents ne sont pas un obstacle à notre sanctification, ils ont droit à notre confiance et à notre obéissance... Toujours, quels que soient leurs torts, ils méritent notre respect, à cause du caractére dont ils sont revêtus.

c) Envers ceux que nos parents eux-mêmes se sont substitués dans l'œuvre de notre éducation, envers nos *maîtres*. Pour eux aussi nous devons faire abstraction des qualités personnelles et ne considérer que le mandat qui leur est confié par nos parents et par le bon Dieu. Ayons donc aussi pour eux le respect, la soumission et la confiance...

III. — Charité.

Continuons notre comparaison tirée de la famille. Dieu, qui dans la vie spirituelle nous donne, en la personne des anges et des saints, des frères et des parents, veut également que nos fréres selon la chair servent à nous perfectionner dans la pratique du bien. Et non seulement il réserve à cette mission nos frères, mais tous les hommes avec lesquels nous serons un jour en relation.

Déjà dans l'éducation nous en faisons l'expérience. Comment donc devons-nous considérer nos compagnons d'étude ?

Comme des frères que Dieu nous a donnés... Et de cette considération résulteront les caractères de notre CHARITÉ. Pour que cette charité soit parfaite, elle doit :

A. Beaucoup pardonner. — Quand on n'a pas de charité, on ne pardonne rien ; on va jusqu'à faire un reproche aux autres de leurs défauts naturels, des travers de leur esprit, des aspérités de leur caractère... Entre frères et sœurs on

se dissimule ces choses-là, on les cache à soi et aux autres... on va plus loin, on passe sur bien des fautes proprement dites... Et s'il y a quelque aigreur, quelque malentendu, cela ne dure jamais longtemps...

B. Beaucoup travailler. — Travailler pour aider les autres, soutenir les autres, consoler les autres. Travailler pour leur épargner quelques peines, pour leur rendre service... et même pour leur rendre la vie agréable. Car remarquons que si c'est là notre obligation, c'est aussi celle des autres ; nous en avons donc les charges, mais aussi les avantages. Oh ! si tout le monde cherchait à travailler pour les autres, que la vie serait agréable !

C. Beaucoup éviter. — Éviter surtout ce qui peut scandaliser, mal édifier les autres... éviter ce qui peut leur déplaire, leur causer du chagrin... éviter ce qui rabaisse les autres, ce qui nous met au-dessus d'eux... Avec ces précautions, nous serons sûrs de garder la charité, l'union règnera dans la famille, et avec l'union le bonheur...

Péroraison. — Unissons toujours dans notre conduite nos deux familles : notre famille céleste et notre famille terrestre... et après avoir été heureux dans l'une, nous passerons dans l'autre, pour y être heureux dans l'éternité.

CONDUITE A L'ÉGLISE.

Terribilis est locus iste ; non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli (Gen. XXVIII, 17).

Un point très important dans l'éducation des enfants, c'est qu'ils apprennent de bonne heure à bien se conduire à l'église. S'ils le font, plus tard aussi ils respecteront le lieu saint ; s'ils prennent de mauvaises habitudes pendant leurs jeunes années, ils auront beaucoup de peine à s'en

corriger pendant le reste de leur vie... Nous allons donc nous rappeler comment il faut considérer nos églises — et comment il faut s'y conduire.

I. — Comment faut-il considérer nos églises ?

Nous pouvons dire en un mot comment il faut considérer nos églises : il faut les considérer comme la maison de Dieu ! Mais ce mot a besoin d'être développé, afin que nous le comprenions bien.

A. Nos églises sont le palais du Roi des rois. — Le palais d'un roi est regardé comme quelque chose de grand, et quand on est admis à s'y rendre, on fait toilette, on se prépare... On est saisi de respect en y entrant... Mais quelle différence entre les rois de la terre et le Dieu tout-puissant ! Esther paraissant devant Assuérus assis sur son trône, se sent défaillir... Revenant à elle, elle s'écrie : *Vidi te, Domine, quasi angelum Dei. et conturbatum est cor meum præ timore gloriæ tuæ...* Que serait-ce si nous pouvions voir seulement un rayon de la gloire de Dieu dans son temple,... les anges rangés autour de l'autel, etc.

B. Nos églises sont la demeure de Notre Seigneur Jésus-Christ. — Avec quelle vénération ne visite-t-on pas la maison de Nazareth où le Fils de Dieu s'est incarné, la grotte de Bethléem où il est né, le Jourdain où il a été baptisé, le Cénacle où il a institué l'Eucharistie, le Calvaire où il est mort, le sépulcre où il a été déposé pendant trois jours !... Tout cela est dans nos églises. [Appliquez.]

C. Nos églises sont le vestibule du Ciel. — Si nous nous trouvions à la porte du Ciel, dans un vestibule qui y conduit, de quels sentiments de respect, d'espoir, de confiance ne serions-nous pas pénétrés ? Nos églises sont vraiment ce vestibule du Ciel. C'est là que nous avons été baptisés, confirmés ; c'est là qu'on nous pardonne nos péchés, que nous recevons la nourriture qui nous permet d'avancer d'un pas ferme vers notre céleste patrie... Telle est l'idée que nous devons nous faire de nos églises. De là résulte la conduite qu'il nous y faut tenir.

II. — Comment faut-il s'y conduire ?

A. Il faut respecter l'église. — Cela est évident, puisque c'est la maison de Dieu. Aussi voyons-nous le Seigneur exiger ce respect et punir ceux qui le violent... Enfants d'Aaron punis de mort pour avoir employé un encens profane... Oza foudroyé pour avoir touché l'Arche de la main... Héliodore battu de verges, parce qu'il veut porter sur les trésors du temple une main sacrilège... Vendeurs chassés du Temple...

Si Dieu déployait encore les mêmes rigueurs, n'en serions-nous pas les victimes ? Comment respectons-nous l'église ?

a) Entrée... Eau bénite.

b) Tenue... Se pousser, se tirer, jouer, etc.

c) Silence... Pendant les offices, et quand nous allons à confesse...

Mais ce respect extérieur ne suffit pas. Nous sommes en la présence de Dieu, et Dieu voit au fond de nos cœurs. Donc aussi respect intérieur, c'est-à-dire :

B. Il faut prier à l'église. — Prier, c'est causer avec le bon Dieu, avec les anges, les saints du Paradis... C'est pour cela que nous allons à l'église.

a) Nous pouvons prier, soit en lisant attentivement dans notre livre de prières, soit en disant le chapelet, soit en récitant des *Pater* et des *Ave,* soit en causant tout simplement avec le bon Dieu et la Vierge Marie comme nous causerions avec notre père et notre mère.

b) Pour nous aider à prier, nous pouvons regarder le tabernacle ou le Saint-Sacrement quand il est exposé, le crucifix, un tableau, une image... Cela soutient notre attention, et on arrive ainsi à bien prier...

C. Il faut aimer l'église. — Le démon qui sait que nous avons besoin d'aller à l'église, cherche à nous en éloigner... Si nous respectons l'église et si nous y prions, le contraire aura lieu ; nous aimerons l'église, et nous y trouverons notre joie, notre consolation...

Souvenons-nous de ces vérités en entrant à l'église, et tâchons de nous les rappeler en faisant le signe de la croix...

USAGE DE LA LANGUE.

Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir (Jac. III, 2). Il y a dans le monde un petit instrument capable d'une foule de choses ; un petit instrument qui peut causer des orages, des incendies... c'est la langue ! Est-ce que la langue est mauvaise ? Est-ce qu'elle est bonne ? — Rappelez-vous l'histoire d'Ésope, esclave chez Xanthus (Raconter cette histoire : Les langues, le meilleur des plats et le plus mauvais des plats). — Tout dépend donc de l'usage que l'on fait de la langue... Se taire à propos et parler à propos : voilà le résumé de tout. Eh bien, faisons quelques remarques là-dessus.

II. — Quand faut-il se taire ?

En règle générale : quand il n'y pas de raison de parler et que l'on n'a rien de bon à dire. Ces deux choses sont intimement unies... Il faut donc se taire :

A. Complètement. — Quand on n'a pas la permission de parler, quand c'est le temps du silence... Et remarquons qu'il y a là encore des différences à observer.

a) On doit se taire, quand il y a silence... par exemple pendant le travail *(pour filles)*, etc. — C'est la règle...

b) Il faut se taire quand il y a classe ou étude, ou que le maître parle. — C'est la règle et la convenance...

c) Il faut se taire à l'église. — C'est là règle, la convenance et la loi de Dieu..,

Pour parler dans ces diverses circonstances, il faut donc des raisons de plus en plus fortes.

B. Relativement. — Quand on peut parler, mais que l'on dirait des choses qu'il vaut mieux ne pas dire ou qui

sont complètement défendues. Alors il faut parler d'autres choses ou se taire complètement. Dans quelles circonstances ce silence est-il prescrit ?

a) A l'égard de nos supérieurs : 1. Quand ils nous corrigent, nous reprennent, nous ordonnent quelque chose, etc... Accepter en se taisant... 2. En leur absence, quand nous sommes tentés de dire des méchancetés sur leur compte, de critiquer, etc.

b) Avec nos compagnons : 1. Pour ne pas offenser Dieu : quand on parle de choses inconvenantes, etc... 2. Pour ne pas blesser la charité. Nous ne pouvons pas divulguer les défauts de nos compagnons... Nous ne pouvons pas les injurier... 3. Pour conserver la paix. — Il est bon de se taire avec ceux qui se fâchent ; sans cela on jette de l'huile sur le feu. (Histoire de la femme que son mari battait et qui reçut de sa voisine de l'eau qu'elle devait tenir en bouche.)

C. Par rapport à nous-mêmes. — Quand nous parlerions pour nous vanter... pour nous plaindre... pour mentir.

II. — Quand est-il bon de parler ?

Remarquez que je m'adresse a des enfants et non pas à des religieux ; à des religieux, je parlerais tout autrement...

A. D'abord, il est bon de parler à Dieu, aux anges, et aux saints dans la prière... prière confiante et familière... Il est bon également de parler à son confesseur. Je joins ces deux choses, parce qu'on parle au confesseur comme à Dieu... Dieu veut nous répondre, nous pardonner par le confesseur, et il ne veut le faire qu'autant que nous aurons été sincères.

B. Il est bon de parler à ses supérieurs... Et il le faut : *a)* quand ils nous interrogent (Distinction entre les rapports nécessaires et les rapports superflus)... Quand le supérieur insiste, il faut répondre... la responsabilité tombe alors sur le supérieur. *b)* Quand nous devons les interroger pour apprendre... pour demander conseil...

Distinction qu'on fait dans la langue flamande entre *nieuwsgierigheid* et *weetgierigheid*.

C. Il est bon de parler à nos égaux : *a)* par charité, pour les consoler, les encourager ; *b)* par convenance, quand ils nous interrogent, excepté pendant le silence... *c)* par zèle, pour empêcher le mal ; un mot de reproche, d'encouragement peut faire tant de bien !... *d)* par récréation — récréation gaie, honnête. Riez, chantez, jouez surtout !

Histoire de Hua-Sing, catéchiste chrétien, mis dans une prison remplie d'insectes, la cangue au cou. Amoun, le fils du geôlier, est chargé par son père de garder Hua-Sing. Par le soupirail, il le voit à genoux, chargé de la cangue sur laquelle trottent les insectes. Amoun commence par jeter des fragments de bambou. Le martyr ne bouge pas. « Je veux qu'il bouge ! » L'enfant jette de la poussière. Hua-Sing regarde : « Enfant, est-ce toi seul qui as conçu l'idée de prendre ma tête pour but de tes jeux, ou quelqu'un te l'a-t-il ordonné ? Dans ce dernier cas, continue ; et quand tu seras las, pour preuve que je ne te garde pas rancune, va rue de la sagesse et dis au vieux Pong-Seh-Quah : J'ai rendu service à Hua-Sing qui porte la cangue dans un cachot, et il m'envoie vers vous pour que vous me donniez un cerf-volant. » Amoun va ; il reçoit deux cerf-volants... remords... Il délivre le prisonnier.

Conclusion. — Voilà l'usage de la langue, l'empire sur soi-même. Tels étaient les martyrs... Mais qui leur apprenait ainsi à parler et à se taire ? Notre Seigneur Jésus-Christ. Invoquons-le à cet effet, et disons-lui avec le psalmiste : *Pone, Domine, custodiam ori meo et ostium circumstantiæ labiis meis. Non declines cor meum in verba malitiæ, ad excusandas excusationes in peccatis* (Ps. CXL).

BONTÉ DE DIEU.

Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde ! (Ps. LXXII.)

I. — Est-ce que Dieu est bon pour les hommes ?

S'il est bon ! — On le nomme le *bon* Dieu !

C'est lui qui a tout créé et tout fait pour les hommes. C'est lui qui leur procure la nourriture, le vêtement, etc. C'est lui qui vous procure cela à vous-mêmes !... C'est lui qui s'est fait homme, petit enfant, par amour pour les hommes... C'est lui qui est mort pour eux sur une croix...

C'est lui qui leur a donné à tous Marie pour mère ; qui est la nourriture de leurs âmes dans l'Eucharistie...

Oh ! comme il est bon !

Puisque c'est ce Dieu si bon que le péché offense, quelle horreur ne dois-je pas avoir du péché ?

II. — Est-ce que Dieu est bon pour les pécheurs ?

Après leur mort ? Non ! Alors il leur ouvre l'enfer. Pendant leur vie ? Oui, il leur ouvre les bras !

Voyez comment pendant sa vie mortelle

a) Il a parlé... Pierre lui demande combien de fois il faut pardonner... *Usque septies ? — Non dico usque septies sed usque septuagies septies* (Matth. XVIII).

C'est lui qui a raconté cette belle parabole de l'Enfant prodigue que nous pouvons si bien nous appliquer (Raconter la parabole et l'appliquer en gros aux enfants).

Voici encore une de ses paroles : « En vérité, je vous le dis : Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion » (Luc. XV, 10).

b) Il a agi. — Est-ce que sa conduite a démenti ses paroles ? Loin de là... En voulez-vous quelques exemples ?

Exemple de Zachée...
Exemple de Marie-Madeleine...
Exemple du Bon Larron...

Vous le voyez donc ; il est bon pour les pécheurs ; il est comme le pére de l'Enfant prodigue dont il a raconté l'histoire ; il est comme une bonne mère dont le fils est parti dans un moment de colère et dont le cœur attend avec impatience le retour de ce fils.

III. — Est-ce que Dieu est bon pour les enfants ?

Oui, il est spécialement bon pour les enfants.

Voyez comment il parle des enfants pendant sa vie. Il dit à ses disciples : « Si vous ne devenez pas semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Il dit encore : « Malheur à celui qui scandalise un de ces petits ! » et : « Laissez venir à moi les petits enfants ; à ceux qui leur ressemblent, appartient le royaume des cieux. »

Si donc Notre-Seigneur aime tant les enfants, s'il fait de si terribles menaces à ceux qui les corrompent, ne sera-t-il pas disposé à les accueillir avec miséricorde, s'ils ont eu le malheur de tomber dans quelques fautes, plutôt par entraînement peut-être, plutôt par ignorance que par malice ? Et remarquez-le bien, ce que nous disons ici de Dieu, nous devons également le dire du prêtre ; le prêtre a l'obligation de remplacer Jésus-Christ auprès des enfants, il doit avoir pour eux le même cœur paternel que Jésus-Christ...

Si nous avons eu le malheur d'offenser un Dieu si bon, quel regret ne devons-nous pas en avoir ?

Mais aussi quelle confiance que nous obtiendrons le pardon de nos fautes ! Allons donc le trouver dans la personne du prêtre, confessons-lui en quoi nous lui avons désobéi, et il nous pardonnera tout.

INSTRUCTION DU MÉDITATION
SUR L'ENFANT PRODIGUE.

Hic filius meus mortuus erat et revixit ; perierat et inventus est (Luc. xv).

Exorde. — Chers élèves, l'histoire de l'Enfant prodigue se rapproche de votre position par le sujet même qu'elle nous développe. Elle nous retrace, sous la forme des aventures extérieures d'un malheureux prodigue, toute la série des péripéties par lesquelles passe la conscience d'un jeune homme, lorsqu'il s'est une fois éloigné de Dieu.

I. — Départ de l'Enfant prodigue.

Un homme avait deux enfants. Représentons-nous bien tout ce qui a rapport à la parabole. Une grande maison, riche mais patriarcale, une exploitation agricole, etc. Un homme aisé, un bon père de famille. Deux fils, l'un plus âgé, obéissant à son père, travailleur, etc., l'autre plus jeune, étourdi, indiscipliné.

Dieu, père de la grande famille humaine, a partout deux sortes d'enfants. On le constate dans les familles, dans les maisons d'éducation, dans les collèges : les uns sont dociles, appliqués, pieux, contents ; les autres difficiles, insubordonnés, négligents, maussades.

Le plus jeune dit à son père : « Père, donnez-moi la part d'héritage qui me revient. » Le plus jeune ! Il était bien le plus jeune, par l'irréflexion, l'insubordination, l'imprudence. Il était aussi le plus jeune par l'âge. Dans les familles, les collèges, il n'en est pas toujours ainsi ; ce sont souvent les plus âgés qui donnent l'exemple de ces défauts. Ils croient trouver là une manière de se distinguer. Ah ! s'ils comprenaient !

Père, donnez-moi la part d'héritage. Quel est cet héritage ? C'est notre libre arbitre, notre volonté, dit saint Jérôme...

Ce sont les biens que nous tenons de Dieu : la santé, la vie ; même les dons surnaturels, la grâce, dit saint Ambroise... Tout cela nous le possédons, nous pouvons nous en servir dans la maison de notre père, sous les yeux de notre père. Le jeune homme veut s'en servir à sa guise. Il ne veut pas supporter le joug de l'autorité.

Et le père leur partagea ses biens. Sans aucun doute, avant de condescendre aux désirs insensés de son fils, ce père lui mit devant les yeux la folie de sa conduite, l'avertit de ce qui allait arriver... Peine inutile ! Cependant le père ne s'oppose pas à la folie de cet enfant et il veut qu'il s'instruise par l'expérience. Il le laisse donc agir à son gré...

Et alors le plus jeune partit pour un pays lointain. On peut partir pour un pays lointain, sans s'éloigner corporellement. Le pays lointain, c'est le mépris de l'autorité, c'est l'aversion des supérieurs, c'est la négligence, la paresse, ce sont les mauvaises habitudes. Là, le jeune homme est loin de son père, loin de son Dieu ; il est de corps au collège, mais d'imagination, d'esprit il est dans les fêtes mondaines, il est en vacances, il est à la fin des études... en un mot, il est libre !

Et là il dissipa tout son bien, en vivant dans le désordre. Telle est encore la conduite du jeune homme, de la jeune fille imprudente. Ils dissipent tout leur bien. Leur bien, c'est le temps : ils le dissipent ; leur bien, c'est la science, l'éducation : ils les négligent ; leur bien, ce sont les conseils de leurs maîtres, les avis de leurs parents, et ils n'en tiennent aucun compte ; ce sont les grâces de Dieu, les inspirations, les Retraites : tout cela ils le méprisent !... Ils dissipent leur santé, leur vie même, *vivendo luxuriose :* en se faisant une conduite sans règle ni frein. Ce que fit le jeune insensé qui s'écarta de la maison de son père, c'est ce que fait le jeune homme qui s'éloigne de Dieu ! Le Prodigue s'applaudit probablement de son escapade... Mais bientôt tout changea.

II. — Souffrances du Prodigue.

Une grande famine se déclara dans le pays où il était. Il avait cru, en s'éloignant, jouir d'une abondance inépuisable, se trouver toujours dans les plaisirs, dans les satisfactions. Mais il s'est bien trompé. Dans ce pays éloigné règne la famine. Oui, la famine règne dans ces régions où l'on vit loin de Dieu : famine spirituelle, vide du cœur, vide de l'âme, dégoût, abattement...

Et lui-même commença à tomber dans la misère. Cela ne se fait pas tout d'un coup ; mais petit à petit les illusions se dissipent. On commence à se sentir misérable. Qu'y aurait-il à faire alors ? Il faudrait se relever, retourner à son père ; c'est-à-dire, il faudrait avouer ses torts, se rapprocher de ses maîtres. Or cela, on ne le veut pas ; on est encore trop fier ; on veut tenter l'expérience jusqu'au bout...

Et alors, il s'attacha à un habitant de ce pays, qui l'envoya garder les pourceaux. Que fait-on ? On cherche autour de soi, dans ce pays lointain, on cherche un appui, une consolation quelconque. On s'attache à un habitant de ce pays. Quels sont les habitants de ce pays du désordre ? Ce sont les hommes corrompus, les jeunes gens débauchés ; c'est avant tout le démon, souverain de ce pays. Eh bien, c'est à ceux-là que l'on s'adresse. On leur demande ce bonheur que l'on ne possède plus. Et le trouve-t-on ? Non ! Le démon, les satellites du démon n'ont qu'une réponse : « Gardez les pourceaux ! » c'est-à-dire, lâchez la bride à vos passions, cherchez à vous satisfaire dans l'intempérance, dans l'impureté, dans la paresse. « Gardez les pourceaux ! » Et le malheureux obéit ! Le voyez-vous maintenant, ce fils de famille, ce jeune homme naguère si élégant, le voyez-vous pauvre, débraillé, au milieu des animaux immondes ? Voyez-vous cet étudiant jadis pieux, cet enfant qui était le modèle des autres dans les classes inférieures, cet ancien congréganiste, le voyez-vous au milieu de ces jeunes débauchés, la lie du collège ? Il garde les pourceaux !

Mais au moins est-il heureux, est-il satisfait ? Écoutez !

Et il voulait assouvir sa faim au moyen des fruits sauvages que mangeaient les pourceaux, et personne ne les lui donnait. C'est le comble du malheur, l'abîme de la dégradation. Que signifient ces désirs du malheureux Prodigue ? Ils signifient cet état affreux d'une âme créée pour Dieu, mais qui s'est éloignée de lui et qui veut trouver son bonheur dans les satisfactions grossières des sens. Ces satisfactions ne sont pas faites pour elle ! Et elle gémit de ne pouvoir se ravaler davantage. Elle voudrait se mettre tout à fait au rang de la bête ! C'est l'état d'un jeune homme dont l'éducation a été chrétienne, d'un jeune homme aux instincts généreux, tombé au milieu de misérables qui ne le valent pas, et cherhant à s'égaler à eux par la grossièreté de ses manières, de son langage et ne parvenant pas à descendre assez bas pour leur plaire, et surtout ne trouvant là ni repos ni bonheur !

III. — Retour de l'Enfant prodigue.

Nous nous demandons, mes Frères. ce qui va arriver à cet infortuné Prodigue. Naturellement nous devrions nous attendre au désespoir, peut-être au suicide ! Heureusement nous nous trompons. Il y a une idée qui va sauver ce misérable, comme elle sauvera tout jeune homme qui en sera frappé, qui s'y arrêtera, qui voudra en déduire les conséquences.

Rentrant en lui-même, il se dit : Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi, je meurs ici de faim ! Cette idée, c'est le souvenir de la bonté de son père pour ceux qui le servent. Il se rappelle combien il y avait chez son père d'abondance, même pour les derniers des serviteurs, et il fait la comparaison de leur état avec sa triste situation ! Le jeune homme, la jeune fille chrétienne, élevés dans une maison religieuse, en être réduits à comparer leur état à celui

des chrétiens les moins considérés, les plus simples, les plus vulgaires, et devoir se dire : « Ces gens-là, qui sont comme des mercenaires dans la maison de Dieu, ont du pain en abondance ; ils sont heureux dans la pratique de leur religion, et moi, comblé de grâces insignes, objet de soins tout particuliers, je meurs de faim ! »

Je me lèverai et j'irai vers mon père. Grâce à ce souvenir, le Prodigue sent naturellement naître en lui une espérance. Il connaît la bonté de son père ; il ne doute pas de sa miséricorde. De là cette résolution : *Surgam et ibo !* Je me lèverai et j'irai ! — Dans cette résolution, il y a du courage, il y a une victoire sur le respect humain. Ce fils pouvait hésiter, il pouvait se demander comment il serait reçu par son père ; il pouvait être honteux de se représenter à la maison paternelle en si triste équipage, lui qui était probablement parti avec éclat, emmenant des montures et des serviteurs. Mais ce qui domine le tout, ce qui anime tout, c'est la confiance. Et plein de cette confiance, il se propose de faire l'aveu de ses fautes, d'en demander « pardon et pénitence : » Faites-moi devenir comme un de vos mercenaires ! — Faut-il montrer comment tout cela s'applique au jeune homme ? Comment celui-ci doit se lever, quitter la région lointaine où il s'est égaré et puis venir se confesser ; car c'est une vraie confession que projette le Prodigue. Mais nous ne devons pas nous arrêter ici davantage. Il importe de méditer la conduite du père.

Lorsqu'il était encore loin, son père le vit ; il fut touché de pitié, et accourant, il se jeta à son cou et l'embrassa. Comprenez-vous toute la bonté de ce père ? Il voit le Prodigue de loin. Sans aucun doute, il venait souvent regarder du côté où était parti son fils ingrat, espérant son retour. Maintenant ce fils, le voilà ! mais dans quel état ! Et le bon vieillard oublie tout, son âge, l'infâme conduite de ce fils, son extérieur pauvre et rebutant. il *accourt* et l'embrasse. Quelle bonté dans ce père ! C'est une image de la bonté

de Dieu. Dieu aussi attend le jeune homme coupable ; il l'attend par l'intermédiaire de ses serviteurs, il regarde s'il n'arrive pas... Il fait plus, il va le chercher, il le *prévient par sa grâce*. Et quand il voit que le repentir est sincère, *il court* accorder le pardon.

Et le fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être nommé votre enfant ! Mais le père dit à ses serviteurs, etc. — Alors, que se fait-il ? Le fils commence par avouer ses fautes, comme il se l'était proposé, et le père accepte cet aveu. Mais quand le fils veut s'humilier davantage, quand il veut, pour réparer sa conduite, être traité comme un étranger mercenaire, le père l'interrompt. « Non, semble-t-il dire, non ! Je sais ce que vous allez demander ; il n'en sera pas ainsi. Vous redeviendrez mon fils, mon fils bien-aimé. »

Vite, cria-t-il aux serviteurs... vite, apportez... Nous savons ce que signifie cette robe, la robe d'innocence ; cet anneau, la marque de la confiance paternelle ; cette chaussure, indice de la fermeté dans le service de Dieu. Tout est donc oublié, tout est réparé !

Arrêtons-nous à cette magnifique peinture de la bonté de Dieu, et demandons-nous comment le Prodigue a répondu à cette bonté ? A-t-il encore murmuré ? A-t-il quitté de nouveau la maison paternelle ?

Oh ! non, sans doute.

Conclusion. — Il y aura plus de joie dans le ciel pour une conversion que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Donnons cette joie au cœur de Dieu, et nous-mêmes nous retrouverons la joie et la paix !

CONFIANCE.

L'œuvre de l'éducation est essentiellement une œuvre collective ; elle ne peut se faire par un seul homme. Quand je dis *un seul*, j'entends évidemment avant tout que l'on ne peut se faire à soi-même son éducation : cela renfermerait une absurdité ; mais j'entends aussi qu'il ne suffit pas d'un seul homme qui fasse cette éducation avec nous. C'est l'œuvre commune de nos parents, de nos maîtres, de notre confesseur, etc., et l'ordre de la Providence requiert le concours de toutes ces personnes. L'ordre de la Providence requiert également qu'il y ait entre celui qui est élevé et ceux qui l'élèvent, des rapports fréquents et même continuels...

Vous le voyez, ces rapports sont une nécessité comme le concours lui-même. Or, la condition essentielle pour que ces rapports soient utiles, c'est la *confiance*. *Confiance*, c'est-à-dire foi en autrui, c'est-à-dire se fier à autrui de la même façon qu'on se fie à soi-même... Examinons maintenant :

I. — Les degrés de cette confiance.

A. Le premier degré de la confiance, c'est L'ABSENCE DE DÉFIANCE. — Vous comprendrez mieux ce degré en examinant la défiance dans un étudiant. L'étudiant défiant est toujours aux aguets. « Est-ce qu'on ne me voit pas ?... Est-ce qu'on ne m'entend pas ?... » Il regarde ses maîtres comme autant d'espions, d'Argus attachés à ses pas ; il les évite, il interrompt à leur approche une conversation commencée qui n'avait pourtant rien de coupable ; il est gêné en leur présence. Celui qui n'a pas cette défiance, agit tout simplement, tout naturellement...

B. Le second degré, c'est la FRANCHISE. — On peut n'avoir pas de défiance dans sa façon générale d'agir, et pourtant n'être pas ce que l'on appelle *franc*. La franchise

se montre dans toutes les circonstances ordinaires et extraordinaires. Être franc, c'est se montrer tel que l'on est, tout en tâchant d'être bon...

La franchise exclut la duplicité, le mensonge, la fourberie, l'hypocrisie ; elle fait que l'on répond catégoriquement aux questions posées, ou que l'on refuse d'y répondre, quand elles peuvent engager la conscience. Cette franchise est donc également distincte de l'effronterie et de l'imprudence.

C. Le troisième degré nous amène à la CONFIANCE proprement dite. — Cette confiance consiste à faire connaître sans détours ce qui se passe dans son âme, à communiquer facilement, librement, pleinement avec celui en qui l'on a confiance. Cette communication peut avoir un double objet :

a) Ce qui regarde l'*intelligence*. — On consulte, non ses opinions, surtout quand elles ne s'accordent pas avec celles des autres : on cherche à s'éclairer sur certains points que l'on ignore, on demande ce qu'il faut penser de certaines doctrines, etc.

b) Ce qui regarde *le cœur* et la conduite. — On fait connaître ses tendances et ses aversions ; on cherche à recevoir une direction pour corriger les défauts de son caractère, pour rompre de mauvaises habitudes, pour se former au bien... Il n'y a rien qui mette le cœur à l'aise comme cette confiance, rien qui le raffermisse davantage dans le bien.

Et pourtant, il en est quelques-uns auxquels la confiance coûte beaucoup. D'où cela vient-il ?

II. — Obstacles à la confiance.

Il pourrait exister des obstacles du côté de ceux en qui l'on doit avoir confiance, parce qu'ils manquent de discrétion, etc. ; mais cela est rare, et il ne faut pas s'en préoccuper. Reste donc :

A. La crainte de se connaître ou d'être connu.

Dans le premier cas, c'est l'orgueil proprement dit qui est en jeu ; dans le second, c'est l'amour-propre. Dans le premier cas, on a bonne opinion de soi-même et on craint de perdre cette bonne opinion, en apprenant à se connaître ; dans le second, on sait que l'on ne vaut rien, mais on craint que les autres ne le sachent...

Ces deux raisons sont également futiles et dangereuses : *a)* Futiles, car enfin vous êtes ce que vous êtes aux yeux de Dieu. De quoi vous servira-t-il de vous croire parfait, si vous ne l'êtes pas ? De quoi vous servira-t-il d'être regardé comme un saint, si vous ne l'êtes pas ? *b)* Dangereuses, car, dans cette fausse persuasion, vous vous ancrez de plus en plus dans vos mauvaises habitudes... vos défauts de caractère s'enracinent, et la correction n'est pas seulement impossible pour le moment, mais elle devient presque impossible pour l'avenir. — Ceci nous amène à un second obstacle.

B. La crainte de devoir se corriger.

En supposant que nous ayons une juste idée de nous-mêmes, il peut se faire encore que nous ayons peur d'avoir recours aux autres. Pourquoi ? Parce que ce recours supposerait la volonté de nous corriger. La correction suppose des efforts, et ces efforts nous font peur !... Que répondre à cette appréhension ?

D'abord, je remarque qu'elle se présente partout où il y a du bien à faire, du mal à éviter. Dans tous les cas semblables, il faut triompher de la nature, il faut se faire des efforts. Maintenant, dans le cas présent, je dis : Ou vous voulez vous corriger, ou non ; si vous voulez vous corriger, vous devez en prendre les moyens, et un des premiers, des plus utiles, je dirai presque des plus nécessaires, c'est la confiance. Ou bien, vous ne voulez pas vous corriger. Dans ce cas, vos défauts ne feront que s'accroître, vos fautes que se multiplier, et vous risquez grandement de vous perdre. Et alors de quoi vous servira-t-il de vous être écouté et de n'avoir pas ouvert votre cœur ? — Mais il est un troisième obstacle.

C. On a quelquefois commencé par avoir confiance, on a commencé à se corriger, mais malheureusement on n'a pas été assez fidèle, assez constant ; et alors vient — *la honte de ne pas se corriger suffisamment.*

C'est là encore une ruse du démon. La réponse est bien facile. J'ai supposé que vous aviez donné votre confiance à un homme entendu, homme de cœur, homme d'expérience. S'il en est ainsi, il connaît la misère et toutes les faiblesses du cœur humain, vous n'avez rien à craindre de lui. Si parfois il est un peu sévère, ce n'est que dans la forme extérieure, pour stimuler un peu votre lâcheté. Mais avouez-lui vos défaillances, vos découragements, aussitôt il vous relèvera, il vous encouragera.

Et puis, je vous ferai le raisonnement suivant : Ou bien celui auquel vous vous adressez, a eu les mêmes misères, les mêmes difficultés que vous, ou il en a été exempt. S'il les a eues, il ne sera pas étonné que vous les ayez ; il ne sera pas étonné de vos défaillances, il admirera votre constance. S'il ne les a pas eues, c'est une âme privilégiée, et Dieu lui donnera les sentiments que requiert votre état. En vous écoutant, il s'humiliera devant Dieu, il compatira à vos misères, il s'efforcera de les guérir.

III. — Conseils pratiques.

A. Ne vous fiez pas à tout le monde. — Il faut apprendre à être prudent, discret, à savoir se taire sur les choses d'autrui, et aussi sur les siennes propres. Et ceci s'applique surtout aux jeunes gens avec lesquels nous vivons, à nos compagnons. N'ayons pas facilement des *confidents !* Le plus souvent on a lieu de s'en repentir. On se fait connaître et puis on se brouille : ou bien en se faisant connaître, on donne lieu à la séduction, etc.

B. Ne vous défiez d'aucun de vos maîtres. — Avec tous vos maîtres vous devez être au moins au premier degré et même au second degré de la confiance. Ils le méritent; leur position leur donne le droit d'attendre cela de vous. Ils ne sont ni vos

domestiques, ni vos intendants, ni vos geôliers, ni vos espions... Si vous êtes en défiance à leur égard, l'œuvre de votre éducation ne marchera pas : vous passerez par le collège sans vous corriger...

C. Soyez toujours francs. — La franchise est une si bonne, si heureuse qualité ; elle épargne tant de misères ! Soyez toujours francs, au confessionnal surtout et avant tout ; ensuite dans vos relations avec vos maîtres, avec vos supérieurs. Si vous avez été coupables, ne niez pas, ne cherchez pas à échapper aux conséquences de votre faute. Le moyen le plus efficace de vous la faire pardonner, sera ordinairement la franchise !

D. Ayez votre homme de confiance. — Celui auquel vous avez recours dans vos peines, dans vos difficultés, etc. Remarquez bien que je ne dis pas : celui auquel vous alliez vous plaindre de vos maîtres, auquel vous irez demander d'intercéder pour vous, afin d'obtenir le pardon d'une faute, ou une faveur quelconque ; mais quelqu'un qui soit votre guide spirituel. Qui sera-ce ? La confiance ne s'impose pas. Ce peut être un supérieur : recteur, préfet, professeur ou surveillant ; ce peut être un autre. Règle générale, que ce soit un prêtre, parce qu'il y a une foule de choses auxquelles le prêtre seul peut porter remède. Ce peut être votre confesseur ou votre père spirituel, mais alors il ne suffit pas de le voir au confessionnal. Il faut de temps en temps le voir en particulier (avec la permission, cela s'entend ; mais cette permission ne peut être refusée, quand on agit raisonnablement). Cela est surtout nécessaire, quand il est question de vocation.

Conclusion. — Ayons confiance, et Dieu nous dirigera par l'intermédiaire de nos maîtres !

SENTIMENTS DE L'ÉTUDIANT.

Bien que dans cette instruction je m'adresse à tous, j'ai plus spécialement en vue ceux qui sont plus avancés en âge. Au reste, chacun de ceux qui m'écoutent, se considérant par rapport à un plus jeune que lui, peut s'appliquer mes paroles. Il n'y aurait que le plus jeune de tous qui y échapperait ; mais celui-là même doit faire attention, car il doit apprendre ce qu'il lui faut être bientôt. D'ailleurs le plus jeune en âge pourrait être le plus avancé dans les classes, et ainsi il y a équilibre entre tous.

Quels sont donc les sentiments qui doivent règler votre conduite, pour que votre vie au collège soit heureuse, et que cette vie de collège vous prépare un avenir heureux ?

I. — Un sentiment de foi.

A. La Foi doit être le fondement de toute votre conduite :

a) Parce que vous êtes des jeunes gens chrétiens.

b) Parce que vous êtes sous la direction de maîtres chrétiens.

c) Parce que vos parents veulent que vous ayez une éducation chrétienne.

d) Parce que cette éducation chrétienne demande nécessairement à être appuyée sur la Foi.

C'est ce qui la distingue. L'enseignement laïque s'appuie sur le patriotisme, sur l'utilité, que sais-je ? L'éducation religieuse s'appuie sur la Foi. Et cela est inscrit en tête des *Prospectus*.

B. Qu'est-ce que ce sentiment de Foi ? C'est la *croyance pratique* à l'ordre surnaturel, à tout cet ensemble de vérités qui font la religion chrétienne et catholique : la fin de l'homme, la nécessité de servir Dieu, la nécessité de travailler, de souffrir, de combattre ici-bas, l'importance des convictions religieuses pour se conserver dans l'élément

surnaturel, etc. ; tout cela constitue le sentiment de Foi. Voyons comment, pour être bien pratique, il doit se manifester.

C. Il se manifeste : *a)* Avant tout dans les exercices de piété. Conviction que nous ne pouvons rien sans Dieu. De là, amour de la prière et pratique de la prière, et non seulement la pratique de la prière dans ce qu'elle a de prescrit, de nécessaire, d'impérieux, mais encore dans ce qui nous est en quelque sorte laissé libre : dévotions particulières au Sacré-Cœur, à la sainte Vierge, congrégations, chemin de la croix, fréquentation des sacrements...

b) Dans les relations avec l'autorité. Le jeune homme qui a l'esprit de foi, regarde ses maîtres, non comme des tyrans, des surveillants incommodes, mais comme les dépositaires de l'autorité de Dieu, comme les instruments dont Dieu veut se servir pour le former. De là, respect, confiance, docilité, etc.

c) Dans la direction donnée aux études et dans la préparation de la vocation. La vocation est une chose toute surnaturelle ; elle vient de Dieu, elle ne dépend pas des parents, ni du jury, etc... Il faut donc tellement se diriger dans les études, que l'on ne mette pas d'obstacles à la vocation divine.

d) Dans l'attachement à la religion et le désir de la pratiquer et de la défendre. Pour atteindre ce but, l'étudiant se plie déjà à la pratique de la religion ; il se fait une habitude de la fréquentation des sacrements, etc... afin de garder cette habitude plus tard. Il étudie la religion, et s'informe auprès de ses maîtres des moyens de la défendre ; il se prépare à la lutte, car il veut y tenir sa place. Et plus son entourage futur est dangereux, plus il veut que ses armes soient bien trempées !

II. — Un sentiment de charité.

De même que la foi forme le fondement de l'édifice de l'éducation, *la charité* en fait le ciment.

Je prends le terme *charité,* parce qu'il rentre dans le cadre tracé précédemment, la charité étant une vertu qui suppose la foi.

A. Nous connaissons le grand principe de la charité : « Ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, et souhaiter, procurer même s'il se peut, aux autres le bien — le bien véritable — que nous désirerions pour nous-mêmes. »

B. Ceci doit s'appliquer avant tout aux maîtres et aux surveillants. N'oublions pas qu'ils sont hommes comme nous, et que, sans leur titre de supérieurs, ils auraient droit encore à notre charité. Ainsi : 1° Évitons de leur faire du tort par nos plaintes, nos murmures, nos critiques...

2° Évitons de leur faire de la peine par notre ingratitude, notre maussaderie, etc...

3° Tâchons de leur faire plaisir. Cela nous est si souvent possible ! Ah ! ne croyons pas que nos maîtres soient insensibles à nos procédés envers eux. Ils ne le montrent pas toujours, mais ils voient tout ; ils sentent vivement ce qui se fait pour ou contre eux. Ainsi ne nous soustrayons pas aux petites corvées qui peuvent se rencontrer dans la vie de l'étudiant...

C. Cela doit encore s'appliquer à nos condisciples. Et ici j'appellerai plus particulièrement votre attention sur les points où la charité souffre le plus souvent.

a) On ne supporte pas les défauts d'autrui...

b) On raille au sujet des fautes d'autrui et on les raconte. Savons reçus en classe, à l'étude, etc...

c) On est bien aise d'être servi par les autres, mais on ne veut rien faire pour eux...

d) Il est un point de charité qui mérite une mention toute spéciale : c'est la prudence dans les conversations. Il y a là un intérêt immense d'engagé ! Et je ne parle pas seulement

des conversations corruptrices, qui sont de vrais assassinats, mais des conversations légères, trop libres, de celles qui excitent ou satisfont la curiosité des plus jeunes sur des points qu'ils doivent ignorer ou apprendre d'une source plus pure.

III — Un sentiment d'honneur.

La Foi, la Charité sont des vertus toutes surnaturelles : l'honneur, au premier aspect, semble un sentiment tout humain ; mais on peut le tourner vers Dieu. Eh bien, nous devons avoir un sentiment d'honneur ! Et quel est l'honneur qu'il nous faut avoir et sauvegarder ?

A. Tout d'abord l'honneur de Dieu et de l'Église. — Persuadons-nous bien que c'est à nous spécialement que cet honneur est confié. Ce n'est pas pour rien que Dieu nous a donné des parents chrétiens, qu'il nous a entourés de soins, qu'il nous a nourris dans des sentiments de foi et de piété. Il compte sur nous, et dans ce siècle où Dieu et son Christ sont partout attaqués, il nous appartient de les défendre. Il faut qu'on le sache, il faut qu'on nous connaisse sous ce rapport ; et dès le collège nous devons nous préparer à remplir notre mission.

Mais de l'honneur de Dieu, ne séparons pas l'honneur de l'Église de Dieu. Elle est notre Mère. Que les intérêts de cette Église soient les nôtres, que ses douleurs soient nos douleurs. Et ne prenons pas l'Église dans un sens vague, indéterminé ; voyons-la d'une manière toute concrète. L'Église, c'est le souverain Pontife, l'Église, ce sont les évêques, les prêtres ; les intérêts de l'Église, c'est le Denier de saint Pierre, la Propagation de la foi, toutes les œuvres de zèle et de charité appartenant à l'Église. Regardons comme un honneur d'y prendre part, de les soutenir et de nous y dévouer.

B. Après cela, l'honneur de la maison où nous sommes élevés. — Soyons dignes de nos maîtres, dignes de leurs principes. Sachons bien que l'honneur de cette maison

rejaillit sur nous, et ne pensons pas que nous puissions la critiquer, la perdre dans l'opinion des autres, sans nous faire tort à nous-mêmes. Parlons donc avec respect, avec reconnaissance de nos maîtres, et un grand honneur nous en reviendra...

C. Enfin, notre honneur personnel, notre dignité. — Il ne s'agit pas ici d'orgueil, mais de cette noblesse de sentiments qui empêche qu'on ne s'abaisse.

a) Notre honneur personnel consistera à éloigner de nous avec mépris tout ce qui est bas, avilissant, toutes les séductions grossières.

b) Il consistera à nous faire donner partout et toujours le bon exemple aux autres.

c) Il nous fera éviter toute familiarité malséante, etc.

Péroraison. — Si nous possédons ce triple sentiment d'honneur, non seulement nous éviterons bien des fautes, mais nous nous assurerons le respect, l'estime des hommes, et, ce qui est bien plus important, nous conserverons l'estime et l'amitié de Dieu !

DEVOIRS DES JEUNES GENS.

Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea. Le jeune homme suit sa première voie ; dans sa vieillesse même, il ne la quittera point (Prov. XXII, 6).

Exorde. — Je voudrais vous donner quelques conseils, en les choisissant de telle sorte que ceux qui vont bientôt quitter la vie de collège, y trouvent un gage de persévérance, et les autres le moyen d'être au collège de parfaits étudiants et de plus des étudiants heureux. Ces conseils, je les résumerai en trois maximes. Nous monterons, comme par degrés, des considérations les plus usuelles à

ce qu'il y a de plus relevé et de plus sublime dans la vie chrétienne.

Ire Maxime : Faites honneur à votre âge.

Chaque âge a son caractère, ses occupations, etc. Il y a, en général, deux excès à éviter, et l'on voit des jeunes gens pécher par ces deux excès : les uns, et c'est le plus grand nombre, veulent être au-dessus de leur âge ; d'autres, en plus petit nombre, s'obstinent à demeurer au-dessous. Il faut être de son âge, et de plus il faut faire honneur à son âge ; ou si l'on est au-dessus de son âge, il faut l'être en des choses où c'est une gloire. On fait honneur à son âge :

A. Par le travail. — Travail plus ardent chez les plus jeunes, plus constant, plus réfléchi, plus raisonné chez les grands. — Je dis « travail, » je ne dis pas « succès. » Le travail dépend de nous, le succès n'est pas en notre puissance. Mais partout : travail docile, consciencieux, etc. Et plus tard, dans le monde, encore *travail !*

B. Par la raison. — Remarquez bien que je ne dis pas « par le raisonnement. » C'est bien triste d'avoir des élèves raisonneurs, capricieux, qui critiquent tout, veulent tout mieux savoir que leurs maîtres. La *raison*, au contraire, c'est l'absence du caprice ; c'est la docilité fondée sur l'esprit d'obéissance, c'est le sacrifice du plaisir au devoir, etc.

C. Par la simplicité. — C'est surtout ici que je condamne la manie d'être *au-dessus* de son âge. Vouloir, quand on est petit, se prononcer, raisonner et s'insurger contre l'autorité... Quand on est parmi les plus grands du collège, ne plus vouloir jouer... Quand on vient d'entrer dans le monde, rougir de son innocence, etc. Ah ! c'est tout le contraire qu'il faudrait : il faudrait rougir d'être plus avancé que les autres dans la perversité, de savoir le mal que les autres ignorent, etc.

Soyez donc de votre âge, et faites honneur à votre

âge, partout, toujours, même quand vous serez dans le monde.

2me Maxime : Consolez vos maîtres.

Ce mot peut tout renfermer : il suppose l'accomplissement de tous vos devoirs au collège et votre persévérance dans le monde. Si vous tenez à consoler vos maîtres, je réponds de vous ! Vous comprenez facilement quel est l'extrême opposé : Tourmenter ses maîtres, être la croix de ses maîtres. — Mais que faire pour les consoler ?

A. Respecter ce qu'ils respectent. — Et avant tout, les respecter eux-mêmes. Ils ont bien droit à votre respect, eux qui se sont voués à l'enseignement par charité... Puis, respecter ce qu'ils respectent : la religion, ses ministres, le souverain Pontife, le droit, la justice, l'autorité légitime, partout où elle se trouve.

B. Vous dévouer à ce qu'ils aiment. — Qu'aiment-ils ? Avant tout, de nouveau, votre propre salut, objet de leurs plus constantes préoccupations... Ce qu'ils aiment encore, ce sont les œuvres de zèle et de charité : le Dernier de saint Pierre, la Propagation de la foi... Aimez tout cela, même dans le monde... Si vous, élèves de religieux, vous ne travaillez pas à ces œuvres, qui donc le fera ?... Ces œuvres vous attendent, et si vous vous y employez avec zèle, avec ardeur, vous y trouverez votre consolation, votre joie... vous vous y intéresserez de plus en plus... Elles deviendront un élément de votre vie, et par là même de votre bonheur et de votre salut.

C. Fuir ce qu'ils redoutent pour vous. — Il y a deux écueils qu'ils redoutent pour vous : celui de l'impiété et celui de la corruption.

Pour fuir l'écueil de l'impiété, il faut habituer votre esprit à la soumission dans la Foi. Cette soumission doit se montrer surtout en évitant les mauvaises lectures, en ne voulant pas tout savoir... Elle se montrera plus tard par la même réserve...

Le second écueil, c'est celui de la corruption. Écueil terrible, où sont venus se briser tant de malheureux. Or, on peut déjà prévoir ceux à ce qui cet écueil sera le plus funeste. Ce sont les esclaves de la mollesse et les esclaves du plaisir. Voulez-vous donc vous conserver, ne subissez ni l'un ni l'autre de ce double esclavage ; et quand vos maîtres vous mettent en garde contre ces excès, ne vous raidissez pas contre leur action.

Pour éviter la mollesse, travaillez avec énergie et constance... rompez des liaisons qu'on vous signale comme dangereuses, etc.

Pour échapper à la tyrannie du plaisir, contractez l'habitude des occupations sérieuses... ne vous laissez pas captiver aux apparences séduisantes du monde.

3me Maxime : Soyez à Dieu.

Reste la maxime la plus relevée, la plus essentielle, qui peut seule suffire, sans laquelle tout le reste n'est rien. Oui, il faut être à Dieu ; mais pour déterminer cette maxime d'une manière plus pratique, je dirai :

A. Soyez à Dieu dans vos rapports avec lui. — C'est-à-dire, soyez vraiment à Dieu dans la prière, dans la fréquentation des sacrements, dans tout ce qui a rapport à son culte. Il faut être à Dieu sincèrement, sérieusement ; il faut faire une distinction fondamentale entre les exercices de piété et les exercices d'un autre genre...

B. Soyez à Dieu en présence des hommes. — Voilà une des garanties les plus assurées de la persévérance. Le grand ennemi de l'homme, on ne peut le répéter assez souvent, c'est le *respect humain*. Cet ennemi vaincu, nous pourrons tourner toutes nos forces contre l'ennemi intérieur ; si cet ennemi demeure puissant, nous serons vaincus à la fois à l'extérieur et à l'intérieur... Ne craignons donc pas d'être à Dieu en présence des hommes !

C. Soyez à Dieu du fond de votre cœur ! — C'est là le dernier conseil. Il suppose que l'on soit généreux envers

Dieu, que l'on ne lui refuse rien, C'est là le vrai moyen d'être heureux et de faire de grands progrès dans la vertu. Mais cela suppose aussi que l'on écoute la voix que nous entendons au dedans de nous-mêmes, la voix de la conscience. Ne soyons jamais rebelles à cette voix, ne l'étouffons jamais. Consultons-la tous les soirs, avant de prendre notre repos ; et si elle nous dit que nous ne sommes pas à Dieu, que nous ne sommes pas assez généreux à son égard, obéissons aux inspirations de cette voix.

Péroraison. — Je termine par ces paroles de Notre Seigneur au docteur de la loi qui lui avait répondu en récitant le grand commandement de la charité : *Fac hoc et vives* (Luc. x, 28)... Vous vivrez ici-bas pour l'éternité !

PERSÉVÉRANCE.

Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam (Apoc. III, 11).

Exorde — Chers enfants, vous voilà tous heureux et bien disposés... Que puis-je vous souhaiter en vous quittant, sinon la persévérance dans ces dispositions ? Que puis-je faire de mieux que de vous y exhorter ? Aussi je résume tout ce que j'ai à vous dire dans ces paroles de l'Apocalypse : *Tene quod habes.* Ces paroles sont un souhait et un conseil.

Tenez ce que vous avez ! Et qu'avez-vous donc, et comment faut-il le retenir ?

I. — Tene quod habes.

A. Vous avez la tranquillité sur le passé. Vous avez la paix de la conscience, vous avez fait une bonne confession. Eh bien, cette tranquillité, il faut la conserver.

Il faut la conserver — malgré les retours sur le passé que le démon ne manquera pas de vous suggérer. Tout cela doit être oublié et jeté entre les bras de la miséricorde de Dieu.

Il faut la conserver — malgré les chutes qui pourraient arriver encore. Qu'y aurait-il à faire, si vous veniez à tomber dans une faute grave ? Vous relever aussitôt par une bonne confession et puis reprendre votre chemin vers le ciel, fermes dans les résolutions que vous venez de prendre et tranquilles comme vous l'êtes maintenant.

B. Vous avez le courage et la bonne volonté dans le présent. — Ah ! voilà ce qu'il vous faut conserver à tout prix. Ne jamais perdre courage ! Aller en avant, jour par jour ; travailler chaque jour à se vaincre un peu mieux ; exercer quelques nouveaux actes de vertu, et ne jamais dire : C'est impossible !

Histoire arrivée à saint Isidore de Séville, lorsque, encore étudiant, il était assis découragé sur le bord d'un puits (voir *Acta Sanctorum*, 4 avril). Entailles faites par la corde dans la poutre... grands trous creusés dans la pierre par les gouttes d'eau qui tombaient du sommet...

C. Vous avez confiance en Dieu pour l'avenir. — Cette confiance, il faut l'entretenir. Et comment l'entretenir ? direz-vous. En aimant Dieu et en recourant souvent à lui. Plus vous aurez de familiarité avec Dieu, plus vous serez assurés de l'avenir. Car ce qu'il vous faut pour l'avenir, c'est la grâce : et la grâce ne vous manquera pas, si vous aimez Dieu. Or, il faut entretenir surtout cet amour :

a) Par la dévotion au Sacré-Cœur et celle du Saint-Sacrement. Ces deux dévotions doivent être réunies.

b) Par la dévotion à la sainte Vierge et aux saints anges. Ce doivent être là des dévotions pratiques, qui ne nous rendent pas présomptueux, etc., mais fervents et confiants à la fois...

II. — Ut nemo accipiat coronam tuam.

A. Remarquons bien *ut :* de sorte que. Il faut *si bien* garder ce que l'on a, *que* personne, etc. Est-ce qu'il y en a qui veulent nous ravir notre couronne ? Oui, certainement !

a) Les uns sans méchanceté peut-être. — Tels sont les gens du monde, les faux amis, etc. Ils ne cherchent que leur plaisir... ils ne cherchent, disent-ils, que notre affection : mais pour trouver ce plaisir, pour obtenir cette affection, ils sacrifient tout, même notre salut. Oh ! nous devons être en garde contre eux. Il y a là un danger, un danger continuel. Défiez-vous de ces gens-là, n'ouvrez pas vos cœurs à une affection quelconque sans avoir la certitude qu'elle n'est pas dangereuse ; et alors même prenez garde que cette affection ne dégénère et ne devienne trop sensible.

b) Les autres par méchanceté. — C'est le démon et les satellites qu'il a sur la terre. Ceux-là chercheront positivement à vous pervertir, à vous faire tomber dans le péché.

1° Quant au démon, soyez calmes. Priez, ayez confiance ; il ne peut rien contre nous, si nous ne lui ouvrons pas la porte de notre cœur... Ne vous laissez pas troubler...

2° Quant aux suppôts du démon, il faut fuir ! Fuir les lectures dangereuses, fuir les assemblées qui sont pour vous une occasion de péché ; fuir, toujours fuir. Et si vous ne pouvez absolument pas fuir, être bien sur vos gardes, ne rien permettre à ceux qui vous poursuivent.

B. Coronam tuam ! — Qu'elle est cette couronne ? Cette couronne, c'est le ciel ! Le ciel ! Qui pourra en concevoir la beauté, en apprécier le prix, et mesurer la durée ? Le ciel, réunion de tous les plaisirs les plus purs, des jouissances les plus délicieuses, avec exemption de tout souci et de toute peine, en compagnie des anges et des saints, en compagnie de Dieu ! et cela pour toujours, pour l'éternité ! (On peut raconter ici l'histoire du moine Alfus.) — Et cela est à vous : *tuam !* Mais c'est une couronne : *coronam ;* il faut donc combattre, car il faut la *mériter*...

Péroraison. — Eh bien, courage ! Et pour vous retenir, dites-vous que le moment de votre chute peut être celui de votre mort. — *Exemple* des quarante martyrs de Sébaste. Ils sont placés tout nus dans un étang glacé ; à côté est un bain d'eau tiède, où ils peuvent se plonger, aussitôt qu'ils apostasieront. Un d'eux cède à la violence de la douleur ; il se jette dans l'eau tiède et y expire aussitôt. Le gardien qui a vu quarante couronnes, prend la place de l'apostat et meurt martyr. *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam !*

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Præbe, fili mi, cor tuum mihi (Prov. XXIII, 26).

Dans cette Retraite, nous avons tâché de réveiller en vous toutes les convictions les plus salutaires, les sentiments les plus généreux, les résolutions les plus sages. Il faut vivifier tout cela, en assurer la continuation... Il est un moyen sûr de l'obtenir ; ce moyen, je vais vous le proposer. Vous le connaissez, mais je veux vous y affectionner davantage... C'est la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, dévotion que je veux considérer d'une façon toute spéciale, entièrement appropriée à votre état.

Je dis que le jeune homme doit avoir une dévotion toute particulière au Sacré-Cœur, par reconnaissance, par intérêt, par nécessité.

I. — Le Cœur de Notre-Seigneur est le Cœur de mon Père.

A. Parmi toutes nos affections, il en est une qui doit toujours dominer, qui doit en quelque sorte sanctifier les autres affections terrestres ; c'est l'affection filiale. L'amour d'un père, d'une mère, c'est ce qu'il y a de plus précieux, de plus nécessaire au cœur d'un jeune homme. Nous en

avons tous fait l'expérience... Ces deux affections ont chacune leur caractère propre : l'une est plus mâle, plus forte, l'autre plus douce, plus aimable ; chacune produit sur nos cœurs des effets différents, mais qui tous tendent au même but : nous rendre meilleurs. Et de toutes les affections humaines, il n'en est qu'une qui soit vraiment sûre : c'est celle-là.

Eh bien ! ces deux affections sont réunies pour nous, et réunies dans un degré bien autrement sublime, réunies et divinisées dans le Cœur de Jésus. Le Cœur de Jésus est pour nous le cœur d'un père et le cœur d'une mère.

B. Analysons cette idée. Voyons ce qui vous rend si précieuse, à vous, jeunes gens, l'affection du cœur de vos parents, et appliquons cela au Cœur de Jésus.

a) Dans le cœur de vos parents nous trouvons pour vous de l'ESTIME. — Quelque jeunes que vous soyez, vous sentez le besoin de vous sentir estimés, et il vous est pénible de ne pas jouir de ce sentiment. Que de fois n'avez-vous pas été chagrins quand on vous traitait d'enfants ? Sans doute, il faut prendre garde ; il peut y avoir là de l'orgueil et rien que de l'orgueil, mais il y a aussi un sentiment de dignité légitime. Eh bien, vos parents ne vous méprisent jamais, et Jésus-Christ ne vous méprise pas non plus. Les disciples veulent chasser les enfants ; il les en reprend : *Sinite parvulos venire ad me,* leur dit-il ; *talium est enim regnum cœlorum ! Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum... Cavete ne contemnatis unum ex his pusillis...* Chacun de nous peut donc se dire : « Je sais que le Cœur de Jésus m'estime. »

b) Dans le cœur de vos parents nous trouvons l'AFFECTION. — Nous avons besoin d'affection, nos cœurs en sont altérés ! Mais hélas ! quelles affections rencontrons-nous le plus souvent ? Des affections corruptrices, des affections dégradantes, des affections égoïstes qui spéculent sur notre jeunesse, sur notre inexpérience... Il n'y a qu'une affection dont nous soyons sûrs : l'affection paternelle et

l'affection maternelle... Mais, triste sort des choses humaines ! cette affection peut quelquefois se restreindre dans des bornes toutes terrestres... Le Cœur de Jésus nous porte une affection toute céleste... S'il nous dit : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi,* lui, de son côté nous affectionne divinement.

c) Dans le cœur de vos parents nous trouvons pour vous du DÉVOUEMENT. — Faibles comme nous sommes, nous sentons la nécessité d'un cœur qui nous soit dévoué : dévoué à consoler nos douleurs, à compatir à nos faiblesses ; toujours prêt à nous écouter, à nous encourager, à se donner à nous... Mais est-il un cœur, un cœur paternel, un cœur maternel, qui ait jamais porté le dévouement aux limites où le porta le Cœur de Jésus ? *Venite ad me* OMNES !... *Ego sum via, veritas et vita !* Et s'il adresse ces paroles à tous, n'est-ce pas encore d'une façon toute spéciale à la jeunesse ?...

C. Mais venons à la *conclusion pratique*... Quel effet produit en vous la pensée du cœur d'un père, d'une mère bien-aimée ? N'excite-t-elle pas en vous le désir d'être dignes d'eux et la crainte de leur déplaire ?... Oh ! si nous nous servions ainsi du souvenir du Cœur de Jésus !... Nous avons tous entendu parler de ce jeune prince, dont le père était mort et qui, ne pouvant plus s'aider des conseils paternels, portait à son cou le portrait de ce père. Dans ses doutes, il regardait ce portrait et se demandait : « Ton père, que voudrait-il que tu fisses ? » Ne pourrions-nous pas appliquer cela au Cœur de Jésus ?... Regarder ainsi son image ?

II. — Le Cœur de Jésus est le Cœur de mon protecteur.

A. Cependant, il est un autre point de vue sous lequel nous pouvous considérer cette affection paternelle : le point de vue de la *protection.* — Jeunes gens, vous êtes entourés d'ennemis et de dangers. Le démon vous tend des embûches ; le monde cherche à vous attirer, et en vous-

mêmes vous trouvez une cause permanente de difficultés. Vous avez donc besoin de protection, et plus vous êtes jeunes, plus cette protection vous est indispensable. Mais suffit-il pour vous d'une protection extérieure, suffit-il d'un rempart ? Non, vous sentez le besoin d'un autre secours ; vous devez avoir quelqu'un qui s'intéresse à vous et qui, tout en vous protégeant, vous porte dans son cœur.

B. Ce protecteur, vous l'avez ; vous trouvez dans le Cœur de Jésus ce cœur ami, en même temps que Jésus est tout-puissant pour vous protéger : *Væ qui scandalizaverit unum de pusillis istis !... Expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus... Amen dico vobis quia angeli eorum in cœlis, semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est.* Ainsi donc, sa protection ne vous manquera pas. Dans vos difficultés, dans les assauts qne vous subissez, vous pouvez recourir au Cœur de Jésus ; vous pouvez dire à Satan : « Arrière ! je me réfugie dans le Cœur de Jésus ! »

C. Mais aussi, vous comprenez par là même quel est votre devoir. Hélas ! vous pouvez vous échapper ; brebis infidèle, vous pouvez vous enfuir loin du bercail et aller vous jeter dans la gueule du loup. Vous pouvez chercher les occasions. Oh ! quelle douleur vous causeriez alors au Cœur de Jésus ! Dites-lui bien, que si vous l'avez fait dans le temps passé, vous ne le ferez plus désormais !

Protection du Cœur de Jésus. Une mère chrétienne avait remis à son fils, partant pour l'Afrique, une médaille du Sacré-Cœur, et lui fit promettre de la porter toujours. Dans la campagne de l'Atlas, le jeune officier fut choisi pour une action périlleuse. Il fallait traverser un défilé gardé par les Arabes. L'officier s'élança en avant ; sa compagnie resta presque tout entière sur le champ de bataille, et il fut atteint lui-même de plusieurs balles ; mais celle qui l'avait frappé au milieu de la poitrine, vint s'aplatir contre l'image du Sacré-Cœur... Ah ! nous aussi, opposons ce bouclier aux traits de l'ennemi infernal !

III. — Le Cœur de Jésus est le Cœur de notre Modèle.

C'est ici surtout le point pratique. Il ne nous suffit pas de vénérer, d'honorer spéculativement le Cœur de Jésus, il faut nous sanctifier ; et nous devons nous sanctifier dès nos jeunes années. Or, quel meilleur moyen que de méditer le Cœur de Jésus ? C'est dans ce Cœur que je trouve un modèle accompli de ce qui est requis en vous.

A. Ce qu'il vous faut avant tout, c'est conserver le trésor de la pureté. Et voilà devant vous le Cœur de Jésus, la pureté, la sainteté, l'innocence même. Jamais une pensée impure n'a terni l'éclat de l'intelligence de Jésus ; jamais un sentiment imparfait n'a agité son Cœur, jamais un mouvement déréglé n'a ébranlé la volonté du Dieu fait homme. C'est du Cœur de Jésus-Christ qu'est parti ce cri qui mit en fuite le tentateur : *Vade retro, satana !...* Que ce cri soit le vôtre !...

B. Les vertus caractéristiques de votre âge doivent être l'humilité et la douceur. L'humilité, mère de l'obéissance, de la patience et de la régularité ; la douceur, parfum de la charité, qui doit embaumer toutes vos relations avec le prochain, avec vos condisciples, etc. Or, c'est Jésus qui a dit : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde !* C'est à lui qu'il faut recourir pour obtenir ces vertus.

La vénérable Mère Marie de Saint-Clément, de l'Ordre de la Visitation, était favorisée de fréquentes extases. Un jour qu'elle revenait de la sainte communion et qu'elle conjurait avec instance Notre-Seigneur de lui donner l'humilité et la douceur, Jésus-Christ lui apparut et, prenant son Cœur divin, il s'en servit comme d'un cachet, pour en imprimer les traits dans le cœur de sa fidèle servante. Celle-ci s'écria : « O mon Jésus, source d'humilité et de douceur, unissez mon cœur à votre Cœur, afin qu'il soit transformé en vous seul ! » et à l'instant elle sentit que Notre-Seigneur échangeait son Cœur contre le sien, en lui disant : « Tu ne peux avoir la douceur et l'humilité sans posséder mon Cœur, qui en est la source !

Pensez souvent à cette douceur et à cette humilité du Cœur de Jésus ; et quelque jeunes que vous soyez, le souvenir du Cœur de Notre-Seigneur vous facilitera l'acquisition de ces vertus. En voici un exemple récent : École dirigée par les Sœurs. Enfant puni, condamné à parcourir les classes avec un écriteau sur le dos. Il refuse. Un petit garçon, nommé Victor, se présente pour faire la punition. Il la fait ; il est hué, moqué. A la fin de la semaine, on demande qui a été plus sage. Il n'y a qu'un cri : « Victor ! » Il reçoit une récompense extraordinaire. Les parents de Victor lui demandent pourquoi il l'a reçue. Il se contente d'une réponse vague. On s'informe chez les Sœurs, et on apprend la vérité. Alors le grand-père prend Victor à part, et lui demande pourquoi il a agi ainsi. L'enfant se voyant découvert, rougit : « Ah, dit-il, une Sœur nous a appris que le bon Jésus a été traîné, quoique innocent, devant les tribunaux, qu'il a été condamné et que tout le monde s'est moqué de lui ; et j'étais si content de pouvoir ressembler au bon Jésus ! »

Voilà l'effet de l'exemple de Jésus pour l'acquisition de la douceur et de l'humilité.

A. Enfin, Jésus est encore notre parfait modèle, quand l'Écriture sainte parlant de lui nous dit : *Crescebat ætate et sapientia et gratia coram Deo et coram hominibus.* Oui, voilà ce que l'on attend de nous : nous devons croître en âge ; mais aussi en grâce et en sagesse. L'avons-nous fait jusqu'ici ? Nos années actuelles comptent-elles de véritables progrès ? Nos progrès sont-ils connus de Dieu et des hommes ? Ah ! si nous voulons avancer, contemplons le Sacré-Cœur de Jésus, consultons-le, invoquons-le.

Tels sont les fruits que nous pouvons retirer de cette dévotion. Afin de nous les assurer, je voudrais que nous eussions au moins une pratique, et je me contente de vous indiquer l'usage des images du Sacré Cœur de Jésus. Sainte Françoise Romaine vit un jour sortir du côté de Jésus une multitude de chaînes qui paraissaient embrasées

et qui entraînaient avec elles des trésors de grâces. Si vous regardez souvent l'image du Sacré-Cœur de Jésus, vous lui serez bientôt unis par ces chaînes mystérieuses. D'ailleurs, Notre-Seigneur l'a promis. *Il m'a assuré*, dit la bienheureuse Marguerite-Marie, *qu'il prenait un singulier plaisir à voir les sentiments de son Cœur et de son amour honorés sous la figure de ce Cœur de chair, tel qu'il m'avait été montré... et qu'il voulait que l'image en fût exposée en public, afin de toucher le cœur insensible des hommes. Il me promit en même temps qu'il répandrait avec abondance sur le cœur de ceux qui l'honoreraient, les trésors de grâces dont son Cœur est rempli, et que partout où cette image serait exposée pour être particulièrement honorée, elle y attirerait toutes sortes de bénédictions.* De telles promesses ne doivent-elles pas nous encourager et nous exciter à honorer le Cœur de Jésus-Christ ? Faisons-le, et à l'heure de la mort nous verrons le Cœur de Jésus s'ouvrir pour nous recevoir, et nous pourrons alors nous écrier : *Hæc requies mea in seculum seculi ; hic habitabo, quoniam elegi eam !*

CLOTURE DE RETRAITE.

AMOUR DE L'ÉGLISE, GAGE DE PERSÉVÉRANCE.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ?

Ces paroles du Cantique des cantiques, mes Frères, les saints Docteurs les appliquent ordinairement à la sainte Vierge, Mère de Dieu, épouse du Saint-Esprit. Mais cette Vierge privilégiée est elle-même la personnification la plus parfaite de l'Église sainte que Jésus-Christ est venu fonder sur la terre. A cette Église s'appliquent aussi les magnifiques figures, les prophéties, les promesses de l'Ancien

Testament qui regardent Marie. On peut dire de l'Église comme de Marie, qui en est la reine : *Quæ est ista...* Enfants de l'Église de Dieu, je m'adresse à vous au sortir de cette Retraite, et pour vous exciter à la persévérance, je vous montre votre Mère l'Église et je vous dis : Soyez *dignes d'elle,* soyez *comme* elle, soyez toujours *avec* elle. Le développement de mon texte fera, je l'espère, pénétrer dans vos âmes l'intelligence et l'amour de ces graves obligations.

I. — Pulchra ut luna.

A. Le premier caractère que le prophète nous présente, c'est la beauté de notre Mère : *Pulchra ut luna,* beauté douce, aimable et sereine ; beauté lumineuse et pure, bien qu'elle ne soit qu'un reflet majestueux du soleil ; beauté qui charme et repose les yeux ; beauté qui brille dans l'obscurité de la nuit et qui remplit de consolation et d'espoir le voyageur marchant au milieu des ténèbres... Et voilà bien la beauté de l'Église. Elle aussi ne reçoit son éclat que du divin Sauveur, dont les mérites l'ont enrichie ; mais elle répand autour d'elle sa douce lumière. Cette lumière est pure ; elle brille comme un phare au milieu de la nuit de ce monde...

B. Maintenant, mes Frères, je vous le demande, quelle est cette beauté de l'Église ? N'est-ce pas sa sainteté ? Oui, voilà l'auréole qui entoure la tête de notre Mère et qui la rend digne de tous les respects, de toutes les louanges. Sainteté ! couronne étincelante, où dans l'or de la charité divine viennent s'enchâsser, comme autant de pierres précieuses, toutes les vertus : la mortification des anachorètes, le zèle des apôtres, l'humilité, la patience et la justice des confesseurs, l'application et la pureté d'intention des docteurs, la constance héroïque des martyrs, la pureté des vierges. L'Église brille de toutes ces splendeurs. Elle étale ces richesses dans tous les pays et dans tous les siècles. Chaque année on la voit tirer de son écrin quelques bijoux précieux pour s'en faire un ornement nouveau...

Et même dans l'Église militante, qui comptera les spectacles incessants de vertu donnés par les religieux, les prêtres, les laïques, par la pauvre femme du peuple, par l'ouvrier chrétien ? Ah ! que les indifférents, que les ennemis de l'Église arrêtent leurs regards sur ce ravissant spectacle, et ils se sentiront attirés vers elle, et comme forcés de marcher à sa lumière, tout comme le pèlerin ne peut se résoudre à abandonner les sentiers que l'astre de la nuit inonde de sa douce clarté.

C. Enfants de l'Église, ne l'oublions pas : c'est nous qui devons, par nos vertus, revêtir notre Mère de cette divine splendeur. Si l'Église est sainte par nature, il faut aussi qu'elle soit sainte de la sainteté de ses membres ; si elle est pure et immaculée, gardons-nous de souiller par nos œuvres perverses la blancheur de sa robe virginale. Au moment de sortir de cette Retraite, retenons bien ceci : tous, tant que nous sommes, nous avons été appelés à la sainteté dans l'Église. Quitter les sentiers de la sainteté, ce serait forfaire à notre devoir, ce serait, autant que cela dépend de nous, ternir la beauté de l'Église. Répétons-le donc encore une fois : Nous demeurerons purs et vertueux, dignes de notre Mère !

II. — Electa ut sol.

Cependant cette beauté de la lune n'exprime pas suffisamment à elle seule les qualités dont le Seigneur s'est plu à orner son Église. La lune est changeante, elle ne projette autour d'elle qu'une lumière froide et stérile : ce sont là des imperfections et des faiblesses qui ne conviennent pas à l'épouse de Jésus-Christ. L'Église est plus belle que la lune, elle est :

A. Electa ut sol. — Oh ! comme cet éloge s'applique bien à l'Église !

Electa ut sol. – Entre les myriades d'étoiles, il n'y en a qu'une seule que Dieu ait choisie pour être la source lumineuse qui éclaire notre terre : c'est le soleil. Il n'y a de même

qu'une seule Église : *unam Ecclesiam catholicam.* Que sont toutes les sectes qui pullulent sur la terre et prétendent éclairer les nations ? La plupart peuvent être comparées à ces feux follets que nous voyons danser sur les tombeaux... Les plus considérables sont comme ces météores qui brillent un instant, tombent et laissent la nuit plus noire qu'auparavant...

Electa ut sol. Qu'il est grand, qu'il est majestueux, cet astre ! Il est dans le ciel comme un géant. *Exsultavit ut gigas ad currendam viam ; a summo cœlo egressio ejus, nec est qui se abscondat a calore ejus.* Il éclaire à lui seul les deux hémisphères. Telle l'Église répand ses rayons sur tout l'univers ; elle envoie ses messagers aux confins du monde, au milieu des glaces du pôle, sous les feux de l'équateur...

Electa ut sol. Comme le soleil répand partout la vie et la fécondité, ainsi fait l'Église... Tout change, le soleil ne change pas ; mais il éclaire, il échauffe tout. *Son progrès à lui, c'est de ne pas changer* et d'être toujours le même soleil, admiré de tous... Ainsi l'Église. Et si un insensé blâmait le soleil, le niait, le blasphémait, l'astre du jour continuerait sa course, majestueux, impassible, éclairant, échauffant même celui qui le méconnait...

B. Mais encore une fois : à nous, à nous aussi de retracer dans notre vie, ces brillantes prérogatives de l'Église.

a) L'Église est *une*... Nous devons tenir à son unité du fond de nos entrailles.

b) L'Église est *universelle,* c'est-à-dire catholique... Nous devons travailler à étendre son bienfaisant empire...

c) L'Église est *constante,* invariable dans la vérité, dans la sainteté... Nous devons participer à la constance, à l'invariabilité de l'Église. Soyons constants dans nos résolutions, constants dans nos saintes entreprises...

III. — Terribilis ut castrorum acies ordinata.

Qui ne croirait, mes Frères, que cette Mère, cette reine, ne dût se concilier toutes les sympathies, ranger tous les

hommes sous son glorieux drapeau ? Il n'en est rien pourtant !

A. L'Église a des ennemis et des ennemis acharnés. — Tous les ennemis de Jésus-Christ, tous les ennemis de nos âmes sont les siens. Mais admirons la position qu'elle occupe vis-à-vis d'eux (1)...

Terribilis. — Elle a été terrible dès le commencement. Les persécuteurs, les hérétiques, etc., tous ceux qui ont attaqué l'Église, l'ont trouvée terrible... Elle est encore terrible maintenant... Qu'est-ce qui arrête encore autour du patrimoine de saint Pierre ces furieux ennemis ? Qu'est-ce qui retient les princes et les empêche de consommer la grande iniquité ? Ils craignent l'Église. Craignent-ils ce faible vieillard du Vatican ? Non, ils craignent l'Église...

Ut castrorum acies : Comme une armée. — Ce qui caractérise une armée, c'est l'union. Même en temps de paix, il y a parmi les membres d'une armée un esprit de corps qui les unit. Dans l'Église, il y a une admirable union des différentes parties du peuple catholique, de tous les rangs de la hiérarchie. Union dans la foi et dans la charité. C'est ce qui rend l'Église terrible.

Ordinata. — Mais pour que l'Église soit vraiment redoutable, il faut que *chacun y tienne sa place*, généraux, officiers et soldats ! C'est la condition de la force et des mérites de chacun de ces membres !

B. Maintenant remarquons que chacun de ces mots contient un avertissement pour nous, surtout au sortir de la Retraite. Nous aussi, nous devons être :

a) Terribles. — Oui, terribles à nos ennemis ; au démon, au monde, etc. Qu'ils sachent bien qu'ils n'ont rien à gagner avec nous ; qu'ils voient leurs tentations devenir pour nous des occasions de plus grande générosité... Soyez terribles à toutes les séductions ; que votre attitude, votre regard même suffise pour les arrêter, pour les éloigner de

(1) A modifier selon les circonstances. *(Note du Père Verbeke.)*

vous. Terribles aussi aux ennemis de l'Église. Sqyez les défenseurs de votre Mère ; partout et toujours...

b) Comme une armée. — Nous devons être unis, nous tous, défenseurs d'une même cause. Ah ! ne laissons jamais nos armes s'émousser dans des escarmouches contre nos frères !... Ne nous imaginons pas non plus que nous pourrions triompher seuls. Non, nous devons nous unir : Société de St-Vincent de Paul... cercles catholiques... Toutes ces institutions doivent nous être chères ; nous devons nous y engager et y amener les autres...

c) Rangée en bataille. — Mais avec cela il faut que chacun garde son rang et occupe le poste que la Providence lui destine. Prêtres, religieux, laïques : à chacun sa tâche. *(Ad juvenes :* Importance de la vocation.) Et que tous soient toujours soumis au chef suprême. Que tous lui soient dévoués, prêts à donner pour lui leur vie, s'il le faut.

Péroraison. — N'avais-je pas raison de dire en commençant, que dans notre attachement à l'Église, telle que l'Esprit-Saint nous la montre, nous trouverions tous les moyens de persévérance ? Soyez donc dévoués à l'Église. Mais n'oubliez pas que Marie, votre Mère du ciel, est la Reine de cette Église, qu'elle est aussi *pulchra ut luna, electa ut sol, etc.* Adressons-nous à Marie, demandons-lui les secours dont nous avons besoin, afin qu'après avoir combattu à son exemple et avec son aide dans l'Église militante, nous soyons un jour couronnés comme dignes enfants de l'Église triomphante.

IV. — INSTRUCTIONS POUR RETRAITES

D'INSTITUTEURS ET D'INSTITUTRICES

IV. — CONFÉRENCES POUR RETRAITES D'INSTITUTEURS ET D'INSTITUTRICES

ÉDUCATION CHRÉTIENNE DE NOTRE TEMPS.

Nolite conformari huic seculo (Rom. xii, 2).

Exorde. — De nos jours, M. F., on entend continuellement ces paroles : « Il faut être de son siècle, il faut marcher avec son siècle. » Aussi pourra-t-il vous paraître étrange que je vous dise : « Ne soyez point conformes à votre siècle. » Mais l'autorité dont s'appuie cette parole, suffit pour la justifier ; et il est évident qu'elle doit avoir un sens parfaitement raisonnable et pratique. Dernièrement (1869), à l'assemblée générale d'un cercle de jeunes gens, à Paris, un écrivain renommé, Albert de Broglie, émettait ce principe : « Celui qui ne sait pas prendre dans son siècle ce qu'il y a de bon, ne saura pas corriger ce qu'il y a de mauvais. » Cette maxime est parfaitement juste, mais elle indique qu'il ne faut pas tout prendre dans son siècle ; qu'il faut rejeter ce qu'il y a de mauvais, pour le corriger. Et comme nous pourrions être aveugles à ce sujet, c'est l'Évangile et l'Église qui doivent nous faire distinguer dans notre siècle l'or de l'alliage, le progrès de la décadence. D'après cela, voyons ce qui, dans notre siècle, est surtout dangereux en fait d'éducation.

I. — Tendance utilitaire.

A. Ce qui se remarque au premier abord dans tout ce qui regarde notre siècle, et en particulier au point de vue de l'éducation, c'est la *tendance utilitaire.* Notre siècle est,

dit-on, éminemment pratique, il va droit à l'utile. C'est un siècle de production, etc., qui sait que le temps est de l'argent et que l'argent, nerf de la guerre, n'est pas moins le charme de la paix. — Cette tendance se montre dans l'éducation ; on cherche à élaguer tout ce qui n'est pas *immédiatement* utile : Pourquoi tant de latin ? de grec ? pourquoi six années d'études ?... Qu'est-ce qui peut être utile ? Langues modernes, sciences naturelles... voilà le système.

B. Quels sont les inconvénients de cette tendance ? On peut les résumer en un mot : substitution d'une utilité immédiate, mais précaire, à la *formation* solide, seul gage de la prospérité à venir. L'élève pourra savoir plus de choses ; il aura la mémoire plus garnie, mais il n'aura pas les facultés développées. Il sera moins à même d'apprendre plus tard, il ne saura pas raisonner, et au bout d'un certain temps, quand son bagage mnémotechnique sera épuisé, il n'aura plus rien dans la tête que des notions vagues.

Voilà l'inconvénient général ; il peut paraître uniquement terrestre et temporel ; il n'en a pas moins une grande portée spirituelle. Pour nous en convaincre, il suffit d'en examiner brièvement les conséquences :

a) Ce défaut de formation et de culture des facultés, met l'homme sous la dépendance. Il se trouve dans l'impossibilité de défendre la religion, et très souvent il sera victime des sophismes qu'on lui débitera.

b) Cette tendance de chercher toujours l'utilité et une utilité immédiate, ne sera pas sans empire sur la vocation, qu'elle pourra compromettre. Jeunes gens qui abandonnent les humanités pour le commerce ; examens du jury, etc., etc.

c) Cette tendance habitue le cœur à l'égoïsme. L'homme ne fait plus que se chercher soi-même ; les sentiments grands, généreux, lui deviennent comme étrangers, et il en viendrait presque à répondre, comme l'Américain que l'on

interrogeait sur le catéchisme : « Qui vous a mis au monde ? — Dieu. — Pourquoi ? — Pour gagner des dollars ! »

C. Comment faut-il donc se conduire à l'égard de cette tendance ? Il est évident qu'il faut réagir contre elle par tous les moyens possibles et bien se garder de pousser encore dans le même sens. Or, il faut l'avouer, cela n'est pas sans difficultés, surtout quand, à cause de la concurrence, il faut bien compter avec le jury. Cependant on peut

a) Restreindre, autant que les circonstances le permettent, les sacrifices qu'on est forcé de faire à l'utilitarisme.

b) Ne jamais entrer dans les idées des parents ni des élèves, quand ils mettent en avant le principe d'utilité.

c) Autant que possible faire comprendre cela aux élèves et aux parents ; et les faire entrer dans nos vues.

II. — Tendance matérialiste.

A. Mais il y a dans notre siècle, dans les familles, et par là même dans l'éducation de la famille, une seconde tendance, non moins funeste : la tendance *matérialiste,* ou, si l'on veut un terme adouci, la tendance *matérielle* ou *sensualiste.* Cette tendance se manifeste :

a) Dans la mollesse qui règne au sein de la famille. On n'y songe qu'à manger, à boire, à s'amuser ; on n'y parle que cirques, bals, théâtres, chevaux et chasse ; et dès le jeune âge on initie les enfants à tous les plaisirs qui ne servent qu'à les dissiper et à les amollir.

b) Dans le soin excessif que prennent les parents de tout ce qui regarde le corps : nourriture, logement, santé, etc... On le voit dans le choix des établissements, dans les plaintes qu'ils font, dans les demandes soit d'exemptions, soit de nourriture particulière, etc.

c) Dans les exigences des parents à l'égard des maîtres. Ils exigent à chaque instant que les enfants puissent rentrer dans leur famille, tantôt pour une fête et tantôt

pour une autre ; ils veulent des vacances anticipées, à cause de la saison des eaux ; des vacances prolongées, à cause de l'ouverture de la chasse ; des vacances de Noël, à cause des réceptions d'hiver et des visites de nouvel an, etc., etc.

d) Dans l'horreur que l'on manifeste, au nom de la civilisation, contre tout ce qui pourrait faire souffrir le corps, contre les punitions extérieures... On se rappelle le « précieux derrière » du petit Ségéral, de Bordeaux, qui a fourni naguère de si spirituels articles au rédacteur en chef de l'*Univers* (en 1868). Maintenant (1869) on s'indigne en songeant à l'arsenal d'instruments de pénitence trouvé chez les Carmélites de Cracovie... Sans doute, il ne faut pas que l'éducation se fasse à la baguette ; mais pourtant l'Esprit-Saint a dit : *Qui parcit virgæ, odit filium suum* (Prov. XIII).

Inutile de démontrer combien cette tendance est funeste. Chacun le voit ; elle est diamétralement opposée à l'esprit du christianisme ; elle fait substituer le corps à l'âme, le plaisir au devoir, le temps à l'éternité... Nous devons donc nous opposer de toutes nos forces à cette invasion du sensualisme. Voyons par quels moyens.

B. Il y a un double travail à faire : l'un sur les parents, l'autre sur les enfants, et le résultat doit être, sinon d'établir la tendance contraire, au moins d'enrayer la tendance existante et de la neutraliser autant que possible.

a) Pour les parents. — Il faut acquérir sur eux assez d'empire pour avoir le moyen de s'opposer à leurs exigences capricieuses. Ici, en Belgique, nous leur cédons beaucoup trop : nous modifions notre régime scolaire, nos règlements, nous accordons des sorties, des fêtes ; tout cela pour être agréables aux parents et conserver ou attirer les enfants. Système détestable, système d'expédients, qui n'aboutit à rien... Que faudrait-il ? *Avoir un enseignement tellement solide, une méthode d'éducation tellement recommandable, que nous puissions nous mettre au-dessus de ces exigences.* Les parents, quelque faibles qu'ils soient, ne sont pas

encore si déraisonnables qu'ils méconnaissent les fruits solides de l'éducation ; et si ces fruits sont constatés, nous les ferons passer par nos conditions, au lieu de subir les leurs.

b) Pour les enfants. — La besogne est ici plus difficile. Nous devons nous efforcer d'abord de les empêcher de regretter, au collège, la vie molle et dissipée de la famille. Pour cela il faut, sans cesser de conserver la simplicité, leur rendre agréable leur séjour dans la maison d'éducation. Je dis : sans cesser de conserver la simplicité ; sinon, le collège serait le pendant de la vie de famille.

Pour atteindre ce but, il faut surtout de l'entrain et de la cordialité.

Il faut ensuite leur faire aimer le travail. En effet, c'est le travail qui doit les mettre à l'abri des séductions du plaisir. Il s'agit donc de leur faire aimer le travail par l'émulation, par les récompenses, en leur faisant apprécier les résultats de leur travail.

Il faut encore prémunir les élèves contre cette soif de plaisirs dont j'ai parlé, et leur rendre ces plaisirs matériels méprisables. Pour cela, qu'on les habitue à goûter les plaisirs du travail, de la charité chrétienne ; qu'ils fassent peu de cas de tout ce qui se borne à charmer les loisirs des gens oisifs...

III. — Tendance rationaliste.

Cette tendance n'est pas moins accusée ; elle est même plus violente que les deux autres. Nous aurions pu la nommer *tendance libérale*, ou autrement encore. Nous préférons dire *rationaliste*, parce que ce mot va au fond de la question. En effet, le principe fondamental de cette tendance n'est autre que la trop grande confiance que l'on a en sa propre raison. De là vient l'éloignement de toute autorité, soit doctrinale, soit morale, soit sociale.

A. Or, c'est surtout de deux manières que cette tendance se montre.

a) Par l'esprit d'indépendance à l'égard de l'autorité. — Les parents initient leurs enfants à tout ce qui peut nourrir l'esprit d'indépendance : ils leur communiquent leurs critiques contre le pouvoir ; ils les habituent à discuter les actes du gouvernement ; eux-mêmes critiquent devant les enfants l'autorité tant ecclésiastique que civile... Et puis, par je ne sais quelle conséquence logique, tout en se plaignant du manque de respect qu'ils trouvent chez leurs enfants, eux-mêmes entrent en négociation avec eux quant à ce qui concerne l'autorité ; ils semblent les consulter sur le mode d'éducation, sur l'établissement à choisir ; et pour peu que les enfants entrent dans cette voie, qu'ils saisissent le faible des parents et s'emparent de l'indépendance, les parents laissent faire ; ils se contentent de gémir, et ils abdiquent.

b) Par l'esprit de défiance à l'égard de la direction. — Là encore les parents sont les grands coupables, et par leur manière de parler et par leur manière d'agir. Ils ne veulent subir aucun contrôle dans leurs actions, ils veulent tout voir, tout lire, tout juger par eux-mêmes, et ils inspirent à leurs enfants les mêmes principes. Ils parleront même devant eux de l'ambition du clergé, des prétentions exagérées des évêques, etc. Ils diront que Rome ne tient pas compte des institutions modernes, etc. C'est donc contre ce courant qu'il faut travailler.

B. Or, de même que la tendance est double, il faut un double travail pour la combattre.

1° *Il faut sauver le principe d'autorité,* — et pour cela :

a) Dans l'œuvre même de l'éducation il faut rendre l'autorité respectable... Tout en évitant de commander d'une manière hautaine, impérieuse, etc., il faut habituer les enfants à respecter l'autorité, à ne considérer qu'elle, à s'y soumettre pour elle-même.

b) Pour atteindre ce but, il est nécessaire d'insister souvent sur les principes de foi, d'où découle la nécessité de l'obéissance... Montrer dans les parents, dans les supé-

rieurs, les représentants de Dieu ; reprendre les enfants chaque fois qu'ils oublient ce principe, qu'ils manquent de respect à une autorité quelconque...

c) Une excellente manière d'obtenir ce résultat, c'est d'inspirer aux jeunes gens le respectueux dévouement au Saint-Siège, au Souverain Pontife. S'ils sont habitués à écouter sa voix comme celle de Dieu, non seulement à lui obéir quand il commande, mais à se conformer à ses intentions, ils seront par là même disposés à respecter toute autorité...

d) Enfin, comme il est impossible de nos jours d'empêcher l'immixtion des jeunes gens dans la politique, il est nécessaire d'en faire les défenseurs ardents de la vérité et de la justice, de les enthousiasmer pour la cause catholique, de les prémunir aussi contre toutes les séductions qu'ils pourraient rencontrer au sortir du collège...

2° *Il faut sauver l'esprit de docilité dans la direction.* — A cet effet :

a) Faisons sentir aux jeunes gens la nécessité de la direction. Ne les abandonnons pas à eux-mêmes ; et lorsqu'ils ont commis quelque faute, parce qu'ils ont manqué de demander conseil, faisons-le leur remarquer... Imposons-leur parfois certaines choses qu'ils ne pourront pas accomplir sans consulter... mais alors, aussi, soyons toujours disposés à les aider. Et dans ces circonstances, prémunissons-les contre le préjugé qui consisterait à croire qu'ils n'ont pas besoin de direction.

b) Faisons-leur expérimenter l'utilité de la direction. Ce sera comme une conséquence du moyen précédent. Si le jeune homme sent la nécessité de la direction et qu'il y recoure avec fruit, il en comprendra immédiatement l'utilité. L'art consiste alors à le former de manière qu'il sache prendre une décision par lui-même dans les cas ordinaires ou analogues à ceux qu'il a rencontrés, et qu'il cherche un appui, un conseil dans les difficultés nouvelles.

c) Faisons-leur goûter la suavité de la direction. Cette

précaution est le complément de toute la méthode. Elle doit habituer à recourir volontiers, facilement à la direction. Elle doit établir entre les laïques et leurs supérieurs ecclésiastiques, ces relations fréquentes et intimes qui font la force des chrétiens au milieu des dangers qui les menacent. Mais ici prenons garde, il ne s'agit pas de relations trop familières, de relations qui s'établissent par les festins, la boisson, les cigares, etc.

Ces relations peuvent, au contraire, être très nuisibles à la confiance... Elles ne doivent pas être complètement exclues, mais fortement modérées, et le principal doit consister dans les relations de direction, de conseil, de confiance.

Conclusion. — Il faut habituer les jeunes gens à se regarder comme appelés de Dieu, pour diriger leur siècle en enrayant ses mauvaises tendances et en développant ses instincts généreux.

DEVOIRS DE L'INSTITUTEUR :

I. Enseigner ce qu'il faut.

Qui ad justitiam erudiunt multos, (fulgebunt) quasi stellæ in perpetuas æternitates (Dan. XII, 3).

Inutile d'insister sur la grandeur de la mission d'un instituteur chrétien. Or, ce qui évidemment appartient à sa mission, le premier de ses devoirs, c'est *d'enseigner ce qu'il faut.* Il est trois choses qu'il faut enseigner à la jeunesse : *la piété, la science* et *le travail.* Je ne parle pas de *la vertu ;* je la comprendrai plus tard sous le second devoir, qui sera *la correction,* et cela parce que la vertu n'est autre chose que la correction de notre nature. Parlons donc de ce qu'il faut enseigner.

I. — Il faut enseigner à la jeunesse la piété.

La base de tout, le fondement de tout, c'est la PIÉTÉ.

La piété est le ressort qui doit animer toute la vie de l'homme et lui procurer le bonheur ici-bas et dans l'éternité. Si cela n'a pas été fait, rien n'a été fait...

Mais cet enseignement de la piété demande des précautions. Sans cela, il ne réussit pas ou il ne produit que des effets passagers... Il faut enseigner :

A. UNE PIÉTÉ SINCÈRE. — Pour cela inspirer l'esprit de foi. Imprimer dans le cœur des enfants les grandes vérités. Ne pas se contenter de quelques pratiques extérieures. Cela peut suffire pour commencer avec de tout jeunes enfants ; mais il faut bientôt former des convictions, et de nos jours cela est plus nécessaire que jamais. Autrement, au sortir de la maison religieuse, tout disparaît : la contrainte cessant, tout s'évanouit, ou même il y a réaction. — Donc catéchisme. Former une conscience *droite*.

B. UNE PIÉTÉ SOLIDE. — C'est-à-dire, une piété qui ne s'arrête pas à l'extérieur, mais qui vise au service de Dieu.

Il faut apprendre aux enfants

1° A fuir le mal, par principe, par conviction, même en faisant violence à leurs penchants.

2° A pratiquer les bonnes œuvres, la charité, l'aumône, etc.

C. UNE PIÉTÉ TENDRE. — Une piété qui fasse leur soutien et leur consolation, surtout la dévotion au Saint-Sacrement, au Sacré-Cœur, à la sainte Vierge, à saint Joseph. — Et ne craignons pas de faire cela. Si nous sommes vraiment pieux nous-mêmes, nous produirons de l'effet, et nous obtiendrons un grand bien.

II. — Il faut enseigner à la jeunesse la science.

La piété bien que « utile à tout » (I Tim. IV), ne constitue pas l'ensemble de notre mission. Il faut y joindre LA SCIENCE.

Cet enseignement de la science, nous le devons :

A. Aux parents. — Car c'est pour cela surtout qu'il nous confient leurs enfants. C'est un devoir de justice à remplir envers eux. Et ce devoir de justice exige : 1° que nous enseignions aux enfants consciencieusement ce que nous promettons d'enseigner. 2° Que nous fassions cela pour chaque enfant ; que nous tâchions de tirer de chacun ce que nous pouvons en tirer.

B. Aux enfants. — Ces connaissances leur sont nécessaires pour gérer leurs affaires, pour occuper dans le monde la place qui leur convient. Ne soyons pas cruels envers eux, en les privant d'une chose aujourd'hui indispensable.

C. A la gloire de Dieu ! — La science, c'est l'hameçon par lequel il nous faut attirer les âmes, pour les prendre dans les filets du bon Dieu.

Et puisque l'Enfer emploie la science pour séduire, nous devons l'employer pour sauver...

III. — Il faut enseigner à la jeunesse le travail.

Cependant ce double enseignement ne produirait pas d'effets durables, si nous n'enseignions une troisième chose : LE TRAVAIL.

Le travail est indispensable à la conservation de la vertu ; et maintenant surtout que le plaisir joue un si grand rôle dans la vie, il importe de former tellement les enfants au travail, qu'il soit pour eux comme une nécessité. Pour cela il faut :

1. Exciter au travail, en faisant voir quelle en est l'utilité, l'agrément, et en travaillant nous-mêmes...

2. Encourager le travail par les récompenses, et en soutenant l'émulation, etc...

3. Guider dans le travail, c'est-à-dire :

Aider dans le choix du travail...

Aider dans l'exécution du travail...

Apprendre à tirer parti du travail, aussi bien pour le temps que pour l'éternité.

Péroraison. — Tout cela demande, sans doute, de la peine, de l'abnégation ; mais aussi quelle récompense ! *Qui ad justitiam...*

DEVOIRS DE L'INSTITUTEUR :

II. La correction.

Un enfant qui est mis aux mains de l'instituteur, est un enfant à *former*... on ferait mieux peut-être de dire à *réformer*. Une grande obligation de l'instituteur, c'est donc la correction. Cette correction porte sur trois points principaux. Il faut corriger le manque de formes extérieures, afin de former l'enfant aux bonnes manières ; corriger le caractère, afin de former l'enfant à la vie sociale ; corriger les écarts de sa volonté, afin de le former à la vertu. Donc il faut corriger les manières, le caractère, les fautes.

I. — Corriger les manières.

Remarquons-le bien, c'est une chose requise, nécessaire ; mais c'est la moins importante de toutes. N'en faisons pas la plus importante, mais traitons-la comme il convient. Pour cela :

a) Usons de délicatesse. — Sans cela, notre conduite pourrait être une censure continuelle de celle des parents et faire baisser ceux-ci dans la considération des enfants. Il faut toujours sauvegarder l'honneur des parents.

b) Usons de patience. — Ne pas vouloir tout faire à la fois, tout corriger à la fois. Non ! Un défaut après un autre.

c) Usons d'adresse. — Corriger doucement, en faisant valoir les bonnes manières, en les montrant dans tel ou tel élève, et excitant aussi l'émulation... plutôt que par des réprimandes continuelles.

d) Usons de modération. — L'excès : 1° Ne pas vouloir faire des enfants des statues animées, ne pas forcer la nature ;

2° Ne pas en faire des prudes, des affectés ;

3° Surtout ne pas leur apprendre des manières mielleuses, flatteuses et, sous prétexte de les rendre aimables, les exposer à de grands dangers. Leur recommander (surtout aux demoiselles) une certaine gravité et dignité.

II. — Corriger le caractère.

Point excessivement important pour le bonheur de la vie, et aussi pour le salut... Point difficile, qui demande beaucoup de *tact,* d'*expérience* et de *vertu* (prière, patience, humilité) dans l'instituteur. Pour y réussir, il doit savoir :

A. COMPRENDRE LES CARACTÈRES. — Pour cela il faut l'étude et l'expérience. Pas de théories à priori, sinon comme lumière et comme guide. Il faut étudier le caractère de l'enfant dans sa conduite... Sans cela, on s'y trompe facilement...

B. SUPPORTER LES CARACTÈRES. — Ne point s'éloigner d'un enfant, parce que son caractère ne coïncide pas avec le nôtre. Nous pourrions commettre ainsi les plus désastreuses méprises... Il se peut que le caractère de l'enfant soit meilleur que le nôtre ; plus actif, plus ferme, etc. Il faut avoir souvent patience.

C. TIRER PARTI DES CARACTÈRES. — Ne pas vouloir les jeter tous dans le même moule. Tous les caractères ont du bon ; le tout, c'est de faire dominer ce qu'il y a de bon en chacun, en le tournant vers Dieu (saint François Xavier, sainte Thérèse).

D. BRISER LES CARACTÈRES. — Quelquefois il faut en venir là, et même dans tout caractère il y a un mauvais côté à détruire, à briser. C'est là qu'il faut un savant mélange de douceur et de fermeté...

Mais comme le mauvais côté du caractère se manifeste par les fautes volontaires, nous arrivons au troisième point.

III. — Corriger les fautes.

C'est ici le lieu de parler des punitions. J'entendrai par là toute *répression* d'une faute commise. Si l'on veut parfaitement réussir, il faut :

A. Punir peu. — Et pour punir peu, savoir toujours ménager son autorité et ses ressources. Ne pas employer un mot là où un coup d'œil suffit, etc. De nos jours surtout, cela est nécessaire, parce que les parents sont si chatouilleux sur le chapitre des punitions...

B. Punir avec justice. — C'est-à-dire :

a) Jamais de punitions générales : elles sont toujours injustes.

b) Bien savoir qui l'on punit ; et pour cela se défier souverainement des rapporteurs... De plus, surveiller soi-même. Charger un enfant de surveiller, c'est exposer à la fois sa propre autorité, le bonheur de l'enfant et la discipline générale...

c) Mesurer la punition à la faute.

C. Punir a propos. — *a) Quant au temps.* — Ne jamais punir quand l'enfant est excité ou que l'on est excité soi-même...

b) Quant au mode. — Employer des punitions qui corrigent tout en faisant de la peine, et non des punitions qui ne servent de rien, qui n'ont pas d'utilité, des punitions niaises, des punitions qui déshonorent sans motif, des punitions qui rendent mécontent pour jamais, etc...

DEVOIRS DE L'INSTITUTEUR :

III. La direction.

Filii tibi sunt ? Erudi illos et curva illos a pueritia illorum (Eccli. vii, 25).

La correction réforme l'enfant, la direction le forme. C'est en dirigeant les enfants quand ils sont en classe,

qu'on leur apprend à vivre plus tard comme il faut. Il importe donc de savoir *en quoi* l'on doit les diriger et aussi *comment* on doit les diriger :

I. — En quoi doit-on diriger les enfants ?

A. DANS LEURS AFFECTIONS. — Ce sont les affections qui sont le ressort de la vie de l'homme... Si elles sont bien réglées, l'homme est sauvé... Il importe donc de commencer par apprendre cela à l'enfant. Il faut le diriger :

a) Dans ses affections pour Dieu. — Lui apprendre à aimer Dieu, lui dire comment il doit aimer Dieu, etc., mais le faire adroitement, sans pruderie, etc. Comment il doit aimer l'Église, etc.

b) Dans ses actions pour ses parents. — L'exciter souvent au respect, à la reconnaissance, à l'amour envers ses parents, et cependant le préparer adroitement à résister à ses parents, si la loi de Dieu ou l'appel de Dieu l'exigeait.... Mais cela doit se faire plutôt d'une manière indirecte, en disant, par exemple, que nous devons être prêts à sacrifier pour Dieu l'affection aux personnes qui nous sont les plus chères, en citant l'histoire de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas Kostka, de saint Jean Berchmans, etc.

c) Dans ses affections pour ses égaux. — C'est là surtout qu'il faut beaucoup de prudence, pour empêcher que l'enfant ne se forme des liaisons coupables ou presque coupables, des liaisons trop tendres, etc.

En cela, il faut plutôt prévenir le mal de loin que de près, et plutôt par des précautions générales que par des mesures particulières. — Et aussi apprendre aux enfants à avoir une charité générale d'où naîtra :

d) L'affection pour les pauvres.

B. DANS LEURS OCCUPATIONS. — Du cœur on passe aux œuvres, et avant tout aux œuvres sérieuses, importantes. Ce sont :

a) Les exercices de piété. — C'est là qu'il faut apprendre

aux enfants à aimer la confession, la sainte Communion ; leur apprendre à se faire des pratiques régulières, telles qu'on les puisse conserver pendant le reste de la vie... Il faut leur apprendre à régler tellement leur piété qu'elle ne nuise pas à l'accomplissement de leurs autres devoirs.

b) Les études. — Il faut diriger les enfants, d'abord pour qu'ils fassent des progrès réels pour le moment, — mais aussi pour que, plus tard, ils sachent encore étudier... Il faut leur suggérer des questions d'histoire ou de science ou de langues qu'ils veulent débrouiller plus tard... Cela surtout pour les jeunes gens.

c) Les travaux. — Tout ce qui a trait à la direction d'une maison. Cela surtout pour les jeunes filles. Bien qu'il faille donner aux garçons eux-mêmes des leçons d'ordre et d'économie qui les aident toute leur vie.

C. Dans leurs plaisirs. — Point capital aujourd'hui. Oh ! si l'on pouvait inspirer un tel amour du travail que l'on dégoûtât du plaisir ! Mais cela est presque impossible. L'important est que d'abord on inspire aux enfants une horreur profonde pour tout plaisir dangereux et surtout pour tout plaisir coupable... sans leur dissimuler qu'il peut y avoir là une satisfaction, mais en les prémunissant...

Cela fait, il faut encore, dans les plaisirs permis qu'on leur accorde, leur apprendre : 1° à toujours sacrifier le plaisir au devoir ; à quitter une récréation, etc. à l'instant, quand le devoir appelle.

2° A savoir choisir ses plaisirs et s'y modérer. Cela est surtout nécessaire pour la lecture et la musique, où la jeunesse a le plus besoin de direction.

II. — Comment doit-on diriger les enfants ?

Cette direction suppose que l'on ait gagné le respect et la confiance de l'enfant. La confiance s'acquiert par un mélange de fermeté, de bonté et d'impartialité. Il faut donc dans les maîtres une conduite uniforme, ferme et douce ; l'égalité d'âme, la bienveillance et la discrétion.

Ces choses obtenues, la direction s'exerce :
a) D'une manière générale, par les leçons.
b) D'une manière particulière, par les conversations.
c) De la seule manière efficace, par l'exemple.
Ajoutez à cela l'amour de vos enfants devant Dieu, par la prière, le dévouement, l'abnégation, et vous réussirez.

VERTUS DE L'INSTITUTEUR :

I. La justice.

Il est clair qu'un instituteur doit posséder les vertus cardinales, donc aussi la justice... Mais ces vertus ont quelque chose de spécial pour lui, et c'est à ce point de vue que nous les considérerons.

La Justice est la vertu qui nous fait donner à chacun ce qui lui est dû. Je ne considère cette justice que dans les rapports de l'instituteur avec ses élèves. Ces élèves, nous pouvons les prendre tous ensemble ou bien chacun en paticulier. D'après cela, deux manifestations de la justice.

I. — Envers tous les élèves.

A. Remarquons-le d'abord : nous avons envers nos élèves UNE OBLIGATION DE STRICTE JUSTICE.

a) S'ils paient, c'est un contrat que nous engageons avec eux par l'intermédiaire de leurs parents.

b) S'ils ne paient pas, mais si nous sommes subsidiés par la commune ou des personnes charitables, *idem*.

c) Si nous donnons tout gratis, il y a encore une obligation de fidélité ; car en retenant des enfants qui pourraient peut-être aider déjà leurs parents, nous promettons à ceux-ci de leur compenser ce retard par l'éducation.

B. QUE LEUR DEVONS-NOUS ? — En unissant l'obligation qui résulte de notre vocation à celle qui résulte de ce contrat, nous leur devons :

a) La science. *b)* L'éducation morale. *c)* L'éducation religieuse.

Et ces trois choses dans le degré que comporte l'établissement où nous enseignons.

Ces trois choses doivent être unies ; en retrancher une, c'est ou bien nuire à nos enfants ou nuire à la société, ou nous nuire à nous-mêmes et à la religion, vu ce qu'on exige de nos jours.

C. A QUOI SOMMES-NOUS DONC TENUS ?

a) Nous devons *nous mettre à même* de remplir ce devoir, et pour cela, *étudier, lire* et *consulter ;* ne pas croire que tout soit dit parce que nous sommes placés dans telle classe ! Il faut sans doute compter sur le bon Dieu ; mais Dieu requiert de nous l'emploi des moyens humains...

b) Remplir *consciencieusement* ce devoir. Et pour cela, nous devons à nos enfants :

1° Notre temps ;

2° Notre travail ;

3° Notre prière.

Tout ne se réduit donc pas à la classe. Et il est également évident que, pour réussir, nous devons être unis entre nous, unis à nos supérieurs... C'est là ce qui fait la grande force de l'enseignement religieux...

c) Persévérer dans l'accomplissement de ce devoir. Ce n'est pas tout de soigner son emploi pendant trois ou quatre ans, et puis de laisser aller tout à la débandade ; se contenter de tenir un certain ordre et croire qu'il suffise d'atteindre le bout de l'année sans que les élèves nous dansent sur la tête...

D. QUE FAUT-IL ÉVITER ? — Il faut éviter de prendre pour règle des soins que nous donnons à nos élèves :

a) Notre propre commodité.

b) Notre caprice : aujourd'hui tout, demain rien, suivant le temps...

La vraie mesure des droits de nos élèves, ce sont leurs besoins, et là est aussi la mesure de notre dévouement. Sans doute dans les bornes de l'obéissance et de la prudence,

mais pas dans les bornes de notre apathie... Ceci deviendra encore plus clair par le second point.

II. — Justice envers chaque élève en particulier.

Remarquons bien que tous les élèves ont droit à nos soins ; mais il faut cependant que le maître emploie dans les soins qu'il leur donne, une certaine mesure, non pas différente, mais diverse. En effet, les uns sont plus aptes, les autres moins, etc., et tous ont droit à ce que nous leur fassions faire une éducation aussi parfaite que leur état le comporte. Considérons ici la formation intellectuelle et la formation morale.

A. Formation intellectuelle. — Il y a ordinairement dans une classe trois espèces d'élèves : un ou plusieurs sujets brillants ; une bonne quantité d'honnêtes médiocrités, puis ce qu'on est convenu d'appeler « une queue. » Si l'instituteur n'a pas l'idée de la justice, il s'occupe exclusivement des bons, tire en même temps des médiocres ce qu'ils veulent donner d'eux-mêmes, et néglige la queue. Système déplorable !

Que faut-il ?

a) Pour les brillants. Faire en sorte qu'ils ne perdent pas les talents que Dieu leur a donnés. On peut les pousser, les développer ; mais il faut le faire avec beaucoup de prudence, de peur de les enorgueillir.

Il est bon même parfois de leur poser une question qu'ils ne résoudront pas et qu'un élève médiocre saura résoudre...

b) Pour les médiocres. Que l'on sache bien que c'est là la véritable force de la classe ; que là se concentrent les plus belles espérances.

Qu'on en tire donc tout le parti possible ; qu'on en fasse un modérateur contre la vanité des brillants et un stimulant pour exciter la queue.

c) Car — pour la queue, il faut bien distinguer :

1. Il y en a qui tiennent la queue par paresse, et ceux-là, il faut à toute force les en faire sortir, les encourager,

les exciter, faire en sorte qu'ils remportent quelque succès, etc.

2. Restent ceux dont il n'y a rien à tirer. A ceux-là il faut encore montrer de la bonté ; il faut voir s'il n'y a pas moyen de leur faire faire quelque chose, et surtout développer en eux la piété, les bons sentiments, la charité (surtout s'ils ont de la fortune).

B. Formation morale. — Quant à la formation morale, les catégories se partagent un peu différemment, et chacune d'elles demande également des soins particuliers.

a) Les enfants bons par nature. — De grâce, ne croyez pas qu'il suffise de les récompenser, de les encourager. Non, il faut les *tremper*. Et pour cela il faut les conduire avec bonté, mais aussi avec *vigueur*...

Il faut surtout savoir si cette « bonté » ne cache pas un orgueil secret, si elle n'est pas en définitive de l'apathie...

b) Les bons par vertu. — C'est la vraie force du professeur. Encore une fois, c'est la catégorie qu'il doit généraliser, pousser sans faiblesse ni flatterie, sans dureté ni exagération...

c) Les difficiles par caractère. — Que le professeur soit bien en garde contre ses impressions. Dans cette catégorie peuvent se trouver les plus précieuses ressources... S'il écoute ses préjugés, il peut tout perdre... Prudence, longanimité, patience !

d) Les difficiles par vice, — c'est-à-dire par méchanceté. Il faut joindre à leur égard une grande fermeté avec une grande charité. Montrer qu'on est toujours prêt à aider, mais qu'on doit aussi remplir son devoir. Plus de sévérité que dans la catégorie précédente ; mais pourtant avec modération.

Et ici vient se placer naturellement une remarque sur la justice dans les punitions. Cette justice ne consiste pas à punir *tout ce qui* mérite punition, mais à ne jamais punir *que ce qui* mérite punition (Voyez la conférence suivante, sur *la Force*).

Remarque finale. — La stricte justice ne suffit pas chez un prêtre, un religieux ; il faut qu'elle soit vivifiée par la charité !

VERTUS DE L'INSTITUTEUR :

II. La Force.

A ce mot de « force, » un sourire vient peut-être effleurer vos lèvres. Remettez-vous : il ne s'agit pas ici de force physique, pas même de violence morale. Il s'agit d'une qualité que l'on peut posséder avec la constitution la plus débile, mais qu'il faut posséder sous peine d'échouer complètement dans l'œuvre de l'éducation. Voulez-vous élever des enfants, il faut être plus fort qu'eux. Mais cette force prend différents noms, et nous allons en étudier l'application.

I. — Idée et nécessité de la vertu de force dans l'instituteur.

A. Il y a trois manifestations de la force, comme il y a trois défauts et trois illusions auxquels elle est opposée, Et de ces considérations ressortira évidemment sa nécessité.

a) Il y a la force qui nous rend indépendants des volontés d'autrui, quand ces volontés n'ont pas le droit de s'imposer à la nôtre, quand ces volontés sont arbitraires, tyranniques, sottes, capricieuses, venant surtout de la part des inférieurs. Cette force se nomme *fermeté*. — C'est la force de résistance.

b) Il y a la force qui nous rend supérieurs aux difficultés qui se présentent à nous, et fait que nous ne reculons pas pour cela. Elle se nomme alors *courage*. C'est la force pour entreprendre.

c) Il y a la force qui nous fait triompher de nos propres dégoûts, des ennuis, etc. Cela se nomme *constance.* C'est la force de persévérance.

B. Mais on peut facilement confondre la force avec trois défauts qui en ont quelques traits, mais qui sont aussi nuisibles en fait d'éducation que la force y est nécessaire.

Parlons cependant d'abord des défauts *opposés à la force.* Ce sont :

a) La faiblesse, qui cède devant toute volonté.

b) La pusillanimité, qui s'effraie de toute difficulté.

c) Le caprice qui commence une chose et la finit ou l'interrompt suivant l'impulsion du moment.

Or, je le demande, comment avec ces défauts faire l'éducation des enfants, qut sont toujours portés à s'insurger contre l'autorité, et deviennent intraitables, dès qu'ils ne sentent pas une main ferme qui les gouverne ? Comment, avec ces défauts, faire de l'éducation, œuvre toujours difficile et où il faut parfois un vrai courage pour entreprendre la reforme du caractère des enfants ? Comment, avec ces défauts, faire de l'éducation, œuvre fastidieuse de sa nature et qui dans quelques circonstances devient un vrai martyre?... Et avec cela nous restons toujours hommes, c'est-à-dire impressionnables, accessibles aux influences de la température, etc.

C. Pourtant, comme nous le disions, il importe de se garder de certaines illusions et de ne pas confondre la force :

a) Soit avec la dureté et l'arrogance. — C'est le moyen de tout détruire, de nous aliéner à jamais les enfants ; ce n'est aucunement celui de les former. La dureté est un signe d'orgueil, et l'orgueil n'obtient rien.

b) Soit avec la témérité, l'audace présomptueuse. — Il y a des gens qui sont toujours prêts à tout entreprendre, mais, la plupart du temps, se brisent ! Quel avantage ? Et en fait d'éducation, plus qu'ailleurs, un échec est déplorable.

c) Soit avec l'entêtement et l'opiniâtreté. — Oh ! combien il y a d'instituteurs qui se fourvoient ainsi ; qui veulent

avoir raison quand même, contre leurs supérieurs, contre leurs élèves, bien que leur tort soit évident ! Sans doute, il faut sauvegarder l'autorité ; mais il faut avant tout sauvegarder les droits du bon sens... Cet entêtement nous met en opposition avec tout le monde, et dès lors on tombe dans les systèmes, les singularités, etc., et il n'y a plus d'éducation possible.

II. — Pratique de la force.

A. OU FAUT-IL SURTOUT DÉPLOYER LA FORCE ? — Nous pourrions presque dire « contre quoi ? »

a) Eh bien, le premier emploi, le moins dangereux, le plus utile et peut-être le plus nécessaire, c'est contre nous-mêmes ! — Nous avons des défauts, nous sentons en nous des affections déréglées ; nous n'observons pas nos Règles, nous nous laissons aller à l'impatience... Sachons déployer la force dans notre conduite personnelle. Sans cela, nous ne l'emploierons jamais bien dans l'œuvre de l'éducation.

b) Le second emploi, c'est contre l'ignorance, contre les défauts, contre les vices de nos élèves. — Mais, remarquons-le bien, jamais contre nos élèves eux-mêmes ! Il faut que l'élève sente cette différence. Alors il y a moyen de l'amener à exercer contre ses défauts sa propre force... Dans le cas contraire, sa force se raidit contre vous, et il essaie de vous briser.

c) Le troisième, c'est contre toutes les influences qui pourraient être funestes à nos élèves. — Et ici, il faut bien le dire, il est parfois nécessaire d'avoir beaucoup de courage. Car ces influences ne sont pas seulement les mauvais compagnons, les lectures, etc., c'est quelquefois l'esprit mondain des parents eux-mêmes... Il faut faire comprendre à ceux-ci la nécessité du règlement ; il faut savoir leur refuser une sortie ou quelqu'autre faveur qu'ils demandent, etc. On le comprend, il faut là beaucoup de tact, de délicatesse, et en même temps de fermeté... On craint de perdre les élèves, etc.

Ceci m'amène à dire un mot des exclusions qui doivent aussi se faire de temps en temps...

B. COMMENT OBTIENT-ON LA FORCE ? — Par la réflexion et par l'exercice.

a) LA RÉFLEXION. — La force résultera des conclusions pratiques que nous inspirera :

1. Notre fidélité à l'obéissance, à la Règle, etc. Pour être vraiment fidèle, il faut se montrer fort.

2. Notre affection sincère pour nos élèves. Si nous les aimons sincèrement, si nous voulons leur bien, nous devons avoir la force ; faisons-nous donc un peu violence.

b) LA PRATIQUE OU L'EXERCICE. — Et pour cela : 1. Formons le projet le matin... prévoyons les occasions. — 2. Dans une circonstance particulière, recueillons-nous, prions et agissons fermement, par amour du devoir.

Ainsi petit à petit nous deviendrons forts ; mais n'oublions jamais que notre force ne doit être qu'en Dieu et avec Dieu !

VERTUS DE L'INSTITUTEUR :

III. La Prudence.

Nous avons déjà pu remarquer en parlant des autres vertus, qu'il leur faut à toutes un modérateur, de peur qu'elles ne dégénèrent en excès et n'atteignent pas le but. Ce modérateur est *la prudence,* vertu nécessaire, afin que l'instituteur puisse se sauver lui-même, vivre comme il faut avec ses collègues et enfin accomplir sa mission auprès de ses élèves.

La prudence, c'est le discernement pratique qui nous montre ce qu'il faut faire et éviter dans une circonstance donnée ; ou négativement, comme on la considère ordinairement, c'est le discernement pratique qui nous fait éviter

ce qui peut nuire à nous et aux autres. — De là trois points à traiter.

I. — La prudence pour nous-mêmes.

La raison de cette prudence, c'est la parole de l'Apôtre : *Ne forte, cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* (I Cor. IX, 27).

L'imprudence, ici, consiste à s'oublier soi-même, sous prétexte de soigner les autres.

En voici trois signes principaux.

a) Négliger les exercices spirituels ou les faire mal ; s'abstenir, sans autorisation suffisante, des réunions de la communauté, sous prétexte qu'on doit s'occuper des enfants, etc.

b) Violer le règlement de la maison ou les règles particulières de la Congrégation à laquelle on appartient (toucher, conversations intimes), sous prétexte de faire plus de bien.

c) Manquer d'ouverture envers les Supérieurs, le Père spirituel, surtout quand il s'agit de nos affections. On ne le fait que de peur que l'on nous déconseille ces soins particuliers, etc., dont nous seuls nous connaissons la nécessité...

Ce sont là les principales illusions ; elles se multiplient à l'infini et se reduisent toutes à cette erreur pestilentielle : Nous croyons que c'est nous qui devons faire le bien, et nous oublions que nous ne sommes que les instruments de Dieu. Celui-ci se servira d'autant plus de nous que nous lui serons plus unis par l'obéissance, etc. ; et à notre défaut, il peut tout faire seul.

II. — La prudence quant à nos collègues

L'important, c'est de conserver l'union et la paix, de manière que l'action soit une et par là même forte, sans que cependant nous méconnaissions des droits réels. La suite expliquera ce terme.

Cette prudence à garder quant à nos collègues, exige *A. Que nous ne nous mêlions pas des affaires des autres.* — Il va sans dire que nous ne supposons pas un devoir de charge, ou une obligation de dénoncer tel ou tel fait. Mais ce qu'il faut éviter, c'est :

a) De faire soi-même ou sans la demande ou le consentement des autres, telle ou telle chose qui est de leur ressort. — On a l'air de leur reprocher leur négligence, leur inertie...

b) De faire des remarques aux autres, de leur donner des conseils, etc. — Avant de donner des conseils, l'on doit être bien sûr de son coup, car souvent le conseil est mal appliqué... Les caractères diffèrent, etc., et la mauvaise réussite nous est imputée.

c) Surtout de diminuer chez les élèves l'estime qu'ils doivent avoir pour nos collègues. — Éviter par conséquent de nous prononcer sur la conduite, la méthode de nos collègues, etc., et bien plus encore de les blâmer, etc. Au contraire, il faut les louer, et, quand leurs élèves nous consultent, tâcher de savoir d'abord ce qu'ils ont dit, pour nous y conformer autant que possible...

B. Que nous ne communiquions pas à nos collègues ce qui doit rester secret. — Cela doit être surtout observé

a) Quand il s'agit des supérieurs. Nous n'avons pas besoin de communiquer nos sujets de plainte, etc.

b) Concernant les élèves, n'oublions pas que les élèves ont droit à leur réputation, et qu'il y a aussi bien médisance à manifester leurs fautes à nos collègues qu'à le faire à d'autres. D'ailleurs rien n'est plus de nature à nous les aliéner, s'ils viennent à s'apercevoir de notre conduite.

III. — La prudence avec les élèves.

Nous nous mettons ici au point de vue de l'éducation à faire, et nous demandons quels sont les points où il faut surtout être prudent, de peur de compromettre cette éducation.

A. PRUDENCE DANS LES PAROLES. — Il faudrait ici tout un traité ; mais contentons-nous de certains points pratiques.

a) Conversations. — Qu'elles soient amicales, mais toujours dignes ; parfois gaies, mais jamais bouffonnes...

Que nos conversations soient en outre discrètes. Il faut avec le plus grand soin éviter de communiquer aux élèves ce qui se dit et se fait entre instituteurs. — Évitons aussi les confidences personnelles.

b) Enseignement. — 1. Dans l'enseignement scientifique, ne disons que les choses dont nous sommes sûrs, et, autant que possible, évitons de donner aux élèves des notions qu'il faudra renverser plus tard dans les cours supérieurs. — De plus ne piquons jamais la curiosité des enfants, si nous ne pouvons satisfaire cette curiosité d'une manière convenable.

2. Dans l'enseignement religieux. Soyons-y toujours très graves ; ne traitons jamais ces choses à la légère... Que les élèves sentent la différence qui sépare cet enseignement de tout autre.

Pour la partie dogmatique, soyons exacts... Ne posons jamais d'objections, si nous ne pouvons les réfuter victorieusement...

Pour la partie morale, prenons garde de former de fausses consciences...

c) Éloges. — Que les éloges donnés par nous, soient toujours mérités ; qu'ils servent d'encouragement, et non pas de sujet de vanité ; qu'ils ne soient jamais une moquerie indirecte à l'adresse d'un autre. Sans doute, ils peuvent renfermer un reproche indirect, mais jamais une moquerie.

d) Reproches. — Qu'ils ne soient jamais exagérés, c'est-à-dire, que sous prétexte de faire plus d'impression, on n'aggrave pas la culpabilité ; car dès lors le reproche perd tout son effet... Qu'ils ne soient jamais donnés dans un moment où ils ne peuvent pas produire leur effet... Qu'ils

ne soient jamais aigres dans la forme, et que jamais l'élève ne les puisse attribuer à un sentiment de rancune personnelle...

B. Prudence dans la conduite. — Ici encore nous ne ferons que toucher quelques points et surtout deux excès en fait d'autorité : l'excès en moins et l'excès en plus.

a) Il faut éviter ce *qui mine* l'autorité, par exemple : 1. Les singularités, les tics, etc. 2. Le laisser-aller, les familiarités excessives, qui dégénèrent facilement en grossièreté.

b) Il faut éviter *d'exagérer* l'autorité, ce qui la rend odieuse et finit aussi par la détruire ; par exemple : 1. L'orgueil, la vanité, la prétention, la raideur. Cela détruit la confiance et donne mauvais exemple. 2. Le pédantisme, l'affectation. Parler comme si on rendait des oracles infaillibles, etc.

Péroraison. — *Estote ergo prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbæ* (Matth. x, 16). Cette simplicité, c'est la pureté d'intention, unie à l'obéissance !

SENTIMENTS PRATIQUES

DE L'INSTITUTEUR :

I. — Le respect.

Mgr Dupanloup consacre tout un livre de son grand ouvrage sur l'éducation au *Respect dans l'éducation ;* mais il s'attache surtout à indiquer quel respect on doit témoigner à l'enfant. — Nous prenons la chose à un autre point de vue ; et je dis que l'instituteur lui-même doit posséder *le sentiment du respect envers soi-même*, afin de se respecter et d'inspirer aux enfants ce respect si nécessaire. Or, l'instituteur lui-même, quel respect doit-il avoir ?

I. — Respect de sa mission.

A. Il doit se rappeler que sa mission est de donner à Dieu, à l'Église, à la société des *chrétiens éclairés*, et d'augmenter ainsi le nombre des élus.

Remarquez bien les mots *chrétiens éclairés :* d'abord des chrétiens, mais aussi des chrétiens instruits, tant dans les sciences profanes que dans les sciences religieuses. Qui ne voit combien cette mission est *grande, utile, consolante ?* De là le respect de cette mission. Il se comprendra plus clairement par les contraires.

B. Qu'est-ce que ne pas respecter sa mission ? — C'est :

a) Ne pas l'estimer à sa juste valeur. Oublier que c'est un apostolat, une charge d'honneur et de confiance, à laquelle Dieu nous a appelés, et n'y voir qu'un poids, un fardeau, une corvée. *Damnatus ad bestias !*

b) Ne pas s'y appliquer, ne pas prendre les moyens de faire réussir son ministère, c'est-à-dire, la prière et l'étude.

c) Ne pas la vouloir dans toute son étendue et en négliger la partie la plus grande. Car si on en néglige quelque chose, ce n'est pas ordinairement la science, c'est plus ordinairement la religion et la vertu. On se contente d'une discipline extérieure... du progrès, de l'instruction, et c'est tout !

Si ces trois défauts ou seulement le second avec un des deux autres sont réunis, le respect est perdu.

C. Comment perd-on ce respect de sa mission ?

a) En faisant les choses trop matériellement, en ne renouvelant pas son intention surnaturelle, en oubliant le but qu'on se propose et la mission que l'on doit remplir.

b) En se laissant aller inconsidérément aux sentiments humains, surtout aux sentiments d'affection naturelle et de répugnance naturelle. Je dis « inconsidérément ; » c'est-à-dire sans se repentir, sans se corriger. Car il peut arriver à tout le monde, dans une circonstance donnée, de commettre une faute sous l'empire d'un de ces deux

sentiments. Mais quand cela devient ordinaire, le respect est perdu.

c) En se proposant d'atteindre un autre but (dans tel ou tel acte particulier) que ne le comporte la mission de l'instituteur religieux, par exemple : quand on cherche des avantages matériels, qu'on s'attache aux qualités extérieures...

II. — Respect de sa personne.

La personne de l'instituteur religieux est éminemment respectable, et il faut qu'on le respecte. Encore une fois, pour que cela soit, il faut qu'il la respecte lui-même. Il est clair qu'il ne s'agit pas ici de l'individu comme tel, mais de l'individu revêtu d'un caractère. Il doit donc respecter :

A. Son caractère *religieux*. — Qu'il ne l'oublie jamais : la plus grande injure qu'on puisse lui faire, c'est de méconnaître en lui ce caractère... La parole la plus triste qu'on puisse entendre, est celle-ci : « Cela n'est pas un religieux comme un autre. »

B. Son caractère *paternel*. — Nous l'avons déjà dit : le caractère du père, c'est la dignité unie à la bonté ; l'autorité forte et douce. Par conséquent d'une part, point de dureté, de tyrannie ; de l'autre, point de familiarité excessive, déplacée... Il ne s'agit pas d'être *compère-compagnon* avec les élèves...

C. Ses *obligations*. — Ceci est une conséquence de ce qui précède. La seule manière dont un instituteur puisse montrer qu'il respecte vraiment son caractère, c'est de respecter les obligations qui y sont attachées.

S'il ne respecte pas lui-même le règlement de la maison, ses règles de religieux, s'il ne remplit pas ses devoirs, les élèves ne respecteront pas son caractère. Qu'il ne pense donc pas faire du bien en sacrifiant les règles à son affection pour les élèves. Il en est de même de l'obéissance, du respect envers les supérieurs, etc.

III. — Respect de ses élèves.

L'instituteur doit-il respecter ses élèves ? Sans aucun doute ; sans cela, point de bien possible. Que doit-il respecter ?

A. LEUR INNOCENCE, s'ils la possèdent encore. — Ce respect de l'innocence s'éclaircira en montrant comment on ne la respecte pas. C'est :

a) En ne la protégeant pas. Défaut de surveillance sage, modérée, mais continuelle...

b) En ne la préservant pas. A cette préservation extérieure doit se joindre l'intérieure, qui consiste à armer l'élève contre les séductions. On le fait indirectement

1. En inspirant la confiance dans le confesseur. (Se garder d'insinuer qu'il grondera. En faire choisir un bon.)

2. En inspirant l'horreur des familiarités, des coutumes enfantines, basses, ridicules, etc.

3. En inspirant aux élèves le respect d'eux-mêmes, tant pour le présent que pour l'avenir.

c) Il peut arriver que le maître expose lui-même l'innocence des enfants. — Comment ?

Parfois sans le savoir ; mais en étant soi-même trop *tendre*, trop familier avec eux. Ils sont portés à faire la même chose et se gâtent...

B. LEUR MALHEUR doit être respecté, s'ils ont été mal élevés ou séduits. — Comment réparer ce malheur ?

a) En ne les traitant jamais avec aigreur, hauteur, dureté. — Cela n'exclut pas la fermeté.

b) En ne faisant pas d'allusions au passé, surtout pas d'allusions poignantes, mordantes.

c) En ne racontant pas aux autres, sans une vraie nécessité, les fautes des enfants. Il peut y avoir là péché et même péché grave.

C. LEUR FAIBLESSE doit être respectée. — Il y a des instituteurs qui semblent mettre leur gloire à écraser leurs élèves, à montrer que tout plie et cède devant eux. Oh ! on sait bien qu'ils sont les plus forts ! Traiter ainsi les

enfants, c'est de la lâcheté, et ne produit rien de bon. Loin de moi de blâmer la sévérité, mais il faut respecter la faiblesse ! — Il faut respecter chez les enfants

a) La faiblesse physique. — 1. En n'exigeant pas d'un pauvre petit enfant ce qu'il n'est pas capable de faire, en fait de silence, etc., et ce que peut-être l'instituteur ne saurait faire lui-même... 2. En n'employant qu'à la dernière extrémité les moyens de correction physiques, violents.

b) La faiblesse morale. — 1. En encourageant beaucoup. C'est le vrai signe du respect que l'on porte à la faiblesse humaine. 2. En sachant distinguer les fautes et les réprimer suivant leur gravité, leur nombre et leur malice ou culpabilité. 3. En sachant quelquefois aussi patienter et prier.

Péroraison. — Prier ! C'est dans la prière et la méditation qu'on acquerra ce respect continuel et pratique : *Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est !* (Matth. XVIII, 10.)

SENTIMENTS PRATIQUES

DE L'INSTITUTEUR :

II. — L'amour

Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem sicut dilexi vos (Jo. XIII, 34).

Quand il s'agit de conduire des hommes, de leur faire du bien, on peut dire que presque toujours tous les moyens utiles à ce but sont contenus en un seul : *les aimer.*

A combien plus forte raison peut-on le dire, quand il s'agit de l'éducation, de cette œuvre capitale, et de l'ensei-

rager dans l'accomplissement de sa mission, il n'a qu'à réchauffer en lui l'amour. C'est à quoi tendront les considérations que nous allons faire.

I. — De quel amour l'instituteur doit-il aimer ?

Je fais deux remarques sur les personnes que l'instituteur doit aimer : 1. Elles lui viennent plus ou moins incultes, grossières ; elles sont de différentes natures, de différents caractères ; elles le quittent après peu de temps ; elles sont souvent ingrates. 2. Il les reçoit pour les former, pour les corriger, pour les perfectionner. Je conclus de là que son amour doit être

A. SURNATUREL. — C'est-à-dire, fondé sur des motifs de foi. — Il doit aimer en chacun de ses enfants l'image de Dieu, le frère de Jésus-Christ, l'héritier du royaume céleste, le dépôt confié par Dieu même à sa sollicitude.

Il est clair que cet amour réprouve :

a) Les préférences et les distinctions...

b) A plus forte raison, les exclusions...

c) Les fluctuations et les caprices...

En effet, ces motifs surnaturels sont des motifs universels et permanents. Mais pauvre instituteur que celui qui se laisse aller à l'amour naturel : à cet amour qui se fonde sur les avantages de fortune, de nom, de figure, de caractère, de talent ! Que trouvera-t-il ? L'inquiérude...

Souvent les déceptions... Le dégoût... Le danger pour son âme... — Voilà quant à lui-même ; mais pour former ses disciples, il lui faut un amour

B. PATERNEL. — C'est-à-dire, toujours grave, mais composé de fermeté et de bienveillance.

a) Toujours grave. — L'éducation est une affaire de prestige. Sans prestige, pas d'influence ; sans gravité, pas de prestige. Cela n'exclut pas une gaîté modeste ; mais cela exclut les petitesses, les cajoleries, les badinages, et surtout les confidences compromettantes pour l'autorité du maître...

b) Ferme. — C'est là le caractère distinctif d'un amour vraiment paternel. — Cette fermeté doit se trouver même dans l'institutrice, qui ne doit pas aimer d'un amour maternel, mais paternel. — Cette fermeté suppose qu'on a toujours bien réfléchi avant d'agir, avant d'accorder ou de refuser ; de sorte qu'une fois la décision prise, ce serait tout à fait extraordinaire, c'est-à-dire que ce serait la preuve d'un motif imprévu, que l'on dût la modifier...

c) Bienveillant toujours ! — Quelle que soit la circonstance, le caractère de l'enfant, etc. Car sans cette bienveillance il n'y a pas d'amour, puisque l'amour consiste à vouloir du bien. — Il ne suffit même pas de vouloir intérieurement du bien, il faut montrer qu'on le veut.

II. — Comment doit-il montrer son amour ?

Nous aurions ici autant de manières de montrer l'amour que l'instituteur a de devoirs à remplir. Mais restreignons tout à l'intérêt que l'instituteur doit témoigner.

A. Intérêt pour le salut de l'ame de ses enfants — Cet intérêt passe avant tout ; et comme le salut est l'effet de la grâce de Dieu, il faut que l'instituteur prie et prie beaucoup. Puis, sans outrepasser la portée de sa charge, sans entrer dans les fonctions ni du confesseur, ni du supérieur :

a) Qu'il tâche d'écarter le mal de ses enfants. Dans leurs idées, leurs goûts, leurs inclinations... Compagnons, etc... Mais que cela se fasse doucement, prudemment.

b) Qu'il tâche de les exciter au bien... Fréquentation des sacrements, bonnes œuvres, dévotions solides, bonnes lectures. — Qu'il vise surtout à assurer l'avenir.

c) Qu'il tâche surtout, dans les classes supérieures, de favoriser la libre action de la vocation ; mais non pas de *faire* les vocations...

B. Intérêt pour la correction des défauts des enfants. — Pour cela :

a) Qu'il ne s'irrite pas de leurs défauts. Cette irritation ou cette impatience ne peut produire aucun bon fruit.

b) Qu'il ne dissimule ou ne flatte pas leurs défauts. On le fait quelquefois pour ne pas avoir la peine de les corriger, ou parce qu'on en a peur... Ce n'est pas là aimer les élèves.

c) Qu'il les aide à corriger leurs défauts. Qu'il fasse cela avec douceur et constance, par de bons conseils, des encouragements, surtout quand ils ont des difficultés... Ainsi l'on finit par réussir.

C. INTÉRÊT POUR LEURS PROGRÈS DANS LES SCIENCES. — Je mets ce point en dernier lieu, bien qu'il semble demander la première place, parce que, en réalité, ce n'est que le moyen d'opérer l'autre bien. Cependant, c'est là surtout que l'amour doit être sensible et l'intérêt universel ; car c'est là que les parents sont le plus exigeants. Donc que cet amour se montre :

1. Par le soin avec lequel nous donnons l'enseignement. Ne donnons jamais une leçon par manière d'acquit, négligemment, capricieusement...

2. Par le soin que nous prenons de *tous* nos enfants, tâchant de les pousser tous aussi loin que possible.

3. Par la part que nous prenons à leurs succès et à leurs revers. Le professeur doit en quelque sorte s'identifier avec chacun de ses élèves, afin de les stimuler tous : les uns à se maintenir dans les positions conquises, les autres à l'emporter sur leurs rivaux.

Péroraison. — *Ars artium, regimen animarum...* S'il en est ainsi, il faut demander à Dieu la grâce d'y réussir.

V. — INSTRUCTIONS POUR TEMPS

DE RETRAITE OU DE MISSION

V. — INSTRUCTIONS POUR TEMPS DE RETRAITE OU DE MISSION

INTRODUCTION A LA RETRAITE.

Ducam eam in solitudinem, et ibi loquar ad cor ejus (Osee. II, 14).

Exorde. — M. F., tant que nous sommes sur la terre, deux voix retentissent autour de nous, frappent nos oreilles. L'une, que je devrais nommer plutôt un concert de voix, c'est le murmure confus du monde, de nos passions et du démon, du démon, qui est notre ennemi et qui cherche à nous séduire. Ces voix nous invitent au plaisir, elles chantent des refrains légers... Il est des hommes qui n'entendent que cette voix... Hélas ! où vont-ils aboutir ?

L'autre voix est une voix grave et austère, quoique d'ordinaire douce et persuasive ; elle parle de l'éternité, de l'âme, du devoir. C'est la voix de Dieu... Or, cette voix a de la peine à se faire entendre au milieu du tumulte des affaires. Il en est qui ne l'entendent presque jamais !... Il en est qui n'en entendent que des éclats semblables à ceux du tonnerre... Il en est que Dieu prend à l'écart, afin de leur faire entendre cette voix... Vous êtes du nombre de ces derniers... Eh bien, voyons ensemble quels sentiments doit vous inspirer cette voix, — et comment vous devez vous préparer à l'entendre pour que ses paroles vous soient vraiment salutaires.

I. — Quelle voix venez-vous entendre ?

C'est la voix de Dieu. — Mais cette pensée suggère trois réflexions bien différentes :

A. C'est la voix de Dieu, qui est votre Créateur et votre fin dernière. — a) Rappelez-vous la puissance infinie de ce

Créateur. Il a tiré du néant le ciel et la terre... il a semé les mondes dans l'espace... il gouverne tout l'univers. Il a créé Adam à son image, et il vous a créés aussi comme il a fait d'Adam ; il est le maître de votre vie...

b) Rappelez-vous comment ce Dieu a donné sa loi à Moïse au milieu des tonnerres et des éclairs... Cette loi est venue jusqu'à vous ; vous aussi vous devez l'observer, et de votre fidélité à l'accomplir dépendra votre félicité. Car, sachez-le :

c) Ce Dieu qui va vous parler, est votre fin dernière. C'est par lui que vous avez été créés, c'est lui aussi qui peut seul vous rendre heureux. Les personnes mondaines l'oublient ; elles voudraient se le cacher, mais à quoi bon ?... Et Dieu va vous parler, pour vous rappeler tout cela.

d) Le premier sentiment qui doit donc s'élever dans votre cœur, c'est le RESPECT. — Respect pour la parole de Dieu ; car ce que vous allez entendre n'est pas la parole de l'homme !

B. C'est la voix de votre juge. — a) Ce Dieu est en même temps sainteté infinie, sagesse infinie et justice infinie. Sa sainteté exige la nôtre ; sa sagesse pénètre au fond de nos consciences et y découvre toutes choses ; sa justice nous attend au delà de la vie.

b) Voulez-vous avoir une idée de cette justice ? Rappelez-vous les anges précipités du haut des cieux... Adam et Ève chassés du paradis... Caïn maudit... le déluge... Sodome et Gomorrhe... la terre s'entr'ouvrant pour engloutir Coré, Dathan et Abiron... et surtout l'enfer ! Ce Dieu juste vous jugera un jour.

c) Et c'est ce Dieu qui va vous parler !... Que ferez-vous donc ? Vous cacherez-vous comme Adam ?... Fuirez-vous comme Caïn ?... Précautions inutiles ! Si vous vous aveuglez, si vous vous étourdissez, si vous n'écoutez pas maintenant la voix de votre juge, vous n'y échapperez pas plus tard !

d) Encore une fois, que faire ? Désespérer ? Ah ! quelle folie ! — Non, si votre juge vous parle maintenant, ce n'est

pas pour vous condamner, c'est afin de vous faire connaître à vous-mêmes ; afin de vous constituer maintenant vos propres juges et vous faire éviter ainsi le jugement implacable qui doit suivre votre mort.

e) Le second sentiment que vous nourrirez, sera par conséquent une profonde HUMILITÉ, — un sincère désir de vous connaître, de détester vos défauts et vos péchés et de vous en corriger, Dites à Dieu avec Samuel : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute ! » et avec saint Augustin : *Domine, noverim te ! noverim me !*

Vous n'avez rien à craindre, mais tout à espérer, car, si cette voix de Dieu est la voix de votre créateur et de votre juge, il n'en est pas moins vrai que

C. C'est la voix de votre Sauveur. — a) Ce Dieu tout-puissant, terrible, est aussi le Dieu de miséricorde, *qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.* Il s'est fait homme, petit enfant... il a travaillé, il a souffert... il est mort... et tout cela pour vous ! Que pourriez-vous craindre ?

b) Mais comment parlera-t-il ? Si vous voulez en avoir une idée, vous n'avez qu'à vous rappeler la parabole du Bon Pasteur, de l'Enfant prodigue ; les paroles de Jésus à Madeleine, au Bon Larron.

c) Et ce Dieu n'est pas seulement votre Rédempteur, il est pour vous un consolateur ! Il a dit : *Venite ad me, omnes qui laboratis...* Est-ce que vous n'êtes pas du nombre ? N'avez-vous pas des peines, des difficultés, des misères ? Si vous en avez, vous avez tout à espérer : la voix de Jésus vous consolera, vous encouragera.

d) Vous aurez donc aussi une immense CONFIANCE, — en venant entendre la voix de votre Seigneur et de votre Dieu.

II. — Dispositions pour en profiter.

Nous venons de considérer quelle est la voix qui se fait entendre à nous pendant la Retraite et quels sentiments

cette voix exige de notre part. — Voyons maintenant quelques autres dispositions qu'il nous faut pour bien profiter de cette voix.

A. Dans le passé, il est des choses que nous devons oublier ; il en est que nous devons nous mettre sous les yeux.

a) Nous devons oublier nos préoccupations mondaines, nos préjugés, nos mauvaises dispositions ; même celles que nous pourrions avoir eues immédiatement avant la Retraite. Nous avons dit, peut-être : « J'écouterai ; mais il est telle chose que je ne changerai pas... telle autre que je ne veux pas accorder à Dieu ; j'ai tel principe arrêté... » Oublions tout cela pour être vraiment dociles... Rejetons aussi la crainte que la Retraite ne soit complètement inutile ; qu'elle ne soit semblable aux précédentes...

b) Oubli de nos affections. — Il en est peut-être qui nous tiennent fort au cœur, qui nous enlacent... Oublions-les, elles offusqueraient nos jugements... Vous le remarquez, ce *passé*, je l'étends bien loin, et je veux que tout ce qui n'est pas bien en vous, soit à l'état de passé.

c) Nous devons nous mettre devant les yeux notre conduite, nos fautes, notre manière d'accomplir nos devoirs, les motifs qui nous ont empêchés de les accomplir.

B. Quant au présent : Amour de la solitude. — Il y en a qui peuvent s'y enfoncer complètement ; ce sont les plus heureux. Il en est qui ne le peuvent pas à cause de leurs occupations, de leurs travaux, etc... Mais il est une solitude du cœur, une manière de se retirer des choses les plus distrayantes..., lectures spirituelles, etc. Cette manière, je vous la recommande. Car, je le disais en commençant, c'est dans la solitude que Dieu parle au cœur... Tâchons donc de nous isoler !...

C. Quant à l'avenir. — Ce qui doit dominer tout, dans nos âmes, c'est *la générosité*.

a) Générosité à tout quitter pour Dieu.

b) Générosité à tout faire pour plaire à Dieu.

c) Générosité à tout supporter plutôt que d'abandonner Dieu...

Péroraison. — Nourrissons ces dispositions dans nos âmes et ouvrons nos cœurs à l'espérance. Prions Dieu de bénir notre Retraite ; recommandons-la au Sacré Cœur de Jésus, à Marie, à saint Joseph, à nos anges gardiens. Enfin n'ayons sur les lèvres qu'un seul mot, gage d'une parfaite soumission : *Amen !* Qu'il en soit de toutes choses selon la volonté de Dieu ! *Fiat ! Amen !*

AUTRE INTRODUCTION A LA RETRAITE.

Cogitavi vias meas et converti pedes meos in testimonia tua. J'ai pensé à mes anciennes voies et j'ai ramené mes pas dans la voie de vos commandements (Ps. CXVIII, 59).

Voilà ce que dit le Prophète royal. Il unit le coup d'œil qu'il jette sur le passé, au propos qu'il forme pour l'avenir. C'est ce que nous devons nous proposer dans chaque Retraite. Nous sommes voyageurs, nous voguons sur une mer orageuse ; il faut de temps en temps jeter un regard sur la carte et examiner, la boussole en main, le chemin à parcourir, pour voir si nous n'avons pas dévié de la bonne route.

Le négociant fait de temps en temps la revue de ses comptes et de ses magasins, pour voir quelles marchandises il doit remplacer, quelles spéculations il pourra faire, etc.

Partant de ce point de vue, nous allons expliquer quel est le but de la Retraite — et quels sentiments nous devons y apporter.

I. — But de la Retraite.

A. La Retraite est la RÉPARATION DU PASSÉ. — Qui que nous soyons, nous avons tous offensé Dieu plus ou moins.

In multis offendimus omnes, dit l'apôtre saint Jacques (III, 2).

Ces offenses de Dieu, que sont-elles ?

a) Si elles sont bien légères, elles seront à comparer aux petites dégradations que subit un bâtiment. Mais je vous le demande : que deviendra ce bâtiment, si on ne le répare pas de temps en temps ? Que devient une œuvre d'art, un tableau, par exemple, si on le laisse moisir dans l'humidité ?... Ceci s'applique à ceux qui, ayant conservé leur innocence, n'ont à se reprocher que des fautes vénielles indélibérées.

b) Si ces fautes sont délibérées, elles ressemblent aux voies d'eau qui se font dans un navire. Supposons, si vous le voulez, que dans une traversée calme, ces voies d'eau ne parviennent jamais à le submerger. Mais si le navire rencontrait en cet état un écueil ?... Voilà notre état à nous. Si rien d'extraordinaire ne survenait, nous pourrions peut-être... mais par mesure de prudence il faut vider la sentine.

c) Si ce sont des fautes graves, oh ! alors nous sommes empoisonnés... la mort est dans notre sein. Vite du contre-poison ! Il s'agit de neutraliser la morsure d'un animal enragé... C'est l'état du prisonnier condamné à mort et auquel on ajoute chaque jour des chaînes. — Aujourd'hui il peut encore les briser... mais demain ?

B. La Retraite DISPOSE LE PRÉSENT. — A chaque époque de notre vie, partout où nous sommes, nous avons des obligations particulières à remplir... des défauts particuliers à éviter... des vertus spéciales à pratiquer... Nous rencontrons des moyens spéciaux d'augmenter nos mérites...

Dans chaque état, Dieu nous dit : *Ambula coram me et esto perfectus* (Gen. XVII, 1)... Dans chaque état, il nous adresse cet avertissement : *Dispone domui tuæ* (Isai. XXXVIII, 1).

C. La Retraite est la PRÉPARATION DE L'AVENIR. — Cet avenir, quel sera-t-il ? C'est le secret de Dieu. Mais pourtant, chacun de nous peut déjà jeter un coup d'œil sur

l'avenir... Il y a des choses certaines pour tous en général, des choses certaines pour quelques-uns en particulier...

Choses certaines pour tous :

a) Nous devrons tous lutter : *Militia est vita hominis super terram.*

b) Nous devrons tous souffrir : *In sudore vultus tui comedes panem tuum.*

c) Nous devrons tous mourir : *Morte morieris.*

Il faut pour tout cela lumière et force.

Choses certaines pour quelques-uns en particulier.

a) Il y en a ici que Dieu va bientôt retirer de la vie. Ils doivent imiter les voyageurs qui font leurs derniers préparatifs.

b) Il y en a qui doivent choisir un état de vie... Ce sont comme des voyageurs qui doivent choisir le chemin le plus sûr.

c) Il y en a que Dieu appelle non seulement à se gouverner eux-mêmes, mais encore à gouverner les autres. Je vois en eux des voyageurs qui doivent apprendre à diriger le vaisseau, afin d'être capables à un moment donné de sauver les autres.

Eh bien, pour faire tout cela convenablement, il faut du repos, du calme... C'est dans le calme de la Retraite que se fait entendre la voix de Dieu... On vous met donc en Retraite à peu près comme le médecin ordonne le calme au malade...

II. — Sentiments que la Retraite doit exciter.

Quand je vous considère ici, je dois nécessairement vous ranger dans une des trois catégories suivantes :

A. Ceux qui n'ont jamais fait de Retraite. — Le sentiment naturel qui s'élève en eux, c'est la curiosité. Ce sentiment n'est pas mauvais, mais il est dangereux. Il ne s'agit pas de se dire : « Je veux entendre ce que le prédicateur va raconter. » Non ! le but est tout pratique. Que ceux-là se

contentent d'avoir une haute idée de la Retraite ; qu'ils demandent à Dieu de faire en sorte que cette Retraite produise l'effet le plus salutaire. Moïse, commençant son cantique, s'écriait (Deut. XXXII, 2) : *Concrescat ut pluvia doctrina mea ; fluat ut ros eloquium meum, quasi imber super herbam, et quasi stillæ super gramina !* Nous demandons à Dieu que ce soit sa doctrine qui coule sur nos âmes...

B. Ceux qui ont déjà fait de bonnes Retraites. — Ou bien ils en ont profité, et ont persévéré, ou bien ils sont retombés.

S'ils ont persévéré, qu'ils commencent la présente Retraite avec un grand sentiment de reconnaissance et en même temps d'espoir, car Dieu leur réserve certainement encore de nouvelles grâces : celle de la ferveur, du progrès, etc.

S'ils n'ont pas persévéré, ils doivent commencer cette Retraite avec un nouveau courage : examiner quelle a été la cause de leurs rechutes, afin de les éviter à l'avenir.

C. Ceux qui ont fait des Retraites, mais de mauvaises Retraites. — Oh ! ce sont ceux-là surtout qui doivent dès maintenant ouvrir leur cœur à la confiance ; bénir la miséricordieuse bonté de ce Dieu qui ne les a pas frappés malgré leur ingratitude, malgré l'abus qu'ils ont fait des grâces... de ce Dieu qui les attend encore une fois !... Mais qu'ils se disent bien que cette Retraite pourrait être la dernière de leur vie.

Un jeune homme dans un village de France refuse la grâce de la mission. Le missionnaire va le trouver ; il répond : « Je me confesserai quand vous viendrez la la prochaine fois, je ne suis pas assez prêt... » Pâques arrive. Un jour, la sœur du jeune homme étant sur le point de se rendre à l'église, va le trouver dans le jardin, où il était occupé à émonder des arbres. Elle lui dit : « Tu ferais mieux d'aller à l'église ! — Ce sera pour plus tard ! » La sœur le quitte. Elle n'a fait que quelques pas, elle entend un bruit sourd ; elle se retourne et voit son frère étendu

par terre, frappé d'une apoplexie foudroyante. Il ne donna plus signe de connaissance et expira ainsi.

III. — Dispositions nécessaires.

Quelles doivent être nos dispositions pour que la Retraite produise ses fruits ?

A. La simplicité et la docilité. — La voix que vous allez entendre, c'est la voix de votre frère, de votre ami...

La voix que vous allez entendre, c'est la voix de votre Sauveur...

La voix que vous allez, entendre, est celle de la Sagesse infinie...

Audiam quid loquatur in me Dominus Deus ! (Ps. LXXXIV, 9.)

B. Le recueillement. — On vous le redit à chaque Retraite, je vous le redirai encore ; sans ces deux choses : silence et modestie, qui font le recueillement, pas de fruit.

Parabole de la semence... Certes, la plus précieuse des semences, est celle que Dieu nous donne pendant la Retraite.

C. La prière. — Grand moyen, moyen suprême.

Priez, chacun pour soi, et tous les uns pour les autres... priez aussi pour moi !...

Péroraison. — Comparaison vulgaire, la chenille qui entre dans le cocon et en sort papillon... — Vous entrerez chenilles : vous sortirez, parés des dons de Dieu, pour ne plus vous nourrir que des fleurs des vertus et voltiger dans le ciel de Dieu !

DESSEIN DE DIEU SUR NOUS.

Servus meus es tu ; elegi te et non abjeci te. Ne timeas, quia ego tecum sum ; ne declines, quia ego Deus tuus (Isai. XLI, 9, 10). Ou bien : *Hæc est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra* (I Thess. IV, 3).

Exorde. — Si nous avons réfléchi quelquefois, M. F., il est une question que nous devons nous être posée ; nous avons dû nous demander : « Dieu, que veut-il de moi ? » Cette question que nous devrions nous faire souvent, et que malheureusement nous négligeons ou laissons sans solution, nous nous la posons nécessairement dans une Retraite. C'est bien alors que nous devons l'approfondir. Or, cette question peut être envisagée de deux façons : Quel est le dessein de Dieu sur moi, quel est son dessein *général*, en tant que je suis homme ? Quel est le dessein de Dieu sur moi *en particulier ?* — C'est à résoudre cette double question d'une manière pratique que nous allons nous attacher dans cet entretien.

I. — Dessein général de Dieu.

A. Dieu nous a faits pour lui.

Il est d'abord, M. F., une vérité incontestable : c'est que Dieu nous a faits pour Lui, c'est-à-dire, pour sa gloire ! Vérité incontestable, indépendante de toute révélation positive, vérité qui ressort de la nature même de Dieu. Car Dieu n'a besoin de personne, il est infiniment parfait ; il est libre de créer ou de ne pas créer ; il se repose dans son ineffable perfection. S'il se décide à créer, ce qu'il crée doit donc avoir une fin digne de Lui, et comme il n'en est point d'autre que Lui-même, il ne peut créer que pour Lui-même. *Universa propter semetipsum operatus est Dominus !* (Prov. xvi, 4.) Tout doit lui rendre gloire : la nature animée comme la nature inanimée, et par-dessus tout l'homme, le roi de la nature.

B. Comment devons-nous rendre gloire à Dieu ?

Cette fin de Dieu est permanente, elle subsiste aussi longtemps que l'homme subsiste. Mais il y a dans la vie de l'homme comme trois stades : il y a le stade du développement, le stade du travail et le stade du repos ou de la stabilité. Chacun de ces stades doit rendre gloire à Dieu ; et comme ils sortent, en quelque manière, l'un de l'autre, chacun d'eux doit renchérir sur le précédent.

a) Dans le stade de son développement, l'homme n'a pas encore conscience de lui-même, ni empire sur lui-même ; il rend gloire à Dieu par son existence, par sa ressemblance avec Dieu...

b) Dans le stade du travail, l'homme sait ce qu'il veut et ce qu'il doit ; il contribue à la gloire de Dieu par le service qu'il rend à son Dieu, par l'accomplissement de ses commandements...

c) Dans la phase du repos, l'homme sera parvenu au terme. Ce terme, d'après le dessein de Dieu, doit être un ineffable bonheur goûté dans la contemplation et la possession de l'auteur de son être. Mais, si l'homme n'a pas rendu gloire à Dieu par son travail, il devra rendre cette gloire par la souffrance : ce sera la justice de Dieu qui sera glorifiée au lieu de la bonté.

d) Comme nous l'avons dit, ces trois stades se développent sur trois lignes parallèles : ainsi, nous qui sommes dans le stade du travail, nous devons encore glorifier Dieu par notre existence, nous devons garder les sens de notre corps et les facultés de notre âme dignes de ce Dieu dont nous sommes les images. Ainsi nos yeux, nos oreilles... De plus, nous devons préparer la période du repos ; et par un dessein admirable de la sagesse du Créateur, nous ne trouverons sur la terre le bonheur que la terre nous peut donner, qu'à la condition de glorifier Dieu, autant que nous le pouvons.

C. Que devons-nous penser de ce dessein de Dieu ?

a) Avant tout, ce dessein doit nous inspirer une grande reconnaissance et une profonde admiration. Admiration pour ces combinaisons merveilleuses de l'infinie sagesse ; reconnaissance pour la bonté divine. En effet, c'est la bonté divine qui domine tout ; et si Dieu n'avait pas voulu communiquer à d'autres êtres le bonheur dont il jouissait, jamais il n'eût créé.

b) Voilà ce que nous devons penser de Dieu ; mais que devons-nous penser de nous-mêmes ? Réalisons-nous ce

dessein de Dieu ? Il ne faut pas l'oublier : c'est pour nous une question vitale ; il s'agit de notre bonheur pour l'éternité. — Il est donc nécessaire de réfléchir, de s'examiner, la loi de Dieu à la main. Car enfin, si nous ne servons pas notre Créateur, c'est-à-dire, si nous violons gravement ses commandements, nous nous mettons dans un danger évident de ruine éternelle. Le but que nous devons atteindre, est donc, sans aucun doute, de vivre de telle sorte, que notre bonheur éternel soit assuré par notre fidélité à observer ici-bas les ordres de Dieu : fidélité qui nous procurera, ordinairement du moins, la paix de la conscience, condition indispensable pour être heureux...

II. — Dessein spécial de Dieu sur nous.

Mais ce n'est pas tout, M. F., ... Dieu n'a-t-il sur nous que ce dessein général qui nous met tous sur la même ligne ? L'affirmer, ce serait faire preuve de bien peu d'intelligence. Non, il n'en est pas ainsi ; Dieu a sur nous des desseins particuliers, des vues spéciales, tant pour nous-mêmes, que pour notre rôle dans la société et dans l'Église et, par là même, dans l'humanité. Cette vérité, nous l'oublions aisément ; voilà pourquoi il est bon, non seulement de nous la rappeler à la mémoire, mais de l'imprimer plus profondément dans notre intelligence.

A. Preuves de ce dessein. — Tout nous montre ce dessein : *La raison, la foi, l'histoire, l'expérience, la conscience.*

a) La raison nous dit qu'un Dieu infiniment sage doit avoir, chaque fois qu'il crée un être, un but déterminé, non seulement en général, mais en particulier. Sinon bien des choses iraient à l'aventure. Sans doute, Dieu laisse la liberté à la créature ; mais il est de la perfection divine de trouver dans cette liberté même un auxiliaire à ses desseins. La raison nous dit que, s'il en était autrement, le monde ne pourrait subsister longtemps, que tout se détraquerait bientôt...

b) La foi nous montre Dieu réalisant ce que la raison nous enseigne. A chaque page de l'Écriture sainte nous voyons Dieu manifester des desseins. Il choisit Noé, Abraham, Jacob, Moïse, Josué, etc., etc., et il leur dit : *Servus meus es tu ; elegi te et non abjeci te*... Il en est de même dans la foi nouvelle : quoi de plus frappant que la vocation de saint Paul ?

c) Et même, en laissant de côté les enseignements de la foi, *l'histoire* seule ne nous montre-t-elle pas cette vérité, surtout dans quelques circonstances solennelles ? Pouvons-nous nier le choix de Dieu tombant sur certains hommes, soit quant au degré de perfection qu'ils atteignent, soit quant aux services qu'ils lui rendent ?

d) Ne pouvons-nous pas aller plus loin, et faire appel à notre propre *expérience ?* Nous est-il possible de jeter un coup d'œil sur notre vie sans y reconnaître un dessein de Dieu ? Dessein inachevé peut-être, mais dessein bien marqué, bien caractérisé.

e) Pénétrons plus avant au fond de notre cœur. N'y a-t-il pas dans ce cœur une voix qui nous parle, qui nous révèle les desseins de Dieu ? Voïx de la *conscience*, qui nous approuve ou nous blâme, qui nous témoigne de la satisfaction, quand nous sommes généreux, et du mécontentement, quant nous manquons de résolution et de courage ? Et, maintenant même, en commençant cette Retraite, n'entendons-nous pas cette voix ? Ne nous dit-elle rien ? — Ce sont bien là, M. F., des preuves de ce dessein particulier de Dieu ; le tout, c'est de connaître ce dessein et de chercher à le réaliser.

B. Ce dessein, je vous l'ai dit, est double : il regarde notre propre sanctification et le bien que nous pouvons faire à nos semblables.

a) Notre propre sanctification, et sous ce terme je comprends tout ce qui nous fera non seulement opérer notre salut, mais atteindre un dégré de gloire plus élevé dans le ciel. Il y a là le choix d'une carrière ou d'un établisse-

ment, l'usage des sacrements, l'abstention plus ou moins grande des plaisirs du monde...

b) Le bien de nos semblables, c'est-à-dire, la part plus ou moins large que nous donnons aux œuvres d'influence, de zèle, de charité : *influence*, consistant à sortir de son isolement pour peser sur les destinées de sa famille, de son pays, de la société ; *zèle*, consistant à travailler pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; *charité*, consistant à soulager les misères corporelles ou spirituelles du prochain.

C. Quel est donc ce dessein de Dieu ? Où en voyons-nous les indices que nous devons réaliser ?

a) Dans nos aptitudes. — Il est certain que Dieu les donne pour que nous en usions, pour que nous en tirions profit. Intelligence, force de caractère, éloquence, charme dans les relations usuelles de la vie, tout cela doit être mis à profit... Si nous négligeons de le faire, nous n'atteignons point le but de Dieu.

b) Dans notre position. — Il est une position que nous recevons pour ainsi dire toute faite ; il en est une que nous nous faisons nous-mêmes... L'une, comme l'autre, doit nous servir.

c) Dans les inspirations de la grâce. — Je ne parle pas ici des inquiétudes d'un caractère qui ne sait se fixer, mais du travail intérieur de Dieu qui attire l'âme, la sollicite, la presse. Ce sont là les indices qui sûrement nous montrent si nous répondons, oui ou non, au dessein de la Providence. Examinons-nous donc devant le Seigneur pendant cette Retraite !

Péroraison. — Écoutons la voix de Dieu et n'oublions pas qu'elle nous fera trouver le bonheur auquel nous aspirons : bonheur sur la terre, bonheur dans l'éternité !

AFFAIRE DU SALUT.

Quid dabit homo commutationis pro anima sua ? (Marc. VIII, 37.)

Exorde. — Point de spectacle plus frappant que celui de la succession continuelle des hommes sur la terre. On les voit arriver, monter, tomber : jeunesse, âge mûr, vieillesse. Évidemment, la terre n'est qu'un lieu de passage... Moi aussi je passerai de la sorte... Mais où dois-je aboutir ? Point capital : puisque de là dépend toute ma conduite. L'archer ne peut diriger sa flèche, s'il ne sait où est le but ; le pilote ne peut utilement faire avancer son vaisseau, s'il ne sait de quel côté est le port. Eh bien, moi aussi je me demande où je dois aboutir, afin de savoir comment je dois vivre, afin d'apprécier comment j'ai vécu...

Je vais donc faire cet examen... O mon Dieu, éclairez-moi... *Peregrinantes nos in hac præsentis vitæ vastissima solitudine, oportet non ignorare quo tendimus. Nam ambulare quotidie, non præmeditato nostri itineris fine, imprudentissimum est* (S. Laurent Just.).

I. — Je suis sur la terre pour sauver mon âme.

Pourquoi suis-je ici sur cette terre ? Voilà la première question que je me pose ; je vais tâcher de la résoudre.

A. Je sens que je suis sur la terre pour faire mon bonheur. C'est un fait que je ne puis nier. Dans tout ce que je fais, dans tout ce qui me survient, je ne suis préoccupé que d'une chose : cela me fera-t-il du bien ou du mal... Et non seulement, moi, je suis ainsi ; mais tous les hommes sont dans les mêmes dispositions. Il y a là une loi générale de la nature. Nous sommes créés pour travailler à notre bonheur.

B. Mais quel est ce bonheur que tout homme doit se procurer, pour lequel il est créé ? Ce doit être un bonheur

accessible à tous, un bonheur parfait, un bonheur durable... Je cherche où il peut être...

Est-il dans les grandeurs terrestres ? Non, car tous ne peuvent atteindre à ces grandeurs, et de quelles déceptions ne sont-elles pas accompagnées ?

Est-il dans la jouissance ? Mais qu'est-ce que la jouissance ? Chacun la cherche différemment : les uns dans l'amitié, d'autres dans la volupté ; d'autres dans la bonne chère, d'autres dans les arts, d'autres dans les sciences, et personne n'est satisfait...

Est-il dans la conservation du corps ? Mais, malgré tous les soins, ce corps s'affaiblit et s'énerve ; la vieillesse arrive, puis la mort, puis la pourriture... et ce serait pour soigner ce corps que Dieu m'a mis sur la terre ? Non, impossible !

C. Que reste-t-il donc ? Ah ! il reste mon âme ! Et je sens, rien qu'à y penser, que là est l'objet de ma sollicitude. *Si cor habes, intellige quia omni necessitate major est necessitas animæ salutis* (S. Ambr.). Car mon âme est spirituelle, mon âme est immortelle... Immortelle ! Il ne s'agit donc pas pour moi de me satisfaire pendant quelques années ; car, après cela, il y a l'éternité... Je dois sauver mon âme pour l'éternité : vérité que je ne puis refuser de croire, et qui est pour moi de la dernière importance.

D. Et, en effet, si je sauve mon âme pour l'éternité, que m'importera *a)* ce que j'aurai été sur la terre... *b)* ce que j'aurai paru être... *c)* ce que j'aurai souffert... *d)* les occupations que j'aurai eues... Si je ne la sauve pas, je perds tout à la fois, mon âme et mon corps ! *Si animam negligimus, nec corpus salvare poterimus ; non enim anima pro corpore, sed corpus pro anima factum est* (S. Chrys)... *Et quid dabit homo commutationis pro anima sua ?*

(Ad adolescentes.) Vous êtes jeunes. Il vous reste peut-être encore beaucoup d'années à vivre : mais aussi chacune de ces années peut être la dernière. Il faut donc que chacune d'elles soit une année de salut. Or, pour cela il faut dès maintenant imprimer profondément cette idée dans votre

esprit, afin que, toute votre vie, cette idée domine toutes les autres : Je dois sauver mon âme.

II. — Comment sauverai-je mon âme ?

Si je m'appartenais à moi-même, je pourrais déterminer à quelles conditions je veux avoir l'éternité bienheureuse ; mais il n'en est pas ainsi...

A. C'est Dieu qui doit faire mon bonheur, et je suis créature de Dieu. sujet de Dieu ; c'est donc aussi Dieu qui doit prescrire les conditions. Et la première de ces conditions est le service de Dieu. Comme le sujet, par là même qu'il est sujet, et le fils, par là même qu'il est fils, ont des devoirs à remplir, de même l'homme, par là même qu'il est créature... et il lui est aussi peu donné de s'y soustraire qu'il lui est peu donné de cesser d'être créature.

B. L'homme, pour se sauver, doit donc servir Dieu. Il doit le servir par son être propre... par son corps et son âme... par ses yeux... ses pieds... ses mains... sa langue... il doit le servir par son intelligence... sa mémoire... sa volonté ; c'est une obligation indispensable...

C. Mais l'homme n'est pas seul sur la terre. Il est environné d'une foule de créatures : les unes sont semblables à l'homme, les autres lui sont inférieures ; mais toutes sont comme lui dépendantes de Dieu. Si donc elles servent à l'homme, elles ne peuvent lui servir que pour l'aider lui-même à servir Dieu et à sauver son âme... Et cependant quel usage l'homme fait-il des créatures ?... La nourriture et la boisson... (gourmandise). — Les vêtements... (orgueil). — L'argent... (débauche). — Le fer... (vengeance). — La lumière... (éclaire ses turpitudes)... Ne va-t-il pas plus loin ? N'abuse-t-il pas même de ses semblables ? Ne les corrompt-il pas, pour en faire des instruments de débauche ?... Mais qu'il écoute l'oracle d'Isaïe (v, 12) : *Lyra et cithara et tympanum et tibia et vinum in conviviis vestris : et opus Domini non respicitis nec opera manuum ejus consi-*

deratis. Propterea captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam...

D. Et moi-même, maintenant, où en suis-je ? Que fais-je pour mon salut ?... pour sauver mon âme ? Dans quelle voie me suis-je engagé ? et si je persévère dans cette voie, où aboutirai-je ?... Ah ! si j'ai fait fausse route, je dois prendre le bon chemin ; car plus j'avance, plus le retour devient difficile... O insensé que j'étais !... En effet...

III. — C'est moi qui dois sauver mon âme.

A. À qui est imposée la charge de sauver mon âme ? *A moi*, et à personne d'autre qu'à moi ! — Il est vrai, deux volontés doivent concourir, celle de Dieu et la vôtre ; mais la volonté de Dieu ne peut rien sans la vôtre. La volonté de Dieu existe ; non seulement il désire que vous vous sauviez, mais il le veut, il l'ordonne ! *Vult omnes homines salvos fieri* (I Tim. II, 4). Mais votre volonté où est-elle ?

B. Et cependant, elle est indispensable. Que penseriez-vous d'un homme qui irait demander partout, aux magistrats, aux princes, à ses parents, aux prêtres : « Voulez-vous sauver mon âme ? »... Vous diriez : « C'est un insensé. C'est lui qui doit vouloir. » Et s'il disait : « Je désire tant la sauver, mais je ne puis ! » Vous répondriez : « Il faut ! » — Oui, Dieu lui-même ne peut sauver l'homme malgré lui... Dieu lui dit : *Apposui tibi ignem et aquam ; ad quod volueris, porrige manum tuam. Ante hominem vita et mors, bonum et malum : quod placuerit ei, dabitur illi !* (Eccli. XV.)

C. C'est donc la plus inconcevable folie de s'occuper continuellement des affaires des autres, de les soigner, tout en négligeant celle que personne ne peut faire pour nous.

Et cependant, tel fait les affaires de ses enfants et de ses héritiers par son travail ; tel, du monde savant, par ses écrits ; tel, du monde industriel, par ses inventions ; tel, du monde politique, par ses négociations. Mais son affaire personnelle, la fait-on ? Moi-même, est-ce que je la fais, est-ce que je m'en occupe ?...

D. Et remarquons-le bien, il ne suffit pas d'un désir, d'une vélléité, il ne suffit pas d'une volonté générale. Le démon cherche toujours à nous persuader qu'il suffit de vouloir *être sauvé*. Non, cela ne suffit pas, il faut vouloir *se sauver*... Prenez un homme en danger de se noyer. Il sait nager, il crie au secours ; on lui jette des planches, il ne veut pas les saisir ; on vient avec un bateau, on lui tend la main, il ne la saisit pas, il se noie !... A qui la faute ? A lui-même... Et il en sera ainsi de nous, si nous ne nous sauvons pas !

Péroraison. — Saint Martin mourant était couché sur le dos, les yeux fixés sur le ciel. Comme cette position le fatiguait, on voulut le changer ; mais il répondit : *Sinite, fratres mei, me cœlum, non terram aspicere, ut iturus ad Dominum animus suo itinere dirigatur.*

Je vous dirai la même chose, mes Frères. Regardez le ciel et demandez à Dieu, qui vous a déjà donné la lumière, qu'il vous donne aussi la force nécessaire pour la suivre !... Regardez le ciel pendant ces jours de salut, et demandez-vous : Est-ce là que je vais ?

NÉCESSITÉ DE SERVIR DIEU.

Timete Dominum, et servite ei perfecto corde atque verissimo : Craignez le Seigneur, et servez-le d'un cœur parfait et entièrement sincère ! (Jos. XXIV, 14.)

Exorde. — Lorsque les Israélites marchaient à la conquête de la Terre promise, partout, dans le désert, sur les frontières de la Palestine et dans le pays même que Dieu leur donnait, ils trouvèrent des ennemis. Et, chose bien remarquable, le but de ces ennemis n'était pas tant d'arrêter le peuple de Dieu, de le réduire en esclavage, que de le détourner de sa route. Les armes et la séduction

étaient également employées à cet effet. Le peuple triomphait des armes avec l'aide de Jéhova ; mais souvent il ne résistait pas à la séduction, il partageait l'idolâtrie, l'impureté des nations païennes, et attirait ainsi sur sa tête les châtiments de Dieu.

Dans le pèlerinage de la vie, il en est de même pour nous. Nous sommes également entourés d'ennemis qui tâchent de nous détourner du chemin... Et à nous comme au peuple hébreu, il est dit : *Timete Dominum, et servite ei perfecto corde atque verissimo.* Nous rappeler cette nécessité de servir Dieu, et la nécessité particulière où vous êtes, vous, et surtout maintenant, de le servir parfaitement, ce sera l'objet de cet entretien.

I. — Nécessité de servir Dieu.

A. Que Dieu ait le droit de nous commander, que nous ayons l'obligation de le servir, c'est une vérité de sens commun qu'il suffit d'énoncer pour l'établir. Le Tout-Puissant a créé l'univers, il en a fait le temple de sa gloire ; il a créé l'homme, et en a fait comme le prêtre de la création. L'homme est entre les créatures et Dieu : au-dessus des créatures, dont il est le maître et dont il peut faire usage ; au-dessous de Dieu, auquel il doit obéir. Il n'a donc la faculté de se servir des créatures qu'autant que la loi de Dieu l'ordonne ou le permet. Tout cela est évident, au moins en théorie ; malheureusement, dans la pratique, les hommes oublient ces grands principes, et, comme les Israélites, ils se laissent entraîner à l'idolâtrie... Voyons, M. F., quelles sont les grandes idoles de l'homme, et tâchons de bien nous convaincre de la folie qu'il y a dans le culte de ces idoles.

B. Je compte surtout, M. F., quatre idoles que les hommes honorent : le temps, le succès, le corps et le cœur.

a) Le temps. — J'appelle adorateurs du temps tous ceux qui dans la vie ne songent qu'à leur avenir terrestre. Il faut travailler à son établissement, à celui de ses enfants,

chercher à les pousser dans le monde. — Et le service de Dieu, la piété, les bonnes œuvres ? — Plus tard ! Cela pourrait nuire à notre avancement ! — Mais, malheureux, avez-vous bien regardé cette idole du temps que vous encensez ? — Elle a des ailes, elle tient un sablier, elle est armée d'une faux.

Vous comptez sur l'avenir ! Mais en aurez-vous un ? — Combien de temps vivrez-vous ?

Vous comptez sur l'avenir ! Mais tout est incertain dans l'avenir, tout y est mouvant, comme le sable qui est dans le sablier.

Vous sacrifiez au temps. Mais savez-vous que cette faux dont il frappe toutes choses, est aussi l'instrument de sa mort ? Et au temps doit succéder l'éternité ! — Or, que vous reviendra-t-il d'avoir servi le Temps, si vous êtes perdu pour l'éternité ?

b) La seconde idole que les hommes adorent, c'est *le succès*. — Le succès, c'est-à-dire l'honneur ! Et de nos jours, le grand principe qui tend à prévaloir, le voici : Tu as réussi, donc tu as bien fait. Aussi, pour obtenir les faveurs de ce dieu, que de peines, que de travaux, et surtout que de bassesses ! Lorsqu'on voit quelque part un favori du succès, comme on s'empresse de mendier son sourire ! Quelle folie ! Quelle illusion ! M. F.... Oui, le succès pourra un moment vous enivrer, mais si vous ne cherchez que lui, quelles misères vous vous préparez !

1. Vous n'êtes pas sûrs du succès ; pas plus sûrs du succès que du temps !

2. Un succès obtenu ne vous satisfera point ; vous voudrez toujours davantage...

3. Sur un succès viendra probablement se greffer un revers, et vous serez d'autant plus abattus que vous aurez été plus favorisés.

4. Enfin, quand même vous auriez tous les succès, s'ils sont achetés au prix de la conscience, vous ne serez pas heureux, car cette conscience deviendra votre bourreau ;

elle vous reprochera vos fautes, elle vous montrera continuellement le désordre de votre conduite. C'est qu'au-dessus du succès il y a le devoir, et l'accomplissement seul du devoir peut donner le bonheur ; et cela est aussi vrai dans le succès même que lorsque le succès manque. Donc avant tout le devoir : « Fais ce que dois ; advienne que pourra ! »

c) La troisième idole est plus vile, elle emporte avec elle une idée de dégradation. C'est *le corps*. — Et pourtant, combien ne compte-t-elle pas d'adorateurs ! Combien d'hommes sont esclaves de leur corps ! — Esclaves de la nourriture, de la boisson, des plaisirs charnels ! Oh ! les insensés ! Ont-ils bien réfléchi au caractère de leur idole, à la tyrannie qu'elle exerce, à l'abîme où entraîne son culte ?

1. Ce corps, cendre et poussière, matière corruptible, ce corps, sujet à tant d'infirmités, de faiblesses, en faire son Dieu ! Servir cette proie des vers !

2. Et quel dieu ! Un dieu insatiable, qui réclame tous les jours davantage. C'est un feu dévorant : *Ignis vero nunquam dicit : Sufficit* (Prov. xxx). Se soumettre à cette impitoyable tyrannie !

3. Et pour quel résultat ? Pour souffrir dans ce corps lui-même. Car plus nous le flattons, plus nous lui préparons de douleurs... Et puis, faire cela pour dégrader, pour perdre la plus noble partie de nous-mêmes : *l'âme !* Ah ! voilà la reine, la maîtresse, celle à laquelle nous devrions songer avant tout et toujours.

d) Enfin, M. F., il est une quatrième idole, moins vile en apparence, mais dont le culte peut entraîner les derniers désordres : le *cœur*. — Il y a des hommes qui d'eux-mêmes ne sont pas portés au mal, qui ont de bons principes, qui sont portés vers le bien ; malheureusement, ils ont soif d'affection, ils veulent en trouver à tout prix... Bien souvent aussi, ils choisissent mal les objets de leur propre affection ; et puis, pour plaire à ces objets, ils immolent tout. Quelquefois aussi, ils sacrifient tout, de peur de leur

déplaire. Inutile d'insister sur le danger d'une telle faiblesse ; inutile de montrer ce qu'elle a d'avilissant pour l'homme. L'homme alors ne s'appartient plus à lui-même ; il ne juge plus, il ne décide plus, il appartient aux autres...

Mais cela ne lui enlève pas la responsabilité de ses actes. Et c'est ce qu'il y a de plus insensé : il se perd pour un autre, qui ne peut pas le sauver ; il laisse le bien à cause d'un autre, qui ne peut pas compenser cette perte. Mettons donc à leur place vraie nos affections. Elles doivent être subordonnées à la loi de Dieu !

C. Dieu ! Ce mot résume tout ; il signifie mettre l'éternité au-dessus du temps, le devoir au-dessus du succès, l'âme au-dessus du corps, le salut personnel au-dessus de l'affection et du cœur.

Servir Dieu est le seul parti raisonnable, le seul parti utile et salutaire. Car un moment viendra où tout aura disparu, excepté *mon âme et Dieu !*

II. — Nécessité de servir Dieu sincèrement et parfaitement.

Mais s'il y a une nécessité générale de servir Dieu, il y a pour certains hommes et dans certains temps une nécessité particulière de le servir parfaitement : *perfecto corde atque verissimo.* En effet, M. F., il y a deux manières de servir Dieu : une manière ordinaire, vulgaire, consistant dans l'accomplissement des devoirs essentiels de la religion ; et il y a une manière plus parfaite, plus généreuse, où l'on se met en avant, où l'on ajoute le surérogatoire à l'essentiel. Eh bien ! il y a des personnes et il y a des temps pour lesquels le service ordinaire ne suffit pas.

A. Pour certaines personnes :

a) Il y a des personnes pour qui c'est une question de *reconnaissance.* — Elles ont reçu de Dieu de grands, de nombreux bienfaits... bienfaits temporels : fortune, réussite dans leurs affaires, considération méritée. Qu'elles n'aillent pas s'imaginer que ce soit là un motif de demeurer à leur aise, qu'elles ne croient pas que ces biens leur aient été

accordés pour elles seulement ! Non : *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo* (Luc. XII, 48). La reconnaissance leur impose, puisque Dieu a fait plus pour elles, de faire aussi plus pour Dieu ! — A plus forte raison, si elles ont reçu de Dieu de grands biens spirituels : grâces de préservation, de conservation, grâces de l'éducation chrétienne, peut-être grâces de conversion ! Ah ! surtout alors l'intention de Dieu est manifeste : il attend de nous que, par reconnaissance, nous soutenions, nous relevions les autres : *Et tu aliquando, conversus, confirma fratres tuos !...*

b) Pour d'autres, c'est une question de *responsabilité*. — *Mandavit unicuique Deus de proximo suo.* (Cf. Eccli. XVII). C'est surtout le cas des parents, des maîtres, des instituteurs. Qu'ils ne pensent pas satisfaire à leurs obligations en accomplissant leurs devoirs d'une manière telle quelle. Leurs inférieurs ont les yeux fixés sur eux. Si Dieu les a mis en évidence, c'est bien pour répandre la lumière : *Sic luceat lux vestra coram hominibus... luceat omnibus qui in domo sunt* (Matth. v). Songe-t-on assez à cette responsabilité ?

B. Pour certains temps. — Mais s'il y a des personnes en particulier pour lesquelles il est nécessaire de servir Dieu *perfecto corde atque verissimo*, il est aussi des temps où tout le monde doit faire plus que l'ordinaire. Et, M. F., il ne faut pas se le dissimuler, notre temps, comme tous les temps de trouble et de confusion, notre temps est évidemment de ce nombre. Et j'ose affirmer que dans ce temps le service plus parfait de Dieu est pour tous

a) Une question de *bonheur,* même temporel. — La condition essentielle du bonheur sûr la terre, M. F., est l'union, la fraternité avec d'autres hommes. Un homme est malheureux quand il est seul, malheureux quand il ne rencontre pas des cœurs sympathiques qui le comprennent, qui soient capables de le soutenir et de l'encourager. Quand tout est tranquille, en l'absence de lutte, il y a une sorte de sympathie universelle. Mais quand la lutte éclate, quand l'antagonisme se produit, alors, pour se sentir à

l'aise, il faut nécessairement appartenir à l'un des deux partis opposés. — Regardez un de ces chrétiens timides, indécis ; comme il est isolé ! Il veut pratiquer sa religion, et cependant il a peur de trop pratiquer, peur de déplaire à d'autres. Peut-être cherche-t-il une distinction entre le catholicisme religieux et le catholicisme complet ?... Eh bien ! d'un côté, il passe pour un hypocrite, de l'autre pour un homme sans caractère, auquel il ne faut pas se fier. Il est isolé, il est malheureux... Allons donc, M. F., puisque vous croyez, puisque vous avez des principes, soyez conséquents à vous-mêmes ! Vous le comprenez : c'est une question de bonheur !

b) Mais c'est aussi une *question de salut.* — Quelques comparaisons vont vous le montrer : nous sommes des voyageurs, des marins, des soldats.

1. Le voyageur qui marche sur un terrain uni, ne doit point faire de grands efforts, il peut aller doucement ; mais celui qui gravit une côte escarpée, doit raidir ses jarrets et se porter en avant avec vigueur. Et si la côte est fort raide, de sorte cependant qu'on y puisse marcher : pour ne pas glisser sur une telle route, il ne suffira presque plus de marcher, il faudra courir ! Tel est pour nous le chemin du salut ; plus il est âpre, plus il faut déployer d'efforts...

2. Le marin qui navigue sur une mer tranquille, n'a besoin que de ramer doucement et il avance. Mais si le vent est contraire, si dans le bras de mer qu'il faut traverser il y a des courants qui éloignent du port, il faut alors aussi faire force de rames et travailler sans relâche ! Le moindre moment de lâcheté rejette la barque en arrière. — Nous ramons, M. F., nous ramons dans la vie, mais le courant nous est contraire ; encore une fois, il nous faut déployer tous nos efforts...

3. Le soldat qui dans l'action est loin de l'ennemi, peut, pour sauver sa vie, se cacher derrière un rempart, derrière un arbre, et de là, se défendre à peu de frais. Le soldat qui

est sur la première ligne, en face de ses adversaires, ne peut pas se battre à moitié ; il ne doit pas seulement éviter d'être tué : il doit vouloir tuer. C'est pour lui la seule manière d'assurer sa conservation. Telle est encore notre position.

Péroraison. — Quelle sera, M. F., la conclusion de ces réflexions ? C'est que, pour être raisonnables, il nous faut être chrétiens ; que, pour être tranquilles, il nous faut être non pas des demi-chrétiens, mais des chrétiens complets, des chrétiens courageux. Ah ! puissions-nous avoir bien compris cette vérité ; puissions-nous y réfléchir sérieusement, nous examiner nous-mêmes et régler notre conduite sur nos réflexions et sur la connaissance que nous aurons acquise des besoins de notre âme !

PÉCHÉ MORTEL.

Via impiorum tenebrosa ; nesciunt ubi corruant. (Prov. IV, 19.)

Exorde. — Celui qui refuse de servir Dieu, commet le péché. De même, dès que nous négligeons de nous soumettre à Dieu, ou que nous abusons des créatures, nous cessons de tendre à notre fin. Et si nous persévérons dans cet état, nous sommes des pécheurs !... Oh ! combien il en est dans le monde... même parmi les jeunes gens ! Combien dont on peut dire ce que saint Augustin dit avoir été lui-même : *Tantillus puer et tantus peccator !* Il me semble les voir rangés autour de moi : blasphémateurs, ivrognes, injustes, médisants, scandaleux, impudiques, gourmands, etc... Je les regarde et je leur dis : Savez-vous bien ce que vous faites, quand vous commettez le péché ? Non, vous ne le savez pas ; sans cela vous n'agiriez pas ainsi. Eh bien, je vais vous

l'apprendre, ce que vous faites en commettant le péché mortel.

I. — Vous commettez un acte d'insolence inouie.

Comment ? dites-vous. Je ne veux pas commettre d'insolence ! Vous ne le voulez pas, soit ! Mais vous ne le faites pas moins. Je vais vous le montrer.

Est-il vrai, oui ou non, que Dieu défend ce que vous faites ? Il le défend ; vous pouvez l'oublier, mais non le nier ! Et cependant, vous le faites ! Vous dites donc : « Je ne vous obéis pas ! » N'est-ce pas une insolence ?

Est-il vrai, oui ou non, que Dieu vous dit : Si vous faites cela, vous serez puni... vous serez malheureux ? Ne vous dit-il pas comme à Adam dans le Paradis terrestre : *In quocumque die comederis ex eo, morte morieris !* Et cependant vous commettez le péché, vous le commettez pour être heureux ; c'est comme si vous disiez à Dieu : « Je ne vous crois pas. »

Est-il vrai, oui ou non, que Dieu a dit : *Ego ero merces tua magna nimis !...* et qu'il a dit aussi qu'il enverra loin de lui dans le feu éternel ceux qui le repousseraient ici-bas ? ... qu'il refusera de reconnaître devant son Père céleste celui qui ne le confessera pas sur la terre ? Et le pécheur dit : « Je ne veux pas de ta récompense... je préfère cette volupté, ce blasphème... Je ne crains pas de te perdre, pourvu que je me satisfasse ! » Eh bien ! n'est-ce pas là un acte d'insolence ?

Et où le pêcheur commet-il son crime ? *En la présence même de Dieu.* Généralement, celui qui fait le mal, évite la présence de celui qui a porté la défense ; ainsi font les enfants, les domestiques... C'est une insolence de désobéir en présence du maître... Mais pour le pécheur, cela n'est pas possible ; Dieu est toujours là qui le voit ! Jeune homme, jeune fille, il faisait nuit quand vous avez commis le crime ; il faisait nuit, mais pourtant Dieu vous voyait ! Que dis-je, Dieu vous voyait ? Il vous soutenait ! Il ne tenait qu'à lui

de vous précipiter dans le néant ; et vous l'avez bravé ! Supposez un homme suspendu au-dessus d'un précipice et retenu seulement par la main d'un géant. Le géant peut le lâcher, et l'homme se broiera au fond de l'abîme. Et le voilà qui se retourne et crache au visage du géant. Peut-on pousser plus loin l'insolence ? Oui, l'insolence du pêcheur est plus grande encore !... A cette insolence vient se joindre la barbarie.

II. — Vous commettez un acte de cruelle barbarie.

O vous tous qui m'écoutez, vous avez un cœur sensible et noble : vous savez aimer. Vous portez dans votre cœur de l'amour et du respect pour votre roi, de l'amour et du respect pour votre père, un tendre amour pour votre frére... Pourquoi donc n'êtes-vous pas conséquents ? Pourquoi devenez-vous et régicides et parricides et fratricides, quand il s'agit de Dieu ? — Comment ! — Oui, par le péché !

Dites, Dieu n'est-il pas votre roi ? N'est-il pas le roi du ciel et de la terre... le roi de votre corps, le roi de votre âme... Et que fait donc le pécheur ? Il dit à Dieu son roi : « Descends de ce trône que tu occupes ! dépose cette couronne, rends ce sceptre... je ne veux pas t'obéir. » — Mais je ne puis ! Je suis Roi par nature ; m'enlever ma royauté, c'est me tuer ! — Eh bien, soit ! meurs !... » Tel est le langage du pécheur à l'égard de Dieu... Ah ! si un régicide est condamné au plus affreux supplices, si on maudit le meurtrier de Henri IV, que fera-t-on du meurtrier du Roi des rois ? Ce seul mot vous fait frémir.

Un père, une mère ! qu'y a-t-il de plus digne de notre affection ? C'est d'eux que nous tenons tout ; ils nous aiment, ils nous soignent ; ils se dévouent pour nous... Et aussi quel opprobre s'attache à celui qui n'aime pas son père, à celui qui lui ferme la porte de la maison, à celui qui le frappe, à celui qui le tue ? Et quand il s'agit d'une mère, c'est encore bien plus terrible !... Et Dieu, mon enfant, qu'est-il donc pour vous ?... N'est-il pas un

Père ? *Filius dilectus Ephraim... Nemo tam pater nisi Deus.* N'est-il pas une mère ? Si une mère pouvait oublier son enfant, vous dit-il dans les saintes Écritures, moi, je ne vous oublierais pas !... Ne nous a-t-il pas tout donné ?... Ne nous soutient-il pas continuellement ?... Quelle mère s'est dévouée pour son enfant comme Dieu a fait pour nous ?... jusqu'à se faire homme, travailler, souffrir, mourir ! — Et le péché va-t-il jusqu'à tuer Dieu ? Oui, autant qu'il le peut ! Voyez cloué à la croix le Sauveur mourant... Seigneur, qui vous a mis en cet état ? — Le péché... Et il regarde chacun de nous : Vous, par vos impuretés... vous, par vos blasphèmes... vous par... Vous êtes donc des parricides ! Un jour, des juges, pour punir ce crime, condamnèrent un parricide à demeurer trois jours enchaîné à côté du cadavre de son père, de sorte qu'il ne pût ouvrir les yeux sans l'apercevoir, ni remuer sans le sentir auprès de lui. Au bout de trois jours, le malheureux était fou ! Eh bien, pécheur, regardez donc le crucifix... voilà ce que vous avez fait !

Et à chaque nouveau péché, vous chassez votre Père de votre cœur, vous le frappez, vous le tuez de nouveau ! Parricide !...

Et bien souvent, vous ne vous contentez pas de tuer Dieu, vous tuez les âmes rachetées au prix de son sang, les âmes de vos frères ! Vous voilà donc aussi fratricide ! Et quand même vous ne donneriez pas scandale, vous le seriez encore ! Jésus-Christ, votre père, n'est-il pas en même temps votre frère ! Les anges et les saints ne sont-ils pas également vos frères ! Eh bien, quand vous allez commettre le péché mortel, je vois les anges et les saints se précipiter devant vous et vous crier : « Ne faites pas cela ! N'offensez pas Dieu ! Nous sommes tous prêts à rentrer dans le néant pour empêcher une telle offense ? » — Et tout cela est inutile... le pécheur va en avant !

III. — Vous commettez une insigne folie.

Nous nous moquons parfois de ces peuples sauvages qui donnent leur or et leurs pierres précieuses en échange de quelques verroteries des Européens. Quelle comparaison entre la simplicité de ces peuples et la folie du pécheur ! Pour nous en convaincre, voyons les échanges qu'il fait.

a) Il échange l'amitié de Dieu contre le service du démon ! — *Servir* Dieu, c'est régner... Qu'est-ce donc qu'*être l'ami* de Dieu ? l'enfant adoptif de Dieu ? — Et mettez maintenant en comparaison l'esclavage du démon... le plus vil, le plus abject des êtres créés !

b) Il échange le vrai bonheur de la terre contre l'inquiétude et le remords. N'est-il pas vrai que vous étiez heureux avant le péché, heureux à votre première communion ?... Qu'est devenu ce bonheur ?... Vous l'avez échangé, ô insensé !... Ah ! si du moins vous aviez gagné quelque chose pour l'avenir ! mais non !...

c) Il échange sa part de Paradis contre un plaisir d'un moment !... Sa part de Paradis ! Pour savoir ce que c'est, interrogez les anges et les saints, et ils diront : « Si, pour ne pas perdre de notre part de Paradis, il nous fallait passer mille ans dans la pénitence, nous serions prêts ! » Interrogez les démons et les damnés, que feraient-ils pour recouvrer leur part de Paradis. Si Dieu faisait entendre dans les enfers cette parole : A celui qui satisfera le mieux ma justice, je rendrai sa part du Paradis, les voûtes infernales voleraient en éclats sous l'effort des âmes qui se précipiteraient vers la terre. Et le pécheur la donne, cette part pour une bagatelle... pour...

d) Il échange la vie contre la mort ! Et ainsi le péché mortel est un vrai suicide !... Voyez cet homme qui se promène dans la campagne en pleine santé... tout à coup la foudre le frappe, il est mort !... De même, voici une âme en état de grâce, belle, ornée... mais elle commet un péché mortel ; plus rapide que la foudre, ce péché la réduit à l'état

de cadavre infect, objet d'horreur... Et tout cela, on le fait volontairement, de gaîté de cœur... N'est-ce pas une folie ?

Péroraison. — Résumons-nous, M. F. ; le péché mortel est à la fois *(Accumulez vigoureusement)*... O mon frère ! que pensez-vous maintenant de vous-même ! Quel triste jour que celui où vous avez, pour la première fois, péché mortellement !.. Ce jour-là, les anges pleurèrent, les démons hurlèrent de joie ; mais vous, vous n'entendiez rien de tout cela... Oh ! ce jour fut un jour funeste... *Dies iræ, dies illa calamitatis et miseriæ, dies tenebrarum et caliginis* (Sophon. 1, 15)... Et ce jour, combien de fois a-t-il déjà lui pour vous ? Autant de fois que vous avez péché mortellement. – Mais aujourd'hui se lève une aurore nouvelle, celle du repentir et du pardon... *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.*

ENCORE SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Ne dixeris : Peccavi, et quid mihi accidit triste ? Altissimus enim est patiens redditor. Ne dites pas : J'ai péché, et pourtant quel événement fâcheux en est-il résulté pour moi ? Car si le Très-Haut est patient, il rend aussi la justice (Eccli. v, 4).

Exorde. — Le service de Dieu est une obligation tellement évidente, qu'à moins de rejeter Dieu lui-même, il faut en admettre l'impérieuse nécessité. Par une conséquence non moins rigoureuse, le refus de se conformer à la volonté de Dieu, la rébellion contre son autorité constituent un désordre. Et puisque le service de Dieu est la condition de notre bonheur éternel, il doit y avoir des désordres d'une telle gravité qu'ils entraînent la perte de ce bonheur. Ces désordres, lorsqu'ils sont complets, la théologie les nomme des *péchés mortels*.

Quelle est, dans cette lutte que nous soutenons contre nos ennemis, l'importance du péché mortel ? — Elle est évidemment souveraine, puisque ce péché peut entraîner notre ruine irrévocable. Quelle doit donc être la sollicitude constante de nos ennemis ? De détourner notre attention de cette importance, de nous faire tomber dans ce désordre, et de nous empêcher de le réparer. — A nous donc, pendant ces jours de salut, de rectifier nos idées, de régler notre conduite, de nous mettre à l'abri des situations qui nous menacent. Pour y réussir, nous ne pouvons mieux faire que de nous rappeler les fausses appréciations du monde et d'y opposer les notions certaines fournies par la raison et la Foi.

I. — Fausses idées du monde au sujet du péché mortel.

A. Il est bien rare, M. F., que le monde s'occupe du péché. On dirait que ce mot n'est pas dans son vocabulaire. Et quant à la chose elle-même, bien qu'elle répugne souvent à l'honnêteté naturelle aussi bien qu'aux ordres positifs de Dieu, on ne sait vraiment si le monde parvient à en apprécier la malice. Et la preuve, c'est qu'il n'est pas de crime qui ne trouve, dans les jugements du monde, une excuse, ou même une apothéose. Le vol, n'était-il pas considéré à Sparte comme une ingénieuse industrie ? La vengeance, n'était-elle pas, chez la plupart des peuples, chose permise ou même imposée ? L'impudicité la plus infâme, n'entrait-elle pas dans les rites sacrés par lesquels l'antiquité honorait ses dieux ? Les superstitions magiques ne sont-elles pas encore regardées chez les nations idolâtres comme l'apanage des savants ? Les peuples païens n'en sont-ils pas venus à diviniser tous les vices : l'adultère, la rapine, le meurtre, l'ivrognerie, le mensonge ? Et qu'est-il besoin de chercher au loin et dans la profondeur des siècles passés de semblables aberrations ? Ne les trouvez-vous pas au milieu de nous ? Le suicide, le duel surtout, ne sont-ils pas l'objet des jugements les plus erronés ?

— Enfin, chose non moins absurde, ne dirait-on pas aujourd'hui que ce qui est crime pour les individus, soit mérite chez les nations ? La rapine commise par un gouvernement tout entier est décorée du nom d' « annexion, » la rébellion du titre d' « aspirations nationales. » La fourberie se nomme alors « finesse diplomatique, » la violation parjure des traités est « l'interprétation de la nécessité du temps et des circonstances. » Le « fait accompli » tient lieu de droit.

B. Eh bien, quand le monde apprécie avec tant de fausseté des crimes qui attaquent la société non moins que la religion, comment pourrait-il se prononcer sainement sur les faits qui violent des préceptes dont Dieu est l'auteur ?...

Dans ces clameurs confuses que lancent vers le ciel les ennemis du Christ et les chrétiens oublieux de leurs devoirs, il en est trois qui méritent, soit par leur audace, soit par leur folie, une mention particulière.

a) « Le péché, s'écrient les uns, les plus audacieux, le péché est un nom ; nom donné à un acte, sortant, il est vrai, de la série réglée des œuvres humaines, mais qui n'indique dans l'homme que l'insouciance du caractère, ou l'indépendance de la volonté. » S'ils osaient, ne diraient-ils pas que le péché est l'indice d'une grande âme, la preuve de la force et de l'audace individuelles ? — Comme s'il pouvait y avoir de la grandeur à fouler aux pieds ses obligations ; comme si ce n'était pas une insigne folie de s'endormir au bord d'un précipice ; de cueillir, sans précaution, des fleurs, quand on sait qu'elles peuvent abriter des serpents venimeux ; de boire à longs traits une liqueur enivrante dans une coupe empoisonnée. — A quoi donc se réduit ce triste *exploit ?* car c'est comme un exploit que le péché est dépeint. Il se réduit à méconnaître les relations les plus essentielles : les relations de la créature et du créateur, du serviteur et du maître, de l'enfant et du père auquel il doit la vie !

b) « C'est vrai, reprennent d'autres insensés, c'est vrai, dans le péché il y a désordre, il y a un oubli des convenances qui doivent régler les rapports d'un inférieur avec celui qui possède l'autorité. Mais, comment attacher tant d'importance à ce léger renversement, *à cette bagatelle* qui disparaît dans l'ensemble des événements d'ici-bas ? » — Le péché, une bagatelle ! une bagatelle ! Ah ! pour parler ainsi, le monde doit être bien oublieux ou bien inconséquent ! Le monde lui-même n'admet-il pas ce principe, que les offenses sont d'autant plus graves que l'offensé est plus élevé, et que le coupable est plus vil ? Voyez comme les rois vengent les outrages faits à leur majesté ; voyez comme des maîtres, ceux même qui ne se soucient guère des droits de Dieu, punissent les manques d'égards dont ils sont l'objet ? Et quand le Tout-Puissant, l'Infini est outragé par une créature rebelle, on osera s'écrier : Bagatelle ! Mais pour que cette créature s'élève ainsi contre Dieu, pour qu'elle dresse autel contre autel, quels sont ses titres ? Son origine ? corruption ! — Sa nature ? cendre et poussière ! — Son avenir ? vers et pourriture ! — Ses qualités ? ignorance et faiblesse ! — Et c'est là-dessus qu'elle s'appuie ! Et cette révolte serait une bagatelle !

c) Cependant, j'entends encore le monde qui s'empare d'une parole que je viens de prononcer. Moins audacieux que les premiers, plus justes que les seconds, il est des pécheurs qui se réfugient dans la conviction de leur impuissance et disent avec un gémissement fort hypocrite : « En définitive, le péché est une *faiblesse !* » Une faiblesse, soit ! Nous vous l'accordons, mais une faiblesse coupable, d'autant plus coupable que Dieu a donné à l'homme plus de moyens de se fortifier, de se raffermir dans le bien.

Dire que le péché est une faiblesse et déclarer qu'on est dans l'impossibilité de s'en abstenir, c'est ajouter un nouveau crime à ceux dont on s'est rendu coupable, c'est rendre Dieu responsable du péché. — Dieu est-il respon-

sable du péché, quand, malgré les avertissements de la conscience, les avis de l'autorité, l'homme imprudent s'expose aux occasions dangereuses, contracte des liaisons funestes, fréquente des spectacles corrupteurs, s'empoisonne par des lectures immorales ou impies ? Dieu est-il responsable de votre faiblesse, quand, après une chute, vous refusez de vous relever, malgré toutes les invitations de la grâce ? — Non, pas plus qu'il ne sera responsable de votre perte, si, comptant toujours sur votre dernière heure pour vous rapprocher de votre créateur offensé, vous êtes enfin surpris par la mort, jeté couvert de votre péché aux pieds du tribunal de Dieu et précipité de là dans les cachots creusés par l'éternelle justice !

Tout est donc fausseté dans ces appréciations du monde, dans ces palliatifs dont il se sert pour atténuer la malice du péché. Car, certes, ce ne seront pas les jugements du monde sur le péché qui en changeront la nature. Lorsque d'un marais infect s'élèvent de noires vapeurs qui dérobent à nos yeux la lumière du soleil, ce n'est pas l'astre du jour qui cesse de luire, c'est la terre qui se couvre de ténèbres ; ainsi, quand les préjugés du monde obscurcissent les notions de la foi, ce n'est pas la vérité qui change, c'est l'homme qui s'aveugle !

Nous venons, suivant nos forces, de dissiper ces ténèbres ; regardons maintenant le péché tel qu'il se présente aux rayons du soleil de justice et aux yeux de la raison.

II. — Idées justes fournies par la Foi et confirmées par la raison.

A. M. F., quelle révolution se fait dans nos idées, quand, réveillant en nous *les idées de la foi,* nous considérons ces mêmes actes que le monde nommait bagatelles ou faiblesses, et dont il voudrait même faire des objets de vanité.

Ce que nous comprenons avant tout, c'est que le péché est aux yeux de Dieu, sagesse souveraine, un mal, un mal immense, et qu'il le regarde comme un sanglant outrage fait à son ineffable majesté.

a) Témoin les menaces dont ce Dieu de justice poursuit les violateurs de sa loi. — « Si vous méprisez mes ordres, dit-il à son peuple : *Visitabo vos velociter in egestate et ardore qui conficiat oculos vestros et consumat animas vestras... Sin autem nec sic obedieritis mihi, addam septuplum correptiones vestras propter peccata vestra et conteram superbiam duritiæ vestræ... Quodsi nec sic volueritis recipere disciplinam, ego quoque contra vos adversus incedam, inducamque super vos gladium ultorem fœderis mei.* » (Levit. XXVI.)

b) Témoin, les suites épouvantables du péché dans l'âme du juste qui le commet pour la première fois. C'est le prophète Ezéchiel qui nous les fait connaître : *Si averterit se justus a justitia sua et fecerit iniquitatem secundum omnes abominationes quas operari solet impius, numquid vivet ? Omnes justitiæ ejus quas fecerat, non recordabuntur : in prævaricatione qua prævaricatus est et in peccato suo, quod peccavit, in ipsis morietur* (Cap. XVIII, 24).

c) Témoin surtout les châtiments que Dieu inflige au péché : Les anges... Adam... Caïn... Onan viole la sainteté des lois du mariage ; Dieu le frappe de mort à l'instant, parce que, dit l'Écriture, il faisait là une chose détestable... Sodome... David... Coré, Dathan, Abiron...

d) Témoin enfin la réparation que ce Dieu même exige pour le péché. Cette réparation, il n'est qu'un seul objet capable de nous la faire comprendre, et cet objet, c'est le Crucifix ! Regardez bien celui qui est suspendu à cet infâme gibet. C'est le fils de Dieu fait homme, le Verbe incarné, l'innocence, la sainteté même. Et pourtant, voyez comme il est défiguré, sanglant, broyé par les tortures ! Voyez comme il est seul ! Écoutez ce cri déchirant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? — Pourquoi ? Parce qu'il s'est revêtu de notre nature, afin d'expier le péché. Mesurez maintenant, mesurez l'immensité, le prix infini de la réparation, et concluez-en la gravité de la faute !

M. F., quelle différence entre ces leçons et les appréciations du monde ! Comme ici tout est grave, austère, sérieux, tandis que là tout était superficiel, léger, faux et trompeur ! Comme ici tout nous porte à réfléchir ! Et devant ce crucifix. pouvons-nous nous empêcher de rentrer en nous-mêmes, de réfléchir sérieusement et de nous demander : Quelle part as-tu, toi, en particulier, à ce drame sanglant du Calvaire ? Le Fils de Dieu expie ; quelle est ta part dans cette expiation douloureuse ?

Oh ! M. F., si nous nous sentons coupables, coupables par ignorance, par faiblesse, par malice, rentrons en nous-mêmes, et, réveillant dans nos âmes les principes de la foi, déduisons-en des conséquences pratiques...

B. Cependant, ce n'est pas la foi seule qui nous enseigne la gravité du péché. Pour peu que nous voulions réfléchir, cette gravité nous sera montrée *même à la lumière de la raison.* — Car il y a dans le péché un renversement de l'ordre, qui doit provoquer toute la colère du suprême ordonnateur.

a) Dieu a créé l'homme. Il l'a créé pour en être servi ; il a donné à l'homme un corps, une âme, instruments de ce service. Dieu a placé l'homme au milieu des créatures ; ces créatures sont comme les échelons par lesquels l'homme doit monter jusqu'à Dieu, les moyens qu'il doit employer pour rendre ses hommages à son créateur. — Or, que se fait-il dans un péché mortel ? — Cet ordre est renversé ; l'homme refuse à Dieu l'hommage qu'il lui doit, il fait sa divinité de son propre corps, de son intelligence, de sa volonté. Au lieu de commander aux créatures et de les amener à Dieu, il se laisse dominer par elles, ou même il en fait ses idoles. Et quand l'homme, par ce renversement, ne regarde plus, dans la pratique de la vie, Dieu comme sa fin dernière, quand il met son bonheur suprême dans la créature, cet acte insensé serait traité de *faiblesse,* de *bagatelle !*

b) Soit ! dira-t-on peut-être, quand vous parlez ainsi en

général, nous comprenons la gravité du péché mortel. Mais quand nous descendons dans le détail, cette gravité nous échappe, et nous trouvons qu'il y a disproportion entre l'acte et la malice qu'on lui attribue. D'abord, M. F., je pourrais vous répondre que ce n'est pas à nous à déterminer l'importance de tel ou tel acte dans l'économie de la Providence. Quand Dieu nous fait connaître cette importance, nous n'avons qu'à nous incliner devant l'arrêt de son infinie sagesse.

De plus, ne jugeons pas la gravité d'un acte d'après la facilité que nous mettons à le poser. L'habitude, le préjugé, la mode, l'insouciance peuvent multiplier des actes d'une gravité souveraine et nous faire perdre de vue cette gravité...

c) Mais quand nous réfléchissons, est-il un seul péché mortel de sa nature dont nous ne comprenions pas toute la portée ?

Le blasphème. — Abuser de la parole pour outrager Dieu...

La violation du dimanche. — Quels sont les parents, habitant avec leurs enfants, leur fournissant tout, qui se contenteraient d'un hommage hebdomadaire ?

Le vol. — Pour qu'il soit grave, il doit équivaloir à ce qui fait la subsistance de la personne lésée pendant tout un jour. Est-ce trop peu ?

L'impureté. — Dieu a mis en nous une source de vie, la faculté de reproduire nos semblables. Nous pouvons en user oui ou non ; mais si nous en usons, nous ne pouvons le faire que suivant l'ordre de la Providence. Jeter au vent cette source de vie, la dépenser dans des unions sans but, cela ne serait pas grave ! Se mettre seulement en danger d'en venir à cette aberration, en danger prochain, cela ne constituerait pas un désordre considérable !

La calomnie. — Charger d'un crime faux la réputation du prochain ou lui ravir cette réputation... Pourquoi cela serait-il moins grave que de le léser en ses biens ?

Je pourrais ainsi parcourir tous les commandements, et toujours nous trouverions que notre irréflexion seule nous fait atténuer des torts que la raison non moins que la foi pèse à leur juste valeur...

Péroraison. — Qu'y a-t-il donc d'étonnant, si pour tout homme qui ne s'est pas endurci lui-même, le péché mortel entraîne après lui la honte, l'inquiétude, le remords ? Ce sont les avertissements que la conscience nous donne... la conscience, cette interprète fidèle de la volonté de Dieu. Mais ne l'oublions pas, tant que nous sommes sur la terre, ces remords, cette inquiétude renferment une invitation au repentir. Dieu nous attend pour nous pardonner ; il sollicite notre retour. — Répondons à son appel, M. F., ne faisons pas comme les insensés qui s'écrient : *Peccavi, et quid mihi accîdit triste ?*

Ah ! ces paroles ne sont pas sincéres ; elles cachent un remords... mais ce remords, on voudrait l'étouffer, parce que l'on ne veut pas renoncer aux jouissances coupables, aux liaisons qui les procurent... Souvenons-nous-en : *Dominus est patiens redditor.* Il est patient, mais il rendra à chacun selon ses œuvres ; au pécheur endurci, le châtiment ; au pécheur repentant, la paix et le bonheur dans l'assurance de son pardon... C'est cette dernière grâce que je vous souhaite et que nous demanderons à Dieu dans une humble prière.

PÉCHÉ MORTEL DANS LE CHRÉTIEN.

Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum (Jerem. II, 19).

Exorde. — On médite souvent sur le péché mortel en général, tel qu'il est pour tous : péchés de l'impie, du libre-

penseur, etc., et quand on s'adresse à un auditoire chrétien, c'est-à-dire pratiquant, il n'est pas rare que les auditeurs semblent se dire : « Cela n'est pas pour nous ! » Certes, et Dieu en soit loué ! il en est chez qui le péché mortel est banni ; mais l'est-il également de tous les cœurs ? Et si maintenant nous pouvons nous dire : « Je n'ai pas de péché mortel sur la conscience, » pourrons-nous toujours parler de même ? Ne sommes-nous pas exposés au péché mortel ? — Cette matière ne nous est donc pas étrangère, et nous devons la considérer sérieusement.

Rappelons-nous d'abord que le péché mortel est une transgression grave de la loi de Dieu ou de l'Église, représentante de Dieu, et demandons-nous ensuite : Comment entre-t-il dans la vie du chrétien ?

I. — Comment entre-t-il dans la vie du chrétien ?

On peut le dire : les portes par lesquelles le péché entre dans la vie de l'homme, sont nombreuses ; mais cependant il en est de spéciales à chaque époque de l'existence. Si nous considérons la nature des différents péchés, nous remarquerons qu'ils s'attaquent de préférence à telle ou telle époque, quand l'homme est plus accessible à telle ou telle impression. Il entre :

A. Par la faiblesse de l'enfance. — L'enfant n'est, pour ainsi dire, qu'une machine aux mains de ceux qui l'entourent ; et quand il a déjà l'usage de sa raison et de sa volonté, à moins qu'une éducation virile et fortement chrétienne ne le soutienne, il peut être malheureusement victime des séducteurs qui l'attirent à eux. Certes, sa volonté peut toujours resister et réparer ; mais hélas ! souvent, cette volonté faiblit, s'attache au mal et le péché entre dans l'enfance, continue d'exercer son empire sur la vie tout entière...

B. Par l'ardeur de l'adolescence. — L'adolescence suit : adolescence où les passions s'éveillent et grondent dans le cœur, où le sang bouillonne, où les occasions se multiplient.

Combien sont tombés pendant cette période ! C'est alors que se forgent les chaînes de l'impureté, que la colère emporte au delà des bornes, que l'esprit d'indépendance se nourrit petit à petit... L'adolescent prend un pli ; si ce pli est celui du vice, malheur à l'homme fait !

C. Par la présomption de la jeunesse. — Mais supposons-le, le chrétien a traversé sans encombre les deux premières périodes ; il a vingt ans, c'est un jeune homme « bien conservé. » La vie s'ouvre devant lui. Qu'il prenne garde ! qu'il ne se fie point à lui-même ! Sans cela, il tombera. Mais non : il croit n'avoir rien à craindre : il lit, il voit, il fréquente le monde, il court les bals, les spectacles, il fraie indistinctement avec toutes sortes de personnes, il n'évite rien. — Quelle imprudence ! Attendez ! Et vous verrez s'il ne tombera pas, si le respect humain, le désir de plaire ne l'entraîneront pas, si les mauvaises lectures ne le corrompront pas... Et la chute sera peut-être d'autant plus lourde qu'elle aura été plus tardive !

D. Par les préoccupations de l'âge mûr. — Et quand le chrétien aura traversé tous ces dangers, sera-t-il sauvé ? Non, pas encore. Dans l'âge mûr l'avarice, l'ambition peuvent le jeter dans le péché mortel... Travail du dimanche, négligence des devoirs religieux, sacrifice de sa conscience à un désir d'avancement, à l'établissement de ses enfants ; incurie dans leur éducation...

Pour les femmes : Par les déceptions de l'âge mûr. — Haines, rancunes... On cède aux obsessions... On cherche des compensations...

Ce n'est pas que le péché ne puisse entrer de mille autres manières ; mais j'ai signalé les principales, pour rappeler aux uns ce que leur a fait connaître une triste expérience, pour prémunir les autres contre un semblable malheur.

II. — Que produit-il dans le chrétien ?

J'ai dit « malheur, » et ce terme vous a paru peut-être exagéré : et pourtant, je suis resté infiniment au dessous de la vérité. Pour nous en convaincre, il suffit de réfléchir à ce que le péché produit dans le chrétien.

A. La contradiction. — Dans le chrétien, le péché mortel est une contradiction. — Car le chrétien regarde Dieu comme son maître, comme son père, comme son ami. Demandez-lui s'il appartient à Dieu, s'il sert Dieu, il vous répondra : « Oui ! » Il n'est pas comme l'incrédule et l'impie, qui nient Dieu ou s'insurgent contre lui ; et cependant, il pose parfois les mêmes actes que ces contempteurs audacieux de la divinité. Il dit que Dieu est son maître, et il ne lui obéit pas ; que Dieu est son père, et il l'afflige ; que Dieu est son ami, et il le trahit. *(Développez.)* De là vient que les ennemis de la religion le traitent d'hypocrite ! Ils se trompent : hypocrite, il ne l'est pas ; mais sa vie est une contradiction. *Video meliora, proboque, deteriora sequor.*

B. La pauvreté et la ruine. — C'est une chose à laquelle ne pensent pas assez les chrétiens qui ont le malheur de tomber en péché mortel et qui ne se pressent pas d'en obtenir le pardon. Ils ne pensent pas à l'effet désastreux que ce péché produit dans l'âme. Comme tout à l'extérieur reste dans le même état, on semble croire qu'il en est de même à l'intérieur; et pourtant, quelle révolution !

Le mot de « péché mortel » l'indique. Dans l'état de grâce, l'âme est vivante ; quand le péché mortel a été commis, elle devient cadavre : là voilà froide, inerte, livide et bientôt livrée à la pourriture et aux vers.

De plus, l'âme est dépouillée de tout, c'est-à-dire de tout le trésor de ses mérites ; et tant qu'elle reste dans cet état, elle ne peut rien. Oui, cette âme eût-elle été égale en richesses spirituelles à la glorieuse Vierge Marie, par un seul péché mortel, elle n'a plus rien... Et tant qu'elle restera

dans cet état, elle aura beau prier, travailler, souffrir, tout est inutile, elle est morte ! *Nomen habes quod vivas et mortuus es !* (Apoc. III, 1.)

Écoutez saint Cyprien : *Hoc sunt peccata lapsis quod grando frugibus, quod turbidum sidus arboribus, quod armentis pestilens vastitas, quod navigiis sæva tempestas : omnes scilicet bonorum operum fruges destruit, animi facultates corrumpit, totum hominem ad interitum ducit...* Et de là un troisième effet :

C. L'inquiétude. — Il est impossible que le chrétien qui se laisse parfois dominer par le péché mortel, que ce chrétien soit heureux. De sa foi, de la contradiction que nous avons signalée entre sa conduite et sa foi, de la connaissance qu'il a de cette contradiction, doit nécessairement résulter l'inquiétude : si pas une inquiétude constante, permanente, du moins des moments pénibles, surtout dans certaines circonstances : maladie, mort de parents, etc., etc. Inquiétude qui se manifeste même, dit saint Chrysostome, dans les relations de la vie : *Talis est peccantium consuetudo. Omnia suspecta habent, umbra tremunt, omnem strepitum timent et quemcumque putant contra se venire ; et aliis alia inter se disserentibus, peccati sibi ipsis conscii, putant illos de se sermocinari.*

III. — Que prépare-t-il au chrétien ?

Un coup d'œil sur l'avenir doit contribuer à nous inspirer l'horreur du péché. Certes, personne ne peut dire de science certaine quel sera le sort de ce chrétien ; mais l'expérience que nous ont donnée certains hommes, et la nature même des choses suffisent à nous montrer ce qui peut arriver. Et cela suffira, sans aucun doute, pour nous inspirer une crainte salutaire. Le péché prépare

A. Le découragement. — Oui, quand on a vu pendant un certain temps cette contradiction dans sa vie, que malgré ses inquiétudes on ne s'est point appliqué avec énergie à rompre les chaînes du péché, on en vient à se dire que ces chaînes sont indestructibles ; on regarde autour de soi, et

au lieu de considérer les chrétiens fervents, zélés, on regarde les malheureux qui se livrent à tous les désordres : on écoute ces derniers, on se persuade qu'ils ont raison, qu'il est impossible d'être pieux, chaste, observateur fidèle de ses devoirs ; on aime à croire que les autres n'ont qu'un vernis de régularité, et que c'est là tout ce qu'on peut obtenir. En un mot, on se décourage !...

B. La défection. — Du découragement à la défection, il n'y a qu'un pas. Que faut-il à un homme intérieurement découragé pour faire défection ? Bien peu de chose : une occasion, un revers de fortune inattendu, une injure reçue de la part des gens de bien, l'espoir d'un succès, d'un avancement rapide, un scandale... que sais-je ? — La rupture avec le bien se consomme ; elle est négative d'abord... elle est en quelque sorte sourde, puis elle éclate... — Le monde s'étonne ; il a tort. Le fruit qui tombe de l'arbre n'était pas un fruit sain, un ver l'avait piqué et rongé : le vers du péché...

C. L'endurcissement et le désespoir. — Faut-il l'ajouter ? Quand la défection s'est consommée, le retour est bien difficile : *Corruptio optimi pessima,* dit le proverbe, et nous en voyons tous les jours la vérité. Ceux qui ont abusé de beaucoup de grâces, qui ont dû faire un grand pas pour se séparer de Dieu, ne franchissent pas aisément la distance qu'ils ont mise entre eux et lui. Et alors, ou bien ils s'endurcissent dans le mal, ou bien ils tombent dans le désespoir. Ils mesurent la profondeur de l'abîme où ils se sont précipités, et ils se disent en s'y couchant : Impossible de songer à remonter les bords !

Péroraison. — L'Écriture sainte compare le péché à la ronce, à la glace, aux ténèbres, à la pierre, à l'abîme... Ces images nous montrent bien quelle horreur nous en devons avoir. — Gardons-nous-en donc, préservons-en les autres, et rompons complètement avec le péché !

ENFER (1°).

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum (Matth. xxv, 41).

Exorde. — Il y a dans notre sainte religion, M. F., des vérités qui excitent à des degrés divers la haine des incrédules et l'indignation des indifférents ; il n'en est point qui soulèvent une répulsion plus générale que le dogme des supplices réservés aux pécheurs dans l'éternité. L'impie affecte de le braver, l'indifférent de le mépriser ; le pécheur qui a conservé toute la vivacité de la foi en écarte la pensée comme un fantôme importun, et il suffit de prononcer devant lui le nom de l'enfer, pour le voir aussitôt chercher sa sécurité dans une retraite précipitée. Cette fuite est l'indice d'une conscience troublée...

Sans nous arrêter à rechercher les causes de ce trouble, contentons-nous de rappeler à tous qu'il serait souverainement imprudent, en supposant la possibilité d'un enfer, de vivre comme s'il n'y en avait pas. — Cette précaution prise, rappelons-nous, nous catholiques, ce que l'Église nous enseigne, et tâchons de puiser dans ses enseignements des résolutions salutaires.

I. — Il y a un enfer éternel.

A. Il y a un enfer, c'est-à-dire, il est, au delà de cette vie, un lieu de peines pour ceux qui, sur la terre, ont refusé de servir leur créateur et sont morts dans cette disposition. — Je vous le demande, M. F., peut-on énoncer une vérité plus raisonnable en elle-même ? — Cependant, puisque le chrétien lui-même, aveuglé par la passion, entraîné par le plaisir, voudrait quelquefois bannir de sa pensée la perspective des vengeances divines, il est bon de rappeler ici les oracles infaillibles qui en établissent la terrible réalité.

C'est Dieu lui-même qui annonce le moment où il exercera contre le pécheur de justes représailles : *Vocavi et renuistis ; extendi manum meam, et non fuit qui aspiceret. Despexistis omne consilium meum et increpationes meas neglexistis. Ego quoque in interitu vestro ridebo ; et subsannabo, cum vobis id quod timebatis, acciderit* (Prov. 1, 24).

C'est le sage Salomon qui s'écrie en gémissant : *Corda filiorum hominum implentur malitia* (pendant leur vie), *et post hæc ad inferos deducentur* (Eccle. IX, 3). *Via peccantium*, dit-il ailleurs, *complanata lapidibus, et in fine illorum inferi, et tenebræ et pœnæ.* (Eccli. XXI, 11).

Ailleurs nous entendons les pécheurs eux-mêmes s'écrier au sortir de la vie : *Ergo erravimus a via veritatis et justitiæ... lumen non luxit nobis. Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles ; viam autem Domini ignoravimus. Quid nobis profuit superbia... ? Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt* (Sap, V, 6 seqq.).

Isaïe, inspiré d'en haut, s'écrie : *Dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino* (Il a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini) ; *et descendent fortes ejus et populus ejus et sublimes gloriosique ejus, ad eum... et exaltabitur Dominus exercituum in judicio, et Deus sanctus sanctificabitur in justitia* (Isai. V, 14, 16).

B. Faut-il, à ces oracles de l'Ancien Testament, ajouter les arrêts plus évidents encore de Jésus-Christ et de ses apôtres ? Nous y trouverons non seulement l'*existence* de l'enfer, mais l'affirmation expresse de son *éternité*.

Le Sauveur raconte-t-il la punition du mauvais riche ? « Le riche mourut, dit-il, et fut enseveli dans l'enfer. » Là, il se lamente au milieu des flammes qui le dévorent, il demande à Abraham d'envoyer Lazare lui rafraîchir la langue d'une seule goutte d'eau. Et quelle est la réponse du Patriarche ? *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est, ut hi qui volunt hinc transire ad vos, non possint, neque inde huc transmeare :* Entre vous et nous est creusé, à jamais, un abîme immense ; de sorte que ceux qui voudraient passer

d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut passer ici du lieu où vous êtes.

Jésus présente-t-il, sous forme de parabole, la séparation dernière des justes et des méchants : « Le maître, dit-il, rassemblera le bon grain dans son grenier ; pour la paille, il la brûlera dans le feu qui ne s'éteint pas. »

Abandonne-t-il les figures pour nous montrer le jugement dans sa terrible réalité : « Le Fils de l'homme, dit-il, s'adressera à ceux qui se trouveront à sa gauche et leur dira : Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel ! »

Le Sauveur des hommes veut-il nous donner de puissants motifs pour nous arracher aux séductions du monde, il répète trois fois le même avertissement : Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, car il vaut mieux entrer borgne dans le royaume des Cieux que de garder ses deux yeux et d'être précipité dans le feu éternel, où la flamme qui consume les damnés ne s'éteint pas, où le ver qui les ronge ne meurt pas ! »

C. Je vous le demande, M. F., en présence de pareils témoignages, est-il un chrétien, doué d'une foi sincère, croyant tout ce que Dieu a révélé, est-il un chrétien qui puisse se permettre un doute ?

Et quand même sa raison opposerait à l'éternité des peines des raisonnements qui parussent péremptoires, ne devrait-il pas abdiquer devant l'infaillible vérité des oracles de Dieu ? Mais que dire, si cette raison elle-même, quelque imparfaite qu'elle soit, ajoute son suffrage à des arguments si décisifs ? — Or, que dit cette raison, pour peu qu'elle veuille tenir compte des autres enseignements de la foi ?

a) La raison dit que Dieu, tout en étant la bonté même, est toujours la justice infinie. Que si la bonté s'exerce ici-bas, la justice doit enfin s'exercer à son tour. Et de même que la bonté qui a promis aux serviteurs de Dieu une récompense éternelle, se donne tout entière à eux dans une félicité

sans fin, ainsi la justice demande qu'il y ait entre Dieu et ses ennemis, au delà du tombeau, une séparation sans retour...

b) La raison dit que la loi de Dieu, loi imposée à l'homme, requiert une sanction capable d'en assurer l'obéissance.

Et, quand cette même raison pèse avec impartialité la nature de l'homme déchu, quand elle réfléchit à ce tumulte des passions, à cette insatiable avidité des appétits brutaux, à toutes les séductions qu'exercent sur l'homme l'éclat des honneurs, l'élévation des dignités, l'attrait des plaisirs, la raison s'écrie : Non, il n'y a que la perspective d'un malheur éternel qui puisse empêcher l'homme de renoncer à Dieu, de prostituer son encens à des idoles d'or, de chair ou de boue... Menacez-le de cent ans, de mille ans, d'un million d'années de supplices, quand la fièvre de la volupté l'aura saisi, il s'écriera : « Qu'importe, pourvu que je me satisfasse ! »

c) La raison me dit que cette vie est un temps d'épreuves, un passage, un voyage, et qu'après l'épreuve vient la récompense ou le châtiment ; après le passage, le terme ; après le voyage, le repos. Supposez une nouvelle épreuve, un nouveau passage, une nouvelle pérégrination, et vous ferez tourner l'humanité dans un cercle sans issue ; l'homme n'aura plus de fin déterminée, il sera comme le jouet que fait pirouetter le fouet d'un enfant et qui ne s'arrête épuisé que pour fournir, après une nouvelle impulsion, une autre série d'évolutions capricieuses. Que si vous arrêtez l'homme à un moment donné, que si vous déclarez le terme arrivé, ce terme doit nécessairement répondre à l'état où l'homme se trouve. Terme heureux, s'il mérite récompense ; terme malheureux, s'il mérite châtiment ; mais *terme,* c'est-à-dire repos dans un éternel bonheur ou dans une éternelle infortune !

d) Car enfin (et c'est la dernière vérité, dont la raison me rend témoignage), car enfin, pour que l'homme qui

eurt dans le péché et dans la haine de Dieu, pût obtenir on pardon et jouir de son créateur, il faudrait qu'il pût se onvertir par un repentir véritable. Pendant qu'il vivait, ne l'a point voulu, il est demeuré croupissant dans la nge du péché, et s'il n'avait tenu qu'à lui, il eût voulu erniser ce qu'il nommait ses plaisirs et ce que nous appe- ns sa rébellion. La mort, en le frappant, vient d'immobi- ser cette disposition de son âme. Il continue donc tou- urs de se révolter, il continue de haïr ; il peut s'irriter ntre Dieu, maudire ses souffrances, blasphémer la main ui le frappe ; se repentir, il ne le peut pas, il ne le fera mais. Toujours coupable, il mérite toujours le même hâtiment. Donc, pour lui, point de pardon, puisque chez i, il n'y a pas de repentir !

M. F., j'en ai dit assez, je pense, pour raffermir en vous ne conviction que vos esprits n'avaient jamais reniée. laise à Dieu que nous eussions de l'enfer une horreur dont vivacité répondît à la solidité de nos convictions ! Cette orreur, nous la sentirons, si nous méditons ce qui rend urtout l'enfer redoutable.

II. — Cet enfer est infiniment redoutable.

Ne pensez pas, M. F., que je veuille vous rappeler ici tout e que les saints Pères, les auteurs ascétiques et les minis- es de la parole sainte nous ont dit de l'enfer. Je ne recourrai as davantage aux révélations que des âmes saintes ont eçues de Dieu et que l'Église a approuvées. Dans notre ècle de superbe incrédulité, il peut être sage de se restrein- re aux strictes données de la Foi.

D'abord, quant au feu matériel, que presque tous les néologiens catholiques placent dans le séjour de la répro- ation, feu qui agit sur les âmes, tout en s'attaquant direc- ement aux corps, il serait souverainement téméraire d'en ier l'existence (1). Nous avons du reste par une expérience

(1) Cfr. la réponse de la Sacrée Pénitencerie du 30 avril 1890 ; *Pœnitentes (qui negant nem materialem inferni) diligenter instruendos esse ; et pertinaces non esse absol- ndos.*

journalière combien notre âme peut souffrir des indispositions du corps auquel elle est unie. Nulle difficulté donc pour les damnés après la résurrection. Restent les démons, et les âmes des damnés avant la résurrection. Mais qui nous dira jusqu'où s'étend à leur égard la toute-puissance de Dieu ? Pour moi, je laisse à Dieu le soin de résoudre la question du *mode*, indépendante de celle de l'existence du feu matériel de l'enfer, et rien qu'en raisonnant sur la notion essentielle de l'enfer, je trouve de quoi nous glacer de terreur, rien qu'en y songeant. Car

A. L'ENFER, C'EST LA PRIVATION DE DIEU. — Ce mot, vous n'en comprenez peut-être pas toute la portée ; les damnés seuls en pénètrent toute l'horreur. Dieu est notre fin, c'est-à-dire la condition essentielle, indispensable de notre perfection, de notre repos, de notre bonheur. — L'homme, dévoré de la soif de connaître, éherche partout cette science qui doit perfectionner son intelligence ; le malheureux naufragé, dont la main crispée s'attache à un débris flottant et qui se sent entraîné par un courant impétueux, appelle à grands cris le moment où s'arrêtera sa course désastreuse ; le malade, le pauvre, le prisonnier, le famélique, soupirent après la santé, l'aisance, la liberté. la nourriture dont ils ont besoin. Mais que sont toutes ces choses périssables en comparaison de la bonté, de la beauté infinie ? Pour comprendre cette privation de Dieu, il faudrait comprendre Dieu même, car, comme le dit saint Augustin : *Separari a Deo, hæc est tanta pœna quantus ipse est Deus*. Cette connaissance n'appartient qu'à Dieu et, jusqu'à un certain point, au damné. Maintenant nous sommes distraits par une foule de choses, et nous songeons à peine à Dieu ; le damné n'aura plus rien pour le distraire, et toute son attention se portera sur Dieu et sur le malheur de l'avoir perdu. *Multi inferni ignem timent*, disait saint Jean Chrysostome au peuple d'Antioche, *sed ego maxime amaram dico privationem gloriæ ; nam qui non novimus magnitudinem cœlestis boni, non possumus intelli-*

gere quantum sit malum illo privari !... Demandons aux saints, qui avaient de Dieu une connaissance plus parfaite que nous, demandez-leur de quels désirs ils se sentaient consumés en songeant à la possession de Dieu, et demandez-vous ce que doit sentir un damné qui s'en voit exclu pour jamais.

B. L'ENFER, C'EST L'ABSENCE DE TOUT BIEN. — Demandez-vous encore quel est l'état d'un homme privé de tout bien, de toute consolation. Cherchez sur la terre, et vous ne trouverez pas une créature humaine, quelque misérable qu'elle soit, reduite à cet isolement sans remède. Tel homme trouve dans sa famille des sujets continuels de chagrin, mais il est considéré ; les étrangers l'honorent, son nom est prononcé avec respect. Tel autre n'a rien qui le recommande à l'estime de ses concitoyens ; on jette sur lui un regard d'indifférence. Son orgueil en est froissé, il gémit, il souffre... mais il est riche, il se venge du mépris public par la splendeur de son ameublement, par la somptuosité de sa table, par l'éclat de sa maison. L'ouvrier est pauvre, il gagne à grand'peine sa chétive subsistance... Cependant il est libre ; il n'échangerait pas ses haillons pour la livrée étincelante d'un valet de grand seigneur. Le prisonnier semble privé à la fois d'affections, d'honneur, de richesse, de liberté... pourtant, il n'a pas nécessairement tout perdu, car tant qu'il y a vie, il y a espoir. Si la maladie ne vient pas briser ses membres, il peut en arriver jusqu'à supporter avec résignation les horreurs de la captivité, et la frugale nourriture qu'on lui apporte chaque jour est un allégement à ses maux. Et si nous supposions un homme auquel, par impossible, tout manque, toujours au fond de son cœur nous trouverons un élément réparateur : cette conviction de l'âme, « Cela ne durera pas toujours, cela finira ! » C'est l'espérance !

Mais prenez un être doué de toutes les tendances que nous éprouvons, un être dévoré de la soif du bonheur. Dites que son cœur est possédé du besoin d'aimer et qu'il

ne trouve personne, absolument personne sur qui il puisse porter son affection... qu'il soit méprisé de tous, privé de tout... enchaîné dans un affreux cachot. Enfin, dans ce cœur, éteignez tout espoir, mettez-y l'horrible conviction que tout est perdu, perdu à jamais, et vous aurez tracé le portrait d'un damné !

C. L'ENFER, CE SONT TOUS LES TOURMENTS LES PLUS AFFREUX DE L'AME. — Je me trompe. Car, d'abord, j'ai atténué toutes les souffrances matérielles, je les ai réduites à une simple privation et de plus, je n'ai rien dit de ce tourment du cœur, *du remords*, le plus terrible des châtiments après la privation de Dieu. Le remords, souvenir d'un passé coupable, sentiment profond d'un présent malheureux, assurance désespérante d'un avenir sans remède !

a) Souvenir d'un passé coupable et non moins insensé. — Je connaissais la vérité, je connaissais mes devoirs, mais j'aimais le plaisir. La foi me prémunissait contre ses attraits trompeurs, elle me montrait la justice de Dieu prête à me frapper... Et moi, je me disais : Jouissons maintenant, ne nous inquiétons pas de l'avenir. Peut-être qu'il n'y a pas d'enfer ! Peut-être ! Et j'ai joué mon éternité sur un « peut-être !... » Et ce souvenir restera toujours ! *In æternum necesse est cruciet quod in æternum te fecisse memineris* (S. Bern.).

b) Intelligence parfaite d'un malheur infini. — Sentir que l'on est malheureux, mesurer continuellement toute la largeur, la profondeur, l'immense étendue de son infortune ; chercher les moyens d'y mettre un terme et à toutes les questions que l'on se pose, n'obtenir que la même réponse : Quand tu l'as pu, tu n'a pas voulu ; maintenant que tu le voudrais, ce n'est plus possible !... Et comment, quand tu le voudrais ?... Le voudrais-tu ? Ta volonté est-elle disposée maintenant à servir Dieu, à le louer, à l'aimer ? Non, dans ce cœur, il n'y a que la haine, et pas le moindre sentiment d'amour ; il n'y a que du regret et point de repentir ; il y a de la rage, mais pas d'amen-

dement ! Ajoutez à tout cela la pensée de l'éternité, de ce « toujours, » de ce « jamais », épouvantables, et demandez-vous s'il n'y a pas dans cette pensée de l'enfer de quoi remplir d'une salutaire terreur l'âme la plus endurcie, la plus inaccessible à la crainte.

Mais il ne faut pas terminer cette série de considérations sans y ajouter une réflexion pratique :

Cet enfer, je ne dois pas l'envisager comme un fantôme, comme une sorte de fantasmagorie inoffensive, cet enfer constitue pour moi une menace et une menace infiniment sérieuse.

III. — Cet enfer est menaçant pour moi.

A. Si je suis en état de péché mortel, non seulement l'enfer me menace, mais je lui appartiens.

Je suis à lui ; il me réclame et je n'en suis séparé que par un rien, par ce fil de la vie qui me tient suspendu au-dessus du gouffre et qui peut se briser à chaque instant. La foi me crie : « Reviens au devoir ! »

B. Si je ne suis pas en état de péché mortel, mais si je suis tiède, lâche, négligent, il faut que je prenne garde. A la première occasion dangereuse, à la première tentation violente, je puis tomber dans le péché mortel... et qui me garantit le temps de me relever ?... Qui me dit que le moment de cette chute morale ne sera pas celui de ma chute jusqu'au fond des abîmes ? — La foi me crie : « Prends garde ! »

C. Si je suis fervent, ce m'est une suprême consolation de penser que jusqu'ici Dieu me tient éloigné de ce lieu de supplices ; mais je ne puis oublier que des hommes qui étaient dans l'Église comme des colonnes du temple, sont tombés ; je puis tomber comme eux... Nous n'avons sur le sort de beaucoup d'entre eux aucune donnée rassurante. A nous donc de veiller, de multiplier nos bonnes œuvres, et ainsi de nous tenir éloignés de tout danger.

Péroraison. — Mais dans quelque position que nous soyons, souvenons-nous qus cette vie dont nous jouissons encore, est un don de Dieu et que sa miséricorde nous la laisse pour nous fournir le temps et les moyens de satisfaire à sa justice. Hâtons-nous de répondre à ce dessein de bonté, profitons des moments que Dieu nous donne, recourons à lui avec une confiance toute filiale. Forts de son appui, nous briserons les chaînes qui nous attachent au péché, nous sortirons vainqueurs de tous les combats que nous livreront nos ennemis et, parvenus à la fin de notre carrière, nous nous écrierons avec reconnaissance : *Nisi quia Dominus adjuvit me, paulo minus habitasset in inferno anima mea !* (Ps. XCIII.) — *Domine, eduxisti ab inferno animam meam, salvasti me a descendentibus in lacum !* (Ps. XXIX.) — *Convertisti planctum meum in gaudium mihi... Domine Deus meus, in æternum confitebor tibi.* (Ibid.)

ENFER (2°).

Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante ? Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis ? (Is. XXXIII.)

Pour connaître, M. F., toute la malice du péché, il n'y a pas de moyen plus frappant, plus efficace, que de considérer les châtiments qu'il attire à l'homme. Parmi ces châtiments. il en est un qui les résume tous : c'est l'enfer ! Si nous parvenons à connaître l'enfer, nous aurons une idée du péché. Mais, pour comprendre l'enfer, il faudrait avoir l'intelligence de Dieu ou celle du damné... Puisque cela nous est impossible, tâchons du moins, à l'aide de l'Écriture, de la Tradition, de la raison, de nous en faire une notion plus ou moins exacte. La conclusion sera qu'il y a dans l'enfer des tourments inconcevables, — des tourments interminables !

I. — Tourments inconcevables.

Je me représente ce qui arrive à une personne de votre condition, au moment de sa mort, si elle meurt en état de péché mortel. En un instant elle est jugée, et puis la voilà qui tombe dans les gouffres infernaux. Que va-t-elle y souffrir ? La foi nous parle d'nne double peine : peine des sens, peine du dam.

A. Peine des sens. — Ah ! dès qu'elle est entrée, j'entends un cri qui s'échappe de son sein : *Crucior in hac flamma !* Le feu, le feu vengeur s'est emparé d'elle. Quel feu, M. F. ?

a) Un feu qui brûle les corps des damnés et agit sur leurs âmes. Nous avons des feux intenses, des feux qui font fondre les plus durs métaux... Nous connaissons des feux étranges, l'électricité, par exemple...

b) Un feu qui suit partout celui qu'il tourmente. Je vois le damné se lever de sa couche embrasée, fuir tout enveloppé de flammes, parcourir tous les cachots de l'enfer ; partout le feu le suit.

c) Un feu qui tourmente chaque damné selon ses mérites et chaque membre des damnés suivant sa culpabilité. Regardez cet orgueilleux ! comme le feu pénètre son cerveau... cet impudique, cet ivrogne...

d) Un feu qui n'a aucune qualité bienfaisante. Car il brûle sans éclairer, il dévore sans consumer, il suffoque sans étouffer, il tourmente sans faire mourir ! Mais ce feu n'est pas seul.

e) Ce feu renferme tous les tourments : *In uno igne omnia tormenta sentiunt* (S. Hier.)... Les damnés sentent la faim et la soif... Voilà deux mille ans que le Mauvais riche demande une goutte d'eau, et elle lui est refusée... En même temps, c'est la fièvre, ce sont des déchirements horribles, des étouffements, des brisements de membres mille fois plus terribles que ceux des martyrs !

f) Le damné n'est pas seul. De même que des charbons, réunis dans un brasier, communiquent les uns aux

autres le feu qui les consume et s'embrasent mutuellement, ainsi font les damnés. Et la vue de leurs souffrances réciproques, le retentissement de leurs malédictions et de leurs lamentations augmentent encore leurs tourments...

g) Et au milieu de cette cohue de damnés circulent les démons sous des formes horribles, avec des grincements affreux. Ils courent de l'un à l'autre, ils attisent les flammes, et puis ils se moquent de ces malheureux ! « Je ne t'avais pas créé comme Dieu... je ne t'avais point racheté comme Dieu... je n'avais point donné mon sang pour toi... je ne t'avais pas nourri de ma chair. Je t'avais dit seulement : Jouis, goûte ce plaisir ! Peut-être ne seras-tu pas damné ! Et tu as exposé ton éternité sur un peut-être ! »... Y aura-t-il ainsi beaucoup de démons ? Oui, ils s'acharneront sur l'âme du damné comme les vers fourmillent sur un cadavre en putréfaction ! Voilà la peine du sens !

B. Peine du dam. — Et dire que c'est là le moindre tourment des damnés, et que la privation de Dieu est infiniment plus sensible ! Pouvons-nous nous en faire une idée ?

a) La peine du dam, c'est l'éloignement de Dieu. — Figurez-vous un malheureux affamé auquel on apporte de la nourriture... il la dévore des yeux, il étend vers elle ses mains avides, mais au moment où il la touche, on la lui arrache, on la foule aux pieds devant lui.

Figurez-vous une épouse, séparée depuis longtemps d'un époux chéri... Il arrive par un vaisseau, elle va à sa rencontre ; déjà il est sur le débarcadère, les mains sont tendues de part et d'autre... mais en ce moment même, la malheureuse voit son époux faire un faux pas et disparaître dans la mer (1).

(1) Mieux : Un jeune homme sur le point de se marier... et la fiancée qui meurt à l'autel.

Pour les élèves : Supposez qu'ils attendent leur mère, qu'elle doit revenir après trois années d'absence. Mettre cela en 3e lieu, pour la gradation. *(Note du Père Verbeke.)*

Figurez-vous un pauvre paralytique... il a une fille, son unique consolation... elle le nourrit, elle l'habille... et voilà que devant lui on saisit sa fille et on la tue... Il crie... « Mais c'est mon unique consolation ! Tuez-moi plutôt... » Non, il la voit mourir.

Et maintenant, réunissez tout cela en un seul homme ! Y a-t-il quelque comparaison avec la peine du dam ? — Aucune ! Car Dieu est plus nécessaire à l'homme que la nourriture, plus regrettable que l'époux ou l'épouse les plus accomplis, plus indispensable que cette dernière consolation du paralytique. Au sortir de la vie, l'âme s'élance vers Dieu avec plus d'impétuosité que cette femme ne s'élançait vers son époux... Et le damné, privé de Dieu, sentant cette privation, doit toujours se dire : « C'est ma faute ! »

Mais la peine du dam n'est pas seulement l'éloignement de Dieu.

b) La peine du dam, c'est encore la colère de Dieu. — Le damné comprend que Dieu est infiniment bon, infiniment aimable, infiniment doux, et pourtant, il le voit partout irrité contre lui... Sur toutes les parois de l'enfer il voit le nom de Dieu entouré de foudres... sur toutes les parois de l'enfer il voit des croix teintes de sang... Partout il voit écrit en lettres de feu : *Discedite a me, maledicti...* et il entend ce reproche : *Jerusalem... quoties volui congregare filios tuos quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti !* — Et combien de temps tout cela durera-t-il ? Pendant toute l'éternité.

II. — Tourments interminables.

A. Pourquoi des peines sans fin ? — Cette idée est si terrible qu'il y a des hommes qui ne peuvent pas croire à cette éternité des peines... Et cependant, cette éternité est réelle. Écoutez l'Apocalypse : *Si quis adoraverit bestiam,... hic bibet de vino iræ Dei, quod mistum est mero in calice iræ ipsius, et cruciabitur igne et sulphure in conspectu angelo-*

rum sanctorum et ante conspectum Agni. Et fumus tormentorum eorum ascendet in secula seculorum. Nec habent requiem die ac nocte (Apoc. XIV).

Et cela doit être, M. F., car

a) Le péché l'exige. — Le péché a une malice en quelque sorte infinie... Il exige donc un châtiment en quelque sorte infini. Or, il ne peut être puni par un châtiment qui soit infini en intensité... le châtiment sera donc infini en durée.

Pour que le châtiment cessât, il faudrait que la faute fût expiée, et cela est impossible. *Semper puniri potest quod non potest expiari* (S. Bern.).

b) Le pécheur le veut. — Écoutez saint Grégoire : *Iniqui ideo cum fine deliquerunt, quia cum fine vixerunt. Nam voluissent utique, si potuissent, sine fine vivere, ut potuissent sine fine peccare. Ostendunt enim quia in peccato semper vivere cupiunt, qui non cessant peccare dum vivunt. Ad magnam ergo justitiam judicantis pertinet ut nunquam careant supplicio, qui in hac vita nunquam voluerunt carere peccato...* Quelle logique écrasante !

c) Mais Dieu est si bon ! — Oui, et c'est pour cela que, pendant toute la vie, il nous attend ; c'est pour cela qu'il retarde toujours le moment de la mort. Mais s'il est bon, il est juste, et comme sa bonté s'exerce seule dans le temps, sa justice doit s'exercer pendant l'éternité !

B. QUELLE ÉTERNITÉ DES PEINES ? — Qu'est-ce donc que cette éternité des peines de l'enfer ? Eh bien, voici : la personne qui brûle est immortelle, la prison est éternelle, le feu est éternel, le ver qui ronge les damnés est éternel, la malédiction qui pèse sur leur tête est éternelle !

C'est-à-dire, qu'il n'y a dans l'enfer ni passé, ni futur ; c'est toujours le présent, et toujours le même présent avec toutes ses horreurs. *Non est in æternitate fuit aut erit ; quia et quod fuit jam non est et quod erit nondum est, sed quidquid ibi est, non nisi : est* (S. Aug.). Quand un homme veille dans l'obscurité d'une nuit profonde, sans rien voir que les fantômes que l'imagination se forge, sans rien

entendre que le bruit de sa respiration, sans rien sentir que les battements de son cœur, pourquoi le temps lui paraît-il si long ? — Parce que c'est toujours la même chose. — Dans l'enfer aussi, mais *quelle même chose !*

Voilà l'idée générale. Appliquez cela maintenant à tout ce que nous avons développé sur les tourments de l'enfer. Immobilisez tout cela ; faites-en un seul poids, un poids immense, et écrasez le damné sous ce poids ! Il portera donc l'éternité tout entière ! Et de là, dans l'âme du damné, des tourments nouveaux.

a) Souvenir éternel. — Tout ce qu'il a fait sur la terre... le moment terrible de sa mort... toutes les grâces qu'il a méprisées, etc... la sentence de son jugement... tout cela est continuellemen présent devant lui... C'est un tableau dont il embrasse tous les détails... Il a beau fermer les yeux, les détourner, le tableau est vivant au dedans de lui-même.

b) Remords éternel. — Et devant ce tableau, il n'y a pas un instant où le damné ne se dise : « C'est ta faute que tu es ici ! » Ta faute ! Voilà le ver de la conscience ! Songeons-nous parfois à ce tourment ? Que serait-ce, si nous sentions nos entrailles rongées continuellement par un méchant animal, par exemple, par un furieux serpent !... Eh bien, ce que nous sentirions dans le corps, le damné le sent dans son âme par le remords... et cela est éternel !

c) De tout cela résulte un *désespoir éternel.* — Le damné appelle la mort, il hurle, il se lamente... « O mort, quand viendras-tu mettre un terme à mes tourments ? » — Jamais !... Alors le damné tourne sa fureur contre lui-même, il dévorerait sa propre chair, il s'arracherait les entrailles de ses mains, il déchirerait sa poitrine à force de gémir, il grincerait des dents jusqu'à les briser, mais ce n'est pas possible ! Il ne peut que maudire son sort et s'écrier : *Pereat dies in qua natus sum et nox in qua dictum est : Conceptus est homo ! Dies ille vertatur in tenebras, non requirat eum Deus desuper, et non illustretur lumine. Obscu-*

rent eum tenebræ et umbra mortis ; occupet eum caligo, et involvatur amaritudine... Maledicant ei qui maledicunt diei, qui parati sunt suscitare Leviathan (Job. III).

Péroraison. — Un missionnaire, en Italie, exorcisait un énergumène. Il demande au démon : « Où est-tu maintenant ? — En enfer. — Et pour combien de temps ? — Pour l'éternité. » Le Père se sent ému de compassion ; les larmes lui viennent aux yeux, et il dit : « Console-toi, six mille ans de ton éternité sont passés ! » — Alors l'énergumène, poussant un profond soupir, s'écrie : « Me consoler ?... Oh non ! Dans l'éternité rien ne passe... tout reste ! » M. F., s'il en est ainsi, voyez ce qui vous reste à faire. Le sentiment qui doit remplir vos âmes est, sans doute, celui de la terreur ; mais aussi celui d'une immense reconnaissance pour Dieu qui vous a jusqu'ici préservés de l'enfer. Pourquoi l'a-t-il fait ? Parce qu'il vous attendait, qu'il vous attendait jusqu'à cette heure... Retournez donc à lui et fermez la porte de l'enfer, qui est peut-être ouvert sous vos pieds !

ENFER (3°).

MÉDITATION OU INSTRUCTION SURTOUT APPLICABLE AUX FEMMES.

Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur (Sap. XI, 17).

1er Prélude. — Imaginer qu'on s'éveille pendant la nuit et qu'on est entraîné au milieu des flammes.

2d Prélude. — Demander à Dieu la grâce de bien comprendre maintenant ce que c'est que l'enfer, afin de ne jamais l'éprouver.

CAUSES DES TOURMENTS DU DAMNÉ. — L'Écriture sainte dit : Ce qui fut cause du péché de l'homme, sera aussi

cause de ses tourments. C'est à ce point de vue que nous allons méditer l'enfer. — Il y a des choses que le pécheur *redoute*, qu'il *recherche*, qu'il *oublie*. De là, ses tourments.

I. — Ce qu'il a redouté.

Quand on parle aux gens du monde de la vertu, de la piété, de la charité, ils s'effraient ; le mot de mortification les fait trembler ; ils craignent de paraître singuliers, ils craignent l'ennui, la monotonie d'une vie vertueuse. Et pour cela ils abandonnent la vertu. Eh bien ! voyons ce qu'ils craignent, voyons ce qui les attend.

A. Ils redoutent la gêne, la souffrance. — Voyez ce riche, voyez cette femme mondaine. Quelles précautions ! Contre le froid, contre le chaud, contre le serein... Précautions dans les habits, dans le logement, dans le coucher... Et quand quelque chose les dérange, quelles plaintes ! On se plaint des domestiques, des amis, etc..., plaintes au sujet de la santé... Rien ne pouvait déranger ce corps ! — Ah ! rien ne pouvait le déranger. Eh bien ! écoutez ce qui l'attend : *Terra tenebrosa et operta mortis caligine ; terra miseriæ et tenebrarum, ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat* (Job. x, 21). Voilà sa demeure... Et quelle sera sa couche, son vêtement, sa nourriture ? *Præparata est ab heri Tophet, a rege præparata, profunda et dilatata. Nutrimenta ejus, ignis et ligna multa : flatus Domini sicut torrens sulphuris succendens eam* (Is. xxx)... *Si quis adoraverit bestiam... hic bibet de vino iræ Dei, quod mistum est in calice iræ ipsius, et cruciabitur igne et sulphure in conspectu angelorum sanctorum et ante conspectum Agni. Et fumus tormentorum eorum ascendet in secula seculorum. Nec habent requiem die ac nocte* (Apoc. xiv). — Eh bien ! amateurs de plaisirs, prenez courage ! Voilà ce que vous vous préparez ! Aurez-vous évité ce que vous redoutiez ! Jugez vous-mêmes ! — Que redoutiez-vous encore ?

B. Ils redoutent le mépris, l'oubli, l'isolement. — Vous

redoutez d'être privés des applaudissements des hommes ; vous craignez qu'on ne vous traite de singuliers, qu'on ne s'éloigne de vous. Jeune fille, vous craignez de vous trouver sans adorateurs !... Eh bien ! continuez à vous enfoncer dans la voie de la perdition, et vous verrez ce que vous rencontrerez !

Vous redoutiez le mépris, et à votre entrée dans l'enfer, tous les démons et tous les damnés liront au fond de votre âme tous vos crimes, même les plus cachés. Ils y verront votre lâcheté, et les sarcasmes du mépris le plus amer vous accueilleront.

Vous redoutiez l'oubli, l'isolement. Eh bien ! non, vous ne serez pas isolée, mais la compagnie où vous serez, est mille fois plus triste que la solitude... Et cependant, vous serez oubliée ; oubliée de Dieu et des hommes, parce que vous en serez maudite. Oui, vous vous trouverez en quelque sorte seule, seule avec vos iniquités. C'est encore l'Écriture qui le dit : *Et erunt gementes... Et erunt in contumelia inter mortuos in perpetuum... Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi... Usque ad extremum desolabuntur, et traducent illos ex adverso iniquitates eorum* (Cf. Sap. IV). (Leurs iniquités se soulèveront contre eux pour les accabler.) Est-ce assez ? Non, les pécheurs.

C. Ils redoutent la monotonie. — La vie des justes leur paraît monotone, ennuyeuse... Il fallait de la variété, des distractions... Ah ! qu'est-ce que l'enfer apportera à ces insensés ? La variété ? La variété des tourments, oui, mais aussi la monotonie de la douleur ! — Est-il un homme qui voudrait se résigner à demeurer cinquante ans sur un lit, fût-il de roses ? et cela, même pour gagner un royaume ?... Et pour éviter l'ennui, pour rompre la monotonie, on commet des péchés mortels, ou l'on s'expose au danger prochain de les commettre, alors qu'un seul péché mortel peut nous lier sur les brasiers de l'enfer pour une éternité ! Ah ! c'est bien le cas de s'écrier : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur !*

II. — Ce qu'il a cherché.

Il y a trois choses que le pécheur cherche de préférence. Et bien que les deux premières soient renfermées dans la troisième, comme l'on affecte parfois un certain désintéressement dans l'égoïsme même, nous les considérerons à part. Ces choses sont :

A. L'estime des hommes. — Ce que les femmes recherchent souvent, ce sont les hommages des hommes... L'ambition, dit-on, c'est la passion des grandes âmes, et une femme se regarde comme peu coupable quand, sans tomber dans la boue, elle n'a d'autre prétention que de s'entourer d'un cercle d'adorateurs. — O idoles du monde, supposez que vous réussissiez ici-bas. Savez-vous ce qui vous attend après votre mort ? Isaïe va vous le montrer, dans son cantique sur la chute du roi de Babylone. Il y montre les souverains déjà damnés, attendant aux enfers l'entrée de Balthasar. Écoutez ! *Omnes principes terræ surrexerunt de soliis suis, omnes principes nationum. Universi respondebunt et dicent tibi : Et tu vulneratus es sicut et nos ; nostri similis effectus es. Detracta est ad inferos superbia tua, concidit cadaver tuum, subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes. Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris ? Corruisti in terram qui vulnerabas gentes ? Qui dicebas in corde tuo : In cœlum conscendam ; super astra Dei exaltabo solium meum... Ascendam super altitudinem, similis ero Altissimo... Verumtamen ad infernum detraheris, in profundum laci* (Is. XII). — Homme ambitieux... Femme mondaine, attendez-vous à une réception semblable ; attendez-vous à être foulée aux pieds des démons, à leur servir de jouet, d'esclave et de victime ! — Mais, direz-vous, je ne cherche pas les hommages des hommes ; mais j'ai un cœur aimant...

B. « *L'affection des hommes* m'est nécessaire. » — Et c'est à cette affection que vous sacrifiez vos devoirs, l'amour que vous devez à Dieu ?... Il est vrai, M. F., beaucoup se perdent par là. Il est doux d'être aimé, de se savoir l'objet

de l'affection des autres. Mais quand l'amitié fait place à la haine, à une haine irréconciliable, quelle déception !... L'idéal de l'union, de l'affection sur la terre, c'est un heureux ménage. Époux entre eux ; père et mère avec les enfants, frères et sœurs ensemble. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est un mauvais ménage, et, quand on en parle, on dit : « C'est un enfer ! » Et en effet, cette vie est tellement insupportable qu'on a vu des hommes attenter à leurs jours, pour y échapper. — Mais quel séjour que l'enfer, où tous se haïssent ! Tous ! et où tous sont haïs de Dieu ! — Je puis me représenter le cœur d'un damné comme une mer d'amertume où viennent se décharger des fleuves de haine... Dans le cœur de cette femme vient s'engouffrer la haine de ses victimes, de ses enfants, de ses proches... des démons, de Dieu même ! Encore une fois, est-ce là ce qu'on a cherché ? — En définitive que cherche le pécheur ?

C. Sa propre satisfaction. — C'est là que tout vient aboutir. On veut se satisfaire, jouir, se satisfaire quand même ! Jouir de l'estime, jouir de l'affection, jouir des divertissements... jouir ! Ah ! sait-on ce que l'on se prépare ? Ah ! c'est pour le dammé comme pour la Babylone coupable qu'a été prononcé cet oracle : *Quantum glorificavit se et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum* (Apoc. XVIII, 7). Oui, à chacune de ces jouissances coupables répondra dans l'enfer un tourment analogue... Sainte Françoise Romaine eut une série de visions où les tourments de l'enfer lui furent révélés sous des formes sensibles et dont le récit seul la faisait défaillir. « Ce n'est pas, dit-elle, que ces choses soient matériellement dans l'enfer comme je les ai vues, mais les âmes y souffrent des tourments dont l'effet peut être comparé à ces tortures terrestres. Elle vit les impudiques percés d'outre en outre de broches ardentes que les démons retiraient, replongeaient et tordaient dans leurs entrailles ; les avares, plongés dans l'or et l'argent fondus et forcés d'avaler le métal incan-

descent qui brûlait leurs intestins sans les consumer. Elle vit les femmes vaniteuses déchirées de la tête aux pieds par les ongles des démons ; couvertes par eux de vers dégoûtants, puis lancées en l'air comme de vils jouets par les habitants de l'enfer... Je vois à mon tour de malheureuses jeunes filles auxquelles les bals et les danses ont été la cause du péché, attachées à des pieux enflammés ; les démons les prennent pour but et les percent de flèches ardentes. Ils les détachent, les foulent aux pieds, les rattachent au poteau, déchirent avec des grappins de fer les membres qui ont surtout joui des plaisirs de ces assemblées, les yeux, les oreilles ouvertes à la flatterie. Enfin, pour pousser jusqu'au bout la rage et la dérision, ils commencent autour d'elles une ronde infernale accompagnée d'injures et de malédictions... Je m'arrête, M. F., dans cette énumération et je m'écrie avec saint Bernard : *Quid tam pœnale quam semper velle quod nunquam erit, et semper nolle quod nunquam non erit ?* — Et voilà à quoi nous nous exposons en cherchant les jouissances du monde, les plaisirs du monde ! Sommes-nous raisonnables ? Nous redoutons ce qui doit nous rendre heureux, nous cherchons ce qui nous rendra malheureux, et enfin nous oublions ce qui devrait être toujours présent à notre pensée. Ce que nous aurons oublié ici-bas, mettra dans l'enfer le comble à nos tourments.

III. — Ce qu'il a oublié !

Ce que le pécheur oublie, M. F., nous le savons tous : il oublie ce qu'il ne voit pas, ce qu'il ne sent pas, ce qui n'est pas présent aujourd'hui... il oublie Dieu, son âme, son éternité.

A. Il oublie Dieu. — Or, ce qu'il trouvera dans l'enfer, c'est le sentiment continuel de la présence de Dieu, et le déchirement inexplicable causé par l'absence de Dieu, bien suprême, renfermant toute beauté et toute bonté,

absence de Jésus, du Dieu fait homme, du Rédempteur du monde, absence de l'Esprit d'amour, qui est la seule vie de nos âmes. Par contre, présence continuelle d'un Dieu terrible, d'un Dieu vengeur, d'un Dieu accablant de ses foudres le coupable, et faisant retentir au milieu des ténèbres sa voix formidable : *Vocavi et renuistis ; extendi manum meam, et non fuit qui aspiceret. Despexistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis. Ego quoque in interitu vestro ridebo ; et subsannabo, cum vobis id quod timebatis, advenerit* (Prov. I, 24).

B. Il oublie son âme. — Et dans l'enfer, cette âme sera déchirée de remords épouvantables. Cette âme s'est soumise au corps, et là elle maudira continuellement ce corps de péché ! « Vile poussière, s'écriera-t-elle, pourriture infecte, comment ai-je pu, à cause de toi, me laisser entraîner à m'oublier moi-même, à sacrifier mon bonheur éternel ? Ah ! tu souffres, tu l'as mérité, je te maudis mille fois ! Mais pourquoi faut-il que je souffre avec toi, à cause de toi ! Ah ! que n'es-tu anéanti ! » Anéanti ! Il n'y a pas d'anéantissement. L'homme est né pour l'éternité, éternité heureuse ou éternité malheureuse. C'est la troisième pensée que le pécheur écarte sur la terre et qui met le comble à ses tourments : l'éternité !

C. Il oublie l'éternité. — Nous l'avons déjà méditée, cette éternité, cette durée sans changement et sans fin... Cette éternité tout entière pèse sur le damné et l'étouffe de son poids. Saint Grégoire nous en dépeint l'effet en termes énergiques : *Mors sine morte fit miseris, finis sine fine et defectus sine defectu. Quia et mors vivit et finis semper incipit et defectus deficere nequit* (Ils ne peuvent cesser de perdre).

Péroraison. — Voilà, M. F., une esquisse de l'enfer ! Vous ai-je effrayés ? Non, ce n'est pas moi, c'est la vérité qui vous a effrayés. Mais cette vérité suprême, qui est en même temps la suprême justice, est aussi la suprême miséricorde. Si elle vous a effrayés, c'est comme une

mère, qui effraie son enfant, pour qu'il vienne se jeter entre ses bras. Jetez-vous donc entre les bras de Dieu, et votre terreur se changera en consolation ineffable...

ÉTERNITÉ.

INSTRUCTION OU MÉDITATION.

Rogamus vos, fratres, ut... negotium vestrum agatis. (I Thess. IV.)

1er Prélude. — Je me représente que je suis sur un rocher escarpé. Près de moi, un abîme sans fond ; au delà, des plaines magnifiques s'étendant à perte de vue... Je dois passer sur une planche étroite et glissante...

2d Prélude. — Je demande à Dieu la grâce de bien comprendre ce que c'est que l'éternité et quelle est ma position devant l'éternité.

I. — Qu'est-ce que l'éternité ?

Bornés comme nous sommes dans notre intelligence, nous ne pouvons guère nous former une idée exacte de l'éternité. Elle diffère tellement de tout ce que nous connaissons, que ce n'est qu'en disant : « Ce n'est pas cela, » que nous parvenons à la concevoir d'une façon quelconque. Mais nous en comprenons assez pour être effrayés et voir l'importance de cette éternité. Qu'est-ce que c'est que l'éternité ?

A. L'éternité est une durée, sans commencement pour Dieu, sans fin pour nous. — Durée sans commencement ni fin... Remontez à la création... remontez à cent mille ans au delà... toujours Dieu !... — Descendons ! Arrive l'an 1820, 30... 40... 50... je viens au monde ! Et maintenant descendons encore ! Dans 10, 20, 30, 40, 50 ans commencera pour moi l'éternité !... Et puis, toujours... toujours,

tant que Dieu sera Dieu !... O éternité !... Tu m'embrasses de toutes parts, et je suis au milieu de toi comme une goutte d'eau perdue dans un océan ! Si je jette les yeux sur le passé, tu existes ; et je ne trouve de traces de ma propre existence que dans les idées éternelles de Dieu... Si je regarde l'avenir, je te vois prête à engloutir ma vie passagère dans ton interminable durée... Mais rendons cela plus personnel.

B. L'éternité est pour chacun de nous une alternative de bonheur ou de malheur. — Une alternative a toujours quelque chose d'effrayant... Voyez une mère qui attend du médecin l'arrêt de vie ou de mort de son enfant... le condamné qui a demandé sa grâce et entend retentir dans le corridor de la prison les pas du geôlier, qui vient annoncer que le pourvoi est accepté ou rejeté... Savoir qu'à un moment donné, on verra commencer pour soi une ère de prospérité ou un malheur épouvantable, dans quelle anxiété cela ne jette-t-il pas l'âme ? Eh bien, cette alternative existe pour chacun de nous ; alternative suprême et inévitable ! Il est certain que moi, je serai un jour infiniment heureux ou infiniment malheureux. Notons-le bien : *infiniment*, car l'éternité me présente

C. Une alternative immuable. — Si l'expression n'est pas exacte, tout le monde en comprend pourtant la portée. Il y a une alternative : alternative de bonheur et de malheur, et une fois que cette alternative aura cessé, rien ne changera plus. Bonheur pour toujours ! Malheur pour toujours !

Nous disons queiquefois : « Lancer un homme dans l'éternité. » Avons-nous réfléchi à l'immense portée de cette parole ? Envoyer quelqu'un dans l'éternité, c'est faire commencer pour lui et malgré lui un état qui ne changera jamais... Nous rendons-nous bien compte de cet état immuable, nous qui aimons tant le changement et qui changeons toujours ? Dans ces rares moments où nous sommes vraiment joyeux : première communion, jubilé, etc.,

nous disons : « Ah ! si cela pouvait durer toujours !... » Au contraire, quand la maladie nous tourmente, quand le malheur nous visite... nous disons : « Ah ! si cela devait durer, je ne le supporterais pas. » Et pourtant nous sommes devant cette alternative, et cela pour l'éternité ! Mais voyons d'où dépend cette éternité.

II. — De quoi dépend cette éternité ?

A. Cette éternité dépend de la vie de l'homme. — Cette éternité n'est pas un hasard, une chance : c'est une récompense ou une punition ; c'est une victoire ou le châtiment d'une défaite ; c'est l'héritage donné à l'enfant fidèle ou la malédiction lancée contre le fils coupable...

Récompense. — L'homme est sur la terre pour servir Dieu ; c'est son devoir inéluctable. Par ce service temporaire, il méritera une récompense sans fin ; s'il refuse de servir, il expiera ce refus outrageant dans les tourments éternels de l'enfer.

Victoire. — L'homme, sur la terre, a des ennemis qui veulent l'empêcher de servir Dieu. Ces ennemis lui offrent des jouissances. S'il pactise avec eux, il est vaincu ; s'il ne lutte pas, il est encore vaincu... Mais cette défaite, subie volontairement dans le temps, encore une fois, il l'expiera dans l'éternité...

Malédiction. — L'homme a été élevé à la dignité d'enfant adoptif de Dieu ; mais cet enfant doit se montrer digne de son Père. S'il ne le fait pas, il sera maudit pour l'éternité : *Ite, maledicti, in ignem æternum !*

Ainsi l'éternité ne dépend pas des qualités du corps, de l'esprit, des richesses... elle dépend d'une seule chose : de notre conduite dans cette vie. Et ce qui n'est pas moins certain, c'est que

B. Cette éternité dépend de chaque instant de la vie de l'homme. — Et, en effet, l'homme restera toute l'éternité tel qu'il sera en y entrant. Or, il peut y entrer à chaque instant. Ne voit-on pas des hommes mourir à table, au théâtre, etc. ?

Leur éternité tout entière dépend de ce moment... Quand nous songeons à notre vie, qu'est-ce qu'une heure en comparaison du temps que nous avons vécu ? Qu'est-ce qu'une minute ? une seconde ? — Rien ! Qu'est-ce qu'une seconde en comparaison de tant de milliers d'années qui se sont écoulées depuis que le monde existe ? — Rien ! Eh bien ! cette seconde est infiniment plus en comparaison de tous ces milliers d'années, que ces milliers d'années en comparaison de l'éternité ! Et pourtant toute cette éternité peut dépendre d'une seconde de la vie ! — O insensés, les hommes qui oublient l'éternité !

Est-ce assez sérieux ? Non, M. F. J'en viens à nous, à chacun de nous, pour que la méditation soit vraiment pratique.

III. — Je fais mon éternité.

A. J'approche continuellement de mon éternité. — A quelle distance suis-je de l'éternité ? Je n'en sais rien ! Mais ce que je sais, c'est que j'en approche toujours... Vous connaissez le terrible passage de Bossuet. L'homme est un voyageur que le temps poursuit sans cesse et pousse impitoyablement vers l'éternité. « Marche ! marche toujours ! — Je voudrais m'arrêter pour cueillir une fleur. — Marche ! » Enfin, on est au bord d'un gouffre... « Marche ! » Tout s'évanouit... tout a disparu, l'éternité commence !

B. Je travaille continuellement à mon éternité. — A tout instant je puis la décider irrévocablement ; car si je meurs, tout est fini ! Mais à part cette hypothèse, je la fais, mon éternité, à tout instant, car chacune de mes actions me rapproche du ciel ou me rapproche de l'enfer ; chacune de mes actions augmente ma couronne ou retarde mon bonheur ou me menace d'une ruine éternelle !

Que faites-vous, jeune homme ? — Je m'amuse ! — Bien, mais ne faites-vous pas autre chose ? — Eh ! quoi ? — Vous faites votre éternité !...

Que faites-vous, jeune fille ? — Je me pare... je danse...

j'écoute de galants propos ! — Bien, mais ne faites-vous pas autre chose ? — Eh ! quoi ? — Vous faites votre éternité !...

Oh ! comme les actions deviennent importantes, quand on les envisage à ce point de vue ! Faire son éternité... On regarde comme un point capital de faire sa fortune, de se faire une position, un établissement ; mais il est tout autrement important de se faire une éternité !...

C. Mon éternité, je la fais malgré moi. — Et ne l'oublions pas, il y a deux manières de faire son éternité. On peut la faire en le sachant, en y songeant ; on peut la faire en n'y songeant pas... mais toujours fatalement, je me la fais !... J'ai beau m'étourdir, je me la fais !...

Ainsi, tout ce que j'amasse et qui n'est pas pour l'éternité, est perdu ; tout le mal que je fais, me reste ; tout le temps que je perds, j'en rendrai compte !... Voyez ce voyageur qui, pour cueillir quelques fleurs, grimpe sur les rochers, et là se déchire les mains... Au terme de la course, les fleurs sont fanées ; mais il souffre encore des blessures qu'il s'est causées. Et s'il s'est brisé un membre, il reste avec son mal. Est-ce que je réfléchis à tout cela, ou bien vais-je en avant d'une façon légère, inconsidérée ?... O éternité !... O éternité !...

Péroraison. — Saint Philippe de Néri rencontre à Rome un jeune homme qui vient y étudier la théologie... — « Vous allez devenir savant, lui dit le saint, vous serez docteur, évêque, cardinal, pape même... et puis ? et puis ?... Vous mourrez, vous entrerez dans l'éternité ! » Le jeune homme se fit religieux.

Et à vous aussi, M. F., je dirai : « Que faites-vous ? Vous étudiez, vous travaillez... et puis ? et puis ?... » Pensez-y bien.

MORT.

Beati servi illi, quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes (Luc. XII, 37).

M. F., en méditant les premières vérités, bien des pensées, sans doute, se sont entrechoquées dans votre esprit. Que dois-je faire ? Me convertir ?... Mais il me faudra quitter telle chose que j'aime... faire telle chose qui me déplaît... Me convertir ? oui, mais il en est temps encore !... Plus tard nous verrons !... M. F., pour vous déterminer, je vais vous faire réfléchir à une triple vérité, et vous me direz après ce que vous pensez.

I. — Je mourrai.

A. JE MOURRAI ! CELA EST-IL BIEN CERTAIN ? — Cela est indubitable ! Tout me dit : Vous mourrez !

a) La mort est inscrite dans la nature. Voyez les arbres... ils finissent par mourir... Les animaux... ils meurent.

b) Elle est inscrite sur les monuments des hommes. Ces monuments se dégradent, ils tombent en ruine ; on les répare, oui, mais ils finissent toujours par périr...

c) Elle règne autour de moi : étrangers, parents, amis, tous meurent. Combien ai-je vu mourir de mes proches ! Eh bien, tous me disent : *Hodie mihi, cras tibi.*. Ce sera bientôt à toi !

d) Elle est inscrite dans ma propre personne. Si je suis vieux, je la sens déjà qui me glace... Si je suis malade, je la sens qui me saisit... Si je me porte bien, j'ai cependant en moi l'annonce de la mort. Quand je suis fatigué, je sens que mon corps finira par succomber... Le sommeil est l'image de la mort ! Cela est donc certain, indubitable.

B. MOURIR ! QU'EST-CE DONC QUE MOURIR ? — Eh bien, mourir, c'est sentir mon âme se séparer de mon corps... Je ne saurais dire si je mourrai sur un lit, par suite d'une maladie, mais à coup sûr : *a)* Mon corps sera un jour

froid, inanimé et livide... Puis, il sortira de ce corps un pus infect... les vers s'y mettront... puis... il restera de ce corps des os... et enfin un peu de poussière...

b) Et mon âme ? — Elle quittera cette terre... Elle s'en ira toute seule, sans rien emporter d'ici-bas, pour paraître au tribunal de Dieu !... Et puis, elle sera jugée et elle ira dans l'éternité heureuse ou dans l'éternité malheureuse ! Voilà ce que je deviendrai !

D. QUELLE CONCLUSION DOIS-JE EN TIRER ? — *a)* Quel prix puis-je attacher aux choses du monde, à tout ce qui me flatte ? puisque tout cela, je dois le quitter ! Quel prix puis-je attacher à mon corps, à la beauté, à la force, à la santé ? *b)* Quel soin prendrai-je encore des richesses, des plaisirs et des aises du corps ? Est-ce que pour tout cela, je voudrais perdre mon âme ?

Saint Jean Damascène raconte qu'Abenner, roi des Indes, faisait élever dans un palais solitaire le prince Josaphat, son fils. Personne n'approchait du jeune homme que son père et quelques domestiques. Un jour, qu'il se promenait dans le parc du château. Il aperçut un vieillard à cheveux blancs et courbé par l'âge... Il s'arrête à le considérer avec curiosité et le fait approcher de lui : « Qu'avez-vous donc, lui dit-il ; pourquoi n'êtes-vous pas comme mes serviteurs, droit et bien d'aplomb ? — C'est que je suis vieux : j'ai déjà vécu longtemps. — Et tous ceux qui vivent longtemps en viennent là ? — Tous. — Et comment cela finit-il ? — Par la mort. — La mort ? qu'est-ce que la mort ? — Le corps tombe et pourrit ; l'âme va dans l'éternité ! — Et quand cela arrive t-il ? — Pour les uns plus tôt, pour les autres plus tard. — Et n'y a-t-il aucun moyen d'échapper à cela ? — Aucun. » Alors le jeune homme s'écria : « Oh ! s'il en est ainsi, que cette vie est amère et pleine de douleurs ! Et comment, puisque la mort est inévitable et l'heure incertaine, un homme peut-il vivre tranquille sur la terre ? » Depuis ce moment, il se répétait toujours cette parole : « Ainsi donc, je mourrai ! »

Oh ! si nous faisions de même, nous deviendrions des saints comme lui ! Car de notre mort dépend notre étergité.

II. — De ma mort dépend mon éternité.

A. C'est la définition même qu'on donne parfois de la mort : *Momentum unde pendet æternitas.* Un moment, une éternité. Y songé-je ? — Quelle éternité ?... Une éternité de bonheur ou une éternité de supplices ? Toujours heureux ou toujours malheureux ? Et cela dépend d'un instant, qui est l'instant de la mort.

Qu'elle n'est pas l'anxiété de l'accusé. quand le jury rentre en séance pour dire *oui* ou *non ?* C'est que de ce mot dépend la liberté ou le supplice ! Mais ici, c'est bien pis...

Quelle n'est pas l'anxiété du malade auquel on va faire une opération décisive ? C'est que de ce coup de lancette dépend la guérison ou la mort ! Opération faite à Louvain, en présence de vingt médecins, à un notaire, auquel on devait enlever une excroissance au front. Les racines touchaient aux parties les plus délicates du cerveau... Une contraction nerveuse du patient fit dévier l'instrument : ce fut sa mort. Ici, encore une fois, la situation est bien pire, car il s'agit d'une éternité ! *Si ceciderit lignum ad austrum aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit* (Eccle. xi, 3). — Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que :

B. Cette éternité tout entière dépend d'une *seule* mort. Oh ! si on pouvait recommencer l'expérience ! Mais non ; il est écrit : *Statutum est hominibus* SEMEL *mori, post hoc autem judicium* (Heb. ix, 27)... Oh ! demandons-le-nous, s'il était donné à l'homme de mourir deux fois, demandons-nous ce que feraient ces avares, ces ivrognes, ces impudiques qui ont été jugés, et qui ont senti déjà les flammes de l'enfer, ou bien seulement les flammes du purgatoire. Que feraient ces femmes mondaines ? quelle pénitence, quelles bonnes œuvres ne pratiqueraient-elles pas ? Comme les cloîtres seraient peuplés !

Ou bien : supposition moins étrange, admettons que Dieu permette à un damné de nous apparaître et de nous donner cette leçon sur la mort. Que nous dirait-il de nos prières ? de nos occupations ? de nos conversations — tout cela en vue de préparer notre mort ?

Et si un de nos amis, un parent, une personne avec laquelle nous avons commis le péché, nous apparaissait, que nous dirait-elle ?

C. Et maintenant, la conclusion pratique pour nous : il faut préparer le moment de notre mort. Et comment ?

a) En évitant le péché mortel, puisqu'un seul péché mortel rend notre mort et par là même notre éternité, malheureuse.

b) En pratiquant les bonnes œuvres, qui seules feront notre consolation au moment de la mort. Car ainsi que le dit Thomas a Kempis : *Tunc magnam fiduciam habebit pauper et humilis, et pavebit undique superbus... Tunc plus ponderabit contemptus divitiarum quam totus thesaurus terrigenarum. Tunc magis consolaberis super devota oratione quam super delicata comestione... Tunc plus valebunt sancta opera quam multa pulchra verba... Disce te nunc in modico pati, ut tunc a gravioribus valeas liberari* (Imit. I, 24).

c) Ad juvenes. — En entrant dans la carrière que Dieu nous destine... car c'est là que nous devons préparer notre mort.

Mais tout ceci devient mille fois plus pressant par cette troisième réflexion :

III. — Je puis mourir à tout instant.

A. Vérité théorique que nous admettons tous ; mais pensons-nous bien que cela est réel ? Et pourtant : si je suis vieux, non seulement je puis, mais je dois en quelque sorte mourir d'un moment à l'autre... Si je suis malade, j'ai déjà un pied dans le domaine de la mort. — Mais si je suis jeune, bien portant, qu'importe ? — Pour que vous mouriez, il suffit d'un de ces accidents qui peuvent très

facilement et très naturellement arriver : un orage, un coup de foudre... La tour de Saint-Martin à Courtrai fut incendiée pendant l'hiver par un seul coup de foudre... Il faut bien moins, la chute d'un petit meuble suffit. Un de nos Pères, professeur à Anvers, le P. W., eut naguère [*c'était vers l'an 1865*] l'artère temporale coupée par un bocal placé au-dessus de sa tête et qu'il avait fait tomber en remuant sa chaise. Il faut moins encore : un faux pas, un petit vaisseau qui se rompt dans la poitrine !... Semblable à un oiseau de proie, la Mort plane sur le monde. Elle tient sa redoutable faux, et son œil est fixé sur Dieu. Au signe de la volonté divine, elle s'abat sur un berceau, sur un lit, sur un groupe de gens en fête... Car non seulement je puis mourir à chaque instant, mais :

B. Je puis mourir sans pouvoir me reconnaître. — Les morts subites ne sont pas rares ; on en signale à tout instant. Et quand même la mort ne serait pas subite, quand même elle serait la suite d'une maladie, elle peut encore être tout à fait imprévue.

Pendant que j'étais au collège de Namur, un élève, premier de Rhétorique, devient malade. Il avait quitté le collège le mardi soir. Le mercredi matin, une fièvre cérébrale se déclare. Le soir, un certain mieux se manifeste. Le jeudi matin, le médecin vient voir le malade et dit aux parents: « Proficiat ! Il est sauvé ! » Le médecin descend ; à peine est-il sur le seuil de la porte qu'on le rappelle : « Vite ! vite ! » On court au confesseur ; celui-ci arrive et donne l'Extrême-Onction au jeune homme, déjà raide et sans connaissance. Et le médecin s'écrie : « Il n'est pas enlevé, mais assassiné par la mort ! » Que conclure ? sinon que

C. Il faut toujours être prêt ! — L'êtes-vous, M. F. ? Que diriez-vous, si maintenant la mort levait sur vous sa faux redoutable ? Ah ! si vous n'êtes pas prêts, préparez-vous donc ! Ou plutôt, répétons qu'il faut toujours être prêt. *Estote parati !* Quelle influence cette idée n'aurait-elle pas sur toutes vos actions, si vous vouliez y recourir souvent !

Si je vais à confesse, je me dis : « Je puis mourir un instant après. » Je vais à la messe... Un mauvais compagnon m'invite à aller à tel endroit... Je suis tenté de commettre tel péché... Vous voyez, vous ne vous exposeriez plus au mal et vous feriez le bien avec un redoublement de zèle.

Péroraison. — *Beati servi illi, quos, cum venerit Dominus, invenerit vigilantes !* (Luc. XII, 37.) M. F., pendant que je parle, une voiture s'arrête à la porte... c'est le corbillard ! On entre et on dépose une bière sur le pavé de l'église... c'est pour un de vous ! Un de vous doit se coucher et remplir cette bière ! Qui est prêt ? — Quelles seraient vos impressions ? Qui se présenterait ?... Il vous manque donc quelque chose, l'assurance en face de la mort. Et cette assurance qui vous manque, il faut l'obtenir en amendant votre conduite au plus tôt.

MORT (2°).

Cunctis diebus quibus nunc milito, exspecto donec veniat immutatio mea (Job. XIV, 14).

Quel est, M. F., ce changement qu'attendait Job ? Un changement terrible, un changement radical, celui de la mort !... Et pourquoi l'attendait-il tous les jours ? Parce qu'un changement d'une telle importance demande qu'on s'y prépare. Nous aussi, M. F., préparons-nous-y ; préparons-nous, en considérant la mort dans son *origine,* dans sa *réalité présente*, et dans les *leçons* qu'elle nous donne.

I. — La mort est la peine du péché.

A. Péché, cause première de la mort. Ce n'est pas Dieu qui a fait la mort, s'écrie le Sage : *Deus creavit hominem inexterminabilem ; invidia autem diaboli mors introivit in orbem terrarum* (Sap. II, 23). Dieu avait cependant mis une condition : *Quocumque die comederis ex eo* (ligno),

morte morieris ! La loi était portée : Adam força Dieu d'exécuter sa menace. *Quia comedisti de ligno... in sudore vultus tui visceris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es : quia pulvis es et in pulverem reverteris !* C'est le commencement du règne de la mort. Voilà six mille ans qu'elle porte le sceptre, et son bras ne s'est point lassé ; elle frappe, elle frappe toujours...

Et s'il est un terme auquel, en vertu de la sentence portée contre Adam, la mort a le droit de nous frapper, le péché a conservé la triste prérogative de hâter ce moment ; et les hommes, comme s'ils avaient oublié l'histoire de leur premier père, se précipitent, en quelque sorte, sous la faux de la mort.

B. Péché, hatant la mort. — Voulez-vous vous en convaincre ? Entrez avec moi dans cet hôpital ! Regardez ce moribond... frappé d'un coup d'apoplexie... Excès dans le boire et le manger... *Stipendia peccati mors !*

A côté de lui est un jeune homme décharné, hâve... O malheureux ! je ne dois pas demander ce que tu as fait ! *Stipendia peccati mors !*

Plus loin gît un infortuné, les mains attachées... Il porte à la gorge un bandage ensanglanté et il veut arracher ce bandage... Dans son désespoir, il s'est coupé la gorge... C'est un joueur... *Stipendia peccati mors !*

Voici que les portes s'ouvrent, on apporte un blessé... C'est un duelliste... *Stipendia peccati mors !*

Quelquefois un petit péché hâte la mort. Un péché de désobéissance commis en buvant de l'eau froide. Cet élève de Tournai mort au moment où son pied touchait l'eau dans laquelle il voulait se baigner sans permission...

Faut-il continuer cette énumération ; faut-il vous montrer cette jeune fille... Cette femme... Ah ! tous, M. F., tous portent sur leur front le cachet du péché !

C. Péché puni par la mort. — Oui, tous, car lors même que le péché lui-même ne hâte pas la mort, il trouve dans les circonstances qui l'accompagnent, une juste punition.

Vous avez choyé votre corps... et voilà que la mort arrive accompagnée d'un cortège de peines et de douleurs. Elles s'abattent sur vos membres, et dans le fond de la terre, vous apercevez déjà les vers...

Vous avez possédé beaucoup d'amis. Pour les attirer, vous avez sacrifié votre conscience, et la mort vient. Alors vous êtes seul... seul avec vos remords ; ou si quelques amis sont là, ils ne peuvent rien pour vous. (*Idem* pour vos enfants.)

Vous avez voulu posséder de l'or, beaucoup d'or... Et de votre couche funèbre, vous apercevez des héritiers avides, qui...

Vous avez cherché les louanges et les honneurs... Et déjà le silence se fait autour de vous. Et si vous pouviez, un jour après votre décès, entendre.... Oh ! que vous seriez désillusionné... « Il est mort, l'ambitieux ! Il est mort celui qui... Ce n'était après tout qu'un talent médiocre... »

Il est donc vrai : la mort punit le péché, et plus nous nous sommes attachés aux créatures et aux joies que le péché nous fait rechercher, plus la mort que nous nous préparons est amère. *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis !* (Eccli. XLI, 1.) Quelle leçon, M. F., et que nous serions insensés de ne pas en profiter !

Mais j'en remarque qui disent : « Jouissons, du moins, pendant la vie ; pourvu que l'on meure bien, on sera sauvé. » Ah ! M. F., dissipons cette illusion funeste en contemplant une seconde vérité.

II. — La mort est l'écho de la vie.

A. C'est une chose si vraie, qu'elle a passé en proverbe : *Qualis vita, finis ita :* Telle vie, telle fin. Et nous en voyons l'accomplissement tous les jours. Car admettons pour un instant que l'homme, quand il se sent mourir, soit capable de rompre tout d'un coup avec son passé, combien de fois la mort se charge-t-elle, malgré lui, de

vérifier ce proverbe ! A-t-on jamais plus parlé de morts subites ? N'entendez-vous pas chaque jour parler d'accidents ? Et ces accidents, que nous disent-ils ? — Le soldat risque sa vie sur le champ de bataille ; c'est dans un combat qu'une balle le frappe... la marin sur mer... un hardi voyageur... cet homme vindicatif, cet éternel duelliste... ce gourmand dans un repas... ce jeune mondain dans un bal... *Qualis vita, finis ita...* Mais c'est là, me dites-vous, une chose toute naturelle !... Oui, et c'est parce qu'elle est naturelle que je vous la dis ! Vous prétendriez que la mort attendît, pour vous frapper, que vous soyez sorti de vos habitudes. Voilà qui n'est pas naturel ! La mort, c'est l'épée pendue au-dessus de la tête de Damoclès. Elle ne tient qu'à un cheveu !

B. Mais je vous l'accorde, vous ne mourrez pas subitement. A quoi devez-vous vous attendre ? Écoutez l'Écriture : *Proverbium est, Adolescens juxta viam suam ; etiam eum senuerit, non recedet ab ea* (Prov. xxii, 6).

Et *la raison* nous dit la même chose. La vie est un voyage. Celui qui fait fausse route au commencement, s'écarte de plus en plus du but. Et dans la supposition qu'on ne lui donne qu'un temps déterminé pour l'atteindre, n'est-il pas vrai que les difficultés croîtront à mesure que le temps s'écoule ? Et s'il attend jusqu'au dernier moment, ne lui faudra-t-il pas alors franchir en un instant tout l'espace dont il a dévié ?

« Mais, dit quelqu'un, je compte sur la grâce ! » — Aurez-vous le temps d'y répondre ? Et si ce temps vous est donné, y répondrez-vous, vous qui vous êtes habitué à mépriser la grâce ? Voyez quelles suppositions vous entassez : vous ne mourrez pas subitement ; vous aurez à votre dernier moment toute votre présence d'esprit ; vous saurez que vous allez mourir ; vous aurez la grâce de la conversion ; vous répondrez à cette grâce ; vous aurez l'occasion d'avoir un prêtre, et le prêtre viendra à temps ! — Mais quoi, ne suffit-il pas d'un acte de contrition parfaite ! —

Oui, parfaite, provenant de l'amour pur de Dieu... Et vous vous attendez à aimer Dieu de la sorte, après l'avoir offensé toute votre vie ! Sans doute, il en est qui se convertissent ainsi, mais qui ? Bien peu de ceux qui délibérément ont remis leur conversion au moment de la mort !... Il est bien plus à craindre qu'alors vous ne disiez comme Annibal en parlant de la prise de Rome : *Cum potui, nolui ; cum volui, non potui !* Écoutez ce que raconte le cardinal Bellarmin. Il assistait un homme illustre qu'on savait avoir besoin de se convertir, et lui disait de faire un acte de contrition. « Qu'est-ce qu'un acte de contrition ? » lui dit le malade. Le cardinal veut l'expliquer, mais l'autre l'interrompt : « Je n'entends rien à tout ce que vous me dites là. » Peu après, il expire !... Peut-être avait-il dit aussi pendant sa vie : Bah ! il suffit à la mort d'un acte de contrition !

Soyons plus sages. Écoutez Thomas a Kempis : *Age nunc, carissime, quidquid agere potes, quia nescis quando morieris ; nescis etiam quid tibi post mortem sequetur. Dum tempus habes, congrega divitias immortales. Præter salutem tuam nihil cogites ; solum quæ Dei sunt, cures !* (Imit. I, 23.)

Conseil plein de sagesse, M. F. C'est celui de la mort. Car vous me demanderez peut-être : Que me reste-t-il à faire ? Eh bien, je vous réponds : Consultez la mort. La mort, c'est le flambeau de l'éternité.

III. — La mort est le flambeau de l'éternité.

A l'entrée des grands fleuves, si le passage est difficile, on allume des feux pendant la nuit, pour guider les navigateurs et leur faire éviter les récifs... C'est l'office que remplit la mort ! — Voulons-nous entrer avec sécurité dans le port de l'éternité, méditons la mort ! Jugeons à sa lumière la légitimité de nos affections, la sagesse de nos démarches, la perfection de nos œuvres.

a) Nos affections. — A quoi bon, en effet, nous attacher à des choses qu'il nous faudra nécessairement abandonner ?

A quoi bon surtout nourrir des affections qui, dans ce moment suprême, ne nous causeraient que trouble et remords ?

Jeune homme, qui vous attachez... que direz-vous de cette affection...

Jeune fille, qui malgré vos parents...

Malheureux impudique qui violez le lien conjugal...

Mère de famille, qui par une lâche complaisance pour votre époux...

Amis pervers... Père faible et sans énergie...

Oh ! quel remords ! quelle amertume ! *Siccine separat amara mors ?* s'écriait Agag, quand le prophète Samuël allait le faire mettre à mort... Oh ! que ne les ai-je jamais connus !... que ne les ai-je jamais aimés !...

b) Nos démarches. — Et si nous jugerons ainsi de nos affections, que penserons-nous des démarches que nous aurons faites pour les satisfaire, des fatigues que nous nous serons imposées ?... Regardez ce moribond, couché sur son lit de douleur... un de ses amis s'approche : « Je vous félicite, dit-il, de ce que vous laissez une belle fortune. » — Ah ! que m'importe, je vais mourir !

« Je vous félicite de ce que vous laissez une nombreuse famille. » — Que m'importe...

« Je vous félicite de ce que vous laissez une réputation sans tache... » — Que m'importe...

« Je vous félicite d'être parvenu à si bien conserver votre santé. » — Mais, c'est le comble de la dérision !

c) Nos actions. — Ah ! M. F., ce moribond céderait tout, pour un verre d'eau donné à un pauvre ! Et quand il jette ses regards sur sa vie... Oh ! que ne voudrait-il pas avoir fait ! que de choses il voudrait pouvoir effacer ! — Mettez-vous à sa place, M. F. : s'il vous fallait mourir en ce moment, quelles seraient dans votre vie présente les causes de remords ?... Est-ce ?... Est-ce ?...

Et qu'y a-t-il que vous puissiez faire maintenant et que vous voudriez avoir fait alors ?... Comment voudriez-vous

avoir fait votre confession ? votre Retraite ?... Examinez, proposez, priez ! La mort nous dit : « Sanctifiez votre vie. »

Péroraison. — Le roi Louis XIII, se sentant prés de mourir, fit appeler saint Vincent de Paul. Celui-ci arriva et salua le roi par ces paroles : *Timenti Deum bene erit in extremis*, et le roi aussitôt acheva la consolante citation : *et in die defunctionis suæ benedicetur*. (Cf. Eccli. 1, 19.) Puissions-nous en dire autant !

LE CORPS APRÈS LA MORT.

Si est corpus animale, est et spiritale (I Cor. xv, 44).

Nous arrêterons-nous à la mort ? Non, nous irons au delà. Nous ne suivrons pas l'âme dans l'éternité ; mais nous jetterons un coup d'œil sur le corps demeuré en ce monde.

I. — Comment le chrétien doit-il envisager le corps d'un chrétien ?

Pour le moment, ce corps est un cadavre ; mais

A. Qu'a-t-il élé dans le passé ?

a) L'objet des sollicitudes de Dieu et de l'Église.

b) Le temple de Jésus-Christ, le sanctuaire de l'Esprit-Saint....

c) Un instrument de vertus ou de vices...

d) Le lien matériel de la communauté des âmes...

B. Que sera-t-il dans l'avenir ?

Après la *résurrection*, il sera l'ornement du ciel ou l'aliment de l'enfer.

II. — Quelles conclusions faut-il tirer de là ?

a) Comment faut-il traiter le corps du juste ?

b) Comment faut-il regarder le corps du pécheur ?

c) Comment faut-il regarder le corps de l'apostat ?

Apostat formel...
Apostat par interprétation...
d) Que dirai-je donc de mon corps ?
1° Si Dieu lui-même le prive de la sépulture, soit !
2° Mais si Dieu ne l'en prive pas, je dois vouloir qu'il repose au milieu des fidèles, attendant la résurrection.

LE CIMETIÈRE.

Corpora ipsorum in pace sepulta sunt (Eccli. XLIV, 14).

I. — Qu'est-ce que le cimetière ?

a) Le champ du repos. — Enfant de l'Église pendant la vie, enfant de l'Église après la mort...
b) Le champ du souvenir.
c) Le champ de la prière.
d) Le champ de la résurrection future.

II. — Que sont les funérailles, l'enterrement ?

A. Pour l'Église :
a) Elles sont le dernier acte de sa juridiction terrestre... Elle intercède par la prière des vivants...
b) Elles sont une preuve de sa sollicitude maternelle...
B. Pour le chrétien qui y assiste, elles sont :
a) Un dernier témoignage de son affection pour la personne défunte.
b) L'accomplissement d'un devoir de charité envers la famille de la personne défunte...
c) La profession de son union avec l'Église.
Enterrement chrétien...
Enterrement civil...
Enterrement solidaire...

BIENFAIT DE L'EXTRÊME-ONCTION.

Et lavi te aqua, et emundavi sanguinem tuum ex te, et unxi te oleo (Ezech. xvi, 9).

I. — Qu'est-ce que la mort ?

A. Pratiquement, je me trouve en présence :

a) Du matérialisme, qui travaille sur le corps, comme s'il n'y avait pas d'âme...

b) De l'indifférence religieuse, qui ne pense qu'au temps, sans s'inquiéter de l'éternité...

c) De la fausse affection, qui se laisse absorber par l'idée de la séparation momentanée, sans en prévoir les conséquences, et par la pensée de diminuer les douleurs du présent, sans tenir compte des maux de l'avenir...

B. Au milieu de ces préoccupations purement naturelles, l'Église fait retentir sa voix : Éternité ! responsabilité !

II. — Que nous faut-il à la mort ?

A. Que nous dit l'Église ? Que pour cet homme *la vie va finir !* — Donc toutes les préoccupations terrestres sont superflues.

Elles nous dit que pour cet homme l'Éternité va commencer.

Elle nous dit que cette éternité va dépendre de sa mort.

Il y a donc *a)* un passé à expier...

b) Une lutte à soutenir. Et si le moribond n'y pense pas, il est presque vaincu...

c) Un jugement à subir.

Or, pour tout cela l'homme et impuissant...

B. Mais Notre-Seigneur a tout prévu, et l'Église, sa trésorière et son interprète, est là.

a) Jésus-Christ a institué le sacrement du pardon... C'est le moment de le recevoir...

b) Jésus-Christ nous a donné le pain de la vie éternelle... C'est le moment d'en nourrir le moribond...

C. Et puis, pour compléter l'un et l'autre sacrement, pour y suppléer au besoin, Jésus-Christ a institué le sacrement de l'Extrême-Onction...

C'est le moment de l'appliquer...

C'est l'accomplissement de la parole du prophète : *Et lavi te aqua,* etc., *et ornata es, et oleum comedisti et profecisti in regnum...*

EXTRÊME-ONCTION (2°).

NATURE ET OBLIGATION.

Oratio fidei salvabit infirmum, et si in peccatis sit, remittentur ei (Jac. v, 15).

Nous avons vu quelle est la situation de l'homme qui meurt. Derrière lui, il y a sa vie... Pour le moment, il subit la souffrance, et il doit craindre la lutte ; devant lui, se dresse le tribunal de Dieu et s'ouvrent deux éternités. Le matérialisme s'acharne sur son corps, les indifférents l'endorment et le bercent, les faux amis se désolent ou s'aveuglent...

A. Qu'a fait Jésus-Christ ?

Jésus-Christ a institué le sacrement de l'Extrême-Onction, complétant l'œuvre de la Pénitence et de l'Eucharistie, y suppléant, quand c'est nécessaire.

B. Que fait l'Église ? L'Église charge ses ministres de conférer ces trois sacrements et de soutenir le chrétien dans ses derniers moments. Elle les envoie

a) Remettre les péchés.

b) Nourrir l'âme par l'Eucharistie.

c) Conférer l'Extrême-Onction.

C. Effets de l'Extrême-Onction d'après la doctrine de l'Église.

a) Effacer les péchés et les restes des péchés...

b) Soulager et fortifier le malade spirituellement et corporellement.

c) Contribuer à la guérison, si elle lui est salutaire...

Tout cela est parfaitement exprimé par les onctions et les prières qui les accompagnent : tout y parle de lumière, de chaleur, de force, de guérison.

D. De là résulte *l'obligation* de recevoir, quand il y a danger de mort :

a) Le sacrement de pénitence...

b) L'Eucharistie...

c) L'Extrême-Onction...

« Advocet. » — Que celui qui est malade, *appelle*... L'apôtre suppose donc que le malade n'est pas à l'extrémité. — Si lui n'appelle pas, les autres sont tenus de le faire.

Mais on effraiera ! — Heureuse frayeurs ! Et puis, on n'est pas obligé d'effrayer, mais de faire recevoir les derniers secours que le Ciel a destinés aux mourants. Enfin frayeur pour frayeur ! Quel est le cas le plus redoutable, celui du malade à qui l'on fait savoir que la mort le menace, ou celui du pécheur qui est jeté par la mort devant le tribunal de Dieu en état de péché mortel ?

MORT DU CATHOLIQUE.

Nemo enim nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur (Rom. xiv, 7).

Nous avons vu ce que fait Jésus-Christ, ce que fait l'Église pour les mourants. Revenons et concluons.

A. Situation du malade.

a) Maladie. — Venue du prêtre...

b) Maladie grave. — Confession, communion, paroles encourageantes, Extrême-Onction.

Résultat : *Calme, force, confiance.*

c) Derniers moments. Prières des agonisants.

B. Qu'est-ce que cela suppose ?

a) La conservation de la foi chrétienne chez le mourant.

Idée de Dieu,
Idée de l'éternité, } paroles de miséricorde.

b) Un esprit de charité chrétienne dans la famille. — Gardons cela, nous tous !

C. Opposition. — Une famille où règne l'indifférence religieuse.

Là, on a peur du qu'en-dira-t-on...
On a peur d'effrayer le malade...
On a peur de compromettre ses intérêts...
Cependant la maladie s'aggrave...
La mort dans ces conditions...
La famille après la mort !

Conclusion. — Que voulons-nous ? Agissons en conséquence.

EXAMEN GÉNÉRAL ET CONFESSION.

Le but de la première Semaine des Exercices de saint Ignace, est de nous préparer à recevoir le pardon de nos fautes. Ce pardon s'obtient par la confession. Mais comme une Retraite est un *exercice*, il est bon de s'y exercer à faire une bonne confession, afin que les confessions suivantes soient toujours fructueuses. Pour cela, nous allons simplement parcourir la série des actes qui entrent dans la confession, en faisant quelques remarques sur chacun d'entre eux.

1re Question. — Que vais-je faire ?

Une question indispensable, est celle-ci : Que vais-je faire ? — R. Je vais me confesser ; c'est-à-dire me *réconcilier* avec Dieu. Or, pour se réconcilier avec quelqu'un, il faut d'abord se mettre dans la disposition qu'exige cette réconciliation, et faire ensuite ce que la personne offensée exige pour nous donner le pardon. La disposition voulue, c'est évidemment le repentir du passé, la volonté de ne plus recommencer à l'avenir. — Ce qui est exigé ici, c'est l'aveu sincère des fautes, c'est-à-dire la confession, et puis l'accomplissement de la pénitence imposée. — Or, pour tout cela il me faut la grâce de Dieu, les lumières de Dieu ; je commencerai par les demander.

Mais une confession peut embrasser seulement le temps écoulé depuis la dernière réconciliation, ou remonter plus haut ; d'après cela, ce sera une confession générale ou une confession particulière. Donc :

2e Question. — Quelle confession vais-je faire ?

Cela dépend

A. De la nécessité. — Si j'ai fait de mauvaises confessions, il faut recommencer depuis la dernière bien faite. — Une confession a été mauvaise

a) Lorsque j'y ai caché volontairement un péché que je savais être mortel...

b) Lorsque je me suis confessé sans aucun repentir de tel ou tel péché mortel ou que, n'ayant que des péchés véniels à confesser, je n'ai eu de repentir d'aucun en particulier, ni même de leur nombre en général.

c) Lorsque je me suis confessé de péchés mortels, étant décidé *à l'avance* à ne pas accomplir la pénitence imposée. — Je puis savoir assez facilement où j'en suis relativement à ces trois cas.

B. De l'utilité. — Une petite revue peut être utile, surtout quand on veut commencer pour bon à servir Dieu... lorsqu'on fait sa Retraite annuelle.

C. De l'obéissance. — Si le confesseur me défend de faire une confession générale, quand même je la regarderais comme très utile, je dois me soumettre.

3e Question. — Quels péchés ai-je à confesser ?

Pour le savoir, il me faut examiner ma conscience : et comme cet examen de conscience est la préparation directe à la confession. indiquons ici quelles qualités il doit avoir. — Je dois m'examiner :

A. Avec ordre. — En parcourant

a) Les commandements de Dieu...

b) Les commandements de l'Église...

c) Les péchés capitaux...

d) (Pour des religieux.) Mes vœux. — Ensuite, je puis jeter un coup d'œil sur certaines règles, par exemple : celles de la modestie et du silence.

A chacun de ces points, je me demande si je n'ai pas péché, par action ou par omission, par parole, par désir, par pensée. Cela peut aller fort vite, car je serai souvent certain du premier coup qu'il n'y a rien eu contre tel ou tel point.

B. Avec soin.

a) S'il s'agit de péchés mortels, je dois m'en rappeler le nombre autant qu'il est possible ; s'il s'agit de péchés véniels, il suffit de faire connaître ce nombre globalement.

b) Si le péché mortel a des circonstances qui le changent de nature, il faut y faire attention. Ce soin doit être véritable ; cependant l'examen doit se faire

C. Sans inquiétude. — Dieu ne demande pas de nous l'impossible. Il suffit que nous nous connaissions humainement (Examen journalier).

Écueils : a) Prendre des tentations pour des péchés. Surtout dans les péchés de pensée (Distinction de S. Ignace).

b) Prendre des péchés véniels pour des péchés mortels (Trois conditions requises pour le péché mortel).

c) Vouloir se rappeler chaque péché *individuellement.* Il suffit de le connaître dans l'espèce.

4e — Question. — Qu'est-ce que je ne puis pas oublier ?

C'est de m'exciter à la contrition. — Elle comprend deux parties :

A. La douleur du passé. — Douleur qui doit être surnaturelle, universelle, souveraine. — Il faut s'exciter à la douleur en pensant à Dieu, etc.

Illusion. Confondre la douleur et le sentiment de la douleur. — On peut avoir l'un sans l'autre. Il y a des gens qui pleurent sans être tristes ; on peut être triste sans pleurer.

B. Le propos... — Volonté de mieux éviter le péché à l'avenir et *d'en prendre les moyens* (volonté surtout d'éviter l'occasion prochaine).

Illusions ; a) Confondre la velléité et la volonté.

b) Juger du propos par la conduite postérieure.

Cela est juste dans les péchés extérieurs (ordinairement) ; pas dans les intérieurs.

5e Question. — Comment dois-je me confesser ?

A. Avec ordre. — Comme j'ai fait mon examen.

B. Avec sincérité.

C. Avec simplicité. Disant les choses comme je les crois.

6e Question. — A quoi dois-je encore faire attention ?

A. A ne plus m'examiner quand le confesseur me parle.

B. A remplir ma pénitence sans scrupule ni inquiétude.

C. A remercier Dieu de ses bienfaits et à tâcher de me corriger avec sa sainte grâce.

CONFESSION.

Pœnitentibus dedit Deus viam justitiæ (Eccli. XVII, 20).

Exorde. — La confession n'est pas seulement le grand moyen que Dieu nous a donné pour obtenir la rémission de nos péchés ; elle est en même temps une puissante ressource pour avancer dans la vie spirituelle. De là vient que le démon met tout en œuvre pour nous éloigner du sacrement de pénitence, si nous nous en approchons rarement, et pour nous rendre peu utile la fréquentation de ce sacrement, si nous nous en approchons souvent. — Supposons donc ce dernier cas, et voyons comment nous devons *fréquenter utilement* ce sacrement. Par là même, ceux qui s'en éloignent trop, comprendront combien ils ont tort d'en agir ainsi.

I. — La confession est le grand moyen de se connaître.

La connaissance de nous-mêmes est le fondement de la vie spirituelle. Si nous n'avonçons pas, c'est que nous ne nous connaissons pas assez. Nous allons trop légèrement en avant, nous ne nous rendons pas suffisamment compte de ce que nous faisons. Eh bien ! si nous voulons profiter de la confession, cette connaissance nous sera donnée.

A. Que connaîtrons-nous ? — a) Nous connaîtrons nos fautes, quelle qu'en soit l'espèce ou la gravité. *b)* Nous connaîtrons nos passions et nos mauvais penchants ; car les fautes que nous commettons le plus fréquemment indiquent la source dont elles découlent. Si l'orgueil domine en nous, nous le saurons par ses manifestations, par les critiques, les murmures, les impatiences, les vanteries, etc. Si c'est la sensualité, nous le verrons à nos excès, à notre paresse. Si c'est la sensibilité, cela nous sera rendu évident à cause de nos préoccupations, de nos jalousies, de nos inquiétudes, etc., etc. Nous pouvons donc facilement,

par la confesslon, découvrir notre défaut dominant. *c)* Nous connaîtrons même nos travers, nos faiblesses, ce qui manque à notre caractère. Car tout cela se manifestera également et par la matière de nos confessions et par la manière dont nous agirons dans la confession et à l'égard du confesseur... Quelles connaissances précieuses nous pouvons donc trouver dans ce sacrement ! Mais pour cela, il faut vouloir.

B. Comment nous connaîtrons-nous ? — Pour nous connaître, il faut le vouloir, et il faut en prendre les moyens. Ces moyens sont :

a) L'examen de conscience. — Et pour que cet examen de conscience soit fructueux, quand il s'agit de la confession, il doit avoir été bien fait tous les jours ; sans cela on reste dans le vague, dans un *à peu près* qui ne produit rien de bon. — De plus, il doit distinguer les choses où il y a eu vraie volonté, des fautes qui ont échappé par inadvertance. — C'est assez faire comprendre ce qu'il faut penser de ces examens qui aboutissent toujours à la même ritournelle, de sorte que le confesseur sait d'avance le chapelet que l'on va défiler...

b) La parole du confesseur. — Si l'on a bien fait son examen et si l'on se confesse comme il faut, alors, sinon du premier coup, du moins au bout d'un certain temps, on parviendra à se connaître. Car le confesseur nous connaissant, et voyant que nous cherchons sérieusement à nous amender, à avancer dans la vertu, nous communiquera les remarques qu'il aura faites et qui seront le fruit de son expérience. — Cela suppose évidemment que nous ayons un confesseur stable et que nous lui ouvrions simplement notre cœur...

C. A quoi faut-il prendre garde ? — Ce qui précède doit être éclairci par l'indication des écueils à éviter :

a) Nous avons déjà signalé un écueil à éviter dans l'examen, c'est-à-dire la routine, le superficiel ; mais il faut éviter également l'excès contraire : la minutie, l'analyse microscopique de nos œuvres, de nos intentions, des

conséquences, etc... Tout doit se réduire à ceci : Quel mal ai-je fait ? Était-ce volontairement ?

b) Il faut éviter le jugement préconçu, consistant à se faire à l'avance une certaine idée de soi-même et à repousser *à priori* toutes les découvertes qui contrarient cette idée. Non, si l'on veut se connaître, il faut commencer par se persuader qu'on ne se connaît pas.

c) Il faut éviter d'entrer en discussion avec le confesseur. Vous avez confiance en lui, ou vous n'en avez pas. Si vous en avez, soumettez vous et croyez-le ; si vous n'en avez pas et cela pour des raisons que vous croyez bonnes, exposez l'état de votre âme à un autre. S'ils sont d'accord, taisez-vous et soyez sûr que vous avez tort. Mais ne croyez jamais que le confesseur ne vous comprend pas, car cela ne prouverait qu'une chose : c'est que vous avez trop peu d'esprit pour bien vous expliquer, et dans ce cas-là, vous avez à plus forte raison trop peu d'esprit pour vous conduire vous-même et pour l'emporter sur votre confesseur.

II. — La confession est le moyen de se purifier.

Nous aurions pu commencer par ce but de la confession, mais comme nous suivons l'ordre du temps et que la connaissance des péchés précède la rémission, nous avons mis celle-ci en second lieu.

La rémission des péchés ou la purification de la conscience est, nous le savons, le fruit du repentir et de l'humble aveu de nos fautes. Faisons quelques remarques sur ces points.

A. Le repentir ou la contrition. — *a)* N'oublions pas que la contrition, au moins imparfaite, est une partie essentielle du Sacrement. Sans contrition, pas de pardon. Inutile ici de dire que la contrition ne doit pas être sensible, qu'il ne s'agit pas de larmes, de soupirs, etc... Inutile aussi de faire remarquer que la confession n'est pas sacrilège,

parce qu'on n'a pas eu la contrition de telle faute vénielle en particulier. Il suffit de se rappeler que s'il n'y a pas de douleur, les fautes ne sont point pardonnées. *b)* Chaque fois que nous allons à confesse, excitons-nous à la *contrition parfaite*. Un moyen bien simple, c'est de considérer Notre-Seigneur en croix, de nous rappeler celle de ses souffrances qui est en rapport avec nos fautes, et de nous dire que nous avons causé cette souffrance. Cela suffira pour nous en faire repentir parfaitement ; et en visant ainsi à la contrition parfaite, nous serons tout à fait sûrs d'avoir au moins *l'attrition* ou contrition imparfaite requise.

B. L'aveu de nos fautes. — Cet aveu doit être humble et sérieux, fait avec le sincère désir de recevoir le pardon et de travailler à son amendement. Quand il s'agit de confessions de péchés mortels, nous savons ce qui est requis par rapport à l'aveu ; quand il s'agit de confessions fréquentes où l'on ne déclare ordinairement que des fautes vénielles, il est bon de faire attention à quelques précautions.

a) Voir toujours, même alors, dans le confesseur la personne de Dieu, se confesser à lui comme à Notre-Seigneur. De là naîtra le respect uni à la confiance ; il n'y aura ni petitesses, ni familiarités déplacées...

b) De même que dans l'examen, éviter la routine dans la confession. Omettre plutôt la déclaration des fautes dont nous ne sentons aucun repentir, aucun désir de nous corriger. Nous accuser de ce qu'il y a eu de vraiment saillant depuis la dernière confession. Nous en accuser d'une façon assez déterminée, pour que nous puissions nous humilier et que le confesseur puisse nous avertir... Cependant avec discernement et discrétion, de manière à ne pas raconter des histoires ou broder des romans...

c) Ne pas nous contenter d'accuser nos fautes, mais déclarer nos tentations, nos mauvais penchants, dès qu'ils prennent un caractère d'importunité, de ténacité parti-

culière. Il y a dans cette accusation triple avantage : nous nous faisons connaître, nous déjouons les ruses de l'ennemi et nous nous facilitons l'aveu des fautes, quand nous avons eu le malheur de succomber à la tentation. En agissant ainsi, nous serons toujours assurés du pardon, et nous n'aurons jamais d'inquiétudes sur nos confessions.

III. — La confession est le moyen de se corriger.

A. Évidemment, Dieu en instituant le sacrement de pénitence n'a pas seulement eu en vue la réparation du passé, mais aussi le progrès pour l'avenir. Et si nous avons un sincère désir de nous réformer, l'usage de ce sacrement est le moyen le plus efficace d'y parvenir. En effet :

a) L'aveu réitéré de la faute, quand elle est déterminée, produit en nous la honte et la confusion. Notre attention est fixée sur cette faute, et par la même nous prenons plus de soin de l'éviter. Mais là encore paraît la nécessité d'un aveu circonstancié...

b) On reçoit du confesseur les conseils pratiques dont on a besoin pour se corriger de son défaut. Ces conseils reçoivent une efficacité toute particulière de la qualité du confesseur... représentant de Dieu pour nous.

c) La grâce du sacrement opère dans le même sens ; car, ainsi que nous l'avons dit, la confession n'est pas seulement un moyen de pardon, mais de plus un moyen de correction.

B. Cependant, pour qu'il en soit ainsi, il faut, encore une fois, vouloir et prendre les moyens en conséquence.

a) Les confessions doivent être assez fréquentes pour que cet effet puisse être obtenu. La fréquence des confessions sera subordonnée aux défauts à corriger, cela va de soi ; mais on peut dire en général que des confessions clairsemées, mensuelles même, ne peuvent pas faire obtenir un résultat de véritable amendement.

b) Il faut que, dans la confession, on ait un but déter-

miné : l'extirpation de tel vice, la correction de tel défaut. L'idée générale de se purifier la conscience ne suffit pas...

c) Il faut, dans chaque confession, faire des propos pratiques. Pas trop nombreux ; un seul bon suffit ; pas trop longs : il s'agit seulement d'aller jusqu'à la confession suivante. De cette manière on se soutient, on travaille, on gagne, on réussit.

d) Il faut être généreux, constant et ne jamais perdre courage, malgré les chutes et les défaillances, malgré les difficultés. *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (Matth. x, 22).

Conclusion. — Considérer la confession comme un traitement dans une maladie... comme l'exercice du soldat... comme l'apprentissage d'un art, d'un métier difficile... Docilité, humilité, courage !

N. B. Dans une retraite, finir par se demander si l'on doit faire une confession générale.

SAINTE COMMUNION.

(FIN DE RETRAITE 1°.)

Qui manducat me, et ipse vivet propter me (Jo. VI, 58).

Exorde. — En faisant ces saints exercices, M. F., une pensée s'est fait jour dans vos esprits, un désir s'est allumé dans vos cœurs : Mener une vie nouvelle, une vie de plus en plus parfaite ; renoncer à tout ce qui vous avait séduit autrefois, pour vous attacher étroitement au service de votre Maître ; en un mot : *Vivre pour Dieu.* Et ce Dieu, auteur de ces bonnes inspirations, veut aussi en assurer la pratique. Dans le don excellent qu'il vous accorde aujourd'hui, il vous met à même d'exécuter vos résolutions.

Arrêtez donc avec moi vos regards sur cette faveur insigne et méditez avec moi les résultats que le Seigneur en attend.

I. — Grandeur de cette faveur.

A. C'est le don le plus excellent de la munificence de Dieu. — Voilà certes une vérité d'une incontestable évidence. Ce mot, *Qui manducat me*, est bien de nature à nous jeter dans la stupéfaction. Dieu crée le monde, il y sème les merveilles, il en fait le palais de l'homme. J'admire cette générosité toute royale... Dieu s'occupe de l'homme, il le destine à un bonheur infini, et par l'action continue de sa grâce le met à même de mériter ce bonheur. C'est beau, c'est digne d'un roi et d'un père... Pour sauver cet homme rebelle, Dieu se fait homme, il souffre et meurt ; c'est une bonté au-dessus de tout ce que nous pouvons apprécier. Y a-t-il quelque chose au delà ? — Oui, *Qui manducat me !* Cela dépasse tout ! Et Dieu lui-même ne peut aller au delà. Il ne nous donne rien de plus dans son Paradis. Seulement là, il se manifeste ; ici, dans l'Eucharistie, il se cache. Donc : *foi* et *admiration !*

B. C'est la preuve la plus consolante de la miséricorde de Dieu. — Cette munificence prend un caractère tout spécial, si on considère la personne en faveur de qui elle s'exerce. Non seulement cette personne ne mérite pas cette faveur, mais elle s'en est rendue positivement indigne ; elle a mérité les châtiments les plus sévères, et, malgré cela, Dieu veut se donner à elle. Il demande seulement qu'elle fasse ce qui est en son pouvoir pour opérer la réconciliation. Dès lors, dès que les péchés lui sont remis, il lui ouvre ses bras comme le père de l'Enfant prodigue, et le banquet où il célèbre le retour de ce fils ingrat est celui même où il donne sa chair en nourriture... Comment donc le doute serait-il possible sur le pardon accordé aux péchés ? Comment soupçonner seulement que le Dieu qui se livre ainsi à la bonne foi du pécheur, veuille encore

le frapper de ses foudres, s'il lui trouve un cœur contrit et humilié ? Par conséquent, *contrition* et *humilité*, mais animées par la *confiance*.

C. C'EST LE GAGE DU SECOURS dont nous avons besoin pour parvenir à la vie éternelle. — Notre-Seigneur nous a promis bien des fois que tout ce que nous demanderions à son Père en son nom, nous l'obtiendrions. Il nous a assuré qu'il serait avec nous jusqu'à la consommation des siècles ; il nous a dit de ne rien craindre du monde, parce que lui-même a vaincu le monde. Quelle que soit l'autorité de la personne qui promet, la promesse est bien plus stable, quand la personne donne un gage. Or, quel est ici le gage ? C'est la personne même qui promet... L'assurance augmente encore quand le gage est un moyen d'obtenir l'objet de la promesse. Mais comment n'en serait-il pas ainsi dans la divine Eucharistie, où la chair du Fils de Dieu vient s'unir à notre chair, où son âme vivifie notre âme ? Comment notre intelligence ne serait-elle pas éclairée, notre volonté raffermie, nos affections purifiées ? Comment n'aurions-nous pas la force de dompter nos passions, quand nous portons en nous cet Homme-Dieu dans lequel la partie inférieure est toujours parfaitement soumise à la partie supérieure, et celle-ci à la divinité ?... Telles sont les faveurs merveilleuses qui nous sont faites dans l'Eucharistie. Recevons-la donc avec *joie*, avec *espoir*, avec une confiance sans bornes, avec le désir sincère de coopérer à l'action de Dieu, afin de réaliser en nous les effets voulus par lui.

Ils sont compris dans cette parole : *Vivet propter me.* Tâchons d'en bien comprendre le sens et efforçons-nous de l'appliquer à toute notre existence.

II. — Résultats de cette faveur.

A. Vivre pour Jésus, c'est *agir*. — L'action, l'activité est le signe de la vie. Ne nous figurons donc pas une vie chrétienne sans travail, sans action. Ce travail, c'est, avant tout,

l'accomplissement de nos devoirs : devoirs d'hommes, de chrétiens, de citoyens ; ce travail, c'est le travail de la charité : nous devons communiquer aux autres les biens que Dieu nous a faits ; nous devons les soutenir et les aider.

Cette activité, c'est l'activité du zèle ; ne pas se contenter de soulager les corps, mais travailler pour les âmes ; les attacher à Dieu ou les ramener à lui... Si nous pratiquons cela, chacun suivant nos forces, nos moyens, notre position, suivant les circonstances, nous pourrons dire que nous vivons pour Jésus-Christ.

B. Vivre pour Jésus, c'est *souffrir.* — Mais dans notre misérable vie, telle que le péché originel l'a faite, la souffrance est inséparable de l'existence humaine. Quoi que nous fassions, nous rencontrerons la souffrance. Les mondains la rencontrent malgré eux, les chrétiens faibles la subissent avec peine ; les vrais disciples de Jésus *souffrent pour lui.* C'est là ce que nous devons faire.

a) Souffrir pour lui, c'est-à-dire, unir nos souffrances aux siennnes et les rendre méritoires par notre patience, par notre conformité à la volonté divine...

b) Souffrir pour lui, c'est-à-dire, souffrir en offrant nos douleurs pour la conversion des pécheurs, pour la propagation de la foi, pour l'exaltation de la sainte Église...

c) Souffrir pour lui enfin, c'est subir volontiers les souffrances que pourrait nous attirer notre fidélité à nos devoirs : braver le respect humain, ne pas reculer devant le travail, l'ennui, etc... ; en nous disant que « C'est pour Notre-Seigneur. »

C. Vivre pour Notre-Seigneur, c'est *combattre.* — *a)* Combattre pour le conserver. Car nous avons bien des ennemis qui veulent l'arracher de nos âmes. Si nous voulons le garder, il faut soutenir la lutte... Lutte souvent difficile, lutte continuelle... mais ne craignons rien, Dieu est avec nous !

b) Combattre pour sauvegarder son honneur et sa

gloire, l'honneur et la gloire de son Église. Nous devons être les défenseurs, les champions déclarés de cette double gloire.

Oh ! qu'il serait beau de voir ainsi les chrétiens vivre pour Jésus-Christ ! Ce serait le commencement d'une vie plus parfaite encore, de celle que l'Apôtre nous indique par ces mots : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus...* (Gal. II, 20.)

Péroraison. — Allons, M. F., courage ! Travaillons à parvenir à cet idéal. Et le moyen, le moyen efficace entre tous, vous le connaissez : l'Eucharistie, toujours l'Eucharistie...

Oui, revenez souvent recevoir votre Dieu dans l'Eucharistie, et ce Dieu vous apprendra à travailler, à souffrir, à combattre pour lui. Recevez-le souvent, et il vivra en vous... Quand vos travaux, vos douleurs, vos combats seront passés, vous mourrez, c'est-à-dire que vous quitterez ce monde pour aller retrouver Dieu, non plus caché sous les espèces sacramentelles, mais découvert et sans voiles ; et c'est là enfin, dans cette bienheureuse éternité, que vous vivrez pour Dieu, avec Dieu et à jamais en Dieu !

SAINTE COMMUNION.

(FIN DE RETRAITE 2°.)

Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum antequam patiar (Luc. XXII, 15).

Ce sont ces paroles que Notre-Seigneur prononça dans la dernière Cène, avant d'instituer le Très Saint Sacrement de l'Autel ; et il me semble qu'il les adresse maintenant à chacun d'entre nous... *Desiderio desideravi.* Méditons-les ensemble avant cette communion.

I. — Desiderio desideravi.

Pourquoi, ô mon Sauveur, pourquoi ce désir violent ? Pourquoi avez-vous tant désiré cette Pâque ?

O mon enfant, parce que c'est une Pâque, c'est un repas où je vous montre ma miséricorde. Oh ! si vous saviez combien j'aime à pardonner ! Mais les hommes ne veulent pas de ma miséricorde. Ils s'en vont dans les chemins de l'iniquité : j'ai beau les appeler, ils ne répondent pas à ma voix... Vous aussi, mon enfant, vous vous étiez éloigné de moi... je vous ai appelé si longtemps, et vous avez résisté ! Mais enfin, vous êtes venu. Et j'ai pu vous pardonner ! Et j'en suis heureux...

Vous êtes venu. C'est donc le repas de la réconciliation... N'est-ce pas, mon enfant, vous vous repentez de ce que vous avez fait ? Vous n'y aviez pas trouvé le bonheur ; vous avez été inquiet, bourrelé de remords... Maintenant, vous êtes heureux, tranquille... — Oui, mon Dieu, je me repens, je suis triste d'avoir offensé un Dieu si bon...

Eh bien ! que ce banquet soit donc le banquet de l'amour. Vous me témoignerez le vôtre en changeant de vie, en venant souvent vous asseoir à cette table, en tâchant de vous rendre digne d'une faveur si signalée... Car Celui que vous allez recevoir, c'est votre Dieu, votre Créateur... mais c'est aussi votre Père ! — Oui, mon Dieu, je le crois... Je sais bien que je suis indigne d'approcher de vous ; mais votre bonté me rassure. Oh ! je vous aime, Seigneur ; je vous aime, ô petit enfant de Bethléem ; je vous aime, ô victime offerte sur le Calvaire ; je vous aime, ô Dieu de l'Eucharistie... Dites, Seigneur, que puis-je faire pour vous ?

II. — Antequam patiar.

Et il me semble, M. F., trouver la réponse dans la circonstance même où parle Notre-Seigneur, et dans les paroles qu'il ajoute : *Antequam patiar !* L'Eucharistie, c'est une préparation à la souffrance ! — Ah ! nous savons ce

que le divin Maître a souffert après avoir institué le banquet eucharistique.

a) Souffrances de la part de ses disciples... Abandon, trahison... Moi aussi, j'aurai à souffrir de la part des hommes... à cause des hommes...

b) Souffrances dans son honneur... Anne, Caïphe, Hérode... Moi aussi, je puis m'attendre à la calomnie, à la médisance...

c) Souffrance dans son corps... N'aurai-je pas de maladies ?...

d) Souffrances de l'âme, abandon sur la croix. Ce sont les souffrances les plus terribles. Et pourtant, je puis m'y attendre... J'aurai du moins toujours des difficultés à vaincre...

Mais aussi, dans l'Eucharistie, je trouve la force contre toutes ces douleurs. C'est précisément pour cela que Jésus-Christ l'a instituée au moment de commencer sa passion... Maintenant donc que nous allons le recevoir, demandons-lui tout ce dont nous avons besoin... pour nous, pour nos amis... pour le Souverain Pontife, etc...

Péroraison. — Et un moment viendra où nous recevrons la Sainte Eucharistie pour la dernière fois. Oh ! puissions-nous dire aussi alors : *Desiderio desideravi,* et encore : *Nonne oportuit hæc pati Christum et ita intrare in gloriam suam ?*

CLOTURE DE MISSION.

Exorde. — *Et nunc commendo vos Deo et verbo gratiæ ipsius* (Act. Ap. xx).

Les voilà donc passés, M. F., ces jours de salut et de bénédiction ! Que vous dirai-je en terminant ces exercices ? Dirai-je que j'ai été heureux de votre assiduité, consolé

par votre zèle, touché de votre pitié ? Dirai-je que Dieu a béni vos efforts et exaucé vos prières ? — Non, je n'ai pas besoin d'exprimer ces sentiments. Votre conscience vous rend témoignage à vous-mêmes. Nos sentons nos cœurs battre à l'unisson ; et des vôtres comme du mien s'échappent des accents de reconnaissance envers le Seigneur. Aussi, c'est à ce Dieu que je vous recommande en finissant : à ce Dieu qui nous a envoyés et dont la grâce a opéré tant de merveilles. *Et nunc commendo vos Deo.*

Mais, en partant, je désire résumer en quelques mots faciles à retenir les principaux conseils que je vous ai donnés. Je les comprendrai en trois sentences que je voudrais voir gravées au fond de vos âmes. En voici la première.

I. — Respectez-vous vous-mêmes.

Je commence par vous, par ce qui doit vous toucher de plus près, et ne vous étonnez point de cette parole ; ce n'est pas une parole d'orgueil. Je ne vous dis pas : Estimez-vous vous-mêmes, mais : *respectez-vous !* — Oh ! si vous saviez respecter ce qu'il y a de respectable en vous, le respecter partout et toujours, et le faire respecter des autres !

A. Ce qu'il y a de respectabie en vous, c'est la ressemblance de Dieu ! Vous êtes des hommes, des hommes intelligents et libres... L'homme se respecte-t-il, quand il s'abrutit ? quand il noie sa raison dans l'ivresse ? quand il s'abandonne à la colère comme un animal furieux ? quand il se vautre dans la fange de la débauche ? — Se respecte-t-il, quand il se laisse gouverner par les autres, conduire par le respect humain ?... — Se respecte-t-il, quand il partage les propos des libertins ? quand il répète comme eux : « Il n'y a point d'âme et, quand on est mort, tout est mort ? »

Ce qu'il y a de respectable en vous, c'est la grâce de Dieu, ce don excellent qui vous fait héritiers du royaume

éternel ! Ah ! si vous la respectez, cette dignité, vous ne vous exposerez pas aux dangers, si nombreux aujourd'hui, de perdre ce don précieux !...

B. Mais il faut vous respecter *partout et toujours.* — Partout : seul... avec le monde .. dans l'église... — Toujours : même après une chute. Le sentiment du respect de vous-mêmes peut concourir à vous faire sortir de votre malheureux état.

C. Il faut vous *faire respecter.* — Combien souvent on se trompe sur le moyen d'y réussir ! Se faire respecter, c'est maintenir vis-à-vis des autres cette dignité d'homme et de chrétien que l'on possède en soi ; c'est défendre contre tout assaillant ouvert ou caché, violent ou rusé, ce trésor de la grâce qui nous est confié... Nous ne nous faisons respecter que par la fermeté, la dignité...

L'entendez-vous, femmes chrétiennes ? L'entendez-vous, jeunes filles ?...

L'entendez-vous, jeunes enfants, exposés dans les ateliers, dans les compagnies, à tous les assauts de la débauche ?...

Respectez-vous donc, M. F., et faites-vous respecter ! Vous le comprenez déjà, ce respect seul écarterait de vous une foule de péchés ! Mais ce sentiment ne suffit pas ; il pourrait même, s'il était exagéré, vous porter à un isolement dangereux et coupable. J'ajoute :

II. — Aimez-vous les uns les autres.

C'était le mot de l'apôtre saint Jean, du disciple bien-aimé de Jésus ; il le répétait presque continuellement : *Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.* Et je vous le dis aussi, à vous tous : *Aimez-vous* les uns les autres, d'après l'ordre établi par Dieu. Aimez-vous, en montrant votre charité suivant la règle prescrite par Dieu.

A. Suivez l'ordre établi par Dieu : Aimez, avant tout, ceux qui vous sont unis par des relations nécessaires, par

les liens du sang, de la cohabitation, etc... Ne l'oubliez jamais, c'est au sein de la famille, c'est près du foyer domestique que vous goûterez vos meilleures, vos plus pures joies. Vous pourrez trouver ailleurs la dissipation, le tourbillon du plaisir ; nulle part vous ne trouverez la même satisfaction du cœur. Mais, pour cela, il faut vous aimer les uns les autres, vous, avant tout, qui composez une même famille, un même ménage...

Et pour aimer, il faut se supporter, se pardonner, se soutenir. — Sans support mutuel, impossible d'entretenir la bonne harmonie. Ne vous le dissimulez pas : tous vous avez vos défauts ; chacun de vous comme tous les autres. Si l'on ne supporte rien, si l'on ne pardonne rien, l'existence devient un tourment continuel. — Vous êtes forcés, dans les relations extérieures, de supporter les défauts d'autrui : ne cherchez pas à vous venger en quelque sorte de cette contrainte sur les personnes avec lesquelles vous vivez continuellement.

B. Aimez-vous les uns les autres, maîtres et domestiques, supérieurs et inférieurs. Sachez comprendre la position que Dieu vous a faite. Ne cherchez pas, par des moyens violents, illégitimes, à changer la nature de vos relations ; elles sont établies par la divine Providence...

C. Aimez-vous les uns les autres, tous, qui que vous soyez, d'après cet ordre venu de la nature et gravé au fond de tous les cœurs : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît » — et : « Faites à votre prochain tout le bien que vous vous désirez à vous-même. »

Oh ! l'amour du prochain, c'est le moyen le plus puissant d'adoucir les épreuves de la vie, de rendre cette vie douce et agréable.

Mais, pour qu'il atteigne ce but, il doit être uni au premier sentiment qne nous avons recommandé : le respect de vous-mêmes ; et il doit être subordonné à un troisième devoir dont il me reste à vous entretenir.

III. — **Servez Dieu.**

M. F., en vous bornant à suivre les deux premiers conseils que je vous ai donnés, vous serez, je le veux bien, d'honnêtes gens, des hommes respectables; mais, comme je vous l'ai dit, vons ne serez pas des chrétiens, c'est-à-dire, vous n'aurez rien fait pour votre éternité. Je vous le répète donc : Il faut par-dessus tout *servir Dieu*.

A. Servez Dieu ! *Vous le devez !* Vous le devez pour obéir à la loi de notre nature, pour assurer votre bonheur éternel, pour éviter les châtiments réservés aux serviteurs négligents et paresseux.

B. Servez Dieu, et vous assurerez votre bonheur sur la terre. Ayez soin de consacrer à Dieu le jour qu'il s'est réservé ; ayez soin de vous abstenir des aliments qu'il a défendus pour certains jours. Vous sentirez votre vie devenir plus noble en devenant chrétienne... *Servire Deo regnare est.*

C. Servez Dieu, en servant l'Église qu'il a établie pour tenir sa place ; en aimant et en vènérant le Souveraln Pontife... en respectant les prêtres...

D. Servez Dieu, en vous résignant à votre position, en acceptant les arrêts de la Providence...

E. Et ne vous contentez pas de ce service personnel. Si vous avez sur les autres quelque influence — et qui n'en a pas ? — servez-vous de cette influence pour propager le règne de Dieu... Servez Dieu et faites qu'on le serve ! En empêchant le mal, en portant les autres au bien, en exerçant la charité, en travaillant à la propagation de la Foi...

F. Par-dessus tout, servez Dieu *en le priant*. En le priant directement, en le priant par l'intermédiaire de ses saints, par l'intermédiaire de Marie !...

Péroraison. — Et maintenant, M. F., je termine par ce salut que nous nous adressons si souvent au moment d'une longue séparation : Adieu !

Comprenez-vous bien ce terme : A Dieu !

A Dieu tout ce que nous sommes : pensées, paroles, actions, affections...

A Dieu tout ce qui nous intéresse : le soin de notre santé... de notre honneur... de notre vie... de notre âme...

A Dieu la disposition de notre vie, toutes les vicissitudes de notre existence... à Dieu le soin de nous défendre, de nous soutenir, de nous guider, de nous faire persévérer. A Dieu notre mort ! A Dieu de nous réunir un jour !... Pour nous retrouver, pensons à Dieu !...

RENOUVELLEMENT DE MISSION.

INSTRUCTION SUR LA RECHUTE.

Memor esto unde excideris... et prima opera fac. Retournez à vos bonnes œuvres d'autrefois (Apoc. II, 5).

Exorde. — Me voici de nouveau au milieu de vous, M. F.; et me rappelant l'état où je vous trouvai quand je vous rencontrai tout d'abord, et celui où je vous laissai après qne les eaux de la grâce eurent purifié vos âmes, je me demande en quel état je vous retrouve maintenant. — Oh ! sans doute beaucoup ont persévéré... Mais n'y en a-t-il pas auxquels Notre-Seigneur peut dire : *Habeo contra te quod priorem fervorem reliquisti ?...* « L'homme ennemi » n'est-il pas venu semer l'ivraie au milieu du bon grain que le Père de famille avait déposé dans vos cœurs ?

Il serait bien étrange qu'il n'en fût pas ainsi pour quelques-uns. — Je viens donc appeler votre attention sur l'état actuel : encourager, consoler, guérir ; et pour cela, réfléchissons ensemble aux *causes* de la rechute et aux *remèdes* qu'il convient d'y apporter.

I. — Causes de la rechute.

D'abord, entendons-nous bien sur le mot « rechute. » Il ne s'agit pas d'une faiblesse ou faute passagère, d'un malheur, aussitôt réparé que souffert ; il s'agit du retour à la vie précédente, soit par un retour complet, soit qu'il n'y ait qu'une tendance accompagnée de négligences graves et multipllées. C'est ce dont nous devons rechercher les causes.

A. La présomption. — C'est toute une histoire que celle de notre pauvre cœur dans ses misères intimes et dans sa lutte contre le démon, ennemi acharné de son salut. — Il a fait, ce pauvre cœur, l'expérience bien triste de sa faiblesse, et malgré cela il est plein de confiance en lui-même. Quand il a bien commencé, il croit qu'il n'a plus rien à craindre. De là, au commencement d'une conversion, grande ferveur. On prie, on prend tous les moyens... Cela marche, on est content de soi ; on se persuade que tout va bien... En même temps, sans presque s'en apercevoir, on se néglige. La ruine se prépare. Puis vient la seconde cause :

B. Les chutes. — On fait une chute et on se relève, puis encore une et encore une. Déjà les moyens de résistance sont affaiblis ; les chutes se multiplient : ce sont des colères, des désobéissances (impuretés, ivrogneries)... De ces chutes naît le découragement. On se dit : « Je ne saurais jamais me corriger... c'est inutile. » A ce découragement vient se joindre le désir de se satisfaire, de trouver ailleurs des consolations qu'on ne goûte pas dans l'observance de ses devoirs.

C. Les affections. — Alors on ouvre la porte aux affections de la terre. Non pas immédiatement aux affections coupables et criminelles, mais aux affections sensibles, légères, inconsidérées. Dès lors, dégoût des choses saintes, dégoût de cette vie régulière que l'on avait commencée. Conversations frivoles, fréquentations mondaines, plaisirs bruyants et énervants. Où sont maintenant les bonnes

résolutions que l'on avait formées ? Où sont les leçons qu'on a reçues au confessionnal, etc.? On s'en aperçoit, mais au lieu de revenir sur ses pas, on s'enfonce de plus en plus. Et enfin, vient

D. La léthargie, — cette espèce d'apathie qui accompagne le péché et que le démon tâche d'entretenir, en disant : « Mais en définitive, vous n'êtes pas si mal ; c'est à peu près la même chose qu'auparavant ! D'ailleurs, impossible de retourner à cette ferveur première. » Alors, on reste, on s'enfonce de plus en plus.

E. Cependant quelqu'un dira : « Il n'y a chez moi rien de tout cela, et cependant je ne suis plus le même. » Il peut y avoir, je le sais, une cause toute naturelle de cette diminution de ferveur : la mobilité de notre nature, le peu de consistance de nos impressions...

Voilà les causes de l'attiédissement et des rechutes ; voyons les remèdes.

II. — Remèdes contre la rechute.

A. Commençons par le remède le plus naturel. Il correspond à la cause la plus naturelle des rechutes, qui est l'oubli. Eh bien, pour remédier à cette cause il faut réveiller les souvenirs, raviver les impressions. C'est ce que nous allons faire maintenant. Disons-nous donc bien que les vérités sont restées les mêmes depuis que nous les avons méditées ensemble. Ce ne sont pas elles qui ont changé, c'est nous ! Donc rappelons-nous bien les méditations sur le péché, sur l'enfer, sur la mort... Cette mort qui peut nous surprendre demain, que dis-je ? aujourd'hui, cette nuit !... Cela est vrai, toujours vrai ! Et quelle en sera la conclusion ?

B. La conclusion première, c'est qu'il faut secouer cette léthargie par un effort généreux. Il faut de nouveau renoncer au péché et à toutes ses séductions ; et pour l'ôter de notre cœur, recourir au grand moyen que Notre-Seigneur lui-même a établi : faire une bonne confession !

Ah ! j'en suis bien sûr, ce mot ne vous effraie pas ; vous avez appris déjà par votre expérience combien il est doux de décharger son cœur auprès du ministre de Dieu... Ne croyez pas qu'il en sera autrement cette fois-ci. Confiance !... Et puis, de nouveau, la main à l'œuvre !

C. Encore une fois, je ne vous le dissimulerai pas : il pourra vous en coûter, car ces affections que vous avez formées vous tiendront au cœur ; c'est un sacrifice que Dieu vous impose. Le lui refuserez-vous ? Il s'est montré si bon, si généreux ; il vous demande cet effort. Allons courage !

D. Oui, courage ! Vous devez en avoir malgré vos chutes, malgré votre infidélité. Ah ! que vous disions-nous à la fin de la Retraite ? Jamais de découragement, jamais, jamais ! Nous le répétons maintenant. Vous avez peut-être eu une leçon d'expérience, de triste expérience. Relevez-vous ! Courage de nouveau pour résister aux tentations ! Mais le courage, comment le soutiendrez-vous ? Ah ! M. F., je vous ai déjà indiqué le moyen, et peut-être l'avez-vous négligé !... L'Eucharistie, voilà la grande source du courage ; l'Eucharistie ! Ne l'oubliez plus jamais ; c'est le complément de la confession !

E. Et avec tout cela, de nouveau, défiance de vous-mêmes ! Défiance appuyée sur ces nouvelles chutes que vous avez eu le malheur de faire et qui vous imposent un surcroît de précautions !

Péroraison. — M. F., si je vous invite à venir à Dieu, c'est surtout au nom du bonheur que vous avez goûté lors de votre conversion. Ce bonheur, vous pouvez le goûter encore. Le voulez-vous ? remettez la main à l'œuvre : *Prima opera fac !*

POUR GRANDS PÉCHEURS.

I. — OBJECTIONS CONTRE LA CONVERSION.

Exorde. — *Convertimini et agite pœnitentiam ab omnibus iniquitatibus vestris* (Ezech. XVIII, 30).

M. F.. vous avez entendu les grandes vérités de la religion. Et la grâce, je n'en doute pas, a frappé à la porte de votre cœur. Le remords s'est éveillé, et vous vous êtes dit : « Je dois me convertir ! » Mais cependant, une lutte s'élève ; d'autres voix se font entendre dans votre âme. Et Dieu m'envoie, dans sa bonté, pour vous éclairer à cette heure solennelle. — La voix que quelques-uns entendent leur dit : « Ne te convertis pas. » Et pourquoi ?... Eh bien ! je vais appeler ici, devant vous, le démon, qui vous tient ce langage, et je vais le confondre. — Il vous parle du passé ; il vous parle de l'avenir.

Autrement. Cette nuit, le démon a tenu conseil, et il s'est dit : « Ces âmes vont-elles m'échapper ? Non. » Et il a envoyé ses suppôts. Mais vos anges gardiens ont demandé à Dieu : « Seigneur, périront-ils ? Seront-ils séduits ? » Et Dieu a dit : « Non. J'enverrai le missionnaire confondre le démon. » Le démon vous parle etc. *comme plus haut.*

I. — Objections tirées du passé.

A. J'ai commis de trop grands péchés ! — Citez-moi un seul péché que Dieu ne *puisse* pas pardonner. Citez m'en un seul qu'il ne *veuille* pas pardonner. — Écoutez comment il parle dans son Écriture sainte : « Revenez ; quand même vos crimes vous auraient rendus rouges comme l'écarlate, je vous rendrai blancs comme la neige. »

Citez m'en un que Dieu *n'ait* pas pardonné. — Impudique (Marie-Madeleine, saint Augustin). — Blasphémateur (saint Paul). — Meurtrier, adultère (David). — Voleur (Zachée)... Eh bien ! moi, je vous en citerai un : le désespoir (Judas)... et ce n'est pas le déicide. Car saint Pierre prêche aux Juifs coupables de ce crime, il les exhorte à se convertir ; ils le font et se sauvent...

B. Mes crimes sont trop nombreux ! — Et que coûte-il de plus à Dieu pour vous les pardonner ? — Écoutez ce que Jésus-Christ répond à saint Pierre : *Usque septuagies septies !* (Matth. XVIII, 22.) — Et voyez comment il a agi envers les Juifs !... D'ailleurs, si vos péchés sont déjà nombreux, est-ce une raison d'en ajouter un autre qui serait énorme, le désespoir ?

C. Il y a trop longtemps ! — Et c'est pour cela que vous voulez attendre encore et vous damner ? Ah ! s'il y a longtemps que vous vivez mal, il y a longtemps aussi que Dieu vous cherche, vous attire, vous tend les bras : vous serez d'autant mieux venu. — Le seul véritable « longtemps » c'est l'éternité ; et celui-là, il faut vous l'assurer.

EXEMPLE. — Vieux restaurateur malade à Paris. Il est soulagé par une première potion... Sa femme lui parle de confession ; il lui brise une tasse sur la poitrine. Le médecin veut l'abandonner. — « Mais que devrais-je donc faire ? — Vous confesser ! » — Le malade alors tire de dessous son oreiller un couteau qu'il destinait à tuer le prêtre, le remet au médecin et fait appeler le vicaire de Saint-Jacques. Il se confesse à lui, mais il n'ose communier que lorsque le confesseur l'a assuré de la miséricorde de Dieu. — Puis il fait appeler deux voisins, déclare en leur présence que, en septembre 1792, il a tué dix-sept ecclésiastiques... Il demande pardon à genoux et meurt les lèvres collées sur le crucifix...

D. Mais, je ne saurais pas me confesser ! — Soyez tranquille : le confesseur vous aidera... Et cela sera-t-il plus facile plus tard ?...

Mais j'en vois d'autres, chez qui le démon tient un autre langage. Il leur parle de l'avenir, et il leur dit :

II. — Objections tirées de l'avenir.

A. Si vous vous convertissez, il faudra changer de vie, et c'est ennuyeux. — Et moi, je vous demande *a)* Si vous êtes heureux, étant comme vous êtes maintenant... Dans la nuit, dans la solitude, quand il tonne, êtes-vous tranquille ?

b) « C'est ennuyeux d'être vertueux. » 1. Sera-ce plus agréable d'être en enfer ? L'enfer vous a été décrit dans la méditation ; qu'en pensez-vous ?

2. Vous croyez que c'est ennuyeux. Qu'en savez-vous ? — Ou bien vous n'avez jamais été vertueux, et alors je vous défie de me dire ce que c'est ; ou bien vous l'avez été, et alors, dites-moi, quel temps a été le plus heureux ? Rappelez-vous votre première communion... Ce temps peut revenir...

B. Si vous vous convertissez, vous retomberez ; vous confesser est donc chose fort inutile.

a) Si vous vous lavez, vous vous salirez encore après, c'est inutile... Si vous mangez, vous aurez encore faim après, c'est inutile... Quel raisonnement !

b) Pourquoi retomberez-vous ? — Parce que vous ne prendrez pas les moyens, parce qu'à la première rechute vous vous découragerez et que vous ne voudrez pas vous relever... Comment un patineur apprend-il à patiner ? C'est en tombant souvent et en se relevant tout autant de fois...

c) Ne vous découragez pas ; vos chutes seront moins lourdes, moins fréquentes, et vous triompherez.

C. Eh bien, soit ! mais plus tard ! — Ah ! malheureux mot !

a) Qui vous assure cet avenir ?... *b)* Et quand serez-vous mieux disposé que maintenant ?

EXEMPLE. — Un jeune mondain, raconte saint Antonin, demandait chaque jour à Dieu la grâce de ne pas mourir sans

être averti. Un ange lui apparut et le lui promit. — De là, audace dans le vice. Un jour la fièvre le prend. « Confessez-vous, disent les parents. — Ce n'est pas mortel. » Ses amis et le médecin le pressent... « Il n'est pas temps ! » Le prêtre insiste. — « Je suis trop accablé maintenant. » L'ange apparaît : « Vous allez mourir sur l'heure ! — Mais je n'ai pas été averti ! — Comment ! et les parents, et les amis, et le médecin, et le prêtre ? » Il meurt en désespéré.

Péroraison. — Nous ne ferons pas ainsi ; nous irons nous jeter aux pieds de Jésus. Il nous accueillera, et nous trouverons dans ses bras une paix ineffable.

II. — CONVERSION.

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra (Ps. XCIV).

Exorde. — Il est, M. F., dans la vie de l'homme des moments critiques, des moments d'hésitation et de trouble. Ce trouble et cette agitation tiennent quelquefois à des circonstances purement extérieures ; mais d'autres fois aussi ils pénètrent jusqu'au plus profond de l'âme. Dans ce dernier cas, ils ne proviennent pas de quelque perturbation survenue dans la santé, dans la fortune, dans le crédit ; ils proviennent de l'état même de notre conscience. Ces moments de trouble sont ordinairement le signe d'un grand travail intérieur, travail dont le résultat doit être important pour le bonheur éternel et même pour le bonheur temporel de l'homme.

On se trouve ordinairement dans une situation pareille vers la fin d'une Retraite, d'une Mission. Il s'agit, pour les bons, de devenir plus fervents ; pour les tièdes, de se réchauffer ; pour quelques pécheurs, de se convertir. Eh bien ! pour que ces moments produisent le résultat que

Dieu voudrait en voir sortir, il faut bien considérer les éléments qui sont en présence dans cette espèce de lutte intérieure, afin que de cette considération naisse une décision salutaire.

Les trois éléments qui s'agitent en nous, sont : la *grâce* de Dieu, la *faiblesse* de la nature et l'*astuce* du démon. Examinons-les tour à tour.

I. — Grâce de Dieu.

Oui, M. F., dans ces circonstances, il est une action de Dieu que nous ne pouvons pas méconnaître.

A. La grâce de Dieu *stimule*. Elle stimule par le remords, elle stimule par la crainte, elle stimule par le souvenir.

Le *remords* s'est réveillé. Il était peut-être assoupi depuis longtemps, on ne sentait plus ces tourments de la conscience que l'on avait éprouvés autrefois ; les voilà qui surgissent de nouveau : « Qu'as-tu fait, malheureux ? Dans quel état te trouves-tu ? Tu es l'ennemi de Dieu. »

La *crainte* se joint au remords. « Ah ! si tu mourais ! Si cette nuit était la dernière de ta vie ! L'enfer, l'enfer serait ton partage ! Tu as beau vouloir en infirmer la réalité : si c'était ainsi ! »

Et puis viennent *les souvenirs*. Les souvenirs du passé, des premières années de la jeunesse, du bonheur dont on jouissait dans l'innocence ; souvenir des parents, des premières affections, si pures, si douces, de la paix que l'on trouvait dans la vertu, dans la ferveur... Tout cela dit à l'homme : « Lève-toi ! » C'est l'aiguillon.

B. La grâce de Dieu *promet*. Elle promet le pardon. — Car, pour se relever, il faut se porter vers celui que l'on a offensé. On aurait peur, peut-être ! La grâce de Dieu est là pour dire : Ne craignez rien, tout vous sera pardonné ! Le Dieu que vous avez offensé est le Dieu de miséricorde. Il a promis qu'il exercerait sa bonté envers tous ceux qui se confient en lui. Il n'y a point de crimes dont on ne puisse obtenir la rémission ; il n'y a point de limites au

pardon. Quel que soit le nombre des iniquités, elles seront effacées par le repentir, si le repentir est sincère. Le Dieu auquel vous devez revenir, est le Dieu qui est mort sur la croix, celui qui s'est représenté lui-même sous les traits du père de l'Enfant prodigue... Allez donc et jetez-vous entre ses bras. Il vous attend !

C. Mais peut-être y a-t-il dans l'âme abattement, découragement. La grâce de Dieu *encourage!* — On se demande si l'on pourra se convertir, devenir vraiment fervent. Et la grâce répond au fond du cœur : « Oui ! Ne pourriez-vous pas ce qu'ont pu tant d'autres ? » *An tu non poteris quod isti et istæ ?*

II. — Crainte de la nature.

Telle est, M. F., la voix de la grâce. Qui de nous ne l'a sentie en soi remuer les fibres de son cœur ? Mais il ne suffit pas d'un désir de conversion : il faut en venir à l'exécution de ce bon désir ; il ne suffit pas de recourir à la miséricorde de Dieu : il faut s'appliquer cette miséricorde, en ayant recours au moyen institué par Jésus-Christ lui-même. Ici, vient pour certains hommes se dresser devant eux un épouvantail qui les fait reculer : la confession ! La nature crie : « N'avance pas, ne te convertis pas ! Il faudrait te confesser ! » M. F., l'homme raisonnable ne se laisse pas ainsi arrêter par une impression. Quand un cheval a peur d'un obstacle, on le force à s'en approcher et à le considérer de près. Quand un enfant s'effraie de ce qu'il croit un fantôme, on lui fait toucher l'objet qui causait sa crainte, et on le rassure, en lui montrant que ce qui l'effrayait n'est rien. Agissons de même avec la nature ; montrons-lui que sa crainte est illusoire et qu'elle-même en est la seule cause.

A. Crainte illusoire. — Car enfin, il n'y a que trois choses qui puissent effrayer dans la confession : le regret qu'il faut avoir de ses fautes, l'aveu qu'il faut en faire, la correction qu'il faut promettre. Je ne parle pas de la pénitence

ou satisfaction. La craindre, serait par trop ridicule. De quoi donc a-t-on peur ?

a) Du regret d'avoir offensé Dieu, d'avoir mérité l'enfer, de s'être fermé le ciel, de s'être couvert de la lèpre du péché ? Mais ce regret est au fond de nos âmes, il se nomme le remords, et il nous a déjà bien tourmentés. Pour l'étouffer, nous avons dû multiplier nos iniquités, nous endurcir le cœur, et nous n'avons pas encore réussi ! Or, par la confession, nous allons changer cette amertume en douceur.

b) De l'aveu ? — Sans doute, cet aveu peut avoir parfois quelque chose de pénible, mais ne le prenons-nous pas du mauvais côté ? Considérons donc : 1° que cet aveu doit nous obtenir le pardon, c'est-à-dire la guérison de nos maux. Est-il un malade qui trouverait trop dur, pour se guérir d'une plaie, de la montrer au médecin, quelque dégoûtante qu'elle fût ? Au contraire, plus il en souffre, plus il s'empresserait de la découvrir.

Considérons 2° que cet aveu doit nous rendre le repos. Nos péchés sont un poids qui accable notre conscience. Naturellement, lorsque quelque chose nous gêne, nous cherchons un confident à qui nous puissions confier nos douleurs. Et ici, Dieu nous donne le confident le plus charitable, le plus discret, le plus capable de nous aider, et nous serions effrayés !

c) De la correction ? — Mais confession ou non, il faut nous corriger, sous peine de nous damner. Certainement, il peut y avoir un sacrifice à faire, une liaison à rompre, un plaisir à abandonner ; mais n'est-ce rien de retrouver la paix du cœur, de ne plus craindre la mort, de regarder sans trembler le moment où nous paraîtrons devant la justice divine ?

Et puis, ne nous forgeons pas d'autres terreurs : ne nous disons pas : « Comment soutenir la lutte ? Comment persévérer ? » Il ne s'agit que d'avoir bonne volonté, de commencer. Le reste viendra après : ne nous en inquiétons pas !

B. Crainte dont la nature même est cause. — En effet, d'où vient-il que nous avons peur de la confession ? De trois choses, pour lesquelles nous méritons de justes reproches et qu'il ne tient qu'à nous de faire disparaître :

a) De ce que nous ne nous confessons pas assez souvent. — De là vient la crainte, la difficulté dans l'examen, etc. Nous sommes comme des enfants qui sont malpropres et qui deviennent crasseux, parce qu'ils ont peur de l'eau. Une fois qu'ils sont habitués à être propres, c'est pour eux un plaisir que de se laver...

b) De ce que nous nous confessons mal. — Nous nous confessons pour la forme, sans chercher à nous corriger ; et de là vient que nos confessions ne nous laissent pas de repos. Je comparerais ces confessions à une opération chirurgicale, — par exemple, au remboîtement d'un os, — mal faite. Dans ces cas-là, on a plus mal qu'auparavant.

c) De ce que nous n'avons pas assez de confiance dans notre confesseur. — Nous nous plaignons peut-être de lui, nous trouvons qu'il est dur, brusque. Mais n'est-ce pas notre faute ? Nous nous présentons à lui de temps en temps, alors qu'il est accablé, à Pâques, à une grande fête ; nous nous confessons d'une manière telle quelle ; il ne sait pas à quoi s'en tenir sur nos dispositions. Je mets en fait que le pénitent peut toujours forcer le confesseur à être bon, — supposé, ce qui n'est pas, qu'il ne voulût pas l'être.

Donc secouons la faiblesse de la nature !

III. — Astuce du démon.

Cependant, il ne faut pas oublier le rôle que joue, dans ces circonstances critiques, notre mortel ennemi. Lui aussi travaille, et d'après l'état où il nous voit, d'après que Dieu ou la nature parlent, il parle à son tour. Mais il est surtout trois de ses paroles contre lesquelles il faut être en garde.

A. Parole de doute sur la miséricorde de Dieu. — « Vous ?

vous convertir ? c'est impossible ! Vous avez abusé de trop de grâces, vous avez commis trop de sacrilèges ; vous avez comblé la mesure ! » M. F., à ces paroles, il faut opposer tous les oracles de l'Écriture, tous les faits de l'histoire... Jamais il n'est trop tard ; il ne s'agit que de vouloir.

B. Parole de délai. — Si le démon voit qu'il ne produira pas le désespoir, il tâche de faire différer. « Plus tard, » « à Pâques, » etc., etc... Mais est-il quelqu'un qui soit assuré de ce « plus tard ? »... Et s'il en était assuré, serait-il alors dans les dispositions requises pour en profiter ? Est-ce que ce « plus tard » ne le trouvera pas plus enchaîné, plus accablé que maintenant ? Quelle folie de compter sur ce « plus tard ! »

C. Parole de découragement. — S'il y a déjà eu des conversions avortées, s'il y a eu des rechutes, s'il y a eu des difficultés, le démon tâche de montrer qu'il en sera encore de même, et que, par conséquent, il vaut mieux ne rien faire du tout... Raisonnement pitoyable ! Est-ce que, marchant sur un chemin glissant, vous restez couché après la première ou la seconde chute, sous prétexte que vous tomberez encore ? Non, vous vous relevez, vous marchez, et vous finissez par vous tenir ferme et par aboutir ! Faites de même ici !

Péroraison. — Exhortation chaleureuse à profiter du moment de la grâce et à s'approcher des sacrements.

III. — OBSTACLES A LA CONVERSION.

Sensus et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua (Gen. VIII).

Exorde. — Si jamais nous sentons la vérité de cette parole, M. F., c'est pendant que Dieu travaille nos âmes,

c'est quand il nous invite à réformer notre vie. Tous, nous le savons, nous avons besoin d'amendement : les pécheurs, pour retourner à Dieu après avoir obtenu le pardon de leurs fautes ; les tièdes, pour revenir à leur ferveur première ; les chrétiens fervents, pour s'avancer dans la vertu et pour travailler avec plus de zèle que jamais à l'œuvre de leur sanctification ; mais tous sentent dans leur cœur je ne sais quelle crainte, quelle inquiétude qui les retient et empêche leur conversion.

Nous allons analyser cette crainte, et, en découvrant les causes qui la produisent, nous nous efforcerons de la dissiper. — Ce qu'il y a surtout au fond de cette crainte, c'est la révolte de deux passions qui tremblent de se voir dompter : la révolte de l'*orgueil* et celle de la *sensualité*.

I. — Orgueil.

A. Mes Frères, nous avons tous en nous un fond d'orgueil, c'est-à-dire, une certaine estime de nous-mêmes, un désir d'être estimés des autres. Et tout ce qui dissipe cette illusion que nous nous faisons, ou compromet notre réputation aux yeux d'autrui, nous est odieux. C'est une humiliation. Or, dans la conversion, il y a une triple humiliation ou, si l'on veut, un triple aveu de notre misère.

a) Celui qui se convertit, doit s'humilier à ses propres yeux ; il doit s'avouer sa culpabilité ou du moins reconnaître qu'il n'était pas aussi bon qu'il le pensait. Cet aveu coûte ; c'est pourquoi on l'éloigne autant que possible. Et quand on entend les sermons, on se persuade que ces sermons s'appliquent aux autres, que les vices que l'on flétrit ne nous appartiennent pas, etc. On tâche donc de se persuader que l'on est bien comme on est, qu'on n'a pas besoin de conversion.

b) Une seconde humiliation que l'on redoute, concourt à former cette persuasion. Si l'on se convertit, on doit s'humilier devant le prêtre, s'humilier par la confession. Confession pénible pour le pécheur qui s'est éloigné pen-

dant longtemps du tribunal de la pénitence ; confession pénible pour celui qui s'est, il est vrai, confessé assez souvent, mais qui a fait des confessions routinières ; pour celui, enfin, qui a commis des confessions sacrilèges et qui doit en même temps s'accuser de ses péchés et de ses confessions...

e) Mais si l'on se confesse, il y a un troisième aveu à faire, aveu que l'on regarde encore comme une humiliation. Il faut changer de vie, rompre peut-être certaines relations, renoncer à des lectures, etc... Faire cela, c'est avouer devant le monde que l'on condamne sa conduite passée, que l'on veut en tenir une autre à l'avenir. Et ici le respect humain vient se joindre aux réclamations de l'amour-propre et de l'estime personnelle.

B. Que répondre, mes Frères, à ces trois difficultés ?

1° Qu'elles doivent céder à trois nécessités bien autrement impérieuses :

a) De quoi nous sert-il d'avoir de nous-mêmes une bonne opinion, si elle n'est pas conforme à l'idée de Dieu ? Nous sommes ce que Dieu sait. Nos illusions ne sauraient changer la réalité, et cette réalité doit un jour se manifester à nous.

b) De quoi nous sert-il d'échapper à l'humiliation aux pieds du confesseur, puisque nous devons subir une humiliation mille fois plus redoutable au tribunal de Dieu ? Car, si nous pouvons échapper au jugement du prêtre, nous ne pourrons échapper à l'inflexible sentence qui sera portée contre nous au sortir de la vie. Que préférons-nous ?

c) De quoi nous sert-il de conserver une certaine estime chez les hommes, puisqu'au jour du jugement dernier nous devons paraître à découvert aux yeux de l'univers entier ? Quand même maintenant nous aurions une réputation de régularité, d'honnêteté, nous en serons d'autant plus couverts de confusion, quand la réalité apparaîtra..

2° Ces difficultés sont toutefois exagérées. En effet

a) Il n'est rien de tel que de se connaître comme on

est ; on a alors beaucoup plus de force pour se conduire comme il faut. On sait ce qu'il faut éviter, employer, etc...

b) L'humiliation devant le confesseur est une vraie réhabilitation. Elle nous grandit devant lui, au lieu de nous abaisser...

c) Si, en nous convertissant, nous semblons nous abaisser devant les hommes, nous gagnons l'estime de tous les gens de bien. Les autres, que peuvent-ils faire ? Bien peu de chose ; et quand même ils pourraient nous faire souffrir, n'oublions pas la parole du Sauveur : *Nolite timere eos qui occidunt corpus*... (Matth. x, 28.) Courage donc, et dominons l'orgueil !...

II. — Sensualité.

Il ne faut pas moins être en garde contre la sensualité.

A. Je comprends sous ce nom tout ce qui directement ou indirectement flatte nos sens, nous fait jouir, nous met à l'aise, ce que nous appelons ordinairement « jouissance. » Il y a les jouissances que nous procurent les possessions, les jouissances que donnent les passions, les jouissances qui résultent des affections, les jouissances que nous trouvons dans nos relations. Or, comme dans toutes jouissances il peut y avoir du dérèglement et que la conversion vient précisément rétablir l'ordre, il est tout naturel qu'à cette annonce la sensualité se révolte. Elle agit sur l'imagination, et l'imagination nous représente la conversion comme la ruine de notre bonheur.

B. Encore une fois, que faut-il penser de ces craintes. Il faut les dissiper :

a) En nous rappelant toutes les déceptions dont ces jouissances ont été accompagnées.

Car si ces jouissances étaient coupables, elles portaient avec elles leur châtiment : le remords. Remords, en maniant l'argent mal acquis ; remords, en sentant le contre-coup de la satisfaction donnée aux passions ; remords dans les jalousies, etc... résultant des affections ; remords dans le

silence et la solitude qui succèdent aux relations extérieures.

Si les jouissances n'étaient pas coupables, mais seulement exagérées, dangereuses, rappelons-nous que ces jouissances ont toujours été incomplètes et souvent fausses, trompeuses. Que de fois avons-nous été déçus dans notre attente ! Et disons-le sincèrement : jamais nous n'avons été complètement satisfaits.

b) En nous rappelant l'esclavage dans lequel ces jouissances nous ont plongés. Car, si nous voulons regarder la chose sous son véritable jour, n'est-ce pas une vraie tyrannie qu'elles ont exercée sur nous ? Tyrannie des possessions à acquérir et à conserver, tyrannie des passions à satisfaire, tyrannie des affections à ménager, tyrannie des relations à entretenir.

Et, c'est pour de telles jouissances, si incomplètes et si pleines d'amertume, que nous exposerions notre bonheur éternel ! que nous nous mettrions en danger de perdre notre âme !

C. Enfin, il ne faut pas croire que, si l'on renonce à ces jouissances, on se prive de toute satisfaction, que l'on se rende malheureux. Non, il existe en dehors de ces jouissances un bonheur plus pur, plus réel, plus parfait. Ce bonheur est celui d'une conscience paisible, c'est le calme.

a) Quant au passé. — Pouvoir se dire que l'on a bien servi Dieu, et que, si on ne l'a pas toujours bien servi, on est du moins revenu à lui, qu'on a fait son possible pour expier ses fautes, qu'on a tout lieu de croire qu'elles sont pardonnées...

b) Quant au présent. — Tranquillité dans la persuasion que l'on est l'ami de Dieu, l'enfant de Dieu, que Dieu nous regarde avec tendresse, qu'il nous garde et nous protège...

c) Quant au futur. — Assurance que Dieu ne nous abandonnera pas, qu'il nous donnera les grâces nécessaires à notre persévérance, qu'il nous récompensera un jour...

Est-ce que ces joies ne peuvent pas être mises en paral-

lèle avec les jouissances bruyantes et énervantes du monde ? Est-ce qu'elles ne méritent pas de notre part quelques sacrifices ? Courage donc, encore une fois, et surmontons la sensualité !

Conclusion. — Soyons donc en garde contre nos ennemis, et pour les vaincre, demandons à Dieu la lumière et la force. La lumière pour découvrir leurs ruses, la force pour résister à leurs assauts.

IV. — MISÉRICORDE DE DIEU.

Misericors et miserator Dominus, longanimis et multum misericors (Ps. CII, 8).

1er **Prélude.** — Nous représenter Jésus-Christ nous tendant les bras avec amour et nous disant : *Convertimini et agite pœnitentiam, et non erit vobis in ruinam iniquitas* (Ezech. XVIII, 30).

2d **Prélude.** — Demander à Dieu la grâce de comprendre sa miséricorde et d'y répondre.

Si la pensée des vérités éternelles est souverainement efficace contre le péché, j'ose affirmer que celle de la miséricorde divine n'est pas moins puissante. Si la première retient le pécheur sur le bord de l'abîme, la seconde le retire, quand il a eu le malheur d'y tomber et l'empêche même de tomber encore. — Méditons donc la grandeur de la miséricorde de Dieu et voyons quelles vérités pratiques s'y rattachent.

I. — Grandeur de la miséricorde de Dieu.

La grandeur de cette miséricorde se déduit de plusieurs considérations.

A. Celui qui pardonne, c'est Dieu ! — Dieu, le Tout-Puissant, l'éternel, l'infiniment parfait ; Dieu qui n'a aucun besoin

des hommes. Tous, dit le prophète, sont devant lui comme s'ils n'étaient pas ! Il n'a donc pas besoin de pardonner ce qui a été fait contre lui ; et même sa justice, sa majesté outragée semblent demander qu'il ne pardonne pas. Et pourtant, il pardonne, parce que, ici sur la terre, sa miséricorde surpasse sa justice...

B. A qui pardonne-t-il ? A *l'homme.* — A l'homme, sa créature, son sujet rebelle ; à l'homme, son enfant ingrat ; à l'homme, qui s'est servi des bienfaits mêmes de Dieu pour outrager son bienfaiteur... Il pardonne à l'homme qui pendant longtemps peut-être n'a pas voulu de pardon... qui a repoussé les avances que Dieu lui faisait...

C. Comment fait-il pour pardonner ? — Lui-même, l'offensé, invite le coupable à demander son pardon. Il lui présente ce pardon, il va frapper à la porte de son cœur ; il le presse, il l'exhorte : *Convertimini et agite pœnitentiam, et non erit vobis in ruinam iniquitas.*

Jésus-Christ compatit au malheureux état du pécheur ; il voudrait l'en retirer...

D. Que pardonne-t-il ? Le péché. — Le péché, c'est-à-dire le mal de Dieu, le renversement des lois de Dieu et, s'il était possible, l'anéantissement de Dieu. Voilà ce que c'est qu'un seul péché ! Mais ajoutez que Dieu supporte tous les péchés de toute la terre, qu'il les supporte, tant que les coupables demeurent en vie, et qu'il est toujours prêt à les pardonner. De plus, Dieu ne fait point de distinction entre les péchés ; il veut les pardonner tous, quelque horribles qu'ils soient... tous, quelque nombreux qu'ils soient...

E. Quand pardonne-t-il ? — Aussitôt que le pécheur se convertit, qu'il fait un acte de contrition parfaite ou qu'il approche du sacrement de la Pénitence. — Pas de délais, pas de retards : aussitôt ! Écoutez Jérémie : *Audiens audivi Ephraim transmigrantem : Castigasti me et eruditus sum... converte me et convertar, quia tu Dominus Deus meus !... Si filius honorabilis mihi Ephraim, si puer delicatus,*

quia ex quo locutus sum de eo, adhuc recordabor ejus. Idcirco conturbata sunt viscera mea super eum ; miserans miserebor ejus, ait Dominus (Jerem. xxxi, 18, 20)... Oui, comme le dit saint Augustin : *Tardius ei videtur peccatori veniam dare, quam ipsi peccatori accipere.*

F. Comment pardonne-t-il ? — De la façon la plus complète, la plus entière. Tout dépend de la disposition du pécheur. Si cette disposition est parfaite, tout est remis — on en a la preuve dans les martyrs : leur disposition parfaite les introduit directement au ciel, quand même ils auraient été les plus grands pécheurs, — la peine comme la faute. Si cette disposition est moins parfaite, la justice de Dieu exige qu'il reste à souffrir quelques peines temporelles ; mais la peine éternelle est remise, la faute est pardonnée, et Dieu rend son amitié tout entière. Chez la plupart des hommes, quand ils pardonnent, il reste presque toujours qnelque ressentiment, quelque arrière-pensée ; quand Dieu pardonne, tout est effacé. *Patiens est Deus super peccatores donec convertantur ; quandocumque conversi fuerint, præterita obliviscitur, futura promittit* (S. Aug.).

G. Comment agit-il envers les pécheurs pénitents ? — Comme vient de nous l'insinuer saint Augustin, Dieu se montre envers eux généreux et magnifique. Il leur promet et il leur donne les plus grands biens. Témoin tous ces illustres convertis que l'Église honore : Marie-Madeleine, saint Pierre, saint Paul, saint Augustin, sainte Marie d'Égypte, sainte Marguerite de Cortone, sainte Pélagie et tant d'autres !

Eh bien ! je le demande, est-il une miséricorde comparable à la miséricorde de Dieu ? Et encore :

H. Combien de fois Dieu agit-il ainsi ? — Autant de fois que le pécheur, après s'être converti, est retombé dans le crime. Dieu ne se lasse pas. Lorsque le pécheur retombe, peut-être que les anges se lèvent en courroux et attendent l'ordre, demandant la permission de frapper le coupable ; mais le Seigneur s'écrie : *Nondum venit hora mea !* L'heure

de ma justice n'a pas encore sonné... Il s'écrie comme David à ses généraux : « Épargnez mon fils Absalon ! »

II. — Vérités pratiques qui s'y rattachent.

J'en remarque trois :

A. Conditions de cette miséricorde. — Cette miséricorde est en Dieu toujours prête à s'exercer ; mais que faut-il dans les hommes pour qu'elle puisse leur être appliquée ? Il faut *la confiance* et *le commencement de la conversion.* Ne perdons jamais cela de vue.

a) Il faut la confiance. — Partout et toujours. C'est cette confiance qui touche le cœur de Dieu ! — « Mais, j'ai tant de peine à avoir confiance. J'ai tant péché, je suis retombé tant de fois ! » — N'importe, c'est pour cela que nous avons médité la grandeur de la miséricorde de Dieu ! — « Y a-t-il donc espoir de me corriger ? » — Oui et toujours ! N'avons-nous pas médité sur la bonté de Dieu envers le pécheur converti ?

b) Il faut le commencement de la conversion. — Dieu nous invite, il nous donne la grâce ; mais nous devons faire les premiers efforts. Ces efforts, Dieu les secondera, et ainsi, nous nous trouverons enfin métamorphosés... Et considérons combien Dieu est indulgent. Comme il demande peu de chose ! Aux peines de l'enfer que nous avons méritées, il substitue une satisfaction légère et il nous donne encore par le ministère de l'Église tous les moyens de diminuer, d'effacer notre dette ! Et nous ne profiterions pas de cette infinie bonté !

B. Limites de cette miséricorde. — Cette miséricorde, de la part de Dieu, est infinie ; mais elle a pourtant des limites du côté de l'homme. Et ici, nous trouvons encore des leçons bien pratiques pour nous. Quelles sont les limites de la miséricorde de Dieu ?

a) L'obstination de l'homme. — Dieu ne peut pardonner tant que le pécheur s'obstine ; et l'obstination, chez le pécheur, est la suite de la multiplication des péchés. Plus

il tarde à se relever, plus il multiplie les fautes, plus il devient insensible à la grâce de Dieu qui le sollicite ; et par conséquent, plus il empêche la miséricorde de s'exercer. Et il peut s'endurcir tellement que la conversion devient impossible, non par défaut de grâces, mais par la malice de l'homme... Relevons-nous donc immédiatement, si nous avons le malheur de tomber. Faisons comme l'enfant : aussitôt qu'il se sent tomber, il se précipite vers sa mère.

b) Le désespoir de l'homme. — Quand l'homme n'a plus confiance en la miséricorde, il blasphème Dieu dans un de ses attributs les plus chers ; et par là même qu'il ne croit pas Dieu assez bon pour lui pardonner, il se rend indigne du pardon de Dieu, incapable de recevoir ce pardon. Le désespoir, c'est le plus irrémissible des péchés. Et remarquons-le bien, le désespoir est souvent la suite de la présomption. Ce sont ceux qui ont dit : « Il est toujours temps de se convertir ; Dieu pardonne toujours ; je me convertirai plus tard, » ce sont ceux-là qui finissent par s'écrier : « Maintenant, c'en est trop ! Je me suis joué de Dieu, il est trop tard pour obtenir le pardon. » Non, il n'est pas trop tard, et cette limite de la miséricorde de Dieu cède devant le repentir. Mais il est une limite qui ne se franchit pas, et cette limite, c'est

c) La mort de l'homme. — Là, il y a un décret immuable de Dieu : *Quia in inferno nulla est redemptio.* Et quand Dieu a fixé le moment de notre mort, il a décidé en même temps que nous resterions pour l'éternité ses amis ou ses ennemis, suivant ce que nous serions à ce moment suprême. — Or, ce moment nous est inconnu. Quelle sera notre conclusion ? Sinon que nous devons profiter de la miséricorde de Dieu pendant qu'elle nous est offerte.

C. Sentiments que cette miséricorde doit exciter en nous.

a) Dans le cœur de tous les pécheurs, *confiance*, confiance pleine et entière, à condition d'un retour prompt et sincère.

b) Dans le cœur des justes ou des pécheurs convertis :

1. *Reconnaissance.* — Si Dieu délivrait un damné de l'enfer, quelle ne serait pas sa reconnaissance ? En dois-je avoir moins, moi que Dieu a empêché d'y tomber, soit en me préservant du péché mortel, soit en me pardonnant ceux que j'ai commis ?

2. *Crainte d'offenser un Dieu si bon.* — Ah ! la miséricorde ne doit pas être un stimulant de péché ! Si c'est une lâcheté d'attaquer quelqu'un qui ne peut se défendre, que dire de ceux qui offensent Dieu parce qu'ils savent qu'il les aime et ne veut pas encore les punir ?

Conclusion. — Courage et confiance ! Suivons l'exemple des pénitents sincères, surtout celui de saint Augustin, et disons avec lui : *Deus meus, misericordia mea ! O nomen sub quo nemini fas est desperare !*

V. — MADELEINE.

MISÉRICORDE DE DIEU.

Dimittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum (Luc. VII, 47).

Si la justice de Dieu est de nature à nous inspirer une salutaire terreur, il ne faut pas cependant nous y attacher exclusivement. Car, si l'idée de cette justice doit nous arrêter avant le crime, elle pourrait aussi nous éloigner de Celui que nous avons offensé, et c'est lui seul qui peut nous donner le pardon. *(Point spécial, insistez.)*

Il nous faut donc aussi arrêter nos regards sur la miséricorde... Et que peut-il y avoir de plus efficace que de la considérer, non pas spéculativement, pas même dans des paraboles, mais dans sa réalité, en action. Or, il est un fait qui me semble bien propre à nous inspirer les réflexions

les plus consolantes et les plus salutaires résolutions. C'est l'histoire de Madeleine... Racontons-la dans la simplicité du récit évangélique (Luc. VII, 37-50)...

M. F.. que cette histoire de Madeleine est touchante ! Qu'elle est de nature à nous remplir d'espoir ! Pour mieux la saisir et nous la rendre vraiment utile, tirons-en deux considérations : celle de la bonté du Sauveur, celle de la conduite de Madeleine.

I. — Bonté du Sauveur.

A. Voyez-les en présence, ces deux personnes si différentes en dignité et en vertu. Voyez d'abord Jésus, le Verbe incarné... Lui, le grand docteur, le grand thaumaturge, il est là chez le Pharisien ; il occupe la place d'honneur... La porte s'ouvre, une femme paraît... Cette femme, c'est une pécheresse, connue de toute la ville... femme d'autant plus coupable qu'elle n'appartient pas à une classe inférieure... femme dont l'évangéliste nous dit qu'elle était obsédée par sept démons, indiquant ainsi, pensent plusieurs Pères, les sept péchés capitaux... Que va-t-elle faire ?... Elle approche de Jésus ! Eh quoi, Seigneur, vous vous laissez toucher par cette créature immonde ? Vous, la pureté même ?...

B. Mes Frères, ce sentiment devait être bien naturel, puisque aussitôt le Pharisien, et les autres convives avec lui, éprouvèrent la même impression. *Hic si esset propheta, sciret utique quæ et qualis est mulier quæ tangit eum : quia peccatrix est !* Oh ! Jésus savait tout cela ! L'ignorance n'était pas de son côté, mais du côté du Pharisien. Celui-ci ne connaissait pas la bonté du Sauveur. Aussi, voyez comme, en Dieu qui scrute les cœurs et les reins, il s'adresse à Simon et lui montre qu'il a compris jusqu'aux plus secrètes pensées de son cœur... Mais, chose plus remarquable encore : Voilà le Dieu de toute justice qui prend parti pour la pécheresse, qui fait son éloge ; qui la comparant à son hôte, observateur rigide des prescrip-

tions légales, lui préfère cette pauvre pécheresse : *Vides hanc mulierem ?...* N'est-ce pas là le Dieu qui a dit : Il y a plus de joie dans le Ciel... N'est-ce pas celui qui s'est comparé au bon Pasteur, abandonnant quatre-vingt-dix-neuf brebis... Oui, je le reconnais, et je me sens rempli de confiance... Hélas ! moi aussi... Mais je m'approche maintenant de lui ; j'en suis assuré, il me recevra...

C. Mais du moins, il va montrer à cette pécheresse toute l'indignité de la conduite qu'elle a menée ; il va lui imposer une pénitence longue et difficile... Nous nous trompons... Aussitôt que Jésus a cessé de témoigner à Simon combien il le désapprouve, il se tourne vers Madeleine : *Remittuntur tibi peccata tua !* Comment ! un mot, un seul ! Comment, le pardon de toute une vie de désordres, de scandales publics !... Oui, tout est pardonné, tout est effacé ! — Oh ! M. F., qui de nous, en assistant à cette scène, ne se sent pas saisi d'étonnement, transporté d'admiration, touché d'amour pour un Dieu si bon ? Qui de nous, quelles que puissent être ses iniquités, pourrait conserver encore un sentiment de défiance ? Le cri de nos cœurs n'est-il pas cette belle parole de l'Église : *Qui Mariam absolvisti et latronem exaudisti, mihi quoque spem dedisti !*

D. M. F., pour rendre cet espoir plus ferme et plus complet, jetons un coup d'œil sur le reste de la vie de cette femme pécheresse. Désormais relevée aux yeux des hommes comme elle est pure aux yeux de Dieu, elle va s'attacher aux pas de Jésus. Tantôt elle lui donnera l'hospitalité, tantôt elle marchera à sa suite dans ses courses apostoliques. Au moment suprême, elle aura l'honneur de se trouver au pied de la croix avec Jean, le disciple bien-aimé, avec la Vierge sans tache. C'est elle qui, la première, si nous nous en tenons à la lettre de l'Évangile, aura le bonheur de voir Jésus ressuscité ; elle recevra l'Esprit-Saint avec les Apôtres, elle fera partie de la première chrétienté qui se forme dans le Cénacle à Jérusalem ; elle viendra, comme nous l'apprend une pieuse

tradition, aborder à Marseille... Maintenant, la pécheresse de l'Évangile est placée sur les autels, les pénitentes l'invoquent comme patronne. c'est sainte Marie-Madeleine !

O miracle de la grâce ! Miracle de la bonté divine ! M. F., le bras de Dieu n'est point raccourci..., les prodiges de miséricorde qu'il a opérés alors, il les opère chaque jour par le moyen de ses prêtres ; il les opérera pour vous, si vous imitez la conduite de Marie-Madeleine !

II. — Conduite de Madeleine.

A. Elle se décide. — Pour bien comprendre tout ce que cefte pécheresse a fait, M. F., mettons-nous un instant à sa place. Il me semble la voir, accablée des souvenirs de sa vie, déchirée de remords... Que faire ?... Elle a vu le Sauveur, elle a entendu ses douces paroles, elle a vu ses miracles, c'est un Dieu ! Mais la recevra-t-il ? Lui accordera-t-il le pardon ?... Elle ira se jeter à ses pieds, c'est décidé... *Surgam et ibo ad Patrem...* Oh ! combien de malheureux dans la même position que Madeleine !... Et combien doutent de la bonté de Dieu à les recevoir !... Cependant, pour nous, il n'y a plus moyen de douter après tant d'exemples, après l'exemple de Madeleine elle-même ! Oh ! bienheureux celui qui imitera la pécheresse !... Car, *il faut se décider !*

B. Elle brave le respect humain. — La voilà qui se lève ! Que va-t-elle faire ? Elle a appris que Jésus est venu à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux : c'est là qu'elle veut aller le trouver. Comment, Madeleine, comment ! Vous, connue de tous,... vous, regardée comme une idole,... vous toujours superbement parée... aller chez un Pharisien !... chez un de ces hommes durs qui imposaient aux autres des fardeaux auxquels ils ne touchaient pas du bout des doigts !... Y aller au milieu des splendeurs d'un festin... déranger les convives... Mais on vous rejettera ! Et qui sait ? — N'importe ! Il est temps de cesser ma

vie criminelle ! Je veux que tout le monde le sache. Si je suis repoussée, ce sera la juste punition de mes fautes, je m'y résigne d'avance... Quel courage, M. F. ! Comme elle sait braver le respect humain, cette faible femme ! Comme elle a compris la manière d'expier ses égarements ! — Qu'est-ce qui a retardé ma conversion ? N'est-ce pas le respect humain ? Il faut que je jette les yeux sur Madeleine ; son exemple me fera rougir, mais il me donnera du courage !

C. Elle avoue ses fautes. — La voilà aux pieds de Jésus ! Remarquez-le bien : *stans retro*. Elle ne le regarde pas, elle ne voit que ses pieds ; elle y verse son parfum, elle les baise, elle les arrose de ses larmes ! Quel est, M. F., quel est le sens de toutes ces actions ? N'est-ce pas l'aveu de ses fautes ? Aveu humble, aveu douloureux, aveu complet. Ah ! Seigneur, semble-t-elle dire, j'ai péché. Je ne suis pas digne de vous regarder en face ; je n'ose pas vous parler, si ce n'est par mes larmes, par mon attitude, par les baisers dont je couvre vos pieds sacrés. Pardon, pardon pour une pauvre pécheresse !... Dieu, M. F., en demande-t-il autant de nous ? Non. Il est vrai, il exige l'aveu de nos fautes, mais un aveu secret, fait à un prêtre, dans l'ombre du confessionnal. Cet aveu vous est pénible, M. F., je le comprends ; mais qu'est-il en comparaison du mal que vous avez fait ? Qu'est-il en comparaison des peines que vous avez méritées ? Qu'est-il en comparaison de la démarche de Madeleine ? Aussi, elle a entendu ces paroles : Vos péchés vous sont remis ! Quelle joie, quelle compensation des efforts qu'elle a dû faire !

D. — Elle les répare. — Cependant, ne croyons pas que tout soit terminé. Les fautes sont remises ; mais Madeleine veut réparer le mal qu'elle a commis, les scandales qu'elle a donnés. Elle change donc de conduite. Déjà, en dépensant ses parfums pour le Sauveur, en apportant aux pieds de Jésus un vase précieux, elle avait témoigné vouloir renoncer aux délices qu'elle avait poursuivies jusque-là ; maintenant, elle quitte sa demeure et elle suit Jésus ; elle met à sa dispo-

sition des richesses dont auparavant elle faisait un si criminel usage. Réparation éclatante de sa vie passée, mes Frères ; protestation publique contre les scandales qu'elle a donnés. Que disait-on en la voyant...

M. F., un devoir semblable nous est imposé après la conversion... Devoir sacré, dur en apparence, mais en réalité bien consolant à remplir... Nous pouvons le faire, chacun dans notre sphère...

E. Elle est fidèle a la grace. — Et alors commence en Madeleine une vie toute nouvelle ; la grâce travaille en elle, et elle répond à la grâce... Elle suit Jésus, elle se trouvera sous la croix au Calvaire... Elle cherchera Jésus après sa mort... et plus tard, ne pouvant se consoler de l'absence de son bien-aimé, ne pouvant plus vivre au milieu des hommes, elle ira s'enfoncer dans une grotte solitaire, solitude affreuse, mais que l'amour changera pour elle en un paradis de délices. Voilà le sort de la pécheresse ! Sort digne d'envie, qui peut être le nôtre, M. F., si nous voulons répondre à l'appel de Dieu !

Péroraison. — M. F., ce qui domine dans tout cela, c'est l'amour... Aimons !

O sainte Madeleine...

VI. — INSTRUCTIONS DIVERSES

POUR COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

VI. — INSTRUCTIONS DIVERSES POUR COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

VOCATION RELIGIEUSE.

En quoi consiste la vocation religieuse ? Nous ne pouvons mieux faire, pour le comprendre, que de nous rappeler comment le Sauveur lui-même la fait connaître au chapitre XIX de S. Matthieu : *Et ecce unus accedens, ait illi : Magister bone, quid boni faciam, ut habeam vitam æternam ?... Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. Dixit illi : Quæ ? Jesus autem dixit : Non homicidium facies,* etc... *et, Diliges proximum tuum sicut teipsum. Dicit illi adolescens : Omnia hæc custodivi a juventute mea ; quid adhuc mihi deest ? Ait illi Jesus : Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo : et veni, sequere me. Cum audisset autem adolescens verbum, abiit tristis ; erat enim habens multas possessiones. Jesus autem dixit discipulis suis : Amen dico vobis, quia dives difficile intrabit in regnum cœlorum.* Qu'est-ce donc en général que la *vocation* religieuse ? C'est l'*appel* à la perfection. Tous les hommes sont appelés *au salut ;* tous ne sont pas appelés *à la perfection.*

Mais si l'on veut tendre à la perfection, il faut vouloir écarter les obstacles qui empêchent la perfection et se mettre dans une position telle qu'on les puisse écarter. Voilà la vie religieuse. — Voyons donc quels sont les obstacles et comment on les écarte ; et pour nous encourager, remarquons aussi quels avantages il y a à les écarter de la sorte.

I. — 1er Obstacle : Les richesses.

A. Faut-il dire que les richesses sont un obstacle à la perfection ? Non seulement elles l'empêchent, mais elles font tomber les hommes dans une foule de péchés. Combien se damnent par avarice, par injustice, etc. ! Combien d'hommes se sont livrés au désespoir, parce qu'ils avaient perdu leurs biens !

B. On écarte cet obstacle par le *vœu de pauvreté*. La pauvreté religieuse consiste donc à se détacher le plus parfaitement possible de ce que le monde nomme richesses.

L'essentiel du vœu consiste à ne disposer de rien comme si cela nous appartenait. Il y a des Ordres où l'on abdique entièrement la possession même ; il y en a où l'on conserve la possession, en abdiquant seulement l'usage. Mais toujours il faut, pour qu'on puisse disposer de ses biens, une permission générale ou spéciale. — La perfection de la *vertu de pauvreté* consiste dans le détachement complet des choses de la terre...

C. Qui ne voit les avantages de ce vœu ? Il enlève au religieux les préoccupations terrestres et lui permet de ne s'occuper que du service de Dieu et de sa perfection.

Mais de plus, même humainement parlant, ce vœu donne au religieux une grandeur toute surnaturelle. Il le met au-dessus de toutes les vicissitudes humaines.

D. Cependant, il faut ici bien prendre garde. On peut avoir fait vœu de pauvreté et demeurer sujet à toutes les inquiétudes, à tous les soucis des gens du monde. Et comment ? — Quand, après s'être détaché des grandes choses, on s'attache aux petites. Car, comme le font remarquer les auteurs ascétiques, peu importe que l'oiseau soit attaché par un fil ou par une chaîne de fer ; dès qu'il est attaché, il ne peut plus voler, il est captif !

II. — 2e Obstacle : Les plaisirs et les affections.

A. Le second obstacle est plus terrible encore ! Il est plus difficile à écarter, parce qu'il saisit en quelque sorte

l'homme ; il l'étreint et le prend au cœur. Ce sont les affections et les plaisirs. On peut joindre ces deux choses, car elles se touchent de près. elles se tiennent intimement. Nous ne parlons pas seulement ici de l'impureté, bien que les Docteurs de l'Église soient d'accord que ce vice entraîne en enfer le plus grand nombre des damnés ; mais la soif des plaisirs bruyants, le désir d'être admiré, de plaire, etc., pour combien de personnes n'a-t-il pas été une occasion de péché et de perte !

Et puis, quand on a sa famille, quand on est marié, le cœur n'est-il pas divisé ? et, comme le dit saint Paul, n'est-on pas inquiet de savoir comment on plaira à la fois à Dieu et à cette personne à laquelle on est uni ?

B. Le vœu de chasteté brise cet obstacle, car non seulement il nous fait doublement renoncer au péché d'impureté, mais, pour que nous évitions ce péché, il nous fait renoncer à tout ce qui, de près ou de loin, pourrait nous y amener.

C. Et en même temps il nous préserve d'une foule de soucis temporels, inséparables de l'état de mariage : difficultés de s'accorder, soucis pour l'établissement des enfants, etc. Certes, ce sont là des avantages du célibat qui ne sont pas à dédaigner.

D. Mais ici encore, prenons garde à l'illusion du démon. Il peut nous faire trouver en religion ces mêmes difficultés et cet obstacle à la perfection qui nous ont fait renoncer aux affections charnelles de la famille. Comment ?

a) Quant à notre intérieur, — en nous accablant de tentations contre la sainte vertu et en nous y faisant succomber, ou du moins en nous troublant tellement, que nous n'avancions pas dans la perfection.

b) Quant à l'extérieur, — en faisant que nous nous occupions encore des affaires de nos proches, de nos frères, etc., ou du moins en nous faisant trouver là une cause de trouble et d'inquiétudes.

c) Quant aux deux points de vue réunis, — en excitant dans notre âme des affections terrestres, sensibles, presque

charnelles, soit pour d'autres religieux, soit pour des élèves, des étrangers, etc...

III. — 3e Obstacle : La volonté propre.

A. Enfin, il est un troisième obstacle, plus subtil, et par là même plus difficile encore à écarter, car il tient au plus intime de notre être; c'est la volonté propre. Grand sujet d'inquiétude, même pour les personnes du monde qui veulent vivre pieusement : elles sont toujours à se demander : Est-ce que je fais assez ? Est-ce que je fais bien ce que Dieu veut?...

Et pour celles qui ne cherchent pas ainsi le service de Dieu, combien ont péri par orgueil, par entêtement, en ne voulant pas se soumettre à l'autorité...

B. Le vœu d'obéissance met fin à toutes ces difficultés. Il nous dépouille de notre volonté, et nous rend assurés de trouver la volonté de Dieu, en nous faisant suivre celle de nos supérieurs. Dés lors plus d'inquiétude, plus de responsabilité ; nous n'avons qu'à nous laisser conduire.

C. Ici cependant, nouvelle illusion à craindre. Nous avons renoncé à notre volonté en de grandes choses, nous pourrions tenir à notre volonté en de petites choses... Mais n'insistons pas ; nous devrions répéter ce que nous avons dit de la pauvreté, en pareil cas...

Ou bien, au lieu de soumettre notre volonté à celle de la sainte obéissance, nous pourrions détourner si bien la volonté des supérieurs, que nous la mettions d'accord avec la nôtre. Dès lors, nouveau sujet d'inquiétude !

Conclusion. — Quand Notre-Seigneur, dit l'Évangile, eut parlé comme ci-dessus (Matth. xix, 25) : *Auditis autem his, discipuli mirabantur valde, dicentes : Quis ergo poterit salvus esse ? Aspiciens autem Jesus, dixit illis : Apud homines hoc impossibile est, apud Deum autem omnia possibilia sunt. Tunc respondens Petrus, dixit ei : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis ? Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quod vos, qui secuti estis me, in*

regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. Et omnis qui reliquerit domum; vel fratres, aut sorores, aut patrem aut matrem, aut uxorem, aut filios aut agros propter nomen meum, CENTUPLUM *accipiet et* VITAM ÆTERNAM *possidebit.*

Voilà la promesse... Ce centuple, c'est le repos, le calme, la paix. L'ai-je, c'est bon signe ; ne l'ai-je pas, c'est peut-être qu'il manque quelque chose à mon sacrifice!

PERFECTION.

Ambula coram me, et esto perfectus (Gen. XVII, 1).

I. — Notion de la perfection religieuse.

L'état religieux consiste essentiellement dans la *tendance à la perfection.* Il est donc bien important de comprendre en quoi la perfection consiste ; et puisque Dieu nous y appelle, d'en connaître les avantages, et les moyens pratiques d'y parvenir.

A. Dieu est l'être souverainement parfait ; il est par essence la perfection infinie. Se rapprocher de Dieu, c'est devenir parfait. Notre Seigneur Jésus-Christ est le type de la perfection ; l'imiter, c'est encore devenir parfait. Mais quel est le grand moyen de s'unir à Dieu, à Jésus-Christ ? C'EST LA CHARITÉ : *Plenitudo legis dilectio* (Rom. XIII, 10). — *Puritate charitatis perfectio possidetur* (Cassianus).

B. De là vient qu'on distingue trois grands degrés de perfection.

a) La perfection des commençants. — Elle consiste à éviter ce qui est essentiellement opposé à la charité, savoir le péché mortel. *Nemo criminibus prægravatus ad perfectionis valet evolare fastigium* (S. Laur. Just.).

b) La perfection de ceux qui progressent. — Elle travaille à écarter les obstacles qui s'opposent à ce que nous *exercions* continuellement la charité. Il ne s'agit plus de ce qui est *essentiellement* opposé, mais de ce qui est opposé à l'acte continuellement répété.

c) La perfection des parfaits. — Elle se réalise, quand l'homme fait continuellement des actes d'amour de Dieu. Cela n'a lieu que pour les bienheureux. La première perfection est prescrite à tous les hommes, la seconde est celle des religieux; elle suppose les passions suffisamment domptées et une facilité plus ou moins grande à accomplir des actes de vertu.

C. Mais nous pouvons rendre cela plus sensible, en déterminant les différents échelons par lesquels on monte dans le travail de la perfection.

a) Le premier échelon est la conformité à la volonté de Dieu. Accepter cette adorable volonté de quelque manière qu'elle nous soit manifestée : soit par les lois de la nature, soit par l'organe de nos supérieurs, soit par l'état intérieur de nos âmes.

b) Le second est l'habitude de la présence de Dieu et du travail pour Dieu. Ces deux choses s'unissent ; elles constituent la pureté d'intention, non seulement habituelle ou virtuelle, mais même, autant que faire se peut, actuelle. Telle était la perfection du Vénérable Père Lancicius, et celle du Vénérable Père Balthasar Alvarez, qui, dit-on, à chaque lettre qu'il écrivait, disait : *Propter te, Domine !*

c) Le troisième est l'union avec Dieu, c'est-à-dire l'abandon à Dieu de tout ce que l'homme possède, et un abandon tout semblable que Dieu fait à l'homme. Cette union intime est une faveur toute spéciale que Dieu départit quelquefois aux hommes à différents degrés pendant leur vie terrestre, mais qui n'existe, dans toute sa plénitude, que dans le ciel.

Voilà donc le chemin du religieux. Par état, il est obligé d'y marcher : non qu'il doive être parfait ; mais il doit

tendre à la perfection. *Quotquot religioni per professionem sese astringunt, obligati sunt totis viribus ad perfectionem contendere, licet non sint obligati ad eam pervenire* (Ludov. Blosius).

II. — Avantages de la perfection religieuse.

On pourrait être tenté de croire que cet appel à la vie parfaite constitue une lourde charge, une énorme difficulté. — C'est pourquoi il est bon de peser les *avantages* de cette perfection considérée comme état. En voici quelques-uns.

A. Il nous est plus facile de nous sauver en tendant à la perfection qu'aux séculiers de se sauver sans cela.

a) En effet, nous avons les mêmes ennemis à combattre que les séculiers, mais ces ennemis sont déjà à moitié vaincus :

Le monde avec ses erreurs, ses faveurs et ses terreurs, ne peut plus nous atteindre.

Le démon voit ses ruses déjouées par la communication où nous sommes avec nos supérieurs.

La chair est refrénée par les règles : règles de la tempérance, règles de la modestie, etc...

b) De plus, par là même que nous tendons à la perfection, si nous n'atteignons pas toujours le but, du moins nous ne tomberons pas aussi bas que les gens du monde, dont les premières chutes sont presque toujours des péchés mortels.

c) Avec cela nous avons infiniment plus de moyens de perfection, et par là même de salut : Exercices spirituels, etc.

d) Enfin nous sommes toujours sûrs de connaître et d'exécuter la volonté de Dieu, tandis que les gens du monde doutent et hésitent continuellement...

B. Nous y trouvons l'union avec les personnes consacrées à Dieu comme nous, et par là même, force, encouragement, consolation...

C. Toutes nos œuvres, faites par obéissance, ont une bénédiction spéciale, que Dieu y attache.

D. De là aussi des mérites tout à fait extraordinaires, mérites qui sont doublés en quelque sorte par l'effet de nos vœux. Car les vœux consacrent à Dieu l'arbre et ses fruits.

E. Enfin la récompense promise par Jésus-Christ : *Centuplum accipiet et vitam æternam possidebit...*

Quels motifs de joie, quel encouragement à persévérer dans la voie où nous nous sommes engagés !

III. — Moyens d'y parvenir.

Il est important de nous rappeler ces moyens, en y considérant surtout l'ordre qu'il nous faut suivre pour assurer le travail de notre perfection.

A. Corriger nos idées fausses. — Si l'on sort à peine de monde, il est impossible qu'on n'ait pas quelques idées fausses. Si l'on est en religion depuis un certain temps, il peut se faire que petit à petit des idées fausses aient repris le dessus. Ces idées fausses se rencontrent surtout en matière d'obéissance, d'humilité, de mortification...

B. Régler nos penchants. — N'oublions jamais cette triple concupiscence qui nous sollicite : affection charnelle ou trop sensible ; amour des richesses et des commodités qu'elles procurent ; attachement excessif à notre propre volonté, à notre réputation.

Si omni anno unum vitium exstirparemus, cito viri perfecti efficeremur (Th. a Kemp., Imit. I, 11).

C. Être fidèles dans les petites choses. — Il s'agit ici des vœux et des règles. En effet, cette fidélité est l'indice d'une charité *a)* plus pure. Dans les grandes choses, il peut y avoir ostentation, recherche de soi, mais non dans les petites.

b) Plus courageuse ; car il faut plus de courage pour s'observer constamment...

c) Plus délicate ; car on montre que l'on craint de déplaire à Dieu même dans de petites choses.

d) De plus, cette fidélité dispose à entreprendre de grandes choses. *Patientia opus perfectum habet, ut sitis perfecti et integri, in nullo deficientes* (Jac. 1, 4). — *Nemo perfectissimus, nisi omnes gradus virtutis impleverit* (Lactant.).

D. Étudier Jésus-Christ, — et se rapprocher de lui autant qu'on peut, par la prière, la méditation, le zèle, la générosité. *Perfectus servus Christi nihil præter Christum habet. Aut si quid præter Christum habet, perfectus non est* (S. Hieronymus, Epist. 1 ad Heliodorum monachum).

E. Aimer la Croix. — C'est le grand, le puissant moyen, le moyen infaillible et en même temps indispensable. *Christiani perfecti, qui meruerunt ad gradum perfectionis pervenire et Regi proximi fieri, cruci Christi perpetuo consecrati sunt* (S. Machar. Ægypt.).

Conclusion. — *Melius est perfectam vitam quærenti in itinere mori, quam ne proficisci quidem ad perfectionem* (Origenes). — *Non deficias neque tepescas, ut gradum perfectionis possis ascendere, ad quem uon nisi multis laboribus pervenitur* (S. Bonav.).

MISSION DES RELIGIEUX.

Vos estis sal terræ ; quod si sal evanuerit, in quo salietur ? (Matth. v, 13.)

Ces paroles, Jésus-Christ les adresse à ses disciples, et en leur personne à tous les prêtres. Mais ne pouvons-nous pas dire qu'elles s'appliquent également bien à tous les religieux, surtout à ceux qui mènent une vie apostolique et qui sont en contact avec le monde ?

Le sel désinfecte, il conserve, il assaisonne... N'est-ce pas là la mission du religieux ? Et quand, plus que de nos jours, cette mission fut-elle nécessaire ? Considérons donc cette mission et voyons ce qu'il faut pour la remplir.

I. — Objet de la mission des religieux.

C'est la vie chrétienne qu'il faut conserver dans le monde.

Or, la vie chrétienne est fondée tout entière sur cette quadruple base : Foi, Espérance, Charité, Religion. Parcourons brièvement ces points et voyons ce qu'il y a à faire.

A. Conservation de la Foi. — Ce qui de nos jours ébranle surtout la foi, c'est l'ignorance et la préoccupation des choses temporelles. L'ignorance qui fait que l'on ne sait plus à quoi s'en tenir, qui fait que l'on ne sait plus ce qu'il faut croire, pourquoi, comment il faut croire (Infaillibilité)... La préoccupation des choses matérielles, qui fait qu'on s'absorbe dans le présent, qu'on ne cherche qu'à jouir, à être à l'aise, qu'on met sur le second plan tout ce qui regarde l'âme et l'éternité. Il faut donc éclairer ce pauvre monde, rectifier son erreur, l'instruire, et puis le secouer, le faire revenir à des préoccupations plus dignes de sa destinée.

Qui fera cela ? Les religieux...

B. Conservation de l'Espérance. — L'Espérance est cette confiance en Dieu, qui nous fait attendre de lui la vie éternelle et ce qui peut nous aider à l'obtenir. Mais le résultat immédiat de cette Espérance, c'est l'abandon à la Providence divine dans les événements de la vie. — Or, cette Espérance est violemment secouée de nos jours,

a) Par les calamités de l'Église.

b) Par les calamités publiques.

c) Par les calamités privées. — Pour qu'elle demeurât ferme, il faudrait que ce grand principe de la confiance en Dieu demeurât profondément gravé dans les esprits... Encore une fois, qui obtiendra cela ?

C. Conservation de la Charité. — La Charité, c'est l'amour de Dieu et l'amour du prochain ; non pas un amour spéculatif, mais un amour pratique. L'amour pratique, c'est le dévouement.

a) Dévouement à Dieu et à la cause de Dieu, à l'Église, au Souverain-Pontife, à tout ce qui concerne la Foi.

b) Dévouement au prochain, non par ostentation, mais par motif supérieur, non seulement pour son corps, mais pour son âme. Hélas ! où en est tout cela chez les chrétiens ?

D. Conservation de la Religion. — La Religion est l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, concernant le culte qu'il nous a prescrit. C'est le troisième commandement du Décalogue, ce sont les commandements de l'Église. Où en est chez beaucoup de chrétiens la pratique franche, complète, consciencieuse de ces commandements ? Et si l'on n'oppose pas une digue à cette négligence qui envahit tout, où nous conduira-t-elle ?

II. — Conditions requises.

Voilà la mission. Je n'énumérerai point les moyens à prendre pour la remplir : ils sont infiniment variés et diffèrent complètement d'après les divers instituts, d'après les relations que l'on a avec le prochain. Mais, il est des conditions indispensables à l'accomplissement de la mission. Si nous les remplissons, la mission réussira ; si nous ne les réalisons pas, la mission sera stérile.

A. Connaissance de Dieu. — C'est le fondement pour nous de tout ce que nous ferons. Si nous connaissons Dieu, ses attributs, sa parole, nous aurons nous-mêmes une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, condition indispensable pour travailler au salut des âmes.

Cette connaissance doit être double :

a) Spéculative, c'est-à-dire, consistant dans une science qui soit suffisante et pour le religieux et pour ceux avec lesquels il est en rapport.

b) Pratique, c'est-à-dire, puisée dans les relations intimes que l'on a avec Dieu par la prière, la méditation, par l'expérience des choses de Dieu. Il faut donc étudier et prier.

B. Régularité. — Puisque le premier moyen de travailler à conserver les âmes dans la vertu, est l'exemple, il faut qu'il y ait dans notre vie ce quelque chose qui frappe : *la régularité.* Sans doute, la règle elle-même et l'ordre du jour produisent dans toute communauté une certaine régularité ; mais cela ne suffit pas : il faut que chaque religieux soit régulier, qu'on voie cela, qu'on le sache, qu'on en soit édifié.

C. Zèle des ames. — Ces deux premiéres conditions remplies ne suffisent pas encore. Il faut que le religieux sente en lui le feu sacré du zèle, le désir de propager la gloire de Dieu et de procurer le bien des âmes. Ce zèle, encore une fois, doit être nourri par la méditation. Mais n'oublions pas qu'il doit se porter avant tout sur nos frères en religion. C'est à eux que nous devons nous intéresser, avant tout, voulant qu'ils avancent dans le service de Dieu et qu'ils puissent alors travailler eux-mêmes efficacement au salut des autres.

D. Courage. — Pour mettre la main à l'œuvre, il faut du courage. Il est nécessaire de savoir se poser, de ne pas craindre de se montrer, il faut oser parler ; tout cela, sans doute, avec la réserve qu'imposent les convenances, mais aussi avec la sainte liberté des enfants de Dieu. Il ne faut pas se tenir neutre ; il ne suffit pas d'être sur la défensive : il faut aller en avant. Il y a donc là, de temps en temps, le respect humain à braver ; on peut être exposé à certains désagréments : il faut passer outre. Pour cela, il faut encore de l'

E. Abnégation. — Cela est capital. S'oublier soi-même, ne voir que Dieu, les âmes, sa mission, la perfection, la récompense à mériter. Quant à soi-même, à sa personne, n'en pas tenir compte. Voilà le vrai, le seul moyen de rester attaché à Dieu, et d'accomplir sa sainte volonté.

RÉGULARITÉ.

Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia (Gal. VI, 16).

La règle est chose si essentielle à la vie religieuse, qu'elle a concouru à donner leur nom aux différents instituts. On dit : Vivre sous la règle de saint Dominique, de saint Basile, de saint Benoît, etc. Chacun sait donc parfaitement qu'en entrant en religion il s'engage à garder une règle. Mais autre chose est observer une règle, autre chose entrer dans l'esprit religieux, dans les intentions de Jésus-Christ, dans les intentions du fondateur de notre Ordre, etc. Pour atteindre ce but, il faut pratiquer une vertu ; cette vertu, c'est la *régularité*. Pour être heureux sous la règle, il faut pratiquer cette vertu. Pour en arriver là, examinons :

I. — Les avantages de la régularité.

Elle procure :

A. La sécurité. — Que cherchent les personnes qui veulent bien servir Dieu ? Elles cherchent un état où elles soient à l'abri des illusions, où elles connaissent ce que Notre-Seigneur attend d'elles et puissent l'accomplir aisément. Or, c'est là précisément ce que procurent aux religieux leurs règles. L'observance des règles préserve le religieux

a) De l'*oisiveté*. — Sans la règle, nous serions facilement tentés de nous adonner à la paresse ; la règle y met obstacle.

b) De la *volonté propre*. — Quant à l'origine, au mobile de ses actions, le religieux qui suit sa règle, sait parfaitement que sa volonté n'y a point de part ; il ne fait qu'accepter ce qui lui est imposé.

c) De la *précipitation*. — Dans bien des cas, si nous devions nous décider nous-mêmes, nous irions en avant

d'après une première impression, et nous nous tromperions : la règle nous force à attendre, à consulter, à obéir.

d) De la *négligence*. — Enfin, si nous observons la règle, non seulement nous ferons les choses que nous devons faire, mais nous les ferons bien, avec zèle, avec soin. Et tout cela, si l'observance des règles est commune aux religieux d'une maison, cause la sécurité de tous ceux qui y demeurent.

B. La facilité. — Qu'y a-t-il de plus facile, raisonnablement parlant, que de ne pas devoir s'inquiéter de ce que l'on a à faire ? de ne pas devoir combiner, arranger, prévoir ?... Certes, dans notre vie religieuse nous n'arriverons jamais à nous débarrasser complètement de tout souci ; car chacun, dans son emploi, est plus ou moins forcé de se guider soi-même en bien des choses. Mais cependant, que de points où la règle nous conduit, où l'obéissance nous dirige, où elle nous détermine le temps, le lieu, l'ordre de nos occupations ! Nous n'avons alors qu'à nous laisser faire. De là, la paix et la tranquillité intérieures.

C. Le mérite. — Enfin, en vivant ainsi, nous accumulons des mérites pour le ciel. Car, pour mériter, il faut faire des choses bonnes, les faire bien et avec une intention droite. Tout ce que nous faisons, devient bon, du moment que la règle l'ordonne ; celle-ci nous le fait en outre bien faire ; et si nous le faisons pour observer la règle, nous agissons dans une excellente intention.

Et qu'on ne dise pas : En exécutant mes règles, je ne fais qu'agir par habitude ! — Quand nous faisons les choses par règle, nous agissons par vertu.

II. — Les difficultés de la régularité.

Ces avantages sont grands ; et si notre volonté était à la hauteur de notre intelligence, une fois ces avantages compris, notre régularité serait assurée. Malheureusement, il n'en est pas ainsi ; et tout en connaissant la vérité, nous ne la suivons pas. Nous devons donc nous mettre en

garde contre les difficultés qui nous empêcheraient de la suivre. Parmi ces difficultés, les unes sont intérieures, les autres extérieures.

A. Difficultés intérieures. — *a) L'orgueil.* — Cet orgueil nous insinue qu'il est indigne de nous de descendre à des minuties, de faire ainsi abnégation de notre volonté propre, de notre spontanéité, de notre initiative ; que les choses seraient mieux faites, si nous les arrangions nous-mêmes, etc., etc. — Nous devons répondre à cette difficulté par cette maxime très vraie, qu'en comparaison avec Dieu il n'y a rien de grand sur la terre, que tout y est également petit. Il n'y a de grand que l'accomplissement de la volonté divine. Mais aussi, une fois qu'on agit pour Dieu, il n'y a point de différence entre balayer un corridor et donner une classe.

b) La sensualité. — Elle se plaint de la contrainte, de la peine que lui donne cette sujétion de tous les instants : interruption du repos le matin, silence, etc., etc. — Que faut-il répondre ? Que nous sommes entrés en religion pour nous vaincre, pour nous mortifier : et probablement que nous n'avons pas trouvé dans la vie religieuse autant de mortifications que nous nous l'étions imaginé. — Peut-être nous plaignons-nous de ce que l'on ne nous permette pas de plus grandes austérités, de ce qu'on nous soumette à un régime fortifiant, pour conserver notre santé. Mais sommes-nous conséquents ? Si c'est pour nous une mortification que de soigner notre santé par obéissance, commençons par cette mortification, et persuadons-nous bien qu'elle est plus nécessaire et plus agréable à Dieu que les cilices et les disciplines.

c) L'inconstance. — Elle s'insurge contre la monotonie de la vie régulière, elle voudrait du changement, de la variété. — Il faut répondre que nous sommes précisément entrés en religion pour mener une vie régulière, qu'elle nous paraissait alors belle et désirable : rien n'est changé du côté de cette vie ; c'est notre pauvre nature qui est en

défaut. — De plus, songeons que la monotonie du purgatoire sera autrement redoutable que la monotonie de la vie religieuse !

B. Difficultés extérieures. — Elles viennent surtout du démon, et se réduisent à deux idées, que cet ennemi de notre âme suggère :

1. *L'inutilité de la régularité parfaite.* — Il nous met dans l'esprit qu'une certaine régularité suffit, qu'elle ne doit pas être poussée trop loin, que nous ne devons pas tant nous gêner. — Réponse : Si chacun raisonnait ainsi, que deviendrait la vie religieuse ? Le couvent serait bientôt remplacé par la caserne. Et si nous-mêmes seulement nous nous conduisions de la sorte, à quoi aboutirions-nous ? Nous arriverions de la violation des règles à la violation des vœux, de celle-ci au dégoût de la vie religieuse, à la perte de la vocation, etc.

2. *L'impossibilité de cette régularité.* — Autre objection également fausse. *An tu non poteris quod isti et istæ ?* Avec la grâce de Dieu, on peut tout. Il faut des efforts, des efforts constants, oui, mais rien de plus que des efforts modérés.

III. — La pratique de la régularité.

Elle se résume en un mot : *Observez bien vos règles.* Mais ce mot demande explication. Que faut-il pour *bien* observer ses règles ? Il faut le faire :

A. En esprit de foi. — C'est-à-dire, pour des motifs tirés de la foi, pour plaire à Dieu, pour avancer en sainteté, etc. ; et non pour des motifs humains, comme serait le désir de plaire à telle personne, la crainte d'être puni, l'ambition de passer pour un bon religieux, etc. — Agir en esprit de foi, c'est le seul moyen d'observer ses règles partout et toujours, de les observer avec joie et bonheur.

— Si l'on agit pour des motifs humains, on cessera d'agir quand les motifs n'existeront plus ; et toujours il y aura gêne, contrainte, manque d'expansion...

B. Sans faiblesse. — Il s'agit surtout ici de cette faiblesse qui provient du respect humain. Ce respect humain est un obstacle à l'observation de nos règles, soit que nous considérions les personnes du monde avec qui nous sommes en relation, soit que nous considérions la communauté elle-même où Dieu nous a placés. Car, dans la communauté même, le respect humain se glisse. Il y en a toujours qui sont moins réguliers, qui ont des allures plus libres, etc., et on est plus tenté de les imiter que d'imiter les autres. De plus, quand on observe bien ses règles, l'on a à craindre les railleries de cette classe de religieux. A plus forte raison a-t-on de la peine, quand on a du respect humain, à faire profession de régularité devant les personnes du dehors, à les quitter pour aller où la règle appelle, etc. Il faut donc une certaine force pour se soutenir.

C. Sans raideur. — Cependant cette force ne doit pas dégénérer en raideur. Il ne faut pas que l'on pose, que l'on ait l'air de morigéner les autres, qu'on affecte de les remettre à leur place quand ils violent la règle, etc. L'esprit de charité doit dominer et donner à notre extérieur cette composition grave et affable qui est le caractère de la sainteté religieuse. Appliquons le principe de l'aimable Jean Berchmans : *Nolo aliquem reformare, sed neque volo ab aliquo deformari.*

D. Avec générosité. — Nous l'avons vu, l'observance des règles entraîne des difficultés qu'il faut vaincre, des mortifications qu'il faut accepter. Donc, il est nécessaire d'être généreux. Nous pouvons regarder nos règles comme une partie de notre croix ; cette croix, il faut la porter allégrement, courageusement. C'est le bon moyen de moins sentir le poids de la vie et d'augmenter nos mérites.

Péroraison. — Si nous faisons cela, pour nous se réalisera la parole de l'Apôtre : *Pax super illos et misericordia.* — *Pax,* ici sur la terre et avec tout le monde ; *misericordia,* pour les petites fautes qui nous échappe-

ront malgré notre vigilance, miséricorde au tribunal de Dieu.

CAUSES DE RUINE POUR LE RELIGIEUX.

(Selon le Père Pawlowski.
Voir le recueil *Vitæ spiritualis documenta 1852.*)

Comment se fait-il que des jeunes gens qui entrent dans l'état religieux, animés de bonnes intentions, ne persévèrent pas et finissent par faire la honte de la religion ?

Cela peut provenir de plusieurs causes ; mais nous pouvons les ramener toutes à trois erreurs pratiques.

I. — Erreur à l'entrée en religion.

A. Ne pas savoir ce que l'on fait. — Entrer en religion avec une sorte d'idée vague de salut, de sainteté, de perfection, mais sans comprendre que l'on *s'oblige* à cette sainteté ; entrer en religion par des motifs où l'imagination et le sentiment tiennent la place de la raison... C'est s'exposer à une foule de mécomptes ; et si cette erreur persévère, il doit venir un moment où elle détruit la vocation, ou plutôt, où cette fausse vocation s'écroule...

B. Ne pas préparer l'avenir. — En d'autres termes, ne pas faire un bon et solide noviciat. Il ne suffit pas de suivre matériellement les exercices du noviciat : il faut entrer dans l'esprit du noviciat ; c'est-à-dire, il faut substituer à l'esprit du monde l'esprit religieux.

Il faut donc que pendant le noviciat :

a) On déracine complètement l'affection au péché, surtout au péché mortel...

b) On se défasse de ses affections séculières et mondaines...

c) On acquière une véritable estime des choses spirituelles...

d) On commence à s'exercer sérieusement à l'abnégation, à la mortification, etc. Sans cela, au bout de quelque temps, l'esprit séculier reprend tout à fait le dessus, et alors se réalise la parabole de Notre-Seigneur : *Omnis qui audit verba mea hæc et non facit ea, similis erit viro stulto qui ædificavit domum suam super arenam. Et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti... et fuit ruina illius magna* (Math. VII, 26, 27).

Si le noviciat a été négligé, cela doit se réparer le plus vite possible par un travaii sérieux, aidé des conseils du Père spirituel...

II. — Erreurs dans la vie religieuse.

A. Relachement. — Croire que l'on peut sans danger diminuer quelque chose de sa première ferveur : *Habeo adversum te quod charitatem tuam primam reliquisti*, disait Dieu à l'évêque d'Éphèse (Apoc. II). Cela se montre surtout :

a) Dans les exercices spirituels... Les mal préparer, les faire négligemment, les abréger, les omettre en partie. (Suarez eût préféré perdre toute sa science que d'omettre un seul jour sa méditation.)

b) Dans l'exercice de l'obéissance... Murmures intérieurs, puis extérieurs, puis résistance...

B. Dissipation. — Croire qu'un religieux peut impunément se distraire comme un homme du monde. *Effusus es ut aqua : non crescas !* (Gen. XLIX, 4.)

Ce sont des conversations inutiles, des lectures futiles ; c'est même, sous prétexte de zèle, la recherche des occupations distrayantes — bien entendu, en dehors de l'obéissance ou en pliant l'obéissance à notre désir. Sachons-le et comprenons-le une bonne fois : notre grande affaire, c'est l'affaire de l'éternité ; nos occupations, ce sont celles de notre charge. Tout le reste est vanité !

C. Orgueil. — Croire que l'on est quelque chose, que l'on a droit à quelque chose, et se préoccuper des égards que l'on doit avoir pour nous. Certainement, dans un Ordre reli-

gieux bien administré, on a des égards pour le talent, pour les services rendus, etc. ; mais ce n'est pas le religieux qui doit s'occuper de tout cela. — Sinon il commence à souffrir de son isolement, il se regarde comme méconnu ; il finit par trouver la vie religieuse insupportable et il l'abandonne ! Histoire du Père polonais, duquel le général Koniecpolski avait dit, après l'avoir entendu prêcher : *Egregius esset prælatus, si religioni non esset obligatus.* Le Père cherche à sortir de la Compagnie ; il allègue la misère de sa famille. Le collège de Cracovie présente pour la soutenir une pension de 600 florins. Il cherche un autre prétexte, disant qu'il avait été moine avant d'être jésuite. Il quitte et va se présenter à Koniecpolski. Celui-ci, sans le recevoir, fait répondre qu'il a bien connu le Père N. N., jésuite, et qu'il l'aime ; mais qu'il ne connaît personne d'autre du même nom. L'apostat, au désespoir, obtient d'abord un petit bénéfice ; puis il sollicite sa réadmission. Comme on diffère de le recevoir, il se laisse aller au désespoir, se laboure la poitrine de dix coups de couteau — après avoir renvoyé son domestique — et meurt ! On ensevelit hors de la terre bénite celui qui avait quitté la Compagnie de Jésus pour obtenir une prélature ! (Vers 1640.)

III. — Erreurs sur la vie du monde.

Une fois que l'amour de la vie religieuse commence à s'affaiblir, l'attention tombe naturellement sur le monde, et l'on croit :

A. Que l'on peut impunément converser avec le monde. — Quand cela commence, la ruine est proche. Ces rapports avec le monde prennent toutes les formes et s'autorisent de tous les prétextes, même des plus frivoles. Ce sont des visites données ou reçues, des récréations, des amusements, des lettres, tantôt par motif apparent de zèle, tantôt par amitié, tantôt simplement par ennui. — Alors se réalise la parole du prophète : *Comederunt alieni robur ejus, et ipse nescivit* (Osee. VII, 9). Le monde ronge petit à petit tout ce

qu'il y a en nous de pieux, d'intérieur, de spirituel, et il ne reste qu'un homme du monde déguisé en religieux. C'est l'application du proverbe : « Dis-moi que tu hantes, et je te dirai qui tu es ou ce que tu deviendras infailliblement. » — Et en effet, on finit par croire :

B. Que l'on se sauvera tout aussi bien dans le monde, et même que l'on produira plus de fruit dans le monde ! — Je suppose, vous le voyez, que l'on a encore conservé des idées tant soit peu religieuses et que l'on n'en est pas venu à s'écrier : « Je ne puis plus vivre en religion ! » — Vous pouvez vous sauver dans le monde ! Oui. Vous y sauverez-vous ? C'est fort douteux. Vous voulez faire du bien : et pour en faire, vous renversez l'ordre de la Providence ; vous la forcez à accommoder ses grâces à vos caprices. Quelle témérité et quelle présomption ! — Et cependant une fois que l'on prête l'oreille à ces raisonnements, on va en avant et l'on quitte ; mais le plus souvent, c'est pour tomber bien bas ! Veillons donc sur nous-mêmes : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.*

ESPRIT DU RELIGIEUX PAR RAPPORT A DIEU.

Voluntarie sacrificabo tibi et confitebor nomini tuo, Domine : quoniam bonum est (Ps. LIII, 8).

Ce texte si beau me semble résumer toute la vie du religieux en tant qu'elle le met en rapport avec Dieu.

D'abord il renferme l'*idée générale* de la vie religieuse. La vie religieuse est une vie de *sacrifice*... il faut bien se pénétrer de cette vérité. Les saints Pères la comparent à l'holocauste ou au martyre. On peut dire que par la vie religieuse nous nous attachons avec Jésus-Christ sur la

croix par les trois clous d'obéissance, de pauvreté, de chasteté...

Cette idée est d'une *importance fondamentale,* parce que, si l'on part de là, l'on trouvera toujours la vie religieuse agréable ; sinon, on n'y trouvera que déceptions, etc...

Ne nous imaginons donc pas trop facilement

a) Qu'en religion nous n'aurons rien à souffrir.

b) Qu'en religion nous aurons tout ce que nous désirons.

c) Qu'en religion nous nous sanctifierons sans peine.

Ce sont trois illusions à éviter.

Cela posé, quel esprit devons-nous nourrir dans nos relations avec Dieu, pour assurer à la fois notre persévérance, notre bonheur et nos mérites ?

I. — Voluntarie sacrificabo.

Le sacrifice que nous faisons est un sacrifice volontaire, c'est un sacrifice perpétuel.

Tout le mérite de ces sortes d'oblations est dans L'ESPRIT DE FIDÉLITÉ. — La fidélité est le soin que nous avons d'accomplir exactement tout ce que notre état exige. Où se montre cette fidélité ?

A. DANS LES VŒUX. — Non seulement dans l'essence des vœux, mais de plus dans la perfection des vœux...

Pauvreté. Absence de recherche... Ne pas vouloir ce qu'il y a de meilleur, de plus élégant... de plus commode.

Chasteté. Soin de la modestie... défiance de toutes les affections du cœur qui nous donneraient des idées mondaines, etc...

Obéissance parfaite.

B. DANS LES RÈGLES. — Ne pas prendre seulement celles qui nous plaisent... ou celles qui ne coûtent pas beaucoup à observer..., ou celles qui sont d'une observance publique..., mais toutes. (Modèle : Jean Berchmans.)

C. DANS L'OBÉISSANCE AUX INSPIRATIONS DE LA GRACE. —

Oh ! si nous les suivions toujours, sous la conduite d'un directeur prudent, à quelle perfection ne parviendrions-nous pas ?

Cette fidélité est pour un religieux le plus sûr garant de la persévérance. *Nemo fit repente summus...* Si l'on est en garde contre le moindre relâchement, jamais on n'en viendra à ces chutes profondes qui entraînent trop souvent la perte de la vocation religieuse. — Mais cet esprit de fidélité doit éviter deux écueils :

a) Une fidélité purement matérielle.

b) Une fidélité anxieuse, minutieuse.

II. — Confitebor nomini tuo.

Pour éviter ce double écueil, il faut L'ESPRIT DE FOI. — Je ne dis pas *la foi :* la foi n'est que la soumission volontaire de l'intelligence aux vérités révélées de Dieu ; mais *l'esprit de foi,* c'est-à-dire l'habitude d'agir d'après ces vérités. Ainsi, on dit qu'un homme a un esprit d'ordre, un esprit d'économie, un esprit de prodigalité, d'intérêt...

Quel est donc cet *esprit de foi* que le religieux doit porter dans ses actions pour plaire à Dieu ? *Confitebor nomini tuo.* Je m'arrête à quelques manifestations ou à quelques principes.

A. Faire tout par reconnaissance pour Dieu.

Dieu qui nous a tout donné... éducation, grâce, sacrements, *vocation...*

B. Faire tout en union avec Notre Seigneur Jésus-Christ.

Nous sommes les membres du corps mystique dont il est la tête.

Nous spécialement, nous religieux, nous l'avons choisi pour l'époux de nos âmes... Oh ! que de choses nous ferons pour lui plaire, que nous ne ferions pas sans cela !...

C. Faire tout en présence de Dieu. — Comme le sentiment de cette présence nous inspirera du respect et en même temps du zèle !

D. Faire tout pour imiter Jésus-Christ. — Il est notre modèle : *Exemplum dedi vobis.* Modèle de prière, de patience, de zèle, etc.

E. Faire tout pour mériter récompense. — Cela n'est pas une imperfection. Car plus nous aurons de gloire dans le ciel, plus aussi nous aimerons Dieu dans l'éternité, et plus grande sera par là même la gloire que nous lui procurerons.

A la rigueur, l'esprit de foi pourrait suffire pour assurer notre fidélité ; mais comme les difficultés, les traverses abondent dans notre vie, il est bon d'entretenir en nous un troisième esprit.

III. — Quoniam bonum est.

Le prophète dit : *Quoniam bonum est.* Qu'est-ce qui est bon ? *Nomen tuum.* Le nom de *Jésus !* et dans ces mots je trouve un troisième esprit : L'ESPRIT DE CONFIANCE.

Que Dieu soit bon, nous le savons, et nous le confessons aisément d'une manière théorique ; mais en pratique le démon nous remplit souvent de sentiments de trouble, de désolation, etc... Qu'est-ce que cela produit, sinon une méfiance de la bonté de Dieu ? Cette méfiance peut nous venir : *a)* à cause de nos fautes, — *b)* à cause de nos peines, — *c)* à cause de nos difficultés, — *d)* à cause de nos appréhensions (avenir). — A cela répondent les principes suivants :

A. Dieu ne nous demandera jamais compte des fautes que nous déplorons et que nous avons réparées autant que nous le pouvions, ou que nous déplorons de ne pouvoir réparer davantage...

B. Les afflictions ne sont pas un signe de la colère de Dieu, mais l'épreuve à laquelle il soumet notre confiance.

C. Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces.

D. L'avenir est entre les mains de Dieu et non du démon, et il sera d'autant meilleur que nous aurons eu plus de bonne volonté.

Ces quatre maximes peuvent suffire à entretenir en nous l'esprit de confiance. Nous pouvons y aider encore en considérant (sans orgueil) combien Dieu est bon pour de grands pécheurs, et en faisant (sans présomption) un retour sur nous-mêmes.

Péroraison. — Si nous faisons cela, nous pouvons dans la joie de notre cœur achever le texte : *Quoniam ex omni tribulatione eripuisti me, et super inimicos meos despexit oculus meus.*

ESPRIT DU RELIGIEUX PAR RAPPORT A LUI-MÊME.

Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis (II Pet. 1, 10).

Nous sommes tous, M. F., appelés au salut ; je dis plus : nous sommes tous appelés à la sainteté... Si nous n'y parvenons pas, ce sera notre faute. *Perditio tua ex te, Israel.* Il est donc nécessaire de bien examiner ce qui se passe en nous, afin de voir ce qui pourrait nous faire perdre notre ferveur, notre vocation, et par là même le salut de notre âme. Et comme nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu, sans la grâce, il est nécessaire aussi de savoir comment nous nous exposerions à diminuer les grâces de Dieu ou même à les arrêter en quelque sorte, c'est-à-dire à nous priver de certaines grâces de choix, qui peuvent nous être retirées. Eh bien, il y a trois choses, dont nous avons un besoin tout spécial dans notre conduite personnelle et intérieure.

I. — Besoin d'humilité.

A. Elle est d'une nécessité absolue

a) Quant à Dieu. — Car Dieu résiste aux superbes et il

donne sa grâce aux humbles ; et sans Dieu nous ne pouvons rien.

b) Quant au prochain. — Car sans humilité nous le choquerons continuellement, et nous nous aliénerons tout le monde.

c) Pour nous-mêmes. — Car nous ne devons pas nous le dissimuler : la vie religieuse, la vie en commun, est pleine de froissements, de petites humiliations ; et sans humilité, elle nous sera insupportable.

B. Mais en quoi consiste l'humilité ? Dans une connaissance claire et pratique de ce que nous valons.

1° *Claire.* Que valons-nous par nous-mêmes ? — Rien !

a) Tout le bien que nous avons, vient de Dieu, et il peut nous l'enlever, quand il lui plaît.

b) Le mal du péché qui est en nous, nous est propre. C'est nous qui avons commis le péché, et ce mal nous rend affreux et repoussants aux yeux de Dieu.

c) Par ce mal, quelque léger qu'il soit, nous avons mérité, non seulement de la part de Dieu, mais encore de la part des créatures, des peines qui surpassent tout ce qu'on peut souffrir en ce monde.

Voilà la connaissance *claire et vraie.* Celle-là n'est pas difficile à avoir, du moins d'une façon générale ; mais la connaissance pratique ?

2° *Pratique.* Appliquons... *a)* Si tout ce que j'ai vient de Dieu, dois-je m'étonner si je le perds, si je ne réussis pas, si on ne me considère pas ?...

b) Si tout le mal moral qui est en moi, me vient par ma faute, et si je suis pour cela horrible devant Dieu, quelle impression feront sur moi les louanges des hommes, etc. ?...

c) Si j'ai mérité de terribles châtiments, même de la part des créatures, comment accepterai-je les choses dures, désagréables ?...

Voilà la première partie de la connaissance pratique. Mais il en est une seconde : Je puis tout avec l'aide de Dieu. De là, pratiquement, une grande reconnaissance, une grande

confiance, une parfaite obéissance. — L'humilité est donc le fondement de tout : travaillons à l'acquérir par la méditation et par l'exercice...

II. — Besoin de mortification

La mortification est la seconde chose tout à fait nécessaire à un religieux, et sans laquelle il n'aura ni repos, ni mérite. Quelle est cette mortification ? Il est

A. Une mortification *nécessaire à tous les hommes :* c'est celle qui est requise pour ne pas consentir au péché mortel. Mais si nous n'avons nulle habitude de nous refuser quoi que ce soit, et si nous ne voulons supporter aucune douleur, comment résister ?

B. La mortification *nécessaire aux religieux* est celle qu de plus leur permet d'observer leurs vœux et leurs règles. — C'est-à-dire qu'il y a sans sortir des limites de ces règles, la mortification *a)* des sens : vue, ouïe, etc. ; *b)* la mortification de la volonté, surtout en fait d'obéissance ; *c)* la mortification des affections. — Cependant il est encore un autre genre de mortification :

C. La mortification *permise à tous*. C'est celle qui, sans aucun éclat extérieur et sans aucun danger grave de ruiner la santé, réprime, dans des choses licites, les jouissances de l'amour-propre. Par exemple : mortification de la langue, de la curiosité, de la sensualité (un petit dessert), de la délicatesse (façon de s'asseoir, etc.).

Elle paraît petite, mais, comme elle est toute volontaire, elle est extrêmement agréable à Dieu.

Elle est extrêmement efficace pour obtenir ce que nous désirons.

Elle est une armure puissante qui nous préservera toujours des grandes chutes. Car tant que nous serons fidèles à ces pratiques volontaires, nous ne tomberons pas dans de grandes fautes.

D. La mortification *permise à quelques-uns*. Ce sont les mortifications extérieures qui sautent aux yeux, ou les

mortifications personnelles extraordinaires : jeûnes, disciplines, etc... Elles sont bonnes en elles-mêmes, mais elles peuvent être indiscrètes et même dangereuses pour l'humilité, à cause de l'amour-propre qui s'y glisse facilement, et pour la régularité, quand il arrive qu'on y tient plus qu'à la règle elle-même.

C'est pourquoi elles ne peuvent être pratiquées que sous la direction de l'obéissance.

III. — Besoin d'indulgence.

Enfin, il est une troisième qualité dont nous avons besoin pour nous-mêmes et qu'il ne nous sera pas si difficile d'acquérir, si nous avons l'humilité : c'est l'indulgence.

Indulgence pour nous-mêmes.

Je l'ai mise après la mortification, afin que l'on ne se méprenne pas sur le sens du mot. Il ne s'agit pas de condescendanee pour nos faiblesses volontaires, mais de patience à l'égard de choses qui ne dépendent pas de nous.

a) Patience pour les restes de nos fautes passées, si nous en éprouvons encore des suites fâcheuses... quand même ce seraient encore des chutes. Cependant cette patience s'allie parfaitement avec des efforts constants pour prévenir toute faute nouvelle.

b) Patience pour les défauts de notre caractère. Il y a des gens qui ne peuvent pas se supporter eux-mêmes, et qui par là sont insupportables aux autres. Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir. Sachons nous supporter ; sans quoi nous ne saurons pas même travailler à nous corriger. Appliquons à nous-mêmes cette maxime fondamentale en matière d'éducation : « Lorsqu'on ne sait rien souffrir d'un enfant, on ne parviendra jamais à lui former le caractère. » Donc, point de doléances oiseuses ni d'impatiences stériles...

c) Patience pour notre inconstance dans nos bons propos. Et pour cela, ne les multiplions pas trop ; mais tenons à ceux que nous avons faits.

d) Patience même pour notre nature physique. Il faut la soumettre, la dompter ; mais il ne faut pas l'écraser, et par là même la rendre incapable de nous rendre service.

Péroraison. — Enfin, ne concluons pas de tout cela qu'il faille se ménager, non ; mais, si l'on veut persévérer et avancer dans le bien, on doit y aller *fortiter et suaviter*, il faut réaliser en soi, autant qu'on peut, l'action de Dieu qui *attingit a fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter* (Cf. Sap. VIII. 1).

ESPRIT DU RELIGIEUX DANS LA COMMUNAUTÉ.

Consideremus invicem in provocationem charitatis et bonorum operum (Hebr. x, 24).

Quand je parle de l'esprit du religieux dans la communauté, je ne veux pas le considérer uniquement dans ses rapports avec la communauté seule, mais en tant qu'il appartient à une communauté ; toutefois, pour ne pas empiéter sur d'autres matières, je fais abstraction des relations qui lui sont imposées par sa vocation même avec des personnes étrangères. — Et je dis que le religieux, en tant qu'il appartient à une communauté, doit toujours avoir en vue deux choses : 1° Augmenter la charité qui doit unir les membres de la communauté, *in provocationem charitatis.* — 2° Augmenter la somme de mérites que la communauté peut et doit acquérir, *bonorum operum.* — C'est ce que nous allons développer, en considérant trois sortes de personnes : les supérieurs, les égaux, les personnes du dehors.

I. — Comment agir avec les supérieurs ?

A. In provocationem charitatis.

a) Cogitatione. — N'oublions pas que les supérieurs sont

hommes. Donc, n'exigeons pas d'eux la perfection absolue. Ne soyons pas, dans nos jugements sur leur conduite, plus impitoyables que nous ne le serions pour nos frères, ou pour des étrangers. Car de la manière dont nous penserons, dépendra aussi notre conduite extérieure.

b) Verbo. — 1° En leur présence. Épargnons-leur les reproches, les choses désagréables, les cancans qui leur montrent qu'ils ne sont pas aimés. A moins que le devoir ne nous impose quelque manifestation...

2° En leur absence. — *In provocationem charitatis.* Ne semons pas la zizanie, ne rendons pas l'administration difficile... Ne critiquons pas, exécutons...

c) Opere. — Il en est qui, par toute leur manière de faire, sont une charge pour les supérieurs, de sorte que ceux-ci ne savent comment les employer, comment les aborder, comment les consoler, comment leur plaire.

B. Et bonorum operum. — Mais ce sont là des choses presque entièrement humaines. Nous devons nous élever plus haut, avoir en vue notre avancement spirituel. Et pour cela

a) Obéir aux supérieurs comme à Dieu. C'est tout dire. Là est toute la perfection de l'exécution, la soumission de la volonté, l'union des intelligences.

b) Les aimer comme des parents qui nous ont engendrés en Jesus-Christ. Remarquez les deux mots : « comme des parents, » donc, amour vrai, sincère, plein de confiance. — Mais j'ajoute « en Jésus-Christ, » pour exclure les petitesses, les obséquiosités, les flatteries, les jalousies qui se rencontrent quelquefois...

c) Prier pour eux, comme pour des frères. — Nous devons demander pour eux les lumières du Ciel, la force d'en haut, afin qu'ils nous dirigent bien, qu'ils nous fassent avancer dans la vertu, etc. Agissons ainsi avec nos supérieurs, et nous mériterons toutes les bénédictions promises à ceux qui honorent leurs parents...

II. — Comment agir avec les égaux ?

A. In provocationem charitatis. — Vous comprenez que sur ce point nous pourrions faire une longue instruction. Résumons-nous très brièvement. Il y aura charité, s'il y a

a) Estime mutuelle. — Et elle est toujours possible, parce que chacun a quelque chose de bon que l'on peut estimer ; elle permet de jeter un voile sur le reste. C'est ainsi, qu'agissait Jean Berchmans ; et nous trouvons dans ses écrits certaines listes qu'il faisait : *Placet in Patre nostro Generali modestia, affabilitas. In Patre Provinciali studium litterarum; in Patre Rectore et Patre spirituali, quod semper sui similes...* Et il ajoutait : *Attende quæ tibi placent in aliis... hæc facias et imiteris.*

b) Support mutuel. — En même temps, n'oublions pas que chacun a ses défauts, nous comme les autres, et que si en religion nous nous plaignons parfois des autres, nons aurions mille fois plus à nous plaindre dans le monde...

c) Secours mutuel. — Ce secours est prévu par la règle même qui donne à chacun son emploi. De cette répartition résulte un ensemble bien combiné. Mais il y a moyen de remplir son emploi pour secourir les autres, et aussi, chose triste à dire ! pour les ennuyer. Ce n'est pas qu'il faille une lâche condescendance, non ; mais on peut remplir son devoir et du même coup aider les autres...

d) Consolation mutuelle. — Elle consiste dans ces petites prévenances, attentions, consolations, etc., que la charité sait si bien trouver, et qui donnent tant de charme à la vie de communauté. C'est là ce parfum, *unguentum*, dont parle le psaume...

B. Mais, n'oublions pas : *In provocationem charitatis et* bonorum operum. Or, pour cela, il faut :

a) Édification mutuelle, — Que dire, si cette sainte affection dégénérait en cabale, en scandale, en coterie ?... Mais, au contraire, quels exemples de patience, etc... vous pouvez donner ! Et afin que cela soit, *priez* beaucoup les uns pour les autres...

b) Correction mutuelle. — Avec toute la prudence et toute la réserve requises... Car ne vous imaginez pas que, par esprit de charité, vous puissiez ou même que vous deviez taire les défauts les uns des autres, alors que la conscience oblige de parler...

C. INVICEM : *Support et secours mutuel.* — Et j'insiste beaucoup sur ce dernier mot ; il bannit l'exclusion, il suppose l'universalité, la réciprocité générale ; sans cela, quelle peste pour les bonnes œuvres et même pour la charité !

III. — Comment agir avec les étrangers ?

C'est là, direz-vous, un accessoire dans la communauté ; oui, mais un accessoire tellement important qu'il peut, lui seul, détruire la charité et les bonnes œuvres.

Sous le nom de relations avec les étrangers, je comprends les visites données ou reçues, les lettres, les petits cadeaux, etc.

Sous le nom d'étrangers, je comprends nos parents, nos amis, les parents de nos élèves, etc., etc.

Que faut-il dans ces relations ?

A. Qu'elles ne compromettent pas la communauté : — a) Par le genre des personnes que nous recevons, la multiplicité, la durée des relations...

b) Par la conduite que nous y tenons...

c) Par le ton qu'elles donnent à la communauté ; ton mondain, dissipé, etc... — Que les supérieurs veillent !

B. Quelles ne nous dégoûtent pas de la communauté. — C'est souvent le commencement de la perte des vocations. Et c'est ici surtout qu'il faut, de la part de l'inférieur, une grande franchise pour déclarer au supérieur que telle relation ne lui convient pas... Par là même, il faut une grande générosité.

C. Qu'elles ne choquent pas la communauté. — Tous les membres n'y ont pas les mêmes relations ; si on n'est pas prudent, on aura l'air de se prévaloir de celles qu'on a,

de se préférer aux autres... D'ailleurs, quand les relations sont trop fréquentes, elles *choquent* toujours.

D. Qu'elles ne désédifient pas la communauté. — C'est ordinairement la conséquence... Ne dites pas : « Ces relations sont innocentes. » Elles ne le sont plus, dès qu'elles produisent cet effet sur les autres. Ne n'oublions pas : *In provocationem bonorum operum !*

Péroraison. — Quel ciel sur la terre qu'une communauté religieuse parfaite !... Travaillons à réaliser cet idéal !

AMOUR DU PROCHAIN.

1er Prélude. — Entendre David entonner ce Psaume : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

2d Prélude. — Demander à Dieu la grâce de comprendre pratiquement le moyen de rendre notre vie heureuse par la charité.

Il est certain que la charité entre les hommes est, après l'union avec Dieu, le grand moyen de trouver le bonheur dans la vie religieuse. Mais pour cela, cette charité doit être selon Dieu. C'est ce que nous méditerons, en considérant les trois classes de personnes qu'un religieux doit aimer.

I. — Charité envers ses confrères.

A. Les premiers objets de notre charité sont évidemment *nos frères en religion.* — C'est peut-être la perspective de trouver ainsi une famille spirituelle qui nous a inclinés vers l'état religieux, ou tout au moins cette idée nous a frappés quelquefois : « Que l'on est heureux, en religion, de vivre ainsi avec des personnes qui ont toutes le même but, qui partagent les mêmes sentiments, etc. »

— Nous-mêmes, avons-nous trouvé ce bonheur ? Si nous l'avons trouvé, bénissons-en Dieu, c'est que nous avons saisi les caractères que doit avoir notre charité ; dans le cas contraire, c'est une preuve que notre charité doit encore acquérir ces caractères. Elle doit être :

a) Humble. — Si nous n'avons pas de bas sentiments de nous-mêmes, si nous ne tâchons pas de mettre les autres au-dessus de nous, impossible d'être heureux. Il y aura à chaque instant de l'envie, de la jalousie ; nous penserons que les autres sont préférés... La vraie charité ne connaît pas ces bassesses : *Charitas non invidet*, dit saint Ambroise, *sed congaudet.* Et saint Bernard en donne la raison : *Non est quod se immisceat vanitas, ubi totum occupat charitas.*

b) Universelle. — Quand les Pères et les écrivains ascétiques parlent des avantages de la charité, un point qu'ils font ressortir est celui-ci : la charité rend commun le bien de tous. *Per amorem Dei*, dit saint Augustin, *omnes ei adhæremus ; per amorem proximi, omnes ad invicem unum sumus ; ut bonum commune omnium, fiat singulorum, et quod quisque in se non habet, in altero possideat.* Ce que saint Grégoire développe par une comparaison : *Sicut regiones terrarum, ita sunt mentes sanctorum : quæ dum vicissim sibi conferunt quod acceperunt, quasi fructus suos regiones regionibus impendunt, ut in una charitate omnes jungantur.* Mais aussitôt que les amitiés particulières ou les aversions particulières se glissent dans une communauté, cet avantage disparaît : il y a exclusivisme, et par la même serrement du cœur. Et sans parler de tous les autres inconvénients qui résultent de ces préférences ou de ces exclusions, on peut dire que ce qu'il y a de plus exquis dans la charité, ce parfum qu'on respire partout où elle unit les membres d'une communauté, a disparu.

c) Patiente. — Cependant il ne faut pas se faire illusion. En vivant en religion, on n'est point entré dans la compagnie des anges ; on demeure encore avec des hommes. Ils ont

leurs défauts de caractère, leurs caprices, leurs exigences ; mais n'oublions pas que nous avons les nôtres. C'est aux religieux comme à tous les chrétiens qu'il a été dit : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi* (Gal. VI, 2). Chose bien triste ! parfois il en est des religieux comme des membres de certaines familles ; ils excusent tout chez les étrangers et sont toujours aimables pour eux ; mais ils ne peuvent rien supporter les uns des autres. Ne suffit-il pas de signaler ce défaut pour le flétrir ? — Sachons donc supporter et aussi pardonner. Et quand cela doit se faire, faisons le tout de suite. Saint Chrysostome dit qu'il en est d'une offense comme d'un os disloqué, qui se remet plus facilement sur l'heure, et d'autant plus péniblement que l'on tarde davantage.

d) Désintéressée. — C'est ce caractère qui donne à la charité sa perfection et fait qu'on y trouve les plus douces jouissances. On ne s'y cherche pas soi-même, et par suite on trouve toujours plus qu'on n'espère. Cette charité doit être comme l'union des membres de notre corps, union qui fait qu'ils se soutiennent tous mutuellement, sans qu'aucun ait en vue son propre avantage. *Multi unum corpus sumus in Christo : singuli autem alter alterius membra* (Rom. XII, 5). Et tous les membres sentent l'influence générale du corps... S'il en est ainsi dans le corps mystique de notre communauté, nous nous écrierons avec vérité : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare in unum !*

II. — Charité envers ses parents.

C'est ici un point fort délicat et souvent d'une pratique difficile. Toui se résume dans ce précepte de Jésus-Christ : *Si quis non odit patrem...* et dans l'interprétations que donne de ce précepte saint Ignace : *Ut omnem carnis affectum erga sanguine junctos exuat ac illum in spiritualem convertat...* Règle qui peut être appliquée à tout religieux, dans quelque position qu'il se trouve. — Pour nous resteindre ici

à ce qui regarde le bonheur dans la vie religieuse, demandons-nous :

A. Quelle est l'affection envers nos proches qu'il faut éviter ?

a) Celle qui serait contraire au service de Dieu, — c'est-à-dire celle qui nous exposerait au péché, soit mortel, soit véniel. Cela devrait être une résolution arrêtée, non seulement pour un religieux, mais pour tout chrétien. *Honorandus est pater, sed obediendum Deo est ; amandus est generator, sed præponendus est creator* (S. Augustin.). Inutile d'insister sur ce point.

b) Celle qui est contraire à notre perfection. — La perfection, voilà ce qui nous distingue des gens du monde. Ceux-ci ne sont pas obligés de tendre à la perfection ; nous y sommes obligés. *Renuntiandum est etiam parentibus propter Christum ; qui enim amat parentes suos, perdet eos* (S. Augustin.) — *Impius est qui pro parentibus suis animæ suæ crudelis est* (S. Bonavent.) — *Gladium tenet hostis ut me perimat, et ego de matris lacrimis cogitabo ?* (S. Hier.)

c) Celle qui est de nature à compromettre notre tranquillité dans la vie religieuse. *Conversos ad Dominum, non sollicitet carnalium cura parentum, et necessitudines illæ non impediant exercitium spirituale : quamdiu enim de mundo sumus, debitores nos constat esse parentibus ; at postquam reliquimus nosmetipsos, multo magis ab eorum sollicitudine liberi sumus* (S. Bernard).

Voilà ce qu'il faut éviter. Théoriquement, nous le comprenons aisément ; pratiquement, c'est bien difficile. Voyons donc :

B. Comment il faut agir pratiquement à leur égard. — On peut tout réduire à un mot : il faut les abandonner.

a) Les abandonner physiquement, autant que le permettent les circonstances, les convenances religieuses, le bien spirituel de la famille.

b) Les abandonner moralement, c'est-à-dire, substituer à l'amour naturel et charnel que nous leur portions, un amour surnaturel et spirituel.

Je transcris ici un passage de Scaramelli qui peut être utile à tout le monde :

« Celui donc qui désire de hâter efficacement son avancement spirituel [et je puis ajouter, qui veut y trouver son bonheur], doit faire de deux choses l'une : ou abandonner entièrement ses parents, selon le conseil et la coutume dès religieux, en brisant pour ainsi dire d'un seul coup les douces chaînes de son amour naturel et imparfait, auquel il est alors obligé de renoncer pour toujours ; car il faut bien le remarquer, cette affection trompeuse a cela de propre, que quand elle a été éteinte pendant un certain temps, elle se rallume de nouveau avec plus de violence. Ou bien, s'il ne peut les quitter tout à fait, qu'il s'en sépare du moins et s'en éloigne le plus possible : car de même qu'il n'y a point d'expédient plus commode pour éteindre le feu que de lui soustraire toute matière combustible, ainsi le plus sûr moyen de conserver son cœur libre, consiste à l'éloigner des objets aimables qui en entretiennent les affections imparfaites et coupables. Mais s'il ne peut pas même faire ce sacrifice et qu'il soit obligé de vivre avec ses parents, il doit s'efforcer de modérer son amour naturel et de le soumettre aux saintes lois de la divine charité. Cette espèce de détachement est, j'en conviens, très difficile pour une personne qui vit au milieu de sa famille ; cependant elle peut l'obtenir, si, résistant sans cesse aux inclinations de la nature, elle proteste souvent, en présence de Dieu, qu'elle ne veut aimer ses parents que parce qu'il l'exige lui-même et qu'elle ne fera jamais, pour leur avantage, aucune action qui puisse déplaire aux yeux de son adorable majesté. Ces actes souvent réitérés avec toute la sincérité du cœur, sont capables d'affaiblir l'amour charnel et de le soumettre à l'amour de Dieu ; tellement que, cessant d'être semblable à celui des animaux [instinctif], pour devenir raisonnable et même saint, il n'oppose plus aucun obstacle à la perfection chrétienne. » (*Directoire spirituel.* Traité II, art. IX, ch. I.)

III. — Charité envers les étrangers.

Nous comprenons sous cette dénomination tous ceux qui ne sont pas attachés au religieux par les liens de la fraternité spirituelle ou de la parenté naturelle, tous ceux en faveur desquels il peut d'une manière quelconque exercer la charité. Si le religieux veut trouver le bonheur dans cet exercice, il doit travailler sans cesse à rendre l'amour qu'il porte au prochain :

A. Actif, — d'après le précepte de l'apôtre saint Jean : *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate*. Car de même que, par rapport à Jésus, ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur ! qui entrera dans son royaume, mais celui qui fait la volonté de son Père, ainsi, ce n'est pas celui qui a toujours à la bouche des paroles amicales qu'il faut regarder comme charitable, mais celui qui le montre par ses œuvres. — Cette activité de la charité doit se montrer avant tout dans l'exercice de l'emploi que l'obéissance nous confie.

B. Ardent. — Cette ardeur du zèle nous fera, sous la direction de l'obéissance, chercher toujours de nouveaux aliments à notre charité, car : *Charitas semper lætatur, quoniam, quantum multiplicatur, tanto largius evagatur* (S. Fulg.). Cette ardeur de la charité doit se montrer :

a) Par l'extension des œuvres : œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle, etc., autant que nous le permet notre position.

b) Par l'universalité des personnes sur lesquelles la charité se porte : justes et pécheurs, fidèles et infidèles, vivants et défunts...

c) Par la continuité des efforts : apostolat auprès des personnes qui nous entourent ordinairement, auprès de nos subordonnés ; prières, mortifications pour la conversion des pécheurs, etc.

C. Généreux. — On le comprend, pour que la charité complète notre bonheur, elle doit dominer les vissitudes que nous pourrions rencontrer ; elle doit savoir pardonner les

offenses qui nous sont faites. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons toujours conserver le calme et la joie, en nous disant que, semblables à notre divin Maître, nous épanchons nos bienfaits sur tous et faisons luire notre soleil sur le juste et sur l'injuste.

Colloque avec le Cœur sacré de Jésus.

ABNÉGATION.

Voilà une vertu féconde, mère de plusieurs autres, une vertu fondamentale, et, disons-le, une vertu toute propre aux religieux. Ce n'est pas que les gens du monde n'en aient pas besoin ; mais ils en ont peur, et on n'ose presque pas leur en parler... Qu'est-ce que l'abnégation ? C'est, en un mot, le *renoncement à soi-même*. La suite nos fera comprendre le sens de cette parole.

I. — Nécessité de l'abnégation.

L'abnégation est tellement essentielle à la vie religieuse, surtout lorsque celle-ci comprend l'activité, c'est-à-dire la charité, l'enseignement, que l'on pourrait confondre les deux expressions et dire : vie d'abnégation. En effet, la vie religieuse est :

A. Une vie de régularité. — Nous aimons bien la régularité dans les autres, nous tenons à ce que tout se fasse par eux régulièrement, au temps voulu ; mais la régularité pour nous-mêmes nous pèse souvent. Nous ne laissons pas d'être capricieux... En ce point nous devons nous renoncer.

B. Une vie de sacrifice. — S'il n'y avait que la régularité, cela nous coûterait peut-être ; mais nous nous contenterions de trouver notre vie monotone. Or, il y a plus que cela : cette vie apporte continuellement des choses qui contrecarrent notre nature : nous voudrions le repos,

et c'est l'heure du travail ; le travail, et c'est l'heure du repos, etc.

C. Une vie de dévouement. — Et à côté de cela, nous avons des obligations particulières résultant de notre vocation ; nous avons le soin des enfants ou le soin des pauvres, qui nous réclame, et nous devons continuellement faire le choix entre ce que nous désirons et ce que réclament les autres. Or, ce que réclament les autres est ce qui doit l'emporter, et c'est rarement ce qui nous plaît le plus.

D. Une vie d'obéissance, — c'est-à-dire que, par un vœu spécial, nous promettons à Dieu de ne plus chercher notre volonté, mais seulement la sienne, manifestée par l'organe de nos supérieurs.

E. Une vie d'épreuves. — Dieu le permet souvent.

Est-ce que toutes ces choses ne nous disent pas : « Tu dois te renoncer toi-même, pour mettre à la place de ta volonté la volonté du supérieur, les nécessités du prochain, les devoirs de ta charge, pour substituer à ta volonté le son de la cloche ? »

II. — Conditions de l'abnégation.

Cette abnégation, comme on le voit facilement, est moins une vertu qu'un assemblage de vertus. Elle suppose donc un fondement inébranlable. Et je puis dire que trois pierres constituent ce fondement.

A. L'esprit de l'humilité. — Sans humilité, point d'abnégation. Celui qui n'est pas humble, se considère comme centre de tout ; il veut que tout pivote sur lui, que l'on s'occupe de lui, qu'on lui cède, il est égoïste ; or, l'égoïsme est évidemment l'antipode de l'abnégation. Au contraire, celui qui est humble ne cherche jamais à tout concentrer sur soi-même ; il se contente de tout, parce qu'il se croit indigne de tout. Travaillons donc à affermir en nous l'humilité, en pensant à notre néant personnel, à nos misères, à nos péchés. Alors, remerciant la bonté de Dieu de ce qu'elle ait voulu nous supporter, nous parviendrons facilement à nous renoncer nous-mêmes.

B. L'esprit de charité. — Ce qui fait qu'il nous en coûte de nous renoncer nous-mêmes pour nous dévouer aux autres, c'est l'oubli des grands principes de la charité. Persuadons-nous donc bien :

a) Que notre prochain tient pour nous la place de Jésus-Christ, que c'est à Jésus-Christ lui-même que nous rendons service en servant le prochain.

b) Que le mal que nous pourrions causer à notre prochain par notre manque de dévouement, c'est à Jésus-Christ même que nous le causons, que c'est Jésus-Christ que nous affligeons.

c) Que Jésus-Christ lui-même nous récompensera de tout ce que nous aurons fait pour notre prochain... Ah ! si Jésus-Christ se présentait pour se laisser instruire, soigner par nous, etc., quelle serait notre conduite ?

C. L'esprit de confiance en Dieu. — Ce qui souvent en nous met obstacle à l'abnégation, c'est la crainte, une crainte engendrée par la prudence humaine. Nous craignons que quelque chose ne nous manque, nous craignons pour notre santé, pour le succès de nos entreprises. Soyons donc plus sages, disons-nous bien que Dieu n'abandonnera jamais ceux qui s'abandonnent eux-mêmes par amour pour Lui.

III. — Maximes pratiques de l'abnégation.

Et maintenant, résumons la pratique de l'abnégation en quelques maximes faciles à retenir, mais peut-être difficiles à pratiquer.

A. Tout comme Dieu le veut! — Donc, renoncement complet à moi-même pour tout ce qui me concerne : santé, maladies, incommodités, saisons, pertes de parents, etc., etc. *Tout comme Dieu le veut !* Cela n'empêchera pas de prier, de demander à Dieu avec confiance ce que je crois maintenant nécessaire ou utile ; mais, s'il ne me l'accorde pas, je ne serai pas troublé, je ne serai pas découragé, je me résignerai parfaitement. Item pour l'obéissance.

B. Tout pour un plus grand bien ! — Dans mes occupations, mes travaux, etc., une fois l'obéissance mise à couvert, la volonté de Dieu sauve, je ne demanderai qu'une chose : Comment ferai-je le plus grand bien ? Je ne demanderai pas de quel côté j'aurai le plus de plaisir, etc. ; non, le bien. Et cela, surtout, quand il s'agira de rendre service, de me consacrer à l'éducation d'un enfant plus difficile, de soigner un malade plus rebutant, etc., etc. Ne pas marchander son dévouement.

C. Je me compte pour rien ! — Ce mot est dur peut-être en apparence, mais s'il était mis une bonne fois en pratique, combien ne rendrait-il pas tranquille et heureux ? Avec cette maxime-là, plus rien ne serait pénible, difficile ; on ne souffrirait ni de l'oubli, ni de l'injustice vraie ou prétendue ; on serait complaisant pour les autres, etc.

Péroraison. — Enfin on pourrait résumer toute l'abnégation en une maxime dont l'auteur n'a sans doute pas mesuré la portée. Dans un collège, un élève doutait s'il s'était confessé, oui ou non. Il s'adressa à son compagnon. Celui-ci répondit, après avoir réfléchi : « Fais ce qui te coûte le plus ! » — Cette parole fut un trait de lumière pour le jeune homme ; il la mit habituellement en pratique, et devint plus tard un saint religieux. Eh bien ! je veux vous laisser cette *maxime finale :* Quand il s'agit du service de Dieu, faites ce qui vous coûte le plus !

PRATIQUE DE L'HUMILITÉ.

Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam (Eccli. III, 20).

Exorde. — Il ne suffit pas, M. F., d'avoir une haute idée de l'humilité, d'en comprendre la nécessité et les avantages ; il faut l'exercer, ou du moins travailler à y parvenir. —

Saint François de Sales fait remarquer, à propos de l'amour de Dieu, qu'il n'y a pas de moyen plus efficace de l'acquérir, que d'en poser des actes. Ainsi en est-il de l'humilité. Distinguons donc deux sortes d'humilité : l'humilité *intérieure* et l'humilité *extérieure*, et voyons quels sont les actes par lesquels nous pouvons nous exercer dans cette vertu. Par le fait même, nous comprendrons les défauts qu'il nous faut éviter.

I. — Humilité intérieure.

Elle est comme la racine de l'humilité extérieure. Elle en est la condition indispensable. Cette humilité comprend trois sortes d'actes :

A. L'HUMILITÉ DE L'ESPRIT. — Cette humilité consiste à prendre sa position devant Dieu, dans toute sa vérité. Or, quelle est cette position ?

C'est la position de la créature à l'égard du Créateur, du néant devant l'Infini, de la faiblesse devant la Toute-puissance, de l'ignorance devant la Sagesse souveraine. — Nous ne sommes que des créatures : donc tout ce que nous avons, nous le tenons de Dieu ; nous ne possédons rien de nous-mêmes. — Mais ce qui rend notre position encore bien inférieure, c'est que, malgré tous ces bienfaits reçus de Dieu, nous sommes des créatures ingrates et que nous oublions notre bienfaiteur. — Et ce qui est plus indigne encore, nous nous sommes insurgés contre lui : nous sommes des créatures coupables. Donc, n'étant déjà rien de nous-mêmes, nous nous sommes volontairement placés au-dessous du néant, par notre ingratitude et par notre malice... Si nous nous rappelons cela, nous n'aurons certes pas de nous-mêmes une opinion trop favorable, nous nous abaisserons à nos propres yeux, et nous aurons ainsi l'humilité de l'esprit.

B. L'HUMILITÉ DU JUGEMENT. — Elle est la suite et de l'humilité d'esprit et de notre propre expérience. L'humilité du jugement consiste à se défier de son propre jugement,

de sa matière de voir et d'apprécier les choses, à se sentir porté à abandonner son jugement, à le soumettre à une autorité supérieure.

J'ai dit que cette humilité résulte de l'humilité d'esprit. En effet, si nous avons une petite idée de nous-mêmes, si nous nous reconnaissons comme un néant, nous n'aurons point de peine à renoncer à notre appréciation personnelle. Au lieu donc de trancher, à part nous, les questions qui se présentent, en nous disant : « C'est ainsi ! et ceux qui jugent autrement se trompent, » nous dirons : « Je pense que c'est ainsi, sauf meilleur avis ! »

Cette humilité résulte aussi, avons-nous dit, de notre expérience. Car si nous voulons examiner avec quelque sincérité notre vie passée, nous trouverons que nous nous sommes trompés bien des fois, et même trompés alors que nous nous croyions assurés de la vérité et que nous avions soutenu notre opinion par des arguments qui nous paraissaient irréfutables. Or, s'il en a été ainsi dans le passé, pourquoi ne pourrait-il pas en être de même à l'avenir ?

C. L'HUMILITÉ DE LA VOLONTÉ. — Elle consiste dans cette disposition intérieure qui nous porte à faire plutôt la volonté d'autrui que notre volonté propre. Elle est encore une conséquence des deux précédentes. En effet, si je sais que je ne suis qu'une créature misérable et coupable, si je sais que je ne dois pas me fier à mon jugement ni à mes appréciations, je ne me croirai pas facilement destiné par Dieu à faire ma volonté, encore moins à imposer ma volonté aux autres. Je croirai que je fais acte de sagesse, en prenant la place qui m'est due, en me soumettant, et acte de prudence, en réglant ma volonté sur celle de Dieu et de mes supérieurs, de peur que cette volonté personnelle ne m'entraîne à des écarts désastreux.

Maintenant que nous avons compris en quoi consiste cette humilité intérieure, n'oublions pas de nous y exercer : *a*) en repoussant immédiatement les pensées, les jugements,

les mouvements de la volonté qui seraient contraires à cette humilité ; *b)* d'autre part, en profitant de toutes les occasions pour nous renforcer dans une appréciation défavorable de nous-mêmes et pour nous porter au renoncement du jugement et de la volonté ; *c)* en ne nous permettant jamais de faire intérieurement des comparaisons entre les autres et nous, quand il s'agit de talents, de justesse d'esprit... de droits que l'on pourrait avoir, soit à l'estime, soit à l'autorité.

II. — Humilité extérieure.

Cependant ces exercices intérieurs, si utiles qu'ils soient, ne suffiraient pas, si nous ne tâchions point d'y joindre la pratique extérieure de l'humilité, et ainsi d'agir avec une efficacité plus grande sur l'intérieur. Car, ainsi qu'on l'enseigne en philosophie, l'acte extérieur, sans ajouter à la bonté ou à la malice de l'acte intérieur, lui donne cependant une intensité plus grande. — L'humilité extérieure comprendra deux parties :

A) L'HUMILITÉ DES PAROLES. — Quand il s'agit de paroles, il est bon de remarquer que l'humilité consiste rarement à prononcer des paroles qui nous abaissent, qui nous déprimment, à dire des choses qui nous fassent baisser dans l'estime de ceux qui nous écoutent. Presque toujours ce genre d'humilité *positive* est faux ou imprudent : *faux,* quand on fait de « l'humilité à crochet, » et qu'on ne s'abaisse que pour se faire relever par les autres ; *imprudent*, parce qu'on s'expose à mentir, à manquer à ce que l'on doit à sa position, etc., etc. Des saints ont pu faire cela ; mais on ne doit pas croire aisément que l'on possède une sainteté qui permette ce genre d'exercice. Au contraire, l'humilité *négative* n'offre pas ces dangers et atteint bien plus efficacement le but. Elle consiste à s'abstenir de toute parole contraire à l'humilité, et en particulier :

a) A s'abstenir de paroles d'arrogance. Ce sont toutes celles qui en elles-mêmes ou par le ton avec lequel elles

sont prononcées, font sentir aux autres leur infériorité à notre égard : paroles hautaines, reproches amers, insinuations piquantes ou malveillantes, ordres donnés avec fierté, avec dureté, répliques aigres, etc., etc.

b) A s'abstenir de paroles qui tournent à notre propre éloge, c'est-à-dire de tous les discours qui tendent à nous relever dans l'opinion des autres : énumérations de nos qualités, récit de ce que nous avons fait de remarquable, retours sur nos parents, sur notre famille, sur nos antécédents ; paroles destinées à attirer l'attention sur nous lorsqu'elle se porte trop exclusivement sur quelqu'un de nos interlocuteurs ; questions adroites pour provoquer des réponses flatteuses, ou insinuations qui provoquent des questions auxquelles il nous serait flatteur d'avoir à répondre, etc., etc.

c) A s'abstenir de paroles d'excuse, c'est-à-dire de toutes celles dont le but serait de rétablir chez les autres notre réputation, quand nous la croyons ébranlée, Cela peut avoir lieu avec des supérieurs, avec des égaux, et même avec des inférieurs, lorsque nous cherchons à expliquer notre manière d'agir, que nous en donnons les motifs, etc. Eh bien, si nous ne sommes pas obligés — et c'est bien rare — de sauvegarder notre réputation, taisons-nous ; ce sera un excellent exercice d'humilité.

B) L'HUMILITÉ DES ACTIONS. — Elle vient compléter la série de ces exercices. Il y a des actions qui par elles-mêmes, ou bien à cause de l'idée que le monde y attache, rabaissent celui qui les fait : telles sont en général toutes les actions qui nous mettent au-dessous de notre condition ou qui ont quelque chose de vil, de rebutant, de dégoûtant, etc. On peut faire ces actions dans deux circonstances.

a) Quand elles nous sont ordonnées, ou du moins qu'on nous les impose de quelque façon, même sans avoir le droit de le faire. Dans ces conjonctures, les accomplir est chose méritoire et éminemment utile. Il n'y pas à craindre que notre volonté propre ne s'y mêle ; nous

n'avons qu'à nous laisser faire, et ordinairement on nous saura fort peu gré de l'humiliation que nous subissons. Ne négligeons donc pas de semblables occasions, et gardons-nous alors de secouer sur les autres le fardeau qui nous pèse.

b) Quand nous les entreprenons librement, et précisément dans le but de nous humilier. En ce cas, il faut faire mieux attention pour éviter les pièges de la vanité. Pour bien faire, il ne faut pas que ces actions emportent avec elles une idée d'ostentation, qu'il y ait quelque affectation à se les imposer ; et il est bon même qu'on puisse expliquer sa conduite par un autre motif plausible qui écarte l'idée qu'on ait voulu s'humilier. Tels sont les motifs de charité, de zèle, etc.

Conclusion. — La parole de saint Augustin est toujours vraie, et spécialement quand il s'agit d'humilité : Si nous aimons telle ou telle vertu, si nous désirons sincèrement d'y parvenir, nous prendrons tous les moyens possibles, et nous réussirons avec la grâce de Dieu...

MORTIFICATION CHRÉTIENNE.

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis (Gal. v. 24).

Le mot de mortification, M. F., est un de ceux qui effraient le plus ; un de ceux au sujet desquels il y a le plus d'erreurs parmi les hommes, et par là même aussi un de ceux dont le démon se sert le plus souvent pour détourner les hommes de la religion, ou pour empêcher les progrès de ceux qui veulent servir Dieu. Les uns la regardent comme inutile, les autres comme impossible. — Pour redresser toutes ces idées, et surtout pour le faire d'une manière pratique et encourageante à la fois, voyons ce que l'on

entend par mortification chrétienne et quels en sont les avantages.

I. — Idée de la mortification.

Mortification vient évidemment de *mort*. — Qu'est-ce que la mort ? C'est la séparation de l'âme et du corps. Cette séparation qui brise le lien de la *nature*, Dieu seul peut l'opérer, car il est seul le maître de la vie. Mais il y a un autre lien qui unit l'âme au corps : c'est le lien de l'*affection*. Par ce lien, l'âme est portée à satisfaire tous les désirs, tous les appétits du corps, et à lui épargner toute peine. Eh bien, diminuer cette affection, la briser en quelque sorte, soit en enlevant au corps ce qu'il demande, soit en lui imposant ce qu'il repousse, c'est ce qu'on appelle *se mortifier*. — Cela posé, voyons les degrés de la mortification. Il y a deux degrés extrêmes, il y en a deux intermédiaires. Les deux *extrêmes* sont la mortification indispensable et la mortification héroïque. Les *intermédiaires*, la mortification obligatoire et la mortification utile.

A. Mortification indispensable. — C'est celle qui est requise pour le salut, celle qui fait éviter le péché mortel. C'est une vraie mortification. Car le corps exige tout ce qui le flatte, tout ce qui le satisfait ; et quand cet objet est défendu, il faut absolument le refuser au corps. Par ex., excès dans la boisson, volupté, etc. Et j'appelle ici corps, non seulement le corps matériel, mais les passions grossières qui, par leur nature, nous sont communes avec les animaux. Par ex. : colère, etc. Semblablement, il faut forcer la nature à accomplir les obligations qui lui répugnent : jeûne, abstinence, assistance à la Messe, etc.

B. Mortification héroïque. — A l'autre extrémité de cette échelle qui nous fait quitter la terre pour nous élever au Ciel, et repousser la matière pour ne vivre que de la vie de l'esprit, est la mortification héroïque ; c'est-à-dire, celle qui refuse au corps tout ce qu'on peut lui refuser

sans le détruire, et qui l'afflige autant qu'il est possible de le faire sans se rendre coupable. C'est le secret des Saints agissant sous l'impulsion de la grâce, et nous savons comment ils ont su la pratiquer. Cette mortification, si elle n'est pas toujours imitable, est toujours digne de notre admiration et de notre respect. Ceux-là seuls la blasphèment qui ne la comprennent pas. Heureux ceux qui y sont appelés ! — Mais pour ceux qui ne sentent pas l'impulsion de la grâce, il est encore deux degrés :

C. MORTIFICATION OBLIGATOIRE. — Dompter tellement son corps, qu'on ne lui accorde aucune jouissance qui renferme un péché véniel délibéré, et le forcer à accomplir toutes les lois de Dieu, quand même elles n'obligeraient que légèrement : cela ne peut se faire sans mortification. — Éviter les gourmandises, les impatiences, les médisances, les distractions ; accomplir les devoirs de son état, etc. : cela n'est pas possible sans efforts, sans quelque contrainte. Et cette contrainte est obligatoire ; car

a) Puisqu'il faut éviter le péché véniel, il faut bien qu'on s'impose de la contrainte.

b) Si nous ne nous imposons pas la contrainte ici-bas, nous y serons soumis dans le purgatoire.

c) On peut ajouter que, sans cette mortification, il est moralement impossible de ne pas tomber dans le péché mortel. *Castigo corpus meum...* (I. Cor. IX.) — *Difficile est ut non cadere in gravia permittatur, qui minus gravia non veretur* (Euseb. Emissenus). — *Si curare parva negligimus, insensibiliter deducti, audenter etiam magna perpetramus* (S. Greg.).

Mais pour que cette mortification nous devienne possible, ou du moins plus facile, le moyen le plus sûr, le plus efficace et le plus consolant, c'est une autre mortification.

D. MORTIFICATION UTILE. — Celle-ci est la mortification vraiment chrétienne. Elle consiste à s'imposer quelques œuvres pénibles qui ne nous sont pas prescrites, même

sous peine de péché véniel, et à faire subir à notre corps des douleurs que nous pourrions éviter sans aucun péché.

La sainte Église nous indique cette mortification dans l'hymne du carême :

Utamur ergo parcius
Verbis, cibis et potibus,
Somno, jocis, et arctius
Perstemus in custodia.

Entrons dans quelques détails, et mettons-les en gradation :

a) Souffrir sans se plaindre, ou même sans rien manifester, les incommodités que causent la saison, la santé, la famille.

b) Continuer à souffrir ces choses, alors même que nous pourrions les éviter. Par ex., ne pas prendre de remède contre une petite indisposition qui est sans danger ; laisser de se couvrir les mains, quand il fait froid... de s'asseoir à l'église... de prendre du sel à table...

c) Ne pas laisser de faire une bonne œuvre accoutumée, à cause d'une peine momentanée qui s'y attache. Se lever à telle heure, malgré le froid ; aller à l'église, malgré la pluie ; faire telle visite, malgré la présence d'une personne désagréable.

d) Nous imposer certaines bonnes œuvres, malgré notre répugnance ; une neuvaine surérogatoire ou quelque autre prière ; visiter un malade.

e) Se priver d'un plaisir, par exemple d'une soirée, etc., afin de rester avec des enfants.

f) Nous imposer certaines choses qui tourmentent positivement notre sensualité : avaler lentement une médecine ; prendre à table le morceau le moins bon, la place la moins commode.

Et qu'on ne dise pas que ce sont des minuties ; il n'y a point de minuties quand il s'agit de gagner une recompense éternelle. — Maintenant, voyons quels sont les

II. — **Avantages de la mortification.**

A. Elle nous fait expier nos péchés. — Tous nous sommes coupables, et par nos péchés nous avons mérité pour le moins des peines temporelles, qui probablement nous attendent dans le purgatoire. En exerçant la mortification, nous nous punissons dès cette vie. Et comme cette punition est une punition libre et volontaire, tandis que le purgatoire est une punition forcée, cette souffrance volontaire a une vertu d'expiation incomparablement plus grande qu'une peine forcée plus intense.

B. Elle nous préserve de nouvelles chutes. — L'arme la plus puissante contre le péché, c'est la grâce de Dieu. Et cette grâce, Dieu la donne aux humbles, à ceux qui reconnaissent pratiquement leur faiblesse. Or, en nous mortifiant, que faisons-nous ? Nous disons à Dieu : « Voyez comme je suis faible et méchant ; je ne sais pas faire un usage modéré des choses créées ; ou bien j'en abuse, ou bien je dois m'en sevrer. Je l'avoue, et c'est pour cela que je me mortifie. » — C'est là, dit saint Grégoire, ce que font les Saints. *Habent sancti viri hoc proprium, ut quo semper ab illicitis longe sint, a se plerumque etiam licita abscindant.* — Et dès lors, comment Dieu ne donnerait-il pas sa grâce ? D'autant plus que par là

C. Nous protestons hautement de notre estime pour notre fin dernière. — En effet, ce qui nous éloigne de cette fin, c'est l'attachement aux créatures, la soumission aux créatures, dont nous nous rendons les esclaves, la soumission de l'âme au corps. Or, en nous mortifiant, nous rompons ces chaînes, nous nous mettons au-dessus des appétits charnels. Nous disons à la créature : « Tu prétends m'attirer, ou tu prétends m'empêcher d'accomplir mon devoir ; eh bien, cela ne sera pas, je secoue ton joug ! » — Et pourquoi le faisons-nous ? Pour nous rapprocher de Dieu. Comment cela ne lui serait-il pas agréable ?

D. Nous nous rendons volontairement semblables à Jésus-Christ. — Jésus-Christ, pour expier les péchés des hommes

et satisfaire à son Père, a voulu sur la terre être humilié et souffrant. Le Père céleste l'aime comme tel... Et Jésus-Christ veut que nous nous appliquions les mérites de ses souffrances par notre propre coopération. Or, quand nous nous mortifions, nous réalisons complètement ce désir de Jésus-Christ ; nous offrons au Père éternel des images vivantes de son Fils bien-aimé : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes. ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (II Cor. IV, 10).

Et nous comprenons combien Jésus-Christ lui-même doit être sensible à cette conformité que nous voulons avoir avec lui, à l'amour que nous lui témoignons, et quelles grâces en découlent pour nous.

E. Nous hâtons et augmentons notre bonheur éternel. — Il est évident, en effet, que, en nous punissant par la mortification, nous faisons notre purgatoire sur la terre : avec cette différence que les âmes dans le purgatoire ne méritent plus, tandis que nous, souffrant sur la terre avec Jésus-Christ et par amour pour lui, nous augmentons continuellement notre gloire éternelle, de sorte que chaque acte de mortification sera récompensé éternellement. *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor. IV, 17).

Péroraison. — Eh bien, ne nous sentons-nous pas encouragés à pratiquer un peu cette mortification chrétienne ? Faisons-le, et nous réaliserons cette belle parole de saint Anselme : *Hostia vivens est corpus pro Domino afflictum ; quod et hostia dicitur vivens, quia vivit virtutibus et est a vitiis occisum.*

PRUDENCE.

1er Prélude. — Entendre Notre-Seigneur disant : *Estote prudentes sicut serpentes* (Matth, x, 16).

2d Prélude. — Demander la grâce d'apprendre à guider si bien nos pas que nous n'abandonnions jamais le sentier de la perfection.

« La prudence, dit saint Laurent Justinien, est l'amour de ce qui doit nous aider, avec le discernement subtil de ce qui doit nous faire obstacle. » Il y a bien d'autres définitions de cette vertu, mais celle-là est le plus en rapport avec le point de vue auquel nous nous plaçons ici. — Nous considérons cette prudence dans trois ordres de choses importants.

I. — Prudence dans les résolutions.

A. La prudence est extrêmement nécessaire en religion, à cause de l'importance de la plupart des actes de la vie religieuse. Ils tendent à la gloire de Dieu ; ils intéressent le salut du prochain et la perfection propre du religieux. Il faut donc que l'on puisse se dire : « Je n'ai rien à me reprocher. » Si cela n'est pas et si les choses ne marchent point, le religieux sera facilement porté à se décourager ; et au lieu de chercher en lui-même la vraie cause de ses mécomptes, afin de les réparer ainsi, il la trouvera dans son état lui-même et il s'en dégoûtera. — Il est donc fort nécessaire qu'il agisse avec prudence. *In omnibus quæ aguntur, prudentiam præire convenit : nam citra prudentiam omnia, etiam quæ bona esse videntur, ad vitium per importunitatem et immoderantiam dilabuntur* (faute d'opportunité et de règle) (S. Basile).

B. Les défauts opposés à cette prudence sont :

a) La précipitation. — La précipitation consiste à juger avec trop de hâte de ce qui convient ou ne convient pas.

Elle délibère plus ou moins, mais elle croit saisir comme par intuition ce qu'il faut faire ou laisser.

b) L'irréflexion. — Elle consiste également dans une trop grande promptitude à se décider ; mais ici l'on agit par impulsion, sans se donner la peine de réfléchir, comme le mot même l'indique. C'est la disposition la plus déplorable, car elle fait à tout moment éprouver des mécomptes terribles, et on est parfois stupéfait soi-même, en voyant ce dont on a été capable. *Saliens antequam videat, casurus antequam debeat,* dit avec naïveté saint Bernard.

c) L'inconstance, — qui fait changer aisément et pour de futiles raisons la résolution que l'on avait prise et qui était suffisamment motivée.

d) La négligence, — qui fait que l'on ne prend pas les moyens de mener à bon terme ce que l'on a décidé.

Réunissons ces quatre défauts se montrant dans des circonstances diverses, et nous aurons une conduite complètement imprudente... Voyons où nous en sommes et quel mal notre imprudence nous a peut-être déjà causé...

C. Les moyens d'acquérir la prudence, sont :

a) La prière. — La prudence chrétienne, bien différente de l'astuce humaine, est avant tout un don de Dieu : c'est de Dieu que nous devons l'attendre. *Meum est consilium et æquitas, mea est prudentia,* dit le Seigneur au chap. 8 du Livre des Proverbes.

b) La victoire sur ses passions. — Ce point est capital, car les passions demeurant dans le fond de l'âme, sont comme des sarments humides, qui brûlent en répandant une épaisse fumée. Aveuglée par ces ténèbres, la raison ne distingue pas suffisamment les objets pour les apprécier à leur juste valeur. Exemples de Samson avec Dalila, des vieillards avec Suzanne.

c) La réflexion. — Surtout la réflexion sur le passé, afin de voir comment et pourquoi nous avons manqué de prudence. L'on voit ici de quelle utilité est l'examen journalier et particulier de la conscience.

d) La docilité. — Comme, malgré tout, l'amour-propre nous aveugle souvent, que nous sommes mauvais juges dans notre propre cause, nous devons recourir aux lumières d'autrui. *Fili, sine consilio nihil facias, et post factum non pœnitebis* (Eccli. xxxii, 24). Et ici la suprême imprudence, c'est la désobéissance.

II. — Prudence dans les tentations.

Une seconde circonstance qui est de nature à compromettre la stabilité de la vocation religieuse, c'est la tentation. Quand même elle n'attaquerait pas directement cette vocation, la tentation peut entraîner des chutes, et ces chutes suffisent pour jeter dans le découragement. Il faut donc être prudent dans ces deux sortes de tentations.

A. Dans les tentations en général. — Ce n'est pas ici le lieu de donner une théorie complète des tentations ; il suffira de quelques conseils propres à augmenter notre prudence.

a) Rejetez-les avec promptitude. « Heureux, dit Jérémie (Ps. cxxxvi), parlant de Babylone, celui qui tiendra tes petits et les broiera contre la pierre ! » Les petits de Babylone, ce sont les tentations. Il faut agir dans la tentation comme si une étincelle tombait sur nos habits, ou qu'une vipère cherchât à nous mordre au pied : on ne s'arrêterait pas à voir la première embraser peu à peu tout notre vêtement ou l'autre remuer la queue et perforer peu à peu notre chaussure. On les secouerait immédiatement.

b) Priez, mais sans trouble, sans angoisse, brièvement, avec la plus entière confiance. C'est par cette confiance pleine et inébranlable que nous forçons Dieu de nous aider. Il l'a promis : *Quoniam in me speravit, liberabo eum ; protegam eum, quoniam cognovit nomen meum* (Ps. xc). Et si nous succombons malgré notre prière, soyons-en bien persuadés, c'est parce que nous avons manqué de confiance, ou peut-être aussi d'humilité. Soyons persuadés 1. que le démon ne peut nous attaquer que par la permission de Dieu ;

2. que Dieu ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces ;

3. que Dieu assiste au combat, pour nous donner la victoire...

c) *Défiez-vous de vous-mêmes ;* et dans cette matière surtout, soyez d'une sincérité parfaite envers votre directeur. Cette sincérité peut suffire à dissiper les tentations ; sans elle, vous ne pourriez manquer de succomber. Cette sincérité est aussi nécessaire

B. Dans les tentations contre la vocation. — C'est là surtout que le démon déploie toutes ses ruses. Contentons-nous d'indiquer quelques-uns de ses sophismes les plus ordinaires.

a) « Pourquoi vous donner tant de peine ? Vous pouvez bien vivre sans être religieux. »

R. Oui, mais le feriez-vous ? — Et quand même vous le feriez, auriez-vous la même sécurité, les mêmes mérites, la même gloire ?

b) « Mais vous faites moins depuis que vous êtes en religion ! »

R. Moins matériellement, soit ! Mais auparavant, vous faisiez votre volonté ; maintenant vous faites continuellement celle de Dieu !

c) « Mais vous voyez bien qu'on ne vous comprend pas, on ne vous estime pas, on n'a pas égard à vos difficultés ! »

R. Êtes-vous donc entré en religion pour être compris ? estimé ? Et si vous avez espéré ne plus rencontrer de difficultés, vous vous êtes bien trompé : voilà tout. D'un autre côté, comptez-vous pour rien les mérites que vous amassez continuellement par votre patience ?

d) « Au moins dans un Ordre contemplatif, vous pourriez mieux travailler à votre salut. »

R. Prenez garde ; c'est déjà un mal de passer du plus parfait au moins parfait ! S'il y a plus de dangers dans la vie mixte, vous avez aussi des grâces plus abondantes.

Enfin n'y a-t-il pas de difficultés dans la vie contemplative ? Il y en a peut-être de si grandes que vous ne parviendriez pas à les surmonter... Cependant, je le répète ; pour tout ceci, confiance dans le directeur.

III. — Prudence dans les relations.

La diversité des idées que ce seul mot éveille dans notre esprit, prouve déjà à elle seule toute l'importance qu'ont les relations dans la vie religieuse. C'est par ses relations que le religieux se conserve, qu'il avance en vertu, qu'il fait le bien ; c'est par elles aussi qu'il s'affaiblit, qu'il perd son influence et même sa vocation. Pour montrer combien cette prudence est nécessaire, distinguons les diverses espèces de relations.

A. Relations a promouvoir, à établir. — Ce sont celles qui sont ou uniquement utiles à nos âmes, ou uniquement propres à procurer le salut du prochain, sans qu'elles nous puissent nuire à nous-mêmes. Quand ces relations n'existent pas, mais que l'occasion s'en présente, elles peuvent s'établir; mais c'est à la prudence de voir si les apparences ne sont pas trompeuses.

B. Relations a entretenir. — Nous avons parfois des relations qui nous pèsent, soit parce qu'elles nous arrachent à notre solitude, soit parce qu'elles nous causent des froissements de caractère, des désagréments extérieurs, etc. Nous serions portés à les négliger, à les rompre ; mais pourtant il y a un bien réel attaché à ces relations : la prudence nous ordonne de les entretenir...

C. Relations a sanctifier. — Il y a des relations vraiment dangereuses, soit pour la vertu, soit pour l'esprit religieux. Mais ces relations sont nécessaires. Elles sont imposées par les circonstances, par les liens de parenté, etc. Ces relations, la prudence ordonne de les sanctifier.

D. Relations a modérer. — D'autres nous sont fort agréables, elles nous consolent ; mais elles ont quelque chose de trop évaporé, de trop mondain, de trop sensible ;

si nous n'y prenons garde, elles deviendront périlleuses : il faut les modérer, les régler par la foi et par la raison... Peut-être même appartiendront-elles bientôt à la classe suivante.

E. Relations a rompre. — Quand une relation est devenue vraiment dangereuse et que nous ne sommes pas assez forts pour résister au danger, ou bien quand la lutte que nous devons soutenir n'est pas compensée par des avantages réels, quand bien même cette relation nous serait chère, la prudence nous dit qu'il faut la rompre.

F. Relations a éviter. — Cette même prudence nous dit de ne pas être prompts à former des relations nouvelles, mais avant tout de réfléchir, de prier ; et, quand même nous croirions la relation utile, de ne jamais nous avancer si loin que nous ne puissions pas reculer.

Voilà ce qui peut s'appeler : « Disposer ses voies devant le Seigneur. »

Colloque. – Avec la Vierge Marie, dont l'Église dit avec tant de raison : *Virgo prudentissima.*

PATIENCE.

Qu'est-ce que la patience ? — C'est la vertu de celui qui est patient, comme la prudence est celle de celui qui est prudent, la constance... Or, que veut dire patient, *patiens?* il veut dire : « souffrant. » Donc la souffrance est essentielle à la patience et la patience est la vertu de celui qui souffre.

I. — Personnes à cause de qui nous souffrons.

Si nous voulons voir combien nous avons d'occasions d'exercer cette patience, voyons à propos de qui nous avons à souffrir.

A. La première cause qui nous fait souffrir, c'est nous-mêmes. Nous devons nous prendre comme nous sommes, avec nos misères et nos infirmités. Or, ces infirmités sont grandes.

Misères propres du corps : faiblesse, maladie, besoins incessants...

Misères propres de l'âme : venant de l'intelligence, de la mémoire, de la volonté...

Misères venant de l'union des deux : appesantissement, révoltes, etc.

B. Puis viennent ceux qui nous entourent : inférieurs, égaux, supérieurs. Ils sont tous pour nous des occcasions de souffrances, car tous sont des hommes. Or, les hommes sont inévitablement des occasions de souffrances pour nous :

Par leurs imperfections. Chacun a ses défauts, nul est parfait.

Par leur ignorance. Souvent en ayant la meilleure intention de bien faire, ils font mal par ignorance.

Par leur malice aussi. Car, si nous ne trouvons pas cette malice chez nos frères, nous la trouvons sans doute chez les gens du monde.

C. Il y a les démons, qui ne nous laisseront pas de repos jusqu'à la mort...

D. Dieu lui-même permet qu'il nous arrive des contrariétés, des souffrances, soit parce que nous les avons méritées par notre vie passée, dont elles sont peut-être des suites ; soit parce qu'il veut nous éprouver et nous donner des occasions de mérite...

II. — Degrés de vertu dans la patience.

1er Degré. — Être prêt à tout souffrir plutôt que de commettre un péché mortel. Ceci est nécessaire au salut. Mais ne pensons pas qu'il faille, pour avoir ce degré, se représenter tous les supplices imaginables et se demander : « Êtes-vous prêt à souffrir tout cela ? » — Non, ce procédé serait

même fort dangereux. Il suffit d'être dans la disposition générale d'obéir à Dieu, lui abandonnant les circonstances particulières et lui demandant de nous aider suivant les occurrences.

2e Degré. — Supporter les douleurs sans murmure, avec résignation. Ce degré est nécessaire, si l'on veut posséder en quelque manière la vertu de patience.

3e Degré. — Recevoir les douleurs de la main de Dieu, en esprit de foi, et partant avec joie, comme nous étant salutaires et profitables.

4e Degré. — Toutes choses égales, préférer l'abaissement et la douleur à l'élévation et à la joie, parce que c'est la voie par laquelle a marché Notre Seigneur Jésus-Christ.

Pourquoi vous proposer ces divers degrés? 1. Parce qu'il est bon de savoir jusqu'à quel point on peut monter, afin de ne pas s'enorgueillir, lorsqu'on a accompli quelques actes de vertu. 2. Parce que, pour atteindre le but, il faut toujours viser plus haut.

Si donc on veut être à l'abri du péché mortel, il faut tendre à la perfection de la patience.

III. — Motifs que nous avons d'être patients.

A. Inutilité de l'impatience. — Quelle folie de souffrir avec impatience! On ne diminue pas pour cela les peines, et on perd tout le mérite qu'on anrait à souffir avec patience...

De plus, on offense Dieu par un manque de foi et de confiance en sa Providence, et on risque d'en subir les peines dans le purgatoire...

B. Nos péchés passés. — Nous avons bien des dettes à payer. Nous devrions les solder au purgatoire. Dieu veut bien se contenter de nos petites souffrances sur la terre, et il nous les compte beaucoup au-dessus de leur valeur. Il nous faudrait donc être bien contents d'en être quittes à si bon marché.

C. Mérites de la patience. — Nos œuvres sont d'autant

plus méritoires qu'elles sont plus difficiles. Or, cette difficulté n'est nulle part plus sensible que dans les souffrances. Le Vénérable Jean d'Avila disait : « Mieux vaut un Béni soit Dieu ! dans l'adversité que mille Merci ! dans les choses agréables. » Heureux celui qui sait profiter des souffrances ! Les fruits les plus excellents ont souvent pour germes des noyaux amers. La tribulation est un noyau amer ; si nous savons le féconder par la patience, il produira des fruits excellents pour l'éternité.

D. Amour de Jésus-Christ. — Jésus-Christ a souffert par amour pour nous. Nous disons que nous l'aimons : comment pouvons-nous mieux le montrer que par la patience ? « Dire : Vive Jésus ! sur le Thabor, saint Pierre, tout grossier qu'il est, en a bien le courage, écrivait saint François de Sales ; mais dire : Vive Jésus ! en face de la croix, cela n'appartient qu'à la Mère et au dissiple que Jésus aimait. »

Conclusion. — Soyons donc patients ! Retenons l'avis de Fénelon à la duchesse de Mortemart : « Il faut être immobile sur la croix ; la garder autant de temps que Dieu la donne, sans impatience pour la secouer, et la porter avec petitesse, joignant à la pesanteur de la croix la honte de la porter mal. La croix ne serait plus la croix, si l'amour-propre avait le soutien flatteur de la porter avec courage. »

LE MONDE.

Nescitis quia amicitia hujus mundi, inimica est Dei ? Ne savez-vous pas que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu ? (Jac. iv, 4.)

1er **Prélude.** — Se figurer le démon qui nous montre comme à Notre-Seigneur tous les royaumes de la terre, en nous disant : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

2d Prélude. — Demander la grâce de connaître le monde et de s'en éloigner.

Ier POINT. — Que faut-il entendre par le monde ?

A. Le monde est le royaume de Satan ici-bas. *(Développez.)* Mais comme le démon établit surtout ce royaume en dehors de la famille chrétienne, dans les assemblées où se trouvent mêlés les divers éléments qui composent la société humaine, on peut également, même dans le sens spirituel, donner à ces assemblées le nom de « monde. »

B. Mais qu'y a-t-il dans ce « monde » qui constitue précisément son caractère diabolique ? C'est l'esprit qui l'anime, ce sont les règles qui le gouvernent.

a) Esprit de liberté et d'indépendance, à l'égard de Dieu et de toute autorité...

b) Esprit de concession et de tolérance à l'égard des hommes, de quelque opinion et de quelque conduite qu'ils soient...

c) Esprit de plaisir et de jouissance, malgré toutes les lois de l'Église, malgré toutes les prescriptions de la prudence, malgré les exigences de la mortification chrétienne la plus élémentaire et la plus essentielle.

IIe POINT. — Pourquoi devons-nous craindre le monde ?

A. On a dû le craindre toujours. *a)* Parce qu'il est de sa nature l'ennemi de Dieu et qu'il ne cherche qu'à faire de nous des ennemis de Dieu...

b) Parce qu'il ne travaille qu'à notre ruine : par la ruine de la perfection (vocation religieuse), par la ruine de la piété (vie catholique, vie parfaite dans le monde).

c) Parce qu'il dispose pour cela des moyens les plus puissants, en s'appuyant précisément sur les deux tendances de notre nature, la cupidité et la timidité, agissant ainsi sur nous par séduction et par intimidation.

B. De nos jours nous devons le craindre plus que jamais, *a*) Parce que les relations extérieures sont plus nombreuses, et quasi inévitables.

b) Parce que l'indifférence est plus général.

c) Parce que les progrès de la civilisation matérielle, par l'influence qu'ils ont sur notre éducation, nous énervent et nous enlèvent la force de résistance.

d) Parce que, religieusement parlant, l'esprit du monde (esprit d'indépendance) est précisément l'hérésie régnante.

IIIe POINT — Comment nous préserver des atteintes du monde?

Au lieu d'indiquer des pratiques spéciales, disons plutôt dans quelles dispositions générales l'on doit se trouver. Ces dispositions étant maintenues invariablement, la conduite pratique sera assurée. — Il faut considérer le monde :

A. Comme un ennemi mortel. — Quand on a à faire à un ennemi, on diminue autant que possible ses relations avec lui. Et si on ne peut les supprimer, on se précautionne, on se cuirasse, on se tient toujours sur ses gardes.

B. Comme un tyran. — Lorsqu'on sait que quelqu'un est tyrannique de sa nature, on se raidit contre lui. Et de peur qu'il n'empiète, on tâche toujours de lui accorder le moins possible...

C. Comme un menteur. — Si l'on sait que quelqu'un est habituellement menteur, on ne le croit jamais. Et s'il est en même temps notre ennemi, loin de suivre ses conseils, on fait tout le contraire...

D. Comme un geôlier. — Celui qui est privé de la liberté et se trouve placé sous la surveillance d'un geôlier implacable, fait tout ce qu'il peut pour échapper à sa surveillance et pour conquérir sa liberté...

SAINTE MARIE-MADELEINE.

Ubicumque prædicatum fuerit hoc Evangelium, in toto mundo, dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus (Matth. XXVI, 13).

Exorde. — On pourrait se demander si Marie-Madeleine doit, en dehors d'une Retraite, où l'on médite sur la miséricorde de Dieu, faire l'objet d'une instruction à des religieux. Nous disons hardiment : oui ! Car ce qui fait le centre des actions de Marie-Madeleine, doit être également le centre des nôtres : Jésus-Christ ! Et ce qui a été le ressort de sa vie, doit aussi donner l'impulsion à la nôtre : l'amour !

Nous ne nous attacherons qu'à cet amour. Parcourant les phases de l'histoire de Madeleine, nous y trouverons les *divers caractères de l'amour,* et nous nous proposerons de les reproduire dans notre vie.

Ier POINT. — Un amour repentant.

Le premier caractère de l'amour en Marie-Madeleine est *le repentir.* C'est par amour que Marie a fait pénitence. Elle s'est mise à aimer Notre-Seigneur, et bien que cet amour n'ait eu peut-être au commencement qu'une origine naturelle, c'est-à-dire la vue de la bonté, de la douceur du Sauveur, cet amour, ayant pour objet la sainteté même, ne pouvait demeurer dans le cœur de Madeleine avec l'attachement au péché.

Cet amour eut trois effets :

a) De chasser le péché ; et non seulement le péché grave, mais encore le péché léger, l'amour de la créature, tout ce qui éloigne de Dieu.

b) De chasser la crainte. Il est bien remarquable que Madeleine, chargée de crimes comme elle l'était, n'ait pas eu peur de Notre-Seigneur, et qu'elle s'en soit approchée avec

tant de confiance. A plus forte raison, quand ses péchés lui eurent été remis, ne craignit-elle pas d'approcher du Sauveur, et ne douta-t-elle point de sa bonté...

c) D'empêcher la tiédeur. Le souvenir de ses fautes passées et de l'amour que le Sauveur lui avait témoigné, en lui pardonnant, et par là même l'amour qu'il méritait, empêchaient à jamais Madeleine de tomber dans la tiédeur.

Qui ne le sait ? ce triple effet de l'amour doit exister dans toute âme chrétienne et surtout dans tout religieux : horreur de toute faute, même légère, parce qu'elle déplaît à la souveraine sainteté, — confiance pleine et entière dans la bonté de Dieu, sans retour inquiet sur les fautes passées, sans trouble, sans agitation, — ferveur entretenue par le désir de plaire au bon Maître et par la crainte de lui être moins agréable en quelque chose. — Cet amour repentant, tout le monde doit l'avoir, quelle que soit la gravité des fautes passées. — A cet amour viendra s'en joindre un second.

IIe POINT. — Un amour reconnaissant.

Marie-Madeleine a obtenu son pardon ; Jésus l'admet à sa suite, il la compte parmi ses meilleurs amis. Qui dira l'immense *reconnaissance* qui s'est alors fait sentir dans le cœur de Madeleine ? Comme cette reconnaissance l'a portée à se consacrer tout entière à son bienfaiteur ! Comme elle est restée imprimée durant toute sa vie dans le fond de son âme ! Nous oublions trop souvent le sentiment de la reconnaissance que nous devons à Dieu, et par là nous nous privons d'une foule de grâces que cette vertu nous attirerait. Si nous aimions Dieu, nous lui témoignerions notre reconnaissance : *a)* de tous les bienfaits anciens que nous tenons de sa libéralité : pardon de nos péchés, préservation d'une foule de dangers, vocation, etc. ; *b)* des bienfaits que nous recevons continuellement de lui. Et, souvenons-nous-en, tout ce qui nous arrive, de quelque nature que ce soit, dès lors que nous aimons Dieu, est bienfait de Dieu : *Diligen-*

tibus Deum omnia cooperantur in bonum (Rom. VIII, 28). Et Dieu lui-même dispose toute chose pour le bien de ses élus : *Omnia propter electos*. Nous pouvons donc remercier Dieu dans toutes les circonstances, et dire comme Job : *Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum !* Et avec David : *Bonum mihi quia humiliasti me* (Ps. CXVIII, 71). Et ainsi nous attirerons sans cesse sur nous de nouvelles faveurs.

IIIe POINT. — Un amour fidèle.

A ces faveurs doit répondre une nouvelle manifestation de l'amour : *la fidélité*. Nous la voyons, dans Marie-Madeleine, prompte et complète.

A. A partir du moment où elle est convertie, Madeleine est appelée à suivre Notre-Seigneur. Elle n'hésite pas ; et, malgré le contraste violent que présente cette vie nomade qu'elle va mener, avec le luxe dont elle était entourée dans sa demeure, elle se met bravement à accompagner le Sauveur dans ses courses apostoliques. Elle n'hésite pas, elle ne remet pas. L'amour en effet ne connaît pas ces délais. Pourquoi remettons-nous toujours ? Pourquoi, quand la grâce nous sollicite, différons-nous jusqu'à la Retraite prochaine, jusqu'à une circonstance extraordinaire, etc., d'exécuter ce que Dieu réclame ? Parce que nous n'aimons pas assez vivement. Quand on aime quelqu'un, on lui donne promptement ce qu'il désire. Aimons Jésus-Christ comme Madeleine, et nous lui serons fidèles comme elle.

B. De plus, cette fidélité est complète. Madeleine ne fait pas le choix entre ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas ; elle écoute la voix de Jésus-Christ, et tout ce qui lui est demandé, elle l'accorde. Pourquoi ne faisons-nous pas de même ? Pourquoi avons-nous à l'égard de Dieu deux poids et deux mesures, suivant qu'il nous donne ce qui est agréable ou non ? La mesure de notre fidélité devrait être celle des exigences de Dieu, et non les exigences de l'amour propre ; mais, pour cela, il nous faudrait aussi

IVe POINT. — Un amour généreux.

Cette *générosité* consiste à montrer sa fidélité, non seulement malgré les répugnances intérieures qu'il faut vaincre, mais malgré les dangers extérieurs qu'il faut braver, les sacrifices qu'il faut faire. Pour nous, la générosité dans l'amour exige presque toujours que nous sachions nous mettre au-dessus du respect humain et accepter, sinon le déshonneur, du moins quelque atteinte à notre considération, par égard pour Dieu.

Dans Marie-Madeleine, nous avons un magnifique exemple de cette générosité. Elle a déjà bravé le respect humain dans sa conversion, elle l'a bravé en suivant Notre-Seigneur : elle le brave en lui répandant sur la tête un vase de parfums, dans la maison de Simon le Lépreux ; mais elle le brave surtout en se mettant à la suite du sinistre cortège qui conduit Notre-Seigneur au supplice et en allant se placer sous la croix. Pour une femme de distinction, connue dans Jérusalem, quelle humiliation que de se trouver ainsi près du gibet d'un supplicié ! — Eh bien, Notre-Seigneur nous demande-t-il quelque chose d'aussi pénible ? Et quelle est notre générosité ? Comment triomphons-nous du respect humain, hors de la communauté... et même dans la communauté, car il se glisse jusque-là ? Aimons-nous à être méprisés ou, tout au moins, ignorés avec Jésus-Christ, pour Jésus-Christ ? C'est à ces signes que nous connaîtrons la générosité de notre amour.

Ve POINT. — Un amour constant.

Cependant, c'est bien ici le lieu de le remarquer, il ne suffit pas d'avoir de temps en temps quelque élan de générosité, pour retomber ensuite dans l'indifférence ou la lâcheté. Si l'amour est véritable, il est *constant*, il se conserve malgré tout, et surtout malgré les peines du cœur et les ténèbres de l'esprit.

A. Les peines du cœur n'ont pas manqué à Marie-Madeleine. Elle s'est tenue au pied de la croix, mais Notre-Sei-

gneur ne lui a rien dit ; il a parlé à sa Mère, à saint Jean, au bon larron ; il a prié pour ses bourreaux ; quant à Madeleine, il n'en a point fait mention ; et, quand même il eût songé à lui parler, il mourait à ses yeux et il l'abandonnait. Quel coup pour le cœur de la pénitente ! Et malgré cela, elle reste fidèle.

B. Les ténèbres de l'esprit ne détruisent pas davantage son amour. Car il est à remarquer que Madeleine n'avait pas la foi surnaturelle à la résurrection future du Sauveur. Nous le voyons quand elle dit : *Tulerunt Dominum meum et nescio ubi posuerunt eum... Ego eum tollam*. Marie ne croit pas à la résurrection prochaine de Jésus, et cependant elle aime toujours, et l'amour la retient auprès du tombeau vide de Jésus. — Que d'applications pratiques découlent pour nous de cet exemple de Madeleine ! Que de fois nous nous laissons éloigner de Dieu ou par la désolation du cœur ou par l'incertitude de l'esprit... Que faire dans ces rencontres ? Demeurer près du tombeau vide et attendre ! Attendre que Notre-Seigneur revienne, qu'il nous parle, qu'il nous dise : *Maria !* avec cet accent qui le fait reconnaître entre tous. Mais soyons-en bien persuadés, si nous l'attendons ainsi, si nous persévérons, il reviendra. Ayons donc un amour constant, comme celui de Madeleine.

VI^e^ POINT. — Un amour désintéressé.

Enfin, il est une dernière qualité que doit avoir notre amour pour être vraiment parfait : c'est le *désintéressement*. Nous devons aimer Notre-Seigneur, non pour nous-mêmes, mais pour lui. Notre-Seigneur lui-même s'est chargé d'apprendre à Madeleine le désintéressement, quand il l'a laissée sur la terre après son ascension. Privée de la présence de son bien-aimé, qui était le centre de ses affections, Madeleine a dû rester encore de longues années sur la terre et travailler à la gloire de celui qu'elle aimait. Pour cela, Jésus lui a fait quitter la Palestine, si pleine du souvenir de

l'Homme-Dieu ; il lui a fait abandonner les apôtres, Marie, etc., pour aller implanter l'Évangile sur une plage lointaine et y attendre sa délivrance. Donc plus rien de sensible pour alimenter son amour ; une seule consolation, celle de se dire qu'elle fait la volonté de celui qu'elle aime. — Et voilà le désintéressement que Dieu attend de nous. Il désire que, semblables à Madeleine, nous nous contentions de faire sa volonté *a)* là où il le veut, dans notre demeure, au dehors, dans tel endroit ou dans tel autre, etc, ; *b)* comme il le veut, c'est-à-dire avec toutes les circonstances de personnes, d'emplois, d'occupations, de tentations, d'épreuves que la Providence nous ménage ; *c)* aussi longtemps qu'il le veut. Résignation pleine et entière à porter notre croix jusqu'à ce que le divin Maître nous en vienne décharger.

Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est! (Ps. CXIX, 5.)

Ce fut, sans aucun doute, fréquemment le soupir de Madeleine ; ce peut et doit être le nôtre ; mais nous devons accepter de subir les rigueurs de l'exil, jusqu'à ce que Dieu daigne nous ouvrir les portes de la patrie et nous donner là, avec Marie-Madeleine, la récompense d'un amour repentant, reconnaissant, fidèle, généreux, constant et désintéressé.

DEVOIRS DES SUPÉRIEURS :

I. Foi.

Exorde. — Les vertus théologales sont le fondement de toute la vie chrétienne, donc aussi le fondement de la vie religieuse : et elles doivent être le fondement de la conduite d'un supérieur de religieux. Nous allons les considérer à ce point de vue, en les prenant toutefois dans un sens un peu large.

Qu'est-ce que la Foi ? C'est la soumission intime et pratique de notre intelligence à la parole de Dieu, aux grandes vérités de la religion : Rédemption, salut, Providence, Église, présence de Dieu, Saint-Sacrement, etc.

L'esprit de foi dans un supérieur, c'est pour le faire connaître négativement, l'opposé de l'esprit du monde. Or, l'esprit du monde, c'est l'esprit personnel, égoïste, capricieux, hautain, politique, etc. Un supérieur qui a l'esprit de foi, ne montre rien de tout cela. Voyons donc en quoi surtout se manifeste chez lui l'esprit de foi.

I. — Dans la manière dont il prend sa position.

Cette position, qu'est-elle aux yeux de la Foi ? C'est celle d'un homme conservant toutes ses misères, mais revêtu de l'autorité de Dieu pour le bien des autres. — Un supérieur qui a l'esprit de foi, le manifeste dans la manière dont il prend sa position.

A. Par rapport a soi-même. — Il sait :

a) Qu'il a besoin comme auparavant de tous les secours de la vie religieuse, et il se garde bien par conséquent d'en négliger les pratiques et les précautions.

b) Qu'il est responsable devant Dieu de tout ce qui regarde son emploi ; et par conséquent, il agit avec réflexion, maturité.

c) Qu'il tient de Dieu, avec l'autorité, le devoir de la rendre respectable, et c'est à quoi il vise surtout dans sa conduite. Ne pas déshonorer Dieu qu'il représente.

B. Par rapport aux inférieurs.

a) Il maintient son autorité, parce que c'est celle de Dieu. Donc, pas de faiblesse, pas de condescendances funestes, etc...

b) Il ménage la manifestation de cette autorité, parce qu'elle est confiée à un homme. Donc, jamais de hauteur, jamais d'égoïsme. Ne pas reprendre comme si on était offensé personnellement, etc.

c) Il restreint l'exercice de cette autorité dans ses véri-

tables limites : le bien de l'Institut et des inférieurs. En dehors de cela, il laisse l'autorité s'effacer.

C. Par rapport aux personnes du dehors. — Il ne voit que trois choses dans les relations avec ces personnes :

a) Une charge. — Parce qu'il aime la vie religieuse et parce que ces visites, etc., qu'il est forcé de subir, le distraient. Il les restreint donc autant qu'il peut.

b) Un danger. — Danger de prendre l'esprit du monde, etc. Le supérieur prend donc des précautions, afin que ces relations ne lui soient pas nuisibles.

c) Un apostolat. — C'est là leur vraie portée, leur vrai but. Il tâche de tout ramener là ; autrement, il décline doucement l'invitation qui lui est faite.

II. — Dans l'importance qu'il donne à chaque chose.

Si le supérieur a pris sa position en esprit de foi, il montrera cet esprit dans la disposition générale de ses occupations, et tout pratiquement dans l'importance qu'il donne aux choses et aux personnes.

A. Aux choses. — Il est évident que si l'esprit de foi domine dans son administration, l'importance capitale sera pour les choses spirituelles, et les choses temporelles ne viendront qu'en seconde ligne, comme moyens. On sacrifiera même ces dernières, s'il le faut. Ceci regarde :

a) La règle — comparée à la prospérité matérielle de la maison. Que cherche-t-on avant tout ?...

b) Les âmes — en comparaison des corps, et cela tant des subordonnés que des autres... N'est-on pas plein de soins pour la santé, etc., tandis que l'on néglige les âmes ?

c) Les talents — vis-à-vis des vertus. Ou bien, si l'on a soin des âmes, qu'y cherche-t-on avant tout ? N'est-ce pas le talent, etc. ?

Appliquez cela au choix des sujets, à l'admission et au renvoi des élèves, à l'estime que l'on fait de ceux qui sont dans la maison, à la confiance qu'on leur témoigne, etc.

B. Aux personnes. — Là encore se montre l'esprit de foi

d'un supérieur. En effet, un supérieur doit s'occuper des personnes en raison des titres qu'elles ont à sa sollicitude, et ces titres résultent de l'ordre établi par la Providence. Comment le supérieur montrera-t-il ici qu'il n'a pas l'esprit de foi ?

a) En négligeant les membres de sa communauté pour soigner ses élèves...

b) En faisant entre ceux qui lui sont confiés des distinctions fondées sur la richesse, etc...

c) A plus forte raison, en s'occupant plus des personnes du dehors que de celles de la maison...

III. — Dans sa conduite même.

Enfin, il resterait à considérer l'esprit de la foi dans la conduite même du supérieur. Nous en avons touché quelques traits ; il serait impossible de parcourir le tout. Nous nous contenterons d'indiquer quelques points où l'on voit dominer l'esprit de foi. A quel degré on a l'esprit de foi, on le fait voir

A. Dans ce que l'on conserve. — Il y a des supérieurs qui ne trouvent rien de bon dans ce que leurs prédécesseurs ont fait ; ils veulent tout changer, tout bouleverser. C'est le signe de l'esprit d'égoïsme, de la volonté propre. Un supérieur conduit par l'esprit de foi est *conservateur*, surtout dans les choses qui dépendent d'une appréciation personnelle et privée ; il respecte les idées des autres. — Cependant, il s'agit de montrer le même esprit de foi

B. Dans ce que l'on réforme. — De ce qu'il faille être conservateur, il ne suit aucunement que l'on ne doive rien changer. — Ne rien réformer, c'est montrer que l'on est conduit par un autre esprit, celui de ses aises, de son repos, ou bien par un esprit d'indifférence. Celui qui réforme par esprit de foi, le montre :

a) Dans le choix des choses à réformer. — Il ne réforme que celles qui intéressent, soit directement, soit indirectement, la gloire de Dieu, le bien de l'Institut, le salut des âmes qui sont confiées à son gouvernement.

b) Dans la manière de réformer. — Il le fait avec maturité, modération, calme, constance ; il n'abandonne pas un point sans qu'il soit mené à bon port ; il n'entreprend pas tout à la fois...

Enfin, nous pouvons dire, pour résumer, que l'esprit de foi se montre

C. Dans tout le gouvernement. — Celui qui a l'esprit de foi, gouverne au nom de Dieu, pour Dieu, avec Dieu ; il fait valoir chez ses inférieurs les motifs spirituels, etc...

Péroraison. — Quand le supérieur a l'esprit de foi, la communauté est une famille dont Dieu est le Père.

DEVOIRS DES SUPÉRIEURS :

II. Espérance.

Beneplacitum est Domino super timentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus (Ps. cxlvi, 11).

Exorde. — Ce texte indique que, pour être l'objet des complaisances de Dieu, il faut mêler, dans sa conduite l'espérance et la crainte. En effet, l'Espérance, la seconde des vertus théologales, doit tenir le milieu entre le désespoir et la présomption. Nous pouvons dire la même chose de cette vertu considérée dans la conduite d'un supérieur de religieux. Cette conduite doit être également exempte du découragement et de la défiance, qui abattent, et de la témérité et de la confiance aveugle, qui négligent de travailler, de prendre les moyens humains de réussite. Nous allons examiner avec quelque détail en quoi consiste ce milieu.

I. — Dans la conduite spirituelle.

C'est là la charge principale du Supérieur. Pour que sa conduite spirituelle à l'égard de ses inférieurs soit sage,

il doit savoir d'abord se gouverner lui-même. Donc le supérieur devra exercer la confiance en Dieu

A. Dans sa propre conduite. — Il peut pécher :

a) par défaut de confiance.

1. Lorsqu'il s'absorbe dans le souvenir ou la contemplation de ses propres misères, se disant qu'il n'est bon à rien, surtout pas à gouverner, et le disant de telle façon qu'en réalité il néglige son gouvernement et ne gouverne pas.

2. Lorsque, dans les choses un peu difficiles, il ne sait se résoudre à prendre une décision, qu'il demeure indécis, consultant toujours et n'osant prendre aucune responsabilité. C'est manquer de confiance en Dieu.

b) Par excès de confiance.

1. Lorsqu'il croit qu'il suffit d'être supérieur pour n'avoir plus à s'occuper de soi-même, à veiller sur soi-même, etc.

2. Lorsqu'il tranche tout, décide tout d'après ses idées, malgré les justes observations qu'on lui fait ; qu'il croit son idée seule bonne et veut qu'elle triomphe.

3. Lorsque — et ceci arrive surtout pour ceux qui sont longtemps en charge — il croit n'avoir plus besoin d'examiner, encore moins de consulter. Alors on va en avant par une sorte de routine ; et sans qu'on s'en aperçoive, tout dégringole petit à petit, et l'on est tout étonné que la maison ne marche plus.

B. Dans la conduite spirituelle des autres. — Il s'agit ici de la direction des religieux. Quels sont les deux écueils à éviter ?

a) Avoir trop de confiance dans leur vertu et dans l'aide de Dieu, et par conséquent

1. Ne pas les surveiller, ne pas veiller sur eux, ne pas les éloigner des postes où leur vertu pourrait avoir à craindre...

2. Ne pas croire à leur culpabilité, quand cette culpabilité est suffisamment démontrée ; croire qu'ils trouveront dans les moyens généraux de leur état des ressources suffisantes pour se corriger d'eux-mêmes.

3. Alors même qu'on a tout essayé, quand on a corrigé, puni, quand on voit que le sujet devient un fléau pour la communauté, alors encore espérer, toujours espérer et ne jamais se résoudre à séparer un membre nuisible. On espère en Dieu, dit-on ! Mais Dieu nous a confié l'autorité, et il veut que nous en fassions usage...

b) Il y a des supérieurs qui tombent dans l'excès contraire. Ils désespérent toujours de leurs inférieurs, ils se plaignent d'eux continuellement. Il ne faut pas :

1. Voir uniquement les défauts des inférieurs, leurs fautes, etc.

2. Interpréter en mal tout ce que font les inférieurs...

3. Décourager les inférieurs par la manière de les reprendre, en ayant l'air de dire qu'ils ne sont et ne seront jamais bons à rien, etc. Il faut bien plutôt être toujours prêt à relever ce qu'il y a de bon, à encourager la bonne volonté et à donner à l'inférieur lui-même beaucoup de confiance dans le secours de Dieu, tout en lui faisant mériter ce secours par la prière et l'activité.

Dans ces conseils, on le voit, nous considérons surtout les relations particulières, le gouvernement intérieur.

Il faut aussi appliquer ces conseils

II. — Dans le gouvernement extérieur.

Ce gouvernement comprend les personnes et les choses.

A. Les personnes. — *a)* C'est manquer de confiance en Dieu

1. Que d'attendre tout du nombre des personnes et de chercher toujours à augmenter ce nombre, sans s'occuper suffisamment de la qualité des sujets que l'on reçoit...

2. C'est montrer la même défiance que de vouloir retenir auprès de soi tous ses sujets, lorsqu'un motif de charité ou de zèle demande qu'on les cède au profit d'une autre œuvre, par exemple, pour les missions étrangères.

3. Enfin, c'est montrer de la défiance vis-à-vis de Dieu, que de s'inquiéter outre mesure, lorsqu'on a fait tout ce

qui était humainement possible pour faire marcher sa maison et que néanmoins surviennent des difficultés... C'est alors le cas où jamais de s'en remettre à la Providence.

b) C'est manquer de confiance en ses inférieurs que de vouloir tout faire par soi-même, et de s'ingérer dans les offices de tous... C'est du reste le moyen de gêner tout le monde et de faire tout manquer... Mais

c) C'est pécher par excès de confiance, que de

1. Distribuer les offices sans examen suffisant, ayant l'air de croire que, avec l'aide de Dieu, l'inférieur se tirera toujours d'affaire, et de s'obstiner à laisser un inférieur dans un poste où il ne réussit pas...

2. C'est encore pécher de la même manière que d'abandonner les inférieurs à eux-mêmes dans le poste où ils sont, surtout quand ils l'occupent depuis assez longtemps, et de leur donner ainsi des habitudes d'indépendance, qui prépareront des difficultés pour l'avenir. — D'ailleurs, quand quelqu'un reste trop longtemps dans un poste et qu'on ne l'y surveille pas, il est impossible qu'à la fin la négligence ne s'y mette pas.

3. De même quand on confie des choses importantes à des inférieurs dont on n'est pas sûr sous le rapport de la discrétion, de la vocation, etc.

B. Les choses. — Ici vient se présenter ce difficile problème de l'administration temporelle, dans laquelle il faut savoir allier à la prudence humaine bien entendue, une sainte hardiesse et la confiance en la Providence, telle que les saints la pratiquaient. Nous nous contenterons d'indiquer quelques points pratiques.

a) Les dettes résultant de la négligence n'entrent pas dans les vues de la Providence.

b) Les constructions de *pur* luxe ne sont pas une raison de multiplier les emprunts et par conséquent les charges financières.

c) Il n'est pas conforme aux desseins de la Providence

de multiplier les admissions gratuites, etc., uniquement pour faire nombre et donner à la communauté un certain relief.

d) Tout ce qui, dans l'entretien des religieux, devient affaire de sensualité, de frivolité, de tendance mondaine, n'attire pas les bénédictions divines.

En revanche, il ne faut pas reculer devant une dépense, ou se retrancher derrière l'impuissance financière,

1. Quand il s'agit d'une bonne œuvre que les circonstances ou l'obéissance indiquent comme nécessaire.

2. Quand il s'agit d'assurer à nos maisons cette apparence convenable et propre qui est une condition indispensable de succès.

3. Quand il faut arracher des enfants au danger d'une éducation corruptrice, etc.

4. Quand il faut donner aux religieux un entretien convenable ou quelque délassement rendu nécessaire par leur position même...

Conclusion. — Somme toute : ayons confiance en Dieu comme si tout devait venir de lui, et travaillons comme si tout devait dépendre de nous. C'était la maxime de saint Ignace.

DEVOIRS DES SUPÉRIEURS :

III. Charité.

Nunc autem manent : fides, spes, charitas, tria hæc ; major autem horum est charitas (I Cor. XIII, 13).

Si la charité est la reine des vertus pour tous les chrétiens, on conçoit combien elle est importante, nécessaire pour le supérieur qui doit guider ses religieux dans le chemin de la perfection. En effet, la perfection chrétienne n'est autre chose que la charité. — Or, la charité, d'après

la parole du Sauveur lui-même, comprend deux grands préceptes que nous allons analyser et appliquer à un supérieur de religieux : Amour de Dieu — et amour du prochain.

I. — Amour de Dieu.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua (Matth. XXVII, 37).

Voilà le précepte. Cette charité doit être un foyer toujours ardent dans le cœur d'un supérieur ; l'amour de Dieu doit être le centre de ses affections. Si nous envisageons l'effet de cet amour de Dieu dans la conduite du supérieur, qu'est-ce que celui-ci y puisera ?

A. LE SOIN DE SA PROPRE PERFECTION. — *a)* Que le supérieur doive soigner sa propre perfection, cela est évident, car il a, plus que tout autre, raison de s'appliquer la parole de saint Paul : *Ne forte, cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* (I Cor. IX, 27).

b) L'amour de Dieu exige qu'il travaille à sa propre perfection ; car Dieu lui avant donné cette marque insigne de confiance, lui ayant communiqué sa propre autorité, le supérieur doit se montrer de plus en plus digne de cette autorité ; il doit se rendre un instrument de plus en plus adapté à la main divine et ressembler de plus en plus à celui dont il tient la place.

c) L'amour de Dieu est pour le supérieur le moyen pratique de travailler à sa perfection. Comme par sa position il est plus indépendant, qu'il est soumis à une surveillance bien moins rigoureuse que ses inférieurs, c'est le mobile de l'amour de Dieu qui doit le pousser sans cesse en avant.

B. L'ESPRIT DE DIEU DANS LE GOUVERNEMENT. — C'est-à-dire ce mélange de douceur et de fermete, de résolution et de longanimité, d'activité et de calme, d'humilité et de persévérance : en un mot, tout cet ensemble qui répond à l'idée que l'Écriture nous donne du gouvernement de Dieu : *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit*

omnia suaviter (Sap. VIII, 1). C'est là l'idéal d'un bon gouvernement. Cet idéal ne se conçoit qu'en méditant la conduite de Dieu, le cœur de Notre-Seigneur vivant sur la terre... Il ne peut se réaliser que par un rapprochement continuel avec Dieu dans la prière, et par la victoire sur soi-même et sur les petites passions personnelles : victoire qui est impossible sans l'amour de Dieu.

C. Le zèle pour la gloire de Dieu. — Dans tous les Ordres voués à l'enseignement, à la prédication, ce zèle est indispensable. Mais pour qu'il se trouve chez les inférieurs, il faut que les supérieurs donnent l'impulsion, entretiennent le mouvement, alimentent le feu, en lui présentant de nouveaux objets et de puissants motifs.

Ce zèle doit être *a) constant*, et aller en avant malgré les obstacles.

b) Désintéressé, c'est-à-dire exempt de toutes considérations personnelles, ne s'arrêtant pas pour des froissements d'amour-propre, ne cherchant pas ce qui peut profiter le plus au point de vue temporel ou humain.

c) Universel, cherchant à secourir toutes les misères, et pour cela s'élevant parfois au-dessus des considérations humaines.

Mais si le supérieur ne connaît pas les secrets de la charité, de l'amour de Dieu, comment, je le demande, pourrait-il avoir ce zèle et l'exciter dans les autres ? — Enfin, de l'amour de Dieu résultera dans le supérieur :

D. Le courage de supporter sa position. — Un supérieur qui comprend le poids de la charge qui lui est imposée et sa propre faiblesse, doit naturellement avoir peur de cette charge, et les difficultés réelles qu'elle entraîne ne sont pas de nature à lui rendre sa charge agréable. Il doit donc la supporter par amour pour Dieu. Cet amour doit lui donner le courage et la patience nécessaires.

II. — Amour du prochain.

Secundum autem mandatum simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum (Loc. cit., 39). Ce précepte d'aimer

le prochain comme soi-même doit, comme nous le savons, être subordonné à l'amour de Dieu. C'est pour cela qu'on dit : « Aimer son prochain comme soi-même pour Dieu. » Si nous considérons quel est spécialement « le prochain » pour un supérieur de communauté, nous distinguons d'abord les religieux, puis les autres sur lesquels s'exerce son zèle. Nous n'excluons personne ; mais les personnes étrangères à la communauté ont seulement droit à une charité qu'on peut nommer plus éloignée : aux prières, aux aumônes, etc...

A. Envers les religieux. — Quelle sera cette charité qui doit animer le supérieur ? Remarquons le principe : *Sicut teipsum.* Ce sera donc :

a) Une charité *vigilante*, — qui s'attache à prévenir le mal : *Tamquam rationem reddituri pro animabus vestris.* Cette vigilance écartera les dangers, inculquera à l'inférieur de bons et solides principes, etc., mais elle évitera l'espionnage, la manière d'agir défiante ou double, que nous ne souffririons pas volontiers nous-mêmes.

b) Une charité *compatissante*. — 1. D'abord pour les douleurs en général, pour les épreuves, soit temporelles, soit spirituelles. Il faut que les inférieurs trouvent dans leur supérieur appui et consolation. — 2. Encore et surtout pour les défauts ou misères individuelles, en tant qu'elles ne procèdent que de la faiblesse humaine et ne sont pas entachées de mauvaise volonté. — Que le supérieur ne soit donc pas rigide, impitoyable ; qu'il ne donne pas aux petites choses une importance majeure, qu'il se demande ce qu'il aurait pensé si, étant inférieur, on l'avait traité ainsi. *Sicut teipsum !*

c) Une charité *ferme*. — Ce que nous venons de dire n'exclut pas la fermeté. Car si nous nous aimons sincèrement nous-mêmes, comme Dieu le veut, nous saurons nous punir, nous contraindre à faire pénitence quand nous aurons mal fait ; nous saurons aussi lutter contre ceux qui voudraient nous nuire. C'est ainsi que le supérieur doit

savoir au besoin : 1. punir les fautes volontaires... Mais, s'il songe à la facon dont il se punirait lui-même, il restera toujours plutôt en deçà de la mesure rigoureuse. Et c'est ce point que saint François de Sales recommande. 2. Il sera ferme pour défendre ses inférieurs et son Institut contre les ennemis du dehors.

d) Enfin, une charité *prudente* ; — de sorte que l'affection qu'il témoigne à ses religieux, ne leur cause pas une occasion de jalousie entre eux... ou peut-être même une occasion de tentations pour lui-même et pour les inférieurs, si cette affection est trop sensible.

B. Envers les personnes sur qui s'exerce le zèle. — Il s'agit surtout ici des élèves, dans les maisons d'éducation. Ce qu'on en dira peut s'appliquer jusqu'à un certain point aux autres personnes.

La charité du supérieur doit veiller :

a) A ce que ces personnes reçoivent des religieux les soins qui leur sont dus. Il ne suffit pas qu'un supérieur se contente d'un coup d'œil général ; il doit suivre, soit par lui-même, soit par ses officiers, ce qui se passe, sans pour cela s'ingérer dans tous les offices...

b) A ce que les élèves, etc. témoignent aux religieux les égards qui leur sont dus. Il y a là deux écueils à éviter : soutenir les élèves contre les maîtres, ce que le supérieur est parfois tenté de faire quand l'élève est riche, de grande famille, etc., ou bien juger impitoyablement que l'élève a tort. Le supérieur ne doit jamais en public donner raison à l'élève contre le maître ; mais, en particulier, il peut et il doit parfois donner tort au maître et le reprendre.

c) A ce que les rapports des uns et des autres demeurent conformes à la règle, à l'esprit de l'Institut, et n'offrent point de dangers, ni pour les élèves ni pour les maîtres. — Le supérieur ne pourra atteindre ce but, que s'il possède à un haut degré la confiance de ses inférieurs. Cette confiance, il l'acquerra, si l'inférieur est persuadé que le

supérieur est rempli de l'amour de Dieu, et si le supérieur témoigne aux inférieurs la charité qu'ils sont en droit d'attendre de lui.

INSTRUCTION AUX MADELEINES.

Chères Sœurs, en vous consacrant à Dieu, vous avez eu l'intention d'accomplir parfaitement sa volonté et de le servir désormais. Le seul but que j'ai dans cette instruction, c'est de vous remettre devant les yeux cette résolution, de vous y encourager et de vous indiquer les moyens d'y persévérer. Pour cela je vous rappellerai quelques avantages, — quelques écueils — et quelques moyens propres à votre état.

I. — Avantages de leur état.

A. La réparation du passé. — Vous avez toutes un passé à réparer, les unes plus, les autres moins. Si Dieu vous avait traitées selon les rigueurs de sa justice, où seriez-vous ? Si même Dieu voulait, dans le Purgatoire, vous faire expier tout ce qui vous reste à payer ?... Et puis, si Dieu vous avait laissées continuer, où seriez-vous arrivées?... Et maintenant, Dieu vous met dans un état où vous pouvez, à peu de frais, éviter même le Purgatoire, et où vous êtes à l'abri des tentations les plus dangereuses. Nous touchons ici au second avantage.

B. La sécurité du présent. — Vous avez fait une petite expérience du monde, expérience suffisamment triste. Vous ne voyez plus que le cloître, et vous oubliez peut-être parfois ce que c'est le monde. Mais le monde est plein de pièges et de dangers...

Il y en a si peu qui échappent. Les loups rôdent de tous côtés et déchirent tant de pauvres brebis. Vous, vous êtes à l'abri, sous la houlette du Bon Pasteur...

C. Le mérite pour l'avenir. — Vous avez, pour ainsi dire, tous les avantages que donne la vie religieuse... Vous avez l'exercice des mêmes vertus ; vous vous y engagez autant que la prudence chrétienne vous le permet. Vous travaillez à convertir les autres, vous aidez les Sœurs dans cette noble tâche... Quel bonheur ! Quel heureux moyen de réparer les scandales donnés !

II. — Dangers de leur état.

Il y en a plusieurs ; mais je ne veux prendre que quelques points saillants.

A. Ingratitude envers Dieu. — En quoi consisterait cette ingratitude ? A oublier d'où Dieu vous a tirées ; à oublier les avantages de votre état et à traiter avec Dieu sur une sorte de pied d'égalité, comme si vous aviez fait beaucoup en vous consacrant à lui... Ou bien, en faisant bon marché de votre vocation, en la regardant avec indifférence, en songeant témérairement à l'abandonner, comme si ce n'était pas un don excellent...

B. Hauteur a l'égard de vos maitresses. — Oublier ce que vous leur devez... oublier la distance qui vous sépare d'elles... leur refuser le respect auquel elles ont droit.

C. Jalousie entre vous. — Faire des comparaisons odieuses entre les plus coupables et les moins coupables ; les mieux élevées et les moins bien élevées... Puis observer si l'on ne donne pas plus à l'une qu'à l'autre, si on ne parle pas plus à l'une qu'à l'autre, etc.

Contre ces écueils, et pour vous rendre la vie plus agréable et plus sainte, vous avez de grands moyens.

III. — Moyens de sanctification.

A. L'amour de Notre-Seigneur. — *a)* Quoi de plus facile à nourrir que cet amour, en considérant l'ineffable bonté du Sauveur à votre égard, la profondeur de l'abîme dont il vous a retirées, la sollicitude dont il vous entoure actuellement ? *b)* Quoi de plus facile à nourrir, quand on habite

dans la maison de Dieu, à côté de l'Eucharistie, quand on communie si souvent ? *c)* Et quoi de plus propre à vous soutenir dans vos difficultés, à vous encourager au zèle, à la ferveur : *Diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos !* (I Jo. IV, 19.)

B. L'OBÉISSANCE. — Ce qui vous aurait perdues, c'eût été votre *propre volonté*. Elle vous avait déjà fait faire de bien lourdes chutes. Eh bien, maintenant, si vous le voulez, vous pouvez être assurées de faire partout et toujours la volonté de Dieu et d'échapper à tous les dangers. Pour cela, il vous suffit d'obéir. La volonté de vos supérieurs, c'est la volonté de Dieu ; et si vous la suivez, vous n'avez absolument rien à craindre. Aimez donc l'obéissance. — Aimez aussi le travail.

C. LE TRAVAIL. — Travaillez avec zèle, avec constance, par amour pour Dieu. Le travail, si vous vous y appliquez sérieusement, rendra votre vie méritoire et vous fera trouver le temps court...

Péroraison. — *Gaudete in Domino semper... modestia vestra nota sit omnibus hominibus* (Phil. IV, 4, 5). Voilà le sentiment que vous pouvez nourrir en vous, tout en conservant le repentir de vos fautes passées et la sollicitude de remplir maintenant exactement vos devoirs.

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesus (Jo. XIII, 23).

Ces paroles de l'Évangile, M. F., ont plus rapport à nous que nous ne pourrions le croire au premier aspect. Quand je compare notre état à celui des gens du monde, il me semble que nous pouvons nous regarder comme tenant à l'égard de Jésus la position du disciple bien-aimé. Les autres apôtres écoutaient les paroles du Maître et profitaient

ainsi des trésors de sagesse dont le Verbe incarné était le dépositaire ; quant à Jean, il reposait sur la poitrine de Jésus, il écoutait et sentait les battements de son cœur, et de ce cœur débordaient sur lui des torrents de grâce, des flots de lumière et d'amour. Nous aussi, nous reposons sur le Cœur de Jésus. Écoutons donc ce que nous dit ce Cœur, ce qu'il nous dit dans la méditation, dans l'adoration de l'Eucharistie, dans la sainte communion. Ce cœur est notre modèle, — notre consolation et notre soutien, — enfin notre vie.

I. — Cœur obéissant.

Le Cœur de Jésus est pour nous le *modèle* de toutes les vertus ; mais pour nous restreindre, nous le considérerons comme modèle de la vertu fondamentale du religieux : de l'*obéissance*.

A. Notre vie est une vie d'obéissance, car nous devons obéir : *a)* à la loi de Dieu comme tous les chrétiens ; *b)* à cette loi particulière que nous nous sommes imposée et qui se résume dans nos vœux ; *c)* à notre règle, qui nous manifeste continuellement la volonté de Dieu ; *d)* à nos supérieurs, qui tiennent légitimement à notre égard la place du Souverain Maître. *e)* Nous devons même souvent obéir à nos égaux, lorsque, dans une circonstance particulière, ils nous sont préposés. — L'obéissance doit être notre grand mérite ; elle doit être notre grande joie, puisqu'elle cause notre sécurité... Mais au point de vue naturel, elle constitue notre grande difficulté. — Puis, ceux qui doivent commander, se demandent parfois comment ils peuvent obéir. — Tout cela est réuni, prévu, montré, dans le Sacré Cœur de Jésus !

B. Ce divin Cœur renferme — *a)* le principe de l'obéissance, principe que nous devons nourrir toujours au dedans de nous : *l'humilité*. La divinité était unie à ce Cœur, mais ce Cœur était un cœur créé ; il reconnaissait sa condition, il s'humiliait devant Dieu dans d'ineffables

abaissements... Par une conséquence rigoureuse, il désirait également s'abaisser, s'anéantir devant les hommes, il désirait obéir...

b) Ce Cœur nous montre l'esprit d'obéissance, cette disposition qui nous porte comme par instinct à obéir. C'est le *Ecce venio*, mis continuellement en pratique, depuis le premier moment de la vie mortelle du Sauveur, jusqu'au dernier soupir sur la croix. Que n'avons-nous aussi cet instinct, que saint Ignace compare si bien à l'instinct de la foi, à ce mouvement qui nous fait dire : *Credo !* C'est ainsi que nous devrions dire : *Fiat !*

c) Ce Cœur nous apprend à triompher des difficultés de l'obéissance. Comment ? En résolvant les difficultés par le cœur. — Il y a une grande différence dans les manières de se vaincre quand on rencontre une difficulté. D'abord, on peut se raisonner et ainsi se forcer à obéir. Cette manière est souvent difficile et parfois périlleuse... Mais c'est bien autre chose de triompher de la difficulté par le cœur. Comme on aime à faire la chose, on ne pèse pas, on ne mesure pas la difficulté ; on l'embrasse ou on la franchit par un élan généreux. C'est ainsi que Notre-Seigneur obéissait, non parce qu'il le *devait*, mais parce qu'il le *voulait*, et c'est par là que son obéissance était si héroïque !

II. — Cœur souffrant.

Le Cœur de Jésus est notre *consolation* comme *cœur souffrant*. En effet, comment ne serions-nous pas consolés,

A. En nous rappelant ce qu'il a souffert ? — *a)* Il a souffert des douleurs *universelles*. Qui redira les tourments, les angoisses de ce Cœur ?... Les souffrances du corps, celles de l'esprit, celles de la volonté aboutissent toujours au cœur, surtout quand les souffrances physiques ont une cause morale. Ainsi en était-il du divin Sauveur : comme sa pauvreté, ses travaux, les injures qu'il recevait, etc., avaient leur cause dans le péché, tous ces maux venaient

se concentrer dans son cœur et le remplissaient d'une mer de tristesse...

b) Il a souffert des douleurs *continuelles*. Il a souffert dès le moment de son incarnation... Dès son entrée dans le monde, on peut suivre ses pas dans la vie, d'abord à la trace de ses larmes, puis de ses sueurs, enfin de son sang. Sa naissance a été pauvre, sa mort cruelle ; et, après sa mort, son cœur a été percé d'une lance, comme s'il eût voulu protester encore de son amour pour la souffrance.

c) Il a souffert des douleurs *amères*. C'est un mot employé en flamand uniquement pour la Passion de Notre-Seigneur : *Het bitter lijden*, « la passion amère. » Et, en effet, il a savouré tout ce qu'il y a de plus amer dans le calice de la souffrance : l'inutilité, l'ingratitude, le dégoût dans la souffrance même, etc... Après cela, que sont nos peines ? et comment nous plaindre, quand le cœur de Jésus souffre tant ?

B. En nous rappelant les différences qu'il y a entre ses souffrances et les nôtres. — *a)* Il souffre, lui, la sainteté, l'innocence, la pureté même... Lui qui est Dieu ! Nous souffrons, oui, mais nous sommes des créatures coupables, chargées de crimes...

b) Il souffre seul, délaissé, abandonné de Dieu et des hommes... Quand nous souffrons, nous avons son exemple, son appui, et tant de consolations même humaines...

c) Quand nous souffrons, pourvu que nous unissions nos souffrances aux siennes, il nous attend pour nous récompenser...

Pensons donc à ce divin Cœur, broyé, anéanti par la souffrance, et nous sentirons nos forces se ranimer.

III. — Cœur aimant.

La vie de nos âmes, c'est *l'amour :* et si le Cœur de Jésus peut être à juste titre appelé *notre vie*, c'est parce qu'il est une fournaise d'amour.

A. Jésus nous apprend à aimer. — Voyez quels ont été

les objets de son amour et avec quelle fidélité, quelle constance, quelle générosité il a aimé ! *a)* Il a aimé son Père. Quel amour ineffable, éternel, infini dans le Verbe ! quel amour dans ce cœur que le Verbe s'est uni dans l'union hypostatique !

b) Il a aimé tous les hommes qu'il est venu sauver ; mais 1. avant tout, ceux qui, d'après l'ordre de la Providence, devaient être sur la terre ses parents, ses supérieurs. Il aimait Marie, Joseph, etc... 2. Ceux qu'il voulait bien considérer comme ses égaux, ses amis : *Non dicam vos servos sed amicos* (Cf. Jo. xv, 15)... ses disciples ; et avec quelle humilité ! *Non veni ministrari sed ministrare* (Cf. Matth. xx, 28). 3. Il aimait spécialement les infortunés, les malades, les pécheurs... Dans cet amour, quelle patience, quel désintéressement ! — Tels sont aussi pour nous les objets qu'il nous faut aimer et la manière dont nous devons montrer notre amour.

B. Mais c'est lui surtout que nous devons aimer, que nous devons aimer toujours ; et le souvenir de ses bienfaits, de ses sacrifices, de son amour doit nous enflammer d'amour pour lui. — Oh ! si nous savions l'aimer, comme alors il serait notre vie ! Rappelons-nous ce beau chapitre de l'*Imitation* où l'on trouve des mots comme ceux-ci : *Amans volat, currit, et lætatur ; liber est, et non tenetur.* (III, 5.) Tout cela se réaliserait en nous.

Mais que faisons-nous souvent ? Nous renversons la notion de l'amour. L'amour consiste à donner, à s'épancher, à se sacrifier : et nous avons pour but, dans notre amour, de recevoir, de jouir... N'est-ce pas ce que nous cherchons ? Nous voulons aimer, mais c'est pour être aimés et afin de nous délecter dans cet amour ; et ce devrait être tout le contraire. De là, les affections particulières, sensibles, jalouses, parfois sensuelles et bientôt coupables. Ah ! regardons le Cœur de Jésus et de lui apprenons à aimer.

Prière à ce Cœur, notre modèle, notre consolation, notre vie !

FRUITS DE LA DÉVOTION A MARIE.

Transite ad me, omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini : Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte (Eccli. xxiv, 26).

Exorde. — Tous nous désirons être agréables à Marie et jouir dans le ciel de la vue de Marie ; mais il ne suffit pas que cette dévotion, surtout en des religieux, soit une dévotion spéculative : il faut qu'elle porte des fruits. Considérons quels doivent être ces fruits, et, en faisant cette étude, nous verrons nous-mêmes comment nous devons nous approcher de Marie, quels doivent être les caractères de notre dévotion.

I. — Fruits de perfection.

Puisque toute notre vie doit se résumer en ce mot : *Perfection*, et que tous les dons de Dieu tendent à nous faciliter ce résultat, il est évident qu'il doit être également le fruit de notre dévotion à Marie. Mais non seulement nous trouvons en Marie une médiatrice qui nous obtiendra les grâces nécessaires, nous trouvons en elle un guide sûr, un parfait *modèle de perfection*. Et sans nous arrêter à tous les exemples que nous donne Marie en cette matière, rappelons-nous trois points capitaux que nous oublions peut-être le plus souvent et qui sont cependant essentiels.

A. La tendance continuelle vers la perfection. — C'est là ce qu'il y a de plus admirable dans la vie de Marie. Accroissement continuel des grâces, mais aussi fidélité continuelle à repondre à toutes les grâces de Dieu : voilà un des secrets de l'éminente sainteté à laquelle Marie s'est élevée. Jamais une grâce perdue... mais augmentation, augmentation progressant sans cesse, dans toutes les situations de la vie. — En est-il ainsi de nous ? N'arrive-t-il pas souvent que, après les élans d'une première ferveur, nous nous

reposons, nous nous endormons en quelque sorte, comme si nous n'avions plus rien à gagner ? — Et pourtant, plus nous avons multiplié nos infidélités, plus nous avons tardé à nous donner à Dieu, plus aussi nous devrions nous efforcer de rattraper le temps perdu !

B. L'abnégation de soi-même, pour ne chercher que le bon plaisir de Dieu. — Cependant, il peut y avoir, même dans cette tendance à la perfection, recherche de soi-même. Cela existe, lorsque tout en travaillant on veut voir les résultats de son travail et obtenir tel ou tel résultat déterminé. On veut trouver la consolation sensible ou du moins la paix de l'âme dans le service de Dieu ; on veut voir clair dans les choses spirituelles, etc., etc... On se plaint des empêchements que l'on rencontre, bien que ces empêchements rentrent dans les desseins de la Providence... Et l'on demande : N'est-ce pas Dieu que je cherche ? Non, c'est vous-même...

Il ne suffit pas de tendre à la perfection, il faut encore *se renoncer soi-même* quant à la manière d'y parvenir et au résultat que l'on obtiendra. Voyez Marie ! Quelle vie que la sienne !...

C. L'amour de l'obscurité et de l'humilité. — Voilà le dernier cachet de la perfection religieuse : *Ama nesciri et pro nihilo reputari* (Imit. I, 2). Voilà encore la vie de Marie : vie cachée en Dieu, sans éclat aux yeux des hommes, et même sans éclat sous le rapport spirituel... Rien de saillant, rien d'extraordinaire ; mais la perfection de l'ordinaire ! Et telle doit être notre perfection, chacun la pratiquant selon son Institut...

II. — Fruits de force.

Cependant, il ne faut pas se le dissimuler, cette tendance vers la perfection, surtout quand on la prend comme nous venons de l'expliquer, cette tendance n'est pas sans de grandes difficultés, Pour vaincre ces difficultés, nous avons besoin de force, et cette force, nous la puiserons encore dans la dévotion à Marie.

A. Nous pouvons dire que toutes nos principales difficultés se réduisent à deux : *l'affliction* et *la désolation.*

L'affliction est extérieure, et je comprends sous ce mot toutes les peines, toutes les croix que nous rencontrons autour de nous dans la vie, de quelque nature qu'elles soient : embarras pécuniaires, tracasseries d'affaires et de relations, déceptions, calomnies, perte de parents, etc., etc.

La désolation est intérieure ; c'est la crainte d'être abandonné de Dieu, de lui déplaire ; crainte provenant du souvenir des péchés passés, ou du sentiment de la faiblesse présente, ou de l'aridité où Dieu nous laisse.

B. Inutile de rappeler ici que la Sainte Vierge a souffert toutes ces peines, autant qu'elles sont conciliables avec la plénitude des grâces qu'elle avait reçues ; que toutes les peines extérieures que nous endurons, ne sont rien en comparaison des afflictions qu'elle a rencontrées dans la vie. Outre ses souffrances personnelles, elle souffrait immensément des abaissements de son divin Fils, des outrages auxquels il était en butte, de la perspective d'abord et puis de la présence de sa douloureuse passion. Elle souffrait intérieurement de l'obstination des pécheurs, etc., car Dieu lui avait donné un cœur de mère, non seulement pour le Verbe incarné, mais pour tous les hommes, membres de son corps mystique.

C. Mais ce qu'il nous faut voir, c'est comment les souffrances de Marie nous donnent la force de supporter les nôtres et d'avancer en perfection malgré les difficultés. Cela résulte des considérations suivantes :

a) Que Marie a rencontré toutes ces calamités, bien qu'elle fût parfaitement innocente. Et nous, coupables, nous, dont la vie passée...

b) Que Marie a souffert tout cela, bien que sa ferveur et sa vertu fussent de jour en jour plus parfaites. Et nous, lâches et tièdes...

c) Que Marie a souffert tout cela malgré l'amour de Dieu pour elle ou plutôt à cause de cet amour. Gardons-nous

donc de conclure de nos souffrances que Dieu ne nous aime pas.

d) Que Marie a souffert tout cela seule et sans consolation, sans appui, surtout après l'ascension de son divin Fils. Ne nous plaignons donc pas de notre isolement...

e) Que Marie, aidée de la grâce de Dieu, s'est élevée au milieu de ces épreuves à la plus haute perfection. Or, nous avons la même grâce ; nous pouvons donc aussi atteindre le même but.

Et pour nous encourager, nous trouverons encore dans la dévotion à Marie des

III. — Fruits d'espérance.

Il ne s'agit pas ici de nous rappeler la puissance de l'intercession de Marie auprès de Dieu, ni sa bonté pour les hommes : ce sont là des choses que nous connaissons et que nous avons imprimées au fond de nos cœurs ; mais ce qu'il est bon de considérer, ce sont *les titres spéciaux* que nous avons à la protection de Marie, afin de bien nous persuader que nous pouvons toujours et partout compter sur elle.

A. Les religieux sont les disciples de Marie. Nous pouvons considérer Marie comme la fondatrice de la vie religieuse dans le christianisme... Nous sommes donc son honneur, et elle est intéressée à nous voir marcher dignement sur ses traces...

B. Les religieux sont les promoteurs les plus zélés de la gloire de Jésus. Or, sans nul doute, tous les désirs de Marie se portent avec ardeur vers cette gloire de son divin Fils. Elle doit donc nous aider dans notre tâche de toute la puissance de son intercession.

C. Les religieux sont les instruments dont Marie se sert le plus ordinairement pour distribuer ses faveurs, pour consoler, convertir, guider, préserver. Mais il est de sa gloire que l'instrument lui-même soit digne d'elle, c'est-à-dire saint, pur, uni à Dieu. Nous pouvons donc lui rappeler

que son honneur est engagé à nous faire obtenir ces qualités.

D. (In specie.) Quelques Ordres religieux portent le nom de Marie. — Les filles du Cœur de Marie mènent sur la terre une vie toute semblable à celle de Marie ; religieuse dans le monde...

E. Enfin les religieux, les vierges surtout, devant former dans le ciel la cour de Marie, il est de son intérêt que cette cour soit nombreuse et brillante ; il est de son honneur que tous ceux qui se sont voués à elle sur la terre, se trouvent réunis autour de son trône dans la céleste patrie...

Péroraison. — Recourons donc à Marie avec une confiance sans bornes et disons-lui souvent cette prière du Père Zucchi :

O Domina mea, o mater mea ! Tibi me totum offero, atque ut me tibi probem devotum, consecro tibi hodie oculos meos, aures meas, os meum, cor meum, plane me totum. Quoniam itaque tuus sum, o bona mater, serva me, defende me ut rem ac possessionem tuam.

RÉCOLLECTION MENSUELLE.

Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum (Marc. VI, 31).

Jésus dit cela à ses apôtres... Le repos dont il parle est non seulement celui du corps, mais aussi celui de l'esprit, c'est-à-dire le calme de l'esprit. Daus ces moments de calme, nous faisons comme le voyageur : nous examinons la route parcourue, nous voyons celle qui reste à faire... Nous pouvons faire cet examen de différentes façons, En voici une : *renouveler en nous les principes des trois vertus théologales*, fondements de la vie chrétienne, flambeaux qui doivent éclairer toute notre vie religieuse.

I. — Foi.

Agir par *esprit de foi*, c'est le fondement de la vie religieuse. C'est ce qui distingue le religieux de l'homme du monde. Celui-ci envisage les choses au point de vue de ses goûts, ou bien au point de vue de la raison (et alors, il croit faire beaucoup) ; le religieux doit les envisager au point de vue de la foi. Cet esprit, nous devons le trouver surtout :

A. Dans nos intentions. — Est-ce la foi qui me fait entreprendre telle ou telle chose ? N'est-ce pas le caprice ? l'habitude ? quelque autre motif humain ?

B. Dans nos actions. — Examinons si nous les faisons pour Dieu ; si nous les faisons avec cette perfection qui indique le désir de plaire à Dieu...

C. Dans nos affections. — Plaisir et douleur. — Nos plaisirs sont-ils fondés sur la foi ? Nos douleurs le sont-elles ?

II. — Espérance.

Nous devons renouveler notre confiance en Dieu et notre espérance, en nous rappelant :

A. Ce qu'est le Dieu que nous servons. — Un Dieu de miséricorde et de bonté, un Dieu qui nous a tout donné, jusqu'à lui-même. — Et cette idée, nous devons la fortifier en nous, pour combattre une *crainte* excessive.

B. Ce que fait le Dieu que nous servons. — Il nous entoure de sa providence ; il nous aime... S'il nous envoie parfois des afflictions, des difficultés, des aridités, c'est par bonté pour nous ; ce ne sont là que des épreuves... Combattons ainsi la *défiance*...

C. Ce que nous promet le Dieu que nous servons. — Générosité pour générosité. Puis, joie du cœur, paix intérieure... Mort tranquille... Récompense immense et éternelle. Servons-nous de ces considérations pour combattre le *découragement*.

III. — Charité.

Amour de Dieu et du prochain, c'est là le nerf, la force de notre vie. — Aussi les considérations qui excitent et

augmentent en nous la charité doivent nous être les plus chères.

A. Amour de Dieu, parce qu'il nous a aimés. — Dieu créateur... Dieu rédempteur... Dieu sanctificateur...

B. Amour du prochain. — *a)* Parce que Dieu l'a aimé, et qu'il est mon semblable...

b) Parce que Dieu me l'a confié...

c) Parce que j'ai besoin de son amour, non pas d'une manière humaine, mais d'une manière toute spirituelle...

Péroraison. — Le résultat de ces considérations sera de produire en nous *a)* la ferveur, *b)* le zèle ; et avec ces deux vertus, nous deviendrons des saints.

PRISE D'HABIT.

Abjicite deos alienos qui in medio vestri sunt et mundamini et mutate vestimenta vestra. Surgite et ascendamus in Bethel, ut faciamus ibi altare Deo : Rejetez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous ; purifiez-vous et changez de vêtements. Levez-vous, allons à Béthel pour y dresser un autel à Dieu (Gen. xxxv, 2. 3).

Exorde. — Lorsque Jacob, après de longues années d'exil revint sur l'ordre du Seigneur dans la terre de Chanaan, sa patrie, amenant avec lui toute sa famille, Dieu lui apparut et lui dit : Levez-vous, montez à Béthel, habitez-y et construisez en cet endroit un autel au Dieu qui vous est apparu. Et le matin, Jacob rassembla sa famille, lui adressa ces paroles : *Abjicite deos alienos*, etc.

Ne trouvez-vous pas, M. F., une bien grande ressemblance entre cet épisode de l'histoire sacrée et la cérémonie qui nous rassemble en ce moment ? L'homme qui abandonne le monde pour entrer dans la vie religieuse et parvenir ainsi au royaume des cieux, n'est-il pas un exilé

qui prend le chemin de la patrie ? Laissez-moi donc vous commenter brièvement ces paroles du patriarche hébreu et en déduire les conclusions pratiques que nous suggère le texte sacré.

Remarquez, je vous prie, la progression des idées énoncées dans l'allocution de Jacob. *Abjicite deos alienos :* il commence par rappeler la vie d'autrefois dans ce qu'elle avait de plus coupable ou du moins de plus aveuglé, et il arrive graduellement au sacrifice qu'il faut offrir à Béthel. Nous pouvons partager cette énumération en trois parties, suivant qu'elle se rapporte aux circonstances qui précèdent, accompagnent ou suivent la présente cérémonie.

1. — Circonstances qui précèdent.

A. Abjicite deos alienos. — Quels étaient ces dieux ? D'après les interprètes de l'Écriture sainte, c'étaient probablement ou bien de petites idoles auxquelles on rendait un certain honneur, tout en invoquant le vrai Dieu, ou bien des amulettes *(Theraphim)* auxquelles on attachait une valeur superstitieuse, ou bien même des pendants d'oreilles servant d'amulettes, car on voit un peu plus loin que les domestiques de Jacob lui apportèrent ces bijoux. — Quoi de mieux approprié à la circonstance présente ?

a) N'avions-nous pas dans le monde des dieux étrangers ? c'est-à-dire, ne nourrissions-nous pas des affections, des sentiments qui diminuaient notre amour pour Dieu ? *Abjicite deos alienos !*

b) N'avions-nous pas des amulettes ? des choses toutes profanes dans lesquelles nous mettions notre confiance ? Crédit, richesses, force, beauté... *Abjicite deos alienos !* Désormais, confiance en Dieu seul !

c) Enfin, ne tenions-nous pas à certaines vanités du monde, représentées par ces pendants d'oreilles, lourds et disgracieux, mais dont le caprice de la mode a fait un ornement ? *Abjicite deos alienos !*

B. Et mundamini. Purifiez-vous ! — Cette loi de la purification, nous la trouvons partout, dès qu'il s'agit du service de Dieu. Et, nous le savons, cette purification a divers degrés.

a) L'horreur du péché mortel, toute alliance rompue avec lui, c'est la pureté requise du chrétien, même dans le monde, s'il veut faire son salut. C'est une condition d'absolue nécessité.

b) L'horreur du péché véniel, du péché véniel délibéré. Cette horreur est la condition presque nécessaire de la conservation de la grâce. Il faut la supposer nécessairement chez les personnes qui entrent en religion. Cette double pureté est indiquée dans le Lavement des pieds par les deux mots de saint Pierre : *manus et caput.* Pureté des mains, pureté des œuvres ; pureté de la tête, pureté d'intention.

Mais enfin : *Non indiget nisi ut pedes lavet.* Il est pour ainsi dire impossible de marcher dans le chemin de la vie sans qu'un peu de poussière s'attache aux pieds. Un peu de cette poussière mondaine, *pulvis mundanus*, comme disent les ascètes : préjugés mondains, habitudes mondaines, sympathies et aversions mondaines... Voilà ce dont il faut encore se purifier !

II. — Acte de la prise d'habit en lui-même.

Et mutate vestimenta vestra. — Depuis que nos premiers parents, ayant perdu leur innocence, ont été revêtus par Dieu d'un vêtement destiné à voiler leur honte, ce monument de la chute originelle a joué un grand rôle dans l'humanité. Il est devenu la manifestation du rang, l'interprète des sentiments, l'expression des mœurs, etc. Dieu lui-même a déterminé les vêtements de ses prêtres, etc. Quoi d'étonnant, si la vie religieuse s'est distinguée également par le costume, et si l'Église a donné un sens mystique aux vêtements de ses enfants d'élite ? — Je me contenterai, M. F., d'appeler votre attention sur le changement qui s'opère dans la *prise d'habit.*

a) De brillants, les vêtements deviennent sombres. — Les couleurs religieuses sont, à de rares exceptions près, des couleurs sombres. Pourquoi ? Est-ce pour exprimer le deuil ? Loin de là. Mais c'est pour rappeler au religieux le fondement de toute sa carrière : *l'humilité*. Le blanc est l'innocence; le noir, le brun l'humilité. Car l'humilité doit abriter l'innocence : *Ama nesciri et pro nihilo reputari*, voilà ce que dit à chaque religieux son costume lui-même.

b) De précieux, ils deviennent grossiers. — Adieu bijoux, dentelles, soieries ! Adieu raffinements de luxe, parfums, etc. Pourquoi ? Faut-il vous le dire ? La vie religieuse n'est-elle pas l'imitation de Jésus ? De Jésus pauvre, pauvre dans sa crèche, pauvre sur la croix. Aimons bien cette pauvreté, parce qu'elle nous rapproche de Dieu !

c) De changeants, ils deviennent permanents. — Ah ! M. F., qui pourrait méconnaître ici la haute signification des costumes acceptés par l'Église? Que nous dit cette fixité du costume religieux opposée aux éternels caprices, aux changements interminables de la mode ? N'indique-t-elle pas de la manière la plus éloquente, le contraste qui doit régner entre la vie mondaine et la vie religieuse ? D'un côté changement, caprice ; de l'autre, constance, fixité inaltérable ! Ah ! ce n'est pas seulement dans les vêtements que doit s'opérer cette transformation, c'est dans les idées, dans les sentiments, dans toute la conduite...

d) De vulgaires, ils deviennent mystérieux. — Et pour ne parler ici que de ces deux vêtements auxquels la liturgie a consacré une importance particulière : *la robe* ou *le froc* signifient cette charité divine, cette sainteté, qui doit nous envelopper tout entiers, sainteté dont l'incarnation de Jésus-Christ nous a donné la communication : *Induat te Dominus*... — Quant au *voile*, parure spéciale des vierges, il leur rappelle la pureté, la modestie par laquelle elles doivent se rendre agréables à Jésus-Christ, leur divin époux.

Voilà donc une cérémonie profondément instructive. —

Mais cette cérémonie, vous le savez, n'est qu'une introduction ; ce n'est que le vestibule de la vie nouvelle où nous entrons par la prise d'habit. Cela nous est indiqué par la partie de mon texte où nous trouvons les dispositions requises pour l'avenir.

III. — Suite de cet acte.

A. Surgite : Levez-vous ! — C'est le mot du Sauveur à ses disciples au jardin de Gethsémani : *Surgite, eamus !* C'est le cri du courage : Levez-vous ! — Eh bien, oui, courage ! Ce cri, il faut l'adresser à tous ceux qui se donnent à Dieu ; il faut l'adresser surtout au religieux à son entrée dans le couvent. Que de fois il faudra se le redire à soi-même !

a) Maintenant, plus d'hésitation, plus de repos, il faut marcher : *Surgite, eamus !*

b) Dans les épreuves, les travaux, quand on aura besoin de notre dévouement : *Surgite !*

c) Dans les découragements, les ennuis, les sécheresses, *Eamus,* allons ! *Surgite*, levez-vous ! Ne vous laissez pas abattre.

d) Enfin, même dans les faiblesses, même en supposant qu'il vous arrive un jour de manquer à votre devoir, ne demeurez pas abattu, étonné, glacé de terreur, *Surgite !*

B. Et ascendamus in Bethel : Et montons à la maison de Dieu ! — Ce mot indique le terme où il faut tendre, le but de tous nos efforts, le véritable progrès. Il vous indique en même temps le centre de votre vie, le sanctuaire où vous viendrez vous retremper, vous consoler : la maison de Dieu ! — Progrès donc, M. F., progrès dans le service de Dieu !

a) Progrès dans la victoire sur vous-mêmes, dans le dévouement, le zèle, la charité.

b) Progrès dans ce que vous devez faire pour les autres, progrès dans la patience, etc. A vous, comme à Abraham, le Seigneur dit : *Ambula coram me et esto perfectus.* Oui,

marchez et montez, *in Bethel !* Rapprochez-vous de la maison de Dieu, de sa demeure, qui est au fond de nos âmes, de sa demeure qui est au plus haut des cieux ! Mais pour arriver là, il reste encore une chose à exécuter sur la terre.

C. Ut faciamus ibi altare Deo. Il faut, même dans cette demeure de Dieu qui est ici-bas, lui *ériger un autel.* — Cet autel signifie bien certainement le sacrifice. C'est à quoi il faut se préparer pendant le noviciat. Il faut nourrir en son âme le désir de l'immolation ; il faut par la pratique constante de l'abnégation, rendre cette immolation facile, complète, méritoire. Commençons donc, dès maintenant, à dresser cet autel, ornons-le des fleurs des vertus, et habituons la victime elle-même à s'y consumer dans les flammes de l'amour.

Péroraison. — *(Aux parents, au public.)*

Mes paroles auront peut-être paru tristes et austères à quelques-uns d'entre vous. Ah ! combien ils se trompent, s'ils trouvent dans cette immolation quelque chose de lugubre. Ah ! ne l'oublions pas, cette cérémonie est le signal du retour dans la véritable patrie des cœurs, qui est le royaume des cieux... Félicitons donc cette heureuse âme du privilège que Dieu lui accorde ; demandons-lui de prier pour nous, afin que nous soyons tous réunis un jour dans cette patrie des cieux où il n'y aura plus de tristesse.

SAINTE COMMUNION ET VŒUX.

Exorde. — *Panem cœli dedit eis ; panem angelorum manducavit homo* (Ps. LXXVII, 24).

(Pour méditation. — **Prélude** : Nous représenter la sainte Eucharistie descendant du Ciel, entourée d'anges qui l'adorent.)

Nous nous préparons à deux actions également solennelles : à recevoir Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie, et à nous consacrer à lui par l'émission de nos vœux. Ces deux actions ont entre elles une connexion intime ; l'une mène à l'autre, l'une complète l'autre. Pour bien les exécuter toutes les deux, nous allons les méditer en les considérant isolément d'abord, et puis dans leurs relations mutuelles. Nous trouverons le texte de nos considération dans ces paroles de l'Écriture : *Panem cœli...*

I. — Eucharistie, pain du Ciel.

A. Parce qu'il est descendu du Ciel.

Rappelons-nous cette série de bienfaits qui est venue aboutir à l'institution du Saint Sacrement : l'incarnation du Fils de Dieu, sa vie de travail et de pauvreté, ses souffrances... Et au moment où il allait commencer à souffrir, voulant laisser aux hommes un souvenir de cette passion et un gage de son amour, il se rend présent sous les espèces du pain et du vin. Il est descendu du Ciel ; et s'il y remonte corporellement, il demeure sacramentellement au milieu de nous. Oui, voilà bien le pain descendu du Ciel, *panem de cœlo!* — Quelle *reconnaissance* ne dois-je pas nourrir dans mon cœur...

B. Parce qu'il est pour nous le gage du Ciel.

Pourquoi le divin Sauveur nous a-t-il laissé ce pain ? — Afin qu'il soutienne nos forces dans le pèlerinage de cette vie. Nous devons marcher, travailler, lutter ; ce pain nous est donné pour que nous ne faiblissions pas. — En même temps, ce pain nous assure la récompense. Les saints Pères disent avec saint Paul : Dieu, qui nous a donné son propre Fils par l'incarnation, pourrait-il nous refuser quelque autre faveur que ce soit ? Nous demanderons avec plus de raison encore : Jésus-Christ qui se donne à nous, misérables pécheurs, sous les espèces eucharistiques, pourrait-il refuser de se donner à nous dans la gloire, après que nous l'aurons servi sur la terre, et que nous aurons triomphé de nos ennemis ? — Donc, *confiance !*

C. Parce qu'il transporte déjà le Ciel sur la terre.

En effet, qu'est-ce que le Ciel ? C'est la connaissance, c'est la possession de Dieu. Voir Dieu face à face, jouir de Dieu dans un ineffable embrassement, voilà toute la béatitude des élus. Or, cette béatitude est commencée dans la communion. Rien, en effet, si nous employons les lumières de la foi, ne saurait nous donner une idée plus exacte des attributs divins, et surtout de la puissance et de la bonté de Notre-Seigneur... De plus, dans l'Eucharistie, nous possédons Dieu ; nous le possédons réellement, et si nous ne sentons pas encore les effets béatifiques de cette possession, c'est que nous sommes encore voyageurs sur cette terre. — Donc, *amour !*

II. — Eucharistie, pain des anges.

Nous avons vu que l'Eucharistie est le pain du Ciel : pourquoi le prophète ajoute-t-il que c'est le pain *des anges ?* Pour insinuer qu'il faut, en recevant ce pain, participer aux qualités des anges. Or, quels sont ceux qui, sur la terre, participent le plus à ces qualités ? Ce sont les religieux. Et ce qui les rend semblables aux anges, ce sont leurs vœux.

A. Leur vœu de pauvreté. — Qui dit : pauvreté, dit détachement complet des possessions, des biens terrestres. Mais qui est plus détaché que les anges de tous ces trésors auxquels le monde attache son cœur ? Les anges sont sur la terre : d'après les ordres de Dieu, ils président à la destinée des familles, des peuples, des empires ; et pourtant, rien de tout cela ne les captive, ne semble mériter leur affection. Ils s'élèvent au-dessus de tout cela. Quel hommage pour le Dieu de l'Eucharistie, pour le Dieu pauvre, que cet hommage des anges ! — Je puis imiter cet hommage, en renouvelant mon vœu de pauvreté...

B. Leur vœu de chasteté. — Est-il besoin de le dire ? L'ange est le type de la chasteté. L'expression est entrée dans le langage usuel : pur comme un ange !... L'ange ne

connaît pas les entraves de la chair ; il n'est jamais abaissé au-dessous de lui-même par des affections sensuelles et terrestres. — Ce que l'ange est par nature, l'homme peut l'être par vertu. L'homme-Dieu nous offre le modèle parfait de la pureté, et, dans l'Eucharistie, il demande à tous ceux qui l'approchent d'imiter sa pureté, la pureté des anges. — Religieux, nous avons le bonheur de posséder cette pureté. Demandons aux anges de nous la conserver, et unissons-nous à ces esprits bienheureux pour en offrir l'hommage au Dieu eucharistique !

C. Leur vœu d'obéissance. — Si le détachement des biens de la terre et la pureté appartiennent à l'ange, l'obéissance est toute sa raison d'être et l'origine même de son nom, *envoyé*. Dieu s'est fait des anges, c'est-à-dire, des messagers, des serviteurs fidèles ; mais ce même Dieu qui a fait les anges pour jouir de leur obéissance, a voulu devenir lui-même obéissant pour réparer l'insubordination des hommes. Et ce Dieu obéissant est caché sous les voiles eucharistiques, et là encore il donne des exemples continuels d'obéissance. — Comment lui montrerai-je que je comprends ses ineffables abaissements, sinon en lui protestant de mon obéissance, en lui faisant le vœu au pied de son autel ?...

III. — Eucharistie, pain du Ciel, pain des anges.

Unissons maintenant ces deux considérations, et appliquons-les à la pratique de notre vie.

A. Que doit faire l'Eucharistie, par rapport à nos vœux ?

a) Elle doit nous donner la force de les accomplir. — Oui, l'union avec le Dieu pauvre, pur et obéissant, doit communiquer à notre âme le détachement des biens terrestres, des affections humaines, de notre propre volonté...

b) Elle doit nous encourager à y persévérer. — Ce témoignage d'un amour inouï doit nous porter à nous immoler nous-mêmes pour Celui qui nous a tant aimés...

Ce gage de la bonté, de la fidélité de Dieu, doit, par l'assurance de la récompense, nous porter à continuer notre immolation...

B. Que doivent faire nos vœux par rapport à l'Eucharistie ?

a) Ils nous rendent l'union avec Notre-Seigneur plus parfaite, et par là même plus efficace. Plus nous nous rapprochons du Sauveur, plus nous puisons de sainteté dans nos rapports avec lui. Or, les vœux nous élèvent au-dessus du monde et nous attachent à notre céleste époux par les liens les plus étroits.

b) Ils rendent l'union avec Notre-Seigneur plus durable. Par les vœux, nous devenons un holocauste perpétuel offert au Seigneur ; nous sommes déjà unis à lui. Et quand alors nous le recevons dans la divine Eucharistie, cette union se resserre... Elle ne se borne pas au temps où les saintes espèces demeurent en nous, elle se prolonge et se conserve...

Colloque. — Avec les saints anges qui entourent le Tabernacle... Leur demander qu'ils nous communiquent les dispositions qui les animent.

PROFESSION RELIGIEUSE.

Voluntarie sacrificabo tibi et confitebor nomini tuo, Domine, quoniam bonum est : Je vous offrirai un sacrifice volontaire, et je rendrai témoignage à votre nom, Seigneur, parce qu'il est bon. (Ps. LIII, 8.)

Exorde. — Pourquoi, M. F., avez-vous paré le sanctuaire de ses plus beaux décors ? Pourquoi avez-vous préparé vos chants les plus beaux ?... Pourquoi ces vêtements de fête ? Ah ! c'est parce que vous allez assister aujourd'hui à un des actes les plus solennels de la religion,

à un sacrifice. En voilà bien tous les apprêts : les fleurs, l'encens, la musique, et voici les victimes ! Mais quelle sera donc l'immolation ? Ah ! loin de nous de songer aux sacrifices sanglants de la loi ancienne ; l'instrument du présent sacrifice, le glaive du présent sacrifice, c'est la volonté, et chacun de ceux qui sont maintenant agenouillés devant l'autel, dit en s'adressant à Dieu : *Voluntarie sacrificabo...*

M. F., concentrons toute notre attention sur ce sacrifice, si grand pour ceux qui l'offrent, si plein d'enseignements pour ceux qui y assistent. Demandons-nous quel est ce sacrifice, et comment tout en faisant cette immolation à Dieu on peut s'écrier avec la joie la plus entière : *Et confitebor nomini tuo, Domine, quoniam bonum est.*

I. — Le sacrifice.

A. Sacrificabo tibi. — Vous savez tous, M. F., ce que c'est qu'un sacrifice. C'est l'oblation faite à Dieu d'un objet créé, et cela pour reconnaître son souverain domaine. Toujours et partout le sacrifice a été offert : chez les païens... chez les juifs... Le Messie, le Verbe éternel de Dieu, descendu sur la terre pour le salut des hommes, vint leur apprendre un sacrifice plus excellent, le sacrifice de soi-même, et ce sacrifice, il l'offrit lui-même le premier, sur l'autel de la croix. Et du haut de cette croix comme pendant sa vie mortelle, il a crié à tous ses disciples : *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes... et veni, sequere me !* C'est-à-dire : renoncez-vous, prenez votre croix et suivez-moi ! Cet appel a été entendu, et depuis dix-neuf siècles des multitudes innombrables de jeunes gens et de jeunes filles se sont élancés sur les traces sanglantes du Rédempteur.

B. Et que lui offrent-ils ? Tout ce que le monde estime, tout ce que le monde recherche ; et en le donnant, ils se sacrifient eux-mêmes !

a) Le monde aime les richesses, il cherche l'opulence et

les plaisirs qu'elle procure. Voyez ce jeune homme... cette jeune fille... ses parents rêvent pour elle un avenir... Mais la lumière s'est faite dans cette âme, elle a compris la vanité... elle a vu son Sauveur dans la crèche... et elle a dit : « Adieu richesses !... Je fais vœu de pauvreté ! » *Voluntarie sacrificabo.*

b) Le monde cherche l'affection, il l'appelle, il en veut jouir. Il rêve même un bonheur souvent chimérique dans le cercle d'une famille... A côté de jeunes filles qui donnent leur cœur à un homme pour obtenir ce bonheur, en voilà d'autres, sensibles elles aussi, mais auxquelles la grâce a parlé... Elles ont compris... En Jésus elles ont vu l'Époux des âmes pures ; elles ne veulent plus que lui : « *Voluntarie sacrificabo tibi*... Je fais vœu de chasteté ! »

c) Le monde vante la liberté et l'indépendance, il a horreur du joug, il rêve comme l'idéal du bonheur un état où l'on peut satisfaire tous ses caprices, suivre tous ses goûts... Et voilà des âmes qui se disent : « L'homme n'a pas de pire ennemi que lui-même. Il n'y a qu'une volonté parfaite, celle de Dieu ; c'est la seule que je veux accomplir désormais. Le Fils de Dieu s'est anéanti, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix. *Voluntarie sacrificabo*... Je fais vœu d'obéissance. »

Et voilà, M. F., le sacrifice que vous venez offrir ou renouveler. Sacrifice complet, embrassant tout ce que vous avez, et vous anéantissant vous-mêmes... Entrez aujourd'hui, je vous en conjure, dans les sentiments de ce parfait anéantissement, faites-le d'un cœur généreux.

C. Et si vous voulez être fidèles aux engagements que vous allez prendre, ah ! conservez les dispositions où vous êtes maintenant : que ce mot *voluntarie*, volontairement, volontiers ! devienne comme votre devise. Partout et toujours, parmi les aridités comme parmi les consolations, dans la peine comme dans la joie, *voluntarie !* à la vie et à la mort. Si vous maintenez cette disposition, rien ne vous coûtera, et vous ferez beaucoup pour le salut des âmes !

II. — Joie du sacrifice.

Ne croyez pas, M. F., lorsque nous parlons du sacrifice de la profession religieuse, des biens dont il prive, de l'immolation qu'il contient, de la générosité qu'il demande, ne croyez pas que ce sacrifice soit chose triste, pénible, une chose qui jette sur la vie comme un crêpe de deuil. Non, il n'en est pas ainsi. Il est vrai, le monde, qui ne comprend point ce sacrifice, s'en éloigne avec horreur ; mais ceux à qui Dieu en a donné l'inspiration, qui comprennent la grandeur de leur félicité, ceux-là s'écrient : *Et confitebor nomini tuo, Domine, quoniam bonum est !* Et en effet, comment ne confesseraient-ils pas la bonté de Dieu, quand ils considèrent les dangers dont Dieu les délivre, la dignité à laquelle il les élève, la récompense qu'il leur réserve ?

A. Dangers dont Dieu les préserve. — Quand nous avons parlé des richesses, des affections, de la liberté, nous les avons considérées comme des biens ; mais quand nous réfléchissons aux dangers qui les accompagnent, ne faudrait-il pas les appeler des fléaux, ou tout au moins des pièges de Satan ?...

a) Que de victimes de la richesse ne compte-t-on pas, hélas ! Que de cœurs dévorés de cette soif de possessions terrestres se sont desséchés, endurcis ! Que d'autres y ont trouvé, avec la facilité de satisfaire leurs passions, la cause de leur ruine !

b) Que de victimes des affections et des voluptés sensuelles ! Si nous pouvions évoquer ici tous les jeunes gens, toutes les jeunes filles qui se sont aventurés dans un chemin semé de fleurs, mais boueux, glissant, bordé de précipices, et aboutissant après quelques ondulations trompeuses à un épouvantable abîme ! Chose triste à dire, cet abîme, on ne le voit le plus souvent que lorsqu'on y est tombé !

c) Et faut-il ajouter les maux causés par la liberté ? par l'obstination dans son propre sentiment ? par ce désir

de se gouverner soi-même, de ne subir ni autorité ni contrôle ? Funeste indépendance qui finit par briser contre les pierres du chemin l'imprudent voyageur assez téméraire pour conduire lui-même, d'une main inexpérimentée, des coursiers fougueux et impatients du frein ! O vous qui vous donnez à Dieu par cette oblation volontaire, vous ne connaîtrez plus ces dangers ou, s'ils se présentent encore, vous aurez pour les affronter le secours de vos règles, la conduite de vos supérieurs et par-dessus tout la lumière et la force de Dieu.

B. Perfection a laquelle Dieu les élève. — Mais non seulement vous êtes préservés du danger ; Dieu, par la vocation religieuse, vous élève au-dessus de la terre et vous attire jusqu'à lui.

a) Vous dominerez la terre, car vous n'y tiendrez plus par toutes ces attaches qui captivent la plupart des hommes : la pauvreté ne vous fera plus peur... l'isolement aura perdu ses ennuis... l'ignominie et les persécutions vous deviendront indifférentes ou même désirables...

b) Et en même temps vous vous rapprocherez de Dieu, vous lui appartiendrez : car par les vœux vous lui aurez consacré non seulement les fruits de vos bonnes œuvres, mais l'arbre même qui les porte, c'est-à-dire vous-mêmes. Et n'est-ce rien que d'appartenir à Dieu, de retracer parmi les hommes la vie dont le Messie est venu donner l'exemple ?

C. Récompense que ce sacrifice mérite. — Ces récompenses, qui ne les connaît ? Elles sont renfermées dans la promesse de Jésus-Christ : *Centuplum accipiet et vitam æternam possidebit.* Oui, la vie religieuse fait trouver le centuple de ce que l'on abandonne pour Dieu : non qu'elle soit exempte de croix et de peines ; mais parce que ces croix deviennent plus légères, quand elles sont adoucies par l'onction de la grâce et portées à la suite de Jésus-Christ. Et puis, l'assurance de la vie éternelle, assurance qui tient lieu de tout, qui compense tout...

Ne vous attristez donc pas, réjouissez-vous de votre sacrifice... *(Aux Parents, s'il y en a :)* Réjouissez-vous aussi, vous qui donnez votre enfant au Seigneur !...

Péroraison. — Et quand le sacrifice sera fait, en avant ! Heureux passagers, vous naviguez vers la Patrie, mais vous êtes en quelque manière déjà dans le port. Courage donc ! et priez pour ceux qui doivent dans la haute mer lutter péniblement contre la tempête et diriger leur barque au milieu des récifs !

VII. — INSTRUCTIONS

SUR LA VIE CHRÉTIENNE EN GÉNÉRAL

VII. — INSTRUCTIONS SUR LA VIE CHRÉTIENNE EN GÉNÉRAL

BUT DE LA VIE.

Nemo nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur. Sive enim vivimus, Domino vivimus, sive morimur, Domino morimur. (Rom. XIV, 7, 8.)

Exorde. — Qui de nous, M. F., n'a réfléchi quelquefois sur la vie ?

Si quelqu'un me répondait : « Je n'y ai jamais songé, » je devrais lui reprocher une impardonnable insouciance. Mais, parmi ceux qui réfléchissent, il y a deux catégories bien distinctes. Les uns marchent d'un pas ferme vers un but certain, le front levé vers le ciel ; les autres errent à l'aventure et finissent par se courber de plus en plus vers la terre... Et nous-mêmes, n'avons-nous jamais eu un moment d'hésitation ? — D'où cela vient-il ? De la présence ou de l'absence de l'idée chrétienne. Quand l'idée chrétienne est absente, tout est confus... Quand elle règne, tout est radieux... Nous allons travailler à raffermir en nous l'idée chrétienne ; et, tout d'abord, nous posant la question du but de la vie, nous verrons ce que la vie devient dans les deux hypothèses dont j'ai parlé.

I. — La vie sans l'idée chrétienne.

Sans l'idée chrétienne, la vie est

A. Un mouvement sans direction. — Qui n'a été frappé de ce mouvement de la vie : mouvement de succession, mouvement d'activité, d'aspiration ? Mettez-vous à considérer le monde et faites abstraction des notions que la foi

vous donne. Demandez-vous ce que tout cela signifie ? Les hommes paraissent, jouent un certain rôle et disparaissent... Où vont-ils ? — Vont-ils dans le tombeau tout entiers ? Si c'est là le sort de l'homme, ce sort est absurde.

Les empires se succèdent... Ils montent, fleurissent, tombent. Comment ? Pourquoi ?

Les idées marchent... Tantôt une idée domine, tantôt une autre... Et même pendant qu'elles dominent, idées de jouissance, de progrès, de civilisation, comme on est peu d'accord sur ce que signifient tous ces mots ! Et cela devait arriver ; car, pour en juger, quel est le point de départ ? quel est le but ?... Mystère !...

Chose plus étrange ! Les hommes ont une activité qui les dévore et les met en mouvement... Ils travaillent. Il en est qui travaillent pour eux-mêmes, comme s'ils devaient vivre toujours... Ces hommes travaillent aussi pour leurs enfants. Mais quel intérêt ont-ils à se dépenser pour les autres ? Ils travaillent pour la postérité... Mais qu'est-ce que la postérité, et que seront-ils quand cette postérité vivra ? Mystère !...

Enfin, il y a dans tous ces hommes un mouvement d'aspiration. Ils aspirent plus haut ; ils voient plus loin... ils ont des pensées d'infini... Répondez à tout cela, vous qui faites de l'homme un mécanisme perfectionné, un simple descendant des singes ! Expliquez tout cela !

B. Un problème sans solution. — La voix de la raison vient donc nous dire que, sans l'idée chrétienne, la vie est inexplicable ; la voix de l'expérience nous dit la même chose. A cette question : Quel principe gouverne le monde ? l'expérience toute seule ne sait que répondre, car l'expérience est en contradiction avec les notions que nous portons gravées au fond de notre conscience.

Au fond de notre conscience, nous avons 1. les notions de la vertu et du vice ; nous faisons entre ces deux choses une distinction fondamentale : bien faire, mal faire... 2. Il y a au fond de notre conscience les notions du juste et de

l'injuste (donner à chacun ce qu'il faut ; ne pas le donner)... Nous y avons aussi 3. les notions du bonheur et du malheur (jouir et souffrir). Et dans l'appréciation de notre conscience, ces idées sont connexes, la vertu et la justice doivent donner le bonheur ; le vice et l'injustice doivent attirer le malheur...

Or, *l'expérience* restreinte au temps nous montre, sinon tout le contraire, du moins de nombreuses et inexplicables contradictions. Il y a des méchants qui ont un bonheur insolent, du moins en apparence, et des gens vertueux sur lesquels le malheur s'acharne impitoyablement. Nous réclamons la solution de ce problème ; car le bonheur et le malheur, c'est tout le problème de la vie !

Nous voilà donc encore une fois, sans l'idée chrétienne, devant l'inconnu.

C. Un désespoir sans remède. — Mais que va-t-il résulter de là ? Pratiquement, où aboutirons-nous ? Marcher sans savoir où ! Vivre sans savoir pourquoi ! C'est affreux... Et si l'on ajoute à cela les déceptions qui assaillent l'homme... le résultat ne peut être que le désespoir !... Et en effet, quelles déceptions que celles de la vie ! quelles souffrances ! Et partant quels désespoirs, quand on ne voit pas de remède !

a) On possède ou l'on ne possède pas : si l'on possède, il est douteux que cette jouissance dure longtemps, et il faut abandonner tôt ou tard ce que l'on a... Si l'on ne possède pas, ou si l'on ne possède plus, quelles angoisses, quelles inquiétudes, quels regrets ! Donc désespoir venant du côté de la possession des biens de la terre.

b) Désespoir dans le travail... On travaille, on s'épuise, et souvent on n'aboutit à rien... Travaux infructueux... travaux entravés... entreprises renversées...

c) Désespoir dans les affections... On souffre quand on est aimé... quand on aime... on souffre des douleurs de ceux que l'on aime... Et, quand on les a aimés, on les perd ! Parents, enfants, amis...

d) Désespoir dans l'abandon. Et, il y a une chose plus

redoutable encore et qui nous menace d'un plus sombre désespoir : c'est la trahison, l'abandon de ceux que l'on aime... Parcourez le monde et comptez les parents trompés ! les époux trompés ! les amis trompés !

Que dirons-nous de la vie, M. F. ? Et que peuvent en dire ceux qui repoussent l'idée chrétienne ? Ne voir par delà le tombeau aucune compensation, aucune espérance ! Quel chaos ! Quelles ténèbres ! Quel enfer !

Il est temps de chercher ailleurs à nous éclairer.

II. — La vie avec l'idée chrétienne.

Qu'est-ce donc que la vie avec l'idée chrétienne ? Avec l'idée chrétienne, tout change de face. Au-dessus de cette scène de confusion et d'horreur, Dieu paraît et il éclaire tout. Que nous dit l'idée chrétienne et quelles sont les conséquences pratiques de la notion chrétienne de la vie ?

A. L'idée chrétienne nous montre :

a) Dieu, infiniment *puissant*, ayant tout créé, tout tiré du néant... *Dieu*, infiniment *sage*, ayant tout créé pour sa gloire... *Dieu*, infiniment *bon*, ayant créé l'homme pour le bonheur, en ayant fait le roi de la création... Elle nous dit que le premier homme s'est révolté contre son créateur... Alors celui-ci, *Dieu saint*, a repoussé loin de lui l'homme coupable... En *Dieu juste*, il a exigé que l'homme, après avoir abusé de la bonté de son Maître, continuât de porter, ainsi que tous ses descendants, la peine de la prévarication première et que chaque homme fût exposé à des châtiments éternels, s'il ajoutait des offenses personnelles au péché d'origine. Mais en même temps, en Dieu infiniment *miséricordieux*, il nous offre le pardon de nos péchés par son Fils Jésus-Christ, et en *Dieu* infiniment *généreux*, il prépare à l'homme, s'il est fidèle, des jouissances ineffables pendant l'éternité tout entière. L'idée chrétienne nous met donc d'abord en face de Dieu.

b) L'idée chrétienne nous montre l'*homme*, créature de Dieu, descendant d'Adam déchu, et subissant les tristes

conséquences de cette origine ; elle nous montre cet homme libre, devant servir Dieu son créateur, le pouvant, mais ayant la faculté de refuser ce service. Et pour compléter ce tableau,

c) L'idée chrétienne nous montre le *démon*, ennemi de Dieu et ennemi de l'homme, excitant l'homme contre Dieu, pour enlever à Dieu sa gloire et précipiter l'homme dans le malheur.

B. Quelles sont les conséquences pratiques de cette notion ? Ainsi considérée, que devient la vie ?

a) La vie doit être un hommage rendu a Dieu. — La créature est devant son créateur, le serviteur devant son maître, l'enfant devant son père. Par sa vie tout entière l'homme doit obéir à Dieu ; il doit respecter Dieu, honorer Dieu. Et si Dieu lui donne d'autres personnes à respecter en sa place, il doit se conformer à ce dessein de Dieu. L'homme doit respecter Dieu et lui rendre hommage par le bon emploi de son temps, par le bon emploi des autres créatures ; il doit à Dieu cet hommage, jusqu'au dernier soupir de sa vie !...

b) Elle est une épreuve. — Puisque cet hommage doit nous mériter un bonheur éternel, et que Dieu a laissé, dans le monde, toutes les misères que le péché d'Adam y a fait entrer, la vie est une véritable épreuve. Dieu veut voir si nous serons fidèles et si nous aurons droit à la récompense qu'il nous destine. Cette épreuve se présente surtout sous un triple aspect :

1. *Pour la foi.* — Nous devons croire à la parole de Dieu, et cette parole se présente à nous avec bien des obscurités ; nous devons croire à la providence de Dieu, et bien souvent les décrets de cette providence sont impénétrables pour notre faible raison.

2. *Pour l'espérance.* — Nous devons compter sur Dieu, avoir confiance en sa bonté. Et quand nous voyons toutes les misères de la vie, tout ce qui nous tourmente, tout ce qui nous accable, nous sommes tentés parfois de nous décou-

rager, de nous laisser abattre. Voilà l'épreuve ; Dieu veut voir si nous serons fidèles : nous le pouvons, aidés de sa grâce.

3. *Pour la charité.* — Nous devons aimer ce Dieu, l'aimer par-dessus toutes choses : et pourtant les objets créés nous captivent ; ils veulent s'emparer de notre cœur. Nous devons aimer le prochain, et souvent nos frères s'élèvent contre nous ; ils nous abandonnent, nous persécutent...

c) LA VIE EST UNE LUTTE. — Mais ce n'est pas tout : le démon, notre ennemi, veut nous ravir notre couronne, et notre propre nature, viciée par la faute d'Adam, s'insurge contre la loi divine : il nous faut combattre. *Militia est vita hominis* (Job. VII, 1)... C'est le troisième aspect sous lequel nous pouvons considérer la vie, considération qui, de nouveau, nous explique bien des choses : le mystère des contradictions et des assauts que doit subir le juste, etc.

Mais puisque tout cela doit aboutir à l'*éternité* et que l'éternité fournit la compensation qui manquait sur cette terre, par là même tout est expliqué dans la vie du chrétien, dans la vie du juste : le problème est résolu.

Péroraison. — Nous l'avons donc compris : *Nemo nostrum sibi vivit*... Nous sommes ici-bas pour servir Dieu et pour le glorifier, et obtenir ainsi un bonheur final qui sera parfait. Et pour atteindre ce but, trois commandements nous sont faits : *Travaille, espère, combats ;* ce doit être le résumé de notre vie.

ÉCARTS DE LA VIE.

Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt (Ps. XIII, 3).

Exorde. — Nous avons compris le but de la vie, nous avons vu qu'elle est un hommage rendu à Dieu, une épreuve et un combat. Tout le monde le comprend-il d'une manière pratique ? Hélas ! non, et de là vient qu'il y a tant d'existences inutiles. Inutiles à la gloire de Dieu, inutiles à l'humanité et par suite inutiles à elles-mêmes, puisque, ne réalisant pas le dessein de Dieu, elles n'atteindront pas davantage leur fin dernière, le bonheur suprême dans l'éternité.

Nous devons nous occuper aujourd'hui de ces *écarts*, d'abord pour les signaler à ceux qui ne les considèrent pas à leur vrai point de vue, ensuite pour y apporter remède dans la mesure de nos forces.

Or, d'après que l'on méconnaît un des trois caractères de la vie, on doit donner dans trois écarts différents. Si l'on méconnaît l'hommage, *écart par orgueil*. Si l'on méconnaît l'épreuve, *écart par découragement*. Si l'on méconnaît le combat, *écart par lâcheté, jouissance criminelle*.

I. — Écart par orgueil.

A. Ceux-là, M. F., se trompent avant tout sur la vie, qui, oubliant leur origine, se complaisent en eux-mêmes et se font leurs propres législateurs. J'en trouve deux espèces principales : *l'honnête homme selon le monde* et *le chrétien indépendant*.

a) L'HONNÊTE HOMME SELON LE MONDE. — C'est celui qui dit : « Je ne fais tort à personne ; je ne dois rien aux autres ; ne me demandez pas davantage. » — Erreur capitale : il ne se soucie pas de la parole de Dieu, des ordres de Dieu, des institutions de Dieu. *De la parole de Dieu*, car Dieu a révélé sa doctrine, et cette doctrine, il la faut croire dans toute

son intégrité, malgré ses obscurités... *Des ordres de Dieu*, c'est-à-dire de ses commandements, qu'il faut observer fidèlement, et qui sont multiples... *Des institutions de Dieu*, c'est-à-dire de l'Église à laquelle il faut obéir en tout et partout. — En résumé, cet homme est juste envers tous, excepté envers Dieu !

b) Le chrétien indépendant. — Celui-ci a mieux compris sa position sur la terre, il accepte la parole de Dieu, ses ordres, ses institutions, du moins en théorie ; mais en pratique, il s'en éloigne bien souvent. Il veut être indépendant : 1. *Quant à l'intelligence.* Il se croit à même de tout juger, de tout contrôler. Il est plein de confiance en ses lumières, en la rectitude de son esprit ; il refuse de prendre des précautions pour sauvegarder l'intégrité de sa foi : lectures, fréquentations — (discussions sur le concile, sur l'infaillibilité). 2. *Quant à la volonté.* Rien ne doit le gêner ; il assiste à la messe quand cela lui plaît, comme cela lui plaît ; il laisse le jeûne, l'abstinence... Il critique les règles établies par l'Église ; lui-même voudrait la régenter, prescrire aux ministres de la religion la ligne de conduite qu'ils doivent tenir, etc.

B. Eh bien, M. F., je vous le demande : ces hommes que font-ils pour la gloire de Dieu ? Je ne crains pas de l'affirmer : ces hommes sont inutiles, *inutiles facti sunt.* Ce sont des idoles qui s'enivrent de leur propre encens ; ils ne font rien à l'honneur de Dieu, et par conséquent rien pour eux-mêmes. C'est en vain qu'ils se flattent de n'avoir rien à se reprocher ; ils sont ennemis de Dieu et n'ont point de récompense à attendre de lui.

II. — Écart par découragement.

A. Mais à côté de ces hommes orgueilleux qui marchent la tête levée et semblent défier la justice divine de trouver une tache dans leur vie, en voilà d'autres au front sombre et chargé d'ennuis, qui s'avancent d'un pas chancelant, et jettent parfois vers le ciel un regard de cruel

reproche. Eux aussi se sont détournés de leur voie : *declinaverunt.* Ils ont abandonné la pratique de la religion. Autrefois ils priaient, s'approchaient des sacrements, parlaient à Dieu, élevaient bien leurs enfants. Maintenant, plus rien de tout cela. Que s'est-il donc passé ? — Cet homme a été frappé par le malheur : perte de fortune... perte d'honneur... perte d'enfants... chagrins domestiques...

B. Or, cet homme s'est imaginé que le succès était dû au travail et que la prospérité était due à la vertu. Il a travaillé pour le succès ; il a été vertueux tant qu'il a réussi. Maintenant il abandonne tout et se tourne contre Dieu, ou du moins il se restreint à quelques pratiques essentielles et n'a plus le cœur au service de Dieu. Et il se tient d'autant plus éloigné, qu'il voit les méchants jouir et qu'il les croit heureux. Et il se dit peut-être déjà : « Jouissons et nous serons plus heureux qu'en nous abstenant... »

C. Le malheureux ! il a tout oublié. — *a)* Il a oublié que les biens et les maux de la vie ne méritent ce nom qu'autant qu'ils nous rapprochent ou nous éloignent de notre fin véritable.

b) Il a oublié que Dieu n'épargne pas la souffrance à ses amis, puisqu'il a l'éternité pour compenser ces souffrances ; que lui-même est venu sur la terre et a choisi la souffrance pour partage ; qu'il l'a donnée à sa Mère, à son Père nourricier, à tous ses apôtres...

c) Il a oublié que les ennemis de Dieu peuvent avoir des jouissances, mais qu'ils ne peuvent trouver *le bonheur ;* que Dieu peut leur accorder quelque chose sur la terre, qu'il peut récompenser en eux quelques vertus naturelles, mais que son inflexible justice les attend dans l'éternité.

Et parce qu'il a oublié tout cela, le voilà aussi devenu inutile ! Inutile à la gloire de Dieu, dont il blasphème la bonté ; inutile à la société, au milieu de laquelle il promène son morne désespoir; inutile à soi-même ! Pourtant il souffre, il souffre beaucoup ; et, chose terrible ! il ne cessera pas de souffrir. — Et si, secouant son découragement, sans revenir

à Dieu, il appelle à soi les jouissances terrestres, il va tomber d'un écart dans un autre : de l'écart du découragement dans celui de la lâcheté.

III. — Écart par lâcheté.

Nous avons considéré l'homme qui se divinise, ensuite l'homme qui s'abat ; voici l'homme qui se dégrade. C'est l'homme esclave ! L'homme esclave est celui qui ne veut pas comprendre pratiquement la nécessité de la lutte ; et quand les séductions viennent le solliciter ou les terreurs le saisir, il cède.

A. Cet homme avait été créé de Dieu pour être le serviteur de ce Dieu, mais en même temps pour être le roi de la création ; il refuse d'exercer cette royauté, et à l'instant même il devient esclave.

a) Il est esclave de ses passions. — Il les sent grandir au fond de son être ; elles réclament leur proie, elles veulent être assouvies.

C'est la colère avec toutes ses fureurs ; l'envie, la haine, sœurs de la colère. Cet homme a été offensé ; on l'a froissé dans sa dignité, blessé dans ses affections, outragé dans son honneur : il rêve la vengeance ; il ne se possède plus, il est sombre et triste et à certains moments la fureur le transporte.

Pour celui-ci, c'est la volupté avec toutes ses hontes... il veut jouir ; il a laissé prendre à son corps un empire despotique. Son corps réclame la jouissance, et il obéit à ce corps : intempérance, oisiveté, impureté, dissipation.

Là, c'est la cupidité avec toutes ses exigences. Travailler toujours et sans relâche, fouler aux pieds la loi de Dieu, fermer l'oreille aux avertissements de la conscience ; et tout cela pour un peu d'or, pour une fumée de gloire, pour obtenir une position tant soit peu plus brillante... Et pour cela, on rampe, on s'abaisse, on flatte...

b) Il est esclave de ses semblables. — Par là même qu'il est trop lâche pour lutter, il ne sait point résister à ceux qui

l'entourent. Le respect humain exerce sur lui la plus déplorable influence. Pour éviter de déplaire au monde, pour en recevoir un applaudissement ou même un sourire, il sacrifie tout : devoir, raison, volonté. On le tourne dans tous les sens ; il se laisse faire comme nn enfant !

B. Faut-il le dire, M. F., tous ces hommes sont dévoyés : *declinaverunt.* Pourquoi ? Nous venons de le dire : parce qu'ils ont méconnu le caractère essentiel de la vie : *la lutte.* Et pourtant, chose étrange ! malgré eux, ils ont trouvé la lutte partout : lutte dans la nature physique, lutte dans le travail, lutte dans le commerce, luttes et rivalités dans les arts. Partout, ils acceptent la lutte... excepté dans le domaine de la conscience, quand il s'agit du devoir et de la vertu. Là, tout devrait se passer sans victoires à remporter !... Ils n'ont donc point compris que, créés pour le bonheur, ils devaient le conquérir à la pointe de l'épée.

C. Et eux aussi, ils sont inutiles ! Ils le sentent bien ! Dans certains moments d'intelligence que Dieu leur donne, ils s'écrient : « Que fais-je donc ici-bas ? » Ils portent alors tout le poids de leur lâcheté. Et cependant, celle-ci continue de dominer. Pour sortir de cet abaissement, peut-être de ce bourbier, ils devraient vouloir ; et ils s'écrient : « Impossible, je n'ai pas le courage ! »

Impossible ! Ce mot est un blasphème, s'ils en comprennent toute la portée. Impossible, à eux seuls, soit ! mais puisque Dieu leur donne ses commandements, Dieu doit aussi leur prêter son concours. Dieu ne commande pas l'impossible. Mais ce concours, ils doivent se l'assurer par la prière, et ils ne prient pas...

Péroraison. — Eh bien ! M. F., examinons-nous et voyons si nous n'avons pas dévié de notre route, par orgueil, par découragement, par lâcheté. Qui de nous oserait dire qu'il n'a rien à se reprocher ? — Que nous reste-t-il donc à faire ? A réfléchir sur notre malheur, sur notre inutilité, sur les conséquences fâcheuses qu'entraînerait cette déviation, si elle se prolongeait. Et puis prions, deman-

dons à Dieu qu'il nous donne sa lumière et sa force : sa lumière, pour bien voir le chemin qu'il nous faut suivre ; sa force, afin que nous nous engagions résolument dans le bon chemin et que nous y persévérions jusqu'à la fin de notre existence mortelle.

TERME DE LA VIE.

In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, et in æternum non peccabis (Eccli. VII, 40).

Exorde. — Nous avons considéré, M. F., quelle est la notion exacte de la vie, quel en est le but et le caractère... Puis nous avons compris comment on peut se détourner du chemin ; comment une fausse appréciation fait donner dans un de ces écarts : orgueil, découragement, lâcheté. Et nous avons trouvé que, sans avoir complètement donné dans ces écarts, nous n'étions pas entièrement à l'abri des coups de nos ennemis. Il s'agit donc de nous en préserver à l'avenir. Or, pour y réussir, il n'y a rien de plus efficace que de jeter un coup d'œil sur le terme où doit aboutir notre existence.

Au terme de cette carrière, j'aperçois trois docteurs infaillibles qui me prêtent leurs enseignements : la *Mort*, le *Jugement* et l'*Éternité*. La Mort qui dissipe mes illusions ; le Jugement qui rectifie mes appréciations ; l'Éternité qui condamne mes hésitations. Je ne l'ignore pas, M. F., ces trois maîtres n'ont pas un aspect des plus attrayants, et nous ne tenons guère à écouter leurs leçons. Mais il faut les subir : les subir, en les écoutant volontairement maintenant, ou les subir quand leur voix sera devenue un supplice interminable. Écoutons-les donc de préférence maintenant.

I. — Leçons de la Mort.

Le premier docteur, c'est la *Mort,* qui dissipe nos illusions.

A. Je ne veux pas développer ici toutes les leçons de la Mort. Je ne m'arrêterai pas à ce qu'elle peut avoir de subit, d'imprévu, de terrible, quand elle surprend l'homme au milieu d'une orgie. Non, je prends la mort dans ses circonstances les moins effrayantes, arrivant pas à pas. Et pour résumer ses leçons d'une manière frappante et pratique, je mets en parallèle deux hommes : l'un, malheureux selon le monde, mais qui a compris le vrai caractère de la vie, l'autre, heureux aux yeux des hommes, mais ayant oublié ou du moins méconnu le but de son existence. Regardez-les tous les deux et choisissez !

B. Représentez-vous donc une pauvre cabane, humide, délabrée, ouverte à tous les vents ; un peu de paille jetée par terre, et sur cette couche un malheureux vieillard épuisé par la maladie, seul et sans ressources. Approchez et écoutez son histoire. Il a été riche et il a tout perdu. Il a été grand, considéré, puis calomnié, puis condamné injustement. Il a eu des enfants et ils sont morts. Il a eu des amis ; il a répandu les bienfaits autour de lui, et il n'a trouvé que l'ingratitude : tous l'ont abandonné ! Il a mendié son pain... Enfin, la maladie l'a frappé, et maintenant, à bout de forces, il va expirer ! Eh bien, interrogez-le : que pense-t-il de sa vie ? — Il répond : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi...* — Que regrettez-vous ? — Rien !... Qu'espérez-vous ? — Tout !

C. Et maintenant, transportez-vous dans un de ces magnifiques palais où le luxe a condensé toutes les commodités de la vie. Voyez cet homme couché sur un lit moelleux, entouré de médecins, de domestiques, de parents et d'amis. Il va mourir ! Il regarde ces lambris dorés... ce coffre-fort... Il y voit peut-être du sang... le sang de la veuve et de l'orphelin. Il regarde ses décorations... Il voit près de lui sa femme et ses enfants, et il va devoir les quitter... Et il y a

peut-être d'autres objets auxquels son cœur s'est attaché. Il les aperçoit dans le lointain et ils lui causent de terribles remords... Il regarde ses bras amaigris... La mort est là, hideuse, qui a déjà touché sa chair... Eh bien, que dit-il de tout cela ? — Qu'emportera-t-il ? — Rien ! Qu'espère-t-il ? Ah ! il ne peut y avoir ici d'autres trésors à emporter que des œuvres qui ont rendu hommage à Dieu, que des mérites gagnés par le travail et la persévérance dans l'épreuve, que des lauriers conquis par la victoire des vertus chrétiennes !... Et il n'y a rien de tout cela chez cet homme ! — Il a fait venir le prêtre... il demande pardon ; Dieu pourra peut-être lui pardonner, car son repentir est peut-être sincère ; cependant, qui d'entre vous voudrait mourir avec aussi peu de préparation ?

M. F., qu'en dites-vous ? que choisissez-vous ?... Vous qui êtes riches, qui jouissez ici-bas... songez que vous mourrez !... Vous qui avez peur de combattre, songez que vous mourrez !... Oh ! comme la mort dissipe nos illusions !

II. — Leçons du Jugement.

Statutum est hominibus semel mori ; post hoc autem judicium (Heb. IX, 27).

Inutile, je pense, M. F., de vous rappeler cette nécessité du Jugement ; elle est de sens commun aussi bien que de foi. Les païens eux-mêmes avaient leur Minos et leur Rhadamante ; ils sentaient que l'homme, au sortir de la vie, doit rendre compte à la Divinité de l'emploi de son temps... Mais je voudrais appeler votre attention sur quelques qualités de ce jugement, les plus propres à rectifier les appréciations fausses que nous portons sur nos œuvres. — C'est un jugement *divin*, un jugement *complet*, un jugement *rigoureux*.

A. Jugement divin. — La créature est devant son créateur, le sujet devant son roi, l'homme devant son Dieu ! Il est devant un Dieu qui sait tout, qui peut tout... devant un

Dieu infiniment saint, grand et pur ! Et cette créature est seule devant la majesté suprême, seule avec sa conscience qu'éclaire une lumière divine... Inutile, par conséquent, d'apporter à ce jugement des excuses, des palliatifs, des explications. C'est la vérité qui brillera tout entière, et il sera impossible de ne point reconnaître cette vérité. Si nous avions à comparaître maintenant, quelle serait notre situation ?

B. Jugement complet. — La raison nous le dit encore : Puisque l'homme dépend de Dieu et doit lui rendre gloire, tout acte humain est justiciable au tribunal suprême. Donc, nous rendrons compte : 1. De toute notre vie : enfance, adolescence, âge mûr, vieillesse... Il ne s'agit donc pas de dire : « Il faut que jeunesse se passe ! » 2. De tout ce qui a rempli notre vie : pensées, paroles, actions, désirs, omissions... Tout cela sera examiné, pesé, jugé... Voyez-vous la différence d'avec les jugements des hommes ? Nous avons peut-être bonne réputation ; mais les hommes, que savent-ils de ce qui nous concerne ?

C. Jugement rigoureux. — Croyez-vous, dit le Sauveur, que je sois semblable à vous ? *Arguam te et statuam te contra te* (Cf. Ps. XLIX, 21)... Quels sont les attributs de Dieu qui entreront dans ce jugement ? La science qui sait, la sainteté qui apprécie... la justice qui prononce... Plus de bonté ni de miséricorde ! — Mais, direz-vous, chacun ne sera-t-il pas jugé sur la mesure des grâces reçues ? — Oui ! mais sur *toute* la mesure et rigoureusement...

Mettez maintenant devant ce Dieu l'homme content de lui-même, l'honnête homme selon le monde... le chrétien indépendant ! Comme ils seront confus !

Mettez devant Dieu le chrétien esclave de ses passions... Mettez-y le lâche esclave du respect humain... *Quid sum, miser, tunc dicturus ?* N'y a-t-il pas là, M. F., de quoi nous faire réfléchir sérieusement ? Cela ne fait-il pas s'évanouir nos appréciations favorables sur nous-mêmes ? Et maintenant, que faut-il faire ? Nous hésitons encore ? —

Eh bien ! jetons un coup d'œil par delà ce jugement. Qu'y voyons-nous ? l'éternité qui condamne ces hésitations.

III. — Leçons de l'Éternité.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam (Matth. xxv, 46).

A. Oui, M. F., par delà le jugement, il y a l'éternité ! Le mouvement doit avoir une fin, l'épreuve doit aboutir à une solution ; le combat doit finir par une défaite ou par une victoire... Dieu, après avoir laissé à l'homme le temps de se prononcer pour lui ou contre lui, doit enfin récompenser ou punir. Il doit classer l'homme d'après ses mérites, et le mettre ou bien au nombre de ses amis, de ses enfants; ou bien au nombre de ses ennemis, de ceux qu'il rejette pour jamais de devant sa face.

B. Il y a dans cette éternité une *punition éternelle.* — Punition consistant dans la privation de tout bien et pour jamais ! Ah ! pourquoi hésitons-nous dans la vie ? pourquoi refusons-nous de nous soumettre à la loi de Dieu ? pourquoi reculons-nous devant les sacrifices que Dieu nous demande ? pourquoi ? Parce que nous craignons d'être privés de quelque bien ; et cette crainte nous porte à offenser Dieu. Quelle aberration ! Pour conserver ce léger avantage, ce bien passager, nous nous exposons à tout perdre ! Nous faisons comme le naufragé qui, de peur de perdre sa fortune, s'attache au cou une cassette remplie d'or et se précipite dans la mer, alors qu'il pourrait se sauver, en se contentant d'une planche. Pourquoi donc hésiter ?

C. Il y a dans cette éternité une *récompense sans limites. — Ego ero merces tua, magna nimis !* Récompense éternelle, c'est-à-dire, absence de tout mal avec la jouissance de tout bien, et cela pour toujours ! — Voilà quelle est la *compensation* qui nous attend. Pour un effort momentané, pour un acte de vertu qui demande un instant, toute

une éternité de jouissance ! Ah ! si nous comprenions, hésiterions-nous ?

D. Mais cette hésitation devient encore moins possible, quand nous rapprochons toutes ces vérités : l'éternité dépend du jugement, le jugement de la mort, la mort de la vie : et ma vie se compose d'instants, dont chacun peut être le dernier ! — Je ne possède vraiment qu'un seul instant : les instants précédents sont écoulés, passés, et je ne les possède plus ; les instants suivants ne sont pas encore arrivés, et ces instants, je ne puis ni les prévoir ni me les assurer efficacement. Je n'ai que l'instant présent, et il peut être le dernier de ma vie. Je n'ai peut-être plus d'autre occasion que cette Mission, cette Retraite... et je pourrais hésiter ?

Péroraison. — La conséquence pratique, M. F., quelle sera-t-elle ? N'est-il pas évident que nous devons rapporter tout à cette éternité ? que la question qu'il nous faut poser en toute circonstance doit être : *Quid hoc ad æternitatem ?...* Rendons gloire à Dieu par nos œuvres ; offrons à Dieu nos épreuves ; soutenons le combat jusqu'à la fin. Alors, notre mort sera douce, le jugement favorable, l'éternité bienheureuse.

LES AUXILIAIRES DE LA VIE.

Beatus vir cujus est auxilium abs te ; ascensiones in corde suo disposuit in valle lacrimarum, in loco quem posuit : Heureux est l'homme qui attend de vous son secours. En cette vallée de larmes, il dispose dans son cœur des degrés pour s'élever jusqu'au terme qu'il se propose (Ps. LXXXIII, 6, 7).

Exorde. — Après avoir constaté le but de la vie, en avoir remarqué les écarts, et avoir cherché, par une con-

sidération sérieuse du terme où elle aboutit, à nous persuader de la nécessité où nous sommes de la diriger convenablement, le tout, maintenant, c'est de nous diriger dans ce sens ; et pour cela, nous devons nécessairement prendre les moyens que Dieu lui-même nous fournit. Le Verbe incarné est venu sur la terre nous présenter ces moyens, dont lui-même est l'auteur, le gage et le dispensateur suprême. Or, si nous réfléchissons, nous avons besoin de deux sortes de secours : il nous faut des secours qui nous empêchent de nous éloigner de Dieu, et des secours qui nous rapprochent de lui de plus en plus. Ces secours, Dieu nous les offre ; bien plus, il nous les impose, comme c'est son droit. — Considérons-les successivement.

I. — Auxiliaires qui nous maintiennent dans le chemin.

Si nous nous rappelons les écarts de la vie, nous nous souviendrons qu'ils résultaient tous d'une fausse appréciation de l'intelligence, de l'intelligence séduite par l'orgueil ou égarée par l'infortune, et d'une tendance funeste de la volonté, selon que cette volonté s'insurgeait contre Dieu ou cédait lâchement devant ses ennemis. Or, Dieu, dans sa miséricorde, a obvié à ce double danger : il nous a donné l'autorité pour guider notre intelligence, et la grâce pour soutenir la volonté.

A. Autorité qui doit maintenir l'intelligence : c'est l'Église.

a) Oui, M. F., notre grand malheur ici-bas, c'est d'avoir à côté de la lumière de l'intelligence qui nous éclaire, des ténèbres qui offusquent ce flambeau : ténèbres de l'ignorance, qui nous cachent des éléments nécessaires à nos jugements ; ténèbres des préjugés, qui offusquent le flambeau lui-même ; ténèbres des opinions étrangères, qui viennent le faire vaciller, *omni vento doctrinæ*. Notre-Seigneur l'a prévu, et il a placé au milieu du monde une lumière qui ne s'éteint pas, qui ne s'offusque pas, qui ne vacille pas : la lumière de son Église. Il a dit : *Ecce ego*

vobiscum sum omnibus diebus... Qui vos audit, me audit... Euntes docete omnes gentes... Avec une pareille autorité, l'intelligence de l'homme ne peut plus dévier...

b) Avons-nous compris suffisamment le don de Dieu, M. F. ? L'avons-nous suffisamment reconnu ? Hélas ! il est bien des hommes, et même des chrétiens, qui ne le comprennent pas.

Que dire de ceux qui *regardent l'Église comme inutile ?* Ils ne comprennent pas où nous aboutirions sans le Magistère providentiel et infaillible de l'Église... Voyez où l'on en vient malgré ce Magistère... et jugez ce que l'on serait sans lui... Protestantisme... libre-pensée...

Que dire de ceux qui *discutent l'autorité de l'Église ?* qui prétendent contrôler ses actes ?... C'est le renversement de tout...

Que dire de ceux qui *regimbent contre cette autorité*, aussitôt que cette autorité les gêne ? quand elle leur défend la lecture d'un journal ?... Je leur dirai : Mais, pauvres malheureux, croyez-vous que c'est par un motif d'intérêt personnel que les chefs de l'Église vous défendent cette lecture ? Non, c'est par intérêt pour vous. C'est parce que vous êtes faibles... — Mais non, je ne suis pas si faible ! — Ah ! vous l'êtes plus que vous ne croyez...

M. F., si nous voulons être sages, si nous voulons que notre intelligence demeure en possession de la vérité, respectons l'autorité établie par Dieu, écoutons-la ; en un mot, obéissons à l'Église.

B. Grace qui doit soutenir la volonté. — Prière.

a) Cependant, M. F., il ne nous suffit pas que l'intelligence soit maintenue, pour que la volonté demeure dans la voie droite. Déjà le poète latin s'écriait : *Video meliora proboque ; deteriora sequor.* Cette persuasion, nous l'avons assez facilement ; mais ce que nous oublions trop souvent, c'est que Dieu a pourvu à cette faiblesse par sa grâce. Qu'est-ce que la grâce ? C'est une assistance que Dieu nous donne, une illumination, une inspiration qui nous facilite

l'accomplissement de notre devoir. Cette inspiration nous fait goûter ce qui nous semblait amer, nous fait trouver possible ce qui était impossible. — Eh quoi ! me semble-t-il vous entendre dire, s'il en est ainsi, comment donc l'humanité n'est-elle pas parfaite ? Comment tout le monde ne fait-il pas le bien ? — Ah ! M. F., nous revenons ici à l'essence de notre nature: l'homme est libre, et, dans sa liberté, il peut rendre inutiles tous les dons de Dieu. Il en est ainsi de la grâce.

b) Vous me demandez pourquoi cet homme, ce chrétien, ne mène pas une vie en rapport avec ses principes... Je vous en donnerai trois raisons :

Il ne demande pas la grâce. — Or, c'est là une condition préliminaire indispensable : *la prière*. Dieu a promis sa grâce, mais il veut qu'on la demande. Il veut qu'on apprécie ses dons. Or, quelle est la prière de ce chrétien ? sa prière du matin ? sa prière du soir ? sa prière avant les actions importantes de la journée ? sa prière pendant la sainte messe ?

Il ne répond pas à la grâce. — Cependant Dieu est plus généreux ; il donne quelquefois la grâce sans qu'on l'ait demandée ; il la donne à la demande d'autres personnes... Quelquefois l'homme lui-même a demandé la grâce, et cependant... il n'y répond pas ! Oui, il y en a qui ont des inspirations intérieures ; il y en a qui sont avertis à l'extérieur par la mort, par des revers, par des sermons, etc., et ils ferment les yeux, ils s'endurcissent le cœur...

Il neutralise l'action de la grâce. — D'autres agissent différemment : ils demandent à Dieu sa grâce, mais ils se mettent ou demeurent dans des circonstances telles qu'il faudrait des miracles pour les sauver. Ils demeurent dans les fréquentations... lectures, spectacles, etc... Ils restent dans le feu et demandent à Dieu d'empêcher qu'ils brûlent... Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut agir...

II. — Auxiliaires qui nous rapprochent de Dieu.

Cependant, M. F., ce n'est pas assez de pouvoir se maintenir dans le chemin : il faut pouvoir s'y remettre, quand on s'en est écarté ; il faut pouvoir avancer quand déjà on marche dans la voie droite. Et c'est ici que nous rencontrons deux admirables inventions de Dieu : le tribunal de la réconciliation — et le banquet de l'amour.

A. Le tribunal de la réconciliation (Confession). — M. F., nous l'avons dit, quand nous avons parlé des écarts de la vie : ces écarts sont coupables ; ils rendent l'homme malheureux ; ils l'éloignent du but de sa vie, c'est-à-dire de l'éternelle possession de Dieu, possession qui ne peut être pour l'adulte que la récompense des hommages rendus par lui à l'infinie majesté. Dieu, après avoir pardonné une fois à la race humaine, et mis chaque individu dans la possibilité de se sauver, aurait pu borner là sa condescendance et décider que tout homme personnellement coupable serait *à jamais* réprouvé. Il ne l'a pas fait. — Dans une merveilleuse combinaison, il a réuni le châtiment de la faute, la consolation dans le malheur, et la rectification de la déviation.

a) Le châtiment de la faute. C'est l'aveu. — Aveu qui a toujours quelque chose d'humiliant, de pénible ; aveu pourtant que Dieu a rendu aussi facile que possible : aveu fait en secret à un homme qui est pécheur comme nous, à un homme qui tient la place de Jésus-Christ, à un homme lié par un inviolable secret. — A côté du châtiment est :

b) La consolation dans le malheur. — Que le péché soit un malheur, c'est une vérité incontestable, malgré la forfanterie du pécheur et l'indifférence qu'il affecte... Oui, le pécheur est malheureux : il le sent à certains moments, et si pour l'instant il est capable de jouir de quelque plaisir, l'idée de l'avenir est toujours là qui le tourmente. Eh bien ! quand ce poids lui tombe du cœur, n'est-il pas heureux ? n'est-il pas largement payé de l'effort qu'il a dû faire ?...

Oui, il sort du tribunal de la pénitence transformé, fortifié, consolé.

c) La rectification de la déviation. — Que faut-il maintenant ? qu'il marche. Et pour marcher, il faut deux choses : la volonté et la grâce. Cette bonne volonté, il vient de la prouver, il en a donné des gages au confesseur... la grâce lui a été accordée d'une manière spéciale dans le sacrement. Cet homme est donc rapproché de Dieu.

B. Le banquet de l'amour (Communion). — Ce rapprochement, tel que nous l'avons considéré dans le point précédent, est-il complet ? Non, M. F., il n'est que commencé. Il faut que toujours, aussi longtemps que nous demeurerons sur la terre, nous nous rapprochions de Dieu ; il faut que notre vie devienne de plus en plus divine, pour que, au jour où finira notre existence terrestre, nous nous élancions vers l'Auteur de notre être, comme l'aigle s'élance vers le soleil, et afin que nous soyons alors trouvés dignes de le contempler face à face et de jouir de lui pendant l'éternité... Cette union, qui est celle de l'amour, Dieu a déjà voulu la commencer sur cette terre, et vous avez vous-même déjà désigné le moyen qu'il a trouvé : oui, l'Eucharistie est ce banquet de l'amour. — Ce banquet est le banquet de l'amour,

a) Parce qu'il est le signe de l'amour. — Signe de l'amour de Dieu pour l'homme coupable et repentant ; signe de l'amour de l'homme pour le Dieu qu'il avait outragé *(Tableau de la communion du pécheur).*

b) Parce qu'il est l'épreuve de l'amour. — Oui, c'est à ce banquet que l'on reconnaît ceux qui aiment Dieu ! Ceux qui ne s'en approchent pas, n'aiment pas Dieu ; ceux qui s'en approchent rarement ou peu, l'aiment peu ; ceux qui s'en approchent souvent et avec ferveur, l'aiment beaucoup.

Ceux qui s'y préparent mal, aiment mal... Ceux qui n'y cherchent que la consolation, n'aiment l'Eucharistie que pour eux-mêmes... Ceux qui y retournent malgré leurs

sécheresses, leurs ennuis, leurs dégoûts, comprennent le don de Dieu et ils aiment fortement. *Aquæ multæ non potuerunt exstinguere charitatem* (Cant. VII, 7).

c) Parce qu'il est l'aliment de l'amour. — Voyez comme l'amour a besoin de se nourrir de l'Eucharistie, voyez comme l'Eucharistie est faite pour nourrir l'amour. L'amour se nourrit, rien qu'en songeant à cette merveille d'amour ; l'amour se nourrit, en s'approchant du foyer de l'éternel amour. De là résulte une communication continuelle et un accroissement continuel d'amour. Demandez-le aux saints, à une Thérèse, à un François Xavier, à une Madeleine de Pazzi...

M. F., avez-vous compris pourquoi je vous ai présenté ainsi et le tribunal de la réconciliation et le banquet de l'amour ? C'est afin de dissiper la fausse idée que les préceptes de l'Église qui concernent ces sacrements, sont des préceptes pénibles...

Péroraison. — Je termine par les paroles que j'ai prononcées en commençant : *Beatus vir*, etc. Oui, bienheureux !...

Et vous, M. F., vous jouirez du même bonheur, si vous usez de ces moyens que Dieu vous a donnés. *(Récapitulation.)* Vous monterez toujours, toujours, jusqu'à ce que...

COMBAT SPIRITUEL.

Militia est vita hominis super terram (Job. VII, 1).

Exorde. — Le but que nous nous proposons dans la Retraite est de travailler à la réforme de notre vie. Mais cette réforme, pas plus que la persévérance pour ceux qui ont déjà mis généreusement la main à l'œuvre, ne peut s'accomplir sans lutte. Toute notre vie est un combat.

Il importe donc souverainement de savoir s'y conduire de manière à remporter la victoire.

Les combats que nous avons à soutenir, sont de deux sortes, suivant que l'ennemi qui nous attaque est un de nos semblables ou non. Les combats de la première espèce sont extérieurs ; les seconds, intérieurs. Mais comme toute lutte extérieure se transforme en lutte intérieure, celle-ci est la plus importante, et nous commencerons par les conseils qui la concernent.

I. — Luttes intérieures.

A. Nature de cette lutte. — La lutte intérieure est proprement ce que l'on nomme la *tentation*. Il y a autant d'espèces de tentations qu'il y a de péchés, et elles se diversifient de mille manières. On peut cependant les ramener à trois classes : Les tentations d'orgueil (contre la foi, etc.), — les tentations d'avarice, — les tentations de sensualité. *Concupiscentia carnis, concupiscentia oculorum, superbia vitæ*... Toutes renferment trois temps, et il est important de savoir comment on devient coupable dans la tentation. Ces trois temps sont : la suggestion, la délectation et le consentement. Saint Augustin les indique par ces mots : *Tribus gradibus ad peccatum pervenitur : suggestione, delectatione, consensione*. Saint Grégoire appliquant cela au péché originel, où il fallait le consentement d'Adam, dit : *Serpens suasit, Eva delectata est, Adam consensit.*

a) La suggestion, c'est la première idée du mal. Comme elle n'est pas volontaire, elle n'a aucune malice du côté de l'homme, aussi longtemps que l'homme ne se complaît pas dans cette suggestion. Bien plus, si l'homme rejette la suggestion, il remporte une victoire sur son ennemi. Et peu importe combien souvent la suggestion revient, peu importe combien longtemps elle dure, il n'y a pas de faute ; il y a, au contraire, triomphe, tant que la volonté ne la retient pas et ne s'y plaît pas. Si la volonté s'y arrête, il

arrive inévitablement qu'elle s'y complaît ; elle fait ainsi que la suggestion devient délectation.

b) La délectation, en effet, commence, quand on s'aperçoit qu'on est en butte à une tentation et qu'on ne détourne pas la volonté de l'objet mauvais, soit par un certain plaisir à demi volontaire, soit par une simple négligence. La délectation constitue donc déjà une certaine culpabilité, mais, comme la volonté n'y est pas encore délibérément engagée, il ne saurait y avoir péché mortel, quand même la matière de la tentation serait un péché grave.

c) Enfin, vient le *consentement*, qui a lieu dès que la volonté se complaît sciemment et délibérément dans l'objet mauvais, soit que cette pleine délectation soit accompagnée de désirs, soit qu'elle se réduise à la simple complaisance... Voilà toute la théorie. Remarquons donc que l'on ne consent pas sans le savoir, à moins que par l'habitude du vice, on n'en soit venu à avoir une volonté qui s'occupe habituellement des objets de ces vices.

B. Conseils. — Voici trois conseils généraux indiquant la conduite à tenir dans les tentations.

a) Être calme. — Ne vous effrayez pas du nombre, de l'horreur, de la durée des tentations. Il ne s'agit pas de vous enorgueillir ; mais dites-vous que plus le démon vous attaque, plus vous lui êtes redoutable. On n'attaque pas, pour la dépouiller, une maison vide ; il faut qu'elle soit remplie pour exciter la cupidité. Suivez le conseil de saint François de Sales : « Laissez le démon heurter et crier à la porte de votre cœur, en y présentant mille images ou pensées importunes ; il ne peut y entrer que par la porte du consentement. Tenez-la toujours fermée, et demeurez tranquille. »

b) Être prudent. — Il faut distinguer entre les tentations. Aux tentations contre la foi, il n'y a qu'un remède : le mépris. Dans les tentations contre la chasteté, il n'y a qu'un seul moyen d'échapper, la fuite. Je parle de cette fuite

intérieure qui consiste à détourner son attention. Quant aux autres tentations, on peut lutter, et il est toujours bon de faire des actes, soit intérieurs, soit extérieurs, diamétralement opposés.

Ne soyez pas téméraires, ne vous dites pas : « J'ai la grâce. » Comme le fait remarquer Bourdaloue, il y a deux sortes de grâces : grâces de combat et grâces de fuite. Dieu ne donne les premières que lorsque nous ne devons pas fuir ou que nous ne le pouvons pas.

c) Être humble. — Ne vous fâchez pas, ne vous découragez pas : ce sont là des signes d'orgueil ; mais ayez recours à Dieu, à la sainte Vierge, aux Saints, avec simplicité et confiance. Très souvent il est bon de résister indirectement, en pensant à autre chose, en se distrayant ; en se mettant avec beaucoup de simplicité à réciter quelques prières, sans plus s'inquiéter de ce qui se passe dans notre esprit et notre imagination que si cela se passait chez le voisin.

II. — Luttes extérieures.

Elles comprennent toutes les difficultés que nous rencontrons dans le service de Dieu par suite de nos rapports avec le prochain, c'est-à-dire, dans ces rapports mêmes.

Les hommes avec lesquels nous vivons, peuvent nous causer ces difficultés ou bien parce qu'ils nous empêchent de pratiquer la vertu, ou bien parce qu'ils nous portent directement au vice.

A. Quant à ceux qui nous empêchent de pratiquer la vertu. — C'est le cas du respect humain proprement dit.

a) Si ce sont des personnes qui nous sont étrangères, qui n'ont aucune autorité sur nous, le parti le plus sage est de *mépriser* leurs paroles, leurs moqueries, etc., et de continuer, sans nous inquiéter d'elles, notre conduite antérieure.

Pour cela, il faut du courage. Si ce courage nous fait défaut, il est plus prudent d'*éviter*, autant que possible, des relations qui pour nous deviennent dangereuses...

b) Si ce sont des personnes avec lesquelles nous sommes en relations nécessaires, qui nous touchent de près, qui ont autorité sur nous, il faut être bien prudent.

1. On peut éviter de les froisser, quand la conscience n'est pas directement engagée ; surtout quand on causerait, en s'obstinant, un plus grand mal...

2. Il faut, à force de soins et de bienveillance dans les choses permises, les gagner peu à peu, en leur montrant que la piété n'empêche pas de remplir les devoirs de fils, d'épouse, etc.

3. Alors que la conscience est engagée, on a le droit d'exiger qu'on nous laisse la liberté, non seulement d'accomplir nos devoirs, mais de travailler à notre sanctification. Si cela n'est plus possible, il faut consulter un homme prudent et suivre son avis...

B. Quant à ceux qui nous portent directement au mal.

a) La première règle, la règle générale, c'est la fuite, lorsque la fuite est permise et possible. *Qui amat periculum, in illo peribit. Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea* (Eccli. III, 27 ; XIII, 1). Arrière tous les vains prétextes ! Que diriez-vous d'un agneau qui irait s'enfermer avec un loup ? d'un homme qui choisirait une barque de verre pour traverser une mer semée d'écueils ? qui porterait sans aucune précaution un trésor à travers une forêt remplie de brigands ?

Ne tombez pas dans l'inconséquence de ceux qui disent, quand on leur reproche leurs chutes : « Je vis dans le monde, comment ne pas succomber ? » et qui, lorsqu'on leur ordonne de quitter l'occasion, répondent : « Mais, je ne vois pas qu'il y ait du danger ! »

b) Si la fuite n'est pas possible, prenons bien garde de jamais rien accorder. Et plus les personnes nous sont chères, plus nous devons être prudents. Ne disons pas : « Ce n'est qu'une complaisance, ce n'est qu'un péché véniel. » De complaisance en complaisance, on en vient aux fautes les plus graves.

c) Si nous avons besoin de *vivre* avec des personnes qui

pourraient nous porter au mal, redoublons de précautions indirectes, fortifions-nous par la prière, par la fréquentation des sacrements, par la dévotion à Marie, etc.

Péroraison. — Le moyen de vivre sans trop d'alarmes au milieu des dangers qui nous entourent, c'est un mélange d'amour et de crainte. L'amour nous fera hâter le pas pour nous rapprocher de Dieu ; la crainte nous fera regarder avec soin où nous mettons le pied, afin de ne pas tomber, en nous heurtant aux pierres d'achoppement que nous rencontrerons. C'est la pensée de sainte Thérèse.

DIFFICULTÉS DU CHRÉTIEN.

Clamavimus ad Dominum Deum patrum nostrorum : qui exaudivit nos, et respexit humilitatem nostram, et laborem atque angustiam (Deut. xxvi, 7).

Exorde. — C'est un spectacle bien instructif, M. F., que celui des vicissitudes du peuple juif. La seule histoire de la sortie d'Égypte, de la marche vers la Terre promise, nous montre dans ce peuple une vivante image de notre vie. Vie agitée, marche vers la patrie entravée sans cesse par des obstacles de tout genre. — Mais ce qui oppose à cette marche les difficultés les plus sérieuses, ce ne sont pas tant les ennemis du dehors, c'est la nature même de l'homme. Au moindre obstacle, les Juifs se découragent ; à la moindre privation, ils murmurent ; à la moindre tentation, ils succombent ! Que de chrétiens agissent de même ! Et nous aussi, n'avons-nous pas été sur le point de laisser tomber les bras ? Pour prévenir un tel malheur, considérons froidement ces difficultés, ces défaillances de notre nature ; — raisonnons-les, opposons-y les moyens dont nous disposons ; — voyons ce que Dieu attend de nous, pour nous assurer la victoire.

I. — Misères du chrétien.

Pour peu que nous soyons attentifs à nous-mêmes, nous découvrons en nous quatre sources de misères dont chacune est pour nous une cause d'inquiétude, de remords ou de découragement : le *caractère,* la *tentation,* la *chute*, l'*habitude*. L'ordre même dans lequel nous les considérons nous en indique la progression, l'influence de plus en plus funeste.

A. Le caractère. — Voici des jeunes gens auxquels un père faible, une mère trop indulgente ont épargné les corrections. Voici des hommes faits, habitués à faire en toutes choses exécuter leur volonté. Dieu leur a fait la grâce insigne de leur conserver la foi. Ils ont un désir sincère de remplir les devoirs qu'elle leur impose. Mais, que de difficultés ! Chez l'un, la colère bouillonne sans cesse au fond du cœur et s'échappe comme un torrent impétueux à la première contradiction ; pour l'autre, une excessive susceptibilité lui fait découvrir continuellement chez tous ceux qui l'entourent des manques d'égards ou d'affection ; un troisième, fantasque et changeant, subit l'influence des impressions les plus contraires ; un autre encore ne parvient pas à triompher de sa nonchalance naturelle. De là, dans la vie chrétienne comme dans la vie sociale, des déceptions continuelles, des froissements incessants, de regrettables écarts !

B. La tentation. — Et encore, si l'homme n'avait à lutter que contre lui-même, contre son caractère. Mais en lui grondent les passions, et autour de lui des ennemis sans nombre multiplient les embûches. L'attrait du plaisir le sollicite, l'ambition fait miroiter devant lui l'éclat des dignités ; la volupté lui présente sa coupe enivrante couronnée de fleurs. Le monde l'invite à partager ses joies, ses espérances, ses travaux, et tout en l'invitant, il lui montre la troupe de ses valets. Ceux-ci sont tout prêts à accabler le chrétien d'outrages, à le déchirer de cruelles railleries, s'il a l'audace de décliner des offres si bienveil-

lantes. Et ce monde, il le voit mépriser l'autorité, s'insurger contre la Foi et la tradition chrétienne, bafouer tout ce qu'il a, jusqu'ici, chéri et respecté. Que faire ? que faire, quand la nature conspire avec les ennemis du dehors ? quand les assauts sont violents et pour ainsi dire continuels ? Que faire, quand nos affections les plus chères viennent encore aggraver une situation déjà si difficile ?

C. Chutes. — Est-il donc étonnant que parfois le chrétien, même le chrétien sincère, se sente défaillir ? Est-il étonnant qu'il succombe ? Ce que je dis ici, je ne le dis pas pour excuser ces chutes, comme si elles étaient inévitables : je vais montrer le contraire ; je le dis pour les expliquer, pour compatir à ceux qui en sont les victimes, pour leur tendre la main, afin de les aider à se relever. Car la chute n'a pas seulement pour effet d'abattre l'homme momentanément, de le rendre malheureux et digne de châtiment : de plus, elle contribue à le décourager ; elle est l'occasion d'une tentation nouvelle, de cette tentation terrible que l'on nomme la défiance, le désespoir.

D. Habitude et découragement. — Or, cette tentation se produit surtout quand les chutes se multiplient, quand les chaînes de l'habitude se forgent, ou quand d'anciens foyers que l'on croyait éteints depuis longtemps, se rallument dans le cœur. Oui, tandis que, aux yeux de ses frères, le chrétien a conservé encore son nom, et, qui plus est, une réputation de régularité, de vertu, et même de ferveur, il se sent, lui, en proie à tous les déchirements du remords et presque aux anxiétés du désespoir. Il se demande, peut-être, s'il ne serait pas plus raisonnable de tout abandonner, de cesser une pratique extérieure qui ne répond pas à l'état de son âme, de renoncer à un combat où il ne trouve que des défaites, et qui se terminera par une suprême catastrophe.

M. F., vous ne me reprocherez pas d'avoir atténué les difficultés intérieures que le chrétien peut éprouver. Il en est, je pense, peu parmi vous qui les aient toutes expérimen-

tées ; mais, quel que soit le genre d'obstacles que vous ayez rencontré, à tous je puis dire avec la même assurance : Courage et confiance ! Certes, vos misères sont grandes, mais consolez-vous, les moyens que Dieu vous donne sont proportionnés à vos misères. Rappelez-vous ces moyens, mettez-vous dans les dispositions nécessaires pour les appliquer, et je vous garantis la victoire. — C'est à réaliser ce dessein que nous consacrerons le reste de cet entretien.

II. — Ressources dont il dispose.

A. Providence de Dieu. — Avant tout, M. F., il nous faut réveiller notre foi et ranimer notre confiance par l'idée toujours présente de la Providence divine. Nous le savons, nous sommes les créatures de Dieu, les enfants d'un Père tout-puissant, infiniment sage, essentiellement bon. Ce Dieu veut notre bonheur, notre salut éternel. Il nous en a donné les preuves les plus évidentes : *Qui omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire* (I Tim. II, 4). Or, il y aurait contradiction en Dieu, si d'un côté il prétendait nous sauver, si de l'autre, il laissait surgir sur notre chemin des obstacles insurmontables, ou si du moins il ne nous donnait pas les forces nécessaires pour les franchir. — Arrière donc toute pensée de désespoir !... Quelles que soient les difficultés qui résultent de mon caractère, quelque enracinées que soient mes habitudes, je puis, avec l'aide de Dieu, sinon tout réformer, du moins parvenir à un degré d'empire sur moi-même qui me permette de travailler sérieusement au grand ouvrage de ma sanctification. Je ne puis pas me faire illusion : la lutte sera vive, elle sera longue, elle durera peut-être autant que ma vie. N'importe ! Pourvu qu'elle se termine par une dernière, par une décisive victoire ! Or, cette victoire, Dieu me la garantit, si je suis fidèle.

B. Grace de Dieu. — Cette persuasion générale du secours de Dieu, il me la faut surtout réveiller dans ces

circonstances difficiles que l'on nomme *tentations*. — *Fidelis Deus est,* dit l'Apôtre, *qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum* (I Cor. x, 13). Ici, prenons garde : nous avons la grâce de Dieu pour ne pas être vaincus ; mais la grâce de Dieu n'est pas la même dans toutes les circonstances. Celui qui nous a dit : « Ne craignez pas, je suis avec vous ! » a dit aussi : « Qui aime le danger, y périra. » Il y a donc deux sortes de grâces : *Grâces de fuite* pour éviter le danger ; *grâces de combat* pour l'emporter dans la lutte. Les secondes ne nous sont accordées que lorsqu'il ne faut pas faire usage des premières. Quand donc nous nous plaignons de la violence de nos tentations, le premier soin doit consister à voir si nous-mêmes nous n'en sommes pas la cause : si, sous des prétextes plus ou moins spécieux, nous ne nous exposons pas au danger, semblables à ces voyageurs imprudents qui, dans les montagnes de la Suisse, s'avancent contre l'avis de leurs guides au milieu des glaciers, et réclament leur secours quand ils se voient entourés de précipices ou que l'avalanche gronde au-dessus de leurs têtes. — Sachons donc unir la prudence qui évite le danger, le courage qui l'affronte, quand il ne peut être écarté, et la confiance en Dieu, qui implore son appui par une fervente prière !

C. Miséricorde de Dieu. — Mais, je le suppose : soit présomption, soit négligence, soit faiblesse, la tentation s'est changée pour nous en défaite honteuse. Nous avons été vaincus ; nous avons cédé, non pas seulement une fois, mais à diverses reprises ; et quand nous songeons à la profondeur de nos chutes, à leur multiplicité, quand nous rapprochons l'état de notre âme des aspirations de notre cœur, nous nous sentons pénétrés de honte et de confusion. Est-ce là, nous disons-nous, ce que Dieu attendait de moi ? Est-ce là ce que moi-même je m'étais proposé ? Que suis-je dans l'Église de Dieu ? que suis-je au milieu de mes frères ? Un sépulcre blanchi ! Un arbre couvert encore de fleurs, orné de rameaux verdoyants, mais

dont le cœur est déjà rongé des vers, dont la sève va bientôt tarir ! Que faire ? — Que faire, M. F. ? Ah ! recourir à ce Dieu, à ce Dieu de miséricorde, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ! Que faire ? Écouter la voix du bon Pasteur qui vous cherche, qui vous appelle, qui vous tend les bras. Ah ! ne l'oubliez pas ! Si sa miséricorde est sans bornes, même pour le prévaricateur qui s'est insurgé contre lui, qui s'est déclaré son ennemi ouvertement et obstinément, comment n'aurait-il pas pitié de ses enfants, de ceux qui, sans doute, se sont montrés ingrats, imprudents, lâches, mais qui ont conservé au fond de leur cœur le désir d'être à lui ; qui gémissent de leurs misères, qui sont prêts à tout pour recouvrer son amitié, pour la conserver dans l'avenir ! — Et quand même, après ces généreux propos, de nouvelles chutes viendraient encore témoigner de leur inconstance, ah ! qu'ils ne perdent pas courage. Matelots ballottés par la tempête, ils sont exposés à tous les assauts des vents et des flots ; ils laissent parfois échapper les rames, et aussitôt la pointe des rochers traverse leur embarcation, et les voilà menacés d'un imminent naufrage. Mais ils peuvent réparer leurs avaries, ressaisir la rame, approcher du terme de la course. Et Dieu, du haut du ciel, les encourage. Lors même que leur embarcation se briserait, la bonté divine leur ménage encore une planche de salut. Faut-il vous dire, M. F., quelle est cette planche que la miséricorde de Dieu réserve toujours au chrétien, sur laquelle il peut toujours échapper au trépas et avancer vers le port ? C'est la pénitence, le sacrement de la réconciliation. Heureux ceux qui prennent l'habitude de recourir souvent à ce grand moyen de salut ! Ils verront leurs fautes diminuer, leurs forces s'accroître ; ils finiront par dominer leurs inclinations perverses, par être vainqueurs de leurs ennemis.

D. Il me resterait, M. F., à vous parler de la dernière, de la grande ressource du chrétien, du sacrement qui doit être la force, le soutien de sa vie ; mais ce serait lui donner

trop peu d'importance que d'en parler en passant : nous lui consacrerons un entretien particulier. Il nous suffit d'en faire mention pour compléter cette rapide énumération des ressources fournies au chrétien par la bonté de son créateur. Il est l'objet de la sollicitude de Dieu, il peut compter sur la force de Dieu ; s'il tombe, il obtiendra le pardon de Dieu, et pour entretenir sa vie, il possède la chair et le sang d'un Dieu. Est-ce assez pour se sentir rassuré malgré tous les dangers dont nous sommes menacés ?

III. — Dispositions où il doit être.

Oui ; mais pour profiter de ces moyens, il est trois dispositions que le chrétien doit continuellement entretenir dans son âme :

A. La première est la DÉFIANCE DE SOI-MÊME, produisant la VIGILANCE et la MORTIFICATION. — Il ne suffit pas de reconnaître sa faiblesse, d'en gémir devant Dieu : il faut être conséquent à soi-même. Conséquent, en évitant les dangers extérieurs, c'est-à-dire en veillant ; conséquent, en refusant à sa nature des jouissances auxquelles elle aspire, mais qui ne font qu'irriter ses appétits et la rendre plus intraitable. C'est ce que procure la mortification. Ne nous laissons pas effrayer par ce mot : il fait partie intégrante du vocabulaire d'un vrai chrétien. Seulement, il doit être appliqué suivant les circonstances, les forces de chacun et les attraits de la grâce...

B. La seconde est l'HUMILITÉ. — Non pas seulement cette humilité qui s'abaisse en paroles, par quelques formules générales, par quelques protestations vagues ; mais cette humilité vraie, dont le premier effet, à la suite d'une faute, est d'avouer sa culpabilité, d'en demander le pardon, d'en présenter l'expiation. Sans cette humilité, comment le chrétien fera-t-il connaître au ministre de Dieu les plaies de son âme ? Comment s'en retournera-t-il renouveler cet aveu autant de fois qu'il sera besoin, jusqu'à ce qu'enfin il ait remporté la victoire ?

C. Et la garantie de cette victoire, il la trouvera dans sa CONSTANCE. — Constance dans ses efforts, efforts pour se maintenir, efforts pour se relever. C'est à la constance seule que Dieu réserve la palme. Constance fondée, comme nous le disions tout à l'heure, sur une inébranlable confiance en Dieu, sur la certitude où nous sommes du secours de sa grâce.

Péroraison. — *Clamavimus ad Dominum Deum patrum nostrorum : qui exaudivit nos, et respexit humilitatem nostram, et laborem atque angustiam.* Souvenons-nous, M. F., de ce cri des enfants d'Israël traversant le désert. Comme eux, crions vers le Dieu de nos pères... et il nous exaucera. Nous traverserons en sûreté le désert de cette vie, nous échapperons à nos persécuteurs, nous arriverons à cette Terre promise, à cette patrie du ciel, où nous ceindrons pour jamais les lauriers de la victoire.

DÉFAUT DOMINANT.

1er Prélude. — Nous représenter le géant Goliath à la tête des Philistins. Il est là, menaçant ; et les Philistins poussent déjà des cris de triomphe : il tombe, et toute leur armée est en déroute.

2d Prélude. — Demander à Dieu la grâce de connaître notre Goliath, afin que nous le renversions et que nous triomphions par là de tous nos ennemis.

I. — Réalité du défaut dominant ; combien il importe de le combattre.

A. Il est bon de se rappeler que chacun possède un *défaut dominant* et de bien se pénétrer de cette vérité qui deviendra pratique pour nous.

a) Le défaut dominant a son origine dans le tempérament et dans le caractère. Rien de plus évident que cette variété que Dieu a mise dans la nature des hommes. Tous ont leurs

bonnes qualités ; mais comme aucun ne saurait être parfait, tous ont aussi leurs défauts : et de même que chacun possède quelque bonne qualité qui domine, chacun aussi a quelque défaut plus saillant que les autres.

b) L'éducation développe souvent le défaut dominant ; surtout la première éducation, quand elle est molle, incomplète, peu chrétienne. Parfois même l'éducation crée le défaut ; par exemple : quand on flatte trop les enfants, on les rend orgueilleux, etc.

c) Les habitudes fortifient le défaut. Elles en sont à la fois l'effet et la cause. Au commencement, elles en sont l'effet ; mais après, elles travaillent à leur tour et renforcent le défaut.

d) Les circonstances extérieures de la vie : la fortune, la flatterie, la faiblesse de la constitution, l'affection immodérée d'un mari, d'un père, d'une mère ; ou bien au contraire, les revers, les malheurs, les déceptions : tout cela développe, ou du moins entretient le défaut dominant.

B. Il est important pour moi de connaître et de combattre mon défaut dominant.

a) Parce que ce défaut est ce qui déplaît le plus en moi à la majesté divine. Puisqu'il est le défaut qui domine en moi, il doit être le plus grand, donc aussi le plus désagréable à Dieu. De plus, ce défaut est celui auquel je suis le plus attaché, que je caresse avec le plus de complaisance ; c'est donc par là que je m'éloigne de Dieu...

b) Et de plus, ce défaut est la cause la plus ordinaire de mes fautes. Quand je manque à mon devoir ou que je fais le mal, c'est presque toujours à cause de mon défaut dominant. Et nous avons la preuve de cette vérité, dans l'excuse que nous faisons souvent valoir lors de certaines fautes : « Je n'y ai pas songé ; cela vient de mon caractère. » Ce que nous appelons « caractère, » c'est notre défaut dominant.

c) Enfin, si nous avons le malheur de nous perdre, il est moralement certain que notre défaut dominant y sera pour

beaucoup, ou, pour mieux dire, qu'il nous aura entraînés à notre ruine.

Qui ne voit donc combien il est important de le connaître et de le déraciner ? d'autant plus que, comme nous l'avons indiqué dans le prélude, une fois ce Goliath défait, nous aurons facilement raison des autres Philistins.

II. — Sources des défauts dominants.

Impossible de signaler en détail tous les défauts dominants ; le nombre en est infini. Pour ouvrir la voie aux recherches, j'indiquerai les grandes sources d'où ils découlent. Tout pourrait se résumer dans ces paroles de l'Écriture : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum et superbia vitæ* (I Jo. II, 16). Mais pour plus de clarté, nous subdiviserons en quatre sources.

A. La sensualité. — C'est l'amour des plaisirs, de tout ce qui est agréable au corps, de ce qui flatte la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher. Cette sensualité peut être plus ou moins grossière, plus ou moins raffinée ; mais chez certaines personnes elle est bien évidente. On cherche avidement tout ce qui peut faire plaisir ; et on repousse avec horreur tout ce qui est de nature à occasionner la moindre gêne, la plus légère souffrance. On se plaint de tout ce qui contrarie les sens : du temps, de la nourriture, des vêtements, etc.

B. La sensibilité. — La première source est la plus grossière : elle est, si l'on peut parler ainsi, tout animale ; la seconde a quelque chose de plus fin, de plus délicat. Elle consiste dans un besoin exagéré d'affection, dans le désir d'aimer et d'être aimé, de s'épancher et de recevoir des épanchements. C'est la trempe des caractères sensibles, avides d'impressions du cœur, se livrant volontiers à des aspirations vagues, à des rêveries sentimentales. Caractères souvent mélancoliques, doucereux, langoureux, faisant de la vie un roman. Et ne l'oublions pas, cette sensibilité peut exister dans toutes les affections : dans la piété

filiale, dans l'amour paternel ou maternel, dans l'amour fraternel, dans l'amitié ; elle se trouve évidemment par-dessus tout dans l'affection conjugale et dans le sentiment qui prépare celle-ci.

C. L'INDOLENCE. — C'est bien là, si on veut, une variété de la sensualité, mais une variété tellement tranchée, qu'elle mérite d'être considérée à part. L'indolence ne cherche pas précisément le plaisir : elle le trouve dans son repos, et redoute tout ce qui pourrait troubler ce repos. « Laissez-moi tranquille, » voilà sa devise. Nous pourrions montrer comment cette indolence domine ou toute la vie, ou du moins telle partie de la vie : les exercices spirituels, le travail, les œuvres extérieures de charité ou de zèle, etc., etc.

A l'indolence on peut rapporter *la légèreté* ou *l'inconsidération*... Défaut de prudence, de circonspection, provenant de ce que l'on ne se donne pas la peine de réfléchir.

D. L'ORGUEIL, ou, si l'on veut, l'ÉGOÏSME. — Mais l'égoïsme se trouve également mêlé aux autres sources ; l'orgueil a quelque chose de parfaitement tranché. C'est ce désir de dominer partout et toujours, cette soif de la louange, cette rage de se produire, cette crainte d'être oublié ou laissé dans l'ombre, « méconnu, » comme on dit quelquefois. Orgueil qui rend hautain pour les inférieurs, cassant avec les égaux, intraitable à l'égard des supérieurs, etc., etc. Pour peu qu'on veuille réfléchir, on verra de combien de défauts cet orgueil est la source.

III. — Recherche de notre défaut dominant.

Il faut maintenant appliquer tout cela à nous-mêmes, en cherchant quel défaut domine en nous ou plutôt de quelle source provient notre défaut, car la détermination individuelle du défaut doit se faire avec le confesseur. Peut-être a-t-on déjà reconnu cette source, en entendant le développement précédent ; peut-être en a-t-on vu plusieurs. Il faut chercher quelle est celle qui domine, et on le saura par l'ensemble des règles suivantes.

A. Mon défaut dominant est celui dont l'imputation m'irrite le plus. — Il y a des défauts sur lesquels nous passons assez facilement condamnation ; nous avouons que nous les avons : ordinairement ce n'est pas celui qui domine. Il y en a que nous voyons évidemment ne pas dominer en nous ; et si on nous les impute, nous ne nous fâchons pas, nous sommes plus portés à rire. — Mais il y en a dont la seule imputation nous mécontente et produit une certaine irritation. Nous n'avouons pas, nous ne méprisons pas l'accusation, mais nous nous ingénions à trouver des raisons pour la réfuter ou bien nous nous sentons piqués, blessés. C'est qu'on a mis le doigt sur la plaie.

B. Mon défaut dominant est celui que je trouve au fond de presque toutes mes sympathies et de toutes mes antipathies. — Quand je suis porté vers quelque chose ou que je m'en sens éloigné, si je veux raisonner ce sentiment, presque toujours je trouverai qu'il procède de mon défaut dominant. Par exemple, une jeune personne est à la veille d'une fête à laquelle elle doit assister. D'après son défaut dominant, elle y cherchera soit le plaisir de la musique, de la danse, même de la table ; soit la rencontre de telle personne, ou la perspective d'être une soirée sans rien faire, ou les hommages qu'elle y recueillera. — Semblablement, telle personne a une aversion pour tel parent ou parce qu'il est trop austère, ou parce qu'il est trop froid, ou parce qu'il est trop vif, ou parce qu'il est trop peu complimenteur... On peut appliquer cela à une foule de cas.

C. Mon défaut dominant est celui que mes supérieurs m'ont reproché le plus souvent, que mes inférieurs craignent le plus de froisser, que ceux qui ont besoin de moi cherchent surtout à flatter.

a) Quant à mes supérieurs (il s'agit surtout de mes années de pension), il n'est pas bien difficile de me rappeler ce que l'on corrigeait sans cesse en moi, ce que l'on mentionnait dans mes bulletins, ce dont on se plaignait, quand on parlait de moi à mes parents...

b) Quant à mes inférieurs, ils ont un tact particulier pour ménager mes faiblesses, de peur de me déplaire. Eh bien ! en quoi craignent-ils le plus de me froisser ?... Est-ce dans les commodités de la vie, dans mes affections, dans mon repos ou dans ma susceptibilité orgueilleuse ? D'après cela, je puis juger de mon défaut.

c) Enfin, quand on a besoin de moi, à quoi fait-on appel ? Ne tâche-t-on pas d'abord de flatter ma sensualité ? Ne fait-on pas appel à ma sensibilité ? Ne dit-on pas : Cela ne vous coûtera pas grand' peine ? Ne commence-t-on pas par m'adresser quelques louanges ?

Par l'ensemble de ces règles, l'on peut assez bien connaître son défaut dominant. Je dis : par l'ensemble, car si l'on prenait chaque règle isolément, on pourrait se tromper. Appliquons donc ces règles... recourons à notre directeur, pour être plus sûrs de ne pas nous tromper ; et, quand nous aurons connu notre défaut, travaillons courageusement à en triompher.

DANGERS DU TEMPS.

Cavete a fermento Pharisæorum et Sadducæorum (Matth. XVI, 6).

Exorde. — Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « Gardez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens. » C'étaient deux sectes qui alors menaçaient la pureté de la doctrine. Chaque temps a ses Pharisiens et ses Sadducéens, c'est-à-dire, ses dangers particuliers ; et il faut vous dire : *Cavete !*

Sans vouloir exagérer le mal ou établir de comparaison défavorable à notre temps, tâchons de nous rendre compte de son caractère spécial, afin de réagir contre l'esprit funeste du temps, qui pourrait sans cela nous emporter.

I. — Dangers personnels.

A. Dangers pour l'esprit de simplicité. — Je commence par ces dangers qui attaquent le fond même de notre vertu et nous plongent dans une atmosphère d'indifférence ou tout au moins d'évaporation mondaine.

a) Le premier est le *luxe.* — Luxe qui menace également les hommes et les femmes. Ce luxe tue l'esprit de simplicité, qui doit être toujours le cachet du christianisme.

b) Le second est la *fièvre de la dissipation.* — On ne sait plus s'amuser sans se dissiper. Les amusements privés, les petites réunions de famille, tout cela est fade et ennuyeux ; il faut les grandes réunions, les réunions bruyantes. Si l'on appartient à une ville de second ou de troisième ordre, on veut aller chercher ses amusements, l'hiver, dans une capitale, l'été, dans une ville d'eaux ou de bains de mer...

B. Dangers pour l'esprit de mortification. — Ce mot seul donne la chair de poule. Il rappelle tout un attirail de jeûnes, d'instruments de pénitence, etc. Laissons cet épouvantail, dont la nécessité n'est pas évidente pour vous ; mais comment expliquez-vous les paroles de Jésus-Christ : « Faites pénitence ! Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ! » Or, je le demande, où est cette pénitence ?

Je trouve *a)* la sensualité, sous prétexte de santé. Les constitutions s'affaiblissent, soit ! mais que fait-on pour les raffermir ? Se choyer en tout. — On est faible, trop faible pour se lever matin, pour se passer de viande, mais on n'est pas trop faible pour passer la nuit au bal, pour porter des vêtements incommodes, etc.

Je trouve *b)* des jouissances énervantes et corruptrices. Car, on aura beau dire, beau protester, on ne me convaincra pas que les théâtres, les cirques, les bals et les danses soient des moyens d'exercer la pénitence ou d'empêcher que nous ayons besoin de pénitence. On pourra dire qu'ils ne font pas de mal, soit ! on ne prétendra pas qu'ils fassent du bien !

C. Dangers pour l'esprit de prudence. — *a)* Ce dernier point regarde à la fois l'esprit de mortification et l'esprit de prudence. Ces plaisirs constituent, pour un grand nombre d'âmes, un danger, un danger véritable. Si ce danger n'est pas tellement absolu qu'il existe pour tous, il existe, sans aucun doute, pour le plus grand nombre. Est-il de la prudence de s'y exposer ? et surtout d'y persévérer, quand on a déjà constaté le péril ?

b) Ce que l'on dit des bals, etc., il faut le dire avec autant de raison des lectures : romans, journaux, brochures. En cette matière, comme en matière de plaisir, on entend répéter : « Cela ne me fait rien ! » Et en attendant, le poison se glisse dans les veines, le tempérament s'énerve et à la première circonstance difficile, on succombe !...

II. — Dangers sociaux.

Outre les dangers qui menacent chaque personne en particulier, il y en a qui, directement, compromettent le bien de la société, mais qui, indirectement, nous intéressent également.

A. Dangers pour les familles. — L'esprit de famille se perd de plus en plus. L'esprit de famille est la sauvegarde de la vertu individuelle et la condition du bien social. Cet esprit s'en va :

a) A cause du caractère mondain des mariages. — Le mariage devient de plus en plus une affaire d'argent ou d'ambition, ou bien, par exception, une affaire de passion. Le vrai mariage, affaire de religion, de *convenance réciproque*, disparaît. De là, tant de mauvais ménages, tant d'unions coupables, tant de crimes contre la fidélité conjugale ; de là aussi tant de maisons divisées, tant de divorces, etc.

b) A cause de la dissipation dans les relations. — Quand les époux s'entendent, au moins passablement, c'est le plus souvent pour chercher au dehors le plaisir qu'ils ne pourraient pas goûter seul à seul au foyer domestique. Pendant

la journée, le mari de son côté, la femme du sien, visites personnelles... le soir, fêtes données ou acceptées... On vit hors de chez soi ; comment le noyau de la famille pourrait-il se condenser ?

c) A cause de la mollesse de l'éducation. — Par là même, les enfants sont négligés ; on les confie à des domestiques, puis à des maîtres étrangers. Et par une singulière inconséquence, tout en ne s'en occupant pas pour leur avancement et la formation de leur caractère, on est aux petits soins pour eux quant à la santé corporelle. On ne cherche que l'air, le mouvement, la nourriture abondante. Il ne faut pas que les enfants s'ennuient. Il faut qu'ils soient de toutes les fêtes ; pendant les vacances, on les choie, etc.

d) A cause de l'abdication des parents devant les enfants. — C'est encore là le mal le plus terrible. Dès que les enfants ont un certain âge, les parents, au lieu de leur commander, les consultent ; ou bien, s'ils commandent d'abord, ils finissent par céder aux bouderies, aux mécontentements. Il n'y a qu'un point où ils déploient toute leur autorité, et c'est là où ils n'en ont pas le droit : dans l'affaire de la vocation. — Comment ne pas voir que la famille est menacée ?

B. Dangers pour la société. — Prise dans son ensemble, en tant qu'elle est la réunion des familles ou des individus sous le pouvoir civil, la société rencontre un danger réel :

a) Dans la ruine du principe d'autorité, du respect pour l'autorité. — Cela passe de la famille dans l'État, et réciproquement... De plus, l'autorité civile permet d'attaquer l'autorité religieuse, et par là même, elle détruit son propre prestige.

b) Dans l'affaiblissement de l'esprit de charité. — Dans une société vraiment chrétienne, la charité unit tous les membres ; et bien que la perfection de la société chrétienne ne soit pas réalisable ici-bas de tout point, quand la foi règne, on approche plus ou moins de l'idéal. Ainsi, toutes les associations du moyen âge étaient comme imprégnées

de cet esprit chrétien. Mais maintenant, l'envie, le désir d'éclipser tous les autres, la soif de gagner, l'agiotage mettent les hommes en défiance les uns des autres... On ne s'unit que par intérêt personnel, et la charité fait place à l'égoïsme.

III. — Dangers religieux.

Sous ce nom, je comprends les dangers qui menacent immédiatement la prospérité de la religion, de l'Église au milieu de nous, mais qui, par là même, constituent aussi un péril imminent pour la société, pour la famille et pour chacun de nous. Ainsi :

A. La Foi est attaquée *a)* par l'ignorance. — On ne s'instruit pas assez de la religion. Après la première communion, on n'étudie plus ; on ne lit pas de bons livres, on en lit sans scrupule qui sont impies ou dangereux. On finit par oublier, puis par douter, enfin par ne plus croire.

b) Par l'indifférentisme des rapports sociaux. — Que sont devenues les précautions de l'Église et les conseils de l'Apôtre par rapport aux hérétiques, aux excommuniés, etc. ? On fréquente sans distinction toute espèce de personnes : comment leur impiété, leur vie dissolue, etc., n'exerceraient-elles pas sur nous une funeste influence ?

B. La Piété est attaquée par les tendances des mœurs publiques, où il est impossible de méconnaître l'astuce du démon s'efforçant de paralyser partout l'action de la religion. Il emploie à cet effet :

a) Le changement de la nuit en jour et du jour en nuit... En faisant prolonger les veillées outre mesure, en faisant donner au plaisir les heures du sommeil, il empêche d'entendre la messe le matin, de prier le soir... Il empêche les communions, ou les rend plus scandaleuses que profitables...

b) L'abus du samedi. — C'est dans le même but qu'il introduit la coutume de consacrer le samedi aux noces, aux soirées. Par là même

c) Le dimanche doit être consacré au sommeil. Et s'il n'est pas consacré au sommeil ou s'il n'est pas profané par le travail, on le passe en excursions, en voyages ; on le passe à voyager en train de plaisir... — Eh bien ! nous, catholiques, nous devons réagir contre tout cela...

C. LE RESPECT ENVERS L'ÉGLISE EST BATTU EN BRÊCHE par les mêmes tendances qui menacent toute autorité. Il faut surtout flétrir ici : *a)* La liberté de tout juger, de tout critiquer, même ce que font et ordonnent les supérieurs ecclésiastiques, le Pape, les évêques, etc.

b) La politique antichrétienne ou tout au moins *acatholique*, politique qui exerce nécessairement une influence funeste sur nos jugements, nos appréciations, etc.

Péroraison. — Dans ces différents points il y a peut-être des choses qui paraissent peu importantes ; mais réfléchissez, et vous verrez que *a)* pour plusieurs cet esprit du temps est une *cause de damnation*. *b)* Pour un grand nombre, il occasionne des fautes graves et devient au moins *un danger de damnation*.

Pour tous, si l'on ne prend pas de précautions, il causera *une grande diminution de gloire dans le ciel*. Est-ce peu de chose ?

ACTIVITÉ CHRÉTIENNE (1°).

Posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat : Je vous ai placés, afin que vous marchiez, que vous produisiez des fruits et que ces fruits soient durables (Jo. xv. 16).

Exorde. — Dans la vie chrétienne, M. F., nous devons, afin de nous animer au travail, avoir souvent devant les yeux la grandeur des desseins de Dieu sur nous. Il n'est rien de tel pour élever nos esprits, pour fortifier nos cœurs

et aussi pour régler notre vie. Pénétrés de la grandeur de notre mission ici-bas, nous mettrons tous nos soins à la remplir, nous éviterons tout ce qui pourrait en compromettre le succès. Je me propose donc, dans cet entretien, de vous mettre devant les yeux votre mission, et je ne crois pouvoir mieux y réussir qu'en vous appliquant et en méditant avec vous les paroles par lesquelles le divin Sauveur enseignait ses apôtres : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat.*

I. — Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.

La première vérité dont nous devons être convaincus, c'est ce choix, cette élection spéciale dont nous sommes l'objet. Quand nous parcourons notre vie et les circonstances où s'est écoulée notre jeunesse, et la manière dont nous nous sommes conduits, et les dangers qui nous ont menacés, nos fautes mêmes, et quand nous considérons comment, après tout cela, nous nous trouvons ici réunis pour servir Dieu d'une manière plus parfaite, nous sommes forcés de nous écrier : Non, ce n'est pas à moi que je puis attribuer ma conservation ou ma conversion ; c'est Dieu, Dieu seul qui m'a choisi... Ce qui me confirme dans cette persuasion, c'est le sort de bien d'autres, élevés avec moi, jadis plus réguliers que moi et qui n'ont pas le bonheur de partager maintenant mes convictions et ma pratique religieuses. — Cependant, et c'est encore une réflexion que nous devons faire ici, il y en a encore d'autres que Dieu appelle, et qui n'ont pas le courage d'obéir à sa voix. Qu'est-ce qui les empêche ? — Que sais-je ? une certaine timidité !... Ah ! je voudrais les encourager à répondre à l'appel de Dieu. Pour cela, continuons à méditer les paroles de Jésus-Christ en saint Jean.

II. — Et posui vos.

Posui vos : Je vous ai placés, — c'est-à-dire, je vous ai mis en évidence ; comme nous dirions en français : je vous

ai *posés*... Comprenons-nous toute l'importance de ce mot : *se poser ?* Quand Dieu veut faire d'un homme un instrument de salut, il veut que cet homme se pose ! Malheureusement, il est des hommes qui ne se sentent jamais le courage de le faire. Pour se poser, il faut un effort, quelque chose de franc, de généreux, et ils ne trouvent pas en eux cette énergie. Pourtant, s'ils réfléchissaient, ils verraient tout l'avantage qu'il y a à prendre une position nette.

A. Une position nette est toujours plus facile à défendre qu'une position dont les contours ne sont pas bien déterminés. Quand on est soi-même dans le vague, impossible de se sentir du courage.

B. L'homme qui prend sa position, se concilie mieux l'estime que celui qui ne la prend pas. Le premier sera respecté, même de ses adversaires, parce qu'il est conséquent à lui-même ; l'homme qui flotte est également méprisé des deux côtés.

C. Il n'y a rien de tel qu'une position nette pour connaître ses amis et ses ennemis. Alors, on sait qui l'on a pour soi, qui l'on a contre soi. — Cette connaissance est encore un élément de force... N'ayons donc pas peur, M. F., sachons nous poser ! Mettons-nous au-dessus de cette crainte pusillanime que le démon cherche à nous inspirer et que l'on nomme le respect humain. Le respect humain est un ennemi, mais c'est le plus lâche des ennemis ; pour le mettre en fuite, il suffit de le regarder en face !

III. — Ut eatis.

Cependant si Dieu nous établit, nous place, comme la lumière sur un chandelier, il ne nous établit pas dans l'immobilité. Il faut que nous *marchions : Ut eatis*. Nous devons marcher en avançant, marcher en combattant, marcher en travaillant !

A. Marcher en avançant. — Il en est qui marchent, mais qui n'avancent pas. Ils marchent en flânant, en se promenant, en retournant sur leurs pas... Nous devons marcher

comme des pèlerins, comme des voyageurs qui veulent atteindre le but. Nous ne pouvons pas nous arrêter ; car alors il nous faudrait presser le pas pour regagner le temps perdu, et nous risquerions de tomber... Nous ne pouvons pas nous détourner pour cueillir des fleurs, pour jouir des charmes d'un paysage ; car alors nous risquerions de nous égarer et de ne jamais atteindre le but. — Il faut donc aller en avant, sans nous persuader que le temps du repos est arrivé. Le temps du repos, ce sera l'éternité !

B. MARCHER EN COMBATTANT. — Soldats, nous marchons à la conquête du royaume des cieux ; et, tout en conquérant pour nous-mêmes, nous devons combattre pour la défense de la religion, menacée partout autour de nous. — Or, la conquête est impossible, si le soldat ne marche pas en avant ; la défense en rase campagne est illusoire, si on n'attaque pas soi-même dès qu'on le peut. Et quand on défend une place forte, alors encore on tâche, dès qu'on le peut, de faire des sorties, pour forcer l'ennemi à la retraite. — Disons-nous bien qu'il en est ainsi sur le terrain religieux... et aussi sur le terrain politique, qui maintenant se confond avec le premier. Nous n'attaquons pas assez nos ennemis. Nous nous contentons trop souvent de nous tenir sur la défensive, de crier que l'on viole nos droits, etc. L'ennemi nous laisse crier, et avance toujours. Sachons attaquer, montrer les points vulnérables de nos adversaires, les poursuivre sans pitié, les forcer à se défendre eux-mêmes.

C. MARCHER EN TRAVAILLANT. — Il y a des travaux que l'on ne peut exécuter sans marcher en avant. Pour fertiliser un champ, pour labourer, pour semer, pour moissonner, il faut marcher. Représentons-nous ces religieux que l'on a nommés les pionniers de la civilisation, avançant toujours pour conquérir des terrains à l'agriculture, étendant de plus en plus autour d'eux le cercle de leur bienfaisante influence... Nous avons une mission semblable à remplir au milieu de nos concitoyens ! En effet, Dieu ne

nous ordonne pas seulement de marcher, mais de porter des fruits.

IV. — Et fructum afferatis.

Quels sont ces fruits que nous devons porter, nous, chrétiens fervents et convaincus de la gravité de nos obligations ?

A. Ce sont des fruits d'ÉDIFICATION. — Dieu ne nous a pas accordé ses grâces uniquement pour nous-mêmes ; il veut que les autres profitent des dons qu'il nous a faits. Ces autres, avant tout, ce sont évidemment les membres de notre famille et le cercle de nos amis. C'est sur eux que nous devons travailler avant tout. *a) Par l'influence de l'exemple.* Exemple de la piété, de la régularité, de l'activité, de la modération dans le plaisir... *b) Par l'amabilité de notre vertu.* Rendre la vertu aimable, c'est le grand secret du zèle chrétien. Quand un homme pieux est en même temps gai, serviable, bon pour ceux qui l'entourent, il les attire presque nécessairement sur ses traces.

B. Ce sont des fruits de CHARITÉ. — C'est nous qui devons être les soutiens, les promoteurs des œuvres de charité. Nous devons y consacrer nos moyens, y employer nos biens et notre influence. Ne craignons pas de donner trop, ne nous laissons pas gagner par une sorte de découragement, en voyant l'impossibilité de faire face à tous les besoins. Il faut que nous puissions nous rendre témoignage d'avoir fait ce que nous pouvions... Ce témoignage, pouvons-nous nous le rendre jusqu'à présent ?

C. Ce sont des fruits de DÉVOUEMENT. — Les temps où nous vivons sont difficiles, il ne faut pas se le dissimuler. La société est malade, les misères se multiplient. Où allons-nous ? Nous ne le savons pas ; mais ce qui est évident, c'est que la société, si elle peut être sauvée, ne le sera que par le dévouement. Il faut que l'on sache mettre de côté les questions de repos, de réputation, de fortune... Si on ne le fait pas pour soi, qu'on le fasse pour Dieu, dont la

gloire est engagée ; pour le prochain, dont le salut est menacé. Si les hommes de dévouement étaient plus nombreux, le mal ne ferait pas tant de progrès ; le bien se ferait d'une manière plus fructueuse...

V. — Et fructus vester maneat.

Enfin, comme toutes les œuvres de Dieu ont pour caractère la stabilité, Dieu veut aussi que les fruits que nous produisons soient des fruits stables. Il y a des hommes qui travaillent beaucoup, qui donnent beaucoup, et qui en définitive ne produisent presque rien. C'est que leur action n'a pas les qualités voulues. L'action pour être stable doit être :

A. Collective. — Un homme isolé ne fait pas la moitié de ce qu'il est capable de réaliser quand il unit ses forces à celles des autres. Alors toutes ces forces travaillent, non seulement par leur vertu propre, mais encore par leur action collective. Il faut donc, si l'on veut produire, s'associer. S'associer pour la piété, pour la charité, comme on s'associe pour le commerce et l'industrie. C'est par l'association que l'on produit de grandes choses.

B. Ordonnée. — Mais par là même que l'action devient collective, elle doit être ordonnée. Sans subordination, pas d'unité ; et sans unité, désorganisation inévitable. — Ici, ne le cachons pas, il y a une difficulté : souvent des susceptibilités sont en jeu ; souvent il y a des rivalités de famille à famille, d'individu à individu... De grâce, M. F., sachons nous mettre au-dessus de ces exigences mesquines de l'amour-propre ; elles doivent céder devant la gravité des circonstances. (Exemple de Courtrai, où des rivalités de famille donnaient l'avantage au mal ; ces rivalités éteintes, le bien l'a emporté sur toute la ligne.)

C. Intelligente. — De plus, pour que les fruits soient durables, on doit travailler avec intelligence, savoir discerner les œuvres les plus utiles, celles qui offrent les

plus belles espérances ; s'appliquer, chacun en particulier, à l'œuvre pour laquelle on a le plus d'aptitude, et dans cette œuvre même, prendre les moyens les plus propres à faire atteindre le but. (Importance de l'enseignement.)

D. Constante. — Enfin, ce qui est évident, pour que les fruits demeurent et que de nouveaux fruits s'y ajoutent sans cesse, l'action elle-même doit être constante. Et pour qu'elle le soit, nous devons : *a)* Éviter soigneusement le moindre relâchement dans l'assiduité aux réunions des œuvres auxquelles nous appartenons, dans les visites des pauvres, tout comme dans les exercices de piété, etc... *b)* Entretenir en nous le feu sacré par l'assistance aux sermons, par la sainte Communion, par la Retraite annuelle, etc., etc.

Péroraison. — Tâchons donc, M. F., de répondre à l'appel de Notre-Seigneur. Remercions-le humblement du choix qu'il a fait de nous ; marchons... Efforçons-nous de porter des fruits... Prenons des précautions pour en assurer la stabilité... Alors ces fruits que nous produirons, seront des fruits de gloire pour Dieu, et, pour nous, des fruits de persévérance, de mérite et d'éternelle félicité.

ACTIVITÉ CHRÉTIENNE (2°).

Rogamus autem vos, fratres... ut vestrum negotium agatis... et operam detis ut quieti sitis... et operemini manibus vestris (I Thess. IV, 10, 11).

Exorde. — Le chrétien est sur la terre pour travailler, pour agir. Le travail est la loi de la sanctification, comme il est la loi de la nature. Il y a diverses sortes de travaux ; mais le travail nous est imposé. Nous pouvons être sûrs que Dieu nous demandera compte de notre travail. — Parabole des talents. — Si le serviteur qui avait caché le talent, fut livré aux bourreaux, il y a bien des âmes dans

l'enfer et surtout dans le purgatoire pour n'avoir pas suffisamment travaillé. Voyons donc en quoi doit consister notre travail, notre activité ; quels motifs doivent nous pousser à travailler, — et quelles règles nous devons suivre pour bien travailler.

I. — Nature de l'activité.

L'*activité* n'est autre chose que l'exercice des forces de notre corps et des facultés de notre âme, c'est-à-dire l'emploi des ressources dont nous pouvons disposer.

A. L'activité est *intérieure* ou *extérieure*, d'après que l'âme ou le corps y domine.

L'activité est *individuelle* ou *collective*, d'après que nous agissons seuls ou que nous nous unissons à d'autres pour obtenir le but du travail.

L'activité est *directe* ou *indirecte*, suivant que nous agissons nous-mêmes ou que nous faisons agir les autres.

L'activité est *temporelle* ou *spirituelle*, d'après qu'elle a pour but les choses de la vie temporelle ou les intérêts de la vie spirituelle.

Enfin, il y a autant de genres d'activité que de facultés ou de ressources diverses mises en œuvre. — Il y a l'activité de la pensée, de la parole, de l'influence, etc.

De quelle activité s'agit-il ici ? — De toute activité, puisqu'il n'en est aucune qui ne puisse et ne doive parfois être la nôtre.

B. Seulement, remarquons-le bien : 1. Au point de vue moral, l'activité est *blâmable*, quand elle procède d'un principe vicieux, c'est-à-dire, quand on agit par un motif coupable quelconque. — Je dis : *par* un motif coupable, et non pas : *avec* un motif coupable. Par exemple, la vaine gloire, etc., peut se glisser dans une œuvre ; l'œuvre n'est pas pour cela mauvaise, et on ne doit pas l'abandonner...

2. L'activité est purement *naturelle*, quand nous agissons par un motif naturel et que tout reste naturel dans notre action : le principe, l'action elle-même, la fin ou le résultat.

3. L'activité est *surnaturelle*, lorsque son principe est surnaturel, ou que la chose elle-même a le caractère surnaturel, ou que l'action est élevée par l'intention à l'ordre surnaturel, c'est-à-dire, dirigée vers la gloire de Dieu et le salut des âmes. Elle peut donc être telle par nature ou devenir telle par l'intention. Car Dieu, en nous élevant à l'ordre surnaturel, a donné aussi ce caractère à toutes nos actions moralement bonnes ; et, si à ces actions nous joignons une intention spéciale, nous leur donnons un mérite spécial aussi, actuel, et en rapport avec notre fin surnaturelle et notre bonheur dans l'éternité.

II. — Principes qui gouvernent l'activité.

Nous nous contentons ici des principes généraux ; une autre fois, nous descendrons davantage dans les détails.

1er Principe. — *Dieu n'exige point de nous une activité qui ne répond pas à nos forces ni à nos ressources.*

Il est donc insensé de chercher un exercice d'activité pour lequel nous n'avons pas d'aptitude ou pas de moyens. — Et, d'autre part, il ne faut jamais se désoler, quand on ne peut pas faire tout ce qu'on voudrait. — Nous avons tous notre sphère d'activité : si nous cherchons à bien travailler dans cette sphère, nous ne manquerons jamais d'occasions de nous livrer à une activité en rapport avec les desseins de la Providence sur nous. Quand donc notre activité est entravée par des causes indépendantes de notre volonté, il ne nous reste qu'à confier le tout à la puissance, à la sagesse, à la bonté de Dieu...

2e Principe. — *L'accomplissement du devoir est le premier exercice de l'activité.*

Par l'accomplissement du devoir, il faut entendre l'exécution complète de nos obligations rigoureuses envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Pour quelques-uns accomplir ce devoir, c'est *se préparer...*

3e Principe. — *L'activité doit avoir pour objet le nécessaire avant l'utile, l'utile avant l'agréable.*

En dehors de ce qui est devoir, il y a des choses qui s'offrent à notre activité sous divers aspects : nécessaire, etc. Il est évident qu'entre ces choses, il faut un certain ordre : celui que nous venons d'indiquer, est prescrit par la raison. Il ne faut cependant pas prendre cette règle dans un sens trop rigoureux : comme si d'abord il fallait faire *tout* le nécessaire, puis *tout* l'utile, puis *tout* l'agréable. — Il faut sans doute mêler le tout et se servir de l'agréable pour faciliter l'accomplissement du nécessaire et de l'utile ; mais quand les diverses choses se présentent ensemble et que le nécessaire est en conflit avec les deux autres, il doit l'emporter sur eux et tenir le premier rang...

4e Principe. — *Dieu se réserve de manifester et de récompenser notre activité.*

Ceci pour la consolation de certaines personnes qui, tout en faisant ce qu'elles peuvent, tout en priant, remplissant leurs devoirs, etc., croient ne rien faire et sont portées à se décourager. Si Dieu ne leur permet pas de voir clair, il a ses desseins. Il veut les tenir dans l'humilité, dans la défiance d'elles-mêmes, afin de stimuler leur zèle et leur bonne volonté. — Quand arrivera cette manifestation et cette récompense ? — Au moment déterminé par la Providence : mais, bien certainement, Dieu saura récompenser les difficultés que l'on aura éprouvées et les inquiétudes que l'on aura pu avoir à cause de lui.

Péroraison. — Occupons-nous de notre besogne, comme l'Apôtre nous y exhorte : *Negotium vestrum ;* mais aussi suivons son second conseil : *Quieti sitis*, et avançons avec confiance et courage.

ACTIVITÉ CHRÉTIENNE (3°).

Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima ; porro unum est necessarium (Luc. x, 41).

Exorde. — Nous avons vu la nature de l'activité chrétienne et les grands principes qui la régissent ; pour compléter cette matière, il faut aussi que nous apprenions à nous garder des illusions et à exercer notre activité de la manière la plus efficace.

I. — Illusions touchant l'activité.

Il y a deux catégories de personnes qui sont dans l'illusion touchant leur activité : les unes, parce qu'elles se désolent en pensant à ce qu'elles ne font pas ; les autres, parce qu'elles regardent sans cesse ce qu'elles font.

A. Illusions de ceux qui croient faire trop peu. — Elles se présentent surtout sous la forme d'une triple plainte :

a) Je ne puis rien faire ! — Cela est tout simplement faux. Il n'est personne, à moins que l'on ne soit réduit, par la maladie ou la vieillesse, à l'impuissance complète ; il n'est personne, dis-je, qui ne puisse faire quelque chose. Chacun a les devoirs de son état à remplir, et en les accomplissant, il exerce son activité. — Mais en supposant que l'on ne puisse réellement rien en fait d'action extérieure, on peut toujours travailler par l'exemple, le conseil, la prière, et enfin on peut souffrir. Et comme nous l'avons dit, Dieu ne demande pas d'autre activité...

b) Je ne puis pas faire ce que je voudrais. — Aussi la première plainte n'est-elle ordinairement que le voile de cette seconde, beaucoup plus réelle. On se forge une sorte d'activité, on fait des châteaux en Espagne, et, comme on ne peut pas les réaliser, on se désole. On vit dans un milieu qui n'est pas le sien, et l'on néglige ce qui est possible dans le milieu où l'on se trouve. — Que ces personnes tâchent

donc de comprendre pratiquement que l'activité ne consiste pas à faire ce que font les autres, mais à faire ce que l'on peut soi-même.

c) Enfin, une autre plainte que l'on entend quelquefois est celle-ci : *Je ne sais que faire.* — On sent que l'on pourrait travailler, qu'on a des forces et des ressources ; mais on hésite, on attend... Aux personnes qui formulent cette plainte, il y a un double conseil à donner : 1° Qu'elles examinent bien si elles font leur devoir ; 2° qu'elles demandent conseil et se mettent à la disposition de ceux qui travaillent le plus pour les autres. Elles trouveront toujours ainsi de quoi s'occuper...

B. ILLUSIONS DE CEUX QUI CROIENT FAIRE BEAUCOUP. — Mais tout le monde n'est pas à se désoler de ne pouvoir faire davantage. Il y en a qui répondent toujours, quand on leur demande quelque chose : « Je n'ai pas le temps... je suis trop occupé... » N'y a-t-il pas là aussi quelque illusion ? Examinons-nous. Quels sont ceux qui se font illusion ?

a) Ceux qui se croient occupés parce qu'ils se remuent beaucoup. — Rappelons-nous la fable de La Fontaine : « Le Coche et la Mouche. » Il y a des personnes qui veulent se mêler de tout, s'entremettre en tout, et qui ne font rien avec calme. Analysez ce qu'elles font, et vous trouverez que ce n'est presque rien ; mais pour un rien, elles dépensent quatre fois plus de forces qu'il ne faudrait.

b) Ceux qui se croient occupés parce qu'ils font beaucoup de choses. — 1. Mais quelles choses font-ils ? — 2. Mais comment les font-ils ? — Une foule de choses inutiles ou même inopportunes. Et toutes ces choses sont commencées, faites à moitié, faites superficiellement. On papillonne, et on finit par n'avoir rien fait.

c) Ceux qui se croient occupés parce qu'ils ne leur reste pas de temps. — Il ne leur reste pas de temps. Pourquoi ? — Est-ce parce qu'ils ont une activité réelle et bien réglée ? — Non ; mais parce qu'ils se laissent absorber par la première personne ou la première occupation venue. Ce sont

des chrétiens qui se renferment dans le cercle de leur famille et de leurs relations ; et comme ce cercle les enserre, ils pensent ne pouvoir faire autre chose. Ils devraient s'examiner sur la nécessité de toutes ces relations de famille et de toutes ces occupations absorbantes, et avoir le courage de s'en délivrer dans une certaine mesure...

II. — Conseils pratiques pour l'exercer.

Tout le monde, disions-nous, peut travailler. Mais il faut en avoir le talent ou la méthode. Voici, à cet égard, la marche à suivre pour obtenir un bon résultat.

A. Commencez par vous faire du temps. — Ce temps dont il s'agit ici, n'est pas le temps de l'action, mais le temps de la réflexion. C'est parce qu'on ne réfléchit pas, que l'on perd énormément de temps et que l'on fait mal une foule de choses. — Que l'on prenne donc tout d'abord le temps de réfléchir, et cela, le matin, le plus tôt possible...

B. Demandez-vous ce que vous devez faire. — Puisque l'activité doit avoir pour premier objet le devoir, il faut souvent se rendre compte de la somme de devoirs qui nous est imposée. Et pour ces devoirs, il est clair qu'on doit prendre la résolution de les remplir avant tout, aussi bien que possible. Devoirs envers *soi-même*, devoirs de *famille*, devoirs vis-à-vis des *étrangers*.

C. Réglez ce que vous pouvez faire. — A ce premier examen, s'en joindra un second. En dehors de ces devoirs rigoureux, que pouvons-nous faire ? — Et ici, nous suivrons l'ordre inverse : *étrangers, maison, nous-mêmes*. Si nous procédons ainsi, il nous sera facile de donner à chaque chose son importance relative, sans nous laisser trop dominer par l'égoïsme ou ce qui sent l'égoïsme, la préoccupation de la famille, etc. — Seulement, il faut tenir compte de l'imprévu et laisser toujours un certain temps libre...

D. Faites une chose à la fois, mais faites-la bien. — Être précipité, commencer pour ne pas finir, c'est, avons-nous

dit, opposé au caractère de l'activité réelle. Appliquons ici, comme nous avons déjà dû le faire plus haut, la parole du Sauveur à Marthe : *Porro unum est necessarium*, et disons-la à nous-mêmes, lorsque nous sommes tentés de négliger une chose pour en prendre une autre ou d'en embrasser trop à la fois.

E. Profitez de l'activité des autres. — Quand il s'agit de l'activité, nous ne devons pas compter uniquement sur nous-mêmes. Nous ne ferons jamais autant seuls que nous ne pourrons faire en nous joignant aux autres. Or, cela peut se faire en leur commandant, ou en leur obéissant, ou en unissant des efforts communs... De quelque manière que cela se fasse, il faut toujours que l'action soit *intelligente* et *désintéressée*, c'est-à-dire qu'on ne doit pas se chercher soi-même, ni tendre à dominer et à se faire valoir, mais uniquement coopérer au bien général dans la mesure de ses forces et de ses ressources.

Péroraison. — *Martha, Martha...* Par ces mots Notre-Seigneur ne blâme pas l'activité, mais l'excès de l'activité. Il faut que nous unissions jusqu'à un certain point la conduite de Marthe et celle de Marie, c'est-à-dire, il faut que nous agissions, mais en ne perdant pas Dieu de vue pendant notre action.

PRUDENCE CHRÉTIENNE.

Cavete a fermento Pharisæorum et Sadducæorum (Matth. XVI, 6).

Exorde. — M. F., dans ce travail de notre sanctification qui doit, vous le savez, être notre première sollicitude sur la terre, nous avons un ennemi capital, qui, par tous les moyens possibles, s'efforce d'entraver notre œuvre. Cet ennemi, c'est le démon... Mais le démon,

quelque méchant et quelque astucieux qu'il soit, le démon invisible n'aurait pas sur nous une action bien redoutable, s'il ne trouvait des auxiliaires dans ceux qui nous entourent. Malheureusement, il a des émissaires, des agents qui volontairement ou involontairement travaillent avec lui. C'est contre l'influence de ces agents que je viens vous armer, en vous disant comme le Sauveur à ses disciples : *Cavete a fermento Pharisœorum et Sadducœorum*. Car, de même qu'au temps du Sauveur deux sectes étaient surtout à craindre, de même aujourd'hui nous devons surtout être en garde contre les représentants de ces mêmes sectes. Examinons chacune d'elles, afin de les connaître et d'échapper à leurs pièges.

La première secte est celle des Pharisiens. — Voyons ce qu'ils se font, voyons ce qu'ils font.

I. — Pharisiens.

A. Que se font-ils ? — Je dis : que se font-ils ? Car pour déjouer nos ennemis, il faut avant tout les connaître. Or, bien qu'ils prennent suivant les circonstances les formes les plus diverses, bien que leur masque change d'après les personnes avec lesquelles ils doivent traiter, ils ont cependant des traits distinctifs qui, jusqu'à un certain point, se retrouvent toujours en eux, et dont ils se font souvent des titres de gloire. Ils se font :

a) Les apôtres de la légalité. — A les entendre, la loi domine tout. La loi est souveraine maîtresse, la loi mérite tous nos égards et tous nos hommages. Malheur à qui transgresse la loi ! C'est un rebelle, un traître, un mauvais citoyen. Mais *de quelle loi s'agit-il ?* — Bien souvent, il s'agit d'une loi injuste, d'une loi impie, d'une loi qui est nulle, par conséquent, et qui ne saurait obliger en conscience. Et pour la loi ecclésiastique, la loi divine ? — Ah ! sans doute, respect à cette loi ! mais qu'elle s'isole, qu'elle se réduise à sa plus simple expression, qu'elle s'efface autant que possible, qu'elle prenne garde d'entrer en con-

flit avec la loi civile ! Car le Pharisien serait là pour remplir son rôle. Il est en effet :

b) L'arbitre de l'autorité. — C'est lui qui tempère les deux pouvoirs, qui met dans la balance leurs droits et leurs griefs. Écoutez-le ! Comme il réduit à leur juste valeur les réclamations du clergé, les plaintes du Souverain Pontife, les ordres des évêques, les anathèmes de l'Église... Comme il sait dans tout cela distinguer ce qui convient à notre siècle et ce qui appartient aux abus d'un autre âge... Comme il sait faire ressortir en regard de ces vieilleries, les bienfaits de la civilisation moderne ! Il va tout régler, tout concilier ! — Et comment ? — Il a sa règle. Il est :

c) Le panégyriste de la modération. — Telle est sa devise : Modération ! Modération ! Et encore : Modération, Tolérance, Liberté ! — Tous ces mots vagues, dont personne ne peut préciser les limites, le pharisien les a constamment à la bouche. — Pas d'exagération ! Pas d'exagération dans le service de Dieu, dans les Sacrements, les prières, les bonnes œuvres. — Pas d'exagération dans les rapports avec le prochain : surtout il est plein de politesse et de serviabilité pour ceux qui méprisent la religion ou qui en attaquent les ministres... Modération dans l'abstinence, dans la prudence, dans le dévouement... Lire le pour et le contre !... fréquenter toutes les sociétés, ne s'effrayer de rien ! Pas d'exagération ! — Voilà le pharisien moderne !

Vous vous dites peut-être qu'il ne ressemble guère au pharisien antique, au censeur de la morale relâchée du Christ. — Vous vous trompez ! les pharisiens ont de nos jours d'autres allures ; mais au fond, ce sont les mêmes hommes. Nous allons nous en convaincre, en voyant :

B. Ce qu'ils sont. — *a) Ils sont inconséquents.* — C'est la première chose que je remarque !... 1. Car enfin, que font-ils, ces apôtres de la légalité ? Ils soutiennent les lois humaines, et quant à la loi divine, la plus sainte de toutes,

ils la méprisent et la violent. Et même, quant aux lois humaines, quelle est leur conduite ? Les observent-ils ? Oui, celles qui les gênent le moins ! Ils les observent extérieurement. Mais quand ils peuvent s'y soustraire sans encourir une pénalité, ils n'y manquent pas. C'est pour eux surtout que les lois sont semblables aux toiles d'araignées, qui arrêtent les moucherons et laissent passer les guêpes. Ne voilà-t-il pas les pharisiens de l'Évangile : *excolantes culicem, camelum autem glutientes ?* (Matth. xxiii, 24.)

2. Que font-ils, ces arbitres de l'autorité ? Se contredire ; car, sous apparence de justice, ils consomment les plus monstrueuses des injustices ; ils sacrifient le droit acquis... les titres les plus vénérables ; ils méconnaissent la mission divine de l'Église ; ils déchaînent contre elle les passions. Et ils appellent cela rétablir l'équilibre !

3. Que font-ils, ces panégyristes de la modération, sinon envenimer toutes les haines ? Ils veulent la modération, dans les autres, oui ; c'est-à-dire qu'ils taxent de « fanatisme » les plaintes de l'innocence opprimée, les efforts de l'Église pour conserver ses droits, les efforts de la vérité contre l'erreur, de la vertu contre le vice. Mais cette modération, la connaissent-ils ? l'exercent-ils ? Ne faut-il pas qu'on leur laisse le champ libre, que tout ploie devant eux ? qu'ils aient la permission de tout dire, et les autres le droit de se taire ? Voilà la modération pratique ! Que faut-il en conclure ? Ou ils sont dupes eux-mêmes de meneurs plus habiles, ou

b) Ils sont hypocrites. — Pour s'en convaincre, il suffit de comparer leur langage et leur conduite. Ah ! si l'on pouvait déchirer le voile dont ils s'enveloppent, percer le vernis d'humilité dont ils se couvrent, quels abîmes de corruption, d'injustice, quelles haines, quelles rancunes, quelles basses vengeances ne découvrirait-on pas ? Ne trouverions-nous pas là les sépulcres blanchis dont parle le Sauveur, qui à l'extérieur paraissent quelque chose, qui à l'intérieur ne recèlent que pourriture et infection ?

c) Ils sont orgueilleux. — Quel est donc le mobile qui les pousse ? — Ah ! il n'y a pas à en douter ; c'est l'orgueil. Que cherchent-ils ? L'honneur et la considération humaine. Et si vous les observez, vous en serez convaincus. Ils sont pleins d'eux-mêmes, remplis de confiance en leurs talents... Ils méprisent les autres... Tous ceux qui ne partagent pas leurs opinions sont des « rétrogrades, » des gens qui ne connaissent pas leur temps... Ils ne cherchent qu'à dominer les autres, à l'emporter sur eux par la position, etc., et ils croient si bien que les autres partagent les mêmes sentiments, que c'est également par l'appât des honneurs qu'ils cherchent à les attirer !

Conclusion. — Puisque voilà ces hommes tels qu'ils sont, prenez donc garde, ne vous y fiez pas ! Ne vous fiez pas à leurs *paroles*, ne vous fiez pas à leurs *écrits*, ne vous fiez pas à leurs *journaux*... Surtout ne vous fiez pas à eux, lorsqu'ils veulent vous détourner de la Sainte Église, des sacrements, du service de Dieu !

II. — Sadducéens.

A. Cependant, il est un autre genre de séducteurs que nous devons aussi redouter. Moins astucieux que les Pharisiens, ils n'en sont pas moins dangereux. Mais comme leur conduite est franche, nous pourrons plus facilement déjouer leurs attaques. Ce sont les *Sadducéens*. — Qu'étaient les Sadducéens du temps du Sauveur ? Ils répondaient aux matérialistes de nos jours ; ils niaient la vie future, l'immortalité de l'âme ; ils prêchaient la jouissance, la satisfaction des appétits grossiers.

Nous les connaissons aussi, n'est-ce pas, les Sadducéens de nos jours. Ils chantent comme les impies du temps de Salomon (Cf. Sap. II) : *Coronemus nos rosis antequam marcescant ; nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra... Exiguum et cum tædio est vita nostra...* Cependant parmi eux, il y a aussi différentes catégories, qu'il est bon de distinguer.

B. Nous les placerons d'après ce qu'ils ont de plus séduisant et d'après le degré de prudence qu'il faut pour éviter leurs pièges.

a) Il y a les Sadducéens de la débauche. — Ce sont les plus grossiers. Apôtres de la volupté, de l'intempérance, ils exercent leur funeste empire parfois sur le jeune homme à l'entrée de la vie ; parfois sur l'adolescent chez qui les passions bouillonnent ; parfois même sur le chrétien engagé dans les liens du mariage, parfois sur le vieillard qui a déjà un pied dans la tombe. Les uns ne sont que des séducteurs, les autres sont à la fois séducteurs et instruments. Et quand ils craignent que leur victime ne leur échappe, ils redoublent d'efforts pour la retenir ! — Ah ! M. F., avec ces Sadducéens, il n'y a pas à tergiverser. Il faut rompre, rompre au plus tôt les chaînes qui nous attachent à eux ! L'éternité est là qui nous menace. Ne l'oublions pas : *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat* (S. Bonav. in Sap. 8). Sans doute, il y aura un effort généreux à faire, un effort qui vous coûtera peut-être ; mais une fois les liens brisés, comme vous vous sentirez soulagés ! De quel esclavage vous vous verrez délivrés !

b) Il y a les Sadducéens du plaisir. — Pour la première espèce de Sadducéens, comme le mal est évident, il est également clair qu'il est nécessaire de se soustraire à leurs atteintes. Cela n'est pas si évident, quand il s'agit des Sadducéens du plaisir. Ce sont ceux qui, tout en se tenant dans les bornes de je ne sais quelle honnêteté mondaine, donnent aux jouissances matérielles la première place dans la vie et tâchent de nous y entraîner avec eux. Ils volent de fête en fête : bals, concerts, spectacles, soirées, voyages aux villes maritimes, tout cela fait comme une chaîne ininterrompue de divertissements... Et quand on blâme ces excès, leur susceptibilité se révolte : Ne faut-il donc pas s'amuser ?... Ah ! M. F., je l'avoue, il est difficile de se soustraire à de semblables séductions. — Et pourtant, réfléchissez et jugez ! — Combien de ces plaisirs,

innocents aux yeux du monde, ne le sont pas devant Dieu ! Combien de ces jouissances sont pour vous en particulier l'occasion prochaine du péché ! Combien de ces jouissances vous empêchent de remplir vos devoirs, d'assister à la sainte messe, d'observer l'abstinence, etc... Quelle est donc votre ligne de conduite ? — Elle est claire : évitez, autant que vous le pourrez, l'occasion du péché ; modérez vos plaisirs, de sorte qu'ils ne nuisent plus à l'accomplissement de vos devoirs. Et si, pour réussir, vous devez diminuer le nombre de vos relations, ne craignez pas de le faire. Vous trouverez abondante compensation dans le calme dont vous jouirez, dans le témoignage de votre conscience. — Mais, pour goûter complètement ce calme, il faut aussi échapper à la troisième espèce de Sadducéens.

c) Il y a les Sadducéens du repos. — Ce sont ceux qui craignent l'action et qui engagent les autres à ne pas se prodiguer. Il faut, disent-ils, se conserver ; il n'est pas nécessaire, pour être chrétien, de pratiquer tant de bonnes œuvres, de se livrer à des exercices si multipliés de dévotion. L'essentiel suffit... Et, sous prétexte de réduire les choses à l'essentiel, ils les réduisent tellement que l'essentiel lui-même est compromis.

Méfions-nous, M. F., de cette paresse spirituelle, et méfions-nous de ceux qui s'en constituent les apologistes. Seulement, ici, il est moins nécessaire de fuir : peut-être que si nous sommes généreux, nous réussirons à faire sortir de leur torpeur les Sadducéens eux-mêmes. Pour cela, ne tenons pas compte de leurs observations, travaillons, secouons-nous ; et par la joie que nous trouverons dans le service de Dieu, joie qui se manifestera dans nos relations extérieures, nous prouverons que la ferveur vaut mieux que la paresse, l'activité que la nonchalance... Prenons garde, toutefois : si nous n'éveillons pas les Sadducéens du repos, ils nous endormiront nous-mêmes !

Péroraison. — Courage, M. F., veillez et priez ! Veillez pour déjouer les ruses de vos ennemis ; priez pour avoir

la force de résister à leurs assauts. Résistez avec courage, et pour vous se réalisera la promesse de Dieu : *Vincenti dabo manna absconditum et nomen novum.* (Cf. Apoc. II, 17.)

PATIENCE.

Patientia vobis necessaria est, ut voluntatem Dei facientes reportetis promissionem (Hebr. x, 36).

Exorde. — Voilà un mot qui se trouve le plus souvent dans la bouche de ceux qui n'en ont pas besoin pour le moment : ils sont toujours prêts à exhorter les autres à pratiquer cette vertu, ils leur suggèrent même des motifs ; mais attendons le moment où ils en auront besoin eux-mêmes ! — Cependant, M. F., la patience est nécessaire à tous, il faut que tout le monde sache y recourir. Le moyen d'y arriver, c'est sans aucun doute d'y réfléchir souvent, de nous y exercer en esprit, afin de n'être pas pris au dépourvu quand l'occasion se présentera. Faisons cela et, pour nous exciter, considérons les *motifs* que nous avons d'être patients, — et les *moyens* d'exercer cette vertu.

I. — Motifs de patience.

Je ne m'arrête pas aux motifs humains ; je ne prends que les motifs surnaturels, et je les résume tous en un seul : *Nous devons être patients, parce que tout ce qui nous arrive vient de Dieu.*

A. Nos souffrances viennent de Dieu, notre bon père. — Ne savons-nous pas que c'est de Dieu que nous tenons tout, que Dieu nous aime, que Dieu est infiniment sage ?

a) Si nous tenons tout de lui, s'il est notre grand bienfaiteur, pourquoi ne recevrions-nous pas de lui, avec reconnaissance, ce qui nous est moins agréable ? C'est ce que Job disait à sa femme : *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus ?*

Sainte Rose de Lima, attaquée à la fois de pleurésie, de coliques, de contractions de muscles, d'une arthrite dans le pied droit et d'une fièvre brûlante, s'écriait : « Seigneur, ne m'épargnez pas ! Accomplissez en moi le bon plaisir de votre sainte volonté très juste et très adorable. Comblez la mesure, ajoutez douleurs à douleurs ; mais en même temps, augmentez ma patience ! » — Elle ne craignait qu'une chose, c'était de perdre la raison ; parce que alors elle n'aurait plus été en état de faire des actes de résignation !

b) Si Dieu nous aime, ce qu'il nous envoie doit être pour notre bien. — Souvent, nous ne comprenons pas à quoi nous sert la souffrance ; Dieu le sait, et nous devons respecter les décrets de sa sagesse... Le fils d'un fermier demandait à son père : « A quoi bon ces gros nuages qui obscurcissent l'horizon ? Pourquoi le ciel n'est-il pas toujours d'un bel azur ? » Le père répondit : « Cet azur ne nous fournit aucun avantage ; ce sont les nuages qui versent la pluie et fertilisent les champs. » De même, les contrariétés de la vie nous rendent meilleurs.

D'ailleurs, un bon père ne doit-il pas éprouver ? — Mais, dites-vous, ce n'est pas Dieu qui me fait souffrir, ce sont les hommes ! — C'est vrai, mais Dieu pourrait empêcher les hommes de vous tourmenter, et il ne les empêche pas. Et vous vous étonnez que Dieu vous laisse souffrir quelque chose de la part des hommes, quand ces hommes ne font que l'offenser et qu'il le tolère ! D'ailleurs :

B. Nos souffrances viennent d'un Dieu que nous avons offensé. — Nous l'oublions trop souvent. A nous voir, à nous entendre, on dirait que nous avons droit à tous les égards de Dieu, que rien ne devrait nous contrarier ; et l'on entend certaines personnes s'écrier : « Comment ai-je pu mériter cela ? » quand une souffrance, même légère, vient les atteindre. — Mais voyons la réalité. Quelle reconnaissance avons-nous témoignée à Dieu pour ses bienfaits ?... Comment nous sommes-nous montrés fidèles

dans son service ?... Avec quel zèle avons-nous défendu ses intérêts ?... Comment nous conduisons-nous dans son temple ?... Il n'y a pas un domestique qui serve aussi négligemment son maître que nous servons Dieu ! Et si, à ce domestique négligent, le maître faisait de vifs reproches, oserait-il se plaindre ? Et nous nous plaignons, quand Dieu, qui ne nous doit rien, permet que nous soyons éprouvés!... Comment agissons-nous envers notre prochain?

« Je ne fais rien de grave, » direz-vous. — Et n'avez-vous rien fait de grave ?... Et quelle idée vous faites-vous de la majesté divine ? Ne soyez donc pas étonné si Dieu vous châtie, s'il vous envoie des maux pour vous faire expier votre vie passée et vous rendre meilleur à l'avenir. *Ad emendationem, non ad perditionem nostram evenisse credamus*, disait Judith. (Cf. Judith. VIII, 27.)

Mais nous avons des motifs de patience plus relevés encore.

C. Les souffrances nous viennent d'un Dieu qui a souffert pour nous. — Nous disions : « Qu'ai-je fait pour mériter cette souffrance ? » Ah ! il y a quelqu'un qui a souffert bien autrement que nous, quelqu'un dont la vie n'a été qu'un tissu de peines, quelqu'un qui a commencé à souffrir dans une crèche et qui a consommé ses souffrances sur une croix... Cet homme de douleurs, vous le connaissez. C'est votre Dieu. Et qu'avait-il fait pour souffrir ce qu'il a souffert ? Qu'avait-il fait contre son Père ? Qu'avait-il fait aux hommes ?... Et pourquoi donc a-t-il souffert ? — Par amour pour nous, pour expier nos crimes. — Après cela, comment ne pas être patient ? Ne suffit-il pas de regarder un crucifix ? — Saint François de Sales, malade, ne voulait pas demander sa guérison. Jamais, disait-il, je n'aurai le courage de demander à Notre-Seigneur de guérir mon mal de tête par les douleurs de son chef sacré... de me rendre la santé en considération de ses douleurs, comme s'il avait souffert, afin que nous ne souffrions plus ! — Enfin :

D. Nos souffrances viennent d'un Dieu qui nous récompensera. — Oh ! le moyen sûr, facile, d'amasser des mérites ! Il ne faut pas aller au delà des mers, convertir de nombreux infidèles... Il ne faut pas chercher les grandes austérités... Nous avons le moyen sous la main : accepter avec résignation, souffrir avec patience les maux qui nous arrivent !

Ces maux sont inévitables, notre vie en est semée, le bon sens seul nous dit de les supporter patiemment... De plus, nous les avons mérités comme châtiment, et cependant Dieu est si bon qu'il y attache encore de magnifiques récompenses : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (Rom. VIII, 18).

Aussi saint Grégoire de Nazianze appelle-t-il les souffrances : *Regia ad cœlum via !*

En voilà certes bien assez pour souffrir avec patience ; d'ailleurs rappelons-nous la parole de Notre-Seigneur ressuscité : *Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam ?* et appliquons-la à nous-mêmes. — Reste à voir brièvement la manière d'exercer la patience.

II. — Manière d'exercer la patience.

Il faut l'exercer :

A. Dans les maux qui nous viennent de Dieu. — Telles sont les maladies du corps, la perte des biens, des parents, etc. C'est alors surtout qu'il faut recourir aux considérations que nous avons faites plus haut : nous rappeler que Dieu fait tout pour notre bien, etc. La conséquence sera que nous ne nous plaindrons jamais aux hommes de ce que Dieu nous envoie. Si nous voulons nous plaindre, plaignons-nous à Dieu lui-même, mais à l'exemple de Notre-Seigneur : *Pater, si possibile est... verumtamen...* Et : *Deus meus, ut quid dereliquisti me ?*

B. Dans les maux qui nous viennent par suite de la malice des hommes. — La meilleure preuve de patience et aussi la plus essentielle, c'est la charité. Et, ici, nous trouverions autant de degrés dans la patience qu'il y en a dans la

charité : Ne pas nous venger, ne pas accuser auprès des autres ceux qui nous font du mal ; ne pas leur garder rancune, même au fond de notre cœur ; prier pour eux ; les excuser quand l'occasion s'en présente ; enfin, leur rendre le bien pour le mal... C'est là encore la patience de Dieu à l'égard des hommes, la patience de Jésus-Christ à l'égard de ses bourreaux.

C. Dans les misères que nous cause notre faiblesse. — Vis-à-vis de ces misères, nous avons besoin de patience. Patience pour nous corriger, pour ne pas nous décourager, pour nous relever de nos chutes. L'impatience est ici le signe de l'orgueil. Eh bien ! notre patience se montrera, si nous réunissons deux choses : une grande confusion de nous sentir si méchants et si coupables, malgré toutes les bontés de Dieu, et une grande confiance en la miséricorde divine, qui veut bien continuer de nous supporter et nous fournit les moyens de nous corriger de plus en plus.

Voilà les principales manières de se montrer patient.

Péroraison. — *Patientia opus perfectum habet*, dit saint Jacques (I, 4). C'est assez nous dire combien elle est difficile à posséder dans toute son étendue. Tâchons, autant qu'il nous est possible, de la perfectionner sans cesse en nous, et enfin nous éprouverons la vérité de la promesse de l'Écriture : *Usque in tempus sustinebit patiens, et postea redditio jucunditatis* (Eccli. I, 29)... Oui, dans le ciel joie sans bornes, joie sans fin...

SOUFFRANCES (Io).

Patientia vobis necessaria est, ut, voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem (Hebr. x. 36).

Exorde. — S'il est un sujet toujours ancien et toujours nouveau, toujours rebattu et toujours inépuisable, c'est bien celui-ci. Il est nécessaire d'en parler et d'en reparler, parce qu'on a continuellement besoin de savoir souffrir. — Nous ne craindrons donc pas d'entamer cette matière, puisque le résultat doit être à la fois de nous rendre plus supportable la vie présente, et plus heureuse la vie future. — Rappelons-nous donc nos souffrances, leurs causes, notre conduite et celle que nous devons tenir. Ce sera le sujet de deux entretiens.

I. — Que souffrons-nous ?

Il ne nous est pas difficile de voir d'une manière générale ce que nous souffrons, mais ici, comme en toutes choses, il est bon de pouvoir s'en rendre compte ; car, d'après la nature des souffrances, il faudra varier la ligne de conduite à tenir. Toutes les souffrances se rangent en trois catégories.

A. Les privations. — C'est-à-dire, nous souffrons parce que nous ne possédons pas ce que nous *désirons*. Et nous ne le possédons pas, ou bien parce que nous ne l'avons jamais eu, ou bien parce que nous l'avons perdu.

La privation peut avoir pour objet le nécessaire, l'utile ou l'agréable ; mais c'est toujours le *désir* ou le *regret* qui nous occasionne cette souffrance.

Nous pouvons remarquer dès maintenant à ce propos que la mesure de nos *désirs* est ordinairement la mesure de nos *privations*. Car plus nous désirons, plus nous avons de désirs inassouvis et par conséquent de souffrances.

B. Les déceptions. — C'est-à-dire, nous souffrons parce que nous trouvons le contraire de ce que nous désirons. Dans le premier cas, nous ne possédons pas ou nous ne possédons plus ; dans le second, nous n'avons pas seulement désiré, mais attendu, et notre attente a été trompée. Il y a donc autant de déceptions que de privations ; mais les déceptions sont plus cruelles. Il y en a sous le rapport temporel, dans les choses tant extérieures qu'intérieures, comme dans les affections, dans le fonds que l'on fait sur le secours des hommes. Il y en a au point de vue spirituel, en fait de consolations et de faveurs célestes, etc.

La mesure des *déceptions* est la mesure des *illusions*...

C. Les afflictions. — C'est-à-dire, nous souffrons parce que nous subissons ce qui nous est désagréable. Les afflictions peuvent être également temporelles ou spirituelles.

a) Les afflictions temporelles nous atteignent surtout : dans notre corps (maladies, infirmités)... dans notre réputation (calomnies, médisances)... dans nos affections, soit parce que ceux que nous aimons nous font souffrir, soit parce que nous souffrons avec ceux que nous aimons, quand ils souffrent eux-mêmes.

b) Les afflictions spirituelles, ou peines de l'âme, sont aussi de trois espèces : il y a le *remords*, qui regarde le passé ; la *désolation :* la difficulté à remplir ses devoirs, ennui, ténèbres, sécheresses, etc., dans le présent. Il y a enfin *l'anxiété* quant à l'avenir.

La mesure de nos *afflictions*, en dehors de la quantité même des afflictions, est la mesure de notre *sensibilité*.

Conclusion. — Il nous est impossible d'échapper à la souffrance, puisqu'elle se rencontre en tout et partout. Donc se résigner à la souffrance.

II. — Pourquoi souffrons-nous ?

En examinant les causes de nos souffrances, nous trouvons de nouveaux motifs d'avoir cette résignation indispensable. Pourquoi, en effet, souffrons-nous ?

A. Parce que nous devons souffrir. — En effet :

a) La souffrance entre dans notre nature. — On ne doit pas craindre de le dire : prétendre ne pas souffrir, c'est prétendre sortir de la catégorie de l'humanité « voyageuse, » comme disent les théologiens. — En effet, nous devons souffrir

1. *Comme individus*, — parce que notre nature est imparfaite, incomplète, que nous avons en nous tous les éléments qui produisent les privations, les déceptions, etc.

2. *Comme habitants de ce monde*, — où une foule de causes ou physiques ou morales doivent nécessairement, à moins d'être miraculeusement enrayées, nous occasionner des souffrances...

3. *Comme membres de la société humaine*, — où le seul contact avec nos semblables, produit continuellement des froissements, des chocs, des comparaisons...

Il serait donc insensé de vouloir échapper à la souffrance ; et ceux-là sont doublement malheureux qui s'appesantissent sur les maux que la nature même engendre...

b) La souffrance entre dans nos obligations. — Elle y entre :

1. *Comme punition.* — Nous ne pouvons pas nous faire illusion à cet égard : tous, nous méritons d'être punis. Nous devons satisfaire à la justice de Dieu dans cette vie ou dans l'autre ; et si nous sommes sages, nous préférerons avoir à souffrir dans la vie présente...

2. *Comme condition de fidélité.* — Les devoirs qui nous sont imposés sont pénibles, ou par eux-mêmes ou par la mauvaise disposition de notre nature... Cependant, il faut les accomplir. Donc, il faut se résigner à souffrir.

3. *Comme préservatif.* — Cette même nature est inclinée

vers le mal ; elle nous entraîne toujours vers ce qui nous plaît, quand même ce serait dangereux. Refuser à cette nature ce qui lui est agréable mais dangereux, c'est la faire souffrir. Donc, il nous faut la souffrance pour nous préserver.

c) La souffrance entre dans les desseins de la Providence. — En dehors de toute nécessité de nature, de toute exigence de sa justice, Dieu peut nous envoyer et il nous envoie des souffrances. Il le fait :

1. *Pour nous-mêmes.* — Afin de nous détacher de la terre, en nous montrant que partout il y a souffrance; afin de nous éprouver et de faire éclater davantage notre fidélité, notre désintéressement. C'est la parole si remarquable de Raphaël à Tobie : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* Après avoir dit que ses aumônes et ses prières étaient montées jusqu'au trône de Dieu, voilà ce qu'il ajoute...

Dieu le fait encore, afin de nous élever, en nous rendant semblables à son Fils unique, en nous donnant l'occasion de pratiquer les vertus les plus sublimes : obéissance...

2. *Pour les autres.* — N'oublions pas la solidarité chrétienne. Dieu nous fait souffrir pour les autres, quand nous expions pour eux... quand nous méritons pour eux...

B. Parce que nous voulons souffrir. — Nos souffrances viennent aussi quelquefois de nous-mêmes :

a) Quand nous les prenons par *mortification.*

b) Quand nous nous les attirons par notre *immodération...* Excès dans les désirs, dans les jouissances, etc.

c) Quand nous les augmentons par l'*imagination.* Nous les augmentons en y ajoutant des souffrances fausses ou en exagérant nos souffrances réelles...

Conclusion. — Nos souffrances sont ou purement providentielles, et alors nous devons être persuadés que la Providence les arrange pour notre bien ; — ou du moins partiellement volontaires, et alors nous devons les sup-

porter patiemment, en nous les attribuant à nous-mêmes, mais aussi en tâchant de les rendre méritoires. *Patientia vobis necessaria est, ut, voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem.*

SOUFFRANCES (2°).

Patientia opus perfectum habet (Jac. I, 4).

Exorde. — Pour apprendre à bien souffrir, le moyen le plus efficace est d'abord de voir quand nous *souffrons mal*, — et de chercher ensuite comment on *souffre bien*.

I. — Pourquoi souffrons-nous mal ?

Remarquons-le, avant tout : pour bien souffrir, il faut que nous nous conformions dans la souffrance aux dispositions de la Providence divine. Or, cette Providence a tout réglé par rapport à nos souffrances ; et quand nous souffrons mal, nous sortons de cet arrangement de la Sagesse infinie. — Or, nous le faisons

A. En nous méprenant sur la nature de nos souffrances. — Ou bien, parce que nous voyons des souffrances où il ne devrait pas y en avoir, ou bien, parce que nous nous exagérons l'intensité de nos souffrances réelles. Nous avons, sous ce rapport, un double défaut :

a) Celui de creuser trop nos souffrances, de les ruminer, de nous y attacher en quelque manière...

b) Celui de comparer toujours notre état à l'état de ceux que nous *croyons* plus favorisés. Je dis : *croyons*, parce que très souvent nous nous trompons, et que les personnes dont nous envions le sort ont des peines que nous ne connaissons pas... Et, quand même elles seraient plus heureuses que nous, à quoi sert-il de nous comparer à elles ? Il vaut beaucoup mieux regarder plus bas que nous et

nous encourager en voyant ceux qui certainement souffrent plus que nous...

B. En nous méprenant sur la cause de nos souffrances. — Là encore nous nous trompons doublement :

a) En nous arrêtant aux causes secondes, aux hommes, par exemple ; en leur attribuant nos souffrances, et par conséquent en nous insurgeant contre eux. Nous oublions que toutes nos souffrances sont, sinon *expressément produites*, du moins *expressément permises* par Dieu. — Nous faisons comme les chiens qui, lorsqu'on leur jette une pierre, courent après la pierre et se mettent à la mordre... Nous nous fâchons contre les hommes, et nous ne pensons pas à l'intervention de Dieu...

b) Si nous remontons jusqu'à Dieu, nous oublions que nos souffrances ne sont pas nécessairement un signe de colère, mais qu'elles sont peut-être un effet de sa miséricorde. Nous faisons de faux raisonnements, comme celui-ci : Si Dieu est bon, comment peut-il me voir souffrir et me faire souffrir ? — *Réponse.* Comment une mère fait-elle souffrir son enfant pour le nettoyer, pour le guérir, pour le préserver d'une maladie ?... Et si l'enfant souffre courageusement, n'en est-elle pas heureuse ?

C. En nous méprenant sur les effets de nos souffrances. — Nous nous figurons trop aisément que nos souffrances sont inutiles, qu'elles ne produisent rien. Nous nous trompons : nos souffrances sont toujours utiles, quand nous le voulons, et toujours nous avons des grâces qui nous permettent de les rendre :

a) Méritoires pour nous. — Nous avons vu quel est le dessein de Dieu en nous les envoyant ; nous n'avons qu'à nous y conformer. Et ne disons pas : « Je souffre mal ! » Ce n'est pas une raison pour se décourager. — Un peu de vinaigre ne gâte pas tellement un plat qu'il ne soit plus mangeable ; ainsi, un peu d'imperfection ne gâte pas tellement nos souffrances que nous ne puissions plus en retirer de mérites...

b) Méritoires pour les autres. — N'oublions jamais que nos souffrances peuvent nous aider puissamment à mériter pour les autres ; qu'elles nous permettent de leur obtenir des grâces de conversion, de progrès dans la vertu, etc. ; qu'elles nous permettent de délivrer les âmes du purgatoire. Si nous y pensons, nous souffrirons avec courage.

D. En nous méprenant sur la durée de nos souffrances. — *a)* Souvent, nous pensons que nos souffrances seront interminables, et cela nous décourage. Soyons bien persuadés qu'elles ne dureront pas longtemps : *Momentaneum tribulationis nostræ*, dit l'Apôtre. Quand même les souffrances envahiraient toute notre vie, ce ne serait rien en comparaison de l'éternité.

b) D'autres fois aussi, nous nous persuadons qu'elles vont finir *bientôt*, en prenant ce terme dans notre sens... Et, quand elles se prolongent, nous sommes déçus... Ne nous figurons pas vite que nos souffrances vont finir. Mettons cela entre les mains de Dieu. Si elles finissent, nous serons agréablement surpris ; si elles ne finissent pas, nous ne serons pas trompés.

II. — Comment devons-nous souffrir ?

Il ne s'agit plus maintenant de donner les qualités de notre patience, nous les avons déjà suffisamment indiquées dans tout ce qui précède ; il s'agit de faire connaître une *manière pratique* de bien souffrir. Énumérons différentes manières de souffrir. Nous ne ferons qu'effleurer les premières, pour insister sur celles qui sont dignes d'un chrétien.

A. Il y en a qui souffrent en damnés. — Ce sont ceux qui souffrent en se révoltant, en murmurant, en s'insurgeant contre Dieu. Il y a cette différence que les damnés, en souffrant ainsi, n'augmentent plus leurs peines, tandis que les hommes s'attirent par là de nouveaux châtiments.

B. Il y en a qui souffrent en hommes. — Ce sont ceux qui acceptent la souffrance inévitable et tâchent, autant

que possible, de diminuer les souffrances auxquelles ils ne peuvent entièrement échapper. En agissant ainsi, on ne sort pas de l'ordre de la Providence, mais on reste dans l'ordre purement naturel ; et si l'on acquiert quelques mérites, c'est simplement parce qu'on est en état de grâce.

C. Il y en a qui souffrent en âmes du purgatoire — C'est-à-dire, qui souffrent, comme ces âmes, *a)* avec une soumission entière à la volonté de Dieu acceptée par nécessité, mais aussi avec amour.

b) Avec une patience inaltérable, se disant que chaque moment leur manifeste la même volonté divine et qu'à chaque instant ils lui doivent la même soumission.

b) Avec une espérance inébranlable de voir ces souffrances prendre un terme et être remplacées par la béatitude sans fin. Les âmes du purgatoire ont la certitude à ce sujet, et nous devons l'avoir. Ces âmes sont si soumises à la volonté de Dieu qu'elles ne voudraient pas ne point souffrir, aussi longtemps que Dieu exige d'elles la souffrance. — Quand ces âmes souffrent ainsi, elles ne méritent point, parce que le temps des mérites est passé. Nous, au contraire, nous méritons toujours...

D. On peut souffrir comme les saints, ou mieux encore *souffrir en Dieu*. — Non seulement avec Dieu, non seulement en se confiant dans le secours de Dieu, *mais comme Notre Seigneur Jésus-Christ*, souffrir en Homme-Dieu.

C'est le moyen le plus efficace.

Figurons-nous donc que nous sommes :

a) Des victimes offertes en holocauste pour reconnaître le souverain domaine de Dieu sur le monde. — Quand nous souffrons dans nos biens, dans notre cœur, etc., disons à Dieu : « Seigneur, vous êtes le maître ; je le reconnais... »

b) Des victimes eucharistiques. — Souffrons en reconnaissance des bienfaits que Dieu nous a accordés, et rendons à Dieu l'hommage de notre souffrance en témoignage de gratitude...

c) Des victimes de propitiation — pour les péchés ; pour les nôtres, pour ceux de notre vie passée, pour les fautes que nous commettons encore actuellement ; pour les péchés de nos proches, de nos amis, des âmes que nous chérissons, et même pour les péchés du monde en général...

d) Des victimes d'impétration, — afin d'obtenir les grâces et les bénédictions de Dieu, également sur nous-mêmes et sur les autres. — Notre-Seigneur en souffrant a fécondé notre vie et nous a fait *mériter ;* nous aussi nous méritons avec lui et par lui. Mais tout cela doit être fait avec Notre-Seigneur, en union avec lui. « Aimons nos croix, dit » saint François de Sales : elles sont toutes d'or, vues avec » les yeux de l'amour ; et bien que Notre-Seigneur y soit » comme mort entre les clous et les épines, il s'y trouve » un assemblage de pierres précieuses qui nous compo- » sent une couronne de gloire. » — Mais, comme l'indique si bien le saint évêque, c'est avec les yeux de l'amour qu'il faut regarder la croix.

Péroraison. — *Patientia opus perfectum habet...* Cette œuvre parfaite que produit la patience, c'est une vie sainte, une mort heureuse, une éternité glorieuse.

FOI.

(HISTOIRE DE L'APOTRE SAINT THOMAS.)

Habent Moysen et prophetas : audiant illos... Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent (Luc. XVI, 29 et 31). — Ou mieux : *Beati qui non viderunt, et crediderunt* (Jo. XX, 29).

Exorde. — L'histoire que cet évangile nous présente est une des plus connues, parmi toutes celles que nous ont rapportées les écrivains sacrés. L'incrédulité de

l'apôtre saint Thomas a été racontée d'âge en âge : son nom est devenu comme un symbole du doute et de l'obstination. Dieu semble l'avoir voulu ainsi ; mais je ne dirai pas qu'il l'a voulu pour nous encourager dans nos incertitudes : je dirai bien plutôt que c'est pour les condamner. C'est ce que je prétends vous faire voir. Et je dis que le doute de saint Thomas, aussi bien que sa conduite après l'apparition de Jésus-Christ, est une censure de notre manque de foi.

I. — Le doute de saint Thomas condamne nos doutes.

Je ne prétends pas faire ici l'apologie du doute de saint Thomas ; je ne ferai pas même comme quelques saints Pères, saint Cyrille et saint Ambroise, par exemple, qui ont cherché à montrer que son incrédulité ne portait pas sur la divinité du Sauveur, mais sur le mode de la résurrection ; que, s'il avait refusé de croire, c'est uniquement parce qu'il était triste de ce que Jésus ne se fût pas montré à lui. Mais je dis que si jamais le doute fut excusable et l'hésitation permise, c'était alors. Le Christ, dont on avait espéré un royaume terrestre, venait de mourir sur une croix ; ses disciples, auxquels il avait promis douze sièges éclatants, pour y juger les nations, l'avaient abandonné ; avant qu'il expirât, ses ennemis l'avaient encore provoqué à montrer sa divinité, et il n'avait rien fait qui eût pu les convaincre. Sans doute, d'éclatants prodiges avaient manifesté sa grandeur ; mais les Anciens, les docteurs étaient demeurés insensibles. L'Apôtre entendait parler d'apparitions merveilleuses, et lui, qui, un jour, avant de se rendre avec Jésus à Jérusalem, lui avait montré le plus noble dévouement, jusqu'au point de dire : *Eamus et nos et moriamur cum illo*, n'avait été favorisé d'aucune de ces apparitions. Déçu dans ses espérances, trompé dans son affection, blessé dans sa susceptibilité, il refusait de croire. Et cependant, ce doute, Jésus-Christ le condamne formellement : *Quia vidisti me, Thoma, credidisti : beati qui non*

viderunt, et crediderunt. Que dire après cela des doutes, des incertitudes, de l'obstination que nous voyons tous les jours régner parmi les chrétiens ? — Quelques considérations vont en montrer toute la culpabilité.

Quand la vérité d'une chose s'appuie sur le témoignage des hommes, deux choses, disent les philosophes, en constituent la certitude : *la vraisemblance* de la chose même et *l'autorité* du témoignage. — Examinons quelle influence ces deux éléments pouvaient exercer sur l'apôtre incrédule, et quelle autorité ils doivent avoir pour nous.

A. La vraisemblance de la chose. — Jésus-Christ ressuscité, Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble, Jésus-Christ glorifié par sa propre vertu : voilà ce qui devait être l'objet de la foi de Thomas, et ce qui doit être l'objet de la nôtre. Maintenant, mes Frères, je vous le demande, quelle impression avaient dû produire sur des gens simples et grossiers les scènes douloureuses de la Passion, dont ils avaient été les témoins ? cette défaillance au jardin des Olives, etc. Ils avaient vu auparavant Jésus-Christ guérir les malades, ressusciter les morts, etc. Mais la dernière impression n'était-elle pas la plus forte ? Or, par quoi avait été produite chez eux la dernière impression ? Par un jugement, inique, il est vrai, mais entouré de tout l'appareil de la justice. Jésus-Christ avait prédit à plusieurs reprises sa mort et sa résurrection ; mais l'Évangile a eu soin de nous avertir que les apôtres ne l'avaient pas compris. Il restait donc chez saint Thomas, comme chez les autres apôtres, l'impression du désenchantement... Comment croire à la divinité du Crucifié ?... On affirme qu'il s'est montré plusieurs fois, qu'il a apparu aux disciples d'Emmaüs, etc. Mais de pareilles apparitions n'étaient-elles pas un jeu de l'imagination troublée de Marie-Madeleine, de Pierre ? Le Sauveur s'était montré à tous : mais n'était-ce pas son âme seule, l'âme du Juste ? Je le sais, mes Frères, ces suppositions, pour nous, sont futiles et ridicules ; mais chez un homme grossier n'expliquent-elles

pas cette parole : *Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam ?*

Mais pour nous, qui venons, non pas huit jours après la mort de Jésus-Christ, mais dix-huit siècles après sa résurrection, pour nous, qui ne sommes pas, comme l'apôtre, dénués des lumières de la science et, je le dirai, du secours de la logique, ce fait merveilleux de la résurrection offre-t-il à notre foi les mêmes difficultés ? Nous qui savons que cette résurrection annoncée par Jésus-Christ a été l'objet de la foi de ces mêmes apôtres qui l'avaient abandonné ; nous qui, après dix-huit siècles, contemplons, vivante au milieu de nous, cette Église que le Crucifié a fondée et qui voyons chaque jour des milliers de fidèles prosternés devant ces espèces eucharistiques où il a voulu perpétuer la présence de sa chair et de son sang, dirons-nous aussi : *Nisi videro ?* Mais voyez ! croyez — oui, j'oserai le dire — croyez au témoignage de vos sens, à vos yeux, à vos oreilles, à votre raison qui vous dit qu'une œuvre si merveilleuse, si universelle, si constante, doit avoir un Dieu pour auteur. Croyez au témoignage de tous les siècles. Car c'est ici la seconde différence qui existe entre notre croyance et la foi de l'apôtre.

B. L'AUTORITÉ DU TÉMOIGNAGE. — Quels étaient pour Thomas les garants de ce prodige éclatant ? Quelques femmes, quelques disciples, dix d'entre les apôtres. Or, toujours d'après les principes de la philosophie, la valeur du témoignage lui-même, pour produire la certitude, dépend de l'intégrité des témoins, de leur autorité, de leur nombre. Je ne chercherai pas à infirmer l'intégrité des apôtres. Thomas, malgré l'infidélité de Pierre, pouvait être convaincu de la véracité de ses compagnons ; je dirai même, de leur autorité. J'ajouterai, que s'il n'eût pas été aveuglé, leur nombre eût pu suffire pour le convaincre. Et pourtant, que de motifs pouvaient infirmer ce témoignage ! Une vingtaine de personnes assuraient avoir vu Jésus

ressuscité ; la Synagogue, au contraire, proclamait qu'il y avait eu fraude, enlèvement nocturne. Plusieurs des apparitions avaient eu lieu soit au déclin du jour, soit au lever de l'aurore, quand l'imagination frappée est portée à créer des fantômes. Madeleine n'avait-elle pas été égarée par son amour, et Pierre par ses remords ? Quelque étranger ne s'était-il pas joué de la crédulité de Cléophas et de son compagnon de route ?

Pardonnez-moi, mes Frères, de si absurdes suppositions, pardonnez-les-moi ; mais de nos jours encore chaque événement merveilleux les voit reparaître... Pardonnez-les, surtout, à l'esprit peu cultivé d'un apôtre. Mais faites aussitôt un retour sur vous-mêmes : contemplez cette même autorité du témoignage telle qu'elle se présente actuellement à nous ; demandez-vous si vous êtes raisonnables, quand vous élevez des doutes, non pas sur la parole de dix hommes grossiers, faibles, ignorants ; mais sur l'autorité de ces mêmes hommes, après que, revêtus d'une force surnaturelle, éclairés d'une lumière toute divine, ils ont proclamé eux-mêmes leur infidélité, leur ignorance, mais aussi leur foi et leur inébranlable conviction ; — après qu'ils ont parcouru le monde, — donné leur vie... — Est-il raisonnable de douter d'un témoignage qui a traversé tant de siècles, tant de révolutions... qui a été confirmé du sang de tant de martyrs ?

Témoignage répété par la langue des doctes... par la plume des savants... par les chants des poètes... inscrit en quelque sorte sur tous nos monuments... brillant au front des empereurs avec la croix victorieuse qui surmonte leur diadème...

Ah ! cherchons encore dans le doute de saint Thomas une excuse à nos doutes ; disons encore que nous croirions, si, comme lui, nous avions le bonheur de voir Jésus-Christ nous répondre... Erreur ! Nous ne croirions pas davantage ! *Habent Moysen...*

Mais non, mes Frères, je vous fais injure... vous croyez.

Thomas a vu et il a cru ; nous avons entendu et nous croyons... Mais croyons-nous comme lui ? Sa foi n'est-elle pas, aussi bien que le doute qui l'a précédée, une condamnation manifeste de notre conduite ? C'est ce qui nous reste à examiner.

II. — La foi de Thomas condamne notre manque de foi.

Le Sauveur, mes Frères, avec cette bonté toute paternelle qui l'a toujours distingué dans sa conduite envers les apôtres, va condescendre à la faiblesse de saint Thomas.

Le temps n'est pas encore venu où l'Esprit-Saint, descendant sur les apôtres, les remplira d'une lumière et d'une force surnaturelles. Jésus, pour guérir l'incrédulité de son disciple, veut bien avoir recours aux moyens humains. *(Histoire.)*

A. FOI HUMBLE, SINCÈRE, COMPLÈTE. — Vous l'avez entendu, mes Frères, ce cri échappé de la bouche de saint Thomas, cette confession pleine de candeur et d'humilité. Thomas se prosterne ; il voit en un instant tout ce que ses doutes avaient d'injurieux pour celui qui disait : « Je suis la résurrection et la vie ; » pour celui qui avait donné tant de preuves de sa divinité et qui venait d'y ajouter la manifestation d'une bonté toute divine. Thomas s'humilie, et il résume dans un cri parti du cœur toute sa foi, toute sa confiance, tout son amour. Les saints Pères, à l'envi, ont expliqué ce cri que la conviction et le repentir arrachent au disciple soudainement converti et par lequel il confesse à la fois l'humanité et la divinité de son Maître. « Mon Seigneur, dit-il, en le touchant ; vous qui dans une chair mortelle êtes venu conquérir l'empire de nos cœurs ! Mon roi, conquérant de la terre, qui portez encore dans vos mains et vos pieds les glorieuses cicatrices reçues dans le combat ! Mon Dieu, Verbe éternel du Père descendu sur la terre par amour pour moi : oui, vous êtes bien mon Dieu ; le mien, parce que vous avez voulu vous abaisser jusqu'à me donner cette preuve sensible de votre divinité.

Vous seul, désormais, vous serez mon Seigneur et mon Dieu ! » Ah ! mes Frères, ce cri de Thomas converti, est-il aussi le nôtre ? Nous qui avons reçu dans le saint baptême l'infusion surnaturelle de l'esprit de foi, pouvons-nous dire avec vérité à Jésus-Christ : « Je confesse que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ? » Oh ! qu'il y en a parmi nous qui, tout en confessant de bouche le domaine souverain de Jésus, osent encore brûler au démon et au monde un encens criminel ! *(Développez.)*

B. Foi agissante, zélée. — Mais, je le suppose : Dieu, en vous accordant la foi, vous a donné en même temps les attraits de son amour ; vous avez répondu à ces attraits ; vous vous êtes donnés à Dieu, et votre conduite, sans être exempte des fautes inhérentes à la nature humaine, est néanmoins chrétienne. Mais songez-vous assez à ce qu'exige de votre part un don si précieux ? Tâchez-vous de communiquer aux autres le feu céleste qui vous embrase ? Combien de chrétiens qui, comblés à la fois des faveurs de la fortune et des dons de la grâce, pourraient exercer autour d'eux l'apostolat de la foi, et laissent misérablement enfoui le talent que Dieu leur a confié ! Ce n'est pas ainsi que les disciples du Sauveur doivent faire usage de ses biens. Voyez saint Thomas. A peine le Sauveur est-il monté au ciel, à peine la descente du Saint-Esprit a-t-elle ouvert aux apôtres la prédication de l'Évangile, Thomas arrive à Édesse pour y annoncer la foi. Puis, ne pouvant contenir l'ardeur qui le dévore, il s'élance à la conquête d'autres contrées. La Perse, la Médie, la Bactriane, l'Hyrcanie sont tour à tour arrosées de ses sueurs ; puis il vole aux Indes et jusqu'aux extrémités de l'Orient ; et si de tous les apôtres il fut le dernier à confesser Jésus-Christ ressuscité, il fut aussi celui qui, selon la tradition, porta le plus loin le nom de son Maître et de son Dieu ! Marchez sur ses traces, chrétiens que Dieu... A vous aussi l'apostolat est ouvert ; à ceux qui ont du talent, l'apostolat de la parole et de la plume ; à ceux qui ont des richesses,

l'apostolat de la charité, les dons offerts aux missionnaires, dons que l'Œuvre admirable de la Propagation de la foi répartira entre les peuples assis à l'ombre de la mort... ; à vous, pères de famille, à vous, maîtres, l'apostolat du bon exemple... à tous, apostolat de la prière. C'est ainsi que vous prouverez que votre foi est agissante et pleine de zèle ; c'est ainsi que vous mériterez la grâce d'en réaliser en vous le dernier caractère, qui est la générosité.

Foi généreuse. — Car il est une parole qu'il ne faut jamais oublier, quand il s'agit de la Foi : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* (II Tim. III, 12). Point de foi sans difficultés ; point de difficultés sans souffrances ; point de souffrances méritoires sans grandeur d'âme et sans générosité. Ce dernier caractère de la foi n'a pas manqué à l'apôtre saint Thomas. Sans compter tout ce que ses longs voyages, son séjour au milieu des peuples infidèles, ont dû lui occasionner de travaux et de fatigues, nous savons qu'il a terminé sa carrière en donnant sa vie pour Jésus-Christ, et que la lance d'un païen a tiré de son cœur le témoignage du sang. Je ne veux plus, mes Frères, par un rapprochement pénible, vous faire rougir de votre conduite en présence de tant d'héroïsme ; je ne veux plus vous montrer courbant le front sous la première raillerie qui attaque votre foi, cédant lâchement aux sarcasmes du respect humain. J'aime mieux vous encourager en vous disant la parole du Sauveur : *Beati qui non viderunt, et crediderunt.* Vous n'avez point vu Jésus-Christ lui-même, et pourtant vous avez cru : la Vérité infaillible vous déclare bienheureux. Si donc des difficultés se présentent (et qui n'en rencontre pas ?), fiez-vous à cette parole infaillible. C'est elle aussi qui a dit : *Beati eritis, cum persecuti vos fuerint.* Comptez sur le secours d'en haut. Ouvrez vos cœurs à la générosité, au dévouement, sans présomption comme sans timidité... Implorez l'assistance de Celui en qui vous croyez, que vous aimez, pour qui vous devez

souffrir ! N'en doutez pas, il vous revêtira de sa force, il vous couvrira de sa protection, il vous obtiendra la victoire dans le combat.

Péroraison. — O vous, mon Dieu, qui avez dit par l'organe de saint Paul que votre divine providence a tout disposé pour le bien de vos élus, vous m'en avez donné une preuve nouvelle dans l'hésitation coupable et dans la foi généreuse de votre apôtre saint Thomas. Son hésitation a été rachetée par sa foi, et nous pouvons vous dire avec l'Église : *Da nobis, quæsumus Domine, beati Apostoli tui Thomæ solemnitatibus gloriari : ut ejus semper et patrociniis sublevemur, et fidem congrua devotione sectemur.* (Paraphrase, en insistant sur *gloriari, sublevemur, congrua devotione.)*

ESPRIT DE FOI.

Justus autem meus ex fide vivit (Hebr. x, 38).

Parole étrange, M. F., qui fait dépendre la vie de l'homme d'un élément si extraordinaire. Car si le juste vit de la foi, il est évident que, sans la foi, il n'y a pas moyen de vivre en juste et que la vie du juste sera d'autant plus parfaite que sa foi sera plus grande.

Tâchons donc de comprendre cette parole et de nous exciter, en voyant les avantages d'une telle vie, à la perfectionner de plus en plus en nous.

I. — Qu'est-ce que vivre de la foi ?

Vivre, M. F., c'est *exister et agir* malgré ce qui tend à nous détruire et à entraver notre action. Le minéral ne vit pas ; la plante vit, l'animal vit plus parfaitement que la plante, et l'homme plus parfaitement encore que la plante et l'animal. Enfin, le chrétien a une vie à lui, une vie plus

sublime, une vie surnaturelle, la vraie vie. Cette vie est temporelle, mais elle sert de préparation à une vie sans fin. — Or, pour entretenir toute vie, il faut un aliment. Exemples dans la vie végétative...

De même, à la vie surnaturelle il faut un aliment, et c'est dans ce sens que Jésus-Christ a dit au démon : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* Et en une autre circonstance : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* (Jo. IV, 34). Qu'est-ce donc que vivre de la foi ?

A. AVOIR LA FOI. — Cela suppose avant tout que l'on posséde la foi.

Pour me rendre compte de ce que c'est que posséder la foi, je me contente de la définition de saint Paul : *Fides est sperandarum substantia* (basis et fundamentum, ὑπόστασις) *rerum ; argumentum* (ἔλεγχος, i. e. convictio) *non apparentium.* Croire, c'est donc

a) Être convaincu de choses qui échappent à nos sens, qui échappent même à notre raison ; en être convaincu parce qu'elles reposent sur la parole infaillible de Dieu : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (Rom. x, 17). Être convaincu de l'existence de Dieu, de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Église, etc. ; mais en être convaincu à cause de l'infaillibilité de la parole divine.

b) Sur cette foi, fonder l'espérance des biens à venir ou des biens spirituels présents.

Avoir cette foi, c'est, on le comprend, la condition essentielle non seulement de la vie, mais de l'existence du chrétien ; — comme cela l'élève déjà, comme cela le rend grand ! Mais cela ne suffit pas à la vie : il faut en outre :

B. AGIR D'APRÈS LA FOI. — C'est-à-dire, avoir ordinairement en vue dans sa conduite des motifs empruntés à la foi. Il y a pour l'homme trois manières d'agir :

a) La première est matérielle...

b) La seconde est raisonnable, c'est-à-dire, conforme

aux principes de l'équité naturelle, du véritable intérêt naturel. Beaucoup de personnes, de nos jours, veulent s'arrêter là. Je ne m'attarde pas à montrer que c'est impossible. L'expérience nous apprend assez que la raison pure aux prises avec la matière, avec l'homme inférieur, finit toujours par succomber...

c) La troisième manière est chrétienne, c'est celle où l'homme, pour savoir comment il doit agir, interroge les principes de la foi. Principes qui peuvent se résumer en un mot : *Quid hoc ad æternitatem ?...* Cela est indispensable si l'on veut seulement éviter le péché mortel...

Pour persévérer dans cet état de justice, il faut

C. Se soutenir par la foi. — En effet, dans le monde, nous trouvons deux difficultés, deux ennemis, dirai-je, qui veulent tuer en nous la vie spirituelle : *L'affliction* et *la tentation.*

a) L'affliction, parce qu'elle nous fait oublier la Providence de Dieu, murmurer contre Dieu, etc., et qu'elle nous décourage.

b) La tentation, parce qu'elle nous engage à briser le lien qui nous attache à Dieu, pour descendre dans la vie purement naturelle ou même purement terrestre.

Pour que nous vivions de la foi, il faut donc que la foi nous fasse surmonter l'affliction. Elle le fait, en nous la faisant considérer comme une épreuve, une ressemblance avec Jésus-Christ, etc.

Il faut qu'elle nous fasse triompher de la tentation. Ce résultat est obtenu par la pensée des peines et des récompenses de l'autre vie. Nous comprenons donc maintenant comment le juste vit de la foi. C'est ainsi que fit Abraham, père de tous les croyants...

Voyons maintenant quels sont les avantages de la vie de foi. Ces avantages sont tellement nombreux et tellement grands qu'ils fourniraient seuls matière à de longs développements. Contentons-nous d'en prendre trois qui sont saillants et pratiques.

II. — Quels sont les avantages de cette vie?

A. L'esprit de foi nous rend supérieurs à tous les événements d'ici-bas. — Il n'est rien qui agrandisse un homme comme l'esprit de foi. Comme toutes les choses nous sont bonnes ou mauvaises et par là même nous font impression d'après le point de vue auquel nous nous plaçons, et qu'il n'est aucun événement humain qui n'ait son avantage au point de vue de la foi, il en suit nécessairement que nul de ces événements ne parviendra à émouvoir l'homme qui vit de la foi. — Prenez tout ce que vous voulez : perte de parents, maladie, contrariétés : l'homme de foi y trouve de quoi se soutenir et se consoler. Tout vient de la main de Dieu, tout est une occasion de patience, de détachement, tout nous rapproche du ciel, etc. Nous en avons dans l'Écriture les plus beaux exemples. Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit, ita factum est ; sit nomen Domini benedictum* (I, 21). — Tobie : *Filii sanctorum sumus, et vitam illam exspectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo* (II, 18). L'exemple le plus frappant est sans contredit celui des martyrs...

B. Il sanctifie toutes nos actions. — Cependant ce n'est pas seulement dans ces circonstances extraordinaires que l'esprit de foi est utile au chrétien ; il l'est toujours. En effet, pour que nos actions soient vraiment saintes, il ne suffit pas qu'elles soient faites en état de grâce : il faut que le but en soit saint ; et plus nos intentions sont pures et saintes, plus nos œuvres sont méritoires. Or, l'homme qui n'agit point par esprit de foi, quelles intentions a-t-il ? La plupart du temps, il agit par une impulsion naturelle, qui n'est pas mauvaise, il est vrai, mais qui aussi est d'un bien mince mérite devant Dieu. Au contraire, celui pour qui la foi éclaire, comme un flambeau, la route qu'il suit, celui-là fait continuellement des actes de vertu et renouvelle constamment la pureté de son intention. « C'est Dieu qui le veut. » — « Par amour pour Jésus-Christ. » — « Comme Dieu le

veut. » — « Il faut faire quelque chose pour gagner le ciel. » Tous les matins il offre ses actions à Dieu, etc. — Donc, quelle sainteté dans sa conduite, et par suite quels trésors pour le ciel !

C. Il nous assure le concours de Dieu. — De nous-mêmes, nous ne pouvons rien, c'est une vérité vulgaire. Mais nous pouvons tout avec l'aide de Dieu, et cette aide, nous y comptons. Or, quel est le moyen de nous assurer cette aide, toujours et partout ? — C'est de nous laisser conduire par la foi. L'Écriture sainte est pleine de cette vérité : « Votre foi vous a sauvé. » — *Modicæ fidei, quare dubitasti ?* — Oui, Notre-Seigneur va jusqu'à promettre à la foi le don des miracles : *Si habueritis fidem sicuti granum sinapis, dicetis monti huic... et nihil impossibile erit vobis* (Matth. XVII, 19). Et en effet, quels sont ceux qui obtiennent des miracles ? N'est-ce pas ceux qui ont la foi vive et simple ?... Et si on n'obtient pas de miracles, on obtient du moins le secours de Dieu dans toutes les difficultés, dans toutes les tentations, et avec ce secours le triomphe est assuré.

Péroraison. — *Obsecro vos ego, vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis* (Ephes. IV, 1). Voilà comment parlait saint Paul, et voilà comment je vous invite à mon tour à répondre à la vocation de Dieu qui vous destine à être des hommes vivant de la foi.

BON EXEMPLE.

Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum (Matth. X, 16).

Exorde. — Il y a un devoir, M. F., que les chrétiens oublient fort souvent : celui de *contribuer au salut de leurs frères*. Ils croient avoir assez fait, quand ils ont pour eux-mêmes évité le péché et pratiqué quelques bonnes œuvres.

D'autres, tout en ayant le désir de sauver les âmes, croient la chose réservée aux prédicateurs et aux missionnaires ; ils ne comprennent pas comment eux-mêmes peuvent y coopérer. La chose est cependant plus simple qu'ils ne pensent. Le grand moyen de travailler au salut des âmes, c'est l'exemple, *le bon exemple*. Voyons-en aujourd'hui la puissance et les avantages ; nous en développerons une autre fois la pratique et nous dissiperons certaines illusions.

I. — Puissance du bon exemple.

A. Le bon exemple est le langage de Dieu. — On dirait que Dieu lui-même a voulu, dès le commencement, montrer aux hommes qu'ils doivent *se faire connaître par leurs œuvres*, bien plus que par leurs paroles. En effet, c'est ainsi que lui-même se manifeste à nous.

a) Quand il tire du néant le ciel et la terre, il *manifeste* sa puissance : *Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum*... Oui, il manifeste sa puissance dans ces milliers de mondes... Il manifeste sa sagesse dans l'ordre admirable de l'univers ; dans cette conservation du monde depuis tant de siècles... Il manifeste sa beauté dans la variété infinie des créatures, et ainsi il force l'homme à s'écrier : *Quam magnificata sunt opera tua, Domine ! Omnia in sapientia fecisti ! Impleta est terra possessione tua* (Ps. CIII, 24).

b) Voilà comment Dieu manifeste ses attributs de créateur. Voulez-vous voir comment il fait connaître ses attributs de législateur ? Allez au Sinaï, il y donne sa loi au milieu des tonnerres et des éclairs... Loi de sainteté, loi qui doit être observée avec crainte et tremblement... Pour montrer combien il est juste, comment dans l'autre vie il saura punir et récompenser, combien il est miséricordieux envers les hommes, il se choisit un peuple dont la fidélité ou la rébellion méritent tour à tour des récompenses visibles et des châtiments visibles.

c) Mais ce langage de l'exemple n'est pas suffisant pour Dieu. L'homme s'est écarté de sa route, il faut l'y ramener. Alors, comme dit saint Augustin : *Homo sequendus non erat, qui videri poterat. Deus sequendus erat, qui videri non poterat. Ut ergo exhiberetur homini et qui ab homine videretur et quem homo sequeretur, Deus factus est homo...* Dès lors l'homme n'eut plus d'excuse à apporter ; car il vit dans Jésus-Christ l'exemple de toutes les vertus. Jésus a d'ailleurs mis trente ans à pratiquer, et trois seulement à enseigner.

B. Le bon exemple est l'instrument continuel de Dieu. — Les exemples de vertu donnés au monde par le Verbe incarné, Dieu a voulu qu'ils se trouvassent partout ; et quand il a voulu ramener un peuple, produire un grand résultat, il a chaque fois envoyé un homme extraordinaire, parfois puissant en paroles, mais bien plus souvent puissant en œuvres et toujours puissant en exemples. — Voilà la différence entre le catholicisme et les fausses religions : celles-ci ont eu tout au plus de beaux discoureurs, des écrivains élégants ; la vraie religion seule a eu des saints. Et Dieu a voulu qu'il y eût des saints dans tous les états, dans tous les pays... Voilà pourquoi dans nos contrées, il nous donne à la place des martyrs de la foi, les martyrs de la charité...

Oui, les saints sont comme des phares qui indiquent aux voyageurs la route qu'ils doivent suivre...

C. Le bon exemple est l'épouvantail des méchants. — Ce n'est certes pas la preuve la moins forte de la puissance du bon exemple. A qui s'attaquent les méchants et les impies ? Ce n'est pas aux chrétiens timides, à ceux qui ont peur de se montrer... Ce n'est pas même aux grands prédicateurs ; au contraire, ils sont enchantés d'en trouver dont la vie ne réponde pas aux paroles. A qui s'attaquent-ils ? Aux chrétiens courageux... Ceux-là, ils les calomnient, ils les accusent d'hypocrisie ; ils voudraient les anéantir... Pourquoi s'attaquent-ils aux Ordres religieux ? Parce que

l'exemple de ces derniers est pour eux une condamnation permanente.

D'un autre côté, voyez comme ils encouragent les scandales, comme ils les font résonner... C'est qu'ils connaissent aussi toute la puissance du mauvais exemple.

En considérant ainsi d'une façon générale et *extrinsèque* la puissance de l'exemple, nous nous sentons déjà convaincus de son importance ; nous le serons bien davantage en considérant les heureux effets du bon exemple.

II. — Avantages du bon exemple.

Nous regardons trop souvent, M. F., le bon exemple d'une manière abstraite ; nous considérons la difficulté de l'œuvre que nous allons exécuter, les répugnances qu'elle nous cause, et nous n'envisageons pas assez combien il est utile que notre lumière luise ainsi aux yeux des hommes. Eh bien ! pesons les avantages du bon exemple, en remarquant

A. L'effet du bon exemple sur celui qui le donne. — Le bon exemple que nous donnons nous raffermit, nous encourage, nous anime. *a)* Toute bonne œuvre nous fait avancer d'un pas plus ferme dans la voie de la sainteté ; mais quand cette bonne œuvre s'est faite en *public*, l'effet qu'elle produit est bien plus efficace. En effet, comme il y a un respect humain mauvais, il y a aussi un *respect humain salutaire*. Quand une fois, on s'est montré pieux, zélé, etc., on craint de forfaire à sa réputation : que reste-t-il alors, sinon de purifier son intention et de continuer ?

b) De plus, cette bonne œuvre nous encourage. Nous avions peur de paraître vertueux, crainte de nous attirer des railleries, etc. Nous voyons que ces craintes ne sont pas fondées...

c) Et puis, le plaisir que nous goûtons à avoir bien fait, nous met au cœur un désir ardent de nous procurer souvent cette douce satisfaction... Dès lors, nous marchons en avant, nous sommes sauvés !...

B. L'effet du bon exemple sur les autres. — Nous ne nous contentons pas alors de nous sauver nous-mêmes ; nous entraînons les autres sur nos pas. Tout le monde est unanime pour affirmer la puissance de l'exemple. Le proverbe dit : *Verba movent, exempla trahunt.* (En flamand : *Woorden wekken, werken trekken.)* Saint Jean Chrysostome dit : *Bona exempla voces edunt omni tuba clariores... Non æque considerantur quæ dicuntur quam quæ a nobis aguntur...* Et le même saint dit ailleurs : *Convincunt magis opera virtutis quam miracula.* D'où cela vient-il ?

a) De ce que les exemples des hommes vertueux éclairent les autres. — Ceux qui lisent les préceptes de la religion, souvent ne les comprennent pas, ou ils se figurent que l'accomplissement en est, sinon impossible, du moins désagréable, etc. Mais quand ils voient les bons chrétiens à l'œuvre, quand ils remarquent leur gaîté, leur parfaite liberté d'esprit, alors ils comprennent et ils se disent : Ah ! je ne m'étais pas figuré que ce fût si facile.

b) L'exemple les fortifie. — Pourquoi ? Ils n'avaient cru ces choses possibles qu'aux Saints et aux grands Saints. Maintenant ils se sentent animés. Ainsi, dans un assaut, les plus lâches s'élancent sur la brèche, parce qu'ils sont entraînés par l'exemple des autres.

c) L'exemple les console. — Quand ils remarquent que, malgré notre piété, notre charité, nous ne sommes pas exempts de peines et de misères, et que cependant nous persévérons, ils ne murmurent plus contre la Providence de Dieu, ils se résignent à sa sainte volonté. — Et Dieu, de son côté, que fait-il pour celui qui donne le bon exemple ?

C. L'effet du bon exemple sur Dieu lui-même. — Le cœur de Dieu, M. F., est touché en notre faveur, quand il nous voit donner le bon exemple. Car, comme le dit saint Jean Chrysostome : *Nihil tam Deo gratum quam operam dare ut omnes reddantur meliores.* Or, pour atteindre ce but de rendre le prochain meilleur, rien n'est plus efficace, nous venons de le voir, que de donner le bon exemple. — Et quel sera l'effet de ce plaisir de Dieu ?

a) Il nous pardonnera facilement nos faiblesses, et nous aidera à nous en relever. Le chasseur, quand son chien lui apporte du gibier, et que l'animal s'est crotté ou blessé, n'a rien de plus empressé que de le laver : ainsi Dieu...

b) Il nous fera croître de plus en plus dans la vertu. C'est la grâce de Dieu qui produit en nous ces accroissements de la vertu. Eh bien ! la grâce de Dieu nous sera donnée d'autant plus abondante que nous-mêmes nous coopérerons davantage avec Dieu à l'œuvre du salut des âmes.

c) Il nous préparera une magnifique couronne : *Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates* (Cf. Dan. XII, 3). Encore une fois, à qui cela s'applique-t-il mieux qu'à ceux qui donnent le bon exemple ?

Péroraison. — Tâchons de donner partout le bon exemple ; et lors même que personnellement nous nous sentirions prêts à faiblir, ranimons-nous par cette idée : « Je veux donner le bon exemple aux autres ! »

ESPRIT DE L'ANTÉCHRIST.

Surgent enim pseudochristi et pseudoprophetæ, et dabunt signa magna et prodigia ; ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi (Matth. XXIV, 24).

Exorde. — Quand le divin Sauveur, M. F., annonce les événements qui signaleront les derniers jours du monde, toujours il y fait mention d'une lutte suprême entre la vérité qu'il est venu donner au monde, et l'erreur qu'il signale comme son ennemi. La tradition catholique s'est accordée à personnifier cette lutte dans un homme : l'Antéchrist, se fondant sur les passages de l'Apocalypse où cet homme semble désigné. Pourtant de graves auteurs se sont contentés de regarder l'Antéchrist comme tout *l'ensemble des*

doctrines opposées à l'Évangile. En tout cas, tel sera, s'il existe jamais, le code de ce dernier persécuteur, tel sera l'esprit qu'il viendra propager sur la terre. Comme son nom l'indique, il sera le contraire, l'adversaire du Christ, et sa doctrine tendra à renverser ce que le Christ est venu établir.

Sans vouloir ici augurer de ce qui se passe autour de nous, et en tirer des conséquences sur l'arrivée plus ou moins prochaine du dernier jugement, il est important pour nous de constater jusqu'à quel point l'esprit de l'Antéchrist a fait invasion parmi nous : car c'est contre cet esprit que le chrétien doit lutter sans cesse, et de sa victoire dans cette lutte dépendent également et le bonheur de la société à laquelle il appartient sur la terre, et le salut éternel de son âme.

Jetons donc un coup d'œil autour de nous et voyons les ravages que l'esprit de l'Antéchrist exerce sur nos sociétés modernes ; à côté, plaçons les remèdes qui seuls sont capables d'en neutraliser les pernicieux effets.

Cet esprit, quel est-il ? — Comme dans toute la doctrine de Jésus-Christ je trouve les deux caractères d'abnégation et d'humilité, de mortification et de pauvreté, je dois en conclure que l'Antéchrist régnera par l'orgueil et dominera le monde par les jouissances sensuelles. Or, c'est là ce que l'expérience ne vient, hélas ! que trop bien confirmer.

I. — Esprit d'orgueil, esprit de l'Antéchrist.

Satan, le type premier de l'Antéchrist, le premier des révoltés, porte sur son front cette marque indélébile : *l'orgueil*. — Sa parole : Je m'élèverai et je serai semblable au Très-haut ! » a retenti dans le monde, et ce n'est pas en vain que le monde l'a entendue.

A. Caractères. — Tous les adeptes du monde mauvais cherchent à différents degrés à la réaliser dans leur conduite ; et les ridicules prétentions de l'amour-propre

individuel, aussi bien que les manifestations éclatantes des nations insurgées contre l'Église, ne sont autre chose que des efforts pour atteindre ce comble de grandeur auquel aspire l'orgueil de l'homme.

a) Déification de l'homme. — S'il se renferme en lui-même, l'homme ne tend à rien moins qu'à se déifier.

Il déifie sa raison, quand, d'un ton superbe, il refuse de rien admettre avant que ce tribunal suprême ait décidé de sa probabilité... quand, malgré toute l'autorité des Écritures et de la Tradition catholique, il nie le mystère qui éblouit ses faibles yeux... quand, allant plus loin encore, et discutant les conditions des rapports entre Dieu et le monde, il déclare que Dieu n'a pu parler au monde ; que le monde trouve en lui-même tous les éléments pour juger des choses de Dieu, et que cette révélation, fondement de la vérité catholique, doit être reléguée parmi les fables ridicules dont se repaissait la raison enfantine de nos pères.

Il déifie son intelligence, lorsque, élargissant sans cesse le cercle de ses investigations, il formule d'une manière sûre et péremptoire, les lois universelles qui régissent l'univers ; peu soucieux de savoir si ces formules offensent ou non ce qu'il a plu à Dieu de nous faire connaître sur l'œuvre de la création.

Il déifie sa volonté, quand il prétend y soumettre toutes les forces de la nature, et quand, fier de sa puissance, il déclare que le miracle, le seul miracle, c'est la puissance, l'énergie, la constance de la volonté humaine. Plus rien d'impossible ; ce mot est banni du dictionnaire de l'homme. Attendez encore quelques jours, les éléments dociles viendront demander à l'homme ses ordres pour le jour qui commence, ou pour la nuit qui tombe ; les saisons se régleront d'après ses formules, et jamais les moissons ne viendront plus tromper ses plus avides espérances. — Mais, que fais-je, M. F. ? Suis-je venu blâmer les merveilles du génie et déprimer sa gloire ? A Dieu ne plaise !

Le génie, don du Créateur, est grand et magnifique... mais, quand il oublie qu'il n'est qu'une créature ; quand il s'attribue à lui-même ses succès et ses triomphes, quand il prétend ne plus rencontrer ni obstacles, ni limites, le génie humain n'est qu'un insolent orgueilleux, une manifestation de l'esprit de Satan et de l'esprit de l'Antéchrist.

b) Efforts pour s'élever au-dessus de sa condition. — J'en dirai autant, dans un ordre d'idées bien inférieur et que je ne signale qu'en passant, de cette soif d'égalité qui tourmente tous les hommes. Je dis égalité, je devrais dire : « domination ; » car, tandis que le riche s'efforce de retenir la prépondérance qu'il se croit acquise, l'ouvrier, le pauvre, réclame l'égalité, quitte à vouloir bientôt renverser à ses pieds, pour jouir à son tour de la prépondérance, son insolent dominateur d'autrefois...

De cet esprit, je vois naître le mécontentement des classes inférieures, le désir de s'élever par tous les moyens possibles au-dessus de sa condition ; et si on ne peut y réussir, de s'en donner du moins les apparences, en imitant les modes, les usages, les mœurs des classes supérieures à la sienne. Heureux le monde, s'il ne résultait de ce vice qu'une vaine et sotte émulation ! Elle pourrait causer la ruine des familles, elle n'entraînerait pas celle de la société...

c) Insubordination. — Mais l'esprit d'orgueil porte plus loin ses vues. L'autorité lui pèse, et partout où il la rencontre, il s'efforce de la renverser.

Je pourrais vous montrer cet esprit d'insubordination et de révolte en commençant par les exemples domestiques, qui frappent tout d'abord vos yeux, et dont vous êtes les premiers à vous plaindre... Mais comme il descend d'une source plus élevée, c'est là, d'abord, que je veux vous le montrer. Comme Satan s'insurge contre Dieu, ainsi le fils de Satan, l'Antéchrist, s'insurge contre l'Église de Dieu. Il l'attaque dans son auguste chef ; il l'attaque dans ses évêques, qui sont les pères de la doctrine et les gardiens de la morale ;

il l'attaque dans les pasteurs, qui sont les guides des fidèles ; il l'attaque dans ses lois et ses usages, dans toutes ses prescriptions...

Mais ce n'est pas contre l'autorité spirituelle seule qu'il dirige ses coups. Les princes et les gouvernements sont dans l'ordre civil les dépositaires de la puissance divine. L'homme qui obéit à l'esprit du siècle ne se contente pas de la part que les institutions de son pays lui donnent dans le gouvernement, il semble prendre à tâche de miner l'influence de ceux-là mêmes qu'il vient d'élever au pouvoir par son vote... Les lois les plus équitables sont défigurées et bafouées... La conduite la plus honorable est dénigrée et exposée à la risée publique...

Comment s'étonner alors que ce même esprit d'insubordination pénètre au sein de la famille ? Comment s'étonner que les enfants, entendant leur père, leur mère, mépriser également le pouvoir de l'Église et celui de l'État, exercent à leur tour contre leurs parents ce droit que l'exemple leur a révélé... Mes Frères, on déplore la ruine de l'autorité paternelle, de l'autorité civile, de l'autorité religieuse ; n'en cherchez point d'autre cause que l'esprit d'orgueil qui travaille le monde, esprit ruineux et destructeur, présage trop certain d'un bouleversement total et peut-être suprême !

B. Remèdes. — Comment conjurer cette catastrophe ? Comment du moins nous préserver nous-mêmes, nous et nos familles, de cette funeste contagion ? Ne vous étonnez point de la simplicité du remède que je vais vous proposer. Ne croyez pas qu'il s'agisse de transformations sociales à opérer, de nouveaux systèmes à inventer pour concilier l'autorité et la rébellion ! Non, plus le remède vous paraîtra vulgaire et petit, plus il sera efficace, et son influence, partie d'en bas, gagnera de proche en proche tout l'ensemble de la société. C'est vous, chacun en particulier, qui devez opposer à l'esprit de Satan ou de l'Antéchrist celui du Sauveur, c'est-à-dire que vous devez

opposer à l'esprit d'orgueil, l'esprit de *soumission* et d'*humilité*.

Et si vous voulez savoir comment se manifeste cet esprit, le divin Sauveur va vous le caractériser en un mot : *Nisi efficiamini sicut parvuli.* Oui, devenir semblables aux petits enfants, non pas par une simplicité ridicule, mais par une humilité qu'éclairent la raison et la Foi. L'enfant croit, l'enfant obéit, l'enfant prie. Il croit fermement et humblement ; il obéit simplement et complètement ; il prie avec ferveur et avec confiance. Il croit celui qui a autorité pour enseigner ; il obéit à celui qui a mission pour commander ; il prie celui qui a le pouvoir de donner. Voilà quelle doit être la règle de votre conduite : foi dans l'Église, obéissance envers les supérieurs légitimes, prière dirigée vers Dieu, auteur de tout bien. La foi pour humilier votre intelligence, l'obeissance pour courber votre volonté, la prière pour abattre la confiance présomptueuse que vous avez en vos propres forces.

Mes Frères, si tous vous saviez croire, obéir et prier ! Si on vous voyait dans vos demeures, au foyer domestique citer avec respect les oracles émanés de la chaire de saint Pierre ou du corps enseignant des évêques et témoigner une docilité filiale pour les prescriptions de vos pasteurs, comme tout changerait autour de vous ! Priez donc, commencez par prier ; priez pour obtenir la lumière de l'intelligence et la soumission du cœur ; priez pour obtenir la force de la volonté et la victoire sur l'empire des sens ! — Car cet empire est le second trait qui caractérise l'Antéchrist : c'est ce qu'il me reste à vous faire voir.

II. — Esprit de sensualité, esprit de l'Antéchrist.

A. Caractères. — Nous éprouvons tous, mes Frères, la puissance des objets extérieurs, tous nous sentons en nous des luttes entre les sens et la raison. Ces luttes ont commencé alors que la première femme, poussée par une

dangereuse curiosité, considéra le fruit défendu et vit qu'il était beau et agréable à la vue. Tous nous savons qu'il nous faut combattre l'amour des jouissances sensuelles, sous peine de succomber aux attaques de la volupté et de nous attirer ainsi la réprobation éternelle.

Mais ce combat devient d'autant plus difficile que l'atmosphère où nous vivons est plus imprégnée, dirai-je, de voluptés sensuelles ; que l'esprit qui anime la société, la pousse davantage aux plaisirs des sens. Or, cet esprit, que l'antique serpent inspirait à la mère du genre humain, comment se manifeste-t-il aujourd'hui ? Trois degrés, d'après moi, conduisent jusqu'au comble : mépris de l'austérité, fuite de la contrainte, soif inextinguible de jouissance.

a) Mépris de l'austérité. — Qu'est-il besoin d'insister sur ce premier caractère ? Le seul nom de mortification n'appelle-t-il pas sur les lèvres un sourire de pitié ? Le récit des austérités des anachorètes, des victoires que les vierges chrétiennes ont remportées sur leurs sens, ne provoque-t-il pas les anathèmes de la science et de la philosophie modernes ? Qu'y voit-on, sinon de condamnables folies, contraires à toutes les lois de la nature ? Et si, mieux instruit de la religion, on n'ose blâmer des pratiques qu'elle a consacrées en plaçant sur les autels ces pieux insensés, ne s'arrête-t-on pas du moins à une stérile admiration ? « Autre temps, autres mœurs, » cette maxime suffit pour justifier l'apathie où l'on se plonge.

Et pourtant, mes Frères, ces austérités étaient celles, non pas de quelques âmes privilégiées, mais de tout chrétien qu'un sentiment sincère de foi, qu'un désir ardent de parvenir à la béatitude par le service de Dieu, dirigeait et animait. Comme l'apôtre saint Paul, ils réduisaient leurs corps en servitude, ces chrétiens d'autrefois, afin que l'âme, dégagée des liens terrestres, se portât plus facilement vers le Dieu qu'elle voulait servir et honorer.

Et ne disons pas que les nécessités des temps diffèrent.

Quel temps, je vous prie, eut plus besoin que le nôtre du frein des austérités ? En quel temps la puissance de la volupté fut-elle plus grande sur les cœurs ? Vous en aurez la preuve en faisant avec moi une seconde considération, très facile du reste. Non seulement on méprise de nos jours, ou du moins on repousse les austérités que je pourrais nommer surérogatoires, mais on évite même celles que la loi de l'Église nous impose ; et il suffit qu'une loi soit gênante à la nature, pour que les plus fervents trouvent mille moyens de s'en affranchir.

b) Fuite de la contrainte. — Chose étonnante, mes Frères, c'est quand les lois de l'Église étaient plus strictes et plus rigoureuses, qu'on trouvait plus de chrétiens qui s'étudiaient par la mortification volontaire, à outrepasser ces saintes rigueurs. A mesure que l'Église, toujours bonne et compatissante, adoucit les prescriptions de la discipline, non seulement on se contente du strict nécessaire, mais on reste au-dessous, on viole les prescriptions les plus importantes de ses lois. Quelle est de nos jours la loi ecclésiastique à laquelle on ne tâche d'échapper sous divers prétextes ? Est-il une loi de l'Église qui ne soit pas généralement violée ?

Les ordonnances du jeûne, quelque mitigées qu'elles soient, combien comptent-elles d'observateurs fidèles ?

L'abstinence même, que le soin de la santé impose tant de fois, est souvent violée, sous le prétexte même de la santé corporelle.

L'homme a besoin de repos, il le sent... Mais le repos du dimanche est indignement violé... pour mettre le plaisir à la place de la piété... Et si l'amour du lucre, autre manifestation de la sensualité, exige le labeur du dimanche, on saura bien pendant la semaine trouver quelque compensation à cette mortification imposée par la sensualité même.

Je pourrais parcourir ainsi la plupart des préceptes, vous montrer que, pour tous ceux qui gênent, on trouve

mille raisons de dispense ou d'exemption. Mais il suffira, pour vous convaincre de l'existence de l'esprit de sensualité et de son règne sur la terre, de vous montrer ce qui est en toutes choses la grande préoccupation du jour.

c) Soif de jouissances. — Jouir, jouir le plus possible, le plus longtemps possible, jouir partout et toujours, tel est, semble-t-il, le premier problème que la société moderne s'attache à résoudre. Jouissance d'abord dans le soin qu'on prend du corps. Quelles précautions, quel attirail, j'oserai dire ridicule, pour parer cette chose destinée à être la proie du tombeau, pour déguiser, par des couleurs d'emprunt, une nuance réputée moins heureuse du teint ou de la chevelure ! Quel luxe dans les vêtements ! Quel raffinement dans la nourriture ! On force les saisons à donner ce qu'elles peuvent promettre à peine ; on fait venir d'autres climats ce que la nature plus lente ou plus avare refuse ici à notre sensualité ; on s'étudie à surfaire le goût des aliments, la saveur des boissons, l'arome des parfums. Il n'est plus d'appartement à la fois assez chaud et assez bien aéré, de maisons assez commodes. Nous exigeons dans nos voyages tous les avantages que nous trouvons au coin du foyer... Les ailes de la vapeur ne sont pas assez rapides, nous voudrions celles de l'électricité pour nous épargner les ennuis d'un voyage !

Ah ! si là du moins s'arrêtaient les exigences de la sensualité ! Mais il me faut jeter un voile sur ces raffinements secrets, sur ces hideuses jouissances profanant la sainteté du mariage, attentant à l'honneur de la virginité, substituant partout au règne de la vertu chrétienne celui de la volupté païenne, plus voilée peut-être qu'au temps de Rome ou d'Athènes, peut-être aussi plus hideuse et à coup sûr plus coupable.

Le voilà, ce règne de la Bête signalé dans l'Apocalypse ; le voilà, le stigmate honteux de l'Antéchrist ! Tremblez, fidèles, tremblez, c'est l'esprit qui animait le monde avant le déluge, qui animait Sodome et Gomorrhe, avant cette

pluie terrible de soufre et de bitume dont parle l'Écriture ; qui animait Rome, avant l'invasion des Barbares ! C'est lui qui animera le monde au moment de la dernière catastrophe !

B. Remèdes. — Ah ! si vous ne pouvez guérir la société, travaillez du moins à vous guérir vous-mêmes ! Si vous étiez des païens, je vous dirais : Voici le christianisme. Là vous trouverez le remède à vos maux, une barrière au fléau destructeur que vous voyez venir. Mais vous êtes chrétiens ! Que dois-je donc vous dire, sinon : Revenez, revenez aux pratiques de votre religion, que vous avez malheureusement abandonnées. Et si vous voulez savoir quelles sont avant tout les puissantes barrières à opposer au torrent destructeur qui vous menace, je vous les indiquerai en quelques mots.

a) Avant tout, *fuyez!* — Fuyez le *plaisir coupable*, fuyez le *plaisir dangereux*. Ne vous flattez pas d'échapper au règne des sens, tant que vous les promènerez au milieu des objets les plus capables de séduire ; fuyez ces bals, ces spectacles, ces réunions licencieuses...

b) Fuyez ! mais à ces plaisirs coupables, substituez d'autres jouissances ; *substituez-y les jouissances de la famille,* les joies du foyer ! Substituez-y surtout une jouissance que vous ignorez peut-être, la plus délicieuse, la plus noble, la plus douce de toutes, celle de la *bienfaisance et de l'aumône !* Oh, si je pouvais vous persuader de cette vérité ! Si je pouvais vous amener à soulager les misères de vos semblables, non pas seulement par une aumône confiée à des mains étrangères, mais versée par vous-mêmes dans le sein des indigents ! Quelle plaie profonde je ferais à l'esprit de sensualité, au règne de l'Antéchrist !

c) Et puis, pour tout comprendre en un seul moyen : voulez-vous vaincre, ayez recours aux sources où Jésus-Christ a déposé sa force et le gage de la victoire ; ayez recours *au bain de la pénitence*, d'où les membres de l'athlète sortent purifiés de leurs souillures, et animés d'une force nouvelle pour le combat qui se prépare.

Je le sais, il y a là une difficulté à surmonter ; mais c'est dans cette difficulté même que consiste l'efficacité du remède. Oui, j'ose le dire : la confession seule, la confession fréquente, la confession sincère, la confession docile, attaque à la fois l'Antéchrist en domptant l'orgueil et en réprimant la sensualité, et nous donne ainsi la certitude de la victoire.

Péroraison. — Puisse cette victoire, mes Frères, être un jour acquise à chacun de nous ! Quels que soient les desseins de Dieu sur le monde, puissions-nous du moins, chacun en particulier, échapper à la contagion universelle ! Jésus-Christ le disait : *Videte ne quis vos seducat... Vigilate, quia nescitis qua hora Dominus vester venturus sit !* (Matth. XXIV, 4 et 44.) Veillons donc et prions, afin de voir arriver avec joie le juste juge, et d'entendre de sa bouche ces paroles consolantes : *Venite, benedicti.*

COMMUNION SACRILÈGE.

Évangile du XIXe dimanche après la Pentecôte (Noces du fils de roi).

Ait illi rex : Amice, quomodo huc intrasti, non habens vestem nuptialem ? (Matth. XXII, 12.)

Exorde. — Il me semble, M. F., entendre ces paroles sortir de la bouche de Notre Seigneur Jésus-Christ, quand, sur le point de se donner aux hommes à la table sainte, il voit assis à cette table un malheureux, tout couvert des souillures du péché, un téméraire qui, sans être revêtu de la robe nuptiale de l'innocence, vient demander sa part aux noces de l'Agneau. Horrible sacrilège ! Plus rare peut-être de nos jours que dans ces temps de foi et de piété publique où tout homme connu dans le monde voulait garder à l'extérieur les marques de la dévotion, où l'on

n'aurait osé négliger le devoir pascal, où même on tenait à honneur de paraître participer de temps en temps à nos sacrés mystères. Sacrilège, cependant, qui se commet encore de nos jours et dont il faut de temps en temps renouveler l'horreur, afin que de négligence en négligence on n'en vienne pas enfin à une déplorable extrémité, afin qu'on ne pense pas qu'il suffit de s'approcher du saint tribunal par routine, par habitude, pour pouvoir sans inquiétude participer au pain des anges !

Mais, avant d'entamer ce sujet, j'ai besoin de vous prémunir contre un sentiment que mes paroles pourraient faire naître en vous. Loin de moi de vouloir éloigner de la sainte Communion une seule de ces âmes d'élite qui y trouvent leur force et leur consolation ; loin de moi de vouloir même en écarter une de ces âmes faibles encore, mais pleines de bonne volonté, qui, dans la lutte continuelle contre leurs défauts ou contre les restes de leurs mauvaises habitudes, ont besoin plus que toutes les autres de retremper leur courage à cette source de vie. Non ! qu'elles viennent avec confiance ; qu'elles viennent à celui qui a dit : *Venite ad me omnes !...* Mais à ceux qui, avec une légèreté coupable, ne craignent pas d'abuser des sacrés mystères, à eux, je dirai avec l'Apôtre : *Probet autem seipsum homo* (I Cor. XI, 28).

Afin donc d'éclairer vos esprits sans effrayer vos consciences, je me propose de considérer avec vous — 1° quand on communie indignement, — 2° combien ce crime est grand, et, — 3° quels sentiments ces considérations que nous allons faire, doivent produire en nous.

I. — Quand fait-on une communion sacrilège ?

La condition indispensable pour approcher de Jésus-Christ dans son divin sacrement, c'est, vous le savez, M. F., l'état de grâce. Je ne parle pas ici de la disposition corporelle, du jeûne naturel, exigé par l'Église de ceux qui ne communient pas sous la forme de viatique. Je m'adresse

à ceux qui viennent dans nos églises recevoir leur Dieu. La communion est indigne et partant sacrilège, quand, au moment de communier, on a la conscience souillée d'un péché mortel dont on n'a pas reçu le pardon au sacrement de la pénitence. Or, cela peut se faire de trois manières : quand on a commis un péché mortel dont on ne s'est pas confessé ou un péché mortel dont on s'est mal confessé, ou qu'après avoir confessé ses péchés, on est tombé dans le péché mortel avant la communion.

A. Communion sacrilège à cause de péchés non confessés. — Péché mortel qu'on n'a point confessé. Remarquons-le bien, ce n'est pas un péché mortel oublié dans la confession, quand même il se présenterait à la mémoire avant qu'on s'approche de la table sainte. Car alors, bien qu'il convienne de se confesser, si cela peut se faire aisément, et que ce péché doive toujours être soumis dans la première confession suivante au tribunal de la pénitence, il n'y a point d'obligation indispensable de le déclarer aussitôt. Il s'agit d'un péché mortel omis volontairement, par fausse honte ou sous un prétexte quelconque. Ah ! quand le démon muet a pris possession du pécheur, il ne s'en suit pas toujours que le pécheur s'abstienne de la table sainte. Pour un des motifs que nous indiquerons à la fin du discours, il arrive que ce pécheur s'asseoie au divin banquet. Eh bien, alors il commet un horrible sacrilège !

Et quand même il s'imaginerait, quand même il serait certain d'avoir une parfaite contrition de ses péchés et de la confession indigne qu'il vient de faire, il ne peut encore, dans les circonstances ordinaires, recevoir le corps du Sauveur. L'Église, fondée sur la prescription divine elle-même, exige la confession du péché mortel avant la réception de l'Eucharistie.

Sacrilège donc par l'omission de cette confession, sacrilège encore, si cette confession a été mal faite.

B. Communion sacrilége à cause de péchés mal confessés. — Si la confession a été faite sans contrition ou

sans véritable propos de s'amender... Ah ! qu'ils y songent, ces pécheurs d'habitude qui, non pas par pure fragilité, mais en recherchant les occasions de chute, et ne prenant aucune des précautions exigées par leur confesseur, retombent continuellement dans les mêmes péchés, sans en diminuer le nombre, sans en retarder le moment. A des temps donnés, ils interrompent pour quelques jours la suite de leurs désordres, s'agenouillent aux pieds du prêtre et puis se présentent pour recevoir le gage de la réconciliation. Au moment même où ils s'approchent de Jésus-Christ, ils ont encore le cœur dévoué à ses ennemis ; à peine auront-ils quitté sa table, ils iront s'asseoir aux festins abominables de l'enfer et du monde. Non, pour eux, l'illusion n'est pas possible ; la voix de leur conscience leur dit qu'ils ont joué une comédie sacrilège et rien de plus.

C. Communion sacrilège à cause de péchés commis derechef. — Enfin, il pourrait se faire qu'après une confession bien faite, avant même qu'on se soit approché de la table sainte, on ait eu le malheur de retomber dans le péché, ou bien qu'une inconstance extraordinaire nous ait fait commettre une faute dont nous n'avons pas l'habitude. Si je parle de ce cas extraordinaire, c'est moins pour arrêter ceux qui pourraient s'y rencontrer (leur conscience les avertirait suffisamment), que pour en rassurer d'autres qui prennent des tentations pour des péchés, rapprochant sans raison le moment de la confession de celui de la communion, omettant celle-ci à cause des écarts de leur imagination ou des illusions de la nuit. Qu'ils se rassurent. Pour omettre la sainte Communion, il faut un péché grave, un péché auquel on est sûr d'avoir consenti. Mais si ce malheur était arrivé, ou bien si l'on avait la conscience souillée d'une confession indigne, ou bien enfin si l'on n'avait pas déclaré sincèrement ses fautes, ah ! alors qu'on n'approche pas de cette table sainte, que l'on ne vienne point s'agenouiller aux pieds du prêtre et lui demander le corps de Jésus-Christ !

II. — Quel crime commet-on par une communion sacrilège ?

S'approcher dans cet état, communier indignement, c'est commettre un horrible attentat, c'est ajouter à la malice des péchés précédents l'horreur du sacrilège !

Mes Frères, quel nom donnerons-nous à ce crime ? Qu'est-ce donc que communier indignement ? Ah ! votre raison et votre foi vous le diront bien plus que mes paroles.

A. La communion sacrilège est une irrévérence horrible. — C'est commettre avant tout une irrévérence horrible. Car enfin, sous les voiles eucharistiques, quel est celui qui se présente à nous à la sainte table ? N'est-ce pas notre Dieu ? le Dieu du ciel et de la terre, le créateur de l'univers, le juge des vivants et des morts ? Oui, il est là. S'il a voulu se cacher sous ces espèces vulgaires du pain et du vin, ce n'est point pour diminuer le tribut des hommages que nous lui devons, pour nous permettre d'enfreindre le respect que sa présence nous impose. Non, mais le respect que sa majesté visible nous forcerait de lui rendre, respect plein de terreur, respect qui nous tiendrait peut-être éloignés de lui, ce respect, il l'attend de nous libre et volontaire. Et vous, sacrilège, qu'allez-vous faire ? Vous présenter devant lui ; vous présenter dans un état qui souille la pureté de son divin regard ; entrer dans ce temple dont il a fait le séjour de sa puissance, le braver aux pieds de ses autels : ce serait assez pour mériter mille fois la mort ; c'est trop peu pour vous. Dans ce temple, votre Dieu à dressé une table ; il y invite ses amis, les purs, les chastes, les innocents, ou du moins ceux qui travaillent à le devenir : et vous osez vous y asseoir ! Vous, lépreux volontaire, vous tout couvert des ordures infâmes du péché ! Mais voyez donc à côté de la table sainte tous ces anges dont le regard foudroyant reste fixé sur vous. Eux, purs esprits, ils tremblent devant leur maître ; vous, pécheur, vous demeurez insensible ! Vous allez plus loin, mille fois plus loin encore. Les mets que l'on vous sert, le

pain qui vous est présenté, n'est autre que la chair d'un Dieu fait homme. Et de vos lèvres impies vous touchez cette chair ; votre langue souillée la reçoit ; vous la faites descendre au dedans de vous-même, dans ce cœur où vous avez permis au démon d'établir son empire ! Ah ! c'en est trop. C'est trop de mépris, trop d'obstination ! — C'est trop d'ingratitude.

B. La communion sacrilège est une affreuse ingratitude. — Dites-moi, pourquoi votre Sauveur et votre Dieu a-t-il institué cet admirable sacrement ? N'est-ce pas pour qu'il soit un gage de son amour ? N'est-ce pas pour accomplir jusqu'au bout ses promesses ? Il avait dit : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum... Ecce vobiscum sum usque ad consummationem seculi.* Aussi l'évangéliste saint Jean a-t-il admirablement fait précéder l'institution de l'Eucharistie de ces belles paroles : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* L'Eucharistie, c'est donc un gage d'amour ; c'est une réunion formée par l'amour ; c'est un moyen d'augmenter l'amour ; c'est le sacrement de l'amour. Et ce gage de l'amour de Jésus, le sacrilège le présente au démon, comme une marque de son dévouement et de sa fidélité. Le moins qu'il semble lui dire, ce sont ces horribles paroles : « Vois combien je te suis attaché. Tu règnes dans mon cœur. Ta présence devrait au moins m'empêcher d'y faire entrer mon Dieu : eh bien, non, elle ne m'en empêchera pas. Il viendra, et pourtant je demeurerai à toi ! » Voilà donc le choix que fait le sacrilège ; et il opère autant qu'il est en lui, cette union malheureuse du ciel et de l'enfer, dans un cœur où l'enfer triomphe et où le roi du ciel est méprisé. Et ainsi de ce moyen ineffable d'augmenter l'amour, il fait un moyen de s'attacher plus intimement à l'esprit de haine et de mensonge ; il ajoute une offense de plus à toutes ses offenses précédentes ; il paie l'affection de son Dieu, non pas de froideur ou d'indifférence, mais de haine et de mépris. Ce n'est plus pour lui le sacrement d'amour, c'est le sacre-

ment d'ingratitude ; ce n'est plus le sacrement de Jésus-Christ, c'est le sacrement de Satan !

C. La communion sacrilège est une basse hypocrisie. — Et pourtant, le dirait-on quand on le voit approcher de la sainte Table, les mains jointes et les yeux baissés ? Le prêtre qui lui met sur la langue le corps de Jésus-Christ, ne croit-il pas le donner à un ami de son Dieu ? Il croit voir peut-être un pécheur repentant qui a eu le bonheur de se réconcilier avec son juge. Les fidèles qui l'entourent, que voient-ils en lui, sinon un chrétien qu'une louable ferveur amène à l'autel ? Quel sera donc le nom que nous lui donnerons ? Ah ! si jamais, ce sera le moment de lui infliger cette flétrissure qui fait frémir un homme d'honneur et soulève l'indignation dans son âme : nous l'appellerons *un hypocrite !* Hypocrite d'autant plus vil et plus méprisable, que son état intérieur est plus incompatible avec les marques extérieures de dévotion ; d'autant plus coupable, que, pour faire montre de piété, il a profané un mystère plus auguste ; d'autant plus inexcusable, qu'il était moins tenu de donner ces preuves extérieures d'une conviction qu'il ne possède pas ! Le voilà donc dépeint dans toute sa laideur, le malheureux qui paraît aux noces de l'Agneau sans avoir revêtu la robe nuptiale : orgueilleux et rebelle, traître et ingrat, fourbe et hypocrite. Mes Frères, il n'est pas dans mon sujet d'énumérer ici les suites d'une telle action, ni de vous peindre les châtiments qui attendent ce misérable. Je me contente d'une parole, celle de l'Apôtre : *Judicium sibi manducat et bibit.* Tu manges, tu es condamné !

« N'y a-t-il plus de pardon ? » A Dieu ne plaise que je prononce jamais une telle parole ! Ce que je veux dire, c'est qu'en commettant cet acte, vous vous êtes vous-même condamné, en abusant de ce qu'il y a de plus saint, en profanant ce qu'il y a de plus auguste. Mais Dieu, dans sa miséricorde, vous a épargné ; il a été à votre égard moins impitoyable que vous-même. Non seulement il est

prêt à tout vous pardonner ; mais ce qui a été pour vous un germe de mort, peut, quand vous le voudrez, redevenir une source de vie.

III. — Nos sentiments !

J'ai eu soin, mes Frères, de le dire en commençant cet entretien : mon but n'a été en aucune façon de vous éloigner de la sainte communion, sinon dans le cas où, souillés de péchés mortels, vous ne voulez pas y renoncer et les déposer aux pieds du prêtre avant de demander à Jésus-Christ son corps sacré pour nourriture.

A. Ceux qui savent qu'ils sont indignes. — Ah ! s'il y en avait de ce nombre parmi vous, qu'ils n'oublient pas les terribles vérités que je viens d'exposer. Avant de s'approcher du banquet eucharistique, qu'ils se conforment à la parole de l'Apôtre : *Probet autem seipsum homo.* Que rien au monde ne les porte jamais à franchir les limites du sanctuaire. Qu'ils ne disent pas : « Que pensera-t-on ? Je n'ose m'abstenir de communier. » Ah ! plutôt être couvert de confusion aux yeux de l'univers entier, que de profaner le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ !

Que ceux qui demeurent dans une indifférence coupable, qui s'approchent froidement et comme par routine, renouvellent leur ferveur. Aux uns comme aux autres je ne dis pas : Éloignez-vous, vous êtes indignes ; mais je leur dis : Je vous en conjure, je vous en supplie, rendez-vous dignes de venir ! Ne craignez pas, ce n'est pas aussi difficile que vous le croyez. L'horreur même du sacrilège que vous avez sentie aujourd'hui, est un commencement de contrition pour tous vos péchés : allez donc les laver tous dans le sang de votre Dieu ; et puis venez vous nourrir à son adorable banquet.

B. Ceux qui ont peur. — Mais vous qui aimez votre Sauveur, qui vous rendez le témoignage de travailler à votre salut : quelles que soient vos misères, quelles que soient

vos faiblesses, quelles que soient vos appréhensions, ah ! venez. Ne craignez pas : celui que vous allez recevoir est votre juge, c'est vrai ; mais il est aussi votre ami. C'est lui qui vous invite. Vous êtes malades ; mais il est votre médecin, il connaît les remèdes dont vous avez besoin. Il vous les appliquera et vous serez guéris. Comment pourriez-vous vous éloigner de lui, tout juste au moment où son secours vous est le plus nécessaire ? Votre misérable nature vous rend indignes de paraître en sa présence, je l'accorde ; mais n'est-ce pas lui qui a fait cette nature ? Ne connaît-il pas toute la profondeur des misères dont elle est la source ? Les reconnaître devant lui, c'est déjà mériter son indulgence. Qu'est-ce qui peut donc vous arrêter encore ? Ne dites pas : « Je suis bien des fois venu m'asseoir à la table sainte et je ne profite pas. » Vous ne profitez pas ? Mais vous vivez, vous continuez de vivre dans la grâce de votre Dieu ; et sans cette fréquentation de son adorable festin, vous seriez depuis longtemps un cadavre infect, pâture des démons, qui convoitent une semblable proie. Loin donc de vous éloigner, rapprochez-vous, rapprochez-vous de plus en plus de la source de vie, puisez-y à longs traits, et vous y trouverez la force et le courage dont vous avez besoin.

Péroraison. — Je ne puis mieux terminer, ce me semble, M. F., qu'en adressant avec vous à Notre Seigneur Jésus-Christ, présent dans l'Eucharistie, la conclusion de cet hymne sublime de saint Thomas d'Aquin, *Verbum supernum*. Nous dirons donc ensemble : *O salutaris hostia...*

Paraphrase de l'*O salutaris*, en insistant sur le *Bella premunt*, surtout pour ceux qui sont en mauvais état (1).

(1) Cfr. Tome V, page 115, un autre sermon sur la communion sacrilège.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE ET LE MONDE.

Qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur ; prœterit enim figura hujus mundi : Que ceux qui usent du monde, soient comme s'ils n'en usaient pas, car la figure du monde passe (I Cor. VII, 31).

Quel est, peut-on dire, pour un jeune homme, pour une jeune fille chrétienne tout le secret de la vie, secret du bonheur et du salut éternel ? Pour trouver ce secret, interrogeons l'expérience. Le jeune homme, que nous avons supposé chrétien, a recu dès l'enfance, avec les leçons maternelles, les principes d'obéissance à Dieu, d'horreur du péché, de fidélité à ses devoirs. L'éducation développe ces principes, les raffermit et en déduit les conséquences pratiques qui régleront toute la conduite jusqu'à la mort. Sans doute, le jeune chrétien sent au fond de son cœur gronder les orages des passions ; mais il sait aussi qu'il les doit dompter et qu'il le peut avec la grâce de Dieu. Abandonné à sa conscience, il triompherait. Mais il a un ennemi, un ennemi dangereux, rusé... Le monde ! — Et nous pouvons répondre : Le jeune homme sera vertueux, s'il triomphe du monde ; il tombera dans le vice, il se perdra, si le monde triomphe de lui. Or, c'est à ce point de vue que saint Louis de Gonzague est le parfait modèle de la jeunesse chrétienne.

Nous allons donc lui demander des leçons sur les précautions à prendre pour échapper à la puissance du monde. Il nous dit par sa voix et par ses œuvres :

I. — Ne vous laissez pas séduire par le monde.

Le premier aspect sous lequel le monde s'offre à nos yeux, mes Frères, est un aspect séduisant. Il nous présente une couronne de fleurs, une coupe emmiellée ; il fait retentir à nos oreilles les accents mélodieux de la flat-

terie... La jouissance, le plaisir sont les brillants hochets dont il se sert pour nous captiver. — A côté de cette voix du plaisir, retentissent, il est vrai, les leçons du devoir ; mais cette seconde voix paraît bien austère, bien menaçante même, et on tâche d'y fermer ses oreilles. Or, voilà la merveille admirable que réalise Louis de Gonzague : malgré tout ce que le monde lui offre de particulièrement séduisant, il tend droit à Dieu.

Voyez comme toutes les séductions du monde viennent successivement échouer contre son cœur.

A. L'amour de ses aises. — Qu'il est difficile dans un rang élevé, au milieu des splendeurs du luxe, de ne pas se laisser aller à l'oisiveté ! Louis, dès sa plus tendre enfance, oppose à cette séduction les armes de la prière, de la mortification, de la charité. Dès qu'il est en état de marcher, il se retire à l'écart pour prier... Il donne aux pauvres, et se fait scrupule d'en renvoyer un seul sans aumône... Office de la sainte Vierge et les sept psaumes de la pénitence récités tous les jours...

B. Le bruit et la dissipation. — Il y était comme plongé de force, car son père qui le destinait à la carrière des armes, lui avait fait faire, dès quatre ans, une armure proportionnée à sa taille... Or, ces choses-là exercent sur l'enfance un tel empire que, si la chose eût été possible, Louis eût été séduit. Il commença par prendre goût aux exercices militaires, mais aussitôt qu'il s'aperçut que la fréquentation des gens de guerre l'entraînait à des paroles peu convenables, il l'eut en horreur...

C. Les plaisirs et les voluptés. — Son père le mène à Florence. Louis s'y trouve naturellement exposé aux dangers qui menacent un jeune homme riche et pouvant se procurer tout ce qu'il désire. Mais, au lieu de se laisser aller, Louis ne fait que gagner en ferveur. L'étude et la fréquentation des sacrements lui servent de bouclier contre les attraits du plaisir. C'est à Florence que, par le vœu de chasteté perpétuelle, il s'engage au service de la

Reine des Vierges et qu'il renonce à tout jamais au jeu.

D. Les honneurs et la considération. — Cependant les séductions ne cessent pas, elles ne font que changer d'objet. Louis retourne à Mantoue, et comme il commence à sortir de l'enfance, il se voit entouré de tous les respects de ses serviteurs, respects d'autant plus affectueux que ses qualités personnelles faisaient espérer un seigneur plus accompli. Mais rien de tout cela ne fait impression sur le cœur de Louis ; au contraire, il se détache de plus en plus du monde, et quand il a eu le bonheur de recevoir son Dieu dans la sainte communion, il se sent décidé à tout quitter pour le suivre. Dès lors, pour ne pas se laisser éblouir, il veille sur ses yeux avec plus de soin que jamais. A Milan, il assiste à une revue de la cavalerie de l'État sans la regarder ; à Châtillon, il multiplie ses prières et ses austérités...

E. Toutes les séductions réunies. — Mais on eût dit que Dieu voulait faire briller dans toute sa splendeur cette victoire de Louis sur les séductions mondaines. Il permet que son père le conduise à la cour d'Espagne pour être attaché en qualité de page d'honneur au prince don Jacques, fils du roi Philippe II. Certes, voilà bien le bruit, la dissipation, les plaisirs, les honneurs, la volupté assaillant à la fois un cœur de treize ans ! Il résiste à tout. Dans cette cour de Madrid il redouble de circonspection et de modestie, et l'on sait que pendant un assez long séjour auprès de l'Impératrice, il ne lui arriva jamais de fixer sur elle ses regards, de façon qu'il n'eût pu la reconnaître au milieu de ses dames d'honneur. Et la meilleure preuve que Louis remporta la plus éclatante victoire sur les séductions du monde, c'est qu'après un an et demi de séjour à Madrid, il se décida à entrer dans la Compagnie de Jésus.

Voilà donc la conduite de Louis de Gonzague. N'a-t-il pas le droit de s'adresser à tous les jeunes gens et de leur dire : « Triomphez du monde ! Ne vous laissez pas séduire par ses attraits ; tout ce qu'il vous présente est vanité ! »

II. — Ne vous laissez pas effrayer par le monde.

Mais le monde, pour vous détourner de Dieu, n'a pas seulement ses appâts et ses séductions ; il a encore ses épouvantails et ses menaces. Tel qui sait résister aux plaisirs, se laisse vaincre par la crainte. Un voyageur passe à travers des jardins charmants ; il marche, il marche toujours... Voici que la route se hérisse d'obstacles, se couvre de forêts : notre voyageur a peur, il s'arrête... Louis de Gonzague n'a pas fait ainsi ; il méprise les menaces du monde comme il en a repoussé les séductions, et il nous crie à tous : « Ne vous laissez pas effrayer ! » Et pourtant, de même que nous avons vu le monde employer pour attirer Louis toutes ses ressources, nous pouvons dire qu'il a fait jouer tous ses ressorts pour l'ébranler.

A. Respect humain. — Commençons par cette crainte si commune qu'inspire l'opinion des hommes quand elle diffère de la nôtre. On la nomme *le respect humain*. Hélas ! que de jeunes gens n'osent braver le respect humain ! Même dans une maison d'éducation chrétienne, ils n'osent se montrer pieux, ils n'osent faire profession de mépriser le vice et de s'en séparer. Quelle différence avec Louis de Gonzague ! Le voilà au milieu de courtisans légers, imbus de tous les préjugés du siècle. Il appartient à une famille chrétienne, sans doute ; mais, à l'exception de sa mère, personne ne comprend les secrets de la vie spirituelle. Louis ne s'inquiète de rien, et c'est à force de fermeté qu'il parvient à faire respecter sa dévotion et à trouver la liberté de s'y abandonner. Il craint si peu de faire contraste avec ceux qui l'entourent, qu'un jour, dans un palais de grand seigneur, ayant entendu un gentilhomme de soixante-dix ans tenir à des jeunes gens des propos peu honnêtes, Louis lui dit : « N'avez-vous pas honte, à votre âge, de tenir de pareils discours à ces jeunes gentilshommes ? C'est un scandale et un mauvais exemple que vous leur donnez ! Saint Paul nous dit que les mauvais discours corrompent les

bonnes mœurs. » Et prenant un livre, il se mit à le lire, et quitta la place.

B. Cependant, il est une autre forme de menace que le monde sait employer et qu'il mit en usage contre Louis de Gonzague avec une persistance inouïe : *La crainte de déplaire à ceux qui nous sont chers.* — C'est surtout dans l'affaire de sa vocation que Louis de Gonzague eut à soutenir de ce côté les assauts les plus violents. Qui ne se rappelle cette lutte héroïque, prolongée pendant plus de deux ans, lutte entre un enfant de quinze ans et demi et toute l'affection, toute l'autorité, toute la colère, toute la douleur d'un père ? Faut-il rappeler combien de fois Louis crut avoir obtenu cette permission tant désirée et se vit déçu au moment même où il allait exécuter sa résolution ? D'abord le marquis de Châtillon se contente de traîner l'affaire en longueur, de faire valoir des raisons générales, pour différer de se prononcer... Louis est trop jeune, il faut éprouver sa vocation, etc. L'héroïque jeune homme triomphe de tout cela et convainc tous ceux que le marquis a chargés de l'ébranler...

Là-dessus, explosion de colère, acte d'autorité. Son père le chasse de sa présence, et Louis se retire au couvent des Cordeliers. Le marquis le rappelle, et le trouvant toujours également décidé, lui ordonne de se retirer dans sa chambre. Louis le fait, il y va pleurer, prier et déchirer son corps innocent à coups de discipline. Touché, le marquis cède, il demande pour son fils l'admission dans la Compagnie ; puis, cette admission obtenue, il recommence ses efforts pour le retenir...

Il fait appel à la tendresse filiale, il montre à son fils combien il souffre, combien il a besoin de son appui pour se décharger du fardeau du gouvernement ; il lui assure que son départ le fera descendre dans la tombe. Quel coup pour un cœur comme celui de saint Louis ! Mais il tient bon et exhorte son père à se confier à la Providence, qui, lorsqu'elle appelle quelqu'un à la vie religieuse, prend soin de tout disposer pour le mieux.

Ce n'est pas tout. Le marquis croit réussir en exerçant un acte d'autorité. Il lui dit qu'il ne consentira jamais ; qu'à vingt et un ans son fils sera libre de ses actes, mais qu'il doit, s'il entre en religion, cesser de le regarder comme son père. C'est alors que Louis fait cette belle réponse : « Mon père, je me mets entre vos mains ; faites de moi tout ce qui vous plaira, mais je persiste à déclarer que je suis appelé à la Compagnie de Jésus et qu'en vous opposant à ma vocation, vous vous opposez à la volonté de Dieu. » Le père de Louis était sincèrement chrétien. A ces mots, sa conscience s'alarme, et l'héroïque jeune homme obtient le consentement désiré.

Que d'autres eussent cédé, eussent craint de déplaire à leurs parents et se fussent privés ainsi de la vocation religieuse !

C. En parlant de la victoire de Louis sur cette affection filiale, nous avons laissé de côté une autre victoire. Outre la crainte de déplaire, il y a la *crainte d'être méprisé.* — Et cette crainte ne doit pas être oubliée, quand il s'agit de la vocation, et surtout de la vocation à la vie religieuse, à la Compagnie de Jésus. Alors comme maintenant, comme toujours, la Compagnie était en butte à des calomnies de tout genre ; on l'accusait de singularité, de mondanité, etc. Louis ne tint aucun compte de tout ce que l'on pouvait dire à ce sujet ; il se demanda quelle était la volonté de Dieu, et il marcha en avant.

Et même, si nous voulions jeter un coup d'œil sur sa vie religieuse, nous verrions que ce mépris du monde, loin d'être un épouvantail, devenait pour lui un attrait, par le désir d'être semblable au divin Sauveur, honni, méprisé, calomnié pour nous...

D. Enfin, il est une dernière crainte que le monde tâche d'inspirer : *la crainte de se faire violence.* — Oui, cette crainte puérile arrête bien souvent dans le chemin de la vertu, dans celui de la sainteté. Faut-il le dire, elle ne parvint jamais à arrêter Louis. Et comment cela eût-il été

possible, puisque, dès l'enfance, il avait pris l'habitude de se mortifier, de mortifier ses goûts, ses inclinations, de n'écouter que la voix du devoir en tout et partout ? Il était donc prêt à toutes les immolations, aussitôt que Dieu les lui demanderait, et sa carrière religieuse n'a été qu'une série d'immolations de ce genre.

Péroraison. — Ne pensez pas, M. F., que ces points que nous venons de méditer s'appliquent uniquement aux religieux ou à ceux que Dieu destine à ce saint état. Sans doute, les religieux trouvent là de frappantes leçons ; ceux qui délibèrent sur le choix d'un état de vie, voient comment, dans cette affaire importante, ils doivent se mettre au-dessus des considérations humaines : mais tous doivent se dire que s'ils ne résistent pas aux séductions du monde, s'ils n'en bravent pas les menaces, ils ne seront jamais de parfaits chrétiens, ils ne mériteront pas ces grâces de Dieu qui font avancer dans la vertu. Peut-être même ne se maintiendront-ils pas dans ces limites du devoir qu'ils voudraient ne jamais franchir...

Imitons donc saint Louis, afin de pouvoir nous appliquer le précepte de l'Apôtre : *Qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi.*

LES VACANCES.

Exorde. — Chez les écolières aussi bien que chez les écoliers, ce mot n'éveille que des idées de joie. Il n'en est pas ainsi pour les maîtresses, pour les personnes d'expérience, pas même toujours pour les parents. Pourquoi ? Parce que ces personnes considèrent les vacances à un tout autre point de vue. Et comment, vous, devez-vous considérer les vacances ? Afin de vous en donner une idée juste, je vous dirai leur importance, — leurs dan-

gers — et les précautions à prendre surtout pour une jeune fille.

I. — Importance des vacances.

On peut juger de cette importance à un triple point de vue.

A. Au point de vue du passé. — On a demeuré un certain temps en pension ; il s'agit de voir jusqu'à quel point on a profité de cette vie. Tant qu'on est sous la surveillance de ses maîtresses, tout paraît bien ; mais une fois qu'on n'est plus avec elles, on pourra mieux juger des progrès qu'on a faits.

a) Pour les connaissances littéraires, historiques, etc., on s'en apercevra à nos correspondances, à l'intelligence que nous montrerons dans les lectures, dans les conversations, etc.

b) Pour les rapports avec le monde : convenances, politesse, etc., — on en jugera en se comparant aux personnes bien élevées.

c) Pour la correction du caractère. Douceur, bonté, serviabilité, avec les frères, sœurs, etc. On en jugera, en voyant si nous nous accordons bien avec les autres, si les autres nous évitent ou non, etc.

B. Au point de vue du présent. — *a)* Les vacances ont pour but de délasser l'esprit, de fortifier la santé. Mais alors il ne faut pas qu'au lieu de fortifier la santé elles la détraquent, que par des fatigues excessives, des plaisir immodérés, elles exigent de nouvelles vacances avant que l'on puisse se remettre au travail.

b) Les vacances ont pour but de resserrer les liens de la famille, de raviver l'affection pour les parents, etc. Mais alors il ne faut pas que les vacances se passent tout entières au dehors, en voyage, avec des étrangers, etc.

c) Les vacances doivent commencer à nous initier à notre intérieur, à la vie de famille, aux occupations du ménage ; il faut que nous voyions un peu ce qui nous attend

là, que nous y fassions attention, et que nous nous y préparions d'autant mieux que nous en sommes plus rapprochées...

C. Au point de vue de l'avenir. — *a)* Les vacances sont une épreuve qui laisse déjà présumer de l'avenir au point de vue de la *piété*. Comme nous ne serons plus soumises au règlement, nous pouvons juger jusqu'à quel point la piété est chez nous chose extérieure ou vraiment intérieure ; affaire de règle et d'habitude, ou affaire de goût véritable et d'affection intime.

b) Les vacances commenceront également à déterminer la grande affaire de notre vocation. Nous verrons quelle impression nous fera le monde, ce que Dieu nous mettra au cœur en nous faisant comparer la vie régulière de la pension, avec le tumulte, le brouhaha au milieu duquel nous nous trouverons. — Voilà autant de considérations qui nous montrent l'importance des vacances.

II. — Dangers des vacances.

Cette importance résulte encore d'un autre ordre de considérations : des *dangers* que présentent les vacances, dangers qui indiquent suffisamment combien il importe de bien passer ces jours.

A. Dangers pour l'humilité. — On revient après quelques progrès réalisés, avec quelques victoires remportées... tout le monde s'empresse de nous féliciter... les parents, grands parents, etc., nous examinent, font la comparaison avec ce que nous étions : chant, piano, etc.

B. Dangers pour la simplicité. — Aussitôt à la maison, l'uniforme est mis de côté ; il faut faire toilette : volants, paniers, pouff... chignon, etc. On est introduit dans certaines sociétés ; sans précisément voir le monde, on n'y est pas aussi étrangère. Dès que l'on a un certain âge, on n'est plus traité tout à fait en enfant, etc... On a donc déjà des airs et du ton...

C. Dangers pour la force du caractère. — L'ennemi de cette force est la sensibilité.

a) Sensibilité qui regarde l'état du corps, les indispositions, etc. En pension, on passait facilement sur tout cela ; il fallait marcher comme les autres. Maintenant on est plus choyée, plus dorlotée ; on prend plus de ménagements, etc.

b) Sensibilité qui regarde le cœur, les affections. On est exposée aux caresses des parents, etc. Et puis il y a d'autres dangers : les amies et les amis, les connaissances. On est avec ses frères, et les amis de ses frères ; on va aux villes d'eaux, aux villes de bains ; il y a plus d'abandon, etc. Et par là même danger, non seulement pour la force du caractère, mais aussi pour l'innocence...

D. Dangers pour la piété. — Les exercices en sont moins réglés ; on a plus de difficulté à les accomplir. En voyage, à la campagne, etc. Si l'on n'y prend garde, on passera peut-être des vacances entières sans faire de confession... On oubliera sa prière du matin et celle du soir... On se contentera le dimanche d'une petite messe, etc.

E. Dangers pour la foi. — A cause de la fréquentation de certaines personnes, des conversations que l'on entend, des lectures que l'on est exposée à faire. On est curieuse, et les journaux de toutes nuances traînent partout... Il y a des livres et des brochures de toute espèce... des revues illustrées... On est peut-être dans un milieu tout au moins indifférent, et même froid en matière religieuse. Qui ne le comprend ? il y a là un danger imminent pour la foi. — Donc les dangers abondent ; il s'agit de les conjurer.

III. — Précautions.

L'importance des vacances étant comprise, les dangers étant connus, il est facile d'en déduire les précautions qu'il convient de prendre. — Nous en indiquerons six ; elles résument tous nos devoirs pendant ce temps.

A. Régler nos exercices de piété. — C'est le premier point, le point capital. Tout le monde ne peut pas faire les

mêmes exercices ; mais tout le monde peut déterminer les siens. Donc pour tous :

a) Prière du matin et prière du soir. On peut et on doit toujours les faire.

b) Confession et Communion, au moins une fois pendant les vacances. Si on peut s'approcher des Sacrements comme en pension, tant mieux ; ne pas le négliger.

c) Sainte Messe, pendant la semaine autant de fois que l'on peut ; le dimanche toujours, et ne pas se contenter d'une dernière messe basse, par manière d'acquit. Grand'messe, ou messe avec sermon ; salut, si possible.

d) Chapelet pendant la semaine.

e) Petite lecture spirituelle, au moins trois ou quatre fois pendant la semaine ; ne fût-ce qu'un chapitre de l'*Imitation*.

f) Enfin, tâcher de voir pendant les vacances une personne qui puisse nous donner un bon conseil : confesseur, ancienne maîtresse, etc.

B. Travailler. — Prenons garde à l'oisiveté. N'imitons pas ces paresseuses qui font le propos de ne rien faire du tout pendant toutes leurs vacances... Travaillons, c'est-à-dire, étudions, travaillons des mains et proposons-nous une tâche pour nos vacances : et puis, initions-nous petit à petit aux soins du ménage ; aidons notre mère, interrogeons-la, etc.

C. Être prudente dans ses relations. — C'est un point capital. Ne laissons pas notre cœur se prendre à des relations trop sensibles. Nous aurons en vacances notre expérience du passé. Les bonnes relations que nous avons, conservons-les ; les mauvaises, brisons-les ; — les douteuses, diminuons-les.

Quant aux nouvelles, défions-nous-en, et soyons sur nos gardes dans toutes. Jamais de familiarité que nous ne voudrions pas voir se produire en présence de nos parents ou même de nos maîtresses. Défions-nous surtout des *cousins*. Les *cousins* donnent des morsures qui occasionnent de vilaines ampoules...

D. Être réservée dans ses lectures. — Ne rien lire que l'on ne connaisse ou sur quoi l'on n'ait pas consulté, pour savoir à quoi s'en tenir. Journaux et feuilletons... revues illustrées et autres... brochures, etc. Prudence et réserve extrême sous ce rapport.

E. Se tenir a l'écart, éviter de se produire. — Conseil difficile à suivre, et néanmoins très important. On est toujours tenté de se mettre en avant. Si l'on veut se conserver, il faut, au contraire, se tenir en arrière et n'avancer qu'autant que les circonstances, les parents, etc., l'exigent.

F. Préparer le retour a la pension. — Préparez ce retour en remarquant attentivement *a)* les difficultés que vous rencontrez dans vos familles ; *b)* les dangers auxquels vous êtes exposées *pendant* les vacances ; *c)* les devoirs qui vous attendent dans la vie de famille, afin de profiter en ce sens de l'éducation qui vous est donnée, de consulter vos supérieurs... Ce sera aussi une excellente manière de préparer votre avenir.

FIN DU TOME II.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

I. — INSTRUCTIONS POUR RETRAITES DE RELIGIEUX.

	PAGES
ntroduction à la Retraite	3
Conscience	6
dée de la ferveur	9
vantages de la ferveur	13
mour-propre	18
Dissipation	22
Esprit mondain	26
Examen particulier.	30
Confession	32
Discernement des esprits	33
Scrupules	37
Vœux de religion	41
Pauvreté religieuse.	47
Canevas pour une instruction sur la pauvreté religieuse	52
Vertu de chasteté religieuse	53
Encore sur la chasteté religieuse	59
Obéissance religieuse	61
Encore sur l'obéissance religieuse	66
Obéissance religieuse (3o)	69

II. — INSTRUCTIONS POUR RETRAITES DE DAMES ET DEMOISELLES.

olide piété	77
Monde	82
a femme mondaine	85

PAGES

Sensibilité 90
Orgueil. 94
Causes du péché mortel 97
Préservation contre le péché mortel 103
Attiédissement 105
Confession 110
Vocation 115
Chemin de la croix 120
Sacré Cœur de Jésus 124

III. — INSTRUCTIONS POUR RETRAITES DANS LES MAISONS D'ÉDUCATION.

Manière de faire une bonne Retraite 133
Amis de l'enfance 137
Ennemis de l'enfant 140
Réforme de l'étudiant 144
Le parfait élève 149
Conditions de perfection 152
Conduite à l'église 156
Usage de la langue 159
Bonté de Dieu 162
Sur l'Enfant prodigue 164
Confiance 170
Sentiments de l'étudiant 175
Devoirs des jeunes gens 179
Persévérance 183
Sacré Cœur de Jésus 186
Clôture de Retraite : Amour de l'Église, gage de persévérance . 192

IV. — CONFÉRENCES POUR RETRAITES D'INSTITUTEURS & D'INSTITUTRICES.

Éducation chrétienne de notre temps 201
Devoirs de l'instituteur : I. Enseigner ce qu'il faut . . . 208
» » II. La correction 211
» » III. La direction 213

PAGES

Vertus de l'instituteur : I. La justice 216
» » II. La force 220
» » III. La prudence 223
Sentiments pratiques de l'instituteur : I. Le respect . . . 227
» » » II. L'amour 231

V. — INSTRUCTIONS POUR TEMPS DE RETRAITE OU DE MISSION.

Introduction à la Retraite, sur le texte : *Ducam eam in solitudinem.* 237
» » » *Cogitavi vias meas* . . . 241
Dessein de Dieu sur nous 245
Affaire du salut 251
Nécessité de servir Dieu 255
Péché mortel 262
Encore sur le péché mortel 267
Péché mortel dans le chrétien 275
Enfer (1°) 281
Enfer (2°) 290
Enfer (3°) — Surtout applicable aux femmes 296
Éternité. 303
Mort 308
Mort (2°) 313
Le corps après la mort. 319
Le cimetière 320
Bienfait de l'Extrême-Onction 321
Extrême-Onction (2°) 322
Mort du catholique 323
Examen général et confession 324
Confession 328
Sainte Communion (Fin de Retraite 1°) 333
» » (Fin de Retraite 2°) 337
Clôture de Mission 339
Renouvellement de Mission (Instruction sur la rechute) . . 344

POUR GRANDS PÉCHEURS :

I. — Objections contre la conversion 348
II. — Conversion 351

PAGES

III. — Obstacles à la conversion 356
IV. — Miséricorde de Dieu 361
V. — Madeleine (Miséricorde de Dieu) 366

VI. — INSTRUCTIONS DIVERSES POUR COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

Vocation religieuse 375
Perfection 379
Mission des religieux 383
Régularité 387
Causes de ruine pour le religieux 392
Esprit du religieux par rapport à Dieu 395
» « par rapport à lui-même 399
» » dans la communauté 403
Amour du prochain 407
Abnégation 413
Pratique de l'humilité 416
Mortification chrétienne 421
Prudence 427
Patience 432
Le monde 435
Sainte Marie-Madeleine 438
Devoirs des supérieurs : I. Foi 443
» » II. Espérance. 447
» » III. Charité 451
Instruction aux Madeleines 456
Sacré Cœur de Jésus 458
Fruits de la dévotion à Marie 463
Récollection mensuelle 467
Prise d'habit. 469
Sainte Communion et Vœux. 474
Profession religieuse 478

VII. — INSTRUCTIONS SUR LA VIE CHRÉTIENNE EN GÉNÉRAL.

	PAGES
But de la vie.	487
Écarts de la vie	493
Terme de la vie	498
Auxiliaires de la vie	503
Combat spirituel	509
Difficultés du chrétien	514
Défaut dominant	521
Dangers du temps.	526
Activité chrétienne (1°)	531
» » (2°).	537
» » (3°).	541
Prudence chrétienne	544
Patience	551
Souffrances (1°)	556
Souffrances (2°)	560
Foi (Histoire de l'apôtre saint Thomas).	564
Esprit de foi.	572
Bon exemple	576
Esprit de l'Antéchrist	581
Communion sacrilège	591
Saint Louis de Gonzague et le monde	600
Vacances	606

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME II.

060.32
V582
VERBKE, CHAS
6457
AUTHOR
Oeuvrea Posthumes
TITLE Tome II Instructions pour Retraites, etc.
DATE LOANED | BORROWER'S NAME | RC NO.
Aldridge SE
19/8 Stanislaus He
7-9-52 J. C. O'Ne
STORAGE
6457